This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

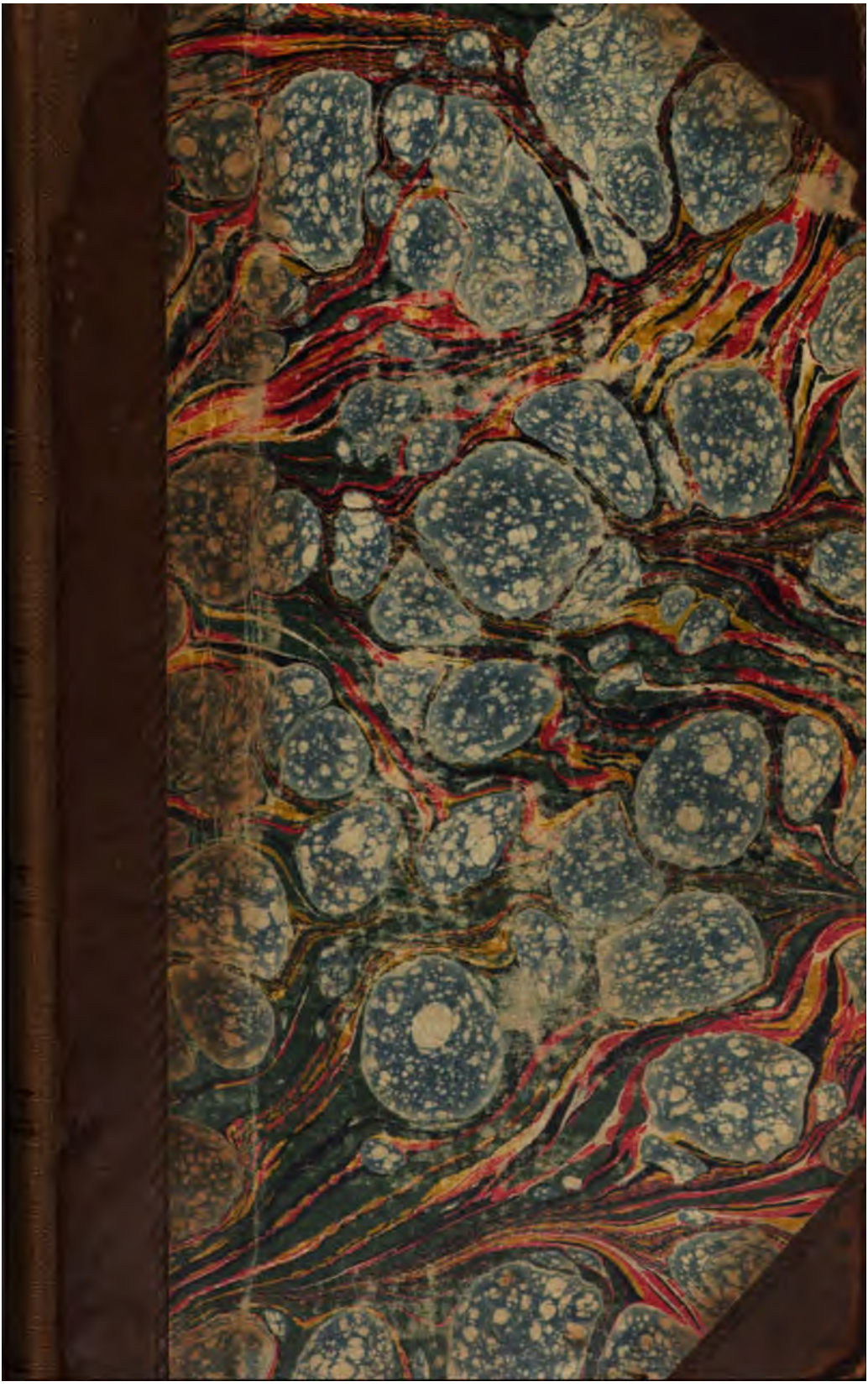
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



600005586U

29.

727.

MANUEL

DE

L'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE.

TOME PREMIER.

Ouvrages de M. V. Cousin

QUI SE TROUVENT CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS.

COURS DE L'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE, par M. V. Cousin, 3 forts vol. in-8, comprenant : *Introduction à l'Histoire de la Philosophie*, 1 fort vol. in-8, en 14 livraisons (Cours de 1828). . . . . 11 fr.

HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE DU XVIII^e SIÈCLE. 2 vol. in-8, en 24 livraisons (Cours de 1829). Prix de chaque vol. . . . . 9 fr.

FRAGMENS PHILOSOPHIQUES, 1826. 1 vol. in-8. . . . . 7 fr. 50 c.

NOUVEAUX FRAGMENS PHILOSOPHIQUES, pour servir à l'histoire de la philosophie ancienne. 1 vol. in-8, 1828. . . . . 7 fr. 50 c.

OEUVRES COMPLÈTES DE PLATON, traduites du grec en français, accompagnées de notes, et précédées d'une introduction sur la philosophie de Platon. 5 vol. in-8; le sixième est sous presse. Prix du vol. . . 9 fr.

PROCLI PHILOSOPHI PLATONICI OPERA, e codd. Mss. biblioth. reg. Parisiensis, nunc primum edidit, lectionis varietate et commentariis illustravit V. Cousin. 6 vol. in-8. . . . . 42 fr.

OEUVRES COMPLÈTES DE DESCARTES, avec des augmentations importantes de Lettres nouvelles, et la traduction de plusieurs ouvrages jusqu'ici non traduits, 11 vol. in-8, avec planches. Prix du vol. . . . . 8 fr.

LEÇONS DE PHILOSOPHIE de M. *Laromiguière*, jugées par M. *Victor Cousin* et M. *Maine de Biran*, 1829. 1 vol. . . . . 3 fr. 50 c.

IMPRIMERIE DE A. BARBIER,
RUE DES MARAIS S.-G. N. 17.

MANUEL

DE L'HISTOIRE

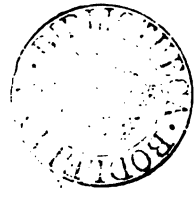
DE LA PHILOSOPHIE,

TRADUIT DE L'ALLEMAND DE TENNEMANN,

PAR V. COUSIN,

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'ACADÉMIE DE PARIS.

TOME PREMIER.



PARIS.

PICHON ET DIDIER,

LIBRAIRES-COMMISSIONNAIRES, SUCCESSEURS DE BÉCHET AINÉ,
QUAI DES AUGUSTINS, N° 47.

SAUTELET ET C^ie^, RUE DE RICHELIEU, N° 14.

1829.

727.

PRÉFACE.

La philosophie n'a aujourd'hui que l'une de ces trois choses à faire :

Ou abdiquer, renoncer à l'indépendance, rentrer sous l'ancienne autorité, revenir au moyen âge,

Ou continuer à s'agiter dans le cercle de systèmes usés qui se détruisent réciproquement,

Ou enfin dégager ce qu'il y a de vrai dans chacun de ces systèmes, et en composer une philosophie supérieure à tous les systèmes, qui les gouverne tous en les dominant tous, qui ne soit plus telle ou telle philosophie, mais la philosophie elle-même dans son essence et dans son unité.

Le premier parti est impossible. D'abord

la philosophie n'est qu'un effet et non pas une cause. L'indépendance et pour ainsi dire la sécularisation de la pensée viennent du progrès général de l'esprit d'indépendance et de la sécularisation de toutes choses, état, science, art, industrie. Ainsi posée, la question est aisément résolue. Quel vent pourrait aujourd'hui déraciner cet arbre qui a poussé au milieu des orages, et qui a grandi arrosé du sang et des larmes de tant de générations? La civilisation moderne ne peut reculer, ni par conséquent la philosophie qui la représente. Là est la vanité de l'école théocratique. La théocratie est le berceau légitime des sociétés naissantes, mais elle ne les accompagne point dans le progrès de leur développement, progrès nécessaire qui dérive de la nature des choses; et comme la nature des choses ne peut pas être séparée des desseins de la providence, il suit que toute lutte contre la nature des choses est dirigée contre la providence elle-même; et qu'ainsi l'entreprise d'arrêter la civilisation et d'éteindre la philosophie est une gageure contre Dieu lui-même que tout

l'esprit du monde ne saurait gagner. Et puis, quel est le fondement de l'altière polémique de la théocratie contre la philosophie ? Tout le monde le sait aujourd'hui : un paralogisme. C'est avec la raison qu'ils attaquent la raison, invoquant ainsi l'autorité même qu'ils combattent et qu'ils entreprennent de convaincre d'impuissance. Un peu de rigueur et de conséquence a conduit l'école théocratique à réprouver non plus tel ou tel système philosophique, mais l'esprit commun de tous les systèmes, savoir la libre réflexion, c'est-à-dire la philosophie elle-même. Plus de rigueur et de conséquence encore la pousserait au scepticisme absolu ou la ramènerait à la philosophie. Sans doute après les grands mouvemens qui, dans ces derniers temps, ont si profondément et si diversement agité la société et la pensée humaine, sans avoir pu remplir encore l'inquiète espérance de ceux qui veulent semer et récolter en un jour, l'appel au moyen âge et à la foi aveugle pouvait séduire des esprits fatigués par l'appât de la nouveauté et le faux semblant d'une conséquence parfaite. De là ces ab-

jurations philosophiques, nées du découragement et du désespoir, et qui à des yeux mal exercés semblaient le signal de la défaite de la philosophie et du retour à l'ancienne autorité. Mais aujourd'hui le secret est divulgué : la paix et l'innocence du moyen âge sont bien connues, et l'appel à la foi aveugle contre la raison par la raison même est convaincu de n'être qu'un paralogisme pusillanime ; et cette seule vérité rendue manifeste protège désormais la philosophie et arrêtera les déserteurs.

D'un autre côté, laisser la philosophie dans l'état où le XIX^e^ siècle l'a reçue des siècles précédens, c'est faire de la raison un usage très-peu raisonnable, c'est consentir au décri de la philosophie par elle-même, c'est prêter à ses ennemis et à la théocratie qui l'observe, leurs armes les plus redoutables ; ce n'est pas combattre l'esprit du temps, mais c'est rester au-dessous. En effet, la qualité qui nous distingue, que nous recherchons le plus et dont nous sommes le plus fiers, c'est l'étendue. De toutes parts, en politique, dans les arts, en littérature, on aspire au complet ;

on refuse de se laisser éblouir par une seule face des choses, si brillante qu'elle soit; on veut les regarder toutes successivement pour se faire de la chose en question une idée complète et fidèle. Voilà le bien; le mal est dans l'affaiblissement ou l'absence de l'enthousiasme et de la grande originalité; je dis la grande, car pour la petite, elle surabonde. Dans cette disposition générale des esprits, quelle peut être la séduction de systèmes vieillis que la philosophie moderne produisit à sa naissance, et qu'elle a reproduits cent fois depuis deux siècles, sans qu'aucun d'eux ait pu se soutenir? Il est évident que chacun des systèmes que nous ont légués le XVII^e^ et le XVIII^e^ siècle, n'est pas absolument faux puisqu'il a pu être, mais il est de toute évidence aussi que nul de ces systèmes n'est absolument vrai puisqu'il a cessé d'être, à l'encontre de la vérité absolue qui, si elle paraissait, éclairerait, rallierait, soumettrait toutes les intelligences. Il n'y a pas un de ces systèmes sur lequel n'ait passé une polémique accablante. Il n'y en a pas un qui ne soit percé à jour en quelque sorte, atteint et convaincu de contenir d'intolérables

extravagances. Qu'il se presente quelqu'un de ces principes qui dans le temps ont séduit tant de bons esprits ; il n'y a personne aujourd'hui qui, à l'instant même, n'impose à ce principe la longue chaîne des conséquences qu'il a successivement produites, et qui l'ont trahi et décrié. Proposez-vous d'expliquer l'intelligence par le principe célèbre de la sensation, qui naguère, entre les mains de Locke et de Condillac, exerçait sur les esprits un charme irrésistible? Aujourd'hui, sans grands frais de sagacité et de dialectique, il suffit d'un peu de lecture pour voir à découvert derrière l'attrayant principe ses terribles conséquences, à côté de Locke Mandeville et Collins, à côté de Condillac d'Holbach et Lamétrie et toutes les saturnales du matérialisme et de l'athéisme. Proposez-vous d'expliquer toutes les connaissances humaines par la seule force de l'âme, de la pensée et de ses lois, ce qui paraît assez naturel? Ce noble spiritualisme a contre lui la réputation équivoque des sublimes et chimériques abstractions auxquelles, si sage à son point de départ,

il a fini par conduire plus d'une illustre école. Essayez-vous du doute? le fantôme du scepticisme est là. Êtes-vous tenté de vous réfugier dans le sentiment? mais qui ne vous signale d'avance la pente qui déjà vous précipite vers le mysticisme? Ainsi, principes et conséquences, il n'y a plus rien d'imprévu, par conséquent rien qui puisse faire illusion; car, il ne faut pas s'y tromper, la raison comme l'imagination ne s'élance guère qu'après l'inconnu et l'infini. Or, quel système possède encore aujourd'hui ce charme? C'est l'honneur de la raison humaine de ne se rendre, je ne dis pas qu'à la vérité absolue, mais qu'à ce qu'elle croit la vérité absolue; et aujourd'hui, il n'y a pas un esprit un peu bien fait qui ne sache de reste que tous les systèmes, que présente la philosophie moderne, ne sont en dernière analyse que des systèmes particuliers, qui peuvent bien renfermer plus ou moins de vérité, mais qu'il serait ridicule de donner et de prendre pour la vérité toute entière.

Reste donc le troisième parti. A défaut

du fanatisme pour tel ou tel système particulier, que le penchant à l'enthousiasme et une vue incomplète des choses produiraient peut-être et dont il faut à peu près désespérer avec nos qualités comme avec nos défauts, je ne vois pas d'autre ressource à la philosophie, si elle ne veut pas passer sous le joug de la théocratie, que l'équité, la modération, l'impartialité, la sagesse. C'est, j'en conviens, une ressource un peu désespérée, mais, pour moi, je n'en vois pas d'autre. Il serait bizarre qu'il n'y eût plus que le sens commun qui pût faire quelqu'effet sur l'imagination des hommes. Mais il est certain que tout autre prestige paraît bien usé. Tous les rôles fanatiques en philosophie, tous les rôles d'injustice à la fois et de sottise, c'est-à-dire encore tous les rôles inférieurs ont été dérobés au XIX^e^ siècle par les siècles précédens; il est comme condamné à un rôle nouveau, le plus humble en apparence, mais en réalité le meilleur et le plus grand, celui d'être juste envers tous les systèmes sans être dupe d'aucun d'eux; de les étudier tous, et au lieu de se

mettre à la suite de l'un d'eux, quel qu'il soit, de les enrôler tous sous sa bannière, et de marcher ainsi à leur tête à la recherche et à la conquête de la vérité. Cette prétention de ne repousser aucun système et de n'en accepter aucun en entier, de négliger ceci, de prendre cela, de choisir dans tout ce qui paraît vrai et bon, et par conséquent durable, d'un seul mot, c'est l'éclectisme.

L'éclectisme! Je n'ignore pas que ce nom seul soulève toutes les doctrines exclusives. Mais faut-il s'étonner qu'une opinion qui paraît un peu nouvelle, rencontre une vive résistance? surtout une opinion comme l'éclectisme. Proposez donc aux partis, je vous prie, de déposer leurs prétentions tyranniques dans le service de la commune patrie? tous les partis vous accuseront d'être un mauvais citoyen. Les doctrines exclusives sont dans la philosophie ce que les partis sont dans l'état. L'éclectisme tend à substituer à leur action violente et irrégulière une direction ferme et modérée, qui emploie toutes les forces, n'en néglige au-

cune, mais ne sacrifie à aucune l'ordre et l'intérêt général. Supposez encore que parmi ces opinions qui toutes aspirent à la domination exclusive, il y en ait une qui, depuis plus d'un demi-siècle, soit en possession d'une autorité universelle et incontestée, habituée à ne recevoir que des hommages, traitée presque comme une religion. Avisez-vous de contester la souveraineté de l'altière idole ; proposez-lui, le plus poliment du monde, de descendre de son trône, de paraître dans la mêlée, d'y faire valoir ses droits à la sueur de son front, de n'être enfin qu'une opinion tout comme une autre, ayant comme une autre du vrai et du faux, acceptée par ceux-ci, repoussée par ceux-là ; en un mot, proposez-lui de consentir au droit d'examen, et vous verrez éclater un bel orage. J'avais donc compté sur une polémique ardente, mais je l'avais espérée sérieuse. Au lieu d'objections, je n'ai rencontré que des déclamations, des calomnies. En vérité j'avais cru l'école sensualiste plus forte. Loin de l'affaiblir, s'il était en mon pouvoir, je la fortifierais

au contraire, je lui donnerais un représentant sérieux et digne d'elle ; car elle renferme de grandes vérités, elle doit tenir un rang élevé dans la science, et je regarde en conscience comme un véritable malheur l'état déplorable où elle est tombée parmi nous. Je regrette bien sincèrement que M. de Tracy, désarmé par l'âge, ne puisse entrer dans la lice avec la philosophie nouvelle. Ce n'est point à l'arsenal du jésuitisme qu'un pareil adversaire demanderait des armes. Il les trouverait dans l'étude approfondie des matières philosophiques, dans le talent d'analyse et la logique sévère dont il a donné tant de preuves; et alors pourrait s'établir une polémique loyale et scientifique. Nous sommes les premiers à la solliciter, dans l'intérêt général de la science. En attendant, ni mes amis ni moi, nous n'avons pas le cœur assez faible pour nous laisser arrêter par les obstacles que l'on sème autour de nous. Nous ne sommes pas entrés dans la route où nous sommes pour y recueillir des applaudissemens frivoles, mais pour y servir la philosophie. Pour

moi, il y a déjà long-temps qu'après avoir étudié et traversé plus d'une école, essayant de me rendre compte de l'attrait que chacune avait tour-à-tour pour moi, et du crédit de systèmes très-différens, de celui de Condillac et de celui de Reid par exemple, auprès des meilleurs esprits et des hommes distingués dont j'avais reçu les leçons, M. Laromiguière et M. Royer-Collard, je m'aperçus que l'autorité de ces différens systèmes venait de ce que tous ont en effet quelque chose de vrai et de bon ; je soupçonnai que tous n'étaient pas au fond aussi radicalement ennemis les uns des autres qu'ils le prétendent ; je m'assurai peu à peu que tous pouvaient très-bien aller les uns avec les autres à certaines conditions, et je leur proposai un traité de paix sur la base de concessions réciproques. Je prononçai dès lors le mot d'éclectisme. S'il effarouche, je le retire bien volontiers pourvu qu'on me cède la chose. Ce mot pourtant, exact en lui-même, déjà employé par ceux qui, dans le cours des siècles, ont eu à peu près la même idée, généralement accepté dans la langue de l'histoire de la philosophie, me paraît

tout aussi bon qu'une étiquette peut l'être, et je ne vois aucune raison pour l'abandonner. Quant au fond de l'entreprise, la réflexion et l'étude m'y attachent plus que jamais. La vue même du fanatisme auquel peut conduire une opinion exclusive, recommande plus que jamais à mes yeux la modération et la sagesse, et c'est mon vœu bien réfléchi, sinon mon espérance, que l'éclectisme serve de guide à la philosophie française du XIX^e^ siècle.

Si cette philosophie doit être éclectique, elle doit s'appuyer sur l'histoire de la philosophie. En effet, il est évident que toute philosophie éclectique a nécessairement pour base une connaissance profonde de tous les systèmes dont elle prétend combiner les élémens essentiels et vrais. Qu'est-ce d'ailleurs que l'histoire de la philosophie, sinon une leçon perpétuelle d'éclectisme? Qu'enseigne l'histoire de la philosophie, sinon que tous les systèmes sont aussi vieux qu'elle et inhérens à l'esprit humain lui-même qui les produit au premier jour et les reproduit sans cesse; que vouloir établir

la domination d'un seul est une tentative vaine, qui, si elle réussissait, serait le tombeau de la philosophie; que par conséquent, il n'y a rien à faire qu'à honorer l'esprit humain, à respecter sa liberté, à constater les lois qui la règlent et les systèmes fondamentaux qui émanent de ces lois, à perfectionner sans cesse ces divers systèmes l'un par l'autre, sans tenter d'en détruire aucun, en recherchant et en dégageant la portion immortelle de vérité que chacun d'eux renferme, et par laquelle chacun d'eux est frère de tous les autres et fils légitime de l'esprit humain. L'histoire de la philosophie eût suffi toute seule pour enfanter l'éclectisme, c'est-à-dire la tolérance philosophique; et, aussitôt que cette tolérance se fait jour, après le long règne du fanatisme, elle amène nécessairement le besoin et le goût de l'étude approfondie de tous les systèmes.

Telle est la raison de l'extrême importance que j'attache à l'histoire de la philosophie. C'est là ce qui m'a engagé et soutenu dans tous les travaux que j'ai entrepris pour

connaître moi-même et faire connaître aux autres certaines époques, certains systèmes, certains hommes. C'est encore là ce qui m'a déterminé, l'hiver dernier, avant d'entrer dans l'exposition et la discussion détaillée de toutes les écoles du XVIII^e siècle, à présenter à mes auditeurs, dans un cadre resserré, le tableau de toutes les écoles antérieures, modernes et anciennes, y compris même celles de l'Orient; et je serais heureux si cette courte introduction (1) pouvait éclairer l'obscur labyrinthe des systèmes et fournir à la philosophie contemporaine quelques directions utiles. Mais je ne me dissimule pas que ce n'est point là une base suffisante à l'étude de l'histoire de la philosophie. Je me suis donc décidé à demander à l'Allemagne, si riche en travaux de ce genre, un ouvrage qui pût remplir mes vues et satisfaire les besoins de mon auditoire. Or, je n'en pouvais

(1) Leçons de 1829, t. 1^er p. 133—510.

trouver un qui, tout compensé, jouît d'une réputation plus générale et plus méritée que celui de Tennemann.

Brucker est le père de l'histoire de la philosophie ; Tennemann est le véritable successeur de Brucker. Comme lui, il a consacré sa vie entière à l'histoire de la philosophie, et il a préludé à la composition de son grand ouvrage par une foule de dissertations spéciales qui attestent ces études détaillées dans lesquelles seules peut se former l'esprit critique et se fonder l'alliance féconde de la philologie et de la philosophie. Comme Brucker, Tennemann a donné une histoire complète de la philosophie qu'il a conduite jusqu'à son temps ; comme lui encore, il a fait de ce long ouvrage un abrégé plein et substantiel qui le reproduit dans ce qu'il a de plus excellent, avec cet avantage de ne point accabler l'intelligence sous un trop grand nombre de détails, tout en lui fournissant des données solides, sur lesquelles elle peut s'appuyer avec confiance. C'est cet abrégé que je présente au public français.

Je me suis déjà expliqué ailleurs (1) sur Tennemann, sur ses mérites et ses défauts. En résumé, ses mérites sont: 1° L'érudition, la connaissance des sources, des monumens originaux où sont déposés les systèmes, et des travaux de tous les temps et de tous les pays auxquels ces systèmes ont donné lieu. 2° La critique, l'emploi raisonné des matériaux amassés par l'érudition, le discernement des sources pures et de celles qui le sont moins, la prudence qui ne s'appuie que sur des textes certains, bien examinés et bien constitués. 3° L'intelligence philosophique arrivée assez haut dans la science elle-même pour voir clair dans son histoire. Tennemann est assez fort pour être impartial; il veut l'être et il l'est généralement. Toutefois son impartialité historique pourrait être plus grande encore, car sa philosophie pourrait être plus élevée. Tennemann est un élève de Kant; et l'école de Kant est une grande école sans doute; mais ce n'est enfin qu'une école

(1) Leçons de 1828. Introduction à l'Histoire de la Philosophie, leçon 12e.

philosophie parmi nous, et pouvoir concourir efficacement par ses qualités et par le défaut même que je viens de signaler, à la régénération des études philosophiques, régénération dont la condition première est une forte culture de la psychologie, l'importance de la psychologie dans la science et dans l'histoire dût-elle être d'abord un peu exagérée.

Comme l'esprit philosophique de l'ouvrage de Tennemann rappelle trop l'école à laquelle l'auteur appartient, les formes de cet ouvrage rappellent trop aussi les formes, la terminologie et la langue de la philosophie Kantienne. Or, je suis loin d'approuver de tout point la langue de cette philosophie prise en elle-même, bien moins encore quand on la transporte dans l'histoire. Elle n'est point assez simple et assez générale pour traduire tous les systèmes; mais enfin elle est précise, et par conséquent suffisamment claire. Il ne faut pas oublier non plus que ce livre est un manuel fait pour être étudié, et non pour être parcouru légèrement. Il est partout substantiel, concis, sévère. Il repousse la

curiosité superficielle ; il ne peut profiter qu'entre les mains du travail et de la patience.

Le succès de ce manuel a été tel en Allemagne, que, publié pour la première fois en 1812, l'auteur fut obligé d'en donner une seconde édition dès 1815, déjà fort améliorée; et il en préparait une troisième lorsque la mort vint interrompre ses travaux. Heureusement les matériaux qu'il avait rassemblés furent confiés à un homme très-capable de les bien employer, M. Am. Wendt, alors professeur à Leipsig, aujourd'hui professeur à Göttingen, qui rendit cette troisième édition bien supérieure encore à la précédente. Les notes laissées par Tennemann étendaient l'exposition de quelques systèmes, par exemple celle des systèmes allemands qui sont venus après celui de Kant. M. Wendt a lui-même ajouté quelques articles sur plusieurs philosophes de son pays qui vivent encore. J'ai gardé de ces articles la partie bibliographique, pour donner à la France une idée de la philosophie allemande contemporaine; mais j'ai supprimé l'exposition des doctrines, comme

beaucoup trop courte pour être intelligible ailleurs qu'en Allemagne, et comme sujette à erreur et à changement, les doctrines de ces philosophes se modifiant et se développant sans cesse. C'est la mort qui fait entrer un homme dans le domaine de l'histoire : on ne peut bien le juger, que quand il a fait toute son œuvre. Je n'ai excepté que M. Schelling, une grande renommée ayant à peu près les droits de la mort. Il serait superflu de rendre compte de la meilleure disposition de quelques parties et d'une foule de petites améliorations que l'on doit à M. Wendt, et qui enrichissent l'édition de 1820. Ces améliorations se sont encore considérablement accrues dans la quatrième édition qui parut en 1823, et que la cinquième, celle de 1825, n'a plus fait que reproduire. Ainsi ce livre est à peu près parvenu à toute la perfection dont il est susceptible. C'est donc sur la cinquième et dernière édition, que cette traduction a été faite. Je saisis cette occasion pour remercier publiquement mon ami et ancien collègue à l'école Normale, M. Viguier, qui a bien voulu m'aider dans cette tâche

ingrate. Il n'y a que les personnes qui connaissent l'original qui pourront se faire une idée de la peine que nous a coûtée cette traduction, toute imparfaite qu'elle soit encore.

Je termine en offrant ce Manuel à la jeunesse qui fréquente mes leçons. Puisse-t-il nourrir en elle l'amour de la vraie philosophie, le goût de la réflexion et de l'étude, et ces habitudes laborieuses et viriles qui seules en tout genre assurent les véritables succès, et seules peuvent préparer la génération nouvelle à remplacer dignement, sur la scène du monde, la forte génération qui l'a précédée, qui a fait ou qui a vu de si grandes choses!

Paris, ce 1er septembre 1829.

V. COUSIN.

ERRATA:

Tome I^er^, page 32. Heidenreich, *lisez :* Heydenreich.

— page 33 à 49, au haut de la page. Introduction, *lisez :* Introduction générale.

— page 73, ligne 14, § 76, *lisez :* § 75.

— page 111, note 2. Bhet, *lisez :* Rhet; mando, *lisez :* mundo.

— page 117, ligne 9. Teios, *lisez :* Téos.

— page 128, à la fin. *Alefed, lisez : Alefeld.*

— page 167, ligne 1. la conscience des idées, *lisez :* a la conscience.

— page 169, vers la fin. *Tendemann, lisez : Tennemann.*

— page 222. est exempt et de passions, *lisez :* est exempt de passions.

— page 247, ligne 3. *Musonicus, lisez : Musonius.*

— *ibid.* ligne 4. *Cornatus* de Leplis, *lisez : Cornutus* de Leptis.

— page 264, ligne 8. πυρρωνείων *lisez :* πυῤῥωνείων.

— page 277, ligne 18. *Corinthus, lisez : Cerinthus.*

— page 341, à la fin. anect., *lisez :* anecd.

— page 350, ligne 18. *Palleyn, lisez : Pulleyn,* (même faute, page 351, ligne 20).

— page 368, ligne 15. fratas, *lisez :* fatras.

Tome 2^me^, page 2, ligne 10. pédantesque, *lisez :* pédantesques.

— *ibid.* ligne 16. nouvau, *lisez :* nouveau.

— page 3, ligne 7. assiduement, *lisez :* assidument.

— page 6, ligne 16. *Aligieri, lisez : Alighieri.*

— page 7, ligne 5. *Gemistius, lisez : Gemisthus.*

— *ibid.* ligne 16. Ces trois derniers, *lisez :*; ces trois derniers.

— *ibid.* ligne 24. linguarum, *lisez* : linguæ.

Suite de l'errata.

Tome 2^me^, page 9, ligne 14. de rendre son étude, *lisez :* d'en rendre l'étude.

— page 10, ligne 7. point de vue, *lisez :* points de vue.

— page 11, ligne 14. Ioniques et atomistiques, *lisez :* Ionique et atomistique.

— page 12, ligne 7, italia, *lisez :* Italia.

— *ibid.* ligne 23, *ajoutez :* 11 volumes.

— page 16, ligne 24. VXIII, *lisez :* XVIII.

— page 20, ligne 26. Einsielden, *lisez :* Einsiedeln.

— page 25, ligne 13. sont dûs, *lisez :* sont dus.

— page 37, ligne 2. *Cosantina*, *lisez : Cosentina.*

— page 41, ligne 10. s'éjourna, *lisez :* séjourna.

— page 63, ligne 22. *Beitrage*, *lisez : Beitræge.*

— page 86, ligne 13. *Podarge*, *lisez : Pordage.*

— page 96. Martin Scook, *lisez :* Martin Schook.

— page 97. Au lieu de 337, *lisez :* 336, sqq.

— page 110. Tratatus, *lisez :* Tractatus.

— page 116, à la fin. 1671, *lisez :* 1621.

— page 121, ligne 26. humanorum, *lisez :* humanarum.

— page 123, ligne 3. 1491, *lisez :* 1791.

— page 153, ligne 21. which, passed, *lisez :* which passed.

— *ibid.* ligne 24. by sam. Clarke, *lisez :* published by sam. Clarke.

— page 234, ligne 13. sensible, temps et espace). *lisez :* sensible (temps, et espace).

— page 239, ligne 3. à l'intérieur, bien que, *lisez :* à l'intérieur. Bien que.

— page 273, ligne 17. *Wissenschaftlehre*, *lisez : Wissenschaftslehre.*

— page 276, ligne 24. non-moi, limite l'activité, *lisez :* non-moi, qui limite l'activité.

Suite de l'errata.

Tome 2me. page 285, ligne 5. *Bewustseyn, lisez : Bewusstseyn.*

— page 302, ligne 5. A—A, *lisez :* A=A.

— page 309, ligne 19. mystique, *lisez :* mythique. (même faute, page 311, ligne 20).

— page 311, ligne 25. Diss. (retrancher ce mot).

— page 321, ligne 24. *Beaumgarten, lisez : Baumgarten.*

— page 323, ligne 28. la métaphysique à laquelle, *lisez :* la métaphysique, à laquelle.

— page 329, ligne 3. *Berg.* (retrancher le point).

— page 333, ligne 11. perceptin, *lisez :* perception.

— page 334, ligne 20. *Gefülh lisez : Gefühl.*

— page 476, ligne 22. déterminables par l'autre, *lisez :* déterminables l'un par l'autre.

MANUEL

DE L'HISTOIRE

DE LA PHILOSOPHIE.

§ 1.

L'HISTOIRE de la philosophie, pour être bien conçue, exige une recherche préalable sur l'idée de cette science, et en même temps sur sa matière, sa forme et son but; ensuite sur son étendue ou sa compréhension, sur sa méthode, son importance et les diverses manières dont elle peut être traitée. Tous ces objets, joints à l'histoire et à la bibliographie de l'histoire de la philosophie, formeront, avec quelques considérations préliminaires sur la marche de la raison philosophique, le sujet d'une introduction générale.

L'introduction particulière devra nous amener à la première période de cette histoire par une revue rapide des idées religieuses et philosophiques des peuples orientaux, ainsi que des premiers progrès de la Grèce.

INTRODUCTION GÉNÉRALE.

CHAPITRE PREMIER.

Idée, étendue, méthode, importance, division, histoire et bibliographie de l'histoire de la philosophie.

I. *Idée de l'histoire de la Philosophie.*

Ch. Leonh. *Reinhold*, Sur l'Idée de l'Histoire de la Philos., dans le recueil de Fülleborn, 1er cahier (all.).

Georg. Frèd. Dan. *Goess.* Traité sur l'Idée de l'Histoire de la Philos., et sur le système de Thalès. Erlangen, 1794, in-8° (all.), et Coup-d'œil sur le domaine de l'Histoire de la Philos. Leips. 1798, in-8° (all.).

J. Christ. Aug. *Grohmann*, Sur l'Idée de l'Histoire de la Philos. Wittenberg, 1797, in-8° (all.).

Guill. Gottl. *Tennemann*, Hist. de la Philos. t. 1er. Leips. 1798, in-8° (all.).

Dan. *Boethius*, de idea Historiæ Philosophiæ rite formanda. Upsal, 1800, in-4°.

Fréd. Aug. *Carus*, Idées pour l'Hist. de la Philos. Leips. 1809 (all.).

Ch. Fréd. *Bachmann*, Sur la Philos. et son histoire, trois lectures académiques; Jena, 1811, in-8° (all.). Sur l'Histoire de la Philos., 2e édit., refondue avec une dédicace à Reinhold, Jena, 1820, in-8°.

Christ. Aug. *Brandis*, De l'Idée de l'Hist. de la Philos. Copenhague, 1815, in-8° (all.).

§ 2.

En vertu de sa raison, l'homme tend à la connaissance sous les conditions de quantité, qualité, relation et modalité; de plus, il aspire à une science des principes derniers et des lois dernières de la nature et de la liberté, ainsi que de leurs rapports réciproques. D'abord il ne fait qu'obéir à un besoin aveugle, sans se rendre compte suffisamment de ce mouvement instinctif de sa raison, et sans savoir ni le chemin à prendre, ni les moyens à employer, ni la distance qui le sépare de son objet. Insensiblement ce mouvement devient plus réfléchi, et se règle sur le progrès de la raison qui apprend de jour en jour à se mieux connaître. Ce mouvement réfléchi est ce que nous nommons la philosophie.

§ 3.

De là naissent diverses tentatives pour réaliser cet idéal de la raison, tentatives plus ou moins différentes entre elles par leurs principes, leurs méthodes, leurs conséquences, leur étendue et en général leurs objets propres. Dans ces tentatives qui prennent le nom de systèmes philosophiques lorsqu'elles se produisent sous une forme scientifique, et dont la valeur est relative à l'état des lumières au milieu desquelles s'est trouvé chaque philosophe en particulier, c'est la pensée elle-même, c'est la raison humaine qui se développe d'après ses propres lois.

§ 4.

Mais le développement de la raison humaine est lui-même soumis à des conditions extérieures, et il se trouve tantôt secondé, tantôt retardé ou suspendu par suite des différentes impulsions qui viennent du dehors.

§ 5.

Faire le récit des divers travaux produits par le développement de la raison, favorisés ou contrariés par des causes extérieures, travaux qui ont pour objet de réaliser l'idée même de la raison, quant à la matière et à la forme, en d'autres termes de constituer la philosophie comme science, c'est en général faire l'histoire de la philosophie.

§ 6.

La matière de l'histoire de la philosophie est interne et externe. La matière interne ou immédiate comprend : 1° le travail continu de la raison dans la recherche des derniers principes et des lois de la nature et de la liberté (car c'est en cela que consiste la philosophie, § 2); et ici on trouve à observer une grande variété de faits relativement au sujet et à l'objet, à l'extension et à l'intensité du mouvement philosophique, à ses divers buts et motifs intérieurs, soit intéressés, soit désintéressés, enfin à ses

causes et occasions extérieures; 2° les produits de la philosophie, ou les doctrines, méthodes et systèmes philosophiques, produits aussi variés que le mouvement même qui les fait naître : on voit ici la raison mettre à profit, soit des matériaux de jour en jour mieux éprouvés pour fonder la philosophie comme science, soit des règles et des principes pour assembler les matériaux en un tout scientifique, soit enfin des maximes sur la manière de procéder dans l'établissement de la philosophie; 3° en dernier lieu, le développement de la raison, comme instrument de la philosophie, c'est-à-dire le progrès de la raison vers des recherches où elle ne dépende plus que d'elle-même, à travers le mouvement composé que lui impriment sa propre énergie et les circonstances extérieures; c'est-à-dire encore la marche graduelle vers la plus haute indépendance, marche que l'on peut apercevoir chez les individus, chez les nations et dans toute l'humanité.

Remarque. L'histoire des systèmes philosophiques n'est pas encore l'histoire de la philosophie.

§ 7.

La matière externe consiste dans les causes, événemens et circonstances, qui ont exercé de l'influence sur le développement de la raison philosophique et la nature de ses productions. A cet ordre de faits appartiennent : 1° l'individualité des philoso-

phes, c'est-à-dire le degré, la proportion et la direction de leurs forces intellectuelles; la sphère de leurs études et de leur vie, l'intérêt qui les a mus, et même leur caractère moral; 2° l'influence des causes extérieures, savoir: le caractère et le degré de culture de la nation, l'esprit dominant de l'époque, et en remontant plus haut encore, le climat et les propriétés du pays; l'éducation, la constitution politique, la religion et la langue; 3° l'influence de quelques hommes par l'admiration et l'imitation, la doctrine et l'exemple; influence qui se manifeste dans le fond comme dans la forme des écrits, selon le génie d'une école, l'autorité ou la réputation dont elle jouit (*Bacon, Locke, Leibnitz*).

§ 8.

La forme de l'histoire de la philosophie, consiste dans la manière d'assortir convenablement ces deux ordres de matériaux, en un ensemble scientifique. Or, cet ensemble est déterminé en partie par la forme de toute histoire en général, en partie par le but spécial de l'histoire de la philosophie.

§ 9.

L'histoire proprement dite se distingue sous le rapport de la forme des simples Annales, des Mémoires, etc., par l'ordonnance des événemens, et la manière de présenter les faits.

§ 10.

Si l'histoire de la philosophie doit satisfaire une curiosité réfléchie, et non pas seulement une vaine et oiseuse curiosité, son but doit être essentiellement de connaître à fond dans ses alternatives continuelles soit de progrès, soit de décadence, la marche de l'esprit philosophique, et le développement graduel de la philosophie comme science. Ce but ne peut être atteint par une simple connaissance des faits qui ont eu lieu, mais bien par l'étude de leur enchaînement, par celle des causes et des effets.

§ 11.

Les efforts de la raison philosophique sont les événemens intérieurs de la pensée; mais par la manière dont ils se produisent et dont ils influent dans le monde, ils entrent dans le cercle et dans l'enchaînement des faits extérieurs. Il y a donc lieu de concevoir pour les faits qui composent l'histoire de la philosophie un enchaînement intérieur et un enchaînement extérieur; car, 1° ils présentent, comme événemens, des rapports chronologiques en tant que successifs ou simultanés; 2° ils ont leurs causes et leurs effets extérieurs; 3° ils ont leurs premiers fondemens dans la constitution de l'esprit humain, d'où ils se développent d'eux-mêmes, en un ensemble plein de variété, et selon une foule de rapports les uns à l'égard des autres; 4° ils se rapportent à un but rationel.

§ 12.

La forme de l'histoire de la philosophie consiste donc dans la représentation de ce quadruple enchaînement, et dans cet esprit, à la fois réel et scientifique, qui montre comment telle chose s'est faite, à quoi elle conduit, et quels bons résultats elle a amenés.

Remarque. La représentation réelle ne consiste point dans la simple observation de la série des faits selon le temps, mais elle se fonde sur cette série et la prend en quelque sorte pour texte. Elle n'est pas non plus incompatible avec le caractère scientifique de l'histoire de la philosophie; toutefois l'histoire de la philosophie n'est pas la philosophie elle-même. Voyez l'ouvrage de Grohmann cité ci-dessus en avant du § 2.

§ 13.

En conséquence, l'histoire de la philosophie est la science qui expose les travaux de la raison humaine pour réaliser l'idée de la philosophie, en les racontant dans leur enchaînement; c'est la représentation par les faits du développement toujours progressif de la philosophie, comme science.

Remarque. Différence de l'histoire de la philosophie d'avec l'histoire de l'Humanité, l'histoire de la Culture de l'Esprit humain et l'histoire des Sciences. Les biographies des philosophes, l'analyse de leurs ouvrages, l'énumération de leurs opinions, et l'histoire bibliographique de la

philosophie en général, sont ou des notions préalables et des secours utiles, ou des élémens essentiels de l'histoire de la philosophie.

II. *Étendue de l'histoire de la philosophie.*

Voyez, outre les ouvrages cités en avant du § 2 : *Bærge Riisbrigh*, sur l'antiquité de la Philosophie, et l'idée de cette science, trad. du danois en all., par *J. Amb. Markussen. Copenh.*, 1803, in-8.

§ 14.

L'histoire de la philosophie ne saurait admettre toutes les idées, les hypothèses et les caprices qui ont pu entrer dans des esprits occupés à philosopher; cela serait à la fois impraticable et inutile; mais les seules opinions philosophiques qui doivent y trouver place, sont celles qui le méritent par leur originalité, leur valeur intrinsèque, et leur influence sur les époques contemporaines et subséquentes.

§ 15.

Il faut admettre que la philosophie a eu son commencement, car elle n'est autre chose qu'un degré supérieur dans l'activité de la raison, qui a dû venir à la suite d'un moindre degré antérieur. Mais il n'est pas nécessaire que l'histoire de la philosophie comprenne même ces degrés antérieurs, ni qu'elle remonte jusqu'au berceau de notre espèce. Elle s'en réfère à cet égard à l'histoire de l'humanité et de l'intelligence humaine.

Appliquez ceci à ce qu'on a appelé la philosophie antédiluvienne.

§ 16.

On n'a donné aucune raison suffisante pour admettre un peuple philosophique primitif, en ce sens que non-seulement la philosophie aurait commencé avec lui, mais encore que toute connaissance philosophique en serait venue ; car l'aptitude à la philosophie est naturelle à l'esprit humain, et n'a été réservée exclusivement à aucun peuple. Cette supposition d'un peuple primitif ne fait que reculer un peu plus loin la première origine de la philosophie. Enfin l'esprit symbolique des premiers âges qui ne saisit pas encore son objet avec une conscience réfléchie, ne peut encore être appelé philosophie.

Remarque. La supposition d'un peuple philosophique primitif se fonde : 1° sur la fausse hypothèse que toute instruction est venue par révélation ; 2° sur un besoin qu'éprouve l'intelligence de ramener à l'unité les causes de faits analogues; 3° sur la prétention de rendre certaines doctrines plus imposantes par leur haute antiquité. Tout cela vient de la paresse naturelle à l'esprit humain, et de la confusion des opinions qui ont une apparence philosophique avec la philosophie proprement dite. Les écrivains qui se sont livrés à la critique de l'histoire dans le sens théologique, ont déclaré peuple primitif, les uns les Hébreux, d'autres (comme *Plessing*) les Égyptiens, et ces derniers ont fait place récemment (depuis Fréd. *Schlegel*) aux Hindous.

§ 17.

Quoique nous retrouvions chez tous les peuples des traces de l'esprit philosophique, néanmoins cette disposition générale ne se voit point chez tous développée au même degré : la philosophie ne s'est pas partout élevée jusqu'à former une science. En général, la nature semble employer la civilisation d'un peuple, comme moyen de civilisation pour beaucoup d'autres, et n'accorder qu'à un petit nombre l'originalité en fait de philosophie. Aussi tous les peuples n'ont-ils pas des droits égaux à occuper une place dans l'histoire de cette science. Le premier rôle appartient seulement à ceux chez qui l'esprit philosophique, à la suite d'une faible impulsion venue du dehors, a trouvé en soi-même assez de force pour se porter vers des recherches indépendantes, et avancer dans les voies de la science; le second rang est à ceux qui, sans avoir eu autant d'originalité et de spontanéité, ont reçu des autres les idées philosophiques, les ont naturalisées, et par là ont exercé de l'influence sur les destinées de la philosophie.

§ 18.

Le peuple grec est celui dont le génie original a fait époque dans l'histoire de la philosophie. En effet, bien qu'il ait été dans sa première civilisation dépendant d'autres peuples, et qu'il ait reçu de

l'étranger quelques données et quelques exemples en matière de philosophie, on le voit manifester par lui-même un intérêt sérieux et animé pour les recherches de la raison; chez lui, cette curiosité se développe, prend un caractère scientifique, et le transmet à la langue elle-même. C'est donc chez les Grecs que nous trouvons pour la première fois un véritable esprit philosophique uni avec le bon goût, un travail scientifique dont le point central était l'homme, disposition qui, même dans ses méprises, pouvait aisément ramener l'esprit de recherche à la véritable source de toute investigation philosophique : γνῶθι σεαυτόν; là on s'efforce d'approfondir et de consolider sans cesse les bases de ces études (origine du scepticisme); là enfin on voit se former une langue et une méthode philosophiques. Nous avons d'ailleurs des témoignages positifs et sûrs pour pouvoir suivre sur un terrein tout historique l'origine et les développemens des travaux philosophiques de cette nation. Enfin, la philosophie et en général la science des Grecs se coordonnent naturellement dans un même ensemble avec celles des nations postérieures.

§ 19.

Les peuples orientaux qui, pour l'antiquité et la date de leur civilisation, se placent avant les Grecs, ne s'élevèrent jamais à la même hauteur, autant du moins que nous pouvons en juger. Toute leur sagesse porte encore le caractère d'une révélation divine, re-

présentée par l'imagination sous mille formes diverses. La forme extérieure de la pensée est, même chez les Hindous, toute mystique et symbolique. L'esprit de ces peuples revêtit des couleurs de l'imagination les croyances de la raison, et un certain nombre d'opinions spéculatives, plus ou moins arbitrairement conçues, afin de se les rendre plus claires, mais sans revenir en arrière, sans se demander compte des procédés de la raison et de son principe, sans observer enfin l'ordre progressif et regressif, condition de la vraie connaissance. Les idées sur Dieu, le monde, et l'humanité, qu'on ne peut contester à ces peuples, n'ont été chez eux l'ouvrage réfléchi d'aucune philosophie. Le climat, la constitution politique, le despotisme et la division par castes, y ont souvent fait obstacle au libre développement de l'esprit. Au reste, l'histoire de ces nations est encore couverte de ténèbres; on manque de renseignemens positifs et certains; et les rapports de leur marche intellectuelle avec l'histoire de la philosophie ne peuvent encore être observés avec assez de suite ni d'ensemble.

Remarque. On trouve d'intéressantes observations sur le caractère grec et oriental, et sur les causes de leur diversité dans l'ouvrage de J. Aug. *Eberhart*, intitulé Esprit du Christianisme primitif, tom. 1, p. 63 et suiv. (all.). — Qu'entend-on communément par ce qu'on appelle la philosophie barbare? Voyez Diog. Laert. I. 1. sq.

§ 20.

Le vrai commencement de l'histoire de la philosophie se trouve donc chez les Grecs, et particulièrement à cette époque où par suite des progrès de l'imagination et de l'intelligence, l'activité rationnelle se développe en un plus haut degré; époque où les esprits devenus plus indépendans de la religion, de la poésie et de la politique, se mirent à la recherche de la vérité, et se livrèrent à des études régulières. Cet événement date du temps de Thalès. Les diverses directions et les formes qu'a prises dans le cours des âges cet esprit de recherche philosophique, et les effets de toute espèce qu'il a produits, transmis par divers canaux des Grecs aux peuples modernes, sont ce qui constitue le domaine de l'histoire de la philosophie.

Remarque. La circonscription du véritable domaine de l'histoire de la Philosophie, n'a été un objet d'examen que dans ces derniers temps; précédemment l'idée de l'Ethnographie s'opposait à toute détermination précise, et il n'y a rien encore de bien convenu à cet égard; seulement Tiedemann est pour l'exclusion des peuples orientaux. Les motifs que donnent pour les maintenir *Carus*, Idées sur l'histoire de la Philos., p. 143 (all.), et *Bachmann*, Sur la Philos. et son Histoire (all.); le même : Dissert. philos. de peccatis Tennemanni in historia Philosophiæ, Jen. 1814, in-4°, ne prouvent pas encore qu'ils appartiennent nécessairement à l'histoire de la Philosophie. On ne prétend pas nier par là qu'un grand intérêt ne s'attache à

la recherche de leurs doctrines, mais il faut le séparer entièrement de l'intérêt propre de l'histoire de la Philosophie. En ce sens on peut ne pas trouver inutile de placer avant l'exposition de la philosophie grecque, une courte revue des idées philosophiques et religieuses des principaux peuples qui ont été plus ou moins en rapport avec les Grecs.

III. *Méthode.*

Consultez, outre les ouvrages cités en tête du § 2, Christ. *Garve*, De ratione scribendi historiam philosophiæ. Lips., 1768, in-4° et : Legendorum veterum præcepta nonnulla et exemplum. Lips. 1770, in-4°, (l'un et l'autre dans le recueil de *Fülleborn*, *Beitræge*, etc.), cahiers XI et XII.

Georg. Gust. *Fülleborn*, Plan pour une histoire de la Philosophie, dans le IV^e^ cahier de son recueil (all.); et : Qu'est-ce qu'on appelle représenter l'esprit d'une philosophie? dans le V^e^ cahier (all.).

Christ. *Weiss*, Sur la manière de traiter l'histoire de la Philosophie dans les universités. Leips. 1800 (all.).

§ 21.

La méthode, déterminée par le but de la science (§ 10), consiste dans les règles suivant lesquelles les matériaux doivent être recherchés, recueillis, travaillés, et assemblés en un même tout.

§ 22.

Les matériaux pour l'histoire de la philosophie peuvent être ou fortuitement rencontrés, ou recherchés avec méthode. Dans le dernier cas, il faut se

demander quels sont les sources, et les procédés d'une bonne recherche. Les sources auxquelles on peut recourir sont de deux sortes, savoir : les ouvrages mêmes des philosophes conservés jusqu'à nous, et les renseignemens donnés par d'autres écrivains, sur la vie et les doctrines de ces philosophes; témoignages qui doivent être soumis à la critique, relativement à leur authenticité et à leur vraisemblance. Moins un philosophe a écrit, ou moins on a conservé de ses écrits, plus il faut rassembler de renseignemens d'après les autres écrivains, mais aussi plus la précaution devient nécessaire dans la manière de s'en servir (1). Quand on n'a que des fragmens, il importe de les rapprocher d'après le double point de vue philologique et philosophique.

§ 23.

Au soin de rassembler les propositions des philosophes, se joint l'étude de leur vrai sens, de leur étendue, de leur origine et de leur harmonie entre elles (2), afin qu'on puisse se placer dans le vrai point de vue du philosophe, et apprécier le mérite de son travail sans exagération, comme sans injustice. Ce qui peut y amener, c'est une connaissance

(1) Voy. H. *Kühnhardt* De fide historicorum recte æstimanda in Hist. philosophiæ. Helmst. 1796, in-4.

(2) Appliquez ceci par exemple au *naturæ convenienter vivere* des stoïciens, et à leur ἀκαταληψία.

exacte de l'époque contemporaine, des usages de la langue, de la direction des idées, ainsi qu'une comparaison des autorités et des témoignages, selon les degrés de la vraisemblance. Comparer une doctrine philosophique avec des doctrines analogues, contemporaines et postérieures, déterminer avec soin ses points de contact et de divergence, rechercher la place qui lui appartient dans tout le système connu d'un philosophe, et la manière dont il a été conduit à cette doctrine (et ici on doit avoir soin de distinguer les motifs intérieurs des causes externes) : telles sont les conditions indispensables pour parvenir à une fidèle et véridique représentation du sens et de la valeur des diverses philosophies.

§ 24.

L'emploi des matériaux ainsi épurés par la critique, demande un soin particulier dans le choix des expressions, surtout des termes techniques, qu'il faut rendre avec clarté sans leur donner pourtant une forme et une physionomie trop étrangères, (par exemple, l'ἕξις, *habitus*, de Chrysippe). Quant au lien de ces matériaux, il sera donné par cet ensemble chronologique et systématique dont nous avons parlé (§ 2), et principalement par leur rapport commun avec la fin de la raison (§ 3). Au surplus, le but particulier d'un tel ouvrage peut déterminer de nombreuses variétés dans la manière de le traiter.

Krug, dans son Histoire de la Philosophie ancienne, page 28, n'admet que deux parties, l'ancienne et la moderne philosophie. Il prend pour point de séparation la décadence de l'état politique, des mœurs, des arts et des sciences pendant les cinq ou six premiers siècles depuis J.-C.

IV. *Importance de cette histoire.*

Fr. Ant. *Zimmermann*, Dissert. sur l'utilité de l'histoire de la philosophie. Heidelb., 1785, in-4° (all.).

Geo. Gus. *Fülleborn*, Quelques résultats généraux de l'histoire de la philosophie, dans son recueil, IV° cahier (all.); et: De quelques avantages qui résultent de l'histoire de la philosophie ancienne, XI° cahier (all.).

H. *Ritter*, Sur les progrès que la philosophie peut devoir à l'histoire de la philosophie; supplément à son ouvrage, Sur l'influence de Descartes. Leips. 1816, in-8° (all.).

§ 28.

Si la philosophie peut prétendre au plus haut intérêt, comme étant la plus élevée de toutes les sciences humaines, son histoire doit par la même raison avoir une grande importance. Quiconque s'intéresse à la philosophie ne doit point rester étranger à son histoire.

§ 29.

L'histoire de la philosophie présente d'ailleurs un mérite qui lui est propre: elle dispose la pensée au libre usage d'elle-même, lui fournit d'utiles résultats

sur la méthode scientifique, rend plus sensibles ses faux pas et ses aberrations, avec leurs causes et leurs conséquences, et par là lui offre de précieux secours pour établir les règles d'une bonne investigation, afin d'arriver à de nouvelles vues et d'entrer dans de nouvelles routes; toutes instructions dont la philosophie ne peut se passer, tant qu'on la conçoit comme n'étant pas achevée, mais étant encore en progrès.

§ 30.

L'histoire de la philosophie se rattache à toutes les autres sciences et à leur histoire; particulièrement à l'histoire de la religion et de l'humanité, parce que la raison est la base de tout savoir et qu'elle contient en soi le but dernier de tout développement théorique et pratique de nos facultés.

§ 31.

Comme genre d'étude, elle peut beaucoup contribuer au perfectionnement de l'intelligence, dont elle met en jeu toutes les forces pour la recherche et l'exposition des systèmes. Elle n'agit pas moins puissamment sur les habitudes de l'esprit, car elle enseigne le dégagement des préjugés, la modestie dans les jugemens, la tolérance; elle préserve des admirations exagérées, et tempère l'attachement aux opinions admises sur la foi de l'autorité.

Remarque. D'un autre côté, l'étude de l'histoire de la philosophie n'a-t-elle pas aussi ses inconvéniens? Quels

sont-ils? Quand se font-ils remarquer? — L'indécision, les habitudes chancelantes du jugement, l'indifférence à l'égard de la vérité et de la dignité de toute recherche rationnelle ne peuvent naître que d'une étude légère et superficielle où l'on n'envisage que la variété des opinions, sans s'occuper de leurs principes, et où l'on ne saisit que les divergences des doctrines sans remonter aux points de ralliement qui leur sont communs. Ici s'applique ce que Bacon dit de la philosophie.

V. *Diverses formes dont l'histoire de la philosophie est susceptible.*

§ 32.

L'histoire de la philosophie se divise en universelle et particulière, selon l'étendue des objets qu'on se propose d'embrasser. La première est l'exposition par les faits des progrès continus de la philosophie, considérée comme la science en général, dans ses directions principales et ses résultats les plus éminens. Elle s'étend aux principes de toute philosophie, aux systèmes les plus remarquables des philosophes, et aux progrès qu'ils ont fait faire aux diverses branches des sciences philosophiques. La seconde s'occupe des développemens de la raison, en les bornant à certaines limites de temps ou de lieux, ou à certaines directions particulières ou à certaines matières spéciales de la philosophie.

Remarque. Carus, Idées pour l'histoire de la Philosophie, p. 106 (all.), définit l'histoire universelle de la

Philosophie, *l'histoire naturelle de la Raison humaine, de ses directions et de ses produits.* Mais il entend cette définition dans un sens si général, qu'il ne laisse plus subsister de traces des faits historiques, et qu'abstrayant toujours les résultats généraux, il les fait dominer exclusivement dans la science. Cette vue ne répond point à la véritable idée de l'histoire de la Philosophie; elle ne nous a donné que le second chapitre de cette introduction générale.

§ 33.

L'histoire universelle de la philosophie peut être présentée ou sous une forme développée ou en abrégé. La loi d'un bon abrégé est d'offrir une revue de tous les objets essentiels aussi complète qu'il est possible, en observant la clarté et la brièveté. La vérité, l'impartialité, et l'unité de manière y sont des conditions de rigueur comme dans tout autre ouvrage historique.

§ 34.

On peut concevoir plusieurs sortes d'histoires particulières, telles que : 1°. Par rapport à certaines limites de temps et de lieux, histoires de la philosophie pour des époques particulières, savoir, histoire ancienne, moyenne, moderne, susceptibles d'autres subdivisions nombreuses; histoires de la philosophie de tel ou tel peuple particulier. 2°. Par rapport à certaines directions particulières ou à certains objets spéciaux de la philosophie, histoires de systèmes ou

d'écoles prises séparément, des diverses méthodes philosophiques, des langues techniques de la philosophie; histoires de certaines branches de la philosophie; histoires de certaines idées, principes et théories philosophiques. Si une histoire particulière qui ne laisse pas d'être toujours très-complexe, est réduite à un objet unique, on a une histoire spéciale, une monographie.

Remarque. Quelques-uns désignent sous ce nom d'histoire *spéciale*, toutes les espèces d'histoires particulières; d'autres réduisent l'application du mot *spéciales* aux histoires désignées sous le n° 2 de ce paragraphe.

§ 35.

Il existe une étroite correspondance entre l'histoire particulière et l'histoire universelle. La première offre d'abord à la seconde une matière utile et variée; mais celle-ci développe à son tour les vues générales et les données supérieures qui peuvent servir à l'examen et à l'exposition des matières particulières. Il suit de là que l'une et l'autre ne peuvent se perfectionner que par leur mutuelle assistance.

VI. *Histoire de l'histoire de la philosophie.*

§ 36.

L'histoire de la philosophie n'a point été traitée à part comme une science distincte par les anciens

philosophes. Ils n'ont touché les points historiques qu'en exposant leurs propres doctrines, et qu'autant que ces points se trouvaient en rapport avec ce qu'ils enseignaient eux-mêmes. Un recueil de renseignemens historiques relatifs aux développemens de la philosophie, fut le premier pas que l'on fit vers une histoire de la philosophie. Même dans les temps modernes on ne s'occupa d'abord de cette histoire que dans la forme d'une compilation, et l'on prit pour modèle celle de Diogène de Laërte. L'idée dominante alors était celle d'un peuple philosophique primitif (§ 16), et de l'origine de toute philosophie par voie de révélation; dans l'exécution on suivait la méthode ethnographique. (Cf. § 25. *Rem.*). — Première période : *Bayle* éveilla l'esprit de la critique en ce genre de travaux; *Jac. Thomasius* étendit le cercle des études qu'ils exigent, et *Leibnitz* montra ce que devait être l'histoire de la philosophie. — Seconde période depuis *Brucker* jusqu'à *Kant :* la philologie et la critique rendirent les matériaux plus complets; quelques-unes des imperfections des travaux de l'époque précédente furent corrigées, et la science prit des prétentions plus élevées. *Brucker* publia un ouvrage complet qui, par un laborieux assemblage de documens, par le jugement qui les accompagne, et principalement pour tout ce qui regarde la biographie des philosophes, est encore utile aujourd'hui; mais il lui a manqué l'esprit philosophique. *Gurlitt* et *Tiedemann* travaillèrent dans une meilleure méthode : de grands services furent

rendus pour l'histoire spéciale. — Troisième période depuis *Kant* jusqu'à nos jours : on a travaillé avec zèle au perfectionnement de la théorie et de la méthode, et, par les nouvelles questions auxquelles ce travail a donné naissance, on est arrivé à l'examen des sources, à la révision des documens, et à une exposition plus habile de détails mieux constatés, sous l'influence plus ou moins sensible d'un système philosophique (1). La nation allemande est celle qui a le plus fait pour cette histoire, sous le double rapport de la forme et de la matière, mais il reste encore beaucoup à travailler dans ce vaste champ.

VII. *Bibliographie de l'histoire de la philosophie.*

§ 57.

La bibliographie comprend les ouvrages relatifs à l'histoire générale et particulière. Nous renverrons à une place séparée les écrits spéciaux à mesure qu'il en devra être question. Les ouvrages sur l'histoire universelle de la philosophie, se classent sous cinq titres : *a*) traités de bibliographie et de méthode; *b*) recueils; *c*) mélanges; *d*) histoires développées; *e*) esquisses.

---

(1) Revue des principaux services rendus à l'histoire de la philosophie depuis 1780, dans le journal philosophique de *Niethammer*, 1795, VIII^e^ et IX^e^ cahiers.

a) Traités bibliographiques.

J. Jonsius, De scriptoribus hist. Philosophicæ libri IV. Francof., 1659. — Recogniti et ad præsentem ætatem usque perducti, cura J. Chr. *Dorn*. Jen. 1716, in-8°.

J. Andr. *Ortloff*, Manuel bibliographique de l'histoire de la Philosophie. Erlangen, 1798, in-8°, 1re partie (all.).

N. B. Les Traités de méthodes ont été cités aux paragraphes précédens.

b) Recueils.

Jac. *Thomasii* Schediasma historicum, quo varia discutiuntur ad historiam tum philosophicam tum ecclesiasticam pertinentia. Lips. 1665, in-4°. Le même ouvrage sous ce titre : Origines historiæ philos. et ecclesiast., cura *Chr. Thomasii*. Hal. 1699, in-8°.

J. Franc. *Buddei* Analecta historiæ Philosophiæ. Hal. 1706, in-8°; 2e édit. 1724, in-8°.

Acta philosophorum, ou recherches approfondies sur l'histoire de la Philosophie, par Chr. Aug. *Heumann*. XVIII cahiers en 3 vol. in-8°. Hal. 1715-23 (all.).

Jac. *Bruckeri*, Otium Vindelicum, sive meletematum historico-philosophicorum triga. Aug. Vind. 1729, in-8°. Miscellanea historiæ philosophicæ, litterariæ, criticæ, olim sparsim edita, etc. Aug. Vind. 1748, in-8°.

Chr. Ern. de *Windheim*, Fragmenta historiæ philosophicæ, etc. Erl. 1753, in-8°. On y trouve plusieurs dissertations d'autres écrivains.

Mich. *Hissmann*, Magasin pour la philosophie et son histoire. Gœtting. et Leips. 1778-83, 6 vol. in 8° (all.). On y trouve beaucoup de dissertations traduites de l'Académie royale des Inscriptions, etc.

Geo. Gust. *Fülleborn*, Recueil de pièces pour servir à l'histoire de la philosophie. Züllichau, 1791-99, XII^e^ cahier, in-8° (all.).

Guill. Traugott *Krug*, Symbolæ ad histor. Philosophiæ, 1^re^ part. Leips. 1813, in-4.

Jacq. Fred. *Fries*, Pièces pour l'histoire de la Philosophie, 1^er^ cah. Heidelberg (all.).

c) Mélanges contenant des recherches et remarques sur l'histoire de la philosophie.

The true intellectual system of the universe, by Ralph. *Cudworth*, etc. Lond. 1678, in-fol.; 2^e^ édit. 1743, 2 vol. in 4°. Traduct. latine par Mosheim : *Cudworthi* Systema intellectuale hujus universi, seu de veris naturæ rerum originibus commentarii, quibus omnis eorum philosophia qui Deum esse negant, funditus evertitur : accedunt reliqua ejus opuscula. Jen. 1733, in-fol.; 2^e^ édit. Leyd. 1773, 2 vol. in-4.

Huetii Demonstratio evangelica. Par. 1679, in-fol. Plusieurs éditions.

Dictionnaire historique et critique, par P. Bayle. Rotterd. 1697, 2 vol. in-fol. La meilleure édition est la quatrième, revue et augmentée par Desmaizeaux, Amst. et Leid. 1740, 4 vol. in-fol. Nombreuses traductions et extraits.

Ern. *Platner*, Aphorismes philosophiques, avec quelques essais d'introduction à l'histoire de la philosophie. Leips. 1782, 2 vol. in-8°; 2^e^ édit. 1793-1800, in-8° (all.).

d) Histoires développées.

The history of Philosophy by Thom. *Stanley*. Lond. 1655, in-fol. 3^e^ édit. 1701, in-4. Traduction latine avec

des corrections par Godefr. Olearius : historia Philos. Lips. 1711, in-4. et Venise 1733, in-4.

Histoire critique de la Philosophie, où l'on traite de son origine, de ses progrès et des diverses révolutions qui lui sont arrivées jusqu'à notre temps, par M. D***. (Andr. Fr. *Boureau Deslandes*). Paris, 1730-1736, 3 vol.; nouv. édit. Amsterd. 3 vol. in-8.

J. Jacq. *Brucker*, Questions sur l'histoire de la philosophie. Ulm., 1731-36, 7 vol. in-12; avec supplément, 1737, in-12. *Du même* : historia critica Philosophiæ a mundi incunabulis, etc. Lips. 1742-44; 5 vol. in-4. Nouv. édition sans changemens, mais augmentée d'un supplément, 1766-67, 6 vol. in-4. Extraite en anglais par Will. *Enfield:* history of Philos. from the earliest times, etc. Lond. 1791, 2 vol. in-4 (all..

Agatopisto Cromaziano (*Appiano Buonafede*), Della istoria e della indole di ogni filosofia. Lucca, 1766-1771, 5 vol. in-8; et Venise, 1782-83, 6 vol. in-8. Pour la continuation de cet ouvrage, voyez sous le § 38, *a*). Histoire de la Philosophie pour les amateurs, par J. Christophe *Adelung*. Leips, 1786-87; 2e édit. 1809 3, 3 vol. in-8 (all.).

J. Gottlieb *Buhle*, Histoire de la raison philosophique. Lemgo, 1793, in-8, 1 vol. (all.). A la place de cet ouvrage non continué, *Buhle* publia : Traité de l'histoire de la Philosophie et d'une Bibliographie critique de cette science. Goetting. 1796-1804, 8 vol. in-8 (all.). On peut joindre ici le livre cité au § 38 sur la philosophie moderne, lequel est précédé d'une revue des anciens systèmes philosophiques jusqu'au xve siècle.

Guill. Gottlieb *Tennemann*, Histoire de la Philosophie. Leips. 1798-1819, 11 vol. in-8 (all.).

I. Histoires d'époques particulières.

Guill. Traugott *Krug*, Histoire de la Philosophie de l'antiquité principalement chéz les Grecs et les Romains. Leips. 1815, in-8 (all.).

Christoph. *Meiners*, Mémoires sur l'histoire des opinions répandues pendant les premiers siècles après la naissance de J.-C. Leips. 1782, in-8 (all.).

Agatopisto Cromaziano (*Appiano Buonafede*), Della ristaurazione di ogni Filosofia nei secoli XV, XVI, XVII; livre qu'on peut considérer comme la suite de l'ouvrage du même auteur mentionné au § précédent. Venise, 1789, 3 vol. in-8. Traduction allemande avec des rectifications et des additions, par Ch. *Heidenreich*. Lips. 1791, 2 vol. in-8.

J. Gottlieb *Buhle*, Histoire de la Philosophie moderne, depuis le rétablissement des sciences. Goetting. 1800-05, 6 vol. in-8. Cf. § 37 *d*) (all.).

A. *Kayssler*, Mémoires pour servir à l'histoire critique de la Philosophie moderne. Halle, 1804, grand in-8° (all.).

Ch. Fred. *Bachmann*, Sur la philosophie de mon temps. Jena, 1816, in-8 (all.).

Histoire de la philosophie de peuples particuliers. (Pour les écrits sur la philosophie des plus anciens peuples, voyez ci-dessous § 68 et suiv.)

Ciceronis Historia Philosophiæ antiquæ; ex omnibus illius scriptis collegit, etc. *Frid. Gedike*. Berlin, 1782; 2e édit. 1801, in-8.

Fr. Vict. Lebrecht *Plessing*, Recherches historiques et philosophiques sur les opinions, la théologie et la philosophie des plus anciens peuples et particulièrement des Grecs jusqu'au temps d'Aristote. Elbing, 1785, 1re part. in-8 (all.).

Du même, Memnonium ou recherches pour dévoiler les secrets de l'antiquité. Leips. 1787, 2 vol. in-8 (all.).

Du même, Recherches pour éclaircir la philosophie de la plus haute antiquité. Leips. 1788, 2 vol. in-8 (all.).

Berchetti, Filosofia degli antichi popoli. Perugia, 1812, in-8.

Christoph. *Meiners*, Histoire de l'origine, des progrès et de la décadence des sciences en Grèce et à Rome. Lemgo, 1781-82, 2 vol. in-8 (all.). Non achevé.

The philosophy of ancient Greece investigated by Wt. *Anderson*. Lond. 1791, in-4.

Fr. *de Salignac de la Mothe Fénelon*, Abrégé des vies des anciens philosophes, etc. Paris 1795, in-8, 1796, in-12.

Deffendente Sacchi, Storia della Filosofia greca. Pavia, 1818-20, 4 vol. in-8. (Jusqu'au temps des sophistes).

Geo. Fred. Dan. *Goess*, La science de l'éducation d'après les principes des Grecs et des Romains. Anspach, 1801, 1re partie, in-8 (all.).

J. Laur. *Blessig*, Dissert. de origine philosophiæ apud Romanos. Strasb. 1770, in-4.

Paganinus Gaudentius, De philosophiæ apud Romanos origine et progressu. Pisa, 1643, in-4. Réimpr. dans le recueil : Nova rariorum scriptorum collectio. Fasc. II, III. Halæ, 1717.

II. Histoire des diverses méthodes, systèmes et écoles philosophiques.

J. Gerh. *Vossii* De philosophiæ et philosophorum sectis lib. II. Hag. Com. 1658, in-4; contin. atque supplementa adjecit. Jo. Jac. *a Ryssel.* Lips. 1690, in-4, et Jenæ, 1705, in-4.

Ch. Fred. *Stæudlin*, Histoire et esprit du Scepticisme, principalement sous le rapport de la morale et de la religion. Leips. 1794-95, 2 vol. in-8 (all.).

Imman. Zeender, De notione et generibus scepticismi et hodierna præsertim ejus ratione. Bern. 1795, in-8.

Pour les écrits relatifs aux écoles particulières de philosophie, voyez aux endroits où il est parlé de ces écoles.

Histoire des sciences philosophiques particulières.

B. T. (Bas. Terzi.) Storia critica delle opinioni filosofiche, etc. intorno all' anima. Padova, 1776-78, in-8.

Fr. Aug. *Carus*, Histoire de la Philosophie. Leips. 1808. 3e vol. de ses œuvres posthumes (all.).

* * *

Jo. Alb. *Fabricii* Specimen elenchticum historiæ logicæ. Hamb. 1799, in-4.

Joh. Ge. *Walch*, Historia logicæ, dans ses Parerga academica, p. 453, sq. Leips. 1721, in-8.

Joach. Geo. *Daries*. Meditationes in Logicas veterum. Appendix à sa Via ad veritatem. Jena, 1755, in-8.

Fülleborn, Courte histoire de la Logique chez les Grecs; dans son recueil, IVe cahier, n° 4 (all.).

* * *

J. Gottlieb *Buhle*, De veterum philosophorum græcorum ante Aristotelem conaminibus in arte logica inve-

nienda et perficienda. Dans les Commentatt. soc. Goetting. tome x.

W. L. G. *von Eberstein*, Essai d'une histoire de la logique et de la métaphysique chez les Allemands depuis Leibnitz jusqu'à nos jours. Halle, 1794-99, 2 vol. in-8 (all.)

* * *

Jac. *Thomasii* Hist. variæ fortunæ, quam disciplina metaphysica jam sub Aristotele, jam sub scholasticis, jam sub recentioribus experta est; en tête de ses Erotemata metaphysica. Lips. 1705, in-8.

Sam. Fred. *Buchner*, Historia metaphysices, Wittemb, 1723, in-8.

Lud. et *Wachlin*, Diss. de progressu philos. theoreticæ, sec. XVIII, 1796, in-4.

B. T. (*Bazil. Terzi*), Storia critica delle opinioni filosofiche, etc.; intorno alla cosmologia. Pad. 1788, in-8, t. 1.

Dietrich *Tiedemann*, Esprit de la Philosophie spéculative. Marburg, 1791-97, avec la table, 7 vol. in-8 (all.), jusqu'à Berkeley.

Résultat des recherches philosophiques sur la nature de la connaissance humaine, depuis Platon jusqu'à Kant, par Th. Aug. *Suabedissen*. Ouvrage couronné. Marburg, 1808, in-8 (all.).

Ouvrages couronnés sur la question: Quels progrès la métaphysique a-t-elle faits en Allemagne depuis le temps de Leibnitz et de Wolf; par J. Christoph. *Schwab*, Ch. Leonh. *Reinhold*, J. H. *Abicht*. Berlin, 1798, in-8 (all.),

Fréd. *Ancillon*, Mélanges de littérature et de philosophie, 2 vol. Paris, 1809, in-8.

* * *

De Burigny, Histoire de la Philosophie payenne, ou

sentimens des philosophes et des peuples payens, etc., sur Dieu, sur l'âme et sur les devoirs de l'homme. La Haye, 1723, 2 vol. in-12. Même ouvrage sous ce titre : La Théologie payenne, etc. Paris, 1753, 2 vol. in-12.

J. Achates Fel. *Bielke*, Histoire de la Théologie naturelle. Leips. et Halle, 1742, in-8 (all.). Nouvelle histoire de la Théologie naturelle, 1re part. 1749; 2e part. 1752, in-4 (all.).

Mich. Fr. *Leistikow*, Mémoire pour servir à l'histoire de la Théologie naturelle. Jena, 1750, in-4 (all.).

J. Ge. Alb. *Kipping*, Essai d'une histoire philosophique de la Théologie naturelle. Brunswich, 1761, 1re partie in-8 (all.).

Chr. Fr. *Polz*, Histoire de la Théologie naturelle; dans sa Théologie naturelle. Jena, 1777, in-4 (all.).

Ph. Christ. *Reinhard*, Esquisse d'une histoire de l'origine et des développemens des idées religieuses. Jena, 1794, in-8 (all.).

Emman. *Berger*, Histoire de la Philosophie religieuse. Berlin, 1800, in-8 (all.).

* * *

Chr. Godefr. *Ewerbeck*, Super doctrinæ de moribus historia, ejus fontibus, conscribendi ratione et utilitate. Halle, 1787, in-8.

Ge. Sam. *Francke*, Réponse à la question proposée par la société des sciences de Copenhague : Quinam sunt notabiliores gradus per quos philosophia practica, ex quo tempore systematice pertractari cœpit, in eum quem hodie obtinet statum pervenerit. Altona, 1801, in-8 (all.).

Nic. Hieron. *Gundling*, Historia philos. moralis, part I. Hal. 1706, in-4.

Gottlieb *Stolle*, Histoire de la Morale payenne. Jena, 1714, in-4 (all.).

J. *Barbeyrac.* La préface de sa traduction française du *Jus Naturæ* de Puffendorf, Bâle, 1732, in-4, contient une histoire de la Morale et du droit naturel.

J. *England,* Inquiry into the moral of ancient. Lond. 1735, in-8.

Christoph. *Meiners*, Histoire générale critique de la Morale chez les anciens et les modernes. Goetting. 1800-1; 2e part. in-8 (all.).

Ch. Fred. *Stœudlin*, Histoire de la philosophie morale. Hanover, 1818, in-8 (all.).

J. Christ. Fr. *Meister*, Sur les raisons des graves dissentimens qui existent entre les philosophes, par rapport aux principes fondamentaux de la philosophie morale, quoiqu'ils se réunissent sur les points de détail de cette philosophie, 1812, in-4 (all.).

Jac. Fr. *Ludovici* Delineatio historiæ juris divini naturalis et positivi universalis. Halle, 1701; 2e édit. 1714, in-8.

Chr. *Thomasii* Paulo plenior historia juris naturalis. Züllichau, Halle, 1719, in-4.

Adr. Fr. *Glafey*, Histoire complète du droit de la Raison; édit. corrigée. Leips. 1739, in-4 (all.).

J. Jacq. *Schmauss*, Histoire du droit naturel; dans le 1er livre de son nouveau système. Goetting., 1753, in-8 (all.).

Essai sur l'histoire du droit naturel. Lond. 1757, in-8.

G. Christ. *Gebauer*, Nova juris naturalis historia quam auxit Ericus Christ. *Cleveshal.* Wetzlar, 1774, in-8.

G. *Henrici*, Idées pour servir à établir la doctrine du droit sur une base scientifique. Hanovre, 1809-10; 2e part. in-8 (all.). L'histoire est dans la 1re partie.

c) Histoire d'idées, de principes, de doctrines particulières.

Christoph. Godefr. *Bardili*, Epoques des principales idées philosophiques; 1re partie. Halle, 1788, in-8.

Chr. Fr. *Polz*, Fasciculus commentationum metaphysicarum quæ continent historiam, dogmata atque controversias dijudicatas de primis principiis. Jena, 1757, in-4.

Ch. *Batteux*, Histoire des causes premières. Paris, 1769, 2 vol. in-8.

Historia philosophica doctrinæ de ideis; par J. Jacq. *Brucker*. Augsb. 1723, in-8; Cf. Miscell. hist. phil., p. 50, sqq.

Guil. Gotthilf *Salzmann*, Commentatio in qua historia doctrinæ de fontibus et ortu cognitionis humanæ ita conscripta est, ut illorum potissimum ratio habita sit quæ Plato, Aristoteles, Cartesius, Lockius, Leibnitius et Kantius de his fontibus probare studuerunt. Goetting. 1821, in-4.

* * *

Christoph. *Meiners*, Historia doctrinæ de vero Deo. Lemgo, 1780, in-8.

G. Frid. *Creuzer*, Philosophorum veterum loci de providentia divina, itemque de fato, emendantur, explicantur. Heidelb. 1816, in-4.

* * *

Jenkin *Thomasii* Hist. atheismi breviter delineata. Bas. 1789; Alt. 1713. Ed. auct. Lond. 1716, in-8.

Jac. Fr. *Buddei* Theses de Atheismo et superstitione. Jena, 1717, in-8.

Jac. Frid. *Reimanni* Historia universalis atheismi. Hildes, 1725, in-8.

J. Gottlieb *Buhle*, De ortu et progressu pantheismi inde a Xenophane Colophonio primo ejus auctore usque ad

Spinozam, commentt. soc. reg. Gotting; vol. x, p. 157.

Hugo Grotius, Philosophorum sententiæ de fato et de eo quod in nostra est potestate. Amst. 1648, in-12.

* * *

J. Ch. Günther *Werdermann*, Essai d'une histoire des opinions sur la destinée et la liberté humaine, depuis les temps les plus anciens jusqu'aux philosophes les plus récens. Leips. 1793, in-8 (all.).

Jos. *Priestley*, History of the philosophical doctrine concerning the origine of the soul, and the nature of matter, dans ses Disquisitions relating to matter and spirit. London, 1777, in-8.

* * *

Joach. *Oporini* Historia critica de immortalitate mortalium. Hamb, 1735, in-8.

Adam. W. *Franzen*, Histoire critique de la doctrine de l'Immortalité de l'âme dans les temps antérieurs à J.-C. Lubeck, 1747, in 8 (all.).

J. Frid. *Cottæ* Historia succincta dogmatis de vita eterna. Tüb., 1770, in-4.

Chr. Guill. *Flugge*, Histoire de la croyance à l'immortalité, la résurrection, etc., Leips. 1794-95, 2 parties, in-8 (all.).

Essai d'un examen historique et critique des doctrines et opinions des principaux philosophes modernes sur l'immortalité de l'âme humaine. Altona, 1796, in-8 (all.).

Dan. *Wyttenbach*, de questione, quæ fuerit veterum philosophorum sententia de vita et statu animarum post mortem corporis, 1783.

Struve, Hist. doctrinæ græcorum ac romanorum philo-

sophorum de statu animarum post mortem. Altona, 1803.

Ch. Phil. *Conz*, Destinées diverses de l'hypothèse de la condition errante des âmes. Kœnigsb., 1791, in-8 (all.).

* * *

Stellini, De ortu et progressu morum atque opinionum ad mores pertinentium specimen, dans ses Dissertat. Padova, 1764, in-4.

Christ. *Garve*, Traité sur les divers principes de la philosophie morale depuis Aristote jusqu'à nos jours. Breslau, 1798, in-8 (all.). Et comme continuation de cet ouvrage : Considérations spéciales sur les principes les plus généraux de la philosophie morale. Ibid. 1798, in-8 (all.).

Geo. *Drewes*, Résultats de la raison philosophique sur la nature de la moralité. Leips. 1797, 2 parties, in-8 (all.).

Ch. Christ. Ehrh. *Schmid*, Histoire de la doctrine de l'indifférence, dans son ouvrage intitulé : *Adiaphora*. Jena, 1809, in-8 (all.).

* * *

Gottlieb *Hufeland*, Essai sur le principe du droit naturel. Leips. 1785, in-8 (all.).

J. Chr. Fr. *Meister*, Du serment, d'après les idées de la raison pure, ouvrage couronné. Leipzig et Züllichau, 1810. in-4 (all.). Autre ouvrage couronné du même auteur sur les diversités d'opinion parmi les philosophes à l'égard des principes fondamentaux de la morale et du droit naturel. Ibid., 1812, in-4 (all.).

* * *

Mich. *Hissmann*. Histoire de la doctrine de l'association des idées. Gœtting., 1776, in-8 (all.).

Même sujet plus développé : J. Geo. Ehrenfr. *Maas*, Essai sur l'imagination. 2e édit. Halle, 1795, in-8 (all.). Et dans son ouvrage précédent : Paralipomena ad historiam doctrinæ de associatione idearum. Hal. 1787, in-8.

Pour le reste, voyez les traités des diverses sciences philosophiques spéciales.

CHAPITRE SECOND.

Quelques observations préliminaires sur la marche de la raison philosophique.

§ 39.

L'esprit humain est le théâtre des actes et des changemens dont se compose la vie intérieure, et ces phénomènes sont soumis aux lois de l'esprit humain. D'abord, c'est du dehors que lui viennent ses impulsions; ensuite il obéit, dans sa marche et dans ses travaux, à un instinct aveugle, jusqu'à ce qu'enfin il arrive à la conscience de lui-même, et devienne capable de se développer avec liberté et réflexion. La philosophie (*cf.* § 2) est l'œuvre de la raison appliquée au besoin de connaître, et cette raison est unie aux autres facultés de l'esprit humain par le rapport le plus intime.

§ 40.

Connaître c'est se représenter un objet déterminé, ou avoir conscience d'une représentation et de son

rapport à quelque chose de déterminé, et distinct de la représentation elle-même. Toute connaissance a deux termes, le sujet et l'objet, ce qui peut être aperçu immédiatement, et ce à quoi se rapporte l'apperception. La sensation et la pensée font aussi partie de la connaissance; dans la sensation, nous nous représentons l'objet tel qu'il nous est donné par la sensibilité; dans la pensée, cet objet se complique de notions et de jugemens, et cette complexité se rattache à une unité supérieure par le moyen d'idées et de principes.

§ 41.

La faculté de penser se produit comme entendement et comme raison. En vertu de l'entendement nous voulons savoir et nous cherchons les raisons, les causes, les conditions de nos conceptions, de nos sensations, de nos volontés ou désirs, et des objets qui s'y rapportent. En vertu de la raison nous nous occupons des raisons, des causes et des conditions premières; cette faculté tend à rattacher toute connaissance à son principe le plus élevé et qui ne dépend de nul autre principe. Par l'entendement nous nous proposons des règles pour la conduite de notre volonté; par la raison nous soumettons toutes ces règles à une règle suprême, qui prescrit à l'acte libre sa forme absolue et son but le plus élevé. Enfin, c'est la pensée qui établit l'unité, la liaison, l'ensemble dans toutes nos connaissances, soit spéculatives, soit pratiques.

Remarque. Les philosophes sont très-partagés sur l'idée de la raison et de ses rapports avec l'entendement. Selon les uns ce n'est qu'une faculté purement formelle; selon d'autres c'est un moyen de connaissance à la fois matérielle et formelle, spéculative et pratique. Voyez le programme de *Bachmann*, sur les confusions de mots et d'idées parmi les philosophes allemands relativement à l'entendement et à la raison. Jena, 1814, in-4 (all.); et plusieurs écrits à l'occasion du débat entre Jacobi et Schelling.

§ 42.

Par la réflexion et l'abstraction nous distinguons dans nos connaissances, perceptions et désirs, quelque chose d'essentiel qui nous appartient, d'avec la matière à laquelle ils se rapportent; or, ce n'est que pour ce qui concerne la partie propre au sujet pensant que l'on peut espérer une réponse satisfaisante à toutes les questions que la raison soumet à la philosophie. En effet, la partie objective est purement contingente, variable, indéterminable, tandis que la philosophie est essentiellement positive, et s'occupe des principes supérieurs de la connaissance, des raisons des choses, de leurs lois, de leurs fins universelles et nécessaires, telles qu'elles sont déterminées d'après la constitution fondamentale de l'esprit humain.

§ 43.

Toute connaissance est quelque chose de subjec-

tif contenu dans la conscience, et, comme telle, elle a sa réalité subjective; la conviction qui lui attribue aussi une réalité objective, a pour fondement, outre les notions que nous acquérons par l'expérience, la conception immédiate de quelque chose à quoi se rapporte la connaissance, conception attachée à toute sensation. Et comme cette conception repose sur la constitution de l'esprit humain, son universalité et sa nécessité emportent la certitude de sa réalité, non-seulement subjective mais encore objective. Nous sommes obligés, en notre qualité d'êtres raisonnables, de tenir pour objectifs et pour vrais les principes universels liés aux faits positifs de notre conscience.

§ 44.

La philosophie, comme science, aspire à une connaissance systématique des conditions, raisons et lois premières de toute connaissance. Un tel système doit présenter un développement complet des lois premières de l'esprit humain, et une déduction complète de tout ce qui résulte de ces lois, sans lacune ni omission. Hors de là, jamais on ne pourrait établir une théorie de la connaissance humaine qui fût entière, solide, et bien liée dans toutes ses parties.

§ 45.

Toute connaissance doit être prouvée et rapportée à

un ensemble solide, par la philosophie. En effet, toutes vérités exigent une preuve, c'est-à-dire une déduction de principes supérieurs, excepté les plus hautes vérités, lesquelles ne peuvent être démontrées par voie de preuve, mais seulement (selon Fries) par la décomposition de la faculté de connaître, comme étant la preuve première et immédiate, en rapport évident avec ces vérités élémentaires. La philosophie comme science se fonde donc sur quelque chose d'immédiatement vrai ou certain, et sur l'unité et l'harmonie parfaite des conséquences dans leur rapport avec ce qui est certain en soi (1). Il appartient à la raison d'être la source la plus élevée de toute certitude, et de contenir un système de principes et de conséquences, qui soit vrai par lui-même et par l'harmonie qui lui est propre.

§ 46.

Mais avant que la raison parvienne à se connaître ainsi elle-même, il faut qu'elle passe, dans son développement et dans l'étude qu'elle fait de sa propre nature, par beaucoup de degrés intermédiaires; et dans ce passage, comme elle ne connaît pas encore le principe le plus élevé, et qu'elle ne le cherche point

(1) Quelques philosophes (Spinosa, Wolf) ont méconnu ces vérités; d'autres ont été partagés sur la question de savoir ce que c'est que la vérité et la certitude immédiate.

du côté par où seulement on peut le trouver, il arrive qu'elle prend pour ce principe quelque chose d'inférieur et de subordonné, qu'elle cherche la certitude hors de la raison, qu'elle fait plus d'un faux pas dans la démonstration de la connaissance philosophique, qu'elle prétend scruter ce qui est hors de sa portée, et qu'ainsi elle se trouve en désaccord avec elle-même.

§ 47.

Le développement de la raison (§ 46 et § 4) présuppose celui des autres facultés de l'esprit (§ 49). Sans doute, dès ce premier développement des facultés, la raison commence à poindre; mais pour que son action soit complète, et accompagnée de conscience et de liberté, il est nécessaire que les autres puissances de notre esprit se soient déjà mises en mouvement; et ce n'est qu'à la fin, que la raison détermine elle-même sa sphère, sa direction, et sa constitution propre.

§ 48.

Ce dernier développement, qui, en petit comme en grand, a lieu d'après une marche semblable, présuppose un principe d'activité, et en outre certaines causes particulières. L'homme a une disposition naturelle à exercer sa raison : en même temps cette disposition est sous l'influence de diverses causes internes qui lui font subir une infinité de modifications et de degrés, lesquels, par une extrémité, vont

jusqu'aux dernières limites de l'activité, et de l'autre aboutissent à l'inaction.

§ 49.

Cette activité rationnelle qui a conscience d'elle-même et que nous appelons la philosophie (§ 2), présuppose à son tour, considérée comme exercice de la pensée, l'attention, la réflexion et l'abstraction. Ce sont là encore des facultés qui se produisent à divers degrés et qui dépendent de la diversité des forces intellectuelles.

§ 50.

Les diverses causes qui influent (§ 48) sur le développement de la raison, sont : l'organisation de l'esprit humain, certains besoins, des doutes, des sentimens, des aperçus de l'esprit, des connaissances acquises, des efforts de curiosité, l'émulation qui naît de la concurrence et de la variété des esprits engagés dans une même carrière, l'influence du génie, l'exemple, l'exhortation, la libre communication des pensées.

§ 51.

Avant de rechercher les principes, les lois, les fins des phénomènes, l'esprit humain les soupçonne ou les rêve en quelque sorte, et ce rêve s'opère selon les lois de l'imagination, c'est-à-dire par des assimilations et des personnifications. C'est ainsi que l'homme naturel conçoit toutes choses comme vi-

vantes et semblables à lui ; il existe pour lui, ou plutôt il apparaît vaguement à sa pensée un monde d'esprits, d'abord sans lois, ensuite sous l'empire d'une loi étrangère et extérieure (la fatalité). Il conçoit l'unité et l'harmonie, d'abord moins dans le monde intérieur que dans le monde extérieur, moins dans le tout que dans les parties, moins par la réflexion rigoureuse que par une création poétique par laquelle son imagination objective et réalise en dehors ce que sa raison a soupçonné ; enfin, d'une manière de voir toute arbitraire, il s'élève à la conception d'un ordre régulier.

§ 52.

Le développement de la raison commence par le sentiment religieux. Plus l'homme par la réflexion étend et élargit le domaine de sa conscience, plus il s'élève, à l'égard de l'objet qu'il révère, de la sensation à la conception, et des conceptions de l'entendement à celles de la raison même. L'esprit humain cherche le principe de sa croyance religieuse, d'abord dans l'extérieur, dans l'objet; et plus tard, il le cherche davantage dans l'intérieur, dans le sujet rationnel.

§ 53.

C'est ainsi que l'homme passe, d'un état de conscience obscur et enveloppé, à une connaissance claire, de la poésie à la pensée, de la foi à la science, de l'individuel à l'universel ; ainsi, guidé par un sentiment confus de la vérité, de l'ensemble, de l'har-

monie et de la proportion, il va cherchant quelque chose de certain et de nécessaire à quoi toutes les croyances auxquelles il s'intéresse doivent se rattacher, et qui lui serve à s'en rendre raison. Il fait de la philosophie d'abord pour son propre compte, ensuite plus en grand, pour le compte de la raison même. Dans l'ordre naturel de ses progrès, la philosophie saisit d'abord les objets compliqués qui lui sont offerts du dehors, et qui sont de nature à exciter vivement l'attention; ensuite elle passe par degrés aux objets plus difficiles à saisir, plus cachés, plus internes et plus simples.

Remarque. Cette marche peut s'observer plus ou moins et avec des modifications diverses, chez tous les peuples. Il y a pourtant cette différence, qu'un petit nombre seulement ont élevé la philosophie de l'esprit humain au rang d'une science formelle. — D'où provient cette différence?

§ 54.

La philosophie, lorsqu'elle prend un caractère scientifique, tend par la recherche des raisons, des lois et des fins dernières des choses, à constituer la connaissance humaine en un système entier, indépendant et solidement établi (§ 2 et 44). Telle est la tâche de la raison philosophique; mais il faut en outre distinguer dans la direction, la méthode et le résultat de ses travaux, des différences que nous allons observer.

§ 55.

Quant à la direction, la philosophie vient, soit

d'un motif de curiosité isolé et partiel, borné à un seul point de vue, soit d'un intérêt scientifique plus large, à la fois spéculatif et pratique. Quant à la méthode, la philosophie procède soit en général des principes aux conséquences (ordre synthétique), soit des conséquences aux principes (ordre analytique); et spécialement, pour ce qui regarde le point de départ réel de ses recherches, elle procède soit d'un examen complet et approfondi de la faculté de connaître à la connaissance des objets, soit de la connaissance présupposée des objets à la théorie de la connaissance. Cette dernière manière de procéder s'appelle, depuis Kant, la méthode dogmatique, ou le dogmatisme; l'autre, la méthode critique.

§ 56.

La philosophie non-critique s'efforce, soit en vertu d'une confiance aveugle dans la raison, d'établir (*thetice vel antithetice*) et de faire prévaloir certains points de doctrine, ou dogmes; soit en vertu d'une défiance aveugle envers la raison, de détruire les opinions dogmatiques adoptées par d'autres, et, sans rien substituer à ce qu'elle détruit, de consacrer l'incertitude et le doute comme ce qu'il y a de plus rationnel. La première de ces deux écoles donne le dogmatisme positif, la seconde le scepticisme ou dogmatisme négatif.

Remarque. Le dogmatique suit une idée vraie de la raison, mais par un chemin faux. Le sceptique combat la

croyance du dogmatique et cherche à établir une ignorance méthodique au moyen de laquelle il détruit toute idée de la raison. Ainsi il y a du vrai et du faux dans l'une et l'autre doctrine également. Voyez Christ. *Weiss*, De scepticismi causis atque natura. Lips. 1801, in-4, et les écrits indiqués ci-dessus § 38 II.

§ 57.

Le dogmatisme prétend, ou que la raison humaine est en soi capable d'arriver à la connaissance des lois et de l'essence des choses, ou qu'elle n'y peut parvenir sans le secours d'un enseignement et d'une protection supérieure. La première de ces doctrines est le naturalisme ou le rationalisme dans son sens le plus étendu ; l'autre est le supernaturalisme.

§ 58.

Le rationalisme dans le sens le plus étendu, part tantôt d'une connaissance, tantôt (comme celui de *Jacobi*) d'une croyance, et démontre soit par la réalité des choses la véracité des perceptions et de la connaissance humaine, soit au contraire par cette véracité la réalité des choses. Dans le premier cas, on a le réalisme, lequel prend pour principe la réalité des choses; dans le second cas, l'idéalisme qui se fonde sur la véracité de nos apperceptions. Plusieurs systèmes philosophiques prétendent au contraire qu'il y a unité primitive entre la connaissance et l'être, et ils reconnaissent ou présup-

posent cette unité, soit dans un sens plus spéculatif, comme dans le système de l'identité absolue, soit à titre de fait psychologique, comme dans le synthétisme critique, et d'autres théories fondées sur la dualité.

§ 59.

Le dogmatisme relativement au moyen de la connaissance, est ou sensualisme, ou rationalisme dans un sens plus étroit, ou composé de l'un et de l'autre. Quant à l'origine de la connaissance, le dogmatisme devient ou l'empirisme ou le noologisme, ou leur composé. Enfin, quant au nombre des principes fondamentaux, il devient le dualisme ou l'unitarisme, et à cette dernière forme appartiennent le matérialisme et le spiritualisme, ainsi que le système de l'identité absolue.

§ 60.

Le supernaturalisme admet que Dieu est non-seulement le principe actif de tout ce qui est, mais encore le principe de toute vérité par la révélation, et il établit ainsi une source surnaturelle de connaissance, à laquelle on ne peut arriver par les procédés de la science. Les variétés de ce système se déterminent d'après la manière de considérer la révélation relativement au sujet ou à l'objet, comme universelle ou particulière, et comme supérieure, subordonnée ou coordonnée à la raison.

Remarque. Le supernaturalisme a cela de commun avec le scepticisme qu'il insiste beaucoup sur les fausses prétentions et la faiblesse de la raison. Mais en ayant recours à un moyen surnaturel, il retombe tout aussitôt dans un dogmatisme d'un autre ordre.

§ 61.

Le scepticisme est l'opposé du dogmatisme, en ce qu'il cherche à affaiblir la confiance de la raison dans le succès de ses efforts. Il s'appuie ou sur les erreurs qu'il reproche au dogmatisme souvent avec justice, ou sur des propositions formelles, dogmatiques, qui lui sont propres, relativement au but et au principe de la connaissance. Il est par conséquent l'antagoniste constant du dogmatisme; mais en contestant à la connaissance les prétentions qu'elle s'arroge, il va jusqu'à la nier et la détruire toute entière. Au reste, il est tantôt universel, tantôt particulier; et il a été le précurseur de la méthode critique par laquelle on peut arriver à la vraie science de la raison.

§ 62.

Le résultat du travail philosophique est un système de philosophie, c'est-à-dire un ensemble de connaissances philosophiques, d'après des principes positifs, et il ne peut y avoir qu'un seul vrai système, qui est cet idéal de la science dont la raison ne cesse d'éprouver le besoin (§ 2). Mais les diverses tentatives de la raison individuelle pour y parvenir

donnent naissance à beaucoup de systèmes, qui, selon le degré de développement de la raison, la connaissance plus ou moins avancée des principes et des véritables fins de la philosophie, selon le cercle plus ou moins étendu des connaissances qu'on y rattache, selon la puissance et la rigueur plus ou moins grande du raisonnement, et l'état de la langue, se rapprochent plus ou moins de cet idéal accompli, et diffèrent entre eux quant à la forme et à la matière (cf. § 3).

Remarque. Jusqu'au moment où l'on aura fait un examen plus complet de la raison, et une critique plus étendue de la faculté de connaître, il est inévitable que les systèmes philosophiques contiennent de l'universel et de l'individuel, du vrai et du faux, du déterminé et de l'indéterminé, de l'objectif et du subjectif, en un mélange indéfini. En se répandant ou en se transplantant il leur arrive d'éprouver des modifications dans la mesure selon laquelle ils participent à ces divers éléments qui partout où ils passent sont augmentés, combinés, séparés de mille manières; (par exemple les idées innées de Platon, l'empirisme d'Aristote.)

§ 63.

Les systèmes sont en opposition entre eux, et avec le scepticisme; de là naît une guerre que l'on voit soutenue avec plus ou moins d'ardeur, nourrie ou rallumée par le zèle de la vérité, trop souvent aussi par des intérêts et des passions, jusqu'à ce qu'enfin ou l'indifférence, ou bien un changement dans les vues et dans la direction de la raison, ou les attaques

d'une logique et d'une critique puissantes, viennent y mettre un terme, et fassent rentrer une manière de voir plus étroite dans une autre plus étendue.

§ 64.

Plus d'un système est revenu sur la scène sous des formes différentes, et certains débats philosophiques se sont souvent renouvelés. Ces retours apparens ne prouvent pas néanmoins que la raison se soit arrêtée dans sa marche : la présence d'idées anciennes rend ses pas vers de nouvelles idées plus lents mais plus sûrs, et satisfait au besoin qui lui est propre d'étendre son horizon de plus en plus. Par-là l'analyse devient plus délicate et plus savante, les combinaisons plus riches, le travail vers l'unité, la conséquence et la perfection, plus intime et plus profond ; par-là l'idée et les conditions de la science s'éclaircissent, sont mieux conçues, mieux appréciées ; les erreurs et les hypothèses sans fondement plus soigneusement évitées.

§ 65.

Mais parmi ces retours et ces momens de relâche apparens, le progrès n'est possible qu'à la condition d'un zèle toujours soutenu pour la science philosophique. Cette science veut être entretenue et ranimée sans cesse par le doute et les discussions, par les luttes du dogmatisme et du scepticisme, enfin par le goût et l'étude des anciens systèmes et des nouvelles idées.

INTRODUCTION PARTICULIÈRE.

Revue rapide des opinions religieuses et philosophiques des peuples orientaux, et des premières époques de la civilisation grecque.

Ici se rapportent les ouvrages sur les religions et la sagesse de l'Orient en général, dont quelques-uns, par exemple ceux de *Plessing*, sont désignés ci-dessus § 38; voyez en outre les traités mythologiques, tels que :

Fred. *Creuzer*, Symbolique et mythologie des anciens peuples, etc., 4 vol. Leips. et Darmstadt, 1810, in-12 (all.), 2e éd. 1820, et années suiv. 5 vol. in-8.

J. *Gœrres*, Histoire des mythes du monde asiatique, 2 vol. Heidelberg, 1810, in-8 (all.).

J. J. *Wagner*, Idées pour servir à une mythologie universelle de l'ancien monde. Francfort (Mein), 1808, in-8 (all.).

J. G. *Rhode*, Sur l'âge et le mérite de quelques monumens de l'antiquité orientale. Berlin, 1817, in-18 (all.). Et Mémoires pour servir à la science de l'antiquité. 1er cahier. Berlin, 1819; 2e cahier, 1820, in-8 (all.). Particulièrement une dissertation dans le 1er cahier sur les plus anciens systèmes religieux de l'Orient.

§ 66.

L'instruction fut en partie transmise par les peuples

de l'Asie à la nation grecque, et celle-ci avait déjà parcouru plusieurs autres degrés du développement intellectuel à l'époque où s'éveilla chez elle l'esprit philosophique. D'après cela, il ne sera pas inutile de donner un rapide aperçu des idées religieuses et philosophiques des peuples orientaux, ainsi que des premiers progrès de la culture intellectuelle en Grèce, afin de pouvoir apprécier du moins en général l'influence que ces peuples ont exercée sur la naissance et l'enfance du génie grec, sur la matière et sur la forme de la science. Les Hindous, les Perses, les Chaldéens, les Égyptiens sont les principaux peuples avec lesquels les Grecs se sont trouvés en contact (1).

§ 67.

L'Hindostan.

Livres sacrés des Hindous; les Schasters et en particulier les Védams auxquels appartiennent les Oupanizadas (fragments de l'Oupnekhat) et les Pouranams.

Baghuat Geeta, or dialogues of Crishna and Ardjoon in teigthteen lectures, with notes translated from the original sanskreet by Ch. *Wilkins*. Lond. 1785, in-4.

Bagavadam ou doctrine divine, ouvrage indien canonique sur l'Etre Suprême, les dieux, les géans, les hommes, les diverses parties de l'univers (par *Opsonville*). Paris, 1788, in-8.

---

(1) Sur le caractère général de la pensée en Orient. Voyez ci-dessus § 19.

L'Ezour Vedam ou ancien commentaire du Vedam, contenant l'exposition des opinions religieuses et philosophiques des Indiens, traduit du samskretan par un brahme, revu et publié avec des observations préliminaires, des notes et des éclaircissements. Yverdun, 1778, 2 vol. in-12. (L'introduction sur la sagesse des Hindous est de *Sainte-Croix.*)

Oupneck'hat seu theologia et philosophia indica, edid. *Anquetil Duperron.* Strasb. 1801-2. 2 vol. in-4.

Ambertkend, ouvrage sur la nature de l'âme, donné par *De Guignes* dans les Mém. de l'académie des inscript. t. XXVI.

Ctesiæ Indicorum fragmenta; Strabo; Arrianus De exped. Alexandri; Palladius De gentibus Indiæ et brachmanibus; Ambrosius De moribus brachmanum et alius anonymus de iisdem, junctim editi cura, Ed. *Bissæi.* Lond. 1668, in-4.

Specimen sapientiæ Indorum veterum, græce ex cod. Holst. cum vers. lat. ed. Seb. Gofr. *Stark.* Berol. 1697, in-8.

Alex. *Dow's* History of Hindostan, from the earliest account of time to the death of Akbar, translated from the persian of Muhammed Casim Ferishta. Lond. 1768, 3 vol. in-4.

J. Jac. *Holwell's* Interesting historical events relative to the provinces of Bengal and the empire of Hindostan. Lond. 1766, 3 vol. in-8.

Sinner, Essai sur les dogmes de la métempsychose et du purgatoire, enseignés par les brahmins de l'Indostan. Berne, 1771, in-8

Asiatic Researches. Calcutta, depuis 1788, plusieurs volumes.

Les dissertations et mélanges relatifs à l'histoire de l'antiquité, des arts, sciences et littérature de l'Asie, par Will. *Jones* et autres, ont été extraits des derniers volumes du recueil précédent. Lond. 1792-98, 4 vol. in-8.

Systema brachmanicum liturgicum, mythologicum, civile ex monumentis indicis musæi Borgiani Velitris dissertationibus historico-criticis illustravit Fr. *Paulinus a S. Bartholomæo*. Romæ, 1791, in-4.

Plusieurs dissertations dans les mémoires de l'acad. des inscriptions par Thom. Maurice, Mignot, (Mémoires sur les anciens philosophes de l'Inde dans le tome XXVI) et de Guignes.

J. *Itsch*, Doctrine morale des brahmanes, ou la religion des Hindous. Berl. et Leips. 1792, in-8 (all.).

Fried. *Schlegel*, De la langue et de la philosophie des Hindous. *Heidelb.* 1808, in-8 (all.).

Polier. Mythologie des Hindous, tom. 1 et 2. Paris, 1809, in-8.

Fr. *Mayer*, Dictionnaire universel de mythologie (all.). Le 1^er^ vol. seulement a paru. Du même auteur, Brahma ou la religion des Hindous. Leips. 1818, in-8 (all.).

W. *Ward*, A view of history, litterature, and religion of Hindoos, 4 vol. Lond. 1817-20. Particulièrement le 4^e^ vol.

Les Hindous sont une nation antique qui de bonne heure se distingua par les arts, l'industrie, la civilisation et la science; mais les commencemens de leur histoire sont encore enveloppés d'une grande obscurité, et se perdent dans les traditions et les calculs chronologiques les plus hasardés. On ne sait encore rien de positif sur la question si la civilisation

et la science de ces peuples sont indigènes ou leur sont venues d'une origine étrangère, ou si après avoir reçu médiatement ou immédiatement d'autres peuples certaines idées et certaines manières de voir, ils ne les ont pas combinées avec celles qui leur étaient propres. Même incertitude sur l'âge qu'on peut attribuer à leurs livres sacrés.

Des quatre castes entre lesquelles la nation se partage, la première est composée des prêtres, (brahmanes); divisée elle-même en un grand nombre de sectes, elle a subi diverses révolutions. L'émigration forcée de plusieurs races brahmaniques a répandu leurs idées religieuses dans les contrées voisines, Siam, la Chine et la Tartarie.

L'être primordial des Hindous est Brahma (le Grand), qui ne peut être compris dans aucune conception humaine. Au commencement, il se reposait plongé dans la contemplation de lui-même; et depuis, sa parole créatrice a fait sortir de lui toutes choses, par une suite d'émanations continuelles. Comme créateur, il s'appelle *Brahma;* comme force conservatrice, *Vichnou;* comme destructeur et rénovateur des formes de la matière, *Siva.* Ces trois points de vue de la divinité constituent la Trinité (*Timourti*) des Hindous. Les innombrables transformations de Vichnou ou incarnations de l'être divin sont le principal objet dont s'occupent les livres sacrés. A cette doctrine de l'émanation, se rattachent celle de la préexistence des âmes, leur émanation de la substance divine, leur immortalité, leur chute,

et la purification des âmes déchues par leurs divers passages à travers le monde corporel (Doctrine de la migration des âmes ou métempsychose).

Plus tard, la religion et la philosophie des Hindous se partagèrent en plusieurs sectes, le Brahmaïsme, le Bouddhaïsme. De là vient qu'on trouve dans les livres sacrés ainsi que chez les Brahmanes les doctrines les plus diverses sur Dieu, sur le monde, et sur l'âme; savoir: le réalisme et l'idéalisme, le théisme et l'athéisme, le matérialisme et le spiritualisme. On trouve aussi développé dans l'Oupnekhat, le système de l'identité absolue. Ces doctrines sont produites pour la plupart, sous la forme de révélations ou d'enseignemens donnés par des hommes éclairés d'en haut (1). Elles sont enveloppées sous le voile de récits et d'inventions poétiques, où domine une intelligence pleine de finesse et de profondeur, mais dont le mouvement est plutôt progressif que régressif. Après tout on n'y saurait trouver le véritable esprit systématique et scientifique de la philosophie. Les livres de prescriptions morales portent l'empreinte du caractère de noblesse et de douceur qui distingue les auteurs de ces doctrines religieuses, et sont en bonne partie accommodés au dogme de la migration des ames. Dans la religion de Bouddha, à laquelle appartiennent les Siamois, les Talapoins et les

(1) *Voyez*, sur les gymnosophistes, Cic. Tusc., v, 27; sur Menou-Capila, Bouddha, Calanus, Cic. de Div. 1, 23. Tusc. Quest. II, 22.

Bonzes, on fait consister la suprême félicité de Dieu et de l'ame humaine, dans un état d'indifférence et d'indolence parfaites.

§ 68.

Le Thibet.

Outre quelques ouvrages désignés au § 66 : Alphabetum Tibetanum, auct. Aug. Ant. *Georgio.* Romæ, 1762, in-8. Mayer en a donné un extrait dans son Lexicon.

P. S. *Pallas*, Recueil de détails historiques sur les peuples mongoles (all.).

Klaproth, Voyage au Caucase.

Hüllmann, Recherche critique sur la religion Lamaique. Berl. 1796 (all.).

Les Thibétains croyent comme les Hindous à un Dieu qui se révèle sous une triple forme, et à un grand nombre de transformations de ce Dieu, principalement de la seconde personne, laquelle paraît être une imitation du fondateur du christianisme. Ils ont en outre de nombreuses traditions sur l'origine des choses, sur les esprits et leurs descentes dans le monde visible au travers d'un grand tourbillon de vent, sur les diverses époques du monde, et sur la migration des ames.

§ 69.

La Chine.

Sinensis imperii libri classici sex e sinico idiomate in lat. trad. a P. Franc. *Noel.* Prag. 1711, in-4.

Le Chou-King, un des livres sacrés des Chinois, trad. par le P. Gaubil, revu et corrigé sur le texte chinois par M. de *Guignes*, avec une notice sur l'Y-King, autre livre sacré des Chinois. Paris, 1770, in-4.

Traité sur quelques points de la religion chinoise, par le P. *Longobard*. De plus, Traité sur quelques points importans de la mission de la Chine, par le P. Sainte-Marie ; et lettres de M. de *Leibnitz*, sur la philosophie chinoise. Ces trois traités sont dans Leibnitzii Epist. ed. a Kortholt, 2 vol.

Confucius Sinarum philosophus sive scientia sinensis lat. exposita studio et op. Prosperi *Juonetta*, Christ. *Herdtrich*, Franc. *Rougemont*, Phil. *Couplet*, P P. Soc. Jesu. Paris, 1687, in-fol.

Geo. Bern. *Bilfingeri* Specimen doctrinæ veterum Sinarum moralis et practicæ. Francof. 1724, in-8.

Chr. *Wolfii* Oratio de Sinarum philosophia practica. Francof. 1726, in-4.

J. Bened. *Carpzovii* Memcius seu Mentius Sinensium post Confucium philosophus. Lips. 1725, in-8.

De Paw, Recherches philosophiques sur les Égyptiens et les Chinois. Berlin, 1775, 2 vol.

Mémoires concernant l'histoire, les sciences, les arts, les mœurs, les usages des Chinois, par les missionnaires de Pékin. (Amyot et d'autres). Paris, 1776-91. 4 vol.

Cf. les dissertations de *De Guignes* et autres dans les Mémoires de l'académie des inscriptions, tom. XXV, XXVII, XXXVI, XXXVIII.

La religion populaire des Chinois consiste dans l'adoration du ciel, des astres et des forces de la nature personnifiées, avec un mélange d'idées supers-

titieuses sur l'astrologie, les démons, la magie. *Lao-Kiun* et *Fo* (1) entremêlèrent ces dogmes religieux, sans toutefois les réformer réellement, de quelques opinions philosophiques. *Koung-fu-tzée* (Confucius), vers 550 ans avant J-C., rassembla les traditions de l'un et de l'autre, perfectionna les lois, et donna de bonnes maximes de morale. Toutefois il est remarquable qu'on ne rencontre dans ses écrits aucune trace d'une doctrine sur la divinité et sur l'immortalité. *Mem-tsu* (Mencius) donna plus d'extension aux enseignemens de Confucius. Un grand nombre d'idées ont passé de l'Inde et du Thibet en Chine. La culture scientifique n'y est pas très-étendue. — Pourquoi? — Doctrines analogues chez les *Japonais*.

§ 70.

La Perse.

Hérodote, Platon, Aristote, Diodore de Sicile, Xenophon, Cyrop., Strabon, Plutarque. Λόγια τοῦ Ζωροάστρου, ou Oracula chaldaica, donnés avec plus d'étendue par Fr. *Patricius*, Nova de universis philosophia, Venet. 1595, in-fol., et par *Stanley*, Philosophia orientalis cum notis Clerici dans ses Opera philos.

Thomæ *Hyde* Historia religionis veterum Persarum eorumque Magorum. Oxonii, 1700-4. Nouvelle édition, 1760.

Zend-Avesta, ouvrage de Zoroastre, contenant les idées

(1) Selon quelques-uns, ce dernier est le Bouddha des Hindous, et est identique avec le Sommona-Codom des Siamois. Cf. Bayle, art. Sommona-Codom.

théologiques, physiques et morales de ce législateur, les cérémonies du culte religieux qu'il a établi, etc., traduit en français sur l'original Zend, avec des remarques, et accompagné de plusieurs traités propres à éclaircir les matières qui en sont l'objet; par M. *Anquetil Duperron*. Paris, 1771, in-4.

Anquetil et *Foucher*, Mémoires sur la personne, les écrits et le système philosophique de Zoroastre, dans les Mémoires de l'Acad. des inscriptions : XXVII, p. 257 et suiv. XXX, XXXI, XXXIV, XXXVII, XXXIX, XL, et dans les Mémoires de littérature, tomes XXX et XXXV.

Ch. Ph. *Meiners*, De Zoroastris vita, institutis, doctrina et libris; dans les Nov. Comment. Soc. scient. Goetting., vol. VIII, IX. En outre, Comm. de variis religionum Persarum conversionibus; dans les Comment. Soc. Goett. 1780, cl. phil. I. 45 et suiv. II. 19 sq. et sur Zoroastre, dans la Biblioth. philos. t. IV, p. 2 (all.).

T. Ch. *Tyschen*. Commentat. de religionum Zoroastricarum apud exteras gentes vestigiis, dans les Nov. Comm. soc. Scient. Gott. t. XI, XII.

The *Dessatir* or sacred writings of the ancients persian prophets. Bombay, 1808, in-8.

J. Ge. *Rhode*, La sainte tradition, ou système complet de la religion des anciens Bactriens, Mèdes et Perses, ou du peuple Zend. Francf. sur Mein, 1820, in-8 (all.), particulièrement p. 453 et suiv., et les ouvrages du même indiqués au § 56.

Asiat. Researches, tom. VIII et IX.

Sur l'authenticité et l'âge des livres Zend; consultez outre *Buhle*, Manuel de l'histoire de la Philosophie (all.), *Zoega*, Dissertations publiées par *Wdoker* (all.), *Valentia*, Voyage, et *Erskine*, Dissertation sur les Parses dans le 2e vol. de la soc. litt. de Bombay.

La religion des Perses (*Parses*) consistait, du temps des Grecs, dans l'adoration des astres (*Sabéisme*), principalement du soleil et des forces de la nature. Cette religion se distinguait par un caractère simple et majestueux ; ses prêtres s'appelaient Mages. Zoroastre (*Serduscht*), Mède de naissance, épura la religion médique qui, précédemment bornée au culte du feu, s'était altérée et changée en un culte du soleil et des planètes. Ce culte s'est conservé jusqu'à nos jours dans l'Inde, chez les Parses, qui ont été chassés de la Perse par les Mahométans, et qui ont conservé en leur possession, à ce qu'ils prétendent, les livres sacrés de Zoroastre. Ce sage vivait sous le règne de Guschtasb (*Darius Hystaspes*). Il admit, conformément à l'opinion commune, un premier être tout puissant et infini (*Zeruane Akerene*, le temps absolu), du sein duquel sont sortis de toute éternité, en vertu de la parole créatrice (*Honofer*), deux principes des choses, *Ormuzd* et *Ahriman* ; Ormuzd, la lumière pure et sans fin, la sagesse et la perfection, le créateur de tout bien ; Ahriman, principe des ténèbres et du mal ; lequel est opposé à Ormuzd, soit dès l'origine, soit par suite de la chute de ce dernier. Viennent ensuite des fables poétiques sur les créations opposées et les combats de ces deux puissances ; sur la domination universelle qui est réservée à la fin au bon principe, et le retour d'Ahriman, durant quatre périodes dont chacune dure trois mille ans ; sur les bons et les mauvais esprits (*Amskaspands*, *Izeds*, *Ferfers*,

Deves), et leurs différences de sexe et de rangs; sur les ames des hommes (*Fervers*), qui, créées par Ormuzd avant leur réunion avec les corps, habitent dans le ciel, et selon qu'ensuite elles ont servi dans ce monde Ormuzd ou Ahriman, passent après la mort dans les demeures des bienheureux ou sont précipitées dans les ténèbres; enfin, sur la résurrection future des corps des méchans après la victoire d'Ormuzd sur Ahriman, et sur le renouvellement de toutes choses. Tels sont avec les préceptes ascétiques, les principaux objets des livres sacrés. Cette doctrine de Zoroastre s'étendit au loin, et joua un assez grand rôle dans le monde par sa démonologie et sa magie.

§ 71.

Les Chaldéens

Consultez les sources hébraïques. Diodore de Sic. Strab.

Berosi Chaldaica, dans l'ouvrage de Scaliger, De emendatione temporum; et dans Fabric. Bibl. gr. t. 14, p. 175; et le livre probablement non authentique, intit. Antiquitates totius orbis, publié dans Fr. Jo. Annii antiquitt. varr. vol. XVII. Rome, 1798, et ailleurs.

Stanley, Philosophia orientalis.

Aug. L. *Schlœtzer*, Des Chaldéens, dans le répertoire de la littérature biblique, publié par Eichhorn, tom. VIII et X (all.).

Les Chaldéens étaient adonnés à l'adoration des astres et à l'astrologie : la nature de leur climat et

de leur contrée les y disposait. Par eux, l'astrolâtrie se reproduisit avec assez de succès, sous le nom de Sabéisme, même après la naissance de J.-C. La caste savante, qui s'était réservé exclusivement le nom de *Chaldéens*, avait recueilli un certain nombre d'observations astronomiques, elle avait poussé très-loin la science illusoire de l'astrologie. Sous la domination des Perses, cette caste fut très-affaiblie par l'influence des Mages, et ne s'occupa plus que de vulgaires jongleries divinatoires. La cosmogonie de *Berose*, ainsi que les prétendus oracles chaldéens, reconnus pour être apocryphes, trahissent de toutes parts une origine étrangère à la Chaldée (Cf. § 70). La divinité principale de cette nation se nommait *Bel*.

§ 72.

L'Égypte.

Moïse. Hérodote, liv. II. Manethonis Ægyptiaca, et Apotelesmatica (fragmens peu authentiques). Diod. de Sic. (et observations de Heyne dans les Comm. soc. Gott. V, VI, VII.) Plutarchi Isis et Osiris. Porphyrius, De Abstinentia. Jamblichus, De Mysteriis Ægyptiorum. Horapollinis Eieroglyphica. Hermes Trismegistus.

Fr. And. *Stroth*, Ægyptiaca seu veterum scriptorr. de reb. Ægypti commentarii et fragmenta. Gotha, 1782-83, 2 vol. in-8.

Athan. *Kircheri* Œdipus Ægyptiacus. Rome, 1652-54, in-fol. et Obeliscus Pamphilius. Ibid. 1656, in-fol.

Jablonski. Pantheon Ægyptiac. Francf. ad Viadrim. 1756, in-8.

Conrad. *Adami* Comm. de sapientia, eruditione atque

inventis Ægyptiorum; dans ses Exercitatt. exegett. p. 95 sq.

C. A. *Heumann*, De la philosophie des anciens Egyptiens; dans ses Acta philosophorum, II, 659, sq. (all.).

De Paw, Recherches philosophiques sur les Egyptiens et les Chinois. Berlin, 1773, 2 vol. in-8.

Jos. Chris. *Meiners*, Essai sur l'histoire de la religion des anciens peuples, principalement des Egyptiens. Goetting. 1775, in-8 (all.); Sur le culte des animaux, dans ses Mélanges philosophiques, part. I, p. 180, et divers traités du même dans les Comm. soc. Goett. 1780-89-90 (all.).

F. V. Lebrecht *Plessing*, Osiris et Socrate. Berlin et Stralsund, 1783, in-8 (all.). Cf. ci-dessus § 38, I.

C. Phil. *Moritz*, Sagesse symbolique des Egyptiens, etc. Berlin, 1793, in-8 (all.).

P. Joach. Sig. *Vogel*, Essai sur la religion des anciens Egyptiens et Grecs. Nürnberg, 1793, in-4 (all.).

Jos. Christoph. *Gatterer*, De theogonia Ægyptiorum ad Herodotum in Comm. soc. Goetting, vol. V et VII. De Metempsychosi, immortalitatis animorum symbolo ægyptiaco, vol. IX.

Creuzer, Religions de l'antiquité (ci dessus cité avant le § 66) et Commentatt. Herodoteæ.

Les Égyptiens sont un peuple extrêmement remarquable par l'antiquité de leur civilisation, et le caractère original de tout leur système social. Leurs prêtres qui formaient une caste à part, étaient seuls possesseurs de toutes les connaissances et de quelques livres sacrés en hiéroglyphes (1). On ne saurait déterminer avec assez de certitude en quoi consistait

(1) Voyez *Heeren*, Idées sur la politique, le commerce, etc.,

Les Hébreux ou Israélites nous ont transmis dans leurs livres sacrés qui appartiennent à diverses périodes, les plus anciens dogmes philosophiques sur la création du monde, sur la providence qui le gouverne, et l'origine du péché, par la chute du premier homme; enfin ils ont tracé un système non équivoque de monothéisme. Leurs rois *David* et *Salomon* étaient des hommes d'une haute expérience, et d'une grande sagesse pratique. Ils ont, ainsi que les prophètes, traité principalement de la morale sous des formes gnomiques ou sententieuses. Mais les Juifs ne s'occupèrent que plus tard de la science philosophique proprement dite (Cf. § 195).

§ 74.

Les Phéniciens.

Sanchoniaton et écrits sur lui. Fragmens des livres qu'on lui attribue, dans la Præparat. evangel. d'Eusèbe, I, x.

Sanchoniatho's Phœnician history translated from the first book of Eusebius, etc. with a continuation, etc.; by Eratosthenes Cyrenæus. With historical and chronological remarks by Rich. Cumberland. Lond., 1720, in-8.

Henr. *Dodwell's* Appendix concerning Sanchoniathon's Phœnician history. Lond. 1691, in-8.

J. D. *Baier*, De Phœnicibus eorumque studiis et inventis. Jena, 1709, in-4.

J. Mich. *Weinrich*, De Phœnicum litteratura. Meining. 1714, in-4.

Les Phéniciens, nation commerçante, servirent, par leurs continuelles relations avec les autres peuples,

à répandre au loin les connaissances, les arts, les inventions nouvelles. Au reste, leur esprit mercantile (1) ne permit pas chez eux à la science de prendre de bien grands développemens hors du cercle de l'art nautique et des mathématiques. L'histoire et les doctrines de Sanchoniathon (2) et d'Ochus (Mochus, Moschus), sont encore des points d'antiquités fort douteux. Les opinions cosmogoniques qu'on leur attribue, sont, ainsi que la religion populaire des Phéniciens, fort matérielles. Le stoïcien Posidonius cite Moschus comme le premier auteur de la doctrine des atomes. Voyez Sext. Empir. Adv. Mathem. IX. 363.

§ 76.

Première civilisation des Grecs. Sagesse mythique et poétique.

Cf. ci-dessus § 38, 1.

De Pauw, Recherches philosophiques sur les Grecs. Berlin, 1787, 4 vol. in-8.

Barthélemy, Voyage du jeune Anacharsis en Grèce.

J. D. *Hartmann*, Essai d'une histoire de la civilisation des principaux peuples de la Grèce. Lemgo, 1796-1800, 2 vol. in-8 (all.).

Christ. Gottlob *Heyne*, De causis mythorum veterum physicis in Opusc. acad. tom. 1.

C. Fr. *Creuzer*, Symbolique; (ci-dessus § 66.)

Fr. Wilh. Jos. *Schelling*, Sur les mythes, traditions

(1) Platon *Rep.*, IV, p. 359.

(2) Vers 1200 avant Jésus-Christ?

historiques et maximes philosophiques des premières époques du monde dans les *Memorabilien* de Paulus, n° v (all.).

H. E. G. *Paulus*, Le Chaos, fable poétique, et non principe philosophique de la cosmologie physique. Dans ses *Memorabilien*, n° v (all.).

La Grèce fut par degrés tirée de la barbarie et amenée à l'état civilisé par les peuples étrangers. Des colonies venues de l'Égypte, de la Phénicie, de la Phrygie, y apportèrent des inventions et des arts, tels que l'agriculture, la musique, les chants religieux, les poëmes fabuleux et les mystères. On ne peut guère douter qu'un grand nombre d'idées et de notions philosophiques, n'ayent de la même manière passé d'Égypte en Grèce. La seule question serait de savoir quelle part il faut faire à ces élémens étrangers, comment ils se sont naturalisés sur le sol nouveau qui les recevait, et comment ils se sont effacés ou conservés en contribuant à former la nouvelle civilisation. Toujours est-il véritable que la nation grecque possédait, non-seulement une rare aptitude pour la civilisation, mais encore un haut degré d'originalité intellectuelle, d'où il devait résulter que les idées et les inventions étrangères prissent promptement chez elle une tournure et un caractère tout nouveaux, d'autant plus qu'aucune corporation sacerdotale, aucune division de castes, aucun despotisme, ne faisaient obstacle aux progrès sociaux, au développement des facultés de l'esprit, et au perfectionnement des produits de l'intelligence.

La religion des Grecs, malgré les formes sensibles qu'elle revêtait dans la multitude de ses mythes, dont le sens était indéterminé, offrait une matière et un attrait à la curiosité des esprits. Les poëtes se saisirent de cette matière, et la travaillèrent heureusement. Par eux s'établit une sorte d'éducation esthétique et intellectuelle qui servit comme d'introduction aux études scientifiques. Parmi eux, ceux qui exercèrent le plus d'influence à cet égard, furent Orphée (1) par ses hymnes religieux et ses conceptions cosmogoniques, par l'introduction des mystères, et par quelques préceptes moraux (2); Musée par la description poétique de l'empire des morts; Homère (3) par ses épopées nationales, qui offraient une image fidèle des mœurs de l'antique Grèce, et une foule de récits mythiques (4); Hésiode par la

(1) Vers 1250?

(2) De Orpheo atque de mysteriis Ægyptiorum, auctore K. *Lycke*. Hafniæ, 1786, in-8. F. Jos. Gottlob *Schneider*, Analecta critica. Trajecti ad Viadrim, 1777, in-8, 1er cahier, sect. IV.

(3) Vers 1000.

(4) Chr. Glob. *Heyne*, De origine et causis fabularum homericarum; dans les Nov. Comment. Soc. Scient. Gotting. v. VII.

J. Fr. *Rothe*, Idée de la Divinité Suprême dans Homère. Gœrlitz, 1768, in-4 (all.).

C. Guil. *Halbkart*, Psychologia Homerica. Züllichau, 1796, in-8.

Fr. Guil. *Sturz* De vestigiis doctrinæ de animi immortalitate in Homeri carminibus, Prolusiones, I—III, Geræ. 1794—1797, in-4.

réunion (1) des mythes divins (Théogonie et Cosmogonie), et d'un grand nombre de nouvelles idées morales (2). Épiménide de Crète (3) et Simonide de Ceos (4), ainsi que les lyriques, les gnomiques et les fabulistes (Ésope), appartiennent au même ordre de personnages, comme ayant rendu des services analogues (5).

Jo. Dan. *Schulze*, Deus Mosis et Homeri comparatus. Lips. 1799, in-4.

Fraguier, Sur les Dieux d'Homère, dans les Mém. de l'Acad. des Inscr., tome IV.

Gust. *Gadolin*, De fato Homerico. Abo, 1800, in-8.

Jo. Fr. *Wagner*, De fontibus honesti apud Homerum. Luneb. 1795, in-4.

(1) Vers 800.

(2) Ludw. *Wachler*, Des idées d'Hésiode sur les dieux, le monde, l'homme et ses devoirs. Rinteln. 1789, in-4 (all.).

Ch. Glob. *Heyne*, De Theogonia ab Hesiodo condita, dans les Nov. Comment. Soc. Gott. vol. VIII.

Chph. *Arzberger*, Adumbratio doctrinæ Hesiodi de origine rerum, deorumque natura. Erlang. 1794, in-8.

Lettres sur Hésiode, par *Creuzer* et God. *Hermann*. Leips. 1818, in-8 (all.).

(3) Car. Fr. *Heinrich*, Epiménide de Crète. Leips. 1805, in-8 (all.).

(4) Pet. Gerh. *Dakeri* Diss. de Simonide Ceo, poeta et philosopho. Ultrajecti. 1768, in-4.

(5) Ulr. Andr. *Rhode*, De veterum poetarum sapientia gnomica, Hebræorum imprimis et Græcorum. Hafniæ, 1800, in-8.

J. Conr. *Dürii* Diss. de recondita veterum sapientia in poetis. Altdorf. 1655, in-4.

§ 76.

Sagesse pratique en sentences (*gnomonique*).

C. G. *Heyne*, De Zaleuci et Charondæ legibus atque institutis, dans ses Opusc. Academ., t. II.

Sur la législation de Solon et de Lycurgue, dans la *Thalia* de Schiller, 1790, XI^e^ cahier (all.).

Jo. Fr. *Buddei* Sapientia veterum, h. e. dicta illustriora septem Græciæ sapientum explicata. Halæ, 1699, in-4.

Chph. Aug. *Heumann*, Sur les sept Sages; dans les Acta philosophor. X^e^ cahier (all.).

Is. *de Larrey*. Histoire des sept Sages, 2 vol. Rotterdam, 1715, 1716, in-8. Augmentée de remarques par Delabarre de Beaumarchais. Lahaye, 1734, 2 vol. in-8.

Dans les législations des Grecs, principalement celles de Lycurgue, Zaleucus, Charondas et Solon, se manifeste un sentiment élevé de la liberté et de l'égalité, une observation approfondie du cœur humain, et une grande prudence politique. Les sentences des sept sages ne contiennent il est vrai que des règles de prudence pratique exprimées avec énergie et brièveté, mais elles annoncent déjà un progrès dans la civilisation, et une raison assez avancée pour entrer dans les routes de la science aussitôt qu'elle y serait appelée.

El. *Weihenmaieri* Diss. de poetarum fabulis philosophiæ involucris. Ulmæ, 1749, in-4.

Chr. Glob. *Heyne*, Progr. quo disputantur nonnulla de efficaci ad disciplinam publicam privatamque vetustissimorum poetarum doctrina morali. Gotting. 1764, in-4.

PREMIÈRE PARTIE.

PREMIÈRE PÉRIODE.

PHILOSOPHIE GRECQUE ET ROMAINE DEPUIS THALÈS JUSQU'A JEAN DE DAMAS, 600 AVANT JÉSUS-CHRIST, JUSQU'A LA FIN DU VIII^e^ SIÈCLE DE L'ÈRE CHRÉTIENNE.

Mouvement libre de la raison pour arriver à la connaissance des choses, mais sans une conscience claire des principes qui la dirigent.

§ 77.

Les Grecs qui avaient reçu de peuples étrangers les premiers germes de la civilisation, se distinguèrent dans l'antiquité par leur goût pour la poésie, les arts et les sciences. La position de leur pays, leur religion, leur constitution politique, et leur esprit de liberté favorisèrent et provoquèrent chez eux le développement large et original de leur génie. C'est ainsi qu'ils se trouvèrent mûrs de bonne heure pour la philosophie, et qu'ils s'intéressèrent à cette étude dès l'époque de leur liberté politique (§ 75).

§ 78.

L'esprit philosophique, une fois éveillé parmi les Grecs, chercha de jour en jour à étendre davantage son domaine, embrassa les objets les plus importans de la science dans la théorie et dans la pratique, s'éleva par divers chemins à une forme de recherches méthodique et systématique, institua même un doute méthodique en opposition avec le dogmatisme, et au milieu de tous ses travaux spéculatifs perdit rarement de vue l'application à la vie réelle. Les savans et les penseurs de la Grèce sont devenus à juste titre les maîtres et les modèles des siècles suivans, tant par leur esprit de recherche et d'examen, que par les résultats auxquels cet esprit les a conduits, soit dans la forme soit dans la matière de leurs travaux philosophiques, mais surtout par un certain caractère d'élégance et d'urbanité, et une habileté dans l'exposition philosophique qui chez eux satisfait à la fois aux conditions de la science et du bon goût.

§ 79.

L'esprit philosophique des Grecs n'atteignit pas d'abord à cette perfection. Il commença par des spéculations détachées sur le monde extérieur. L'habitude et la facilité de penser qui résultèrent de ces essais, la diversité dans les résultats, la force du sentiment moral, le besoin toujours mieux senti de l'unité et de l'harmonie, ramenèrent la spéculation égarée vers l'esprit même de l'homme, comme vers

la source de toute vérité; et la philosophie devint plus étendue, plus méthodique, plus systématique. Plus tard, la contradiction des systèmes, l'habitude d'un scepticisme subtil et pénétrant, l'affaiblissement de l'esprit scientifique surchargé par l'érudition historique, finirent par détourner encore de lui-même l'attention de l'esprit humain; il chercha en s'alliant au génie de l'Orient une autre source de certitude que celle qui est en lui, et il tomba dans le syncrétisme et l'exaltation mystique. Il est vrai toutefois qu'on peut imputer en partie au caractère grec le penchant pour l'enthousiasme passionné qui passa dans la philosophie.

§ 80.

L'histoire de la philosophie grecque se partage donc en trois périodes, qui répondent à la jeunesse, à la maturité de l'âge viril, et aux efforts laborieux de la vieillesse. Première période : spéculation forte, mais bornée dans ses vues et non systématique, depuis *Thalès* jusqu'à *Socrate*; de 600 à 400 av. J. C. — Seconde période : esprit plus universel, plus systématique, dogmatique et sceptique, depuis *Socrate* jusqu'à la réunion du Portique et de l'Académie; de 400 à 60 av. J. C. — Troisième période : extension et propagation de la philosophie grecque par les Juifs et les Romains, et sa décadence. Erudition philosophique, sans esprit philosophique; la spéculation sceptique se relève encore une fois sous une forme plus savante, mais elle est bientôt étouffée

par les spéculations mystiques et enthousiastes, ainsi que par la fusion de l'esprit grec et oriental. Passage de la philosophie grecque au christianisme, depuis *Ænésidème* jusqu'à *Jean de Damas*, de l'an 60 av. J. C. jusqu'au VIII^e^ siècle de notre ère (1).

§ 81.

Sources de l'histoire de la philosophie grecque.

Les sources de l'histoire de la philosophie grecque sont les unes directes les autres indirectes. Les premières sont les écrits des philosophes eux-mêmes dont quelques-uns seulement nous sont parvenus dans leur entier; le reste se réduit à des fragmens épars qui ont exigé des savans une multitude de travaux divers pour les rassembler, les arranger et les éclaircir. Les sources indirectes consistent dans les notices et renseignemens sur la vie, les doctrines et l'influence des philosophes, que l'on trouve dans les écrivains postérieurs de quelque genre que ce soit, et qui nous sont donnés soit par morceaux détachés et sans ordre ni ensemble, soit d'une manière plus complète et arrangés d'après certains points de vue. A cette classe appartiennent : 1° les écrits des philosophes chez qui l'on rencontre des jugemens sur les théo-

(1) Consultez aussi Ast, *Epochen*, etc., Époques de la philosophie grecque dans l'*Europa* de Fred. Schlegel, Tome II, 2^e^ cahier.

ries de leurs devanciers; entre autres les ouvrages de Platon, Aristote, Cicéron (§ 180), Sénèque, Plutarque (§ 185), Sextus Empiricus (§ 189 sq.), Simplicius (§ 220); 2° les recueils de Diogène de Laërte (1), Philostrate (2), Eunape (3), l'histoire de la philosophie connue sous le nom de Galien (4) et d'Origène (5), le recueil du Pseudo-Plutarque (6) et de Stobée (7); 3° les ouvrages d'autres

---

(1) *Diogenes Laertius*, De vitis, dogmatibus et apophtegmatibus clarorum philosophorum. Cura Marc. *Meibomii*, Amst. 1692, 2 voll. in-4. — Cura P. Dan. *Longolii*, Cur. Regn., 2 voll., 1759, in-8. — Lips., 1759, in-8.

(2) Flav. *Philostrati* Vitæ sophistarum in Philostratorum operibus gr. et lat. c. not. Olearii. Lips. 1709, in-fol.

(3) *Eunapii* Vitæ philosophorum et sophistarum. Ed. *Junius*. Antwerp. 1568, in-8. — Ed. *Commelin*. Heidelb. 1596, in-8. — Ed. *Schott*. Genevæ. 1616, in-8.

(4) *Claudii Galeni* liber περὶ φιλοσόφου ἱστορίας, in Hippocratis et Galeni operibus ex edit. Charterii, t. II, pag. 21, seq.

(5) *Origenis* φιλοσοφούμενα in Jac. Gronovii Thes. antiq. græc., t. X. Publié aussi par

Jo. Chph. *Wolff*: Compendium historiæ philosophicæ antiquæ sive Philosophumena quæ sub Origenis nomine circumferuntur. Hamb. 1706—1716, in-8.

(6) *Plutarchus*, De placitis philosophorum, sive de physicis philosophorum decretis, ed. Chr. Dan. *Beck*. Lips. 1787, in-8.

(7) Joh. *Stobæi* Eclogæ physicæ et ethicæ, ed. Arn. Herm. Lud. *Heeren*. Gott. 1792—1801, 2 part. en 4 voll.; *du même*, Sermones. Francf. 1781, in-fol.—Ed. Nic. *Schow*. Lips. 1797, in-8.

écrivains grecs et latins comme Athénée (1), Aulu-Gelle (2), Macrobe (3), Suidas; 4° les ouvrages des pères de l'église : Clément d'Alexandrie, Origène, Eusèbe, Lactance, Augustin (§ 232), Nemesius, Photius (§ 235.)

CHAPITRE PREMIER.

DE THALÈS JUSQU'A SOCRATE (PREMIÈRE PÉRIODE DE LA PHILOSOPHIE GRECQUE.)

Spéculation partielle et non systématique.

Henr. *Stephani* Poesis philosophica. Paris, 1573, in-8. Ἡθικὰ ποιήματα seu gnomici poetæ græci, ed. Brunck. Argent. 1784, in-4; et les ouvrages sur les sept sages et les législateurs des Grecs.

Scipio Aquilianus, De placitis philosophorum ante Aris-

(1) *Athenæi* Deipnosophistarum, libri xv, ed. Casaubon. Lugd. 1657—64, 2 vol. in-fol. Jo. *Schweighæuser*. Argent. 1801—7, 14 voll. in-8.

(2) Fragmens de l'Histoire de la Philosophie ancienne, tirés des Nuits attiques d'Aulu-Gelle. Lemgo. 1785, gr. in-8 (all.).

(3) *Macrobii* Saturnal. Ed. Jac. *Gronovius*. Lugd. Bat. 1670, in-8. — Ed. *Zeune*. Lips. 1774, in-8.

Les ouvrages modernes sur l'Histoire de la Philosophie chez les Grecs sont indiqués au § 38, 1, *a* et *b*.

totelem. Milan, 1615, in-4.—Op. Ge. Monalis. Venet. 1620, in-4. — Ed. Car. Phil. *Brucker*. Lips. 1756, in-4.

Dietr. *Tiedemann*, Premiers philosophes de la Grèce. Lips. 1780, in-8 (all.).

Ge. Gust. *Fülleborn*, Sur l'histoire des premiers temps de la philosophie grecque. Dans ses *Beitræge*, 1^er^ cahier.

J. Gottl. *Buhle*, Comment. de veterum philosophorum græcorum ante Aristotelem conaminibus in arte logica invenienda et perficienda, Comment. Soc. Scient. Gotting. T. x.

Fried. *Bouterwek*, De primis philosophorum græcorum decretis physicis, Comment. Soc. Gotting. t. II, ann. 1811.

Voyez aussi les ouvrages indiqués ci-dessus, § 75, sur la mythologie grecque, particulièrement sur *Orphée*, *Homère* et *Hésiode*.

§ 82.

L'esprit de recherche philosophique se manifesta d'abord par des essais grossiers en Ionie, à l'époque où cette contrée, peuplée par la Grèce, jouissait de l'état le plus florissant; de là, il passa chez quelques colonies grecques situées à peu de distance, ensuite dans la Grande-Grèce, jusqu'à ce que les conquêtes des Perses et les troubles civils de l'Italie méridionale le forcèrent à se réfugier dans Athènes, d'où l'instruction se répandit dans la Grèce entière.

§ 83.

Le point de départ de la philosophie fut la question

de l'origine et du principe élémentaire du monde : elle chercha à la résoudre d'abord par l'expérience et la réflexion appliquées tantôt à la matière de la sensation (école ionique), tantôt à sa forme (école pythagorique); ensuite par l'opposition de l'expérience et de la raison (école d'Élée); enfin par la réunion de l'une et de l'autre (école atomistique); et elle aboutit à une sophistique qui menaçait d'anéantir toute croyance religieuse et morale.

§ 84.

Mais cette recherche, progressive dans sa marche, fut comme une sorte de prélude à une philosophie plus scientifique, et elle passa bientôt du dehors, de l'objectif, à l'intérieur ou au subjectif. La réflexion philosophique partie de mythes et de conceptions poétiques (de là ce qu'on appelle *philosophia mythica, poetica*), se rattacha à la vie pratique par des sentences morales et politiques, la plupart du temps exprimées en vers (Gnomes, d'où la *philosophia gnomica* sive sententiaria; Cf. § 75-76). Dans la théorie, on alla d'abord d'une hypothèse à l'autre, jusqu'à ce qu'on en vînt à chercher un système de connaissances rationelles. Les premiers philosophes furent isolés, et sans école (Pythagore fit pourtant exception à cet égard). Leurs idées furent propagées d'abord par tradition orale, ensuite par des écrits qui se dégagèrent successivement du mélange des mythes et de la poésie.

I. *Spéculations des anciens Ioniens.*

Henri *Ritter*, Histoire de la Philosophie ionienne. Berlin, 1821; in-8 (all.).

Bouterwek, Dissertation indiquée ci-dessus, avant le § 82.

§ 85.

Thalès.

L'abbé *de Canaye*, Recherches sur le philosophe Thalès, dans les Mémoires de l'Acad. des Inscr., t. x.

Chr. Alb. *Doederlini* Animadversiones historico-criticæ de Thaletis et Pythagoræ historica ratione. 1750, in-8.

Godofr. *Ploucquet*, Dissert. de dogmatibus Thaletis Milesii et Anaxagoræ Clazomenii, etc. Tubing. 1763; et dans ses Comment. philos. selectæ.

Glieb. Chph. *Harles*, tria programmata de Thaletis doctrina, de principio rerum, imprimis de Deo, ad illustrandum Ciceronis de nat. deor., locum, 10, x. Erlang. 1780—84, in-fol.

J. Frid. *Flatt*, Diss. de theismo Thaleti Milesio abjudicando. Tub. 1785, in-4.

Goess, Sur le système de Thalès. Voyez ci-dessus en avant du § 2 (all.).

Thalès, (600 avant J.-C.) de Milet, ville de commerce la plus florissante de l'Ionie, s'instruisit par ses voyages, posséda quelques connaissances mathématiques et astronomiques, et fut mis au nombre des sept sages par ses concitoyens; il fut le premier entre les Grecs, qui s'occupa de l'origine du monde

rationellement. L'*eau*, ὕδωρ, ou l'humide (1) fut pour lui, en vertu de quelques observations expérimentales très-exclusives, le principe, ἀρχή, d'où toutes choses sont provenues 2), et l'esprit, νοῦς, le principe moteur. Tout est rempli de Dieu (3). On ne sait pas précisément comment Thalès combinait ses âmes ou ses dieux avec son principe matériel. Aussi le débat sur son théisme remonte-t-il à une époque très-ancienne (4). Entre autres sentences, on lui attribue le γνῶθι σεαυτόν.

§ 86.

Anaximandre et Phérécide.

L'abbé *de Canaye*. Recherches sur Anaximandre dans les Mém. de l'Acad. des Inscript., t. x.

Fried. *Schleiermacher*, Dissert. sur la philosophie d'Anaximandre, dans les Mém. de l'Acad. roy. des Sc. de Berlin, 1815 (all.).

Henr. *Ritter*. L'ouvrage indiqué ci-dessus, et l'article Anaximandre, IV^e^ part. de l'Encyclop., publiée par *Ersch* et *Gruber*.

Pherecydis utriusque fragmenta collecta a Fr. Guil. *Sturz*. Gera, 1789, in-8, 2^e^ ed. 1798.

---

(1) J. H. *Müller* de aqua, principio Thaletis. Altd. 1719, in-4.

(2) *Aristot.* Metaph. I, 3. De Cœlo, II, 13.

(3) *Aristot.* de Anima I, 2. 5. Cf. de Mundo, 6.

(4) *Cicero* de nat. deor. I, 10.

Heinius, Dissert. sur Phérécyde, (en français), dans les Mém. de l'Acad. roy. des Sc. de Berlin, v, 1747.

Voyez aussi l'ouvrage de *Tiedemann* indiqué ci-dessus, en avant du § 82, p. 172 et suiv.

Anaximandre (1), de Milet comme Thalès, et ami de ce philosophe, prit pour base de ses recherches sur le même sujet, non plus des analogies, mais une règle philosophique. La substance première est l'*infini*, ἄπειρον, contenant tout en soi, περιέχον, et qu'il nomma en conséquence l'être divin, τὸ θεῖον, sans le déterminer d'ailleurs avec plus de précision (2); suivant les uns, il lui attribua une nature tout-à-fait distincte des élémens; selon d'autres, il en fit quelque chose d'intermédiaire entre l'eau et l'air. Ce n'est que dans l'infini que peuvent se produire les changemens perpétuels des choses; de l'infini se détachent les contraires par un continuel mouvement, de même qu'ils retournent sans cesse en lui. Ainsi subsistent le ciel et la terre, sur lesquels Anaximandre ne se borna pas à établir des recherches astronomiques. Tout ce qui est contenu dans l'infini est sujet à changement; mais il est lui-même immuable (3). Telle fut à peu près aussi la doctrine de son contemporain, un peu plus jeune que lui, *Phérécyde* de Syros, lequel reconnut, comme principes éternels des choses,

(1) Vers 610 avant J.-C.

(2) *Diog.*, II, 1.

(3) *Arist.*, Physic. I, 4, III, 4-7; et *Simplic.* Comment. ad h. locc.

Jupiter, Ζεὺς ou αἰθήρ, le temps, χρόνος, et la terre, χθών; il paraît aussi qu'il avait donné une explication de l'origine des corps animés, et de l'espèce humaine, et qu'il regardait l'âme de l'homme comme impérissable (1). Anaximandre et Phérécyde sont les deux premiers philosophes qui aient écrit.

§ 87.

Anaximènes.

Dan. *Grothii*, præs. J. Andr. *Schmidt*, Diss. de Anaximenis psychologia. Jen. 1689, 4.

Anaximènes, de Milet (2), suivit la doctrine de son ami et de son maître Anaximandre; mais, à la place de l'infini indéterminé de celui-ci, des réflexions encore trop exclusives sur l'origine des choses et l'essence de l'âme, lui firent considérer l'air, ἀήρ, comme l'élément infini et primitif (3). Plus tard, *Diogène* d'*Apollonie* renouvela, sous une forme plus complète, ce système, dans lequel on reconnaît déjà un point de vue plus large, et un exercice plus fort de la pensée.

---

(1) *Aristot.* Metaph. XIV, 4. *Diog. Laert.* I, 119. *Cic.*, Tusc. Qu. I, 16.

(2) Florissait vers 557 avant J.-C.

(3) *Aristot.* Metaph. I, 3. *Simplic.* in phys. Arist., p. 6 et 9. *Cic.* Acad. Q. II, 37. *Plutarch.* de plac. philos. I, 3. *Stob.* ecl. I, p. 296. *Sext. Emp.* hyp. pyrrh. III, 30. Adv. mathem. VII, 5, IX, 360. *Diog. Laert.* II, 3.

II. *Spéculations des Pythagoriciens.*

§. 88.

Pythagoræ aurea carmina. Timæus Locrus. Ocellus Lucanus. Porphyrius de vita Pythagoræ, ed. Conr. *Rittershusius*. Altd. 1610, in-8. On trouve aussi les χρύσεα ἔπη, dans les Sententiosa vetustissimorum Gnomicorum opera, t. 1, ed. Glandorf. Lips. 1776, in-8; et dans le Recueil de Brunck.

Iamblichi de vita Pythagorica liber gr. cum vers. lat. Ulr. Obrechti notisque suis edid. Ludolf *Kusterus*, acced. Malchus sive Porphyrius de vita Pythagoræ cum not. L. Holstenii et Conrad. Rittershusii. Amstelod. 1707, in-4. Ed. Theoph. *Kiesling*, Lips. 1815, in-8.

Pythagoræ Sphaera divinatoria de decubitu ægrotorum; et les Epistolæ Pythagoræ, dans les Opusc. myth. phys. de *Gale*, p. 755, sq.

Socratis et Socraticorum, Pythagoræ et Pythagoricorum, quæ feruntur Epistolæ, ed. *Orellius*, 1816.

Rich. *Bentleii* Dissert. de Phalaridis, Themistoclis, Socratis, Euripidis aliorumque epistolis, in latin. sermonem convertit. J. D. A. *Lennep*. Groning. 1777, in-4. Et, Bentleii Opuscula philologica, dissertationem in Phalaridis epistolas et epistolam ad J. Millium complectentia. Lips. 1781, in-8.

Meiners, Histoire des sciences en Grèce et à Rome, t. 1, p. 187 (all.).—*Le même*, Dissert. sur l'authenticité de quelques ouvrages de l'école pythagoricienne dans la Biblioth. philol., t. 1, v^e^ cahier (all.).

Tiedemann, Premiers philosophes de la Grèce, p. 188 suiv. (all.).

Guil. *Lloydii* Diss. de Pythagoræ ejusque æqualium vitis. Lond. 1699, in-8.

Henr. *Dodwelli* exercitationes duæ, prima de ætate Phalaridis, altera de ætate Pythagoræ. Lond. 1699-1704, in-8.

Dissertations sur l'époque de Pythagore par *De Lanauze* et *Fréret*, dans les Mém. de l'Acad. des Inscr., t. XIV.

* * *

Ge. Lud. *Hamberger*, Exerc. de vita et symbolis Pythagoræ. Vitemb. 1676, in-4.

Dacier, La Vie de Pythagore, ses symboles, ses vers dorés, etc. Par. 1706, 2 vol. in-12.

Chph. *Schrader*, Diss. de Pythagora, in qua de ejus ortu, præceptoribus et peregrinationibus agitur. Lips. 1708, in-4.

Je. Jac. *Lehmann*, Observatt. ad histor. Pythagoræ Frcst. et Leips. 1731, in-4.

M... Vies d'Épicure, de Platon et de Pythagore. Amst. 1752, in-12.

Fred. Christ. *Eilschov*, Biographie historiq. et crit. du philosophe Pythagore. Trad. du danois de Philander *von der Weistritz*. Kopenhagen, 1756, in-8.

Aug. E. *Zinserling*, Pythagoras-Apollon. Lips. 1808, in-8 (all.).

Joh. *Scheffer*, De natura et constitutione philosophiæ italicæ. Ups. 1664. Edit. II, cum carminibus. Vitemb. 1701, in-8.

J. *Leclerc*, dans sa Biblioth. choisie, t. X, art. II, p. 79.

Sur les anciens ouvrages relatifs à Pythagore et sa philosophie. Voyez les Act. philosoph. de *Heumann*, 2e part. p. 370, 4e part., p. 752.

Les difficultés particulières qui sont propres à cette partie de l'histoire de la philosophie, et qui y rendent nécessaires l'esprit de critique et la réserve la plus rigoureuse, sont d'abord, le manque d'écrits originaux, et la multitude des renseignemens apocryphes, entassés sans examen dans les ouvrages postérieurs; d'un autre côté, l'obscurité mystérieuse qui couvre la personne, le caractère, les plans de Pythagore et de son association; la difficulté de distinguer avec certitude ce qui lui appartient en propre, de ce qui fut l'ouvrage de son école, enfin le rétablissement de cette école avec d'autres caractères à une époque plus récente.

§ 89.

Pythagore était né à Samos (1); il dut en partie ses progrès dans les sciences à ses voyages en Grèce et en Égypte (2), et sans doute aussi aux leçons de Thalès et de Phérécyde, dont on assure qu'il fut le disciple, enfin à celles d'Anaximandre. Il fonda une école et une sorte de congrégation philosophique à Crotone, en Italie (de là le nom d'école *italique*), après avoir inutilement tenté de l'établir à Samos. Cette association, outre son but de perfectionner les habitudes intellectuelles, religieuses et morales, avait encore un but politique secret. Cette dernière

(1) En 584, selon Meiners.

(2) Fr. *Buddei* Diss. de peregrinationib. Pythagoræ. Jena, 1692, in-4; et dans ses Analect. hist. philos.

prétention causa la ruine de la société vers 500, et la mort du fondateur (1). En général, Pythagore nous apparaît comme un homme extraordinaire par ses talens, ses inventions, ses desseins élevés et son influence; mais les anciens Grecs et Romains révérèrent en lui, par diverses causes, un homme merveilleux et surnaturel.

§ 90.

Pythagore, par son génie inventif, trouva les élémens des sciences mathématiques, particulièrement de l'arithmétique, de la géométrie, de la musique et de l'astronomie; et ses découvertes dans ces diverses parties suffiraient pour consacrer son nom à l'immortalité. Il considérait les mots et les nombres comme les inventions les plus salutaires (2). La science des nombres, à laquelle il rendit de nombreux services, et qu'il regardait comme la clef des mathématiques, lui paraissait aussi, à cause de sa nature énigmatique, pouvoir devenir la source de toute connaissance en philosophie (3). Par là, il donna naissance à une philosophie mathématique, et son école est souvent appelée l'école mathématique. Il ne nous en reste que des fragmens, sans qu'il soit possible d'y bien discerner l'œuvre du maître de celle des disciples.

(1) Vers 504, selon Meiners, 489 selon d'autres.

(2) *Ælian.* Var. Hist. IV, 17. *Iamblich.*, c. 10.

(3) *Aristot.* Metaph. 1, 5.

§ 91.

Jac. *Brucker*, Convenientia numerorum Pythagoræ cum ideis Platonis, Miscell. Hist. philos.

De numerorum, quos arabicos vocant, vera origine pythagorica commentatur Conr. *Mannert*. Norimb. 1801, in-8.

Les nombres sont les principes, *αἰτίαι*, des choses (1). En appliquant à l'ordre de la nature et à la régularité des formes, leur esprit nourri d'idées mathématiques, les pythagoriciens furent naturellement amenés à prendre le système des nombres pour celui des choses, et ils crurent pouvoir y reconnaître les formes et la substance des êtres, appelant ceux-ci, une imitation des nombres, *μίμησιν εἶναι τὰ ὄντα τῶν ἀριθμῶν* (2). Les nombres sont ou impairs, *περίττοι*, ou pairs, *ἀρτίοι*; le principe des premiers est l'unité, *μονάς*, celui des seconds la dualité, *δυάς*. Les nombres impairs sont limités et complets, les nombres pairs illimités et incomplets. Le principe absolu de toute perfection est donc l'unité et la limitation, *πεπερασμένον*, celui de l'imperfection est la dualité et l'indéfini, *ἄπειρον*. Les dix nombres fondamentaux représentés dans la tetractys (3) retracent le système complet de la na-

(1) *Aristot.* Metaph. 1, 3. *Iamblich.* vit. Pythag. c. 12, p. 120, ex Heraclide Pont.

(2) *Arist.* Metaph. 1, 3, 5, 6. XII, 6, 8.

(3) *Sext. Empir.* adv. Math. IV, 3.

J. Geo. *Michaelis*. Diss. de Tetracty pythagorica. Francof. ad Viad. 1735. Erh. *Weigel*, Tetractys pythagorica.

ture ; par les rapports des nombres on peut concevoir la substance des êtres, comme par les combinaisons numériques, on détermine l'origine et la formation des choses ; de là, l'application des nombres à la physique, la psychologie et la morale ; mais nous ne connaissons à cet égard que des essais postérieurs et travaillés avec un art plus moderne (1).

§ 92.

Les pythagoriciens, ainsi que leurs devanciers, considéraient le monde comme un tout harmonieusement ordonné, κόσμος, consistant, d'après le système décadaire, en dix grands corps qui se meuvent autour du centre, suivant des lois harmoniques ; de là, la musique des sphères (2). Le centre, ou feu central (le soleil), autrement le poste d'observation de Jupiter, Διὸς οἶκος φυλάκη, et sa monade, est l'objet le plus parfait de toute la nature, le principe de la chaleur, et par conséquent aussi de la vie ; il pénètre toutes choses. D'après ces idées, les étoiles sont encore des divinités, et même les hommes, ainsi que les animaux, ont une sorte de parenté avec l'Être divin. Les pythagoriciens admettaient aussi les démons comme une espèce moyenne entre les dieux et les hommes, et ils leur accordaient un

(1) *Sextus* adv. Math. x, 249, sq.

(2) Aug. *Boeckh*, Disputatio de Platonico systemate cœlestium globorum, et de vera indole astronomiæ Philolaicæ Heidelb. 1810, in-4.

rôle assez important, au moyen des rêves et de la divination. Mais le principe, la cause productrice universelle est toujours, suivant eux, la divinité et le destin. Ils ennoblirent l'idée de la divinité comme force de la nature, en lui attribuant certaines propriétés morales, telles que la véracité et la bonté (1).

§ 93.

Doctrine de l'âme. L'âme est une émanation du feu central (2), et un composé d'éther chaud et froid, susceptible de s'unir à quelque corps que ce soit, mais obligé par le destin de traverser une certaine série de corps. On ne trouve point encore ici ennoblie par des idées morales, cette doctrine de la migration des âmes empruntée aux Égyptiens (3). Au reste, on dut aux Pythagoriciens le premier

---

(1) *Arist.* de cœlo, II, 13. *Cic.* de nat. deor. I, 11. *Sext. Empir.* IX, 127. *Plutarch.* de plac. philos. I, 3, 7. II, 4. *Diog.* VIII, 27. *Iamblich.* LXXXVI, 137. *Ælian.* Var. H. XII, 59. *Stob.* Ecl. phys., p. 206.

Conr. Dietr. *Koch*, Diss.: Unum theol. pythagor. compendium. Helmst. 1710. Mich. *Mourgues*, Plan théologique du pythagorisme et des autres sectes. Toulouse, 1712, 2 vol. in-8.

(2) *Diog. Laert.* VIII, 28.

(3) *Herodot.* II, 123. *Aristot.* de an. I, 3. *Plut.* de plac. philos. IV, 7. *Iamblich.* vit. Pyth., c. 24. *Diog. Laert.* VIII, 14, 28, 30, 31. *Stob.* Ecl. I, 1044, sq.

essai, fort grossier encore, d'une théorie psychologique des phénomènes intérieurs, et d'une analyse des facultés de l'âme. La raison et l'intelligence, νοῦς, φρένες, résident dans le cerveau; les appétits et la volonté, θυμος, dans le cœur (1).

§ 94.

La doctrine de Pythagore s'étendit aussi à la philosophie morale (2). La morale pythagoricienne con-

---

(1) *Arist.* De anim. I, 3. *Cic.* Tusc. Quæst. I, 17. *Diog.* VIII, 30, 31. *Stob.* Ecl. phys., p. 878.

Ambros. *Rhodii* Dial. de transmigratione animarum pythagorica. Hafn. 1638, in-8.

Paganini *Gaudentii* De pythagorica animarum transmigratione. Pis. 1641, in-4.

Essay of transmigration in defense of Pythagoras. Lond. 1662.

Guil. *Irhovii* De palingenesia veterum, s. metempsychosi sic dicta pythagorica Libb. III. Amst. 1733. in-4.

(2) Marc. *Mappi* Diss. (Præs. Jac. *Schaller*) de Ethica pythagorica. Argent. 1653; et dans les Fragmm. hist. philos. de Windheim.

Magn. Dan. *Omeisii* Ethica pythagorica. Altd. 1693, in-8.

Fr. *Bernii* Arcana moralitatis ex Pythagoræ symbolis collecta. Ferrar. 1669. IV ed. Paul Pater. Fcf. ad M. 1687.

Jo. Mich. *Sonntag*, Diss. de similitudine nostri cum deo pythagorico-platonico. Jen. 1699, in-4.

Fr. *Buddei* Diss. de καθάρσει pythagorico-platonica. Hal. 1701, in-4; et dans ses Analect. hist. philos.

Ch. Aug. *Roth*, De examine conscientiæ pythagorico vespertino. Lips. 1708, in-4.

tient beaucoup d'excellens germes, mais les notions générales (1) y sont encore bien peu développées. Le bien moral est représenté par l'idée de l'unité et de la détermination, le mal par celle de la multiplicité et de l'indéterminé. L'âme est un nombre qui se meut; l'harmonie, l'unité de l'âme (2), sa ressemblance à Dieu, ὁμολογία πρὸς τὸ θεῖον, constituent la vertu. Une des idées dont cette école semble s'être le plus occupée, c'est celle du droit, qu'elle définit par la rétribution égale et réciproque, ἀντιπεπονθός : elle définit la justice ἀριθμὸς ἰσάκις ἴσος (3). Mais un objet qui attira plus que tout autre l'attention de ces philosophes, c'est la morale ascétique : toute l'organisation de leur société était rapportée à un but moral (4).

§ 95.

On ne connaît qu'un petit nombre d'idées des philosophes de l'ancienne école pythagoricienne, et toutes sont de simples développemens de celles du

---

Jo. Friedem. *Schneider*, Diss. de ἀνόδῳ seu ascensu hominis in Deum pythagorico. Hal. 1710.

Jo. *Schilteri* Diss. de disciplina pythagorica, dans sa Manuductio philos. moralis. Jen. 1676, in-8.

(1) *Arist.* Eth. magn. I, 2.

(2) *Clem. Alex.* Strom. IV, c. 23.

(3) *Arist.* Eth. Nicom. I, 1. Cf. II, 6; V, 5. *Diog. Laert.* VIII, 33.

(4) Nombreux préceptes symboliques dans Plutarque, De pueror. educat.; et dans Diog. Laert. VIII, 17.

maître. Ces philosophes sont : *Aristée* de Crotone, successeur et gendre de Pythagore, selon Jamblique (1) ; *Teleauges* et *Mnésarque*, fils de Pythagore ; *Alcmæon* de Crotone, célèbre surtout comme naturaliste et médecin ; *Hippon* de Rhegium, et *Hippasus* de Métaponte : ces deux derniers se rattachèrent à l'école ionique par leur doctrine sur l'élément fondamental des choses ; *Ecphante* de Syracuse ; *Epicharme* de Cos, le comique, que l'on appelle aussi le Mégarien et le Sicilien, à cause des lieux où il habita. On ne peut rien dire avec certitude d'*Ocellus* de Lucanie (2), et de *Timée*, né chez les Locriens Epizéphyriens, ce qui l'a fait appeler Timée de Locres (3) : l'ouvrage qu'on attribue à ce dernier (4) n'est qu'un extrait du Timée de Platon, et l'authenticité du traité sur l'univers (5), qu'on

(1) Vita Porph.

(2) Florissait vers 496 avant J.-C.

(3) Voyez sur l'un et l'autre : *Meiners*, Hist. doctr. de vero deo. P. II, p. 312, sq. *Le même*, dans son Hist. des Sciences chez les Gr. et les Rom., t. I, p. 584 (all.) ; *id.* dans la Bibl. philol. de Goett., t. I, 1er cahier, p. 204 ; et *Tiedemann*, Esprit de la Philosophie spéculative, t. I, p. 89 (all.).

(4) Περὶ τῆς τοῦ κόσμου ψυχῆς, impr. dans les Opusc. myth. phys. eth. de Th. Gale, p. 539, sq., et publié par d'Argens, Berlin, 1763, in-8 ; trad. par Bardili dans les Beitræge de Füllebornn, IXe cahier, n° 9. Voyez sur cet ouvrage *Tennemann*, Système de la Philosophie de Platon, t. I, p. 93 (all.).

(5) Περὶ τῆς τοῦ παντὸς φύσεως, publié d'abord dans les Opusc. de Th. Gale, p. 99, sq. ; *id.* par Batteux, avec l'ouvrage de

attribue à Ocellus, est encore pour le moins douteuse. Parmi les pythagoriciens les plus remarquables d'une époque postérieure, on compte *Archytas* de Tarente (1) et son disciple *Philolaus* de Crotone ou de Tarente (2), lequel devint célèbre par son système astronomique, et composa le premier traité de son école qui ait été écrit (3), intitulé αἱ Θαχαι (4).

Timée. Par. 1768, 3 vol. in-8; par d'Argens, séparément. Berl. 1792, in-8; et par Rotermund, Leips. 1794, in-8; enfin par Rudolphi : Ocellus Lucanus de rer. natura, græce; rec., comment. perpet. auxit et vindicare studuit Aug. Frid. Wilh. *Rudolphi*, Lips. 1801, in-8; traduit avec une Dissert. sur l'esprit d'Ocellus, par Bardili, Fülleborn, x^e^ cahier, n^os^ 1-3.

(1) Voyez C. G. *Bardili*, Epochen, etc., Supplém. à la 1^re^ partie; *le même :* Disquisitio de Archyta Tarentino, Nov. Act. Soc. Lat. Jen. t. 1, p. 1. — Tentamen de Archytæ Tarentini vita atque operibus a Jos. Navarra conscriptum. Hafn. 1820, in-4. — Collection de fragmens de prétendus ouvrages d'Archytas dans l'Histoire des Sciences de *Meiners*, t. 1, p. 598 (all.).

(2) Né vers 500 avant J.-C.

(3) Voyez sur ce philosophe l'ouvrage d'Aug. *Boeckh*, mentionné au § 92, *not.;* et *du même :* Doctrine du pythagoricien Philolaus, avec les fragmens de son ouvrage. Berl. 1819, in-8 (all.).

(4) Sur les femmes pythagoriciennes.

Voyez *Iamblich.* vit. Pyth. ed. Kuster, p. 21. On cite particulièrement *Theano* comme l'épouse ou la fille de Pythagore. *Diog. Laert.* VIII, 42 seq. *Iambl.* l. l., dans *Gale*, Opusc. myth., p. 740 seq. Dans le recueil de J. Chph. *Wolf*, Fragmenta mulierum græcarum prosaica, p. 224 sq., on trouve des lettres qui sont attribuées à Théano et à d'autres femmes

§ 96.

La doctrine de Pythagore eut une grande influence sur les plus éminens philosophes de la Grèce, en particulier sur Platon, par le mouvement qu'elle imprima à la pensée, par la direction de ses vues et le choix de ses objets. Mais plus tard on attribua à l'ancienne doctrine pythagorique tout ce que Platon, Aristote, et d'autres après eux, y ajoutèrent, même des idées tirées uniquement de leur propre fond, et on rattacha à ce mélange une foule de superstitions (§ 184).

III. *Spéculations des Éléates.*

§ 97.

Liber de Xenophane, Zenone, Gorgia Aristoteli vulgo tributus, partim illustratus commentario a Ge. Gust. *Füllborn.* Hal. 1789, in-4.

Ge. Lud. *Spaldingii* Vindiciæ philosophorum megaricorum; subjicitur commentarius in priorem partem libelli de Xenophane Zenone et Gorgia. Hal. 1792, in-8.

J. Gottfr. *Walther*, les tombeaux des Eléates ouverts; 2e édit. Magd. et Leips. 1724, in-4 (all.).

---

pythagoriciennes. Voyez aussi *Fabricius*, Bibl. gr.; *Wieland*, sur les femmes pythagoriciennes dans ses Œuvres, t. XXIV (all.); Fred. *Schlegel*, Dissert. sur Diotima. Vienne, 1822, in-8 (all.).

Joh. Gottl. *Buhle*, Commentatio de ortu et progressu pantheismi inde a Xenophane primo ejus auctore usque ad Spinozam. Gotting. 1790, in-4. Et Commentt. Soc. Gott. vol. x p. 157.

Chr. Aug. *Brandis*, Commentationum eleaticarum, p. 1. Xenophanis, Parmenidis et Melissi doctrina e propriis philosophorum reliquiis repetita. Alton. 1813, in-8.

Les philosophes dont il a été question jusqu'ici partaient, dans leurs théories, de l'expérience, et prenaient pour base le témoignage des sens, et par conséquent la multiplicité, le contingent et le variable, dont ils s'efforçaient d'expliquer l'origine et le rapport avec l'invariable et l'absolu. Maintenant nous voyons s'élever à Élée, en Italie, une école qui osa déclarer que l'expérience n'est qu'une pure apparence, parce qu'elle trouva incompréhensible le mouvement et le changement, une école qui ramena toute la réalité de l'univers à l'intelligence comme à la substance unique. Le monde et Dieu furent identifiés. Ce panthéisme idéaliste fut formé par quatre philosophes qui nous sont peu connus quant à l'histoire de leur vie.

§ 98.

Xénophane.

Fragmens du poème de Xénophane περὶ φύσεως, dans le recueil de Fülleborn, cah. VII, n. 1.

Tob. Roschmanni diss. hist. philos. (præs. Feuerlin) de Xenophane. Altd. 1729, in-4.

Dict. *Tiedemann*, Xenophanis decreta, Nova Biblioth. philolog. et crit. vol. 1 fasc 2.

Fülleborn, Xénophane, *Beitræge*, 1er cah., n. 3 (all.). Voyez les ouvrages indiqués au § précédent.

Xénophane de Colophon était contemporain de Pythagore, et il s'établit vers 536 à Élea ou Velia, dans la grande Grèce. De ce principe, que rien ne provient de rien, il conclut que rien ne saurait non plus passer du non être à l'être. Selon lui, tout ce qui existe réellement, τὸ ὂν κατ' ἐξοχήν, est éternel et immuable. De-là il considérait toutes choses sous la loi de l'unité, ἓν τὸ ὂν καὶ πᾶν. Dieu, comme étant l'être le plus parfait, τὸ πάντων ἄριστον καὶ κράτιστον, est unique, parfaitement semblable et égal à lui-même; il n'est ni limité ni illimité, ni mobile ni immobile; il ne peut être représenté sous aucune forme humaine; il est toute pensée, toute sensation et sa forme est sphérique. D'après le point de vue de l'expérience, le même philosophe se proposa d'expliquer la multiplicité des choses variables en prenant, à ce qu'il paraît, pour élémens primitifs l'eau et la terre. Il semble aussi avoir chancelé entre les deux systèmes de l'empirisme et du rationalisme, et il se plaignait de l'incertitude qu'il regardait comme le partage de l'humanité (1). Du reste, Xénophane donna avec succès le premier

(1) *Arist.* de Xenoph., c. 3, 4. Met. 1, 3, 5. *Sextus* hyp. pyrrh. 1, 224 sq. III, 228. Adv. Math. VII., 49 sq.

exemple de dégager l'idée de la divinité des indignes images sous lesquelles on la représentait (1).

§ 99.

Parménide.

Fragmens de son poëme περὶ φύσεως, rassemblés par H. Etienne. *Fülleborn*, Fragmens de Parménide, rassemblés et éclaircis, Züllichau, 1795, in-8 (all.). *Id.* dans ses *Beitræge*, cahiers VI et VII. Mêmes fragm. publiés avec ceux d'Empédocle, par *Peyron*; voyez § 108. (Voyez sur Parménide Diog. Laert. IX, 21 sq.)

Jacq. *Brucker*, Lettre sur l'Athéisme de Parménide, traduite du latin en franç. dans la bibliothèque germanique, t. XXII page. 90.

Nic. Hier. *Gundling*, Réflexions sur la philosophie de Parménide; dans les *Gundlingiana;* t. XV, p. 371 sq. (all.).

J. T. *Van der Kemp*, Parmenides (all.).

Parmenide d'Élée, lequel fit un voyage à Athènes avec Zénon vers 460, développa le même système avec plus de précision. La raison seule reconnaît la vérité et la réalité; les sens, au contraire, ne donnent qu'une apparence trompeuse. De-là résulte un double système de connaissance, celui de la connaissance véritable et celui de l'apparente, l'un en

---

Δόξας δ' ἐπὶ πᾶσι τίθυκται, 52, 110. VIII, 326. X, 313 sq. *Diog. Laert.* IX, 19 sq. *Stob.* Ecl. II, p. 14 sq. Ed. Heeren.

(1) *Clem. Alex.* ed. Pott., p 714 sq.

vertu de la raison, l'autre en vertu des sens (1). Son poëme sur la nature traitait de l'un et de l'autre système; mais d'après les fragmens qui nous restent de cet ouvrage, nous connaissons mieux le premier que le second. Dans le premier, Parménide part de l'idée de l'être pur, qu'il identifie avec la pensée et la connaissance (2), et il conclut que le non-être, τὸ μὴ ὄν, ne saurait être possible, que toute chose existante est une et identique, qu'ainsi ce qui existe n'a point de commencement, qu'il est invariable, indivisible, qu'il remplit l'espace tout entier, et n'est limité que par lui-même; que par conséquent tout changement, tout mouvement est une pure apparence (3). Toutefois l'apparence repose sur une manière constante de se représenter les choses, δόξα (4). Pour rendre compte de cette apparence des sens, Parménide prit deux principes, celui de la chaleur ou de la clarté (le feu éthéré), et celui du froid ou de l'obscur, la nuit (la terre); le premier est pénétrant, le second est épais et lourd; le premier est le positif, le réel, l'élément intellectuel, δημιουργός; le

(1) *Sextus* adv. Mathem. VII, 111. *Arist.* Métaph. I, 5. *Diog.* Laert. IX, 22.

(2) Voy. Fragm. dans Fülleborn, v. 45-46, 88-91, 93 sq.

(3) *Parmenidis* fragmenta dans les *Beitræge* de Fülleborn, v. 39 sq. *Arist.* Physic. I, 2. Metaph. III, 4. Lib. de Xenophane, 4. *Plutarch.* De plac. philos. I, 24. *Sext. Empir.* Adv. Math. X, 46. Hyp. pyrrh. III, 65. *Simplic.* In phys. Arist., p. 19 et 31. *Stob.* Ecl. I, p. 412 sq.

(4) *Simplic.* comment. in Arist. de cœlo.

second le négatif, ὕλη, ou plutôt seulement la limitation du premier (1). De-là il faisait dériver tous les changemens, même les phénomènes du sens intérieur.

§ 100.

Melissus.

Aristotelis liber de Xenophane, Zenone, Gorgia c. 1, 2, et Spalding comment. ad h. lib. voyez bibliogr. § 97; cf. Diog. Laert. l. IX.

Melissus de Samos (2) adopta, (on ignore si ce fut par les leçons des deux précédens), le même système d'idéalisme, mais il le marqua d'une manière plus tranchée, et en partie le développa avec plus de profondeur. Le réel ne peut ni être produit ni périr; il est sans commencement ni fin, illimité, ἄπειρον, quant au temps, et par conséquent un, invariable, non composé de parties, non divisible : ce qui implique la négation des corps et des dimensions de l'espace. Tout ce qui nous est offert par les sens (la pluralité des choses), n'est autre qu'une apparence relative à nos sens, τὸ ἐν ἡμῖν, et est tout-

(1) *Cic.* Acad. Qu. II, 37. *Plut.* De plac. II, 7-26. III, 1, 15. IV, 5. V, 7. *Sext. Empirlc.* IX, 7 sq. *Stob.* Ecl. 1, p. 500, 510, 516 et al.

(2) Célèbre comme homme d'état et général d'armée navale, vers 444.

à-fait en dehors de la connaissance réelle (1). Quels rapports Melissus concevait-il entre ce qui existe réellement et Dieu? on l'ignore; car ce qu'en dit Diogène de Laerte, IX, 24, peut être compté parmi les plus extravagantes imaginations populaires.

§ 101.

Zénon.

Voyez les ouvrages mentionnés au § 97.

Diet. *Tiedemann*, Utrum scepticus fuerit an dogmaticus Zeno Eleates; Nova bibliotheca philolog. et crit. v. 1, fascic. II. Cf. Stœudlin, Esprit du scepticisme, t. 1, p. 264 (all.).

Zénon d'Élée, ardent défenseur de la liberté (2), fit avec son maître et son ami Parménide, un voyage à Athènes, vers la quatre-vingtième olympiade (3), et se porta pour l'apologiste de l'idéalisme éléatique, qui devait naturellement paraître bizarre et absurde au plus grand nombre, s'appliquant à démontrer par le raisonnement, avec une rare habileté, que

(1) *Arist.* phys. 1, 2, 3, 4. III, 9. De cœlo. III, 1. De sophist. elench. 28. *Simplic.* in physic. Arist. p. 8 et 9, 22, 24, 25. In Arist. de cœlo, p. 38 *a*). *Cic.* ac. q. II, 37. *Sext.* Emp. pyrrh. hyp. III, 65. Adv. Math. X, 46. *Stob.* Ecl. 1, p. 440.

(2) *Plutarch.* adv. Colot. ed Reiske, vol. X, p. 630, *Diog. Laert.* IX, 25 sq. *Val. Max.* III, 3.

(3) 460 avant J.-C.

le système du réalisme empirique est encore bien plus absurde (1); car, 1° si on admet plusieurs choses réelles, il faut leur attribuer des qualités qui s'excluent mutuellement, la ressemblance et la dissemblance, l'unité et la pluralité, le mouvement et le repos (2); 2° la divisibilité d'un objet étendu ne peut se concevoir sans contradiction : il faut que les parties soient ou simples ou composées; dans le premier cas, le corps n'a point de grandeur, et n'existe point; dans le second il n'a point d'unité, étant à la fois fini et infini (3); 3° le mouvement dans l'espace présente d'insurmontables difficultés : si ce mouvement était possible, il faudrait que l'espace, qui est infini dans toutes ses parties, fût parcouru dans la limite d'un temps donné : les quatre démonstrations logiques de Zénon contre le mouvement (4), et en particulier le fameux argument dit l'*Achille* (5), ont puissamment contribué à sa célébrité; 4° la réalité objective de l'espace ne peut être conçue sans qu'on le place lui-même dans un autre espace (6); en général, l'unité absolue que la raison conçoit

(1) *Plato*, Parmenides, p. 74 sq.

(2) *Plato*, Phædr. vol. III, p. 261. *Simplic.* in phys. Arist. p. 30.

(3) *Simplic.* l. l.

(4) *Arist.* physic. VI, 9, 14. Cf. *Plato* Parmenid. l. l.

(5) Car. Henr. Erdm. *Lohse*, Diss. (præside Hoffbauer. de argumentis quibus Zeno Eleates nullum esse motum demonstravit, etc. Hal. 1794, in-8.

(6) *Arist.* Phys. IV, 3, 5.

comme la vraie réalité, ne saurait se trouver en aucune manière dans la perception externe (1). Par cette opposition de la raison et de l'expérience, Zénon ouvrit la voie au scepticisme, et posa le fondement de la dialectique, qu'il enseigna le premier (2), et il se servit aussi de la méthode dialogique (3).

§ 102.

Les spéculations des Éléates, auxquelles s'adonna aussi *Xeniades* de Corinthe (4), furent plus tard continuées dans l'école de Mégare. Elles ne manquèrent point de contradicteurs, mais il était difficile d'en découvrir le vice radical. Platon, par la distinction des idées et de leurs objets, fut celui qui approcha le plus de la vérité.

§ 103.

IV. *Héraclite.*

Joh. *Bonitii* Diss. de Heraclito Ephesio. P. I—IV. Schneeberg, 1659, in-4.

Gottfr. *Olearii* Diatribe de principio rerum naturalium ex mente Heracliti. Lips. 1697, in-4. *Le même*, Dia-

(1) *Arist.* Metaph. III, 4. *Simplic.* in phys., p. 30. *Senec.* ep. 30.

(2) *Plutarch.* Pericles. *Sext. Emp.* adv. math. VII, 7. *Diog. Laert.* IX, 25, 47.

(3) *Arist.* De sophist. elench., c. 10.

(4) *Sext. Emp.* adv. math. VII, 48, 53. VIII, 5.

tribe de rerum naturalium genesi ex mente Heracliti. ibid. 1702, in-4. Ces deux dissertations revues, dans la traduct. de Stanley, par le même; t. II p. 830, sq.

Jo. *Upmark*, Diss. de Heraclito Ephesiorum philosopho. Upsal, 1710, in-8.

Joh. Math. *Gesneri* Disp. de animabus Heracliti et Hippocratis, Comm. Soc. Gott. t. I.

Chr. Gottlob *Heyne*, Progr. de animabus siccis ex Heracliteo placito optime ad sapientiam et virtutem instructis. Gotting. 1781, in-fol.; et dans ses Opusc. acad. vol. III.

Fr. *Schleiermacher*, Heraclite d'Ephèse, surnommé l'obscur, d'après les débris de son ouvrage et les témoignages des anciens (all.), dans le 3e cahier du tom. I du Musæum der Alterthumswissenschaften, Berlin, 1808, in-8. Cf. l'ouvrage de *Ritter*, p. 60, indiqué ci-dessus en avant du § 85.

Héraclite d'Éphèse appartient, par sa patrie, aux philosophes ioniens (1); ce fut un penseur remarquable par son caractère, son esprit d'investigation, et l'influence de son système, qui eut beaucoup de partisans (appelés les Héraclitéens). Il était d'une humeur mélancolique, mécontent de la démocratie qui régnait dans sa ville natale, et porté à la satire. La connaissance qu'il acquit des théories de plus en plus téméraires des philosophes antérieurs, Thalès, Pythagore, Xénophane (il suivit les leçons de ce dernier, selon quelques-uns), le jeta dans une disposition

(1) Il florissait v. 500.

toute sceptique, dont il se guérit par la suite. Il consigna les résultats de ses méditations dans un livre rédigé obscurément (1) qui lui valut, dans les siècles postérieurs, le surnom de l'*Obscur*, σκοτεινός (2). Il chercha aussi, comme les Ioniens, un principe élémentaire, mais d'autres vues (vraisemblablement l'intention de combattre les Éléates), le portèrent à adopter pour tel le feu, parce qu'il est le plus puissant et le plus subtil des élémens. Le feu lui parut être le *substratum* de toutes choses, et l'agent universel. Le monde n'est l'ouvrage ni des dieux ni des hommes : c'est un feu toujours vivant s'allumant et s'éteignant suivant un certain ordre (3). C'est de-là qu'il paraît avoir déduit les opinions suivantes : 1° la variabilité ou l'*écoulement* perpétuel des choses, ῥοή (4), en quoi consiste aussi la vie (5) ; 2° leur formation et leur dissolution par le feu, le mouvement d'en haut et d'en bas, l'évaporation, ἀναθυμίασις,

(1) Cet ouvrage est mentionné sous divers titres, par exemple celui de Μοῦσαι. Fragmens dans *Henr. Steph.* poes. philos. Cf. Schleiermacher.

(2) *Diog. L.* IX, 5 et 11, 22. *Arist.* Rhet. III, de mundo 5. *Cic.* De nat D. I, 26. III, 14. De fin. II, 5.

(3) *Aristot.* Metaph. I, c. 3, 7. De mundo, c. 5. *Simplic.* in phys. Arist., p. 6. *Clem. Alexand.* Strom., l. V.

(4) *Plat.* Cratyl., vol. III, ed. Bipont., p. 267. Cf. Theætet. *ibid.* p. 69.

(5) *Plutarch.* De plac. phil. I, 23, 27, 28. De *ei* apud. Delph. p. 227, 239.

l'incendie du monde (1) ; 3° l'origine de tous changemens par la discorde, πόλεμος, ἔρις, et la concorde, εἰρήνη, ὁμολογία, et par leur opposition, ἐναντιότης, d'après des lois fixes et immuables, εἱμαρμένη (2); 4° le principe de toute force est aussi le principe de la pensée, ou la force pensante primitive. Le monde entier est rempli d'âmes et de démons qui participent du feu. L'âme *sèche* est la meilleure, αὐὴ ψυχὴ ἀρίστη ou σοφωτάτη (3).—Par son rapport avec la raison divine, κοινὸς καὶ θεῖος λόγος, l'âme, dans la veille, reconnaît l'universel et le vrai; par les sens, le variable et l'individuel (4). Ainsi, dans ce système que nous connaissons très-imparfaitement, et qui fut fécond en conséquences pour Platon, les Stoïciens et Ænésidème, Héraclite sut rassembler un grand nombre d'idées supérieures et nouvelles pour son temps, qu'il appliqua même à des objets moraux et politiques.

---

(1) *Arist.* De cœlo, I, 10. III, 1. *Plutarch.* de *si* apud Delph. *Diog. Laert.* IX, 8.

(2) *Diog. Laert.* IX, 7, 8, 9. *Simplic.* in phys., p. 6. *Plat.* Sympos., c. 12.

(3) Selon Stob. Serm. 17, et Ast sur le Phèdre de Platon, c. III, ed. Lips. 1810 : Αὐγὴ ξηρὴ ψυχὴ σοφωτάτη. Cf. sur cette expression, outre les ouvrages ci-dessus désignés, Pet. Wesseling Obs. de Heracl. αὐὴ ψυχὴ σοφωτάτη καὶ ἀρίστη, in cj. Observatt. miscell. Amstelod. vol. V, t. III, p. 42.

(4) *Aristot.* de anima I, 2, 3. *Plutarch.* de plac. phil. IV, 3. *Sextus* adv. Math. VII, 126 sq. Cf. 249. VIII 286. Hyp. Pyrrh. III, 230. *Stob.* Ecl. I, p. 194 sq. 906.

V. *Spéculations de l'École atomistique.*

Diog. Laert. l. IX, § 30. sqq. et Bayle Dict., art. Leucippe.

§ 104.

Leucippe, contemporain, peut-être aussi disciple de Parménide (1), opposa au système des Éléates, qu'il accusait à tort de contradiction, la doctrine exclusive et bornée des atomes (philosophie corpusculaire) (2), doctrine qui, d'accord avec l'expérience, maintenait le mouvement et la pluralité (3). Il reconnaissait comme élément de la réalité une matière diverse qui remplit l'espace, τὸ πλῆρες, matière dans la division de laquelle on arrive à quelque chose d'indivisible, ἄτομον; il admit aussi le vide, τὸ κενόν, comme étant le contraire de la réalité matérielle, et comme n'étant pas toutefois sans réalité (4), et il chercha à expliquer l'existence et l'état du monde par l'union, σύγκρισις ou συμπλοκή, et la séparation, διάκρισις, de la réalité matérielle dans ce vide. Les atomes, l'espace vide et le mouvement sont donc les principes de ce système matérialiste, où l'on ne reconnaît que des substances corporelles. Les atomes,

(1) Il florissait vers 500 avant J.-C. Sa patrie est inconnue.
(2) Cf. ci-dessus, § 74.
(3) *Arist.* de generat. et corrupt. I, 8.
(4) *Arist.* Phys. IV, 3.

ces derniers élémens du réel, sont invariables, indivisibles, imperceptibles, à cause de leur petitesse; ils remplissent un espace, et ont des formes d'une infinie variété ; ceux qui sont ronds ont la propriété du mouvement. C'est par leur combinaison et leur séparation que les choses naissent et se détruisent; toutes les modifications des corps, ἀλλοιώσεις, et leurs propriétés sont déterminées par la position et l'ordre, τάξις καὶ θέσις, des atomes, et n'ont lieu qu'en vertu de la nécessité. L'âme elle-même n'est autre chose qu'une aggrégation d'atomes ronds, d'où résultent la chaleur, le mouvement et la pensée (1).

§ 105.

Diog. Laert. IX, 34 sq. et Bayle art. Démocrite.

Joh. Chrysost. *Magneni* Democritus reviviscens, sive vita et philosophia Democriti. Lugd. B. 1648. Hag. 1658, in-12.

Joh. *Genderi* Democritus abderita philosophus accuratissimus, ab injuriis vindicatus et pristinæ famæ restitutus. Altd. 1665, in-4.

Gottl. Frid. *Jenichen*, Progr. de Democrito philosopho. Lips. 1720, in-4.

Godofr. *Ploucquet*, De placitis Democriti Abderitæ. Tubing, 1767, in-4. Et dans ses Commentatt. philos. sel.

Voyez aussi l'ouvrage de *Hill* indiqué au § 151.

---

(1) *Arist.* de gen. I, 1, 2, 8. de cœlo I, 7. III, 4. Metaph. I, 4. de anima I, c. 2. *Simplic.* in phys. Arist., p. 7. *Stob.* ecl. I, p. 160, 306, 442, 796.

Démocrite d'Abdère (1). Ce zélé observateur de la nature, méconnu par les Abdéritains, et auquel on a donné un rôle moqueur en opposition à celui d'Héraclite, son contemporain, avait fait de longs voyages pour acquérir des connaissances nouvelles, et composé, sous la forme rhythmique, plusieurs écrits dont aucun ne s'est conservé. Ce philosophe développa le système des atomes de son maître Leucippe (2). En preuve des atomes, il invoquait l'impossibilité d'une division à l'infini ; et, de l'impossibilité d'assigner un commencement au temps, il déduisait son éternité, celle de l'espace et celle du mouvement (3) ; il attribua aux atomes, primitivement similaires entre eux, d'autres propriétés originelles, savoir l'impénétrabilité et une pesanteur analogue à leur volume. Toute influence active et toute affection passive est un mouvement par suite d'un contact, suivant le principe : il n'y a que les semblables qui agissent les uns sur les autres (4). Il distingua le mouvement primitif et le mouvement dérivé dans la réaction, ἀντιτυπία, et l'impulsion, παλμός, d'où résulte le mouvement en tourbillon ou circulaire, δίνη. C'est en cela que consiste la loi de la nécessité, ἀνάγκη, d'après laquelle tout se fait

(1) Né vers 494 ou 490 ; selon d'autres 470 ou 460.

(2) *Arist.* de gen. anim. 5, 8.

(3) *Aristot*, de generat. et corrupt. 1, 2. Physic. VIII, 1. De generat. anim. II, 6. *Diog. L.* IX, 44.

(4) *Arist.* de gener. et corrupt. 1, 7.

VI. *Autres Ioniens.*

§ 106.

Hermotime et Anaxagore.

Sur les traditions relatives à Hermotime de Clazomène; recherche critique par Fr. Aug. *Carus*, dans les *Beitræge* de Fülleborn, IX cahier, p. 58, suiv.

Heinius, Dissertations sur Anaxagore dans les t. VIII et IX de l'hist. de l'Acad. roy. des sciences et b. lettres de Prusse; et dans le Magasin de Hissmam, t. VIII.

De Ramsay, Anaxagoras ou système qui prouve l'immortalité de l'âme par la matière du chaos, qui fait le magnétisme de la terre. La Haye, 1778, in-8.

God. *Ploucquet.* Ouvrage indiqué ci-dessus § 85.

Fr. Aug. *Carus*, Sur Anaxagore de Clazomène, et l'esprit de son temps, dans les *Beitræge* de Fülleborn, X^e^ cahier (all.). *Le même*, Diss. de Cosmo-Theologiæ Anaxagoræ fontibus. Lips. 1797, in-4.

J. T. *Hemsen*, Anaxagoras clazomenius sive de vita ejus atque philosophia Disquis. philos. hist. Gotting. 1821, in-8.

Ritter. Ouvrage indiqué ci-dessus en avant du § 85.

Anaxagore (1), animé d'un zèle extraordinaire pour la science, s'éleva au rang des penseurs les plus distingués en suivant ce principe, que l'observation

(1) Né à Clazomène, vers 500, ami de Périclès.

du ciel et l'étude de la nature est la vraie destination de l'homme (1). Quelques-uns le considèrent comme disciple d'Anaximène, et d'autres du fabuleux *Hermotime*, lequel était également natif de Clazomène, et reconnut, dit-on, pour auteur de la nature une intelligence raisonnable (2). Dans sa quarante-unième année, Anaxagore fixa son séjour à Athènes; mais il fut accusé comme ennemi de la religion, par suite d'une manœuvre de parti, sans qu'il fût possible à Périclès lui-même de le protéger, et il alla terminer ses jours à Lampsaque (3). Rien n'a plus contribué à sa célébrité que sa doctrine d'un esprit, νοῦς, ordonnateur du monde, résultat auquel il fut conduit par une plus profonde observation de la nature et de l'ordre qu'elle présente, peut-être aussi par les révélations mystiques de son compatriote Hermotime (4), et par ses réflexions sur l'insuffisance de tous les systèmes tirés uniquement de l'ordre naturel. D'après le principe que rien ne vient de rien, il admit une matière à l'état de chaos, donnée primitivement, dont les parties constitutives, toujours unies et semblables les unes aux autres (*homœoméries*, ὁμοιομερῆ στοιχεῖα, ὁμοιομερείαι) ne peuvent être décomposées, et c'était par l'arrangement et la séparation de ces particules qu'il expliquait les phénomènes du monde

(1) *Arist.* Eth. Eudem. 1, 5.
(2) *Arist.* Met. 1, 3 *Sext.* adv. Math. IX, 7.
(3) En 428.
(4) *Arist.* Metaph. 1, 3. *Plin.* Hist. nat. VII 52.

physique (1) ; mais ce chaos, environné d'air et d'éther, avait dû être mu et animé dans l'origine par une intelligence. Le νοῦς est ἀρχὴ τῆς κινήσεως. C'est de ce premier principe qu'est venu le mouvement, d'abord circulaire, et par là la séparation des parties discordantes, l'union des parties analogues, enfin la proportion et l'ordre. L'intelligence est la cause formatrice et ordonnatrice; elle possède l'omniscience, la grandeur, la puissance, l'énergie libre et spontanée, αυτάρκες; elle est simple et pure ; distincte de toute matière, elle pénètre toutes choses, les détermine, et est par conséquent le principe de toute vie, ψυχὴ τοῦ κόσμου, de tout sentiment et de toute perception dans le monde (2). Au reste, Anaxagore fut toujours plus attaché à l'étude de la physique qu'à celle de la métaphysique, ce dont il est blâmé par Platon (3) et par Aristote (4). Dans ce point de vue, il expliqua, par des causes physiques, l'origine

---

(1) G. *de Vries*, Exercitationes de homoiomeria Anaxagoræ. Ultraject. 1692, in-4. *Batteux*, Conjectures sur le système des homéoméries, ou parties similaires d'Anaxagore. *La même*, Développement d'un principe fondamental de la physique des anciens, etc., dans les Mémoires de l'Acad. des Inscript., t. XXV; et *Hissmann*, Magaz., t. III et VI.

(2) *Diog. Laert.* II, 6 sq. *Arist.* phys. I, 4. VIII, 1, Metaph. I, 3. De generat. et corrupt. I, 1. *Simplic.* in phys. Arist., p. 33 sq. *Arist.* De anima I, 1.

(3) Phæd., c. 46 sq.

(4) Metaph. I, 4.

des plantes et des animaux, et même aussi les phénomènes célestes : et c'est ce qui lui attira le reproche d'athéisme (1). D'ailleurs, il considérait le témoignage des sens comme subjectivement vrai, mais comme insuffisant pour atteindre à la vérité objective, et il donnait à cet égard l'avantage à la raison, λόγος (2).

§ 107.

Diogène d'Apollonie et Archélaüs.

Fr. *Schleiermacher*, Sur la philosophie de Diogène d'Apollonie, dans les mémoires de l'Acad. des sc. de Berlin, 1815 (all.).

On apperçoit l'influence du théisme d'Anaxagore dans Diogène d'Apollonie (en Crète) et dans Archélaüs de Milet (d'autres le disent Athénien), qui tous deux se trouvaient à Athènes à la même époque. Mais l'idée de ce théisme était encore trop nouvelle pour qu'elle pût être comprise d'une manière assez nette et assez profonde, tant qu'elle resta en dehors des idées pratiques. *Diogène* (3) considérait l'air comme un élément fondamental pour toute la

(1) *Theophrast.* Hist. plantar. III, 2. *Diog. Laert.* II, 9. *Xenoph.* Memorab. IV, 7. *Platon*, Apol. Socr., 14.

(2) *Sextus* Hypotyp. I, 33. Adv. Math. VII, 90. *Arist.* Metaph. IV, 5, 7. *Cic.* Tusc. Qu. IV, 23, 31.

(3) Cf., ci-dessus, § 87, surnommé quelquefois *physicus*. Florissait vers 472.

nature, il lui attribuait une force divine (1), et par-là il réunissait le principe d'Anaximène avec celui d'Anaxagore. D'un autre côté, *Archélaüs*, disciple d'Anaxagore (2), reconnut pour principes divins l'air et l'esprit, et chercha la source des idées du juste et de l'injuste ailleurs que dans la nature, τὸ δίκαιον εἶναι καὶ τὸ ἀισχρὸν οὐ φύσει ἀλλὰ νόμῳ (3). Au reste, le système naturel de ce dernier est plus obscur que celui du précédent (4).

§ 108.

Empédocle.

Empedocles Agrigentinus, De vita et philosophia ejus exposuit, carminum reliquias ex antiquis scriptoribus collegit, recensuit, illustravit Fr. Guil. *Sturz.* Lips. 1805, in-8. Rapportez à cet ouvrage : Phil. *Buttmanni* observ. in Sturzii Empedoclea, dans les Comment. Soc. phil. Lips. 1804. Enfin : Empedoclis et Parmenidis fragmenta, etc.; restituta et illustrata ab Amadeo *Peyron.* Lips. 1810, in-8.

Jo. Gc. *Neumanni* Progr. de Empedocle philosopho. Vitemb. 1790, in-fol.

---

(1) *Arist.* de an. 1, 2. de gener. et corrupt. 1, 6. *Simplic.* in phys. Arist., p. 32. *Diog. Laert.* IX, 57. *Cic.* De nat. deor. 1, 12. *Euseb.* præpar. evang. XV.

(2) Florissait vers 460.

(3) *Diog. Laert.* II, 16. Cf. *Sextus*, adv. Math. VII, 135.

(4) *Plutarch.* de plac. philos. 1, 3. Cf. *Simplic.* in ph. Arist., p. 6; et *Stob.* Ecl. 1.

P. Nic. *Bonamy*, Recherches sur la vie d'Empedocle; dans les mémoires de l'acad. des Inscript. t. x.

Tiedemann, Système d'Empédocle; dans le *Magasin* de Goettingue, t. IV n. 3 (all.).

Heinr. *Ritter*, Sur la doctrine philosophique d'Empedocle, dans les *Literarische Analekten* de Fr. Aug. Wolf. IV^e^ cahier (all.).

Empédocle d'Agrigente (1) se distingua par ses connaissances en histoire naturelle et en médecine (2), et par son talent pour la poésie philosophique. On sait qu'il trouva la mort dans le cratère de l'Etna (3). Quelques-uns le croient disciple de Pythagore et d'Anaxagore (4). Sa doctrine, qu'il déposa dans un poëme didactique sur la nature, dont il ne nous reste que des fragmens, réunit les élémens de divers systèmes; celui avec lequel elle a le plus de rapports est le système d'Héraclite, mais elle s'en distingue principalement : 1° Empédocle reconnaît d'une manière plus expresse quatre élémens (5), la terre,

(1) Florissait vers 444; selon d'autres vers 460.

(2) De là même lui vint, dans l'antiquité, la réputation de faiseur de miracles. *Diog. Laert.* VIII, 51. Cf. Theoph. Gust. *Harles*, programmata de Empedocle, num ille merito possit magia accusari Erl. 1788-90. in-fol.

(3) Ge. Phil. *Olearii* Progr. de morte Empedoclis. Lips. 1733, in-fol.

(4) *Diog. Laert.*, l. I, 54 sq.

(5) D. C. L. *Struve*, De elementis Empedoclis. Dorp. 1807, in-8.

l'eau, l'air et le feu. Ces élémens ne sont pas simples, (en ceci Empédocle se rapproche d'Anaxagore), et c'est le feu, comme agent de la production, qui joue le principal rôle (1). 2° Outre le principe de la concorde, φιλία, opposé comme cause d'union et source de tout bien à celui de la discorde, νεῖκος, il admet encore le hasard comme principe servant à l'explication des choses (2). C'est aux deux premiers de ces principes qu'il attribue l'origine des élémens. Au surplus, il considère le monde matériel tout entier (σφαῖρος, μῖγμα (3) ou le chaos) comme divin; mais il voit dans le monde sublunaire une quantité considérable de mal et d'imperfection (4). Le monde actuel doit rentrer un jour dans le chaos. Il distingue du monde sensible, κόσμος αἰσθητός, le monde intelligible, κόσμος νοητός, type du premier (5). C'est dans le feu qu'il semble surtout chercher le principe de la vie, quoiqu'il reconnaisse un être divin qui pénètre tout l'univers (6). De cet être supérieur proviennent aussi les démons, qui habitent successivement les corps, et à la nature desquels appartient l'âme humaine. L'âme est, attendu que la connais-

(1) *Arist.* Met. I, 4. De gener. et corrupt. I, 1, 8. II, 6.

(2) *Arist.* Phys. II, 4. De partib. animal. I, 1. II, 8.

(3) *Simplic.* in phys. Arist.

(4) *Arist.* Metaph. I, 4. III, 4. *Plutarch.* De solertia animal.

(5) Fragm. edit. Peyron., p. 27. *Simplic.* in Arist. phys., p. 7. De cœlo, p. 128.

(6) *Sext.* adv. math. IX, 64 et 127. Cf. *Arist.* metaph. III, 4.

sance consiste dans l'équation du sujet et de l'objet, une réunion des quatre élémens, et elle a principalement son siège dans le sang (1). Il paraît aussi qu'Empédocle faisait la distinction des bons et des mauvais démons (2).

VII. *Sophistes.*

§ 109.

Détails et jugemens dans Xénophon, Isocrate, Platon, Aristote, Plutarque, Sextus, Diogène de Laërte, Philostrate.

Lud. *Cresollii* Theatrum veterum rhetorum, oratorum, declamatorum i. e. sophistarum, de eorum disciplina ac discendi docendique ratione. Paris, 1620, in-8; et dans Gronovius, Thes. t. x.

Ge. Nic. *Kriegk*, Diss. de sophistarum eloquentia. Jena, 1702, in-4.

Jo. Ge. *Walchii* Diatribe de præmiis veterum sophistarum rhetorum atque oratorum; dans ses Parerga academica p. 129. Et : De enthusiasmo veterum sophistarum atque oratorum. Ibid. p. 367.

Meiners, Histoire des sciences, etc. t. 1. p. 112, sq. et t. II, (all.).

---

(1) *Arist.* de anim. I, 2. *Sext.* adv. math. I, 303. VII, 121. *Plutarch.* De decr. philos. IV, 5. V, 25.

(2) *Plutarch.* De Is. et Osir., p. 361.

La propagation rapide de toutes sortes de connaissances et de systèmes chez les Grecs, l'incertitude des principes et des résultats dans les applications les plus hautes de l'intelligence, effet du manque de fondemens solides, enfin les progrès d'un certain raffinement de culture qui coïncidèrent avec la décadence des habitudes morales et religieuses, donnèrent naissance à la *Sophistique* (1), c'est-à-dire à un savoir purement extérieur et apparent, dont l'intérêt personnel était le seul mobile véritable. Les sophistes *Gorgias*, *Protagoras*, *Prodicus*, *Polus*, *Thrasymaque*, *Calliclès*, *Hippias d'Élis*, étaient des orateurs et des savans, très-habiles sans doute dans l'art de la parole, la dialectique, la critique, la rhétorique et la politique, mais qui, étrangers au véritable esprit philosophique, sans vouloir sérieusement réaliser la vraie science et atteindre le but de la raison, suivaient le courant de l'esprit du siècle, et se créaient une industrie, au moyen d'un savoir apparent et de leur adresse dialectique. Ils ne cherchaient qu'à briller par de prétendues connaissances universelles; ils s'appliquaient à résoudre des problèmes bizarres et futiles, et songeaient surtout à s'enrichir par l'art de la persuasion (2). Dans ce but, ils avaient inventé divers arti-

(1) Antérieurement σοφὸς et σοφίστης avaient un sens équivalent.

(2) *Plat.* Tim. ed. Bipont., t. IX, p. 285. *Xenoph.* Memorab. 1, 6. *Arist.* Sophist. elench., c. 1. *Cic.* Acad. Qu. II, 23.

fices de dialectique propres à déconcerter leurs adversaires; et ils soutenaient toutes sortes de propositions philosophiques, sans nul véritable esprit philosophique. En effet, leurs plus grands efforts tendaient à effacer la différence entre la vérité et l'erreur, et à réduire toute croyance à la simple opinion subjective. A cet égard, ils offraient la fidèle image de la culture intellectuelle de leur temps, et ils servirent à éveiller enfin une ambition plus relevée et de plus nobles prétentions.

§ 110.

Gorgias de Léontium (1), disciple d'Empédocle, tâcha de prouver, dans son livre sur la nature (2), qu'il n'y a rien de réel, rien qui puisse être connu, ni transmis à l'aide des mots (3). La distinction entre les objets, les perceptions et les mots était importante, mais elle demeura stérile. *Protagoras* d'Abdère (on prétend qu'il fut disciple de Démocrite), soutint que la connaissance humaine consiste uniquement

---

(1) Flor. vers 440.

(2) On trouve dans Aristote et Sextus Emp., des fragmens de cet ouvrage, avec ce titre : Περὶ τοῦ μὴ ὄντος ἢ περὶ φύσεως. On attribue aussi à Gorgias des discours qui se trouvent dans le t. VIII des Orat. græc. de Reiske.

(3) *Arist.* de Xenoph. Zenone et Gorgia, principalement, ch. 5 et suiv. *Sextus*, adv. math. VII, 65 sq.

dans la perception du phénomène par le sujet (1); que l'homme est la mesure de toutes choses, πάντων χρημάτων μέτρον ἄνθρωπος (2); que la différence entre les perceptions, quant à la vérité et la fausseté, est nulle, qu'elles sont uniquement préférables ou pires (3); que toute manière de voir a son contraire, et qu'il y a autant de vérité d'une part que de l'autre; que par conséquent l'on ne peut disputer sur rien (4). Quant à la réalité et à l'existence actuelle des dieux, il la tint pour douteuse (5). *Prodicus* de Julis, dans l'île de Ceos (6), disciple

(1) *Plat.* Thæætet. ed Bip. II, 68. *Sext.* hyp. pyrrh. I, 217. Cf. *Diog. L.* IX, 51.

(2) *Plat.* Crat., t. III, 234 sq. *Arist.* Met. XI, 5. *Sextus* hyp. pyrrh. I, 216 sq.

(3) *Plat.* Theæt., p. 89, 90, 102. *Sext.* adv. math. VII, 60 sq. 369, 388. *Cic.* Ac. II, 46.

(4) *Diog. L.*, l. l.

(5) *Cic.* De nat. deor. I, 12, 23. *Sext.* adv. mathem. IX, 56 sq. *Diog. Laert.* IX, 51, 53.

Sur Protagoras, voyez, outre les passages du dialogue qui porte son nom dans Platon, ed. Bip., t. III, p. 83 sq.; et du Ménon, t. IV, p. 372 sq., Ælien, A. Gelle, Philostrate et Suidas. J. C. Bapt. *Nürnberger*, Doctrine du sophiste Protagore sur l'être et le non-être. Dortm. 1798, in-8 (all.).

Chr. Gottlob *Heynii* Prolusio in narrationem de Protagora Gellii. N. A. V, 10; et Apuleii in Flor. IV, 18. Gotting. 1806, sur ses sophismes et ceux de son disciple Evathlus.

Jo. Lud. *Alefeld*, Mutua Pythagoræ et Evathli sophismata, quibus olim in judicio certarunt etc., Giess. 1730, in-8.

(6) Vers 420.

de Pythagore, s'occupa de la synonymie des mots, fit dériver la religion du sentiment de reconnaissance (1), et déclama à merveille sur la vertu (2) sans la pratiquer. *Hippias* d'Élis était un discoureur qui prétendait à un savoir universel (3). *Thrasymaque* de Chalcédoine (4), *Polus* d'Agrigente, *Callicles* d'Acharnes, *Euthydème* de Chio, et d'autres, enseignaient qu'il n'y a pour l'homme aucune règle obligatoire autre que son instinct, son caprice et sa force physique; que le juste et l'injuste sont des inventions de la politique (5). *Diagoras* de Melos était connu pour un athée déclaré (§ 105), *Critias* d'Athènes, l'adversaire de Socrate, et que cette circonstance a fait compter parmi les partisans des sophistes, attribua à la politique l'origine de la religion (6), et il paraît avoir fait consister l'âme, ainsi que Protagoras, dans la sensibilité, laquelle réside elle-même dans le sang (7).

---

(1) *Sext.* adv. math. IX, 18. *Cic.* de nat. d. I, 42.

(2) Par exemple, dans sa fameuse amplification, ἐπίδειξις. *Hercules ad bivium.* Voy. *Xenoph.* Mem. II, 1, 21; et la Diss.: Xenophontis Hercules Prodiceus et Silii Italici Scipio perpetua nota illustrati a Gotth. Aug. *Cubaeo.* Lips. 1797, in-8.

(3) *Plat.* In Hipp. maj. et min. *Xen.* Mem. IV, 4. *Cic.* de orat. III, 32.

(4) *Plat.* De Rep. I, Ed. Bip. t. VI, p. 165 sq.

(5) *Plat.*, Gorgias, Theætet., de Republ. II., de leg. X, p. 76.

(6) *Sext.* hyp. pyrrh. III, 218. Adv. Math. IX, 54.

(7) *Arist.* De animâ, I, 2.

Depuis Socrate jusqu'à la fin de la lutte entre le Portique et l'Académie.

§ III.

La sophistique força l'esprit humain de porter un regard pénétrant au-dedans de soi, afin de découvrir un point d'appui solide à la philosophie, et des principes sûrs pour la vérité, la religion et la morale. Dès-lors commence pour la philosophie grecque une époque importante, qui fut l'ouvrage de la saine et ferme raison de Socrate. La philosophie reçut une direction nouvelle; elle procéda davantage de l'homme à la nature, du sujet à l'objet. On soumit à l'investigation, non plus seulement des questions spéculatives, mais aussi et principalement des questions de l'ordre pratique. On s'efforça de suivre des méthodes et de rattacher entre eux, d'une manière systématique, les résultats obtenus. Le besoin de principes positifs engendra des systèmes, et en même temps servit à combattre par le doute la domination de tels ou tels systèmes particuliers, ainsi qu'à tenir sans cesse éveillée, par ce même doute, l'ardeur des recherches originales.

§ 112.

Ces changemens dans les dispositions des esprits eurent lieu sous l'influence de quelques circonstances extérieures. Athènes, à cette époque, par sa position et sa constitution, par son commerce et le caractère de ses habitans, par la guerre des Perses et d'autres événemens politiques, était devenue le foyer des arts et des sciences de la Grèce. Dès-lors elle devint aussi le siège et le centre des travaux philosophiques : il s'éleva des écoles pour la philosophie, au moyen desquelles les idées purent se répandre, les forces intellectuelles se développer par un contact plus fréquent et plus varié, et l'émulation aspirer sans cesse vers un but de perfection plus relevé; mais d'un autre côté ces mêmes écoles purent favoriser une certaine paresse d'esprit par trop de commodités pour apprendre, par la facilité de répéter les paroles des maîtres, et par le pur formalisme des méthodes. Avant tout, c'est à la puissante influence du caractère et des travaux de Socrate que l'esprit philosophique dut, pendant cette nouvelle période, toutes ses formes et ses directions nouvelles.

Socrate.

§ 113.

Les principales sources (1) sont : Xénophon (particulièrement les Mémoires et l'Apologie de Socrate), et Platon (l'Apologie). Rapports de ces deux écrivains

(1) Les prétendues Lettres de Socrate, publiées depuis peu, (cf. la bibliographie au § 88), sont apocryphes. Voyez Chph. *Meiners*, Judicium de quorumdam Socraticorum reliquiis in Comment. Soc. Gott., vol. v.

Ouvrages sur la vie, la doctrine et le caractère de Socrate.

Fr. *Charpentier*, La Vie de Socrate, 3e édit., Amst. 1699, in-12.

J. Gilbert *Cooper*, The Life of Socrates collected from the memorabilia of Xenophon, and the dialogues of Plato. Lond. 1749-50. Nouv. éd., 1771, in-8; traduct. franç., 1751, in-12.

Jac. Guill. Mich. *Wasser*, Diss. (Præs. G. Chr. *Knorr*), de vita, fatis atque philos. Socratis. Œtting. 1780, in-8.

Wilh. Fried. *Heller*, Socrate, 2 parties. Francf. 1789-90, in-8 (all.).

Carl. Wilh. *Brumbey*, Socrate, d'après Diog. de Laerte. Lemgo, 1800, in-8 (all.).

Dan. *Heinsii* Socrates, seu de doctrina et moribus Socratis oratio; dans ses *Orationes*. Lugd. Bat. 1627, in-8.

Dan. *Boethius*, de Philosophia Socratis, p. 1. Ups. 1788, in-4.

entre eux à cet égard. Sources secondaires : Aristote, Cicéron, Plutarque, Sextus Empiricus, Diogène de Laerte (II, 18 sq.).

Socrate, né à Athènes en 470 ou 469, fils d'un pauvre sculpteur nommé Sophronisque, et d'une sage-femme, Phænarète, se forma un esprit complètement opposé à la frivolité et aux habitudes sophistiques de l'époque de raffinement où il vécut, en se livrant surtout au commerce de la société (même auprès de femmes distinguées par leurs agrémens et leurs talens, *ἑταῖραι*), et en se proposant sans cesse à lui-même l'idée imposante d'un sage, dont la vie entière, et comme homme et comme citoyen, offrît

---

Garnier, Le Caractère de la philosophie de Socrate ; dans les Mém. de l'Ac. des Inscript., t. XXII.

G. *Wiggers*, Socrate comme homme, citoyen et philosophe. Rost. 1807 ; 2e éd., Neustrel. 1811, in-8 (all.).

Ferd. *Delbrück*, Considérations et Recherches sur Socrate. Cologne, 1816, in-8 (all.).

J. Andr. *Cammii* Commentatio (Præs. Jo. Schweighæuser) : mores Socratis ex Xenophontis Memorabilibus delineati. Argent. 1785, in-4.

J. *Hacker*, Diss. (Præs. Fr. Volkm. *Reinhard*) : Imago vitæ morumque Socratis è scriptoribus vetustis. Vitemb. 1787, in-8.

J. *Lucas*, Oratio de Socrate cive. Lugd. Bat. 1796, in-4.

Fr. *Mentzii* Socrates nec officiosus maritus, nec laudandus pater familias. Lips. 1716, in-4.

Joh. Math. *Gesneri* Socrates sanctus pæderasta, in Comment. Soc. Reg. Gotting., t. II.

sous tous les rapports un modèle de ce que l'humanité peut devenir. Il fut le précepteur du genre humain, comme celui de ses compatriotes, non pour l'amour du gain, ni de la réputation, mais en vertu d'une vocation intérieure; il se proposa surtout de contenir l'essor de la spéculation par la force d'un bon sens imperturbable, de soumettre les prétentions scientifiques à une obligation d'un ordre plus élevé, savoir la vertu, et de rattacher la religion à la morale. Sans fonder proprement une école ni établir un système philosophique, il attira autour de lui, par la dignité et l'urbanité de ses entretiens, une foule de jeunes gens et d'hommes faits, inspira à la plupart d'entre eux des sentimens et des idées plus relevées, et fit, d'un certain nombre de ses auditeurs les plus affectionnés, des hommes d'un mérite supérieur. Il combattit les sophistes en leur opposant son sens droit, son ironie et son caractère. Adversaire constant de l'esprit d'obscurité et du charlatanisme scientifique, même dans la vie commune, il s'attira des ennemis, et finit par succomber à leurs intrigues (1). Il but la ciguë en l'année 400 avant Jésus-Christ (2), Ol. 95, 1.

---

(1) *Ueber den process*, etc., Sur le procès de Socrate, par Th. Christ. *Tychsen*, dans la Biblioth. der alten Literatur und Kunst., 1er et 2e cahier, 1786.

M. Car. Em. *Kettner* Socratem criminis majestatis accusatum vindicat. Lips. 1738, in-4.

§ 114.

Quoique Socrate ne soit point proprement un philosophe d'école, toutefois par son caractère et son exemple, par sa doctrine et sa manière de la communiquer, en sa qualité d'homme sage et de précepteur populaire, il a rendu à la philosophie un service immense, que jamais on ne pourra méconnaître; car il dirigea la réflexion sur des études d'une souveraine importance pour l'homme, auxquelles il ne saurait renoncer pour aucune autre, et il montra la source intérieure d'où dérive toute croyance (γνῶθι σεαυτόν).

§ 115.

God. Wilh. *Pauli* Diss. de philosophia morali Socratis. Hal. 1714, in-4.

Sigism. Fr. *Dresigii* Epistola de Socrate justè damnato. Lips. 1738, in-4.

J. Car. Chph. *Nachtigall, Ueber die Verurtheilung*, etc. Sur la Condamnation de Socrate, dans le *Deutsche Monatsschrift*, juin 1790, p. 127, suiv.

Car. Lud. *Richter*, Commentatt. I, II, III, de libera quam Cicero vocat Socratis contumacia. Cassel, 1788, 89, 90, in-4.

(a) Ge. Christ. *Ibbecken*, Diss. de Socrate mortem minus fortiter subeunte. Lips. 1735, in-4.

Jo. Sam. *Müller*, Ad actum oratorio-dramaticum de morte Socratis invitans, præfationis loco, pro Socratis fortitudine in subeunda morte contra Ibbeckenium pauca disputat. Hamb. 1738, in-fol.

Edwards, The socratic system of moral as delivered in Xenoph. Memorab. Oxford, 1773, in-8.

Lud. *Dissen*, Programma de philosophia morali in Xenophontis de Socrate commentariis tradita. Gott. 1812, in-4.

Les doctrines de Socrate avaient exclusivement pour objet les idées de l'ordre moral et religieux, la destination et la perfection de l'homme considéré comme un être raisonnable, et enfin ses devoirs, qu'il exposait d'une manière simple et populaire, à mesure que l'occasion s'en présentait, invoquant à l'appui le témoignage du sens moral de l'humanité. 1° Reconnaître le bien qu'on est tenu de faire, et agir en conséquence de cette vue de la raison, c'est pour l'homme le bonheur le plus précieux, et le plus digne emploi de ses facultés, telle est l'εὐπραξία (1). Les moyens qui y conduisent sont la connaissance de soi-même, et l'habitude de maîtriser son âme. La sagesse, σοφία, qu'il assimile souvent à la prudence ou à la modération, σωφροσύνη, comprend toutes les vertus comme connaissance essentiellement active (2); c'est pourquoi il appelait aussi la vertu une science (3). Avec la prudence, les devoirs de l'homme envers lui-même comprennent la tempérance, ἐγκράτεια, et

(1) *Xenoph.* Mem. III, § 14 sq. Cf. I, 5. IV, 4, 5, 6.
(2) *Xen.* Mem. III, 9, § 4 et 5.
(3) *Arist.* Eth. Nicom. VI, 13.

le courage, ἀνδρεία (1). Les devoirs envers autrui sont tous renfermés dans la justice, δικαιοσύνη, c'est-à-dire l'accomplissement des lois humaines et divines. On trouve aussi chez Socrate, pour la première fois, l'idée d'un droit ou d'une justice naturelle (2). 2° La vertu et la vraie félicité, εὐδαιμονία, la perfection morale et le bonheur sont inséparablement unis (3). 3° La religion, εὐσέβεια, est un hommage rendu à Dieu par la pratique des bonnes actions, et un effort assidu pour réaliser tout le bien que nos facultés nous permettent de faire (4). 4° Le Dieu suprême est le premier auteur et le garant des lois morales (5) : son existence est attestée par l'ordre et l'harmonie de la nature, soit au-dedans de l'homme, soit au-dehors (première théologie tirée de l'ordre naturel). C'est un être rationnel invisible, qui se révèle par ses effets (6). Socrate reconnaissait de

(1) *Xenoph.* Mem. I, 5, § 4. IV, 5, § 6. IV, 6, § 10 sq.

(2) *Ibid.* IV, c. 4, c. 6, § 12. τὸ φύσει δίκαιον.

Jac. Guil. *Feurlin*, Diss. historico-philosophica, Jus naturæ Socratis. Altdorf. 1729, in-4.

(3) *Xen.* Mem. III, 9. IV, 2, § 34 sq. I, 6, § 10. *Cic.* Offic. III, 3.

(4) *Xen.* Mem. I, 1, § 2, 3. III, 9, § 15.

(5) *Ib.* I, 2, 4. IV, 3, 4. *Plat.* Apol. Socr., c. 15.

(6) M. Lud. Theoph. *Mylii* Diss. de Socratis theologia. Jen. 1714, in-4.

J. Fr. *Aufschlager*, Comment. (Præside J. *Schweighæuser*) : Theologia Socratis ex Xenoph. Memorab. excerpta. Argent. 1785, in-4 ; et dans les Opusc. Acad. de Schweigh. P. I, p. 134 sq.

plus la providence, doctrine à laquelle se rattachait sa croyance à la divination et à son génie familier (1); enfin, les divers attributs de Dieu relatifs au sage gouvernement de la nature et à la constitution de l'homme (2). Il ne croyait pas devoir porter plus loin ses recherches. 5° L'âme est un être

(1) Godofr. *Olearii* Dissert. de Socratis dæmonio. Lips. 1702; et pans Stanley, Hist. phil., p. 130 sq.

Chph. *Meiners*, Du Génie de Socrate, dans la III^e^ part. de ses Œuvres mêlées (all.).

Du Génie de Socrate, recherche philosophique, par Aug. G. *Uhle*, Hanov. 1778, in-8 (all.). *La même*, précédemment dans le *Deutsches Museum*. 1777.

Parallèle du génie de Socrate et des miracles de Jésus-Christ, par le docteur *Less*. Goetting. 1778, in-8 (all.). *Le même*, précédemment dans le *Deutsches Mus.*, X^e^ cahier, p. 302 et 310, dirigé contre l'écrit précédent.

Voyez aussi la Dissert. de *Schlosser*, *ibid.* 1778, I^er^ cahier, p. 71 et 76.

Sur le Génie de Socrate, nouvelle recherche philosophique (par J. Chph. *Kœnig*). Franof. et Leipz. 1777, in-8 (all.).

B. J. C. *Justi*, Sur le Génie de Socrate. Leips. 1779, in-8 (all.).

Rob. *Nares*, An Essay on the Demon or divination of Socrates. Lond. 1782, in-8.

Matth. *Fremling*, De Genio Socratis. Lund. 1793, in-4.

J. Car. Ch. *Nachtigall*, Socrate croyait-il à son génie? dans le *Deutsche Monatsschrift*, 1794, XI cahier, p. 326 (all.).

J. Fr. *Schaarschmidt*, Socratis dæmonium per tot secula a tot hominibus doctis examinatum quid et quale fuerit, num tandem constat? Niveimont. 1812, in-8.

(2) *Xen.* Mem. I, 4. IV, 3.

divin, ou semblable à Dieu. Elle se rapproche de lui, μετέχει τοῦ θεοῦ, par la raison et par sa force invisible, et par conséquent elle est aussi immortelle (1). 6° Toutes les autres sciences et doctrines qui ne peuvent avoir d'utilité pour la vie pratique, il les tenait pour vaines, sans but, et désagréables à Dieu, bien que lui-même il ne fût point étranger aux mathématiques, et aux spéculations des sophistes (2).

§ 116.

La méthode d'enseignement de Socrate (3) était une sorte d'accouchement intellectuel, μαιευτική, qu'il exerçait, en tirant de la conscience de chacun les principes de sa croyance naturelle, au moyen de

---

(1) *Xenoph.* Mem. 1, 4, § 8, 9. IV, 3, § 14. Cyropæd. VIII, 7. *Plat.* Phædo, c. 8 sq.

W. G. *Tennemann*, Doctrines et Opinions des socratiques sur l'immortalité de l'âme. Jena. 1791, in-8 (all.).

(2) *Xen.* Mem. 1, 1, § 15. IV, 7. *Cic.* Tusc. Qu. V, 3. Academ. 1, 4.

(3) Fr. *Menzii* Diss. de Socratis Methodo docendi non omnino præscribenda. Lips. 1740, in-4.

J. Christ. *Lossius*, De arte obstetricia Socratis. Erf. 1785, in-4.

Fr. Mich. *Vierthaler*, (*Geist*, etc.), Esprit de la méthode socratique. Salzb. 1793, in-8; 2e éd. Würzb. 1810.

J. F. *Græffe* (*Die Sokratik*, etc.), La méthode socratique selon sa forme primitive. Gœtt. 1794; 3e éd. 1798, in-8.

G. J. *Sievers*, De methodo Socratica. Slesv. 1810.

procédés vulgaires, par l'induction et l'analogie, et dans la forme du dialogue. Cette méthode lui fut suggérée par le sens simple et droit dont il était doué, ainsi que par le besoin de mettre les sophistes en contradiction avec eux-mêmes, afin de les mieux réfuter; et pour cela il s'armait de son ironie (1) ou ignorance affectée, et de sa dialectique (2).

§ 117.

Les services rendus par Socrate à la philosophie sont donc en partie négatifs, en partie positifs: négatifs, en ce qu'il s'écarta d'une vaine science, combattit les spéculations à principes étroits et exclusifs, et sut reconnaître modestement notre ignorance, mais sans distinguer avec précision ce qui est à la portée de notre connaissance de ce qui ne l'est point; positifs, en ce qu'il sut s'orienter dans le domaine immédiatement soumis à la raison, celui dont l'homme est le centre, en qualité d'être raisonnable et actif, toutefois sans une étude assez approfondie des diverses idées et des divers mobiles qui appartiennent à l'ordre pratique; de plus, en ce qu'il signala le premier la liberté et la nature comme également soumises à des lois; qu'il montra la véritable

(1) Cl. Fr. *Fraguier*, Diss. sur l'ironie de Socrate, son prétendu Démon familier, et sur ses mœurs, dans les Mém. de l'Ac. des Inscr., t. IV.

(2) *Xen.* Mem. IV, 2. *Plat.* Theætet., Meno, Sympos. p. 260. *Cic.* de Fin. II, 1.

source de toute connaissance, et qu'enfin il découvrit de nouveaux objets de recherche philosophique.

Chr. Fred. Liebegott *Simon*, Diss. (Præs. W. T. *Krug*) de Socratis meritis in philosophiam rite æstimandis. Viteb. 1797, in-4.

Fried. *Schleiermacher*, Sur le mérite de Socrate comme philosophe; dans les mém. de la classe philos. de l'Ac. roy. des sc. de Berl. 1818, in-4, p. 50 (all.).

§ 118.

Comme Socrate partageait son temps entre un grand nombre d'amis de caractères et d'esprits très-divers, les uns plus disposés à la vie active, les autres à l'étude des sciences, chacun dans des sphères plus ou moins étendues, on vit un grand nombre de disciples sortir de ses entretiens, et prendre des directions diverses par l'influence de ses leçons et surtout par celle de sa méthode si favorable au développement original des esprits (1). Les Athéniens *Xénophon* (2), cf. § 113, *Æschine*,

(1) *Cic.* De Oratore III, 16. *Diog. L.* Prooem., § 10.

(2) Né vers 450, m. 360.

Sur les prétendues lettres des philosophes socratiques, voyez ci-dessus la remarque au § 113.

A. *Goering*, Explicatur our Socratici philosophicarum, quæ inter se dissentiebant, doctrinarum principes a Socratis philosophia longius recesserint. Partenopol. 1816, in-4.

Simon (1), *Criton* et le thébain *Cébès* (2), propagèrent les doctrines de leur maître, et se formèrent un système de vie conforme aux règles de sa morale. Parmi ceux qui s'adonnèrent spécialement à la science philosophique, *Antisthène*, Athénien fondateur de l'école cynique, ensuite *Aristippe*, chef de l'école cyrénaïque, et plus tard, *Pyrrhon*, portèrent exclusivement leur attention vers la partie morale ou pratique. *Euclide* de Mégare, *Phædon* d'Élis, *Ménédème* d'Érétrie, s'occupèrent davantage de la partie théorique ou métaphysique. Le génie plus vaste de *Platon* embrassa, dans ses recherches, ces deux parties à la fois, et rapprocha les branches divisées du socratisme, dont chacune séparément suffisait à l'activité de la plupart des socratiques. Lorsqu'on réfléchit à l'esprit des cyniques, des cyrénaïques, des pyrrhoniens et des mégariques, (pour ce qui est des écoles d'Élide et d'Érétrie, nous les connaissons trop peu), enfin, à celui de l'école platonicienne, on trouve que les quatre premières écoles n'avaient saisi et développé la pensée de Socrate que par des

(1) On conteste l'authenticité des deux dialogues qui lui sont attribués. Voyez *Boeckh*, préface de l'édition intitulée : *Simonis Socratici*, ut videtur, dialogi quatuor. Additi sunt incerti auctoris (vulgo Æschinis) dialogi Eryxias et Axiochus, ed. Aug. Boeckh. Heidelb. 1810, in-8.

(2) L'écrit connu sous le titre de Πίναξ (Cebetis tabula) est attribué aussi à un stoïcien de Cyzique, vivant à une époque moins ancienne.

côtés divers vus séparément, tandis que la dernière a le mérite d'offrir une activité illimitée, alliée à l'esprit socratique, et se portant sur tous les points de la connaissance philosophique.

SYSTÈMES PARTIELS DES SOCRATIQUES.

I. *Cyniques.*

Sources : Xénophon, Platon, Aristote, Cicéron, Sextus Empiricus, Diogène de Laerte, VI.

Ge. Gottfr. *Richteri* Diss. de Cynicis. Lips, 1701, in-4.

J. Ge. *Metzchenii* Disp. de Cynicis. Kilon. 1703, in-4.

Christ. Glieb. *Joecher*, Progr. de Cynicis nulla re teneri volentibus. Lips. 1743, in-4.

Fr. *Mentzii* Progr. de Cynismo nec philosopho nec homine digno. Lips. 1744, in-4.

§ 119.

Antisthène.

Gottlob Lud. *Richter*, Diss. de vita, moribus ac placitis Antisthenis Cynici. Jen. 1724, in-4.

Lud. Chr. *Crellii* Progr. de Antisthene Cynico. Lips. 1728, in-8.

Antisthène, Athénien (1), d'abord disciple de Gorgias, ensuite ami et admirateur de Socrate, fut vertueux avec exagération et avec orgueil. Il plaçait le souverain bien de l'homme dans la vertu, qu'il faisait consister dans l'abstinence et les privations, comme moyen d'assurer notre liberté, en nous plaçant hors de la dépendance des choses du dehors; par-là, selon lui, l'homme peut atteindre la plus haute perfection, la félicité la plus parfaite, et devenir semblable à Dieu. Rien n'est beau que la vertu, rien n'est laid que le vice, τ'ἀγαθὰ καλά, τὰ κακὰ αἰσχρά. Tout le reste est indifférent, ἀδιάφορα, et par conséquent indigne d'être l'objet de nos efforts (2). De-là un système de vie éminemment simple, τὸ ζῆν κατὰ φύσιν, jusqu'à négliger les bienséances sociales; de-là aussi le mépris de la science spéculative (3), qu'il motivait par ce principe, que l'essence des choses ne se laisse point définir. Il soutenait encore qu'il n'y a que des jugemens identiques, et que nul homme ne peut en réfuter un autre (4). Il faut remarquer aussi la notion épurée qu'il avait conçue d'un seul Dieu placé au-dessus des divinités populaires (5).

(1) Fl. vers 380.

(2) *Diog. Laert.* VI, 11 sq., 103, 106.

(3) On cite pourtant de lui beaucoup d'ouvrages (*Diog. L.* VI, 15 sq.) dont il ne nous reste que deux discours imprimés dans les Orat. græc. de Reiske, t. VIII, p. 52 sq.

(4) *Arist.* Metaph. VIII, 3. V, 29. *Plat.* Sophist., p. 270.

(5) *Cic.* Nat. D. I, 13.

§ 120.

Malgré ce qu'avait de peu attrayant l'austérité extrême de sa vie, qui l'avait fait surnommer *ἁπλοκύων*, Antisthène s'attira, par sa noble fierté et par la singularité de son rôle, un grand nombre de partisans, qui furent appelés *cyniques*, soit à cause du Gymnase, *Cynosarges*, où leur maître leur donnait ses leçons, soit aussi à cause de la rudesse de leurs mœurs (1). On distingue parmi eux, celui qui, suivant la tradition, habitait dans un tonneau, ce *Diogène* de Sinope (2), qui s'appelait lui-même *κύων* (3), et qui faisait de la vertu et de la sagesse le sujet de l'ascétisme cynique (4); ensuite son disciple *Cratès*

(1) *Diog. L.* VI, 13 et 16.

(2) Né 414, mort 324 avant J.-C.

(3) *Diog. L.* VI, 20—81.

(4) Les *Lettres*, vraisemblablement supposées que l'on a sous son nom, se trouvent dans le Recueil de Lettres publié par Alde Manuce (réimp. à Genève 1606); il en existe encore vingt-deux autres dans la Notice des lettres inédites de Diogène, etc., par M. *Boissonade*, Notices et Extraits des manuscrits de la biblioth. du roi, t. X, P. II, p. 122 sq.

Ont écrit sur ce philosophe :

F. A. *Grimaldi*, La vita di Diogene Cinico. Nap. 1777, in-8.

Chph. Mart. *Wieland*, Σωκράτης μαινόμενος, ou Dialogues de Diogène de Sinope. Leips. 1770, et dans ses Œuvres.

Fried. *Mentzii* Diss. de fastu philosophico, virtutis colore infucato, in imagine Diogenis cynici. Lips. 1712, in-4.

de Thèbes (1), et sa femme, *Hipparchia* de Maronea; mais ce n'est point par des services rendus à la science que ces personnages se font remarquer. On cite moins souvent *Onésicrite* d'Egine, *Métroclès*, frère d'Hipparchia, *Monime* de Syracuse, *Ménédème* et *Ménippe*. L'école cynique fut ennoblie et finit par être absorbée par l'école stoïque; elle se releva pourtant, dans les premiers siècles après la naissance de Jésus-Christ, mais seulement par une imitation affectée du nom et des dehors, sans reproduire le noble esprit des anciens cyniques (2).

II. *Cyrénaïques.*

§ 121.

Sources : Xénophon, Aristote, Cicéron, Plutarque, Sextus Empiricus, adv. Math. VII, 11, Diog. Laert.

Frid. *Mentzii* Aristippus philosophus Socraticus, sive de ejus vita, moribus et dogmatibus commentarius. Hal. 1719, in-4.

Batteux, développement de la morale d'Aristippe, pour

Jo. Mart. *Barkhusii* Apologeticum quo Diogenem Cynicum a crimine et stultitiæ et imprudentiæ expeditum sistit. Regiom. 1727, in-4.

(1) *Diog. L.* VI, 85 sq. Cf. Juliani imperat. orat. VI, ed. Spangenb., p. 199.

(2) Luciani Κυνικός, et autres dialogues.

servir d'explication à un passage d'Horace; dans les mém. de l'Acad. des inscr. t. XXVI.

C. M. *Wieland*, Aristippe et quelques-uns de ses contemporains, 4 vol. Leips. 1800-1802 (all.). Œuvres comp. tom. XXXIII à XXXVI.

Henr. *Kunhardt*, Diss. philos. histor. de Aristippi philosophia morali, quatenus illa ex ipsius philosophi dictis secundum Laertium potest derivari. Helmst. 1796, in-4.

Aristippe de Cyrène, ville coloniale d'Afrique (1), élevé dans l'aisance, esprit léger et agréable, avait, lorsqu'il commença à fréquenter Socrate, un penchant pour les plaisirs, que ce dernier parvint à rendre plus noble, sans pouvoir le détruire (2). Il faisait consister la fin de l'homme, τὸ τέλος, dans les jouissances accompagnées de bon goût et de liberté d'esprit, τὸ κρατεῖν καὶ μὴ ἡττᾶσθαι ἡδόνων ἄριστον, οὐ τὸ μὴ χρῆσθαι (3), et il enseignait l'art de jouir de la vie. Il faisait d'ailleurs assez peu de cas de l'étude, et particulièrement des sciences mathématiques (4). Son petit-fils *Aristippe*, surnommé *Métrodidacte*, parce qu'il fut instruit par sa mère *Arété*, fille du premier Aristippe (5), développa le premier, d'après ces principes, en un système complet, la philosophie

(1) Fl. 380 avant J.-C.

(2) *Diog. L.* II, 65 sq. *Plutarch.* Adv. principum indoct. II, p. 779. *Xenoph.* Mem. II, 1; et III, 8.

(3) *Diog.* II, 75.

(4) *Diog.* II, 75. *Arist.* Met. III, 2.

(5) J. Ge. *Eck*, De Arete philosopha. Lips. 1775, in-8.

du plaisir, ἡδονισμός. Cette philosophie part des émotions sensibles, πάθη, ou de la sensation en général, et admet, pour le corps et pour l'esprit, le plaisir et la peine, πόνος; mais elle accorde la supériorité au plaisir du corps; elle considère comme le but le plus élevé de l'homme, τέλος, non pas le bonheur, εὐδαίμονια, mais seulement la volupté présente et actuelle, ἡδονὴ ἐν κινήσει, et en même temps la sagesse et la vertu comme les seuls moyens qui y conduisent (1). Enfin, toute la doctrine de ces philosophes se renfermait, à l'exclusion de la logique et de la physique, dans leur morale, comme théorie des sensations, seuls objets réels de connaissance, et les seuls qui ne puissent tromper, καταληπτὰ καὶ ἀδιάψευστα (2), et en même temps les seuls *criteria* de la vérité (3).

§ 122.

Les conséquences ultérieures de cette morale du bonheur rigoureusement appliquées à la vérité, la justice et la religion, menèrent à de nouveaux résultats quelques autres cyrénaïques (autrement appelés aussi *Hédoniques*, ἡδονικοί). *Théodore* de Cyrène, qui fut surnommé l'*Athée*, disci-

(1) *Diog. L.* II, 86 sq. *Euseb.* Præp. evang. XIV, in-18.

(2) Cf. *Diog. L.* II, 92. *Cic.* Ac. Qu. IV, 46.

(3) *Diog.* II, 86 sq. *Sext. Emp.* adv. Math. VII, 11, 15, 191—198.

ple (1) du second Aristippe, et probablement aussi du stoïcien Zénon, du sceptique Pyrrhon et d'autres (2), prenant également pour principe la sensibilité, en vint à refuser toute objectivité à nos perceptions, nia l'existence d'un *criterium* universel de la vérité, et par là prépara les voies à l'école sceptique, composa un système complet d'indifférence morale et religieuse, et reconnut le plaisir ou la gaîté, χαρά, pour le but final de notre nature. Ses partisans s'appellent les Théodoriens, Θεοδώρειοι (3). Son disciple, *Bion* de Borysthenis (4), et *Evhémère* (5) de Messène, selon quelques-uns, appliquèrent cette doc-

---

(1) Flor., vers 300.

(2) *Suidas. Diog. Laert.* 86 et 97 sq.

(3) *Sextus*, adv. Math. VII, 191 sq. *Plutarch.* Adv. Colot., XIV, p. 177. *Euseb.* Præp. evang. XIV, 18. *Diog.* II, 93, 97—100.

(4) *Bion Borysthenita*, surnommé aussi le sophiste, vivait au milieu du 3e sièc. avant J.-C.

Voy. *Bayle*, Dict.; et Marius *Hooguliet*, Specimen philosophico-criticum continens diatriben de Bione Borysthenita, etc. Lugd. Bat. 821, in-4.

(5) Les fragmens de son ouvrage intitulé Ἱερὰ ἀναγραφή, dans Diod. de Sic., Bibl. hist. ed. *Vesseling*, t. II, 633; et dans les Fragmens d'Ennius, qui l'avait traduit en latin. *Id.* Hessel, p. 212. Voyez aussi sur Evhémère et l'Evhémerisme :

Sevin, Recherches sur la vie et les ouvrages d'Evhémère; *Fourmont*, Dissert. sur l'ouvrage d'Evhémère, intitulé Ἱερὰ ἀναγραφή, etc.; et *Foucher*, Mém. sur le système d'Evhémère dans les Mém. de l'Ac. des Inscr., t. VIII, XV, XXIV.

trine à la religion populaire (1). *Hégésias*, qui enseignait à Alexandrie, sous le règne de Ptolémée, natif peut-être de Cyrène, et disciple du cyrénaïque Paræbates, était également déclaré pour l'indifférence morale, mais il pensait que l'état de volupté parfaite ne peut être atteint par notre nature, ἀδύνατὸν καὶ ἀνυπαρκτόν, d'où il concluait que la vie n'a aucun prix, et que la mort lui est préférable. De là son surnom, πεισιθάνατος (2). Il forma aussi une secte, les Hégésiaques.

§ 123.

Anniceris de Cyrène, qui paraît avoir été, comme Hégésias, disciple de Paræbates, et avoir enseigné aussi à Alexandrie, chercha, sans rien changer aux principes, à écarter de ce système ses révoltantes conséquences, et à le mettre en harmonie avec les sentimens de l'amitié et du patriotisme, au moyen des jouissances plus délicates de l'esprit de bienveillance (3); par là, le système cyrénaïque se rapprocha

(1) *Cic.* Nat. D. 1, 42. *Plutarch.* Adv. Stoicos XIV, p. 77. De Is. et Osir., t. VII, p. 420. Ed. Reiske, *Sextus*, adv. Math. IX, 17, 51, 55. *Diog.* II, 97; et IV, 46—58. *Diod. Sicul.* V, 11 et 45. *Lact.* div. instit. 1, 11.

(2) *Cic.* Tusc. Q. 1, 34. *Diog.* II, 86, 93 sq. *Val. Max.* XVIII, 9.

J. J. *Rambach*, Progr. de Hegesia πεισιθανάτῳ. Quedlinb. 1771, in-4. *Id.* dans sa Sylloge Diss. ad rem litterariam pertinentium. Hamb. 1790, in-8, n° 4.

(3) *Diog.* II, 96, 97.

de celui d'Épicure. Le succès qu'obtint ce dernier fit tomber l'école de Cyrène.

III. *Pyrrhon et Timon.*

§ 124.

Sources : Cic. de fin. II, 13, IV, 16, surtout, Sextus Empiricus. Diog. Laert, IX, 61, sq., 105, sq. Euseb. præp. evang. XIV, 18.

Cf. bibliographie au § 38, II; *a*.

G. P. *de Crouzaz*, Examen du pyrrhonisme ancien et moderne, la Haye, 1733. Ce même ouvrage par extraits dans *Formey*, le Triomphe de l'évidence; avec un disc. prélim. de M. de Haller, Berlin, 1756, 2 vol. in-8.

J. *Arrhenii* Diss. de philosophia pyrrhonia. Ups. 1708, in-4.

God. *Plouquet*, Diss. de epocha Pyrrhonis. Tubing. 1758, in-4.

J. Glieb. *Münch*, Diss. de notione ac indole scepticismi, nominatim Pyrrhonismi. Altd. 1796, in-4.

Jac. *Bruckeri*, Observatio de Pyrrhone a scepticismi universalis macula absolvendo, Miscell. hist. philos. page 1.

C. Vict. *Kindervater*, Diss. Adumbratio questionis, an Pyrrhonis doctrina omnis tollatur virtus. Lips. 1789, in-4.

Ricard. *Bodersen*, De philosophia pyrrhonia. Kil. 1819, in-4.

J. Rud. *Thorbecke*, Responsio ad qu. philos., etc., num

de Pyrrhon ou de Timon.. Au reste, ce dernier ne laissa aucun disciple célèbre.

IV. *Mégariques.*

§ 125.

Sources : Platon, Aristote, Cicéron, Sextus Empiricus, Diog. Laert. II.

J. Casp. *Guntheri* Diss. de methodo disputandi megarica. Jen. 1707, in-4.

J. Ern. Junn. *Walch*, Commentatio de philosophiis veterum criticis. Jen. 1755, in-4.

G. Lud. *Spalding*, Vindiciæ philosophorum megaricorum. Berol. 1793, in-8.

J. Ge. *Hager*, Dissert. de modo disputandi Euclidis. Lips. 1736, in-4.

Euclide de Mégare (1), avant d'être l'un des amis de Socrate, avait étudié la philosophie de l'école d'Élée. Établi à Mégare, où s'étaient réfugiés, après la mort de Socrate, la plupart de ses disciples, il y fonda une école, dont la principale occupation fut de perfectionner et de pratiquer une dialectique modifiée d'après les idées des Éléates et de Socrate. Les subtilités de cette école, déjà regardées dans l'antiquité comme un vain art de disputer (de là le surnom de philosophes *disputeurs*, ἐριστικοί), ont été

(1) Flor. vers 400 avant J.-C.

condamnées plus sévèrement encore dans ce même sens chez les modernes, qui d'ailleurs n'en ont pu recueillir une connaissance suffisante. Elles semblent avoir eu pour but de faire ressortir les difficultés que renferment le rationalisme et l'empirisme, et de pousser dans leurs derniers retranchemens quelques dogmatiques, principalement Aristote et Zénon. La philosophie pratique semble avoir peu intéressé cette école, à l'exception de Stilpon.

§ 126.

Euclide reproduisit le principe éléatique sous une forme nouvelle : Le bien est un, ἓν τὸ ἀγαθόν, et lui seul est réel et invariable ; de plus, il rejeta le raisonnement par analogie, διὰ παραβολῆς λόγους, et attaqua, dans sa polémique, non les prémisses, mais la conclusion, ἐπιφοράν, par ses conséquences (1). *Eubulide* de Milet, et son disciple *Alexinus* d'Élis, surnommé par plaisanterie ἐλέγξινος, ne sont connus que par des argumens captieux et des questions insolubles, ἄλυσα, qu'ils adressaient aux empiriques, particulièrement à Aristote, tels que : le *Tas*, σωρείτης (*acervus*), le *Menteur*, ψευδόμενος, le *Cornu*, κεραλίνης, etc. (2). *Diodore*, surnommé *Cronus*, de Jasos en Carie, selon quelques-uns, disciple d'Eubulide,

(1) *Cic.* Ac. Q. IV, 42. *Diog. L.* II, 106—107.

(2) *Diog.* II, 108 sq. *Cic.* Ac. Qu. IV, 29. *Sext. Emp.* adv. Math. VII, 13. Cf. IX, 108. A. *Gell.* N. A. XVI, 2.

nia la double signification des mots (1), porta ses réflexions sur l'idée du possible, περὶ δυνατῶν (2), et sur la vérité des jugemens hypothétiques, τὸ συνημμένον (3), enfin il proposa aussi quelques argumens contre la réalité du mouvement (4). Il eut pour disciple, et en même temps pour adversaire dans ses disputes, *Philon* le dialecticien (qu'il ne faut point confondre avec le stoïcien ni avec l'académicien du même nom). *Stilpon* de Mégare, philosophe très-respectable par son caractère (5), nia la valeur objective des idées de rapport, τὰ εἴδη, et la vérité des jugemens qui ne sont point identiques (6). Il fit consister le caractère

(1) *A. Gell.* Noct. Att. xi, 12.

(2) *Arist.* De interpret., c. ix. Metaph. viii, 3. *Cic.* De fato frag. vii, ix.

(3) *Sext. Emp.* adv. Log. ii, 11, 114 sq. Adv. Phys. ii, 115. Pyrrh. hyp. ii, 110. Adv. Math. viii, 112 sq. *Cic.* Acad. ii, 47.

(4) *Sextus*, adv. Math. x, 85 sq. ix, 363. Adv. phys. ii, 85 sq. Pyrrh. hyp. ii, 242 et 245. *Stob.* Ecl. i, p. 310. *Euseb.* Præp. evang. xiv, 23.

(5) *Diog. Laert.* ii, 113 sq. Flor., av. 500 avant J.-C.

(6) *Plutarch.* Adv. Coloten xiv, p. 174. *Diog.* ii, 119. *Plat.* Soph., t. ii, p. 240, 269, 281. Simplicius in physica, p. 26.

J. Chph. *Schwab*, Remarques sur Stilpon dans Eberhard's philos. Archiv., t. ii, n° 1 (all.).

J. Frid. Chph. *Graeffe*, Diss. qua judiciorum analyticorum et syntheticorum naturam jam longe ante Kantium antiquitatis scriptoribus fuisse perspectam contra Schwabium probatur. Gott. 1794, in-8.

du sage dans l'*apathie* ou l'impassibilité (*animus impatiens*, Senec., ep. 9.); et son disciple Zénon tira de cette idée une foule de conséquences. On cite encore, comme Mégariques, *Bryson* ou *Dryson*, fils de Stilpon, *Clinomaque* (1), et *Euphantus*.

V. *Écoles d'Élis* et *d'Érétrie*.

§ 127.

Les écoles fondées par *Phædon* d'Élis et *Ménédème* d'Érétrie (§ 118), ne se distinguent pas plus l'une de l'autre, d'après ce que nous en savons, que de l'école de Mégare. Le premier était un fidèle disciple de Socrate (2); il publia ses opinions dans des dialogues qui se sont perdus; le second, disciple de Platon et de Stilpon, continua en quelque manière l'école d'Élis à Érétrie (3). Lui et ses disciples, suivant en cela Stilpon, attribuèrent exclusivement la vérité aux propositions identiques (4), ils la refusèrent aux propositions négatives catégoriques, ainsi qu'aux propositions conditionnelles et collectives.

---

(1) *Diog. L.* II, 112.
(2) *Diog. L.* II, 105.
(3) *Diog.* II, 125 sq.
(4) *Simplicius* in phys. Aristot., p. 20. *Diog.* L. II, 135.

Systèmes plus complets sortis de l'école de Socrate.

§ 128.

Un système de philosophie dogmatique plus complet fut fondé à l'Académie par *Platon*, dans le point de vue du rationalisme; un autre par son disciple *Aristote*, dans le point de vue de l'empirisme. De l'école cynique naquit celle des *stoïciens*, et du cyrénaïsme celle des *épicuriens*. Le dogmatisme des stoïciens provoqua la contradiction de l'Académicien *Arcésilaus*, d'où naquit le scepticisme de la nouvelle Académie. Ainsi sortirent de l'école pratique de Socrate quatre systèmes dogmatiques, divergens dans la théorie comme dans la pratique, et de plus un fort scepticisme.

I. *Platon.*

§ 129.

Sources: Platon, ses œuvres, avec les Argumenta dialogorum Platonis de Tiedeman (dans le XII^e^ vol. de l'éd. de Deux-Ponts); la traduction de Schleiermacher; Guil. van Heusde specimen criticum in Platonem, acc. Wyttenbachii epistola ad auctorem. Lugd. Bat. 1803. in-8. Aristote, Cicéron, Plutarque (Quæst. Platonic.), Sextus Empiricus, Apulée, de

doctrina Platonis, Diogène de Laerte, liv. III, Timée, Suidas.

Ouvrages modernes sur la vie, la doctrine, et les ouvrages de Platon en général.

Mars *Ficini*, Vita Platonis, en tête de sa traduction de Platon.

Remarks on the Life and Writings of Plato, vith answer to the principal objections against him, and a general view of his Dialogues. Edimb. 1760, in-8. Traduit en allem. avec notes et additions, par K. *Morgenstern*. Leips. 1797, in-8.

W. G. *Tennemann*, Système de la philosophie de Platon. Leips. 1792-95, 4 vol. in-8 (all.).

Fried. *Ast*, De la vie et des écrits de Platon, rech. etc. pour introduire à l'étude de ce philosophe. Leips. 1816, in-8 (all.).

Ferd. *Delbrück*, Disc. sur Platon. Bonn. 1819, in-8 (all.).

Jos. *Socher*, Sur les ouvrages de Platon. Munich, 1820, in-8 (all.). Ouvrage relatif principalement à leur authenticité et à leur ordre chronologique.

James *Geddes*, Essay on the composition and manier of writing of the Ancients, particularly Plato. Glasc. 1748, in-8.

Sur le système de Platon en particulier.

J. Bapt. *Bernardi* Seminarium philosophiæ Platonis. Venet. 1599-1605, 3 vol. in-fol.

Rud. *Goclenii* idea philos. platonicæ. Marb. 1612, in-8.

Lud. *Morainvillière*, Examen philos. platonicæ. 1659, in-8.

Sam. *Parker*, A free and impartial censure of platonic philosophy. Lond. 1666, in-4.

J. Jac. *Wagner*, Dictionnaire de la philosophie de Platon. Goetting. 1779, in-8, avec une esquisse de cette philosophie (all.).

J. Fred. *Herbart*, De platonici systematis fundamento. Gott. 1805, in-8. Cf. avec son manuel pour servir d'introduction à la philosophie; 2e édit. IVe sect., chap. 4 (all.).

Platon, né à Athènes en 430 ou 429 avant Ch., olymp. 87, 3me ou 4me année (1), fils d'Ariston et de Périctione, de la race de Codrus et de Solon, avait reçu de la nature des talens éminens pour la poésie et la philosophie. Socrate le détermina à suivre cette dernière vocation. La carrière politique, pour laquelle il avait eu d'abord beaucoup de penchant, lui déplut de jour en jour davantage à cause des révolutions de son temps, de la licence démocratique, et de la décadence des mœurs (2). Ses talens furent heureusement cultivés par son activité laborieuse, par ses travaux en poésie et en mathématiques, par beaucoup de voyages, particulièrement en Italie et en Sicile, enfin par ses rapports habituels avec les esprits les plus distingués d'Athènes, surtout avec Socrate, dont il suivit les

(1) Il se nommait proprement Aristoclès.

(2) *Plat.* Epist. VII.

entretiens pendant huit années (1), et avec les pythagoriciens de la Grande-Grèce (2). Ainsi se forma ce grand et puissant philosophe, unique peut-être pour l'étendue et la profondeur de ses vues, et l'exposition toute vivante de ses doctrines, en même temps que par son caractère, il se plaça dignement à côté de Socrate. Il fonda dans l'*Académie* une école philosophique, qui, pendant long-temps, fut une pépinière d'hommes vertueux et de penseurs éminens. Platon mourut dans l'olympiade 108, 1, 348 ans avant Jésus-Christ.

§ 130.

Ses ouvrages, la plupart sous la forme de dialogues (3), chefs-d'œuvre de l'esprit poétique et

---

(1) *Xenoph.* Mem. III, 6. *Apulée.*

(2) Jo. Guil. *Jani* Dissert. de institutione Platonis. Viteb. 1706. De peregrinatione Platonis. *Ib.* l. ord. eod. auct.

Chph. *Ritter*, De præceptoribus Platonis. Gryphisw. 1707, in-4.

Sur ses rapports avec Xénophon :

Aug. *Boeckh*, Progr. de simultate quam Plato cum Xenophonte exercuisse fertur. Berol. 1811, in-4.

(3) J. Jac. *Nast*, Progr. de methodo Platonis philosophiam tradendi dialogica. Stuttg. 1787; et dans ses Opusc. lat. p. 2, Tubing. 1821.

J. Aug. *Goerenz*, Progr. de dialogistica arte Platonis. Viteb. 1794, in-4.

de l'esprit philosophique réunis (1), sont les seules sources incontestables où l'on puisse trouver quelques résultats positifs de ses travaux, mais non son système tout entier, auquel on ne peut arriver que par conjecture, parce qu'il avait aussi sa philosophie ésotérique et ses ἄγραφα δόγματα (2).

§ 131.

Platon, grace à la supériorité de son esprit et de son éducation philosophique, s'était placé à un point de vue supérieur, d'où il pouvait découvrir la vérité contenue dans les divers travaux de ses contemporains, tout en se préservant de leurs préoccupations exclusives (3). De cette hauteur il embrassait à la fois

---

(1) Henr. Phil. Conr. *Henke*, De philosophia mythica Platonis imprimis observationes variæ. Helmst. 1776, in-4.

J. Aug. *Eberhard*, Dissert. sur le but de la philosophie, et sur les mythes de Platon, dans ses *Vermischte schriften*. Hal. 1788, in-8 (all.).

J. Chr. *Huttner*, De mythis Platonis. Lips. 1788, in-4.

Garnier, Mém. De l'usage que Platon a fait des fables, dans les Mém. de l'Ac. des Inscr. T. XXXII.

M. *Marx*, Les mythes de Platon, dissertation dans l'*Eleutheria* gazette littér. de Fribourg, publiée par *Ehrhardt*, t. I, 2e et 3e cahier. Frib. 1819, in-8 (all.).

(2) *Plat.* Epist. II, VII, XIII. Phædr., p. 388. Alcib. pr.; de Rep. IV. *Arist.* Phys. IV, 2. De gener. et corr. II, 3. *Simplic.* in Arist. libr. de anima, I. p. 76. *Suidas.*

(3) Sophista, p. 252, 265. Cratyl., p. 345, 286.

tous les problèmes, et il considérait la philosophie théorique et la philosophie pratique comme les parties indivisibles d'un même tout. Il pensait que l'humanité ne pourra atteindre le terme de sa destination que par la vraie philosophie (1).

§ 132.

La critique des philosophies antérieures, et la conception de son propre but permirent à Platon d'établir des idées plus nettes sur ce que doit être la philosophie dans son objet, son étendue et sa forme (2). Sous le nom de cette science il comprend la connaissance de l'universel et du nécessaire, de l'absolu, ainsi que des rapports et de l'essence des choses (3); la philosophie est, selon lui, la science proprement dite. La source de la connaissance (4) n'est point le témoignage

(1) De Rep. VI, p. 76—77 Ep. VII.

(2) Sur le but de la philosophie de Platon, voyez outre l'ouvrage d'Eberhard indiqué au § précédent :

Aug. Magn. *Kraft*, De notione philosophiæ in Platonis *ἐφεσίοις*. Lips. 1786, in-4.

Gottlob. Ern. *Schulze*, De summo secundum Platonem philosophiæ fine. Helmst. 1789, in-4.

(3) Theætet., p. 141. De republ. VI, p. 69, V, p. 62. De leg. III, p. 131.

(4) Jo. Fr. *Dammann*, Diss. I et II de humana sentiendi et cogitandi facultatis natura ex mente Platonis. Helmst. 1792, in-4.

de nos sens, qui ne s'adressent qu'au variable ; ce n'est pas non plus l'entendement et le raisonnement, mais la raison (1), laquelle a pour objet l'invariable, l'être en soi, τὸ ὄντως ὄν (2). Il existe en effet certaines notions, νοήματα, propres à la raison (innées), qui sont dans l'âme comme la base de toute pensée, y résident antérieurement à toute perception particulière, et qui en même temps s'imposent à nos actes comme principes de détermination. C'est là ce qu'il appelle les Idées, ἰδέαι, les éternels types ou modèles des choses, παραδείγματα, et les principes, ἀρχαί, de notre connaissance, auxquels nous rapportons, par la pensée, l'infinie variété des objets individuels, τὸ ἄπειρον, τὰ πολλά (3), d'où il suit

(1) Phædo, p. 225.

(2) Phædr., p. 247.

(3) Outre les traités généraux ci-dessus, voyez sur les Idées de Platon les ouvrages suivans :

Scipionis *Agnelli* Disceptationes de Ideis Platonis. Venet. 1615, in-4.

Car. Joach. *Sibeth*, Diss. (Resp. J. Chr. *Fersen*) de Ideis Platonicis. Rostoch. 1720, in-4.

Jac. *Bruckeri* Diss. de convenientia numerorum pythagoricorum cum Ideis Platonis ; Miscellan. hist. philos., p. 56.

Glob. Ern. *Schulz*, Diss. philosophico-historica de Ideis Platonis. Wittenb. 1786, in-4.

Fried. Vict. Lebr. *Plessing*, Dissert. sur les Idées de Platon, comme représentant à la fois des substances immatérielles et des idées pures de la raison, dans le recueil de *César*, t. III. p. 110 (all.).

que toutes ces connaissances de détail ne sont point produites par l'expérience, mais seulement développées par elle. L'âme se rappelle les Idées à mesure qu'elle aperçoit les copies faites à leur image, ὁμοιώματα, dont ce monde est rempli, et c'est pour elle comme le souvenir d'un état antérieur où elle vivait sans être encore unie à un corps (1). Si les objets de l'expérience répondent en partie du moins aux Idées, il doit y avoir un principe commun et de ces objets et de l'âme qui en a connaissance : ce principe c'est Dieu, qui a formé les objets sur le modèle des idées (2). — Tels sont les dogmes fondamentaux du rationalisme de Platon, en vertu desquels il éleva au rang de premier principe de la philosophie le principe de l'identité et de la contradiction (3), et distingua la connaissance empirique de la connaissance rationnelle, en les partageant entre le monde des sens et celui de la pensée.

§ 133.

La division de la philosophie en logique (dialec-

Theoph. *Fœhse*, Diss. de ideis Platonis. Lips. 1795, in-4.

D. *Schauz*, (Præs. Matth. *Fremling*), De ideis Platonicis. Lund. 1795, in-4.

J. Andr. *Buttstedt*, Progr. de Platonicorum reminiscentia. Erlang. 1761, in-4.

(1) Phædo, p. 72. Phædr., p. 249.

(2) De Rep. VI, p. 116—124. Tim., p. 348.

(3) Phædr., p. 226, 230. De Rep. VI, 122. VII, 133. De Leg. III, p. 132.

tique), métaphysique (physiologie ou physique), et morale (politique), a été tout au moins amenée par Platon (1), qui exprime clairement et les principales attributions de chacune de ces sciences, et leurs relations entre elles; ainsi la philosophie lui doit d'importantes améliorations dans sa forme. Elle ne lui est pas moins redevable pour tous les travaux dont il a enrichi la matière des diverses parties dont nous venons de parler (en y joignant aussi la psychologie); bien qu'il n'ait donné lui-même que des morceaux détachés, et point de système, ne cessant au contraire d'animer les esprits à des recherches ultérieures.

§ 134.

Psychologie. Platon considère l'âme comme une force active par elle-même, se mouvant elle-même, αὐτὸ ἑαυτὸ κινοῦν (2), et relativement à son union avec le corps, il admet en elle deux parties, μέρη, savoir, la partie raisonnable, λογιστικόν, νοῦς, et la partie déraisonnable ou animale, ἀλογιστικὸν ou ἐπιθυμητικόν, unies l'une à l'autre par le θῦμος ou le θυμοειδές (3). La partie animale a commencé avec l'exil ou l'emprisonnement de l'âme déchue dans le corps (4); mais l'esprit, par la partie raisonnable,

(1) *Sextus*, adv. Math. VII, 16.
(2) De Leg. X, p. 88 sq.
(3) De Rep. IV, 349.
(4) Phædo.

la conscience des Idées; par elle il peut retourner à la vie bienheureuse des esprits. On trouve en outre dans Platon la division rendue plus distincte des facultés de connaître, de sentir et de vouloir (1), d'excellentes réflexions sur leurs opérations, et sur les différentes espèces de perception, de sentimens et de motifs déterminans de la volonté.

§ 135.

Platon a rendu à la philosophie d'autres services non moins réels en lui donnant un premier aperçu des lois de la pensée, des règles de la proposition, de la conclusion et de la preuve, de la méthode analytique; la distinction de l'universalité, *κοινόν*, et de la substantialité, *οὐσία*, dans la pensée d'avec la par-

---

(1) De Rep. IV, p. 367.

Sur la doctrine de Platon, relativement à l'âme humaine, voyez les ouvrages spéciaux suivans :

Chph. *Meiners*, Dissert. sur la nature de l'âme, allégorie de Platon, d'après le Phèdre; dans le 1er vol. de ses Mélanges, p. 120, suiv. (all.).

Carl. Leonh. *Reinhold*, Diss. sur la psychologie rationnelle de Platon; dans le tom. I de ses Lettres sur la philosophie de Kant, lett. XI (all.).

Em. Gf. *Lilie*, Platonis sententia de natura animi. Gotting. 1790, in-8.

ticularité et l'accident; les caractères propres de la vérité soigneusement observés, ainsi que l'origine du phénomène ou de l'apparence (1); le premier essai pour fonder une langue philosophique (2); la première explication de l'idée de la connaissance et de la science; le premier développement logique des idées de matière, forme, substance, accident, cause et effet, du simple mouvement et de la liberté, de la réalité en soi, ὄν, et de l'apparence, φαινόμενον; une idée plus explicite de Dieu comme être éminemment bon, ἀγαθόν, et une déduction plus précise des attributs divins (3), surtout des attributs moraux de la divinité, ainsi qu'une critique de la religion populaire; l'essai d'une démonstration de l'existence de Dieu par le raisonnement appliqué à la cosmologie (4); Dieu représenté comme auteur du monde en tant que lui ayant donné la forme, c'est-à-dire ayant introduit dans la matière brute et informe, ὕλη, τὸ ἄμορφον, l'ordre et l'harmonie, et ayant façonné, d'après les idées, le corps de l'univers en lui donnant une disposition sphérique et un mouvement circulaire, véritable corps animé gouverné par l'âme du

(1) Au sujet de la logique de Platon, voyez J. Jac. *Engel*, Essai d'une méthode pour extraire des dialogues de Platon, sa doctrine de la raison. Berl. 1780, in-8 (all.)

(2) Dans le Cratyle.

(3) De Rep. II, p. 250. VII, 133.

(4) De Leg. X, p. 68. XII, p. 229. Cf. X. p. 82 sq. Phileb., p. 244. Epinomis, p. 254 sq.

monde, semblable à un animal vivant et organisé; Dieu considéré dans sa providence comme auteur et exécuteur ou garant de la loi morale; le premier essai réfléchi d'une théodicée, suivant laquelle Dieu n'est point responsable de l'existence du mal qui provient de la matière, et d'autant moins qu'il a d'ailleurs ordonné toutes choses pour que le mal soit vaincu (1); enfin le premier développement formel

---

(1) De Rep. IV, X. *Tim.*, p. 505 sq.

Sur la cosmologie et la théologie de Platon, voyez, outre les anciens, par ex. *Proclus*, les commentaires et traductions du Timée, par ex. Lud. *Hærstel*, le Timée de Platon, doctrine et but de cet ouvrage, avec des remarques et des éclaircissemens. Brunsw. 1795, in-8 (all.); et le Timée de Platon, monument primitif et authentique de vraie physique, traduct., avec éclaircissemens, par Karl. Jos. *Windischmann*, Hademar, 1804, in-8 (all.).

Mars. *Ficini* Theologia platonica. Florent. 1482, in-fol.

Es. *Pufendorfii* Diss. de theologia Platonis. Lips. 1653, in-4.

J. Fried. *Wucherer*, Diss. II de defectibus theologiæ Platonis. Jen. 1706, in-4.

Ogilvie, The theology of Plato compared with the principles of oriental and grecian philosophers. Lond. 1793, in-8.

Dict. *Tiedemann*, Des idées de Platon sur la Divinité, dans les Mém. de la Soc. d'Antiquit. de Cassel, t. I (all.). Cf. Esprit de la philosophie spéculative, t. II, p. 114 sq.

Wilh. Glieb. *Tendemann*, Sur l'intelligence divine; dans les *Memorabilien* de Paulus. 1er cahier (all.).

Balth. *Stolberg*, De λόγῳ et νῷ Platonis. Viteb. 1670, in-4.

J. Ge. Arn. *Oelrich*, Commentatio de doctrina Platonis de

de la spiritualité de l'âme, et le premier essai de démonstration en faveur de son immortalité (1).

Deo a christianis et recentioribus platonicis varie explicata et corrupta. Marb. 1788, in-8.

C. Fried. *Stæudlin*, Progr. de phil. platonicæ cum doctrina religionis judaïca et christiana cognatione. Gott. 1819, in-4. (Voyez *Gœtt. Gel. Anz.*, n° 95, 1819).

Lud. *Hœrstel*, Platonis doctrina de Deo e dialogis ejus, etc. Lips. 1814, in-8.

Sur la matière, la formation du monde; et l'âme de l'Univers selon Platon.

Dietr. *Tiedemann*, De materia quid visum sit Platoni; Nov. biblioth. philos. et crit., vol. 1, fascic. 1.

Chr. *Meiners*, Considérations sur les Grecs, le siècle de Platon, le Timée de ce philosophe, et son hypothèse de l'âme du monde, dans le t. 1 de ses *Vermischte schriften*.

Aug. *Boeckh*, sur la formation de l'âme du monde, dans le Timée de Platon; se trouve dans le t. III des *Studien*, publ. par Daub et Creuzer (all.).

Aug. *Boeckh*, Progr. de platonica corporis mundani fabrica conflati ex elementis geometrica ratione concinnatis. Heidelb. 1809, in-4; et : De platonico systemate cælestium globorum et de vera indole astronomiæ Philolaicæ. *Ib.* 1810, in-4.

(1) Voyez les Commentaires sur le Phédon, par ex. J. Chph. *Gottleberi* Animadvers. ad Platonis Phædonem et Alcibiadem II. Adjuncti sunt excursus in quæstiones Socraticas de animi immortalitate. Lips. 1771, in-8; Fried. Aug. *Wolf*, Sur le Phédon, Berl 1811, in-4 (all.); et les ouvrages suivans :

§ 136.

C'est particulièrement à la *Morale* qu'appartient, dans Platon, l'intéressante recherche dans laquelle il approfondit la question du souverain bien et de la vertu (1). La vertu est l'imitation de Dieu ou l'effort de l'humanité pour atteindre à la ressemblance avec son auteur, ὁμοίωσις θεῷ κατὰ τὸ δυνατόν (2), ou bien l'unité et l'accord de toutes les maximes et de toutes les actions selon la raison (3), d'où résulte la félicité suprême. Il n'y a qu'une vertu qui se compose de quatre élémens, la sagesse, σοφία, φρόνησις, le courage ou la constance, ἀνδρεία, la tempérance,

---

Sam. *Weickmanni* Diss. de platonica animorum immortalitate. Viteb. 1740, in-4.

Chr. Ern. de *Windheim*, Examen argumentorum Platonis pro immortalitate animæ humanæ. Gott. 1749, in-8.

Moses *Mendelsohn's*, Phædo. Berl. 1767, in-8, 4ᵉ ed. 1776, in-8.

W. G. *Tennemann*, Doctrines et opinions des Socratiques sur l'immortalité. Jena, 1791, in-8 (all.).

Franc. *Pettavel*, De argumentis quibus apud Platonem animorum immortalitas defenditur, disp. acad. Berol. 1815, in-4.

Le Phédon de Platon expliqué et jugé surtout en ce qui concerne la doctrine de l'immortalité, par *Kuhnhardt*. Lubeck, 1817, in-8 (all.).

(1) Surtout dans le Théétète, le Philèbe, le Ménon et la République.

(2) Tim., p. 338, vol. IX, Theætet. p. 176.

(3) De Rep. IX, p. 48.

σωφροσύνη, et la probité ou la justice, δικαιοσύνη (1), autrement dites les quatre vertus cardinales; et cette vertu est l'ouvrage de la liberté ou de l'effort qui nous élève au-dessus des intérêts sensibles. Platon, dans sa philosophie pratique, concilie l'obligation rigoureuse du devoir avec l'esprit de douceur et de sociabilité, et il considère l'éducation comme une culture libre et morale de l'esprit (2). La politique est l'application en grand de la loi morale; car l'état est la réunion d'une masse d'hommes sous une même loi; son but est la liberté et la concorde. Platon représente son état constitué par la raison, ou son idéal de l'état, en ayant particulièrement égard aux mœurs et aux besoins des Grecs (3), et en le rapportant à ses vues sur l'âme (4). La beauté est la représentation sensible de la perfec-

---

(1) De Rep. IV, 443 sq.

(2) De Rep. III, p. 310. De Legib. I, p. 46 sq. II, 59.

(3) De Republ.

(4) Voyez les ouvrages suivans sur la doctrine de Platon, relative à la philosophie pratique :

Chrys. *Javelli* Dispositio moralis philosophiæ platonicæ. Ven. 1536, in-4. Et : Dispositio philosophiæ civilis ad mentem Platonis. Venet. 1536, in-4.

Magn. Dan. *Omeisii* Ethica Platonica. Altdorf, 1669, in-8.

Fr. Aug. Lud. Adolph. *Grotefend*, Commentatio in qua doctrina Platonis ethica cum christiana comparatur, etc. Gotting. 1720, in-4.

Joh. *Sleidani* Summa doctrinæ Platonis de republica et de legibus. Argentor. 1548, in-8.

tion morale et physique (1); par conséquent elle ne fait qu'un avec le vrai et le bien, et elle inspire l'amour, ἔρως, lequel conduit à la vertu (2). — Amour platonique.

§ 137.

Platon a beaucoup d'obligations à d'autres philosophes, et en particulier aux Pythagoriciens, qui lui suggérèrent cette idée importante, que tous les objets finis qui sont dans le monde consistent en un sujet variable et une forme; mais son génie marqua tout ce qu'il emprunta d'un caractère d'originalité, et sut rallier les divers essais de la philosophie dans ses directions les plus opposées à un seul système plein d'harmonie, dont les avantages sont l'unité fondée sur les Idées, la fusion en un seul et même intérêt moral de tous nos motifs d'activité spécula-

---

Joh. Jac. *Lebnitii* (Præs. *Heusde*) Dissert. Respublica Platonis. Lisp. 1776, in-4.

J. *Zentgravii* Specimen doctrinæ juris naturæ secundum disciplinam platonicam. Argentor. 1679, in-4.

Car. *Morgenstern*, De Platonis republ. Comment. III. Hal. 1794, in-8.

J. Lud. Guill. *de Geer*, Diatribe in policites platonicæ principia. Ultraj. 1810, in-8.

Fr. *Kæppen*, Politique d'après les principes de Platon. Leips. 1818, in-8 (all.).

(1) De Leg II, p. 62 sq., p. 89 sq. Sympos. Phædr. Hippias. Maj.

(2) Sympos. Phædr., p. 301. Euthyphr., p. 20.

tive ou pratique; le lien étroit qu'il établit entre la vertu, la vérité et la beauté; la multitude d'idées et de vues nouvelles que ce système contient comme en germe, enfin le puissant intérêt qu'il inspira pour la science et dont il devint lui-même l'objet. D'un autre côté ce système a aussi ses côtés faibles, savoir la distinction trop négligée des notions qui sont dues à la raison pure d'avec celles qui viennent de l'expérience, et l'origine mystique des idées. Dans la manière de Platon, l'alliance intime de l'imagination et de la raison, de l'inspiration poétique et du génie philosophique, jointe à l'absence de toute forme systématique, rend plus difficile l'intelligence de sa philosophie, et donne lieu à beaucoup de malentendus; cela même fut une cause qui influa puissamment sur les destinées extérieures du platonisme.

§ 138.

Platon attira autour de lui une foule de disciples et d'admirateurs, parmi lesquels se trouvaient des hommes d'état célèbres et beaucoup de femmes (1), entre autres *Axiothée* de Phliunte et *Lasthénie* de Mantinée. La séparation de diverses parties ou de diverses vues réunies dans sa philosophie, et la succession d'époques dominées par un esprit différent, firent naître du sein de cette doctrine plusieurs écoles. De là, la distinction de plusieurs académies; à

(1) *Diog. L.* III, 46.

l'ancienne académie appartiennent *Speusippe* d'Athènes, mort en 339, neveu et successeur de Platon (1), et le successeur de ce dernier dans l'enseignement; *Xénocrate* de Chalcédoine, m. 314 av. J.-C. (2), lequel se rapprocha de Pythagore principalement dans sa manière de s'exprimer, par exemple, en disant que l'âme est un nombre qui se meut par lui-même. Après lui présidèrent à l'Académie, *Polémon* d'Athènes (3) qui considérait comme le souverain bien une vie ordonnée conformément à la nature (4), puis *Cratès* d'Athènes (5). Enfin *Crantor* de Soli, ami et disciple de Xénocrate et de Polémon, maintint encore le système du fondateur de l'école, sauf un petit nombre d'altérations, principalement dans l'enseignement populaire pratique (6). La nouvelle Académie (voyez ci-dessous § 166 sq.) s'attacha à faire ressortir l'incertitude de la connaissance

---

(1) *Diog. L.* IV, 2 sq. Voyez sur quelques unes de ses doctrines, *Arist.* Met. VII, 2, XII, 7. *Sext.* adv. Math. VII, 145.

(2) *Diog. L.* IV, sq. *Sext.* adv. Math. VII, 16, et *alias.*

(3) En 314.

(4) *Diog. L.* IV, 16 sq. *Cic.* de fin. IV, 6.

(5) Vers 313.

(6) *Héraclide de Pont*, auteur d'ouvrages dont il nous reste encore quelques débris (ed. Geo. Dav. *Koeler.* Hal. 1804, in-8.—Voyez *Diog. L.* V, 86 sq., et Suidas), était à la fois disciple de Platon et d'Aristote : ce qui l'a fait appeler Péripatéticien par quelques auteurs.

humaine ; et le *néoplatonisme* créa une école d'enthousiaste en reconnaissant une haute lumière intérieure.

II. *Aristote.*

§ 139.

Sources : les œuvres d'Aristote et ses nombreux commentateurs, dont on doit se servir avec précaution, (entre autres Ammonius, Alexandre d'Aphrodise, Simplicius), Cicéron ; Plutarque, Sextus Empiricus, Diogène de Laerte liv. v, Suidas.

Ouvrages des modernes sur la vie et la philosophie d'Aristote en général.

Franc. *Patricii* Discussionum peripateticarum tom. iv, quibus aristotelicæ philosophiæ universæ historia atque dogmata cum veterum placitis collata eleganter et erudite declarantur. Basil., 1581, in-fol.

Melch. *Weinrichii* Oratio apologetica pro Aristotelis persona adversus criminationes Patricii. Lips. 1614, in-4.

Herm. *Conringii* Aristotelis laudatio ; Orationes duæ Helmst. 1633, in-4.

Fr. Vict. Lebr. *Plessing*, Sur Aristote ; dans les *Cæsar's Denkwürdigkeiten aus der philos. Welt.* tom. iii.

J. Gottl. *Buhle*, Vita Aristotelis per annos digesta ; dans le t. i de son édit. des œuvres d'Aristote.

Mich. *Piccarti* Isagoge in lectionem Aristotelis cum epistola Conringiana et præmissa Dissertatione de natura origine et progressu philos. Aristotelicæ ; ed. J. Conr. *Durrius.* Altd. 1667, in-8.

Petr. Joh. *Nunnesii*, Barth. Jos. *Paschasii* et Jo. Bapt. *Montorii* Oratt. tres de Aristotelis doctrina. Francof. 1591, in 8.

Mich. *Piccarti* Hypotyposis philos. Aristotelicæ. Norimb. 1504, in-8.

J. *Crassotii* Institutiones in universam Arist. philosophiam. Par. 1619, in-4.

J. Conr. *Durrii* Hypotyposis totius philos. Aristotelicæ. Altd. 1660, in-4.

* * *

Petri *Rami* Animadversiones Aristotelicæ xx libris comprehensæ. Par. 1558, in-8; et ses autres ouvrages cités plus loin.

Petri *Gassendi* Exercitationes paradoxicæ adversus Aristotel., etc. Gratianop. 1624, in-8; et dans ses Opp. Lugd.

Petri *Valeriani* Philosophia contra Aristotelem. Dantzig, 1653, in-4.

D'une autre part, voyez les ouvrages pour la défense d'Aristote, par Mart. *Dorpius*, Pet. *Gallandus*, J. *Broscius*, J. *Guilleminat*, Henr. *Stabius*, Jos. de *Munnana* contre *Valla*, *Ramus* et d'autres.

Pet. *Villemandy*, Manuductio ad philosophiæ Aristotelicæ Epicureæ et Cartesianæ parallelismum. Amst. 1683, in-8.

Ge. Paul. *Roetenbeccii* Disp. de principio Aristotelico et Cartesiano. Altd. 1685, in-4.

Sam. *Mascovii* Exerc. acad. uter in scrutinio veritatis rectius dubitet, Aristoteles an Cartesius. Regiom. 1704, in-4.

Voyez en outre les articles *Aristoteles*, *Aristotelische*

philosophie (par *Buhle*), dans la grande Encyclopédie publiée par *Ersch*, etc.; v^e^ partie (all.).

Aristote naquit à Stagire trois cent quatre-vingt-quatre ans avant J. C., Ol. 99. Le goût des études naturelles lui fut transmis par son père Nicomaque, médecin et ami d'Amyntas, roi de Macédoine. Depuis l'année 368, il fut pendant vingt ans disciple de Platon, et exerça les forces de son rare talent d'analyse sous ce grand maître, dont pourtant il s'éloigna peu après. Il devint en 343 le précepteur d'Alexandre, et dans la suite ce dernier favorisa son zèle pour les sciences en lui donnant des collections d'objets d'histoire naturelle, et des sommes d'argent pour acheter des livres (1). Il fonda en 334 une école nouvelle dans la promenade du *Lycée*, d'où vint à cette école le nom de *Péripatétique* (2); et mourut en 322 (3) à Chalcis en Eubée, probablement après avoir pris du poison, ayant été forcé de quitter Athènes, comme suspect d'athéisme Aristote a laissé de précieux ouvrages sur toutes les parties de la science des Grecs, et en particulier sur la philosophie. Ces derniers se divisent en exotériques et ésotériques ou acroamatiques (4). La destinée particulière que ses livres

(1) *Plin.* Hist. nat. VIII, 16.

(2) *Diog. L.* V, 2. *Cic.* Acad. Q. I, 4. *A. Gell.* N. A. XX, 5.

(3) Ol. 114, 3.

(4) J. Gottl. *Buhle*, Commentatio de librorum Aristotelis distributione in exotericos et acroamaticos. Gott. 1788, in-8; et dans le 1^er^ vol. de son éd. d'Arist.

ont subie (1) a rendu plus difficile la critique et l'exposition de ses doctrines, déjà obscures par elles-mêmes à cause de la concision et de la terminologie toute spéciale qu'il y emploie (2).

§ 140.

Aristote possédait à un degré éminent le talent de la distinction et de l'analyse, joint aux plus vastes connaissances tirées des livres et de l'observation de la nature. L'étude de la nature était proprement le but qu'il se proposait. De là vint qu'il rejeta les Idées (3), soutenant que toutes les pensées, même les plus élevées de l'intelligence, sont le produit de l'expérience qui en donne la matière et les développe (4); et que le monde est éternel, même dans sa forme, et non l'ouvrage d'une providence. Il n'avait point comme Platon le sentiment de l'idéal; sa philosophie ne s'adresse qu'à l'entendement. Ce n'est

(1) Voyez *Strab.* Geogr., l. IX, et *Plut.* in vit. Syllæ, c. 26. *Heyne*, Opusc. Acad., vol. 1, p. 126, et *Schneider*, Epimetrum de fatis libror. Aristotelicorum, dans son édit. de l'Hist. des animaux d'Arist. Lips. 1811, p. 76.

(2) Petr. Joh. *Nunnesius*, De causis obscuritatis Aristotelis earumque remediis, una cum vita Aristotelis a Joh. Philopono descripta, etc. Lugd. Bat. 1621.

Fülleborn (*Beiträge*, IX^e^ cahier), Sur la manière et la philosophie d'Aristote (all.).

(3) Metaph. I, 7. XII, 9.

(4) Analyt. prior. I, 30.

pas comme ce dernier de l'universel au particulier, c'est toujours du particulier à l'universel qu'il procède dans son système, véritable empirisme modifié par le rationalisme de Platon (1).

§ 141.

La philosophie selon Aristote est la science née du pur désir de savoir, la science qui connaît selon les principes (2). Il y a deux sortes de connaissances, l'une médiate, l'autre immédiate (3). La seconde est nécessaire pour que la première soit possible. C'est immédiatement par l'expérience que nous apercevons d'abord le particulier, τὰ καθ' ἕκαστα, l'universel, τὰ καθόλου, et c'est par-là que le réel et le nécessaire arrivent à notre connaissance exprimés en définitions

(1) Ici se placent les comparaisons entre les deux philosophes, par Georges de *Trebizonde* et Ge. *Gemisthus Pletho*.

En outre : Paganinus *Gaudentius*, De dogmatum Aristotelis cum phil. Platonis comparatione. Florent. 1539, in-4.

Jac. *Mazonius*, De comparatione Aristot. cum Platone. Venet. 1547, in-fol.

Jac. *Carpentarii* Platonis cum Arist. in universa philosophia comparatio. Par. 1573, in-4.

Andr. *Bachmann*, Aristoteles cum Platone comparatus. Nordh. 1629, in-4.

Rapin, Comparaison de Platon et d'Aristote. Par. 1671, in-8.

(2) Phys. II, 3. Met. I, 2.

(3) Anal. post. I, 2. II, c. 19.

et en axiomes. De la connaissance immédiate nous tirons la connaissance médiate par des raisonnemens dont la théorie est l'ouvrage de la logique; car l'objet de celle-ci est de montrer comment nous pouvons par le raisonnement reconnaître les choses pour certaines ou vraisemblables. La logique est donc l'instrument (organum) de toute science ou philosophie, mais seulement quant à la forme (restriction qui plus tard fut si souvent méconnue), car c'est l'expérience qui doit fournir la matière pour être travaillée et convertie en principes généraux (1). Le premier principe est le principe de contradiction, d'où résulte toute vérité dans le raisonnement, mais il est la règle et non l'élément constitutif de cette vérité (2). Aristote, par ceux de ses ouvrages que l'on réunit sous le titre d'*Organum*, est avec Platon le philosophe qui a rendu le plus de services à la logique (3), comme science des formes de la pensée et particulièrement comme théorie du raisonne-

(1) Anal. post. 1, 18.

(2) Analyt. post., Metaph. 1, 1. IV, 3. De anima III, 5, 6.

(3) Mich. *Pselli* Synopsis logicæ Aristotelis gr. et lat. ed. El. *Ehinger*. Aug. Vind. 1597, in-8.

Niceph. *Blemmydæ* Epitome logicæ doctrinæ Aristotelis gr. et lat. ed. Jo. *Wegelin*, ibid. 1605, in-fol.

Geo. *Anaponymi* Compendium philosophiæ seu Organi Aristotelis gr. et lat. ed. Jo. *Wegelin*, ibid. 1600, in-8.

Jac. *Carpentarii* Descriptio universæ artis disserendi ex Arist. Organo collecta et in III libros distincta. Par. 1654, in-4.

ment et de la démonstration : il y considère les jugemens ou propositions, et les idées, comme les parties dont se compose le raisonnement (1) envisagé dans le langage ainsi que dans l'esprit, et on ne doit point le rendre responsable de l'abus qu'on a fait depuis de cette science en la considérant comme un instrument propre à donner la matière et non la forme de nos connaissances.

§ 142.

Aristote élargit plus qu'aucun autre philosophe le champ de la philosophie : il y comprit toutes les sciences empiriques, rationnelles et mixtes, (uniquement à l'exclusion de l'histoire), et il paraît l'avoir divisée, tantôt en logique, physique et morale, tantôt en spéculative et pratique (2). La philosophie *spéculative* a pour objet l'ordre réel qui ne dépend point de notre volonté ; la philosophie *pratique*, l'accidentel et le volontaire. Les êtres réels sont ou invariables, ἀκίνητα, ou variables, κίνητα. Ces derniers sont périssables, φθαρτά, ou impérissables. Les choses sublunaires sont variables et périssables ; le ciel est impérissable, mais toutefois variable ; Dieu seul ne peut changer ni périr. Conséquemment la philosophie spéculative est, en raison du degré d'abstraction auquel

(1) Sophist. elench., 34 fin.

(2) *Diog. L.* v, 28.

Ge. Paul. *Roetenbeck*, Diss. Aristotelicæ philosophiæ divisionem sub examen vocans. Altd. 1705, in-4.

on s'élève, ou la physique ou les mathématiques ou la philosophie première (appelée depuis métaphysique) ; en raison de ses objets, elle devient physique, cosmologie, psychologie, théologie. La philosophie pratique comprend la morale, la politique et l'économie (1). Toutes ces parties ne sont point encore séparées et délimitées les unes par rapport aux autres selon des principes rigoureux, mais il faut savoir gré à Aristote, comme de services très-réels, d'avoir tracé le commencement d'un système encyclopédique des sciences), d'avoir soumis à une épreuve attentive les idées fondamentales et les principes de ses devanciers, d'avoir cherché à en établir lui-même par l'induction et la réflexion, auxquelles on pût ramener toutes les notions particulières ; il faut remarquer enfin la multitude d'apperçus, de questions, et d'observations isolées qui se présentent dans ses ouvrages sans faire partie du système.

§ 143.

Jac. *Carpentarii* Descriptio universæ naturæ ex Aristotele; p. I et II. Par. 1562, in 4.

Pet. *Rami* Scholarum physicarum libri VIII. Par. 1565, in-8.

Sebastiani *Bassonis* Philosophiæ naturalis adversus Aristotelem libri XII. Par. 1621, in-8.

---

(1) Metaph. I. 2. VI, I. XI, 3. Ethic. X, 9. Œcon. I, I.

Philosophie spéculative. I. *Physique* ou *philosophie naturelle.* La nature, φύσις, est la somme de toutes les choses réelles, dont l'existence ne peut être connue qu'au moyen de la perception, et de l'expérience fondée sur la perception. Les objets de la conception, les *noumènes*, νοήτα, n'existent point par eux-mêmes (1). La nature est aussi le principe intérieur des changemens d'une chose, et par là on fait la distinction d'un être naturel d'avec un produit de l'art. La science de la nature est proprement la science générale des lois des corps en tant que sujets au mouvement. Elle comprend donc le développement des idées suivantes : nature, cause, accident fin, changement (et ses espèces), infini, espace, et temps; et en outre une théorie universelle du mouvement. La nature, comme principe du changement, ne fait rien sans un but; ce but est la forme (2). Quand on parle du hasard, τὸ αὐτόματον, ce sont toujours des causes et des lois réelles qu'il faut supposer, quoique nous les ignorions. Tout changement suppose nécessairement un *substratum*, une matière, ὑποκείμενον, ὕλη, et une forme, εἶδος. Un changement, κίνησις, μεταβολή, est la réalisation du possible, ἐντελεχεία (3), en tant que

(1) Metaph. III, 2—4. V, 5.

(2) Phys. II, 4—6, 8 sq.

(3) Cf. *Suidas s. h. v.; Ancillon* père, Recherches critiques et philosophiques sur l'Entéléchie d'Aristote, dans les Mém. de l'Acad. roy. de Prusse, classe philos., aux années 1804—11. Berlin, 1815, p. 1, suiv.

possible, ἡ τοῦ δυνάμει ὄντος ἐντελεχεία ἢ τοιούτου (1). Dès lors que le possible, δυνάμει ὄν, la matière, prend une forme et se développe d'une certaine manière particulière, il est tel et non autre; tout autre état lui manque (στέρησις). La matière, la forme et la privation sont donc les trois principes du changement. Il y a lieu à changement quant à la substance, οὐσία, la quantité, la qualité et le lieu. Cette dernière condition, et en général celle de l'espace et du temps, sert de base commune à toutes les autres (2). Le lieu, τόπος, est la première limite immobile de l'élément qui enveloppe tous les corps, τὸ τοῦ περιέχοντος πέρας ἀκίνητον πρῶτον (3), c'est-à-dire la dernière limite immobile du ciel, qui touche au corps en mouvement, car il n'y a point de vide, τὸ κενόν; le temps est la mesure ou le nombre, ἀριθμός, du mouvement par rapport à l'ordre d'antériorité et de postériorité, ἀριθμὸς κινήσεως κατὰ τὸ πρῶτον καὶ ὕστερον (4). L'infini est ce qui donne toujours à concevoir une nouvelle grandeur par delà celle qu'on lui a d'abord attribuée. Il n'y a point d'être infini dans la réalité; mais seulement dans l'idée que nous en concevons. Le temps est infini, le corps et l'espace sont finis, bien que susceptibles de division à l'infini (5). Le

(1) Phys. III, 1. VIII, 1
(2) Phys. III, 1. VII, VIII, 7.
(3) Phys. IV, 4 sq.
(4) Phys. IV, 11.
(5) Phys. III, 1—7. VI, 1—9.

mouvement en général n'a, comme le temps, ni commencement ni fin. Il doit pourtant y avoir un premier moteur, qui ne soit point mu lui-même, τὸ πρῶτον κινοῦν ἀκίνητον; ce moteur doit être éternel et invariable; son être est l'activité, la vie éternelle et pure : c'est Dieu. La première mue éternellement c'est le ciel (1).

§ 144.

Cosmologie. Le monde, κόσμος, οὐρανός, est l'ensemble des êtres sujets au changement. Hors de lui il n'y a point de changement, point de temps, point d'espace. Lui-même est éternel et immuable (2). Le premier Être qui est la cause de tout mouvement, ne fait point partie du monde : celui-ci est un, forme un tout limité par le ciel, sans commencement ni fin, et de forme sphérique. La terre est le point central, le ciel est la limite. De là résultent trois mouvemens simples : vers le centre (les corps pesans, la terre); du centre à la circonférence (les corps légers, le feu); enfin, autour du centre (le cercle supérieur ou ciel). Le mouvement circulaire est le plus parfait, et le ciel supérieur, auquel il appartient, est un corps parfait et divin, indestructible, non sujet à changer ni à souffrir, et par conséquent d'une nature plus noble que les corps sublunaires. L'élément

(1) Phys. VIII, 5 sq. De cœlo II, 3 sq.

(2) De cœlo I, 12.

des astres est le principe de toute vie, de toute action et de toute pensée dans la région inférieure, et tout est placé ici bas sous son empire et sa direction. Les étoiles sont des êtres animés, ἔμψυχα; elles ont en elles-mêmes le principe de leur mouvement, quoiqu'elles se meuvent selon le cercle auquel elles sont attachées. En général, cette partie du système d'Aristote est obscure, incohérente, et semble chanceler entre des doctrines opposées (1).

§ 145.

La *Psychologie* doit à Aristote un premier essai; imparfait encore, d'une théorie régulière, fondée sur des principes d'expérience, mais auxquels se rattachent des vues spéculatives. L'âme est exclusivement et par excellence le principe actif de la vie, la forme première de tout corps physique capable de vie, c'est-à-dire organisé : ψυχὴ ἐστὶν ἐντελεχεία ἡ πρώτη σώματος φυσικοῦ ζωὴν ἔχοντος δυνάμει (2). L'âme est distincte du corps : mais comme forme, εἶδος ou ἐντελεχεία, elle en est inséparable (3). Les facultés de l'âme, δυνάμεις, sont : la génération

(1) De cœlo I, 6—12. II, 1, 2, 3, 4. De gener. et corrupt. II, 10. De gener. animal. II, 3. III, 11. Meteorol. I, 1. Metaphys. XII, 8. Physic. VIII, 2, 3, 5.

(2) De an. II, 1.

(3) De an. I, 1—4.

Ici se rapportent les Commentaires sur les livres d'Aristote qui traitent de l'âme, et les divers traités psychologiques.

et la nutrition (1), la sensibilité (2), la pensée, τὸ διανοητικόν, la volonté ou le mouvement. Néanmoins Aristote soutient l'unité de l'âme en un seul être identique, et rejette la pluralité des âmes. Ses observations sur les conditions de nos moyens de connaître, c'est-à-dire sur les sens (3), offrent un intérêt particulier, ainsi que ses réflexions sur le sens commun, κοινὴ αἴσθησις, sur la conscience qu'il observa le premier avec quelque clarté (4), sur l'imagination, φαντασία, la réminiscence, ἀνάμνησις, et la mémoire, μνήμη (5). L'intuition est la perception des formes ou idées au moyen des objets ; la pensée est la perception des idées d'après les idées mêmes, ce qui présuppose l'exercice de la sensibilité et de l'imagination (6). De là une intelligence passive, παθητικός, et une intelligence active, ποιητικὸς νοῦς. La dernière a le privilége d'être impérissable (immortalité, sans conscience ni mémoire) (7). La faculté pensante est une force distincte du corps, venant du dehors dans l'homme (8), semblable à l'élément des étoiles (9). La volonté, ὄρεξις, est l'activité et le mouvement dirigés vers des

(1) De an. II, 2, 4. de gener. anim. II, 3.
(2) De an. II, 5, 6, 12. III, 12.
(3) De an. II, 6. III, 12 sq. De sensu et sensibil.
(4) De an. III, 1 sq.
(5) De an. III, 3, et De memoria.
(6) De an. III, 4.
(7) De an. II, 1—6. III, 2 sq., 5.
(8) De gen. animal. II, 3.
(9) *Cic.* Ac. Qu. I, 7.

objets pratiques, c'est-à-dire vers le bien, qui est véritable ou apparent, selon qu'il procure une jouissance durable ou momentanée (1); elle se divise donc en βούλησις et ἐπιθυμία, volonté proprement dite et désir. La jouissance est la suite du développement complet d'une force, développement par lequel cette force elle-même se perfectionne. La plus noble jouissance résulte de la raison (2). Ainsi, Aristote regarde la raison pratique, la moralité, comme une faculté de vouloir plus relevée, qui se détermine par des jugemens, sans autre vue idéale supérieure, et en vertu de l'expérience.

§ 146.

J. G. *Buhle*, Sur l'authenticité de la métaphysique d'Aristote; dans la Biblioth. der alten Literat. und Kunst. IV^e^ cahier.

Fülleborn, Sur la métaphysique d'Aristote; dans ses *Beitræge*. V^e^ cahier (all.).

Petri *Rami* Scholarum metaphysicarum libb. XIV. Par. 1566, in-8.

La *philosophie première*, ou science de l'être en soi, était, dans Aristote, un premier essai de ce qu'on a nommé depuis *métaphysique*; cet essai devait être par conséquent encore très-imparfait. Il contient une exposition analytique des notions méta-

(1) De an. III, 9—11. Eth. III. VI.

(2) Ethic. X, 4—5, 8.

physiques ou catégories (au nombre de dix) (1), titre sous lequel on trouve comprises et développées, sans un grand ordre systématique, des notions premières de l'intelligence et de la sensibilité, et quelques notions déduites, telles que l'auteur les avait tirées par l'abstraction des faits de l'expérience (2). Là se rattache la question de l'être primitif et de ses propriétés (théologie) (3). Dieu,

---

(1) Les dix catégories, ou *prædicamenta* d'Aristote, sont : ἡ οὐσία, τὸ ποσόν, τὸ ποιόν, πρός τι, που, ποτέ, κεῖσθαι, ἔχειν, ποιεῖν, πάσχειν (substance, quantité, qualité, relation, lieu, temps, situation, possession, action, passion). De ces catégories, Aristote distingue les catégorèmes, ou *prædicabilia* qui se rapportent aux premières, et sont au nombre de cinq : Ὅρος, γένος, εἶδος, διαφορά, ἴδιον καὶ συμβεβηκός (Top. 1, 6).

Cf. Les Catégories d'Aristote avec des éclaircissemens, et présentées comme introduction à une nouvelle théorie de la pensée, par Sal. *Maimon*, Berl. 1794, in-8 (all.). — Sur l'authenticité du traité des catégories : *Krug*, Observationes crit. et exeget. in Aristotelis librum de Categoriis P. 1. Lips. 1809, in-4.

(2) Metaph. v, 7. Cf. Categor., 11, ed. Buhle.

(3) Outre les anciens ouvrages sur la Théologie d'Aristote, par Jo. *Faustius*, Hier. *Caprædonus*, Fortunius *Licetus*, et le Traité de Valerianus *Magnus* et de Zachar. *Grapius* sur l'Athéisme d'Aristote, consultez :

Joh. G. *Walch*, Exercitatio histor. philosophica de atheismo Aristotelis, Parerga academica. Lips. 1721. in-8.

Joh. Sev. *Vater*, Theologiæ Aristotelicæ vindiciæ. Lips. 1795, in-8.

Fülleborn, dans ses *Beitræge*, 3e cahier, sur la théologie naturelle d'Aristote (all.).

cause absolue du mouvement régulier (1), est l'intelligence, νοῦς, la plus parfaite, à laquelle appartient, par sa propre essence, l'activité pure et indépendante, et la félicité la plus accomplie (2); enfin il est la fin de la nature (3).

§ 147.

La *philosophie pratique* devint, par l'analyse savante d'Aristote, un système dans le point de vue empirique, et se convertit en une théorie morale du bonheur. Le point fondamental est l'idée du souverain bien et du but final. Le but final, τέλος, est le bonheur, εὐδαιμονία, εὐπραξία, ou la somme des jouissances qui résultent de l'exercice parfait de la raison (4); un tel bonheur étant ce qu'il y a de plus élevé, est aussi un état plein de dignité. Cet exercice parfait de la raison est la vertu; or, la vertu est la perfection soit de la raison spéculative soit de la raison pratique : de là, vertu intellectuelle, διανοητικὴ ἀρετή, et vertu morale, ἠθική (5). La première n'appartient dans toute sa plénitude qu'à Dieu, et emporte la suprême félicité ou la béatitude absolue;

---

(1) Cf., § 143—144.

(2) Pol. VII, 1.

(3) Metaph. I, 1. XII, 7 sq. De cœlo II, 3 sq. De gener. et corrupt. I, 6.

(4) Eth. Nic. I, 1—7. X, 5—6.

(5) Eth. Nic. I, 13. II 1.

la seconde, faite pour l'humanité, est le perfectionnement constant de la volonté raisonnable, (ἕξις, *habitus*), produit d'une résolution réfléchie, et par conséquent de la liberté, προαιρετική, dont Aristote, le premier, mit en lumière le caractère psychologique, et dont la loi est de marcher constamment entre le trop et le trop peu, τὸ μέσον, μεσότης (1). La vertu morale se produit relativement aux divers objets que l'on doit désirer ou repousser, sous sept formes principales (vertus cardinales). — Dans la vertu de la justice, Aristote comprend aussi le droit (2), qui n'est point distinct du juste. Il considère cette vertu comme consistant à rendre à chacun le sien, et il la développe en lui appliquant la proportion arithmétique et la proportion géométrique (*justitia arithmetica et geometrica*). Dans le droit, δίκαιον, il distingue celui de la famille, οἰκονομικόν, et celui de la cité, πολιτικόν; ce dernier comprend un droit naturel, φυσικόν, et un droit positif, νομικόν.

Aristotelis Ethicorum Nicomacheorum adumbratio accommodate ad nostræ philosophiæ rationem facta, Disp. Jo. Fr. Gottl. *Delbrück*. Hal. 1790, in-8.

La morale d'Aristote traduite et expliquée par Christ. *Garve*. Bresl. 1798-1802, 2 vol. in-8 (all.).

Aristotle's Ethics and Politics comprising his practical

(1) Eth. Nic. II, 6.

(2) Eth. Nic. V, 1, 6 sq.

philosophy translated from the Greek, illustrated by introductions and notes, the critical history of his life and a new analysis of his speculative works by *J. Gillies*. Lond. 1797, 2 vol. in-4.

§ 148.

Un rapport parfait avec sa Morale domine dans sa Politique et son Economique. L'une et l'autre enseignent comment cette fin de l'homme déterminée dans la morale, savoir, la vertu et le bonheur, peut être remplie dans la condition civile et domestique par une bonne constitution de l'état et de la famille (1). L'état, πόλις, est l'association complète d'un certain nombre de sociétés pour suffire en commun à tous les besoins de la vie (2). La force intellectuelle doit seule dominer. La politique est la recherche des moyens qui conduisent au but final, indiqué plus haut; son principe est l'utilité, la convenance des moyens à leur fin. De là Aristote tire sa solution de la question de la légitimité de l'esclavage (3); il ramène aussi l'éducation au but de la société politique,

(1) Ethic. VIII, 9. X, 9. — Ici se placent les traductions de la Politique et de l'Économique, par *Schlosser*. Lubeck et Leips. 1798, 2 vol., et celle de la Politique par *Garve*, avec des remarques et des dissertations par Fülleborn. Bresl. 1799 — 1802, 2 vol. in-8. (All.)

(2) Polit. 1, 2.

(3) Pol. 1, 5. *W. T. Krug*, Commentatio de notione servitutis apud Aristotelem. Jen. 1821, in-4.

cience d'elle-même, ce qui le fit considérer par plusieurs comme un athée (1). Nous avons moins de détails au sujet de *Démétrius* de Phalère (2), comme disciple de Théophraste; il joua d'ailleurs un rôle distingué comme homme d'état et orateur. Pour ceux qui vinrent après, savoir, *Lycon* ou *Glycon*, de la Troade, successeur de Straton (3), vers 270 ou 268 avant Jésus-Christ, *Hieronyme* ou Jérôme de Rhodes, son contemporain (4), *Ariston* de Ceos, successeur de Lycon (5), *Critolaüs* de Phaselis, qui alla à Rome en qualité d'envoyé avec Carnéade (6), et son successeur *Diodore* de Tyr, tout ce que nous savons de ces philosophes aristotéliciens, c'est qu'ils s'occupèrent surtout de recherches sur le souverain bien (7). Après eux, nous ignorons jusqu'aux noms

---

(1) *Diog. L.* v, 58. *Cic.* Ac. Q. iv 38. De nat Deor. i, 13 *Sext. Emp.* Hyp. pyrrh. iii, 32, 136 sq. Adv. Math. vii, 350, x, 155, 177, 228. *Simplic.* in phys., p. 168 et 225. *Lactant.* de ira Dei, 10. *Plutarch.* adv. Coloten, p 163. De plac. iv, 5. De solert. anim., p. 141. *Stob.* Ecl., p. 298—348.

Phil. Frid. *Schlosser*, De Stratone Lampsaceno et atheismo vulgo ei tributo. Viteb. 1728, in-4.

Brucker, Diss. de atheismo Stratonis; Amœnitates litterariæ de Schellhorn, t. xiii.

(2) Flor. 330.

(3) *Diog. L.* v, 65 sq.

(4) *Diog.* iv, 41. sq., 68.

(5) *Diog.* v, 70-74

(6) 155 av. J.-C.

(7) *Cic.* Ac. Qu. iv, 42. De Fin. ii, 3. v, 5.

de ceux qui présidèrent à l'école péripatéticienne jusqu'à Critolaüs (voyez § 183). Long-temps le système d'Aristote se soutint à côté de celui de Platon; plus tard on chercha à les associer, soit comme identiques, soit comme subordonnés l'un à l'autre. Dans le moyen âge, le premier, transformé en une science de formules, devint exclusivement dominant, jusqu'à ce qu'il fut à son tour vaincu par le platonisme; il ne laissa pas néanmoins d'exercer encore, par la logique, une grande influence (1).

III. *Épicure.*

§ 151.

Sources : Epicuri physica et meteorologica duabus epistolis ejusdem comprehensa ed. Jo. Glob. Schneider. Lips. 1813, in-8.

Epicuri fragmenta librorum II et XI de natura, etc., illustrata a *Rosinio* ed. Orellius. Lips. 1818, in-8.

Diogenis Laertii de vitis, dogmatibus et apophthegmatibus clarorum philosophorum lib. X gr. et lat. separatim editus atque adnotationibus illustratus a Car. Nürnberger. Norimb. 1791, in-8.

Rapprochez aussi le poëme didactique de Lucrèce de

(1) J. *Launoy*, De varia philosophiæ Aristotelicæ fortuna. Paris, 1653; 3e ed. Hagæ Comit. 1662, in-8. Recudi curavit Joh. Herm. ab Elswich Witeb. 1720, in-8.

G. Paul. *Roetenbeck*, Oratio de philosophiæ Aristotelicæ per singulas ætates fortuna varia. Altd. 1668, in-4.

rerum natura; et en outre Cicéron, Sénèque, Plutarque.

Petri *Gassendi* Animadversiones in Diogenem Laert. de vita et philosophia Epicuri. Lugd. Bat. 1649, in-fol.

Ejusdem de vita, moribus et doctrina Epicuri. ll. VIII. Lugd. 1647, in-4. Hagæ Comit. 1656, in-4.

Sam. *de Sorbière*, Lettres de la vie, des mœurs et de la réputation d'Epicure, avec les réponses à ses erreurs; dans ses lettres et discours. Par. 1660, in-4.

Jacq. *Rondel*, La vie d'Epicure. Par. 1679, in-8. Trad. en latin. Amst. 1693, in-12.

Essai d'une Apologie d'Epicure, par un adversaire de Batteux (Joh. Gottfr. *Bremer*). Berl. 1776, in-8 (all.).

Fr. Ant. *Zimmermann*, (Resp. *Zehner*) Vita et doctrina Epicuri dissertatione inaugur. examinata. Heidelb. 1785, in-4.

Heinr. Ehrenfried *Warnekros*, Apologie et vie d'Epicure. Greifsw. 1795, in-8 (all.).

Nic. *Hill*, De philosophia Epicurea Democritea et Theophrastea. Genev. 1669, in-8.

Petri *Gassendi* Syntagma philosophiæ Epicuri. Hag. Com. 1655 et 1659, in-4; et dans ses *Opp.*

Epicure (1), du bourg de Gargettos, près d'Athènes, appartenait à des parens pauvres : son père, colon à Samos, gagnait sa vie comme maître d'école, et sa mère, comme devineresse. Avec un corps faible et maladif, Épicure possédait un esprit supérieur, mais il reçut une mauvaise éducation. Un vers d'Hésiode et les ouvrages de Démocrite éveillèrent en lui,

(1) Né en 337, m. 270.

dès son jeune âge, le génie philosophique. Bientôt il suivit, à Athènes, mais d'une manière superficielle, les leçons de l'académicien Xénocrate, de Théophraste et d'autres. Dans sa trente-deuxième année, il ouvrit lui-même une école à Lampsaque, et la transporta, cinq ans après, à Athènes (1); là il enseigna, dans son jardin, une philosophie qui se recommandait par son indulgence pour les besoins des sens embellis des agrémens de la vie sociale, par son dédain pour toute superstition, et par son esprit d'élégance et d'urbanité. Un reproche qu'on peut faire peut-être à son caractère, c'est que l'orgueil le porta souvent à déprécier les travaux des autres philosophes. De ses nombreux écrits (2) nous ne possédons que quelques fragmens cités par Diogène de Laerte, et le livre περὶ φύσεως, qu'un heureux hasard a fait découvrir dans les ruines d'Herculanum.

§ 152.

Selon lui, la philosophie est l'art de conduire l'homme au bonheur par le moyen de sa raison (3). Par conséquent, l'Éthique en est la principale partie; et il ne considère que comme des accessoires la physique et la canonique; c'est le nom qu'il donne à

(1) *Diog.* x, 15.
(2) *Diog. Laert.* x, 17.
(3) *Sextus Emp.* adv. Mathem. xi, 169.

rerum natura; et en outre Cicéron, Sénèque, Plutarque.

Petri *Gassendi* Animadversiones in Diogenem Laert. de vita et philosophia Epicuri. Lugd. Bat. 1649, in-fol.

Ejusdem de vita, moribus et doctrina Epicuri. ll. VIII. Lugd. 1647, in-4. Hagæ Comit. 1656, in-4.

Sam. *de Sorbière*, Lettres de la vie, des mœurs et de la réputation d'Epicure, avec les réponses à ses erreurs; dans ses lettres et discours. Par. 1660, in-4.

Jacq. *Rondel*, La vie d'Epicure. Par. 1679, in-8. Trad. en latin. Amst. 1693, in-12.

Essai d'une Apologie d'Epicure, par un adversaire de Batteux (Joh. Gottfr. *Bremer*). Berl. 1776, in-8 (all.).

Fr. Ant. *Zimmermann*, (Resp. *Zehner*) Vita et doctrina Epicuri dissertatione inaugur. examinata. Heidelb. 1785, in-4.

Heinr. Ehrenfried *Warnekros*, Apologie et vie d'Epicure. Greifsw. 1795, in-8 (all.).

Nic. *Hill*, De philosophia Epicurea Democritea et Theophrastea. Genev. 1669, in-8.

Petri *Gassendi* Syntagma philosophiæ Epicuri. Hag. Com. 1655 et 1659, in-4; et dans ses *Opp.*

Epicure (1), du bourg de Gargettos, près d'Athènes, appartenait à des parens pauvres : son père, colon à Samos, gagnait sa vie comme maître d'école; et sa mère, comme devineresse. Avec un corps faible et maladif, Épicure possédait un esprit supérieur, mais il reçut une mauvaise éducation. Un vers d'Hésiode et les ouvrages de Démocrite éveillèrent en lui,

(1) Né en 337, m. 270.

dès son jeune âge, le génie philosophique. Bientôt il *suivit*, à Athènes, mais d'une manière superficielle, les leçons de l'académicien Xénocrate, de Théophraste et d'autres. Dans sa trente-deuxième année, il ouvrit lui-même une école à Lampsaque, et la transporta, cinq ans après, à Athènes (1); là il enseigna, dans son jardin, une philosophie qui se recommandait par son indulgence pour les besoins des sens embellis des agrémens de la vie sociale, par son dédain pour toute superstition, et par son esprit d'élégance et d'urbanité. Un reproche qu'on peut faire peut-être à son caractère, c'est que l'orgueil le porta souvent à déprécier les travaux des autres philosophes. De ses nombreux écrits (2) nous ne possédons que quelques fragmens cités par Diogène de Laerte, et le livre περὶ φύσεως, qu'un heureux hasard a fait découvrir dans les ruines d'Herculanum.

Selon lui, la philosophie est l'art de conduire l'homme au bonheur par l'usage de sa raison (3). Par conséquent, l'Éthique est la principale partie; et il ne considère que comme accessoires la physique et la canonique, nom qu'il donne à

(1) *Diog.* x, 15.
(2) *Diog. Laert.* x.
(3) *Sextus Emp.* adv. [illegible] 169.

la partie dialectique qui sert d'introduction à son système (1). Cette doctrine du bonheur présente d'ailleurs peu d'originalité ; c'est surtout par sa forme qu'elle appartient en propre à Épicure. En effet, sa philosophie est un eudæmonisme entremêlé de quelques idées morales, appuyé sur la physique des atomes perfectionnée, avec une théologie appropriée à cette physique, système qui, rigoureusement suivi dans ses conséquences, doit certainement conduire à l'immoralité.

§ 153.

La théorie de la représentation sur laquelle est fondé le système d'Épicure, est empruntée à Démocrite, et repose sur l'hypothèse des subtiles émanations des corps, ἀπόῤῥοιαι, ἀποσίδοσις, et des émissions d'images qui en résultent et se dispersent dans l'air (§ 105). Le contact de ces images avec les organes sensibles produit les perceptions qui répondent parfaitement aux objets eux-mêmes, ainsi que les représentations imaginaires qui se distinguent des perceptions par une plus grande subtilité, par des combinaisons fortuites et un moindre rapport avec les objets. La connaissance de l'objet est comprise dans l'acte immédiat de la perception sensible, ἐπαίσθησις. De ce même acte résultent aussi les idées générales, qui sont

(1) *Senec.* Ep. 89. *Diog. L.* x, 24-31.

d'avance en germe dans la sensibilité, προλήψεις (1); toutefois l'entendement contribue aussi pour sa part à les former (2). Toute apperception des sens et de l'imagination est vraie, parce qu'elle répond nécessairement aux images qui leur sont envoyées, et elle ne saurait être ni prouvée ni contredite, ἐναργής, ἄλογος. Les jugemens, au contraire, δόξαι, sont vrais ou faux, selon qu'ils répondent ou non aux perceptions sensibles, d'où il suit que c'est par celles-ci qu'on doit toujours les vérifier. Les sentimens, πάθη, sont nos critères, quant à ce que nous devons choisir, αἵρεσις, et rejeter, φυγή. Il n'y a point de loi nécessaire de la pensée; autrement il y aurait une fatalité. Tels sont les principes de sa canonique (3).

§ 154.

La morale d'Épicure, avec des réflexions, par M. le baron *des Coutures*. Par. 1685. Id. augmenté par *Rondel*, La Haye, 1686, in-12.

La morale d'Épicure, tirée de ses propres écrits par l'abbé *Batteux*. Par. 1758, in-8.

Magni *Omeisii* Diss. Epicurus ab infami dogmate,

---

(1) Joh. Mich. *Kern*, Diss. Epicuri prolepsis seu anticipationes sensibus demum administris haustæ, non vero menti innatæ, in locum Cic. de nat. D. 1, 16, Gott. 1756, in-4.

(2) *Diog.* x, 31 sq.; 46 sq. 52. *Lucret*, IV, particulièrement aux vers 471-476, 226-753. *Cic.* Divin. II, 67.

(3) *Diog.* x, 32. *Sext.* adv. Math. VII, 203 sq. *Cic.* Ac. Qu. IV, 25, 32. *Nat. D.* 1, 25. De fato, 9, 10.

quod summum bonum consistat in obscœna corporis voluptate, defensus. Altd. 1679, in-4.

Recherche sur les opinions partielles et exclusives de l'école Stoïcienne et de l'école d'Epicure, dans leur théorie de l'origine du bonheur (par E. Platner); dans la *Neue Biblioth. der Schœnen Wissenschaften*, t. XIX (all.).

Remarque. Différence entre le système du bonheur des Cyrénaïques et celui d'Epicure, qui paraît avoir éclairci et perfectionné le sien successivement et à mesure que la contradiction lui fesait voir les défauts du précédent. Voyez *Diog.* X, 6, 131, 137. *Cic.* Tusc. Qu. III, 18. Fin. I, 17.

Morale. Le plaisir est le souverain bien de l'homme; car tous les êtres vivans, dès leur naissance, recherchent le plaisir et fuient la peine. Or, le plaisir consiste dans l'activité et le repos de l'âme, ou dans la jouissance des sensations agréables, et l'absence des sensations pénibles, ἡδονὴ ἐν κινήσει, ἡδονὴ καταστηματική. Épicure considère donc comme la fin et le but de l'homme ce bien-être, qui consiste à être affranchi des maux corporels et des troubles de l'âme; et il place le souverain bonheur dans un état entièrement exempt de peine, lequel résulte de la satisfaction des besoins, appétits et désirs naturels et nécessaires (1). Toutes nos sensations sont en soi égales en valeur et en dignité, mais elles diffèrent

(1) *Diog.* X, 131-136-137-139. *Cic.* Fin. I, 9, 11.

beaucoup quant à leur intensité, leur durée et leurs suites. Les plaisirs et les peines de l'esprit sont plus grands que ceux du corps. Il est donc nécessaire, pour arriver au bonheur, de savoir faire un choix, αἵρεσις, et de diriger les désirs à l'aide de la raison et de la liberté, ou de la force individuelle indépendante de la nature, qu'Épicure explique d'une manière peu philosophique (1). La prudence, φρόνησις, est en conséquence la vertu principale; à côté d'elle se placent la modération et la justice. La vertu en général n'a de prix que par ses suites, parce qu'elle est inséparablement unie au plaisir (2). Les contracts sont la source du droit; leur but est l'utilité réciproque des contractans, et l'avantage qui en doit résulter est le principe obligatoire de leur accomplissement (3). Parfois Épicure tirait ses maximes d'une source plus pure (4), par cette même inconséquence qui força ses adversaires eux-mêmes à faire l'éloge de sa vie (5).

§. 155.

Gualt. *Charleton*, Physiologia Epicureo - Gassendo - Charletoniana, etc. Lond. 1654, in-fol.

---

(1) *Diog.* x, 144. *Cic.* Nat. D. 1, 25.
(2) *Diog.* x 129-140-142.
(3) *Diog.* x, 150, 151.
(4) *Diog. L.* x, 135. *Cic.* Tusc. Qu. II, 7.
(5) *Cic.* Tusc. Qu. III, 20. *Senec.* De vita beata. 13.

Gottfrid. *Ploucquet*, Diss. de cosmogonia Epicuri. Tub. 1755, in-4.

Restaurant, L'accord des sentimens d'Aristote et d'Epicure sur la physiologie. Lugd. Bat. 1682, in-12.

Physique. La science de la nature est en partie subordonnée à la morale, et elle doit se proposer de délivrer l'homme de toute terreur superstitieuse en présence des phénomènes célestes, des dieux, de la mort et de ses conséquences, vaines craintes qui troublent son bonheur (1). Dans cette vue, Épicure ne pouvait rien trouver de plus convenable que la doctrine des atomes, qu'il augmenta d'un grand nombre d'hypothèses, et d'après laquelle il tâcha d'expliquer les divers phénomènes naturels. Si l'on admet des corps composés comme objet de nos perceptions, on est conduit à supposer des élémens simples et invariables, des atomes. Outre la pesanteur, la forme et le volume, et outre le mouvement primitif et uniforme en sens perpendiculaire, les atomes ont encore un mouvement détourné ou oblique (2), en faveur duquel Épicure ne fournit aucune preuve. Les divers mouvemens mécaniques des atomes dans le vide, τὸ κένον, ou l'espace, τόπος, χώρα, ont produit des aggrégats ou corps, et même l'univers entier, qui est aussi un corps, et qui, dans

(1) *Diog.* x, 81 sq., 142 sq. *Lucret.* 1, 147. *Plutarch.* Non posse suaviter vivi secundum Epicurum, 8, 9.

(2) *Lucr.* II, 217. *Cic.* Fin. 1, 6.

son ensemble, est immuable et infini, quoique variable et périssable dans ses parties ou dans les mondes dont il se compose (1). Le monde étant imparfait, et n'offrant que des scènes de misère, de destruction et de mort, imperfections qui se manifestent surtout dans l'homme, on ne peut le considérer comme l'ouvrage d'une cause intelligente. De plus, une telle origine du monde est inconcevable, et ne peut se concilier avec la condition paisible et bienheureuse des Dieux (2). Toutes les causes finales que présente le monde sont purement fortuites (3). — L'âme en particulier est de nature corporelle, attendu sa sympathie avec le corps; mais c'est une matière plus délicate renfermée dans une autre plus grossière. Les parties qui la composent sont la chaleur, l'air, le vent, et une matière sans nom, de laquelle dépend la sensibilité; ce dernier élément est placé dans la poitrine, les autres répandus dans tout le corps (4). Le corps et l'âme sont unis de la manière la plus intime; la dernière naît avec le corps, et périt avec lui par la dissolution des atomes qui les composent (5). Notre âme, s'il fallait la con-

(1) *Diog.* x, 39, 43 sq., 73 sq. *Lucret.* II, 61 sq.

(2) *Diog.* x, 139-76-77. *Lucret.* v, 157-235. III, 859-984. *Cic.* Nat. D. I, 9-16.

(3) *Lucret.* IV, 851.

(4) *Diog.* x, 63 sq. *Lucret.* III, 31 sq., 95 sq., 138-188-204 sq. *Sextus Emp.* Hypotyp. pyrrh. 187-229.

(5) *Lucr.* III, 224 sq., 396 sq., 426 sq. *Diog.* 64 sq.

cevoir comme immortelle, serait en opposition avec toutes les conditions d'un être immuable et éternel (1). Épicure combat aussi, par quelques argumens, l'immortalité de l'âme, que Platon avait enseignée. La mort n'est point un mal (2).

§ 156.

Jo. *Fausti* Diss. de deo Epicuri. Argent. 1685, in-4.

J. Conr. *Schwärz*, Judicium de recondita theologia Epicuri. Comment. I, II. Cob. 1718, in-4.

Jo. Henr. *Kronmayer*, Diss. (præs. Gottl. *Stolle*) de Epicuro, creationis et providentiæ divinæ assertore. Jen. 1713, in-4.

Joh. Achat. Fel. *Bielke*, Diss. qua sistitur Epicurus atheus contra Gassendum, Rondellum et Baelium. Jen. 1741, in-4.

Chph. *Meiners* (*Abhandl. üb. Epic. Charact.*), Dissert. sur le caractère d'Epicure, et ses contradictions dans la théorie de la divinité; Vermischte Schriften. t. II, p. 45 sq.

Théologie. Les conséquences de tout ce système semblent conduire plutôt à l'athéisme qu'au théisme, ainsi que les anciens l'avaient eux-mêmes remarqué (3); aussi quelques stoïciens, entre

(1) *Lucr.* III, 857 sq.

(2) *Diog.* X, 139. Cf. 124 sq. *Lucr.* III, 670 sq.

(3) *Plutarch.* Non posse suaviter vivi sec. Epicur. c. 8.

autres Posidonius, regardaient-ils Épicure comme un athée déclaré (1); mais il est plus exact de reconnaître en lui un théiste inconséquent, affirmant l'existence des Dieux, et s'expliquant sur leur nature avec toute la hardiesse du dogmatisme. Il démontre leur existence par l'universalité des idées religieuses; ces idées, selon sa théorie de la connaissance, sont le produit d'objets réels qui leur correspondent et nous les communiquent. Les Dieux sont des aggrégats d'atomes ayant la figure humaine, la plus parfaite de toutes les figures; mais ils n'ont qu'une substance assez analogue au corps humain, sans être la même; ce sont des êtres éternels, impérissables et souverainement heureux; comme tels, ils sont dignes de nos hommages, quoiqu'ils vivent, au sein de l'espace intermédiaire, dans un repos et une indifférence qui fait leur félicité, sans exercer aucune influence sur la marche du monde.

§ 157.

Épicure eut un grand nombre de disciples, parmi lesquels on distingue *Métrodore* (2) et son frère *Timocrate*, *Colotès*, celui contre lequel est dirigé un traité de Plutarque; *Polyænus*, *Leonteus* et sa femme *Themista*, tous trois de Lampsaque; puis un autre *Métrodore* de Stratonique, qui passa ensuite

(1) *Cic.* Nat. D. 1, 30-44.
(2) *Diog. L.* x, 22 sq.

à l'Académie (1); et l'amie, la confidente d'Épicure, la célèbre courtisanne *Léontium* d'Athènes: viennent ensuite *Hermachus* de Mitylène, successeur d'Épicure (2); et plus tard, *Polystrate*, *Dionysius*, *Basilides*, *Apollodore*, *Zénon* de Sidon, *Diogène* de Tarse, et *Diogène* de Séleucis, *Phædrus* et *Philodème* de Gadara, etc. Son école subsista longtemps sans éprouver de modifications importantes (3). On trouve les raisons de cette fixité dans l'esprit de cette philosophie, et dans le respect profond des sectateurs d'Épicure envers leur maître. De plus, il s'était appliqué à préserver d'avance sa doctrine de tout changement essentiel, en la fondant sur des propositions formelles, ou maximes générales, κύριαι δόξαι (4). Si, d'un côté, cette philosophie éteignait tout idéal dans l'âme humaine, elle la prémunissait, d'un autre côté, contre la superstition, mais elle n'obtenait cet avantage qu'aux dépens des croyances qui appartiennent à la raison (5).

---

(1) *Diog.* x, 9.

(2) 270 avant J.-C.

(3) *Sen.* Ep. 33.

Quels sont les vrais épicuriens et les vrais sophistes? (Voyez *Diog.* x, 26.)

(4) *Lucret.* III, 14. *Cic.* Fin. I, 5-7. II, 7. *Diog.* x, 12-13.

(5) *Lucian.* Alexander.

IV. *Zénon et les Stoïciens.*

§ 158.

Sources. L'hymne de Cléanthe, et les fragmens de Chrysippe et de Posidonius; Cicéron, Sénèque, Arrien, Antonin, Stobée, Diogène de Laerte, VII, Plutarque dans plusieurs traités contre les Stoïciens, Simplicius.

Ouvrages modernes.

Hemingii *Forelli* Zeno philosophus leviter adumbratus, Exercitatio academica. Ups. 1700, in-8.

Justi *Lipsii* Manuductio ad stoicam philosophiam. Antwoerp. 1604, in-4. Lugd. Bat. 1644, in-12; et dans ses *Opp.*

Thom. *Gatakeri* Diss. de disciplina stoica cum sectis aliis collata; en tête de son édit. d'Antonin. Cambridge, 1653, in-4.

Fr. *de Quevedo*, Doctrina stoica, in ejus opp. t. III. Bruxell. 1671, in-4.

Jo. Fr. *Buddei* Introduct. in philos. stoicam, en tête de l'édition d'Antonin de Wolle. Lips. 1729, in-8.

Dan. *Heinsii* Oratio de philos. stoica; in suis orationib. Lugd. Bat. 1627, in-4 p, 326, sq.

Dietr. *Tiedemann*, Système de la philosophie stoïcienne Leips. 1776, 3 vol. in-8; et dans son Espr. de la philosophie spéculative (All.).

Joh. Alb. *Fabricii* Disp. de cavillationibus Stoicorum. Lips. 1692, in-4.

Zénon naquit à Cittium en Chypre (1); il était fils de Mnaséas, riche marchand. Déjà formé par une bonne éducation, le hasard et son penchant le conduisirent vers les écoles des socratiques. Il suivit le cynique Cratès, les mégariques Stilpon et Diodorus Cronus, et les académiciens Xénocrate et Polémon, Stilpon et Xénocrate pendant dix années; il eut ainsi l'avantage de pouvoir rapprocher plusieurs divisions de l'école socratique. Ses travaux eurent pour objet de fonder un large système de la connaissance humaine qui pût résister au scepticisme, et en particulier d'établir en morale des principes rigoureux, auxquels il sut conformer sa propre conduite. — Il forma (2), dans le portique, στόα, à Athènes, une école qui s'illustra par une foule de philosophes habiles et passionnés pour la vertu, ainsi que par son influence dans le monde sur la vie pratique, et par sa lutte contre les vices et le despotisme. Zénon mourut après Épicure (3). Son système fut étendu, développé et perfectionné, pendant le cours d'une longue rivalité avec les autres écoles, particulièrement avec celle d'Épicure, et de la nouvelle Académie. Les principaux soutiens de cette école furent *Persæus* ou *Dorothée* de Cittium(4),

(1) Vers 340.
(2) Vers 300 avant J.-C.
(3) Entre 264-260 environ.
(4) *Suidas* s. v. Persæus et Hermagoras.

Ariston de Chio (1), lequel fonda une école séparée, et se rapprocha de l'école sceptique (2), *Hérillus* de Carthage (3); enfin l'élève et le digne successeur de Zénon, *Cléanthe* d'Assos (4). Vinrent ensuite le disciple de ce dernier, *Chrysippe* de Soli ou de Tarse, la colonne du portique (5); puis son disciple *Zénon* de Tarse (6),

---

(1) Godofr. *Buchneri*, Diss. hist. philos. de *Aristone* Chio, vita et doctrina nota. Lips. 1725, in-4.

Jo. Ben. *Carpzovii* Diss. Paradoxon stoïcum Aristonis Chii: Ὁμοῖον εἶναι τῷ ἀγαθῷ ὑποκριτὴν τὸν σοφόν, novis observationibus illustratum. Lips. 1742, in-8.

(2) Il faut le distinguer d'Ariston de Céos, le péripatéticien, § 150.

(3) Percœus, Ariston et Hérillus floriss. v. 260.

Quill. Traugott. *Krug*, Herilli de summo bono sententia explosa non explodenda, Symbolar. ad hist. philos. partic. III. Lips. 1822, in-4 (D'après un passage de Cic. de offic. 1, 2.).

(4) Florissait vers 264 avant J.-C.

Hymne de Cléanthe à l'Être-Suprême, en grec et en allemand, accompagné d'une exposition des principales maximes de la philosophie stoïcienne, par Herm. Heimart *Cludius*. Gœtt. 1786, in-8 (all.).

Gottl. Chr. Fried. *Mohnike*, Cléanthe le stoïcien. Greifswald. 1814, in-8 (all.).

J. Fr. Herm. *Schwabe*, Specimen theologiæ comparativæ exhibens Κλεάνθους ὕμνον εἰς Δία, Jen. 1819.

(5) *Cic.* Acad. Qu. IV, 24. *Diog.* VII, 183. Il était né en 280, et mourut en 212 ou 208 avant J.-C.

J. Fr. *Richter*, Diss. de Chrysippo stoico fastuoso. Lips. 1738, in-4.

et *Diogène* de Babylone, qui alla à Rome en qualité d'envoyé avec Carnéade et Critolaus, vers 155; plus tard, *Antipater* de Tarse ou de Sidon (1); *Panætius* de Rhodes, qui lui succéda à Athènes, enseigna aussi à Rome, et accompagna à Alexandrie Scipion-l'Africain (2); enfin *Posidonius* d'Apamée en Syrie, disciple du précédent, surnommé le *Rhodien*, à cause de l'école qu'il établit à Rhodes (3). Lorsqu'on aura épuisé toutes les sources historiques relatives à ces philosophes, il ne sera pas encore facile de rapporter avec exactitude à chacun d'eux les parties de la doctrine stoïque qui leur appartiennent. Ici nous

---

Ge. Albr. *Hagedorn*, Moralia chrysippea e rerum naturis petita. Altd. 1685, in-4.

Joh. Conr. *Hagedorn*, Ethica Chrysippi. Norimb. 1715, in-8.

(6) Vers 212.

(1) Vers 146.

(2) Il florissait vers 130.

Mémoires sur la vie et les ouvrages de Panætius, par l'abbé *Sévin*, dans les Mém. de l'Acad. des Inscr., t. x.

Car. Günth. *Ludovici* Progr. Panætii vitam et merita in Romanorum tum philosophiam tum jurisprud. illustrans. Lips. 1733, in-4.

Fr. Ge. *van Lynden*, Diss. historico-critica de Panætio Rhodio, philos. stoico. præs. Dan. Wyttenbach. Lugd. Bat. 1802, in-8.

(3) Il florissait vers 103.

Fr. *Bake*, Posidonii Rhodii reliquiæ doctrinæ, collegit atque illustravit. Lugd. Bat. 1810, in-8.

ne pouvons donner place qu'aux principes et aux formes générales du système.

§ 159.

La philosophie, selon les stoïciens, est la science de la perfection humaine (σοφία, la sagesse), laquelle se manifeste dans la pensée, dans la connaissance et dans l'action. Elle montre à l'homme le chemin qui le conduit à ce terme élevé; ses trois parties principales sont la logique, la physiologie (dans le sens le plus étendu), et la morale. Cette dernière est la science importante, et les deux autres lui sont subordonnées comme ses moyens. Toutefois les stoïciens ne purent jamais lui donner des principes solides et une forme systématique, parce qu'ils obéissaient au principe de l'empirisme; leur maxime fondamentale était : suivre la nature (1).

§ 160.

La logique de Zénon et de ses successeurs a beaucoup plus d'étendue que celle d'Aristote, parce qu'elle fait partie intégrante de la science du sage, qu'elle se propose pour objet la matière même des vérités, et qu'elle comprend en soi une partie de la psycologie,

(1) *Cic.* Fin. III, 21. IV, 2. Ac. Qu. I, 10 sq. *Senec.* Ep. 89. *Plutarch.* Decret. philos. proœm., et De stoicorum repugn., p. 342. *Diog.* VII, 40 sq., 54.

de la logique proprement dite, de la grammaire et de la rhétorique. Elle était spécialement destinée à fonder, en opposition à l'incertitude et au caprice des opinions vulgaires, une science solide et stable, la seule qui convienne au sage; elle devait lui donner la pierre de touche du vrai et du faux. Elle se fonde sur une théorie des perceptions. Toute perception primitive résulte d'impressions produites sur l'âme, et s'appelle, à ce titre, φαντασία, *visum*. De ces premières perceptions sensibles, la raison, force active supérieure et dirigeante, τὸ ἡγεμονικόν, engendre toutes nos autres notions et jugemens. Les véritables sont ce que Zénon appelle φαντασίαι καταληπτικαί, autrement, καταλήψεις, c'est-à-dire celles qui sont vérifiées par leur objet même, et correspondantes à cet objet, auxquelles s'attache toujours un libre assentiment, et qui font la base de la science. La règle du vrai est par conséquent la droite raison, ὀρθὸς λόγος, qui conçoit l'objet conformément à ce qu'il est. C'est sur cet empirisme dogmatique que reposait le système de Zénon. Chrysippe marqua avec plus de précision encore la différence entre les notions sensibles, αἰσθητικαί, et les notions qui ne viennent point des sens. Ces dernières sont produites par la comparaison des premières entre elles, et par leur réunion en une notion collective ou générale; cette réunion a lieu tantôt involontairement, tantôt par une application volontaire de la pensée, et de là résultent d'une part des notions naturelles, φυσικαὶ ἔννοιαι καὶ προλήψεις, de

l'autre, des notions acquises artificiellement, ἔννοιαι; les naturelles constituent le sens commun, κοινὸς λόγος, qui est le criterium de la vérité (1). La souplesse d'esprit, on peut même dire la subtilité minutieuse de Chrysippe se montre particulièrement dans la manière dont il perfectionna la syllogistique, et particulièrement dans sa théorie des raisonnemens hypothétiques et disjonctifs.

§ 161.

Justi *Lipsii* Physiologiæ stoicorum libri III. Antwoerp. 1610, in-4.

Th. A. *Suabedissen*, Programma : cur pauci semper fuerint physiologiæ stoicorum sectatores. Casel. 1813, in-4.

La prétention de la physiologie de Zénon était de rendre compte, sans hypothèses, des notions communes sur les objets réels de la nature, de telle sorte que les croyances pratiques pussent être fondées sur cette base. De tous les anciens systèmes, celui d'Héraclite, fondé sur le λόγος qui pénètre toutes choses, parut à Zénon s'accommoder le mieux à l'objet qu'il avait en vue, et à son idée fondamentale que les êtres immatériels sont des chimères (2).

---

(1) *Cic.* Acad. Qu. I, 11. II, 42. *Plutarch.* Dogm. IV, 11. *Diog.* VII, 54. *A. Gellius*, XIX, 1.

(2) *Cic.* Ac. Q. I, 11.

Tout ce qui est réel, tout ce qui peut agir ou souffrir est corps, selon les Stoïciens. Ils distinguent aussi des corps solides, στερεά, et des corps non solides. Le lieu, l'espace, le temps sont des choses incorporelles (1). Chrysippe fit de plus la distinction du vide et de l'espace, et jugea le premier l'infini comme le temps. Il y a deux principes éternels, ἀρχαί, de toutes choses; l'un passif, la matière, ὕλη (2); l'autre actif, Dieu, le principe plastique, qui ne fait qu'un avec la nature, et duquel dérivent l'action, la forme et la constitution finale des choses dans le monde. Dieu est un feu vivant artificiel, non semblable au feu ordinaire; il est nommé aussi πνεῦμα ou æther (3), et il forme, engendre et pénètre toutes choses, suivant des lois, λόγοι σπερματικοί; c'est la raison universelle qui s'exerce sur la matière, c'est la loi de toute la nature (4).

Diverses preuves furent données par les Stoïciens en faveur de l'existence de Dieu, et en particulier par Cléanthe et Chrysippe (5).

Dieu, d'après ce qui précède, est donc dans le

---

(1) *Diog. Laert.* VII, § 134—135. *Plutarch.* adv. Stoic.

(2) *Diog. L.* VII, 150.

(3) *Cic.* Nat. D. II, 14. *Diog. Laert.* VII, 139. *Stob.*, p. 538.

(4) *Cic.* Ac. Qu. I, 11. Nat. D. II, 8-9-14-22-32. *Sextus* adv. Math. IX, 101. *Diog.* VII, 134 sq., 147—156 sq. *Stob.* Ecl. phys. I, p. 312-538.

(5) Guill. Traug. *Krug*, Progr. de Cleanthe divinitatis assertore ac prædicatore. Lips. 1819, in-4.

monde, non hors du monde. Ce dernier est lui-même un être vivant et divin. De là, l'association dans cette doctrine de la providence, προνοία, et du destin, εἱμαρμένη, considéré comme la concordance nécessaire des causes et des effets dans le monde (1); l'idée de concordance amena Chrysippe à la doctrine du déterminisme; de là encore l'optimisme (2), la divination, μαντική, et l'interprétation du polythéisme mythologique par la physiologie et la théologie (3). De même que le monde a été produit par le feu, lorsque du sein de la matière primitive, les quatre élémens, στοιχεῖα, avec lesquels Dieu forma toutes choses, se divisèrent (4); de même c'est par le feu que le monde doit périr un jour (5). Cette combustion ou résolution par le feu à l'état de la matière

(1) *Plut.* De stoic. repugn., p. 1056. *Stob.* Ecl. phys., p. 1, p. 180.

(2) Joh. Mich. *Kern*, Disp. Stoicorum dogmata de Deo. Gotting. 1764, in-4.

Jac. *Brucker*, De providentia stoica in Miscell. hist. philos., p. 147.

S. E. *Schulze*, Commentatio de cohærentia mundi partium earumque cum Deo conjunctione summa secundum stoicorum disciplinam. Viteb. 1785, in-4.

Mich. Heinr. *Reinhard*, Progr. de Stoicorum Deo, Torgav. 1737, in-4. Et. Comment. de mundo optimo præsertim ex stoicorum sententia. Torgav. 1738, in-8.

(3) *Cic.* Nat. D. I, II, III. De fato c. 12, 13, 17. *A. Gellius*, N. Att. VI, c. 2.

(4) *Diog.* VII, 142.

(5) *Cic.* Nat. D . II, 46.

primitive, ἐκπύρωσις τοῦ κοσμοῦ, a été rejeté par quelques Stoïciens des époques suivantes (1), entre autres par Zénon de Tarse, Panætius et Posidonius (2).

§ 162.

L'ame est un air ardent, πνεῦμα ἔνθερμον, faisant partie de l'ame du monde, mais, comme toute individualité réelle, elle est corporelle et périssable (3). Cléanthe et Panætius allèrent jusqu'à tâcher de démontrer sa condition mortelle (4). Elle se compose de huit parties ou forces; l'une de ces parties, la force fondamentale, ἡγεμονικόν, ou l'intelligence, λόγισμος, est le principe des autres savoir, les cinq sens, la parole et l'imagination, comme la divinité est dans la nature le principe de toutes les autres forces particulières (5); de même encore les sensations ainsi que les mouvemens de l'ame et les vo-

(1) *Philo*, De ætern. mundi.

(2) Jac. *Thomasii* Exercitatio de Stoica mundi exustione, etc. Lips. 1672, in-4.

Mich. *Somtag*, Diss. de palingenesia stoicorum. Jen. 1700, in-4.

(3) *Cic.* De nat. D. III, 14. Tusc. Q. I, 9. *Diog.* VII, 156.

(4) Chph. *Meiners*, Commentar. quo Stoicorum sententia de animorum post mortem statu et fatis illustratur; Verm. philos. Schriften, t. II, p. 265.

(5) *Plut.* Decret. philos. IV, 4, 21. *Sextus* adv. Math. IX, 101.

litions, πάθη et ὁρμαί, résultent de la faculté intelligente, parce qu'ils reposent toujours sur quelque croyance à la vérité de leur objet, sur quelque approbation, sur quelque jugement (1).

§ 163.

Casp. *Scioppii* Elementa stoicæ philosophiæ moralis. Mogunt. 1606, in-8.

J. Fr. *Buddei* Exercitt. historico philos. IV de erroribus stoicorum in philos. morali. Hal. 1695-96; et dans ses Analect. hist. philos. p. 97. sq.

Ern. Godf. *Lilie*, Commentationes de stoicorum philos. morali. Comment. I. Alton. 1800, in-8.

Joh. *Neeb*, Rapport de la morale des stoïciens avec la religion. Mainz, 1791, in-8. (All.)

Ern. Aug. Dankegott *Hoppe*, Diss. hist. philos. : principia doctrinæ de moribus stoicæ et christianæ. Viteb. 1799, in-4. — (Voyez aussi les ouvrages de *Conz* et de *Wegscheider*, cités au § 182.)

La morale des Stoïciens repose sur une observation remarquable des caractères essentiels de l'humanité, de la raison et de la liberté, et sur une étroite association de la loi pratique et de la nature (2),

(1) *Cic.* Tusc. Qu. IV, 6 sq. Fin. IV, 38. *Diog.* VII, 110. *Stob.* Ecl. eth, p. 166, 170. *Plutarch.* De virt. morali; de decret. philos. IV, 25.

(2) *Cic.* De nat. deor. I, 14.

en vertu de ce principe, que Dieu, cause immanente de toute forme et de toute proportion dans le monde, est par lui-même la raison et la loi suprême. Partant de l'observation de la nature raisonnable de l'homme, le Stoïcien considère l'ordre, la légitimité, la raison, comme des choses que nous devons surtout respecter, comme la condition unique sous laquelle l'homme peut atteindre au but de son existence, et ce but c'est la vertu, vers laquelle toute la nature est faite pour nous conduire. Aussi la première maxime est-elle (1): *Vivre selon la loi de la raison bien ordonnée*, ὀρθὸς λόγος, ou bien, suivant la formule de Cléanthe et d'autres Stoïciens : *Vivre conformément à la nature*, ὁμολογουμένως ζῆν, ou ὁμολογουμένως τῇ φύσει ζῆν (2). Voyez ci-dessus Polémon (§ 138). Vivre de la sorte est le but de l'humanité (3).

§ 164.

Les principes les plus remarquables du système pratique de cette école sont : 1° La moralité, l'honnêteté, καλόν, est le seul bien qui ait une valeur, ἀξία, absolue (4), le vice est le seul mal positif;

(1) Aut. *Cress.* Comment. de stoicorum supremo ethices principio. Viteb. 1797, in-4.

(2) *Cic.* Fin. III, 6. Cléanthe, Hymn., v. *Diog.* VII, 87. *Stob.* Ecl. eth. pl. II, p. 32-132-134-138 sq.

(3) Joh. Jac. *Dornfeld*, Diss. de fine hominis stoico. Lips. 1720, in-4.

(4) Guil. Traug. *Krug*, Programma, præmissa dissertatione,

tout le reste est purement indifférent, ἀδιάφορον, et n'a qu'une valeur relative, qui le rend plus ou moins susceptible d'être admis ou évité, ou seulement toléré, λητὸν, ἀλητὸν, μεσόν (1). 2° La vertu repose sur la sagesse, φρόνησις, c'est une pratique de la raison libre, indépendante, en harmonie avec elle-même et avec la nature appliquée, à connaître et à faire le bien (2); ou encore la vertu est une conduite réglée toute entière sur ce principe, que rien n'est bon si ce n'est de pratiquer le bien, et que là seulement réside le caractère de la liberté (3). Le vice est une manière d'agir inconséquente (*inconstantia*), qui résulte de la raison dédaignée ou pervertie; les mauvais penchans ou les passions coupables qui en proviennent encourent le démérite et la responsabilité (4). Toutes les actions sont ou conformes ou non conformes à la nature de l'agent, καθήκοντα, παρὰ τὸ καθῆκον; les premières sont ou parfaitement conformes ou imparfaitement, καθήκοντα τελεῖα, καθήκοντα μεσά; dans le premier cas, comme étant

---

qua Zenonis et Epicuri de summo bono sententiæ cum Kantiana hac de re doctrina breviter comparantur. Viteb. 1800, in-4.

(1) *Cic.* Fin. III, 3, 8, 15.

(2) *Diog. L.* VII, 89. Διάθεσις ὁμολογουμένη. *Stob.* Ecl. eth. II, p. 204 : Διάθεσις ψυχῆς σύμφωνος αὐτῇ περὶ ὅλον τὸν βίον.

(3) *Cic.* Acad. Qu. I, 10. Fin. III, 7. Tusc. Q. IV, 15. Paradoxon V. *Plutarch.* De virt. mor. c. 3.

(4) *Cic.* Ac. Qu. I, 10. Tusc. Qu. IV, 9-23.

l'accomplissement de la loi, elles s'appellent de bonnes actions, κατορθώματα, et leurs contraires, méfaits, transgressions, ἁμαρτήματα. Les κατορθώματα sont les seuls actes absolument bons et dignes d'éloges, sans aucun égard à leurs conséquences (1). 4° La vertu étant le seul bien, peut seule nous faire atteindre à la félicité (2), εὐδαιμονία; celle-ci consiste à laisser couler facilement le cours de la vie, εὐροία βίου; la vie ne saurait s'étendre au-delà de ce monde (3). 5° Il n'y a qu'une seule vertu et un seul vice, l'un et l'autre ne sont susceptibles ni de s'accroître ni de diminuer (4). Toutes les bonnes actions sont équivalentes entre elles, de même toutes les mauvaises; mais la vertu se manifeste sous quatre formes essentielles, savoir : la prudence, φρόνησις, le courage, ἀνδρία, la tempérance, σωφροσύνη, la justice, δικαιοσύνη; et il en est de même en sens contraire pour le vice (5). 6° L'homme vertueux est exempt et de passions, πάθη, mais non pas insensible; c'est ainsi

(1) *Cic.* Fin. III, 7-9-17-18. *Stob.* Ecl. eth. II, p. 58 sq.

(2) Ben. *Bendtsen*, Progr. de *αὐτάρκεια τῆς ἀρετῆς πρὸς εὐδαιμονίαν*. Hafn. 1811, in-4.

Joh. *Colmar*, (Præs. Ge. Paul. *Rœtenbeccio.*) Diss. de stoïcorum et Aristotelis circa gradum necessitatis bonorum externorum ad summam beatitatem disceptatione. Norimb. 1709, in-4.

(3) *Cic.* Fin. III, 14. *Stob.* Ecl. eth. p 138, 154. *Diog.* VII, 88.

(4) *Cic.* De fin. III, 14, 15.

(5) *Cic.* Ac. Qu. I, 10. Fin. III, 14-15-21. IV, 20-27 sq. *Paradox.* III, 1. *Plutarch.* De virt. mor. c. 2. *Stob.* Ecl. eth., pl. II, p. 110-116-218-220.

qu'il faut entendre l'ἀπαθεία des Stoïciens (1). Les passions ne doivent pas être tempérées, mais déracinées. Ce fut surtout Chrysippe qui forma la morale des Stoïciens, et qui posa le principe du droit ou du juste comme fondé sur *la nature des êtres raisonnables*, φύσει καὶ μὴ θέσει δίκαιον, et par là établit la véritable idée du droit naturel.

§ 165.

Les Stoïciens distinguaient deux espèces d'hommes, les bons, σπουδαῖοι, et les méchants, φαῦλοι, sans admettre entre ces deux classes aucun intermédiaire. De là ce portrait de leur sage (2), dans lequel ils rassemblaient tous les traits les plus sublimes de la

---

(1) *Cic.* Ac. Qu. I, 10. Tusc. Qu. IV, 16—19. *A. Gellius*, XIX, 2.

Joh. Barth. *Niemeyer*, Dissert. de stoicorum ἀπαθείᾳ, etc. Helmst. 1679, in-4.

Joh. *Beenii* Dispp. III, de ἀπαθείᾳ sapientis stoici. Hafn. 1695, in-4.

Joh. Henr. *Fischer*, Diss. de Stoicis ἀπαθείας falso suspectis. Lips. 1716, in-4.

Mich. Fr. *Quadius*, Diss. hist. philos. tritum illud Stoicorum παράδοξον περὶ ἀπαθείας expendens. Sedini, 1720, in-4.

Chph. *Meiners*, Dissertation sur l'apathie des stoïciens; Verm. philos. Schriften, t. II, p. 130 sq (all.).

(2) Ant. *le Grand*, le sage stoïque. La Haye, 1662, in-12

Erh. *Reusch*, (Præs. *Omeisio.*) Diss. vir prudens Aristotelicus cum sapiente stoico collatus. Altorf. 1704, in-4.

perfection intellectuelle et morale, mais sans observer assez la différence qui existe entre l'idéal et la réalité; et en paraissant croire plutôt au privilége d'une nature supérieure qu'à la possibilité d'une perfection acquise (1). De là vient aussi qu'ils accordaient au sage, sous certaines conditions, le droit de s'ôter la vie, αὐτοχειρία, comme une suite de sa liberté absolue (2). Plus tard, ce droit fut étendu, et les conditions en furent beaucoup élargies, particulièrement par Sénèque (3). L'union du système moral, chez les Stoïciens, avec le système naturel et théologique, et une vue incomplète des différences qui séparent la nature et la liberté, la moralité et la félicité, donnent lieu, dans cette doctrine, à beaucoup d'inconséquences et de défauts qui se font remarquer, surtout dans les idées sur la liberté absolue, et dans l'incompatibilité de cette indépendance avec le destin (4). C'est aussi le principe d'un orgueil excessif et d'une âpreté farouche, qui ne s'accorde même pas avec la culture morale. Mais, d'un autre côté, on trouve dans cette école le germe de nobles doctrines, faites pour élever l'homme et lui donner le sentiment de sa dignité;

---

(1) *Stob.* Ecl. eth., p. 198—221.

(2) Chr. Aug. *Heumann*, Diss. de αὐτοχειρίᾳ philosophorum, maxime stoicorum. Jena, 1703, in-4.

(3) *Cic.* Fin. III, 18. *Diog.* VII, 130—176. *Stob.* Ecl. eth. II, p. 226.

(4) *Cic.* De fato, c. 12. sq., 17. *A. Gell.* VI, 2.

plus d'une fois elle a communiqué à ses adhérens une force invincible et une audace soutenue pour résister à toutes les rigueurs du despotisme.

V. *Nouvelle Académie.*

§ 166.

Sources. Cicéron, Sextus Empiricus, Diog., l. IV.

Staudlin, Ouvrage indiqué ci-dessus (§ 38, II).

Foucher, Histoire des académiciens. Paris, 1690, in-12. Diss. de philos. academica. Paris, 1692, in-12.

J. D. *Gerlach*, Commentatio exhibens academicorum juniorum de probabilitate disputationes. Gotting, in-4, 1815.

J. Rud. *Thorbecke*, Responsio ad qu. philos. : quœritur in dogmaticis oppugnandis numquid inter Academicos et Stoicos interfuerit? Quod si ita sit quæritur, quæ fuerit discriminis causa? 1820, in-4.

Le dogmatisme rigoureux et plein d'assurance qui dominait dans le Portique, et les objections souvent étroites et amères dirigées par Zénon et Chrysippe contre le fondateur de l'Académie (1), engagèrent ses successeurs à éprouver, par un examen plus sévère, les systèmes dominans des dogmatiques, et en particulier des Stoïciens. De là résulta une manière de traiter la philosophie par le doute, manière qui distingue toute une suite d'académiciens d'avec leur

(1) *Diog.* VII, 32.

ancienne école ; de là la *nouvelle Académie*. Son chef fut *Arcesilaus* de Pitane en Éolie (1). On appelle quelquefois l'école qu'il fonda, la *seconde* ou la *moyenne* Académie, à cause de celle qui lui succéda. Déjà versé dans l'étude de la poésie, de l'éloquence et des mathématiques, ce philosophe entendit, à Athènes, Théophraste, et ensuite Polémon. Il eut pour condisciples sous ce dernier Crantor et Zénon, dont l'esprit systématique et novateur l'excita à la contradiction. Ensuite il prit, comme chef de l'Académie, la place de Sosicrate, et mourut en 241 ou 239 avant Jésus-Christ. C'était un homme d'une science très-étendue, d'une grande habileté en dialectique, et d'une vertu sans reproche.

§ 167.

Le caractère que l'esprit de doute et d'examen prit dans l'Académie, est la modestie, une réserve qui tend à limiter les prétentions de la raison philosophique, mais sans retrancher la possibilité d'une connaissance certaine ou au moins vraisemblable. C'est ainsi qu'Arcesilaus, à l'aide d'une dialectique plus subtile, appela le doute sur les principales doctrines dogmatiques, afin d'ouvrir une nouvelle carrière à des recherches plus approfondies, et qu'il introduisit à cet effet dans l'Académie la méthode de la

(1) Né 318 ou 316.

dispute (1). Avant tout, il attaqua la représentation accompagnée de conception, φαντασία καταληπτική, enseignée par Zénon, et admise par ce philosophe comme criterium *in thesi*, tandis qu'il la niait *in hypothesi* (2). Occupé sans cesse à combattre les propositions de ses adversaires en relevant les contradictions de leurs raisonnemens, il fut amené à un scepticisme général sur les questions de l'être absolu et de la substance des choses (3), de telle sorte qu'il nia l'existence d'un criterium suffisant pour la vérité, et recommanda, comme une condition de sagesse, la suspension du jugement apodictique (4). Dans la philosophie pratique, il maintint pour valable et comme règle de conduite le principe de conformité à la raison, τὸ εὔλογον (5). Ses successeurs immédiats furent *Lacydes* de Cyrène, *Evandre* et *Téléclès*, tous deux de Phocide, et *Hégésinus* de Pergame (6).

§ 168.

Mais un rôle bien plus important fut rempli par

(1) *Cic.* Ac. Q. 1, 12. II, 6 sq. Fin. II, 1. *Diog.* IV, 28. *Plutarch.* Adv. Coloten, c. 27.

(2) *Cic.* Ac. Qu. II, 24. *Sextus* adv. Math. VII, 154—408 sq.

(3) *Cic.* Ac. Qu, 1, 12. *Sext.* Hypotyp. 1, 252. Adv. Mathem. VII, 153.

(4) *Sext. Emp.* Pyrrh. hyp. 1, 252 sq. Adv. Math. VII, 150. sq.

(5) *Sext.* Adv. Mathem. VII, 158. Cf. hyp. pyrrh. 1, 231.

(6) *Diog. L.* IV, 59 sq.

Carnéade de Cyrène (1). Il fréquenta d'abord l'école des Stoïciens; puis il devint disciple et successeur d'Hégésinus à l'Académie; envoyé en députation à Rome (2), il y excita une admiration générale par son éloquente dialectique (3). Ce philosophe, que l'on considère aussi comme le fondateur d'une *troisième* Académie, dirigea, surtout contre Chrysippe, son scepticisme, secondé par une grande force logique et oratoire. Partant du double rapport de la représentation, φαντασία, à l'objet, τὸ φαντασθόν, et au sujet, ὁ φαντασιούμενος, il en conclut l'impossibilité de la connaissance réelle objective, attendu que ni les sens ni l'intelligence n'offrent un sûr témoignage, κριτήριον, de la vérité objective, et il ne laissa subsister que la vraisemblance de cette vérité, τὸ πιθανόν, *probabilitas* (4), à trois degrés différens : ἔμφασις ou πιθανὴ φαντασία, ἀπερισπαστός, διεξωδευμένη ἢ περιωδευμένη φαντασία (5). C'est là ce qu'on appelle le *probabilisme* de Carnéade. Il attaqua en détail la théologie des Stoïciens, montrant que Dieu ne peut être considéré comme un ζῶον, et que nulle application des idées ontologiques et morales ne peut lui être faite. Il mit également à nu les vices de

(1) Né vers 215 m. 130.

(2) Voyez ci-dessus § 158.

(3) 598 de Rome; 155 ou 156 avant J.-C.

(4) *Cic.* Ac. Qu. II, 10 sq.

(5) *Cic.* Ac. Qu. II, 931 sq. *Sext.* Adv. Mathem. VII, 159 sq., 161, 167 sq. *Euseb.* Præpar. evang. XIV, 7 sq.

l'anthropomorphisme par des démonstrations victorieuses (1). Il défendit, contre les Stoïciens, l'existence d'un droit particulier, et leur opposa aussi, au sujet du souverain bien, l'opinion d'un certain *Calliphon*, qui le faisait consister dans la vertu jointe au plaisir. Par l'opposition de la justice civile et naturelle, ou de la prudence et de la moralité, il jeta un grand jour sur la nature de nos actes; mais, en ne résolvant pas la contradiction apparente de ces deux lois, il compromit singulièrement la notion du devoir et la morale, bien que sa propre conduite et son caractère fussent très-éloignés d'y être contraires (2). *Clitomachus* de Carthage, disciple et successeur de Carnéade (129 avant J.-C.), mit par écrit les argumens sceptiques de son maître (3).

§ 169.

Les Stoïciens virent de quel danger étaient menacées les bases de leur système; mais ils ne surent y opposer que les reproches d'inconséquence dont *Antipater* taxait les académiciens (4), ou bien ils

(1) *Sext.* Adv. Math. IX. 138 sq., 140 sq., 182 sq. *Cic.* De nat. D. III, 12 sq. De divin II, 3.

(2) *Lact.* Div. instit. V, 14-16-17. *Quintil.* XII, 1. *Cic.* De leg. I, 13. Fin. II, 18.

(3) *Heinius*, Dissertation sur le philosophe Clitomaque; dans les Mém. de l'Acad. roy. des Sciences de Berlin, 1748.

(4) *Cic.* Ac. Qu. II, 9-34.

éludaient les attaques de ces derniers par cette décision tranchante : qu'on ne devait plus chercher à découvrir, pour la connaissance et la certitude, aucun nouveau motif (1). Cependant le dogmatisme et le septicisme s'étaient insensiblement relâchés de leur rigueur dans les deux écoles, et un certain rapprochement fut enfin opéré par *Philon* de Larisse et *Antiochus* d'Ascalon (2). Le premier était disciple et successeur de Clitomachus ; il enseigna aussi à Rome, où il se réfugia pendant la guerre de Mithridate, cent ans avant J.-C. ; quelques-uns font commencer avec lui une quatrième Académie. Il réduisit le scepticisme à n'être qu'une contradiction de la métaphysique stoïcienne et de leur prétendu *criterium* de la connaissance (3); il limita la sphère de la logique (4); réduisit la philosophie morale à n'être qu'un objet d'enseignement populaire, et chercha à prouver que l'ancienne et la nouvelle académie se confondaient dans un doute commun à l'égard de la certitude de la connaissance spéculative (5). *Antiochus* trouva dans la conscience morale un besoin impérieux et un puissant moyen de résistance à opposer

(1) *Cic.* Ac. Qu. II, 6.

(2) M. 69 avant J.-C.

(3) *Sext.* Hypotyp. I, 235. *Cic.* Ac. Qu. II, 6.

(4) Si du moins c'est de lui que Cicéron veut parler, Ac. Qu. II, 28.

(5) *Cic.* Ac. Qu. II, 5—23. *Sext.* Hypotyp. I, 220. *Stob.* ecl. eth. II, p. 38 sq.

au scepticisme (1), auquel il s'était adonné dans sa jeunesse; en conséquence il devint l'adversaire de son maître (2); enfin, il s'efforça de montrer l'unité de doctrine des écoles académique, péripatétique et stoïque à l'égard de la morale (3), n'admettant d'opposition entre elles que les mots. C'est à tort qu'on l'a considéré quelquefois comme le fondateur d'une cinquième académie, car il se rapprochait plutôt des Stoïciens, en admettant comme eux quelque chose de certain dans la connaissance humaine (4), et en rejetant le probabilisme académique. Ces deux essais de réunion furent le prélude de beaucoup d'autres (5). Antiochus, dans son système moral, parlait de l'amour de soi comme premier mobile de l'homme et des animaux; l'action de ce principe lui paraissait d'abord être instinctive, puis accompagnée de conscience et de raison. Par là il modifiait et atténuait le principe du stoïcisme (6).

§ 170.

Ainsi fut suspendue, de ce côté, la dispute entre le dogmatisme et le scepticisme; ce dernier du moins

(1) *Cic.* Ac. Qu. II, 8 sq., 34.
(2) *Cic.* Ac. I, 4. II, 4—22.
(3) *Cic.* De Fin. II, 3—8—25.
(4) Ac. Qu. II, 7—11—13 sq.
(5) *Cic.* Ac. Qu. II, l. l., et 35, 43 sq. De finib. V, 3—7. De Nat. Deor. I, 7. *Sext. Emp.* Hyp. I, 233.
(6) *Cic.* Fin. V, 8—9—11 sq., 21 sq.

ne se fit plus entendre à l'académie. Il est vrai que toutes ces querelles n'avaient pas résolu le grand problème dont il s'agissait; savoir, de trouver un principe solide pour la connaissance en général, et en particulier pour la science philosophique; mais on avait été amené, par l'observation de la conscience morale, à mieux voir la nécessité d'une certitude, et on avait énoncé avec plus de précision l'opposition du subjectif et de l'objectif dans les termes de notre connaissance. Les quatre grands partis philosophiques continuèrent à entretenir, l'un à côté de l'autre, leurs écoles dans Athènes, sans que leurs travaux fussent inquiétés; ils soutinrent leurs anciens débats, mais avec moins de vivacité que par le passé.

CHAPITRE TROISIÈME.

DE LA PHILOSOPHIE CHEZ LES ROMAINS, ET DU NOUVEAU SCEPTICISME D'ÆNESIDÈME, JUSQU'A JEAN DAMASCÈNE (60 AVANT J.-C., JUSQU'AU VIII^e SIÈCLE).

Propagation et chute de la philosophie grecque.

Coup-d'œil général.

§ 171.

Le scepticisme, après avoir cessé de se produire avec éclat à l'académie, se releva dans les écoles des médecins; mais il provoqua, par la contradiction, de nouvelles recherches dogmatiques, fondées sur la contemplation de l'absolu; et ces recherches furent préparées et favorisées par des rapports plus fréquens entre les Orientaux et les Grecs, ainsi que par quelques grands événemens extérieurs, tels que les conquêtes d'Alexandre et celles des Romains, ensuite la propagation du christianisme. Ces événemens, combinés avec d'autres causes, contenaient aussi le principe de la décadence et de la chute de la philosophie grecque, en même temps qu'ils ouvraient à l'esprit philosophique de nouvelles voies pour l'avenir.

§ 172.

Alexandre (1) avait anéanti la liberté républicaine de la Grèce, et soumis à la domination grecque une grande partie de l'Asie jusqu'à l'Indus, ainsi que l'Égypte; il avait rapproché l'Orient et l'Occident par des rapports nouveaux, qui servirent à étendre la sphère de l'art et de la science chez les Grecs. Alexandrie, cette célèbre ville de commerce, qui insensiblement prit dans le monde l'importance et le caractère d'Athènes déchue, fortifia ces relations lointaines, et les fit tourner en partie à l'avantage de la science. Les Ptolémées, successeurs d'Alexandre en Égypte (2), par l'établissement de la fameuse Bibliothèque et du Musée d'Alexandrie, rendirent d'importans services à l'instruction, bien que la masse des ressources scientifiques ainsi accumulées, la facilité d'en faire usage et de les transmettre, semblent avoir considérablement affaibli à cette époque l'originalité des recherches. Il se manifesta une décadence progressive dans l'esprit philosophique, et le goût dominant favorisa de préférence des travaux souvent pédantesques, consacrés à des commentaires, des comparaisons, des mélanges et des compilations. On peut consulter :

(1) M. 323 avant J.-C.
(2) 3e siècle avant J.-C.

Chr. Gottl. *Heyne*, De genio seculi Ptolemæorum. Opusc. Acad., vol. 1 p. 76.

Chr. Dan. *Beck*, Specimen historiæ bibliothecarum Alexandrinarum. Lips. 1779, in-4.

§ 173.

Voyez les ouvrages indiqués § 38.

Les Romains, nation toute guerrière et conquérante, chez qui les idées politiques prévalaient sur les goûts de l'humanité, ne commencèrent à connaître la philosophie grecque, et en particulier les doctrines stoïque, péripatétique et académique qu'après la conquête de la Grèce, et principalement par l'entremise des trois philosophes que les Athéniens leur envoyèrent (1). Malgré des préjugés fortement prononcés, et des interdictions réitérées (2), l'une de ces doctrines, celle de l'Académie, trouva chaque jour plus d'accès à Rome, après que Lucullus et Sylla y eurent fait transporter des bibliothèques. Ce dernier y envoya, après la prise d'Athènes, quatre-vingt-quatre ans avant J.-C., la bibliothèque

(1) 155 avant J.-C.

Lennep, De Carneade, Diogene et Critolao, et de causis neglecti studii philosophiæ apud antiquiores Romanos. Stettin. 1795.

Dan. *Boethii* Digest. de philosophiæ nomine apud veteres Romanos inviso. Upsal. 1790, in-4.

(2) *A. Gell.* N. A. xv, 11.

d'Apellicon, qui comprenait particulièrement les ouvrages d'Aristote. Il est vrai que les Romains considérèrent presque toujours la philosophie comme un moyen pour atteindre diverses fins personnelles et politiques; et en cela même se trahit en eux l'absence de vraies dispositions philosophiques. Ils devinrent néanmoins les dépositaires de la philosophie grecque.

§ 174.

Le Christianisme, religion du cœur, prescrivant l'amour désintéressé de Dieu et de l'humanité, et annonçant à tous les peuples, sans aucun appareil scientifique, l'alliance de Dieu et du genre humain, présentait un texte nouveau, et d'un intérêt puissant qui s'autorisait de la raison aussi bien que de la révélation. Par le fond de son enseignement comme par ses formes, il influa diversement sur la marche de la raison philosophique.

§ 175.

L'esprit de recherche si original et si indépendant de la philosophie grecque était épuisé. La raison avait tenté toutes les voies, toutes les directions alors possibles, sans parvenir à se satisfaire, car elle n'avait pas pénétré jusqu'au problème fondamental, celui de la nature même de la raison, et par conséquent elle était restée une énigme pour elle-même. Les systèmes divers avaient saisi la vérité chacun par une seule de

ses faces, et par conséquent se trouvaient mêlés d'erreurs; le manque de méthode philosophique avait rendu plus difficile le dégagement de ces erreurs; et une transaction était devenue impossible entre les divers partis philosophiques, dont les disputes empêchaient sans doute la raison de s'endormir, mais avaient aussi l'inconvénient d'affaiblir l'amour pur et impartial de la vérité. De là vint que le mouvement de la science consista moins dans de nouvelles recherches sur les premiers principes de nos connaissances, que dans les efforts qu'elle fit pour soutenir, éclaircir et appliquer les résultats déjà obtenus.

§ 176.

L'état politique, religieux et moral de l'empire romain durant les premiers siècles après Jésus-Christ, n'étaient point de nature à encourager et entretenir l'ardeur pour les recherches de la raison. La Grèce avait perdu son existence politique, Rome sa constitution républicaine. Le luxe, l'égoïsme et l'indolence se répandirent au loin du sein de la capitale. Négligence pour le culte national, préférence pour des rites étrangers, dont on tolérait le mélange confus, superstition généralement répandue, dédain du naturel en tous genres, manie du bizarre et de l'extraordinaire, étroite et mesquine curiosité pour une prétendue science des choses occultes, extinction de tout sentiment véritablement noble et élevé; tels sont les traits caractéristiques de cette époque, dont

l'épicurien *Lucien* de Samosate (2e siècle) nous offre la satire, en flétrissant par ses vives railleries les mauvais philosophes de son temps (Cf. § 181).

Voy. Chph. *Meiners*, Hist. de la décadence des mœurs sous la constitution politique des Romains. Leips. 1782, in-8 (all.).

§ 177.

Le mouvement des études rationelles se partagea donc en diverses directions, et eut pour objets : 1° de conserver les écoles et les systèmes déjà existans, mais non sans y introduire des changemens nombreux; 2° de faire revivre les doctrines surannées, telles que celles des Pythagoriciens, des Orphiques et des Hermétiques; 3° de réunir les différens systèmes par l'interprétation, le syncrétisme, l'éclectisme appliqué surtout à la philosophie de Platon et d'Aristote, et de les ramener tous aux antiques dogmes de Pythagore, d'Orphée, de Zoroastre et d'Hermès; 4° de fondre ensemble l'esprit de l'Orient et celui de l'Occident.

§ 178.

Cependant la philosophie, durant cette période, a gagné soit en extension, soit en progrès du moins apparens : en extension, puisque les Romains et les Juifs se familiarisèrent avec les doctrines des Grecs, et qu'ils enfantèrent quelques productions philoso-

phiques assez neuves; et si l'on veut aussi en progrès, attendu que le scepticisme se produisit sous une forme plus sérieuse, et donna lieu, dans l'école platonicienne, à un nouveau dogmatisme. En imaginant une nouvelle source de connaissance, la contemplation de l'absolu, en travaillant à un syncrétisme des anciennes et des nouvelles idées de l'Orient et de l'Occident, on s'efforça de donner une base plus solide à la philosophie dogmatique, de défendre la religion existante, et d'opposer une barrière aux progrès rapides du christianisme, mais on se perdit de plus en plus dans la région des rêves métaphysiques. Les docteurs de la foi catholique, qui, pendant un temps, avaient repoussé et méprisé la philosophie grecque, finirent par en accepter une partie, qu'ils employèrent à former et à défendre leur système religieux, jusqu'à ce qu'enfin les invasions des peuples barbares, et la dissolution des provinces occidentales de l'empire amenèrent une interruption presque absolue de tout travail scientifique.

Introduction et translation de la philosophie grecque chez les Romains.

§ 179.

Sans doute le génie des Romains, plus porté à l'action qu'à la spéculation, ne permit pas à la phi-

losophie de s'élever d'elle-même parmi eux; sans doute aussi leurs révolutions politiques, la perte de leur constitution républicaine, le despotisme de la plupart des empereurs, et la corruption toujours croissante, ne furent point favorables au développement de l'esprit philosophique dans sa pureté: toutefois ils ne laissèrent pas de manifester de temps à autre un certain intérêt pour la philosophie, et ils la regardèrent comme une partie indispensable des études d'un esprit cultivé, ou comme un moyen utile pour parvenir à d'autres fins. Conséquemment à leurs pratiques et à leur caractère, ils montrèrent plus de goût pour la philosophie du Portique et celle d'Épicure que pour celle de Platon et d'Aristote, où prédominait la partie spéculative. Les Romains propagèrent la philosophie grecque, réussirent à en discuter quelques parties dans leur langue nationale, et, par les applications qu'ils en firent, perfectionnèrent leur jurisprudence et leur science politique, mais ils ne firent par eux-mêmes aucun pas dans le champ des recherches philosophiques. On ne voit donc qu'un petit nombre de Romains qui aient mérité une place dans l'histoire de la philosophie. Nous ne laisserons pas de citer les principaux personnages romains et étrangers qui entretinrent et répandirent les doctrines grecques, et apportèrent quelques modifications partielles dans la manière de les enseigner.

§ 180.

Cicéron.

Sources : les ouvrages de Cicéron, Plutarque, vie de Cicéron.

Morabin, Histoire de Cicéron. Paris, 1745, 2 vol. in-4.

Jac. ***Facciolati***, Vita Ciceronis litteraria. Patav. 1760, in-8.

Conyer ***Middleton***, Histoire de Cicéron, traduit de l'anglais par Prevost. Paris, 1745, 3 vol. in-12.

H. Chr. Fr. ***Hulsemann***, De indole philosophica M. T. Ciceronis ex ingenii ipsius et aliis rationibus æstimanda. Luneb. 1799, in-4.

Gautier de Sibert, Examen de la philosophie de Cicéron; dans les mém. de l'Acad. des inscr. t. XLI et XLIII.

Chph. ***Meiners***, Oratio de philosophia Ciceronis ejusque in universam philosophiam meritis; dans ses *Verm. philos. Schriften*, t. I.

J. Cph. ***Briegleb***, Progr. de philosophia Ciceronis, Cob. 1784, in-4. Et : de Cicerone cum Epicuro disputante. Ibid. 1779, in-4.

J. C. ***Waldin***, Oratio de philosophia Ciceronis platonica. Jen. 1753, in-4.

Math. ***Fremling***, (Resp. de *Schantz*) Philosophia Ciceronis. Lond. 1795, in-4.

J. Fried. *Herbart* Dissert. sur la philosophie d
dans les *Konigsb. Archiv.* n° 1. (all.)

Adam. *Bursii* Logica Ciceronis stoica. Zan
in-4.

Conr. *Nahmmacheri* Theologia Cicero
ontologiæ Ciceronis specimen. Frankenb,

Dan. *Wyttenbachii* Dissert. de phil
nianæ loco qui est de deo. Amstel. 1783

Essai pour terminer le débat entre Mi
sur le caractère philosophique du traité *d*
en cinq dissertations. Altona et Leips.

Gasp. Jul. *Wunderlich* (resp. Andr.
de anima platonizans. Disp. Viteb. 17

Ant. *Bucheri* Ethica ciceroniana.

Jasonis. *de Nores*, Brevis et disti
philos. de vita et moribus. Patav. 1

M. T. *Cicéron* (1), fut instr
d'autres jeunes Romains de l
précepteurs grecs; ensuite,
quence et à la politique, il
à Athènes la philosophie g
celle des écoles académiq
avec ardeur à cette étude.
redevable de ses succès c
influence politique. Dans

ıd.
ı se
ıloso-
ı-il à la
d'un seul
ıi l'exposa
natura, ou-
poésie (4).

. ıtius et Amafanius;
. ticus, Caius Velleius,
. e et beaucoup d'autres.
. 3. Ep. ad div. xv, 19.

(1) Né à Arpinum, 108 a
. auteur de l'Histoire Natu-
. l'éruption du Vésuve, et Lu-

stoire et le caracenne des dernières lu christianisme, de 1-8 (all.).

stoicorum recentiorum is eruta, cum principiis licæ sec. Kantium exhibet,

).

d'Épicure, ce fut celle des Rome le plus de succès, surnes de principes sévères (1),

---

Samosate (§ 176), lequel vivait au second yez Joh. Christ. *Tiemann*, sur la philosophie cien. Zerbst, 1804, in-8 (all.)). Quant à ses Diogène de Laerte (florissait vers 211), et compte sans motifs suffisans parmi les épicunier est cet adversaire des chrétiens, qu'Origène connaître par un ouvrage polémique dirigé contre les-uns le placent parmi les éclectiques.

ls sont, dès le temps de la république, les Scipions, rticulier le second Scipion. Cf. § 158. — C. Laelius, isconsultes Pub. Rutilius Rufus, Q. Tubero, Q. Mucius ola l'augure, et plus tard Caton d'Utique, et M. Brutus,

peuvent être d'un grand secours pour former la technique de cette science.

§ 181.

Épicuriens.

La doctrine d'Épicure trouva d'abord Romains une foule de partisans (1), à caus caractère léger et commode, de son indulge les penchans individuels (2), et parce qu'ell dégager l'âme des terreurs et des superstiti heureusement aussi en favorisant l'esprit de Parmi tous ces épicuriens de Rome, fe distinguèrent comme de véritables esprit phiques; encore ce petit nombre se bor doctrine du maître sans la faire avance pas. Tel fut entre autres *Lucrèce* (3), q dans son poëme didactique *de rerum n* vrage supérieur sous le rapport de la po

(1) On cite comme les premiers, Catius ensuite C. Cassius, Tit. Pomponius Atticus, Bassus Aufidius; de plus le poète Horace et bea

(2) *Cic.* Fin. 1, 7. Tusc. Qu. IV, 3. Ep. a *Senec.* Ep. 21, 30.

(3) N. 95, m. 50 avant J.-C.

(4) Ajoutez C. Plinius secundus, auteur de relle, mort en 79 après J.-C. dans l'éruption d

Épire (1); *Arrien* (2), disciple du précédent, dont il recueillit la doctrine par écrit, et *Marc-Aurele Antonin*, philosophe sur le trône (3), disciple du

---

Arrien, Entretiens d'Epictète avec ses disciples, trad. et accompagnés de remarques historiques et philosophiques, et d'une courte exposition de la philosophie d'Epictète, par J. Math. *Schulz*. Altona, 1801-1803, 2 vol. gr. in-8. (All.)

Gilles *Boileau*, Vie d'Épictète et sa philosophie, seconde édition revue et aug. Par. 1667, in-12.

Mich. *Rossal*, Disquisitio de Epicteto qua probatur eum non fuisse christianum. Groning. 1708, in-8.

Jo. Dav. *Schwendneri* Idea philosophiæ Epicteteæ ex Enchiridio delineata. Lips. 1681, in-4.

Chph. Aug. *Heumanni* Diss. de philosophia Epicteti. Jen. 1703, in-4.

Lud. Chr. *Crellii* Diss. II, περὶ τοῦ Ἐπικτήτου ὑπέρτερα καὶ ἄνωθεν in doctrina de deo et officiis erga se ipsum. Lips. 1711 — 16, in-4.

Jo. Erd. *Wattheri* Diss. de vita regenda secundum Epictetum. Lips. 1747, in-4.

H. *Kunhardt*, Sur les points principaux de la morale des Stoïciens, d'après le manuel d'Epictète; dans le *Neues Museum* der philos. und literatur, publ. par Bouterwek, t. I, 2e cah. et t. II, 1er cah. (all.).

Jo. Franc. *Beyer*, Sur Epictète et son manuel de la philosophie morale. Marb. 1795, in-8 (all.).

(1) Florissait vers 90 après J.-C.

(2) Flavius Arrianus de Nicomédie, préfet de Cappadoce en 134.

(3) Empereur en 161, m. 180.

Antonini Commentarii ad se ipsum (εἰς ἑαυτὸν βιβλία δώδεκα) ed. Thom. *Gataker*, *Wolle*, *Morus*; Jo. Math. *Schulz*; Slesv.

stoïcien Q. Sextus de Chæronée, petit-fils de Plutarque. *Sénèque*, qui admettait qu'on devait chercher la vérité dans les divers systèmes, mais qui s'attachait principalement à la doctrine du Portique (1), fut des premiers à distinguer une philosophie pour l'école, et une pour la vie pratique; celle-ci lui parut la plus importante, et ayant pour objet surtout la morale spéciale (*philosophia præceptiva*). Il donna d'excellens préceptes de conduite dans l'esprit des Stoïciens (2), mais non sans accorder beaucoup trop au goût de l'exagération et des antithèses (3). *Épictète* ramena le système moral des Stoïciens à une

---

1802 sq. in-8. Trad. en allem. par le même, avec des remarques et un essai sur la philosophie d'Antonin. Schlesw. 1799, in-8.

Chph. *Meiners*, De M. Aurelii Antonini ingenio, moribus et scriptis, in Comment. soc. Gotting. 1784, t. IV p. 107.

Cf. C. Fr. *Walchii* Comm. de religione M. Aur. Antonini in numina celebrata, dans les Acta soc. lat. Jenensis p. 209.

J. Dav. *Cochleri* Diss. de philosophia M. Aurel. Antonini in theoria et praxi. Alton. 1717, in-4.

Jo. Franc. *Budaei* Introductio ad philosophiam stoicam ad mentem M. Antonini; en avant de l'édit. d'Antonin, par Wolf. Lips. 1729, in-8.

J. W. *Reche*, Essai d'une exposition des maximes stoïques d'après les idées d'Antonin; dans sa traduction d'Antonin. Francf. 1797, in-8 (all.).

(1) Ep. 20, 45, 82, 108.

(2) Ep. 94.

(3) *Quintil.* Inst. X, 1.

simple formule, *ἀνέχου καὶ ἀπέχου, sustine et abstine*, et il prit en même temps pour principe l'idée de la liberté. *Antonin* donna à ce même système un caractère particulier de douceur et de bienveillance, en y faisant dominer l'amour pour l'humanité, associé à la religion. Ces deux derniers philosophes sont bien moins prononcés que Sénèque en faveur du suicide (§ 165.). On vit alors se manifester, dans un grand nombre d'écrits de cette école, une croyance plus forte en faveur de l'existence des âmes après la mort. — Quant aux Cyniques, ceux que l'on cite comme les plus remarquables pendant le second siècle, sont : *Démonax* de Chypre, qui enseignait à Athènes ; *Crescens* de Mégalopolis, et *Peregrinus*, surnommé *Protée*, de Parium en Mysie, qu'on prétend s'être brûlé lui-même à Olympie vers 168 après Jésus-Christ. Au reste, ces deux derniers ne firent rien pour les progrès de la science (1).

§ 183.

Péripatéticiens.

Sur chacun des philosophes nommés dans ce §, consultez Suidas et le tome 1 de Patricius, ouvrage cité au § 139.

---

(1) *Lucian.* Demonax, et de morte Peregrini. — Cf. *A. Gellius*, N. A. VIII, 3. XII, 11.

stoïcien Q. Sextus de Chæronée, petit-
tarque. *Sénèque*, qui admettait qu'on deva
la vérité dans les divers systèmes, mais
chait principalement à la doctrine du P
fut des premiers à distinguer une philos
l'école, et une pour la vie pratique ;
parut la plus importante, et ayant pour o
la morale spéciale (*philosophia præceptiv*
d'excellens préceptes de conduite dan
Stoïciens (2), mais non sans accorde
trop au goût de l'exagération et des an
Épictète ramena le système moral des St

1802 sq. in-8. Trad. en allem. par le même
marques et un essai sur la philosophie d'An
1799, in-8.

Chph. *Meiners*, De M. Aurelii Antonini ing
scriptis, in Comment. soc. Gotting. 1784, t.

Cf. C. Fr. *Walchii* Comm. de religione M
in numina celebrata, dans les Acta soc. lat.

J. Dav. *Cochleri* Diss. de philosophia M.
in theoria et praxi. Alton. 1717, in-4.

Jo. Franc. *Budaei* Introductio ad philoso
mentem M. Antonini; en avant de l'édit
Wolf. Lips. 1729, in-8.

J. W. *Reche*, Essai d'une exposition des
d'après les idées d'Antonin; dans sa trad
Francf. 1797, in-8 (all.).

(1) Ep. 20, 45, 82, 108.

(2) Ep. 94.

(3) *Quintil.* Inst. x, 1.

ent le
e (2),
ensei-
ritique
attit la
e avec
syncré-
ii ensei-
; *Syria-*
dernier
s plus re

nommée et
long-temps

---

florence, dans
i sont attribués

Les Elenchi So-
la physique, et
Περὶ εἰμαρμένης καὶ
i Co-Hisp., vol. 1,
rOdise.

---

ticiens.

s nommés dans ce §. con
Patricius, ouvrage cité au

---

morte Peregrini. Cl. 4.

La philosophie d'Aristote était moins à ... de l'esprit essentiellement pratique des Ro... les Grecs qui s'en occupaient étaient rédu... menter péniblement Aristote avec plus ou ... succès, et dans des sens divers, à cause de ... souvent obscure, et souvent altérée de ... Après *Andronicus* de Rhodes (§ 150), ... ordre et expliqua à Rome les livres d'Ar... et *Cratippe* de Mitylène, que Quintus ... ainsi que beaucoup d'autres Romains, ... Athènes (2), on compte comme purs pér... *Nicolas* de Damas ou Damascène (3), e... de Séleucie, qui donnèrent tous deux à Rome au temps d'Auguste, *Alexan...* (d'*Ægæ*), qui fut aussi l'un des maîtres de ... ...ius.

(1) Il florissait vers 80 avant J.-C.

On regarde comme lui étant faussement attri... Περὶ κόσμου, ed. *Hoeschel* Aug. Vind. 1594, et ... de la Morale d'Aristote, ed. Dan. *Heinsius* L... in-4; 1617, in-8; Cantabr. 1678, in-8.

(2) Florissait vers 48 avant J.-C.

(3) Franç. *Sévin*, Recherches sur l'Histoi... des ouvrages de Nicolas de Damas, dans les M... des Inscr., et dans les Fragmens de Nicolau... par Orelli. Lips. 1804; Suppl. 1811, in-8. ... tiques lui ont attribué sans fondement le liv... que l'on trouve dans les Œuvres d'Aristote.

(4) On lui attribue les Commentaires sur ... giques et la Métaphysique d'Aristote, que d... à Alexandre d'Aphrodise.

[illegible] et particulièrement le [illegible] d'Aphrodise (2), [illegible] d'Aristocles, lequel enseigna [illegible] fonda une école critique [illegible], et il combattit la [illegible], comme inconciliable avec [illegible] Parmi les péripatéticiens syncrétistes *Ammonius* d'Alexandrie, qui enseigna [illegible] de Paphlagonie; *Syrianus*. Les commentaires de ce dernier [illegible] d'Alexandre d'Aphrodise, les plus remarquables [illegible] aient produits.

Nouveaux Pythagoriciens.

§ 184.

Le sage illustre, dont la renommée et [illegible]sophie étaient déjà depuis long-temps

---

[illegible] après J.-C.

[illegible] séparément à Venise et à Florence, dans [illegible] divers commentaires qui lui sont attribués [illegible] sous d'Aristote :

[illegible]ytiques, les Topiques, les Elenchi Sophistici, de Sensu et Sensibili, la physique, et [illegible] de Anima, et de Fato (Περὶ εἱμαρμένης καὶ [illegible]). Casiri Biblioth. Arabico-Hisp., vol. I. [illegible] d'Alexandre d'Aphrodise.

Xilandri
on. 1795

ès J.-C.

sum Del-
iculièrement

n ejus cogita-

lat. ed. Dan.
J. Davisii recudi
oll. in-8.

répandues chez les Romains (1), eut, à l'époque dont nous nous occupons, un grand nombre d'imitateurs; sa vie exemplaire, mais plus encore le mystère qui couvrait son histoire et ses doctrines, et les traditions miraculeuses qui relevaient la sainteté de son personnage, furent les principales causes de cet enthousiasme. Quelques-uns voulurent arriver à une réforme morale en adoptant le système de vie et les principes pratiques de Pythagore; de ce nombre furent *Qu. Sextius* (2), *Sotion* d'Alexandrie (3), tous deux connus de Sénèque à Rome (4), et c'est encore à cette classe de pythagoriciens qu'il faut sans doute rapporter *Apollonius* de Tyane, en Cappadoce (5), disciple d'*Eu-*

(1) *Cic.* De Senect., c. 21. Tusc. IV, 2.

(2) Ou *Sextus*. Il florissait vers l'an 2 après J.-C. Il ne faut point le confondre avec Sextus de Chéronée (§ 182), le stoïcien. On trouve ses Sentences morales dans la traduction suspecte de Rufinus, pub. par Th. *Gale*, Opusc. mythol. phys., etc., p. 645 sq.

De Burigny, Sur la philosophe Sextius, dans le t. XXXI des Mém. de l'Acad. des Inscriptions.

(3) Vers 15 après J.-C.

(4) *Sen.* Ep. 108.

(5) Florissait vers 70 après J.-C.

Flavius Philostratus de vita Apollonii Tyanæi, in Philostratorum opp. cura *Olearii*, Lips. 1709, in-fol., où sont imprimées, avec beaucoup d'autres lettres, celles qu'on attribue à Apollonius.

Jo. Laur. *Mosheim*, Diss. de existimatione Apollonii Tyanæi; in ejus commentationib. et oratt. var. arg. Hamb. 1751, in-8, p. 347 sq.

xenus d'Héraclée, imitateur de Pythagore, associant le mysticisme religieux aux doctrines morales, adonné à la divination, et dont Philostrate semble avoir voulu faire comme le Messie du Polythéisme; enfin, *Secundus* d'Athènes (1). D'autres, tels qu'*Anaxilaus* de Larisse, banni d'Italie comme suspect de magie (2), appliquèrent le pythagoréisme à l'étude de la nature, ou cherchèrent, comme *Moderatus* de Gades (3), et *Nicomaque* de Gerasa (4), à découvrir dans la doctrine des nombres de Pythagore une science supé-

---

Sigism. Chr. *Klose*, Diss. I et III de Apollonio Tyanensi philosopho pythagorico thaumaturgo et de Philostrato. Viteb. 1723—24, in-4.

J. C. *Herzog*, Diss. : Philosophia practica Apollonii Tyanæi in sciagraphia. Lips. 1719, in-4.

Voyez aussi *Bayle*, et l'article de *Buhle* dans la grande Encyclopédie pub. par *Ersch*, IV^e^ partie (all.).

(1) Vers 120 après J.-C.

Pour ses Sentences morales : Secundi atheniensis responsa ad interrogata Hadriani, dans l'ouvrage de Th. Gale, indiqué ci-dessus, note 2, p. 633, suiv.

(2) Il vivait sous Auguste.

(3) Florissait au premier siècle après J.-C

(4) Dans le deuxième siècle après J.-C.

Nicomaque passe pour être l'auteur d'une Théorie des Nombres (Introductio in arithmeticam, gr. Paris, 1538, in-4.), expliquée ensuite par Jamblique, et d'un Manuel de l'Harmonie (Dans *Meibom.* : Antiquæ musicæ auctores VII. Amst. 1652, in-4.). On trouve des fragmens de sa Symbolique de la Science des Nombres, Θεολογούμενα ἀριθμητικά, dans Photius, Biblioth. cod. 187, p. 237.

rieure et occulte (1), et ils la fondirent dans les théories de Platon.

§ 185.

Néoplatoniciens.

Après la chute de l'Académie sceptique (§ 169, 170), il se forma, dès le siècle d'Auguste, une nouvelle école platonicienne, et ce fut celle qui trouva le plus de partisans. Parmi eux on distingua *Thrasylle* de Mendes (2), dit l'astrologue; *Théon* de Smyrne (3), auteur d'une explication de Platon (4); *Alcinous*, qui a laissé une courte esquisse de la philosophie platonicienne (5); *Albinus*, le maître de Galien; *Plutarque* de Chéronée (6), disciple d'Am-

(1) On trouve un essai de cette Science occulte des Nombres dans *Sextus Empiricus* adv. Mathem. x, 248. Voyez aussi Porphyre : vita Pythag., § 32 sq.

(2) Premier siècle de l'ère chrét.

(3) Deuxième siècle.

(4) Theon Smyrnensis de iis quæ in mathematicis ad Platonis lectionem utilia sunt, gr. et lat. ed. Ism. *Bullialdus*. Paris, 1644, in-4.

(5) Alcinoi introductio ad Platonis dogmata. gr. cum vers lat. Mars Ficini. Paris, 1533, in-8.; réimpr. plusieurs fois, entre autres avec : Platonis dialogi IV, ed. Fischer, 1783, in-8.

(6) Plutarchi opera omnia gr. et lat. ed. Henr. *Stephanus*; ed. *Reiske* XII, voll. in-8. Lips. 1774—82; ed. *Hutten* XIV, voll.

monius (§ 83), et précepteur d'Adrien; *Calvisius Taurus* de Béryte, près de Tyr (1), maître d'*Aulugelle*; Luc. *Apuleius* de Medaure en Numidie (2); *Maxime* de Tyr, le rhéteur (3). Ces philosophes s'efforcèrent de propager, sous des formes populaires et didactiques, la morale et la théorie religieuse de Platon, et ils imaginèrent un système d'interprétation allégorique, dans lequel ils rattachèrent tous les dogmes de cette philosophie aux anciens mystères religieux (4); ils la fondirent dans un même syncrétisme avec celle de Pythagore et d'Aristote; ils développèrent, sous une forme dogmatique, les spéculations les plus élevées, qui ne sont qu'indiquées rapidement dans les livres de Platon, sur

---

1791—1804, in-8. Plutarchi Moralia ex recensione *Xilandri*. Bas. 1574, in-fol. Ed. *Wittenbach*, v voll. in-4. Oxon. 1795—1800, et XII voll. in-8.

Plutarque naquit en 50, et mourut vers 120 après J.-C.

(1) Vers 139.

(2) Florissait vers 160.

Apuleii opera Lugd. 1642, 2 voll. in-8.; — in usum Delphini 1688, 2 voll. in-4. Il faut en extraire particulièrement son esquisse de la philosophie platonicienne.

Cf. Apuleii theologia exhibita a Ch. *Falstero* in ejus cogitationib. philos., p. 37.

(3) Florissait vers 180 après J.-C.

Maximi Tyrii Dissertationes XXXI. gr. et lat. ed. Dan. *Heinsius*, Lugd. Bat. 1607 et 1614; ex recens. J. Davisii recudi curavit Jo. Jac. *Reiske*. Lips. 1774—75, 2 voll. in-8.

(4) *Euseb.* Præp. evang. IX, 6—7.

cement de cette période, le scepticisme (1), qui s'était réduit au silence dans l'Académie, et il voulut le faire servir à relever les opinions d'Héraclite, auxquelles il était attaché (2). En effet, pour reconnaître avec Héraclite que toute chose a son contraire, il prétendait qu'il fallait d'abord se convaincre, avec les sceptiques, de la contradiction que présente à un même esprit chacune de ses apperceptions (3). Il attribua à la pensée une règle extérieure, et fit consister la vérité dans l'universalité de l'apparence subjective (4). Il reprochait à la philosophie sceptique des académiciens de manquer d'universalité, et par là d'être en contradiction avec elle-même (5). Aussi, afin de fortifier le scepticisme, lui donna-t-il la plus grande extension ; il admit et soutint les dix motifs, *δέκα τρόποι ἐποχῆς*, attribués aussi à Pyrrhon (§ 124), pour justifier la suspension de tout jugement décisif: ces motifs sont tirés : 1° de la diversité des animaux ; 2° de celle des hommes pris individuellement ; 3° de

(1) Au témoignage d'Aristoclès, rapporté par Eusèbe, l. l. Néanmoins Diogène de Laerte (IX, 115) cite parmi les disciples de Timon (§ 124), un certain *Euphranor* de Seleucie, dont *Eubulus*, d'Alexandrie, aurait suivi les leçons. A ce dernier il donne pour disciple *Ptolémée* de Cyrène, lequel aurait, selon lui, renouvelé le Pyrrhonisme, et dont le disciple *Héraclide*, philosophe sceptique, aurait été le maître d'Ænésidème.

(2) *Sext.* Adv. Math. IX, 337. X, 216, 233.

(3) *Sext.* Hyp ot I, 210 sq.

(4) *Sext.* Adv. Mathem. VII, 349—350. VIII, 8.

(5) *Photius.*

l'organation physique; 4° des circonstances et de l'état variable du sujet; 5° des positions, des distances, des diverses conditions locales; 6° des mélanges et associations dans lesquelles les choses nous apparaissent; 7° des diverses dimensions et de la conformation diverse des choses; 8° des rapports des choses entre elles; 9° de l'habitude ou de la nouveauté des sensations; 10° de l'influence de l'éducation et de la constitution civile et religieuse (1). Enfin, Ænésidème opposa à toutes les parties de la philosophie dogmatique des objections sceptiques. Selon lui, le scepticisme, πυρρωνείος λόγος, est une réflexion appliquée aux phénomènes sensibles et aux idées, au moyen de laquelle on y découvre la plus grande confusion et l'absence de toute loi constante (2). Le vice de ce scepticisme est dans sa prétention d'universalité et dans le but qu'il se propose.

§ 187.

Les efforts les plus hardis que la philosophie ancienne ait dirigés contre la possibilité de toute connaissance apodictique ou démonstrative, ce sont les attaques tentées par Ænésidème contre la réalité de l'idée de cause, tout en appliquant néanmoins cette idée à la

(1) *Euseb.* Præpar. Evang. XIV, 18. *Sextus*, Adv. Mathem. VII, 345. Hypot. I, 36. Cf. *Diog. L.* IX, 87.

(2) *Diog.* IX, 78.

recherche des causes de la nature (*Ætiologie*) (1). L'idée de causalité, prétendait-il, est nulle, parce que le rapport de la cause à l'effet est incompréhensible; ce qu'il s'efforça de démontrer non-seulement par des preuves *a priori*, mais encore en mettant au grand jour les erreurs et les faux raisonnemens des dogmatiques dans la recherche des causes.

§ 188.

Depuis Ænésidème jusqu'à Sextus parut une succession de sceptiques, qui tous étaient des médecins de l'école des empiriques et des méthodiques (2), se tenant à l'observation, et rejetant la théorie qui remonte aux causes des maladies; dans ce nombre, *Favorinus* (§ 185), s'attacha aux principes d'Ænésidème. Ceux que l'on distingue le plus sont *Agrippa*, *Ménodote* de Nicomédie, et *Sextus*. Agrippa réduisit les dix motifs de doute à cinq plus généraux, savoir: 1° la discordance des opinions; 2° la nécessité indéfinie pour toute preuve d'être prouvée elle-même; 3° la relativité de nos représentations; 4° le besoin des hypothèses; 5° le cercle vicieux inévitable dans les preuves. Enfin il appuya, et avec plus de méthode, sur cette opinion, qu'il ne saurait y avoir dans la connaissance rien de certain, ni immédiate-

(1) *Sextus*, Adv. Math. IX, 217 seq. Hypotyp. I, 180 sq.
(2) *Diog. L.* IX, 116.

ment, ἐξ ἑαυτοῦ, ni médiatement, ἐξ ἑτέρου; et ce fut surtout par la critique de ses conditions formelles qu'il s'attacha à nier la connaissance (1).

§ 189.

Sextus-Empiricus.

Sexti Empirici opera gr. et lat. ed. Jo. Alb. *Fabricius.* Lips. 1718, in-fol. Recens. *Struve.* Regiomont, 1823, 2 vol. in-8.

Critiques sur cet écrivain.

Guil. *Langius*, De veritatibus geometricis adv. Sextum Empiricum. Hafn. 1656, in-4.

De primis scientiarum elementis seu theologia naturalis methodo quasi mathematica digesta. Accessit ad hæc Sexti Empirici adversus mathematicos decem modorum ἐποχῆς seu dubitationis, secundum editionem Fabricii, quibus scilicet Sextus scepticorum coryphæus, veritati omni in os obliqui atque totidem retia tendere haud dubitavit succincta tum philosophica tum critica refutatio (per Jac. *Thomson*). Regiomont. 1728, (id. 1734), in-fol.

Gotofr. *Plouquet*, Diss. examen rationum a Sexto Empirico tam ad propugnandam quam impugnandam dei existentiam collectarum. Tubing. 1768, in-4.

Sextus, surnommé *Empiricus*, à cause de l'école de médecins à laquelle il appartenait, natif, à ce

(1) *Diog.* IX, 88 sq. *Sextus*, Hypotyp. I, 164—178.

qu'on peut croire, de Mitylène (1), et disciple du sceptique *Hérodote* de Tarse (2), donna la dernière main à la philosophie du doute, vers la fin du second siècle. Tout en profitant du travail de ses devanciers, surtout d'Ænésidème, d'Agrippa et de Ménodote, il sut fixer avec beaucoup d'habileté l'objet, le but et la méthode du scepticisme, particulièrement dans ses trois livres, *πυρρωνείων ὑποτυπώσεων*; et afin de le mettre à l'abri des attaques des dogmatiques, il en distingua avec plus de précision les procédés en opposition avec ceux de ses adversaires et des nouveaux académiciens.

§ 190.

Le scepticisme, suivant Sextus, est la faculté: *δύναμις*, de mettre en opposition dans toutes leurs contradictions les représentations sensibles et les conceptions de l'esprit, *φαινόμενά τε καὶ νοούμενα*, afin de parvenir par ce balancement, *διὰ τὴν ἐν τοῖς ἀντικειμένοις πράγμασι καὶ λόγοις ἰσοσθένειαν*, d'abord à la suspension de tout jugement, *ἐποχή*, sur les objets, *ὑποκείμενα*, dont l'essence nous est cachée, *ἄδηλον*, *ἄφανες*, de là au repos de l'âme, *ἀταραξία*, et enfin à un équilibre parfait, *μετριοπαθεία*. Le scepticisme admet des représentations et des apparences, *φαινόμενα*;

(1) C'est ce que Visconti établit dans son Iconographie, d'après le témoignage d'une médaille de cette ville.

(2) *Diog. L.* IX, 116.

ne nie point la possibilité, mais seulement la réalité de la connaissance des objets, et s'interdit cette recherche. Il n'est qu'une manière de voir toute subjective, et non une doctrine, par conséquent il n'a besoin que d'être exposé, et non prouvé (1). Sa formule est, οὐδὲν μᾶλλον (2), c'est-à-dire, nulle chose n'est préférable à nulle autre.

§ 191.

Toutefois Sextus semble oublier souvent ce caractère de son scepticisme, lorsqu'il l'élève à une doctrine, et à un art positif tendant à anéantir toute curiosité du vrai et toute croyance à la possibilité de connaître. Voici dans quels cas il mérite ce reproche : 1° quand les motifs de contradiction viennent à lui manquer, il en appelle à la possibilité d'en découvrir un jour (3); 2° il se refuse à entrer dans toute explication de la perception et de la connaissance (4); 3° il se retranche, au besoin, dans de purs sophismes (5); 4° il cherche à démontrer également par des sophismes, qu'aucune science ne peut être enseignée ni apprise (6); 5° il va jusqu'à argumenter, en con-

(1) *Sextus*, Hypotyp. 1, 1—4—25.
(2) Ibid., 14.
(3) Ibid. 1, 33 sq. 11, 259.
(4) Ibid. 1, 9 sq.
(5) Adv. Mathem. 1, 9.
(6) Ibid.

tradiction avec sa propre doctrine (§ 190), contre l'existence de nos perceptions (1); 6° enfin, il ne donne pas non plus avec précision les faits certains qui lui servent de point de départ, et dont il admet la certitude, par exemple, les perceptions et les lois de la pensée.

§ 192.

Malgré ces défauts, son exposition du scepticisme est un ouvrage fort important, et par la manière dont il est traité, et comme monument de l'état de la science chez les anciens, particulièrement de la philosophie. Dans les cinq derniers livres de son traité, *πρὸς τοὺς μαθηματικούς*, il passe en revue les doctrines des philosophes du premier ordre sur les questions les plus importantes, et fait ressortir ce qu'elles ont d'incertain, de chancelant dans leurs principes, de contradictoire ou d'inconséquent dans leurs raisonnemens. Les dogmatiques, à ce qu'il prétend surtout démontrer, n'ont encore trouvé aucun *criterium* solide et irréfragable de la vérité; ils ne peuvent s'accorder sur les fondemens et les principes de la logique, de la physique et de la morale. Niant toute certitude immédiate, attendu la contradiction qui règne dans les assertions des philosophes, il commence par exiger que toute vérité soit démontrée, et prouve ensuite que cela est impossible, faute de

(1) *Sextus*, Adv. Mathem. 1, 351 sq.

principes certains en soi. Par là il bat en ruine tous les travaux scientifiques de l'esprit humain, même les mathématiques.

§ 193.

Un tel scepticisme coupait court à toute recherche ultérieure, et semblait menacer l'avenir de la science, en lui opposant une barrière insurmontable. Cependant ce scepticisme impliquait contradiction en soi; il prétendait détruire un besoin réel de la raison, et était incapable de réaliser l'objet même dont il faisait le but de ses efforts, le repos de l'âme. Il paraît avoir fait peu d'impression dans le monde à l'époque où il se produisit, à cause de l'indifférence générale pour les études philosophiques, et il s'éteignit dès-lors avec *Saturninus*, disciple de Sextus (1). Quelques médecins, par exemple, Galien, *de optimo docendi genere*, (2), et le philosophe Plotin (3) furent les seuls qui s'en occupèrent (4). Ce dernier lui opposa un dogmatisme supernaturaliste et enthousiaste

(1) *Diog. L.* IX, 116.
(2) Voyez le § 185.
(3) Voyez le § 203.
(4) *Plot.* Enn. V, lib. V, II

Doctrines philosophiques des Juifs et des Gnostiques.

§ 194.

On n'a encore pu établir d'une manière bien certaine si à cette époque il existait proprement une philosophie orientale, ἀνατολικὴ διδασκαλία (1), question résolue affirmativement par Mosheim, Brucker, Walsch (2) et Buhle; et négativement par Meiners (3) et Tiedemann (4). On ne saurait révoquer en doute l'existence de quelques formules propres à l'Orient; mais la difficulté est de savoir si elles avaient dès-lors pris un caractère philosophique, ou si plutôt elles ne se développèrent et ne se perfectionnèrent qu'à l'occasion des progrès que fit en Orient la philosophie grecque, et en particulier celle de Platon (5). Cette dernière conjecture acquiert plus de vraisemblance,

---

(1) Voyez Theodot. dans *Fabricius*, Bibl. gr. t. v, p. 133. Porphyr. vita Plotini, E. xvi. Eunapii vita Ædesii, p. 61.

(2) Commentat. de philosophia orientali in *Michaelis* syntagma commentatt. P. ii, p. 279.

(3) Hist. de la Philosophie, p. 170 (all.).

(4) Esprit de la Philosophie spéculative, t. iii, p. 98. *Du même*, ouvrage couronné : de artium magicarum origine. Marb. 1788, in-8 (all.).

(5) *Bouterwek*, Dans l'excellente Dissertation que nous indiquerons au § 200, considère les dogmes mystiques de l'intuition immédiate, de l'émanation et des esprits comme venus

quand on remarque l'apparition qui eut lieu à cette époque des livres apocryphes faussement attribués à Zoroastre, Hermès et autres, ainsi que les efforts de beaucoup de gnostiques (1), pour déprimer le mérite de Platon (2).

§ 195.

Si l'on suppose que les Orientaux avaient une philosophie à eux, il est naturel aussi de supposer que cette philosophie a dû, au sein de la vaste monarchie romaine, entrer en contact avec celle de l'Occident, et qu'elles ont dû se modifier l'une par l'autre. L'histoire nous fournit à cet égard des renseignemens positifs par les doctrines des Juifs, des gnostiques et des derniers néoplatoniciens. Alexandrie, où, depuis les Ptolémée, tous les systèmes de la philosophie grecque n'avaient cessé d'être enseignés, fut le principal théâtre sur lequel celle-ci se rencontra avec les idées orientales.

---

de l'Orient par la Perse, puis transportés dans l'Occident, et en particulier à Alexandrie, à une époque déjà avancée de leur développement.

(1) *Plotin.* Enn. I, lib. IX, 6.

(2) Voyez *Buhle*, Élémens de l'Hist. de la Philosophie (§ 37), IV^e^ partie, p. 73, suiv.; et le grand ouvrage de *Tennemann* sur l'Hist. de la Philosophie (ibid.), t. VI, p. 438.

I. *Juifs.*

§ 196.

La théologie de l'Ancien Testament, ou esquisse des idées religieuses des Hébreux. Leips. 1796, in-8 Cf. § 73. (all.).

Les Juifs, pendant leur exil, avaient recueilli plusieurs idées appartenant à la philosophie religieuse de Zoroastre (§ 70), telles que, par exemple, celles d'une lumière primitive de deux premiers êtres, l'un bon l'autre malfaisant, et des démons. Plus tard, un certain nombre d'entre eux qui s'établirent en Égypte, et que leurs études en médecine engageaient dans les recherches spéculatives, acquirent quelque connaissance de la philosophie grecque (1); mais fidèles à leur préjugé national, que toute sagesse avait dû originairement provenir des Juifs, ils regardèrent toutes les vérités qu'ils y trouvaient, et tout ce qui s'accordait avec leurs antiques traditions religieuses comme un larcin des Grecs. Afin de donner à cette prétention une apparence de réalité, *Aristeas* (2) imagina la fable

(1) Déjà avant cette époque on avait remarqué la ressemblance entre la secte ascétique des Esséniens et celle des Pythagoriciens. Voyez J. J. *Bellermann*, Renseignemens historiques tirés de l'antiquité sur les Esséniens et les Thérapeutes. Berl. 1821, in-8 (all.).

(2) Humfredi *Hody*, Contra historiam Aristeæ de LXX interpretibus, etc. Oxon. 1685, in-8. Et.: De bibliorum textibus origin., versionibus, etc. 1705, in-fol.

d'une antique traduction grecque du Vieux-Testament; et *Aristobule* (1), péripatéticien, supposa frauduleusement des livres et des passages apocryphes.

§ 197.

Philon d'Alexandrie.

Philonis opera. Fl. Josephi opera. (Voyez § 73).

Jo. Alb. *Fabricii* Diss. de Platonismo Philonis. Lips. 1693, in-4. *Id.* Sylloge Dissertat. Hamb. 1738, in-4.

C. F. *Sthal*, Essai d'une exposition systématique de la doctrine de Philon d'Alexandrie; dans l'*Algem. Bibl. der bibl. Literatur de Eichhorn*, t. IV, V^e^ cahier (all.).

J. Chph. *Schreiter*, Idées de Philon sur l'immortalité, la résurrection, la rémunération; dans les *Analecten* de *Keil* et *Tzchirner*, II^e^ cahier (all.).

Le juif *Philon* (2), esprit savant et orné, qui vivait à Alexandrie, n'était pas exempt des mêmes préjugés, mais il les servit d'une manière plus honorable. Il mit à profit la connaissance qu'il avait acquise de tous les systèmes grecs, et en particulier du système de Platon, qui s'accorde à tant d'égard avec les idées religieuses de l'Orient, pour représenter sa

(1) Lud. Casp *Valkenaer*, Diatribe de Aristobulo judæo, philosopho peripatetico. Lugd. Bat. 1806, in-4. Néanmoins, d'autres critiques regardent son existence comme douteuse, et les Commentaires sur les livres de Moïse, qu'on lui attribue, comme un travail apocryphe d'une époque postérieure.

(2) Né à Alexandrie quelques années avant J.-C.

religion nationale comme une doctrine parfaite et divine. C'est dans le même esprit que plus tard *Josèphe* (1) revêtit le judaïsme de la dépouille philosophique des Grecs. Philon sut y introduire les idées de Platon, et réciproquement il fit pénétrer dans le système platonique divers dogmes orientaux sans que cette double altération fût relevée. On peut donc le compter (avec *Bouterwek*) comme le premier néoplatonicien d'Alexandrie. Dieu et la matière, selon lui, sont les deux principes primitifs existans de toute éternité. Il les caractérise, d'après les idées de Platon, Dieu comme l'être réel, infini, immuable, qu'aucune intelligence ne peut concevoir, ὄν; la matière comme le non-être, μὴ ὄν, qui a reçu de Dieu la forme et la vie. Il se représente Dieu, d'après des images orientales, comme la lumière primitive et l'intelligence infinie des rayons de laquelle sont sorties les intelligences finies; en Dieu sont renfermées les idées de toutes les choses possibles. La pensée de Dieu, λόγος, qui comprend les Idées, λόγος ἐνδιάθετος, est le monde idéal lui-même, et s'appelle aussi le Fils de Dieu ou l'archange. Ce logos est l'image de Dieu, le type d'après lequel Dieu, au moyen de sa puissance féconde (λόγος προφορικός, la parole créatrice), a formé le monde sensible. De-là trois hypostases de l'Être divin. La connaissance de Dieu ne peut avoir lieu que par une action immédiate qu'il exerce sur nos âmes : de là l'intuition in-

(1) Flavius Josephus, né à Jérusalem, 37 après J.-C.

terne (1). On voit donc manifestement dans Philon comment les doctrines primitives et acquises des Juifs furent remuées et modifiées par celles du platonisme, et comment de ce mélange résultèrent ensuite de nouvelles doctrines. *Numenius* d'Apamée, en Syrie (2), admit en partie ces innovations, et maintint la raison comme faculté de connaître l'absolu et tout ce qui dépasse la portée des sens; il perfectionna la notion de la Trinité, en distinguant dans l'Être divin incorporel, ἀσώματον, d'abord le Dieu primitif, suprême, l'intelligence immuable, éternelle et parfaite; secondement, le créateur du monde, le demiurgue, le νοῦς, qui existe dans un double rapport, avec le Dieu primitif comme son fils, et avec le monde comme son auteur. Le même philosophe soutint l'immatérialité et l'immortalité de l'âme, et qualifia Platon du surnom de Moïse Attique, ἀττικίζων (3).

§ 198.

Cabbalistique.

Sources : Le Talmud.

Artis cabbalisticæ, hoc est reconditæ theologiæ et phi-

(1) Philo de mundi opificio, de confusione linguarum, de somniis, quod Deus sit immutabilis, de præmiis et pœnis. *Euseb.* Præp. Evang. VII, 13. XI, 15. Hist. Eccles. II, 4 sq. 7 sq.

(2) Dans le 2e siècle après J.-C.

(3) *Euseb.* Præp. Evang. XI, 10—18. IX, 6, XIII, 5. XIV, 5. XV, 17.

losophiæ scriptores; (l'éditeur de ce recueil est J. *Pistorius*) t. I, Basil. 1587, in-fol.

Liber Jezirach translatus et notis illustratus a Rittangelo. Amstel. 1642, in-4.

Kabbala denudata, seu doctrina Ebræorum transcendentalis et metaphysica atque theologica, opus antiquissimæ philosophiæ barbaricæ variis speciminibus refertissimum, in quo ante ipsam libri translationem difficillimi atque in literatura ebraica summi, commentarii nempe in Pentateuchum et quasi totum scripturarum V. T. Kabbalistici, cui nomen Sohrr, tam veteris quam recentis, ejusque Tikkunim seu supplementorum tam veterum quam recentiorum præmittitur apparatus. T. I, Solisb. 1677, in-4. T. II, Liber Sohar restitutus (Editore Christ. *Knorr de Rosenroth*). Francof. 1684, in-4.

Rabbi Cohen *Irira*, Porta cœlorum (commentaire des deux livres cabalistiques ci-dessus), *Wolf* biblioth. Hebr. Hamb. 1721, 4 vol. in-4; (dans le 1er volume).

Eisenmenger, Le judaïsme dévoilé. Konigsberg, 2 vol. 1711, in-4 (all.).

De la Nauze, Remarques sur l'antiquité et l'origine de la Cabbale, dans les Mém. de l'acad. des inscr. t. IX.

J. Fred. *Kleuker*, Sur la nature et l'origine de la doctrine de l'Emanation chez les Cabbalistes, etc. Riga, 1786, in-8 (all.).

Vie de Salomon *Maimon*, publié par Phil. *Moritz*. Berlin, 1792, 2 part. in-8.

Sur l'émanation et le pantheisme dans les premiers âges de l'antiquité, considérés particulièrement chez les écrivains de l'Ancien et du Nouveau Testament. Essai historique, critique et exégétique. Erf. 1805, in-8 (all.).

La *Cabbale* (c'est-à-dire *transmission orale*) est une prétendue sagesse divine perpétuée et propagée parmi les Juifs par une tradition secrète, dont l'histoire est enveloppée de fables. Pour ne parler que de sa partie philosophique, elle prit naissance dans les premiers siècles après Jésus-Christ, et elle fut créée ou mise en ordre par rabbi *Akibha* (1), et son disciple *Siméon Ben Jochai*, l'étincelle de Moïse. C'est une série de récits philosophiques représentant l'origine de toutes choses comme ouvrages de Dieu, l'*ensophe*, ou la lumière primitive, d'où sont émanées, selon divers degrés de perfection, dans une échelle décroissante, tous les êtres de la nature. De là les dix sephiroths ou cercles lumineux, et les quatre mondes, Aziloth, Briah, Jesirah, Aziah. Adam Kadmon, le premier homme, est le fils premier-né de Dieu; le Messie, par l'entremise duquel l'univers émane du Père tout-puissant, qui ne cesse pas néanmoins de le contenir, Dieu étant la cause immanente de toutes choses. Il faut peut-être entendre par la personne du Fils, l'idée du monde conçue par Dieu. Tout ce qui existe est de nature spirituelle, et la matière, même le charbon, n'est qu'une condensation et un obscurcissement des rayons de la lumière; en un mot, toute substance est divine. A cette doctrine de l'émanation se mêle une foule de rêveries sur les démons, auxquelles se rattache la magie; sur les quatre élémens des âmes,

(1) Mort en 138.

sur leur formation et leur origine, enfin sur l'homme considéré comme microcosme, et cette idée donne lieu à un prétendu moyen de connaissance par l'extase. Le tout offre un mélange de conceptions exaltées et bizarres qui s'étaient formées, surtout sous l'influence des idées religieuses de la Perse, et à l'aide desquelles on s'efforçait de mettre à la portée des esprits la doctrine sacrée des Juifs, la création, et l'existence du mal. Les livres cabbalistiques, Jezirah et Sohar (Voyez les ouvrages indiqués en tête de ce §), le premier attribué au rabbi Akibha, le second à Siméon Ben Jochai, ont été vraisemblablement interpolés de temps à autre par les interprètes. Les Chrétiens n'ont connu qu'au 15e siècle le nom de la Cabbale, dont le mystère leur était soigneusement caché par les Juifs.

II. *Gnostiques.*

§ 199.

Walsch, De philosoph. oriental. Gnosticorum systematis fonte; et *Michaelis* de indiciis gnosticæ philosophiæ tempore LXX interpretum et Philonis, dans la 2e part. du dernier syntagm. Commentt.

Ern. Ant. *Lewald*, Comment. ad hist. religionum vett. illustrandam pertinens de doctrina Gnosticorum. Heidelb. 1818, in-8.

Joh. Aug. *Neander*, Origine et développement des principaux systèmes gnostiques. Berlin, 1818, in-8 (all.).

Le même avait publié précédemment : De fidei gnoseosque idea et ea quæ ad se invicem et ad philosophiam referuntur ratione secundum mentem Clem. Alexandrini. Heidelb. 1811, in-8.

Le même esprit de spéculation transcendante dominait chez les Gnostiques : ceux-ci prétendaient à une connaissance, γνῶσις, supérieure et secrète de l'être divin et de l'origine du monde; mêlant les dogmes religieux des Persans et des Chaldéens, avec ceux des Grecs et des Chrétiens. La plupart professaient le christianisme, mais ils étaient considérés comme hérétiques; quelques-uns s'attachèrent au culte juif, d'autres en devinrent les adversaires; quelques autres enfin paraissent n'avoir suivi formellement aucune religion particulière. Les principaux, venus de l'Orient pour la plupart, furent *Simon* le magicien, *Ménandre* le Samaritain, le juif *Corinthus*, tous appartenant au 1er siècle; ensuite le syrien *Saturninus*, *Basilides* d'Alexandrie; *Carpocrates* et *Valentinus*, de la même ville : ce dernier se rapprocha des Néoplatoniciens, (2e siècle); *Marcion* de Sinope (1), *Cerdon* et *Bardesane* ou Bardisanes, Syriens (2), (vers le milieu du

(1) Aug. *Hanh*, Progr. de Gnosi Marcionis Antinomi, P. I et II. Regiomont. 1821—21, in-8. Et : Antitheses Marcionis Gnostici, liber deperditus, nunc quoad ejus fieri potuit restitutus, ib. 1823, in-4.

(2) Aug. *Hahn*, Bardesanes Gnosticus Syrorum primus hymnologus. Commentat. Hist. Theol. Lips. 1819, in-8.

2e siècle), et *Manès* (1), persan, (3e siècle). Leurs sectes se conservèrent durant les siècles suivans. Une partie d'entre eux reconnut en Dieu le principe unique, duquel ils firent dériver, comme d'une source de lumière, divers ordres de créatures lumineuses ou esprits, autrement dits *Æons*; une autre partie admit deux premiers êtres, un bon et un mauvais, continuellement en guerre l'un contre l'autre; enfin, une troisième secte de gnostiques fit naître les princes de la lumière et des ténèbres, d'un premier et souverain auteur. En général, ils considéraient la matière comme le mauvais principe, et la formation même du monde comme une chute de l'être divin. Autour de ces dogmes principaux se groupaient une multitude d'autres idées plus exagérées et plus hasardées les unes que les autres; chacun leur donnait pour principe une révélation supérieure : en général, c'est l'imagination qui joue le principal rôle dans la philosophie des Orientaux; et ils aiment à se perdre dans leurs hypothèses appliquées sans cesse à un ordre de faits au-dessus de la nature. La morale eut aussi à souffrir de cette manie des rêves supernaturalistes, et fut travestie en un étroit et minutieux ascétisme.

---

(1) *Beausobre*, Histoire critique de Manichée et du Manichéisme. Amst. 1734—39, 2 voll. in-4.

Néoplatonisme enthousiaste de Plotin; devanciers et successeurs de ce philosophe.

§ 200.

Sources : les ouvrages de Plotin, Porphyre, Jamblique, Julien, Eunape, vitæ philosophorum, (voyez § 81.) Sallustius, de diis et mundo, Proclus, Suidas.

Sainte-Croix, Lettre à M. Dutheil, sur une nouvelle édition de tous les ouvrages des philosophes éclectiques. Paris, 1797, in-8.

Gottfr. *Olearii* Diss. de philosophia eclectica; dans sa traduction de l'historia philosophiæ de Stanley, p. 1205.

Histoire critique de l'Eclectisme ou des nouveaux Platoniciens. Avignon, 1766, 2 vol. in-12.

Ge. G. *Fülleborn*, Philosophie néoplatonicienne; dans les *Beitrage*, III^e^ cahier n° 3 (all.).

Chph. *Meiners*, Mémoires pour servir à l'histoire des opinions du premier siècle après J.-C.; renfermant des considérations sur la philosophie néoplatonique. Leips. 1782, in-8 (all.).

C. A. G. *Keil*, De causis alieni Platonicorum recentiorum a religione christiana animi. Lips. 1785, in-4.

J. G. A. *Oelrich*, Comm. de doctrina Platonis de Deo a christianis et recentioribus Platonicis varie explicata et corrupta. Marb. 1788, in-8.

Alb. Christ. *Roth*, Diss. (Præs. J. B. Carpzov) trinitas Platonica. Lips. 1693, in-4.

Joh. Wilh. *Jani* Diss. (Præs. J. G. *Neumann*) Trinitas Platonismi vere et falso suspecta. Viteb. 1708, in-4.

H. Jac. *Ledermüller*, Diss. (Præs. Ge. Aug. *Will.*) de theurgia et virtutibus theurgicis. Altd. 1763, in-4.

J. Aug. *Dietelmajer*, Progr. quo seriem veterum in schola Alexandrina doctorum exponit. Altd. 1746, in-4.

Jm. *Fichte*, de philosophiæ novæ platonicæ origine. Berol. 1818.

Frid. *Bouterwek*, Philosophorum Alexandrinorum ac Neoplatonicorum recensio accuratior. Comment. in Soc. Gott. habita, 1821, in-4 (Voyez Gott. gel. Anz. n° 166-167, 1821).

Le nouveau Platonisme se forma au sein de l'école toujours nombreuse des Platoniciens d'Alexandrie, et fut l'ouvrage d'un zèle ardent et enthousiaste. Ses partisans aspiraient à atteindre les dernières sommités de la science; ils prétendaient à la connaissance de l'Absolu, et à une intime union avec lui, ἕνωσις, comme à la destination finale de l'homme. Le moyen qui devait y conduire, c'était la contemplation de l'Absolu, θεωρία.

§ 201.

Les causes qui amenèrent dans la science ces habitudes nouvelles, furent premièrement la décadence du véritable esprit grec, et sa fusion toujours plus intime avec l'esprit oriental; en second lieu, la manie chaque jour croissante, introduite par l'imitation des Orientaux, de l'exaltation et de l'enthousiasme

que l'on fortifiait par de fréquens appels aux révélations célestes, tout en déprimant le mérite philosophique de Platon (1); en dernier lieu, le génie dominant de l'époque, et l'état de dissolution où était tombé l'empire romain. Deux autres causes contribuèrent aux progrès de la nouvelle école, savoir: les contradictions des nouveaux sceptiques qui repoussaient toute prétention à une connaissance rationnelle, et les appréhensions que la marche victorieuse du christianisme faisait concevoir pour la religion jusque-là dominante, et menacée désormais d'une ruine complète. Enfin, l'importance toute nouvelle qu'avait prise le Platonisme parmi les païens dans leur lutte contre le christianisme, jointe à ce contact plus habituel des idées orientales, firent paraître et se développer avec un éclat nouveau cette philosophie enthousiaste, relevée par l'esprit scientifique de la Grèce, et réunissant diverses doctrines déjà connues.

§ 202.

Déjà Philon d'Alexandrie (§ 197), Numenius (ibid.) et Atticus avaient donné l'exemple de ce genre de spéculation mystique, et du mélange des idées orientales et platoniques: ce mélange se retrouve aussi chez plusieurs pères de l'église grecque, comme Justin, Clément d'Alexandrie, Origène, qui

(1) *Plotin.*, Enn. II, lib. IX, 6.

platonisent assez fréquemment. *Ammonius* d'Alexandrie, homme d'une naissance obscure, réduit à gagner sa vie dans l'état de porte-faix (de là son surnom de *Saccas*), vraisemblablement aussi chrétien apostat (1), mais possédant à un haut degré l'ardeur de savoir, le talent et l'enthousiasme, entra dans la nouvelle voie philosophique, et fonda une école (2) qui s'efforçait de rapprocher Platon et Aristote sur les questions les plus importantes (3). Il communiqua son esprit d'enthousiasme à ses disciples, entre lesquels se distinguent *Longin* (4), critique célèbre et penseur judicieux (5), *Plotin*, *Origène* et *Hérennius*. C'est à ce caractère d'exaltation mystique que tient l'engagement formel pris par les trois derniers de tenir leur doctrine secrète (6).

§ 203.

Plotini opera. Florentiæ 1492, in-fol. et cum interpret. Ficini. Bas. 1580, 1615, in-fol.

---

(1) *Euseb.* Hist. Eccles. VI, 19.

(2) Vers 193 après J.-C.

(3) C. F. *Kœster*, Diss. de commentitiis philosophiæ Ammoniacæ fraudibus et noxis. Tub. 1786, in-4.

(4) Dav. *Ruhnkenii* Diss. de vita et scriptis Longini. Lugd. Bat. 1776, et les éditions du Traité qui lui est attribué περὶ ὕψους par Toup, Morus et Weiske. Leips. 1809, in-8.

(5) Né à Athènes en 213. Mis à mort à Palmyre en 275.

(6) *Porphyr.* Vita Plotini. *Euseb.* Hist. Eccles., l. l. Hierocles de Providentia dans *Photius* cod. 251—214.

Plotini liber de pulchritudine ad codd. fidem cum annotatione perpetua et præparatione. Ed. Fried. *Creuzer*, Heidelb. 1814, in-8.

Les Enneades de Plotin traduites et accompagnées de remarques pour l'éclaircissement du texte original, par le docteur J. G. d'*Engellardt*, 1re part. contenant la 1re Enneade précédée de la vie de Plotin, par Porphyre. Erl. 1820, in-8 (all.). Voyez aussi la traduction avec remarques du VIIIe liv. de la IIIe Enneade dans les Studien de *Creuzer*, t. I. Francf. et Heidelb. 1805.

Porphyrii Vita Plotini, en tête des éditions des œuvres de Plotin.

Friedr. Chr. *Grimm*, Commentat. qua Plotini de rerum principio sententia (Enn. II lib. VIII c. 8-10) animadversionibus illustratur. Lips. 1788, in-8.

Jul. Friedr. *Winzer*, Progr. Adumbratio decretorum Plotini de rebus ad doctrinam morum pertinentibus. Sp. I. Viteb. 1809, in-4.

Plotin était né à Lycopolis, en Égypte, en 205; la nature l'avait doué de qualités supérieures, particulièrement d'une rare profondeur d'esprit et d'une imagination grande et forte. De bonne heure il développa ces dispositions dans l'école d'Ammonius, à Alexandrie; ensuite il se décida à passer en Orient avec l'armée de Gordien, afin d'étudier sur les lieux mêmes les doctrines orientales. Il devint un rêveur, livré à des méditations profondes, mais exaltées, toujours tourné vers les régions supérieures, et cherchant par la contemplation à saisir l'Absolu; idée qu'il exagéra après l'avoir prise dans la philosophie

de Platon; et égaré par l'enthousiasme, il crut développer cette philosophie selon l'esprit même de son auteur, tandis qu'en effet il dénaturait en grande partie la pensée de Platon, n'en conservant que des parties incomplètes et mutilées. La vivacité fougueuse de son esprit, qui le faisait souvent tomber en extase, l'empêcha de réduire en système son rationalisme mystique. Ses divers traités épars furent revus par Porphyre, et classés en six Ennéades (1). Il mourut dans la Campanie en 270, après avoir donné des leçons à Rome, où il devint l'objet d'une vénération presque religieuse de la part de ses disciples.

§ 204.

Plotin part de ce principe, qu'il n'y a de philosophie possible qu'autant que la connaissance et la chose connue, le subjectif et l'objectif sont ramenés à l'identité. La fonction de la philosophie est de connaître l'Unité, τὸ ὄν, τὸ ἕν, τὸ ἀγαθόν, ce qui est le principe et l'essence de toutes choses, et de le connaître en soi, non par l'entremise de la pensée ou de la réflexion, mais par un moyen bien supérieur, par l'intuition immédiate, παρουσία, qui devance la marche de la réflexion (2). Le but de sa

(1) *Porphyr.* Vita Plotini, c. 6 et 24.

(2) Enn. v, lib. III, 8. Lib. v, 7 sq. Enn. VI, lib. IX, 3 et 4.

philosophie, selon Porphyre, c'est l'union immédiate avec l'Être divin (1). Une double intention, à la fois scientifique et morale, le conduisit à ce mystique idéalisme, l'unique voie que la raison n'eût pas encore tentée (Voyez § 216).

§ 205.

Tout ce qui existe est en vertu de l'Unité, est un, et a en soi l'Unité. Néanmoins l'existence et l'unité ne sont point identiques; car chaque objet comprend une pluralité. La raison n'est pas non plus l'unité même, car elle contemple l'unité d'une vue parfaite, non hors d'elle, mais en elle-même; elle est en même temps ce qui contemple et ce qui est contemplé, donc elle n'est point simple, elle est double, elle n'est point l'être premier ou primitif, mais seulement l'unité déduite ou dérivée de quelque autre principe dont elle procède. L'Unité primitive n'est point une chose, mais le principe de toutes choses, le bien et la perfection absolus, ce qui en soi est simple, et ne tombe point sous les conceptions de l'entendement; elle n'a ni quantité ni qualité, ni raison ni âme; elle n'est ni en mouvement ni en repos, ni dans l'espace ni dans le temps; ce n'est ni une unité numérique ni un point, car le point et l'unité numérique sont compris dans quelque chose,

(1) Enn. v, lib. 1, 1—2.

savoir le divisible ; mais c'est l'être pur sans aucun accident, dont on peut concevoir l'idée en songeant qu'il se suffit constamment à lui-même ; elle est exempte de tout besoin et de toute dépendance, de toute pensée et de toute volonté ; ce n'est point un être pensant, mais plutôt la pensée elle-même en acte ; c'est le principe, la cause de tout, l'infiniment petit, et en même temps, par sa puissance, l'infiniment grand, le centre commun de toutes choses, le *Bien* (1), *Dieu*.

Voyez l'ouvrage d'Oelrich § 200 et :

Gottl. Will. *Gerlach*, Disputatio de differentia, quæ inter Plotini et Schellingii doctrinam de numine summo intercedit. Viteb. 1811, in-4.

§ 206.

L'Unité est aussi représentée comme la lumière primitive, la lumière pure, de laquelle découle incessamment un cercle lumineux ; elle possède la vision et la science de soi-même, mais sans dualité de termes (sans réflexion), elle est à la fois la pure virtualité et l'essence de tout ce qui est (2). L'Un, le parfait, coule dans la région supérieure ; tout ce qui procède de lui, l'être, la raison, la vie en découle éternellement, sans qu'il perde rien de sa

(1) Enn. VI, lib. IX, 1 seq.

(2) Enn. VI, lib. VIII, 16. Enn. IV, lib. III, 17. Enn. V, lib. I, 7.

substance, car il est simple, et non collectif comme la matière (1); et cette provenance n'est point une formation dans le temps, mais elle a lieu selon l'idée pure de cause et d'ordre, sans nulle volonté, car vouloir est changer (2). En premier lieu il en émane, comme la lumière émane du soleil, quelque chose d'éternel qui, selon Plotin, est ce qu'il y a de plus parfait, c'est l'intelligence absolue, νοῦς, qui contemple l'unité, et qui n'a besoin que d'elle seule pour être. De l'intelligence émane à son tour l'âme, l'âme du monde, ψυχὴ τοῦ παντός, ou τῶν ὅλων. Tels sont les trois principes de toute existence réelle, et ils ont eux-mêmes leur principe dans l'unité (3); c'est la Trinité (*Trias*) de Plotin (4).

§ 207.

L'intelligence est le produit et l'image de l'unité; en tant qu'elle contemple l'unité comme son objet, elle devient sujet, et se distingue de ce qu'elle contemple, de là une dualité; en tant que cette intelligence envisage le possible dans l'unité, le possible

(1) Enn. VI, lib. IX, 9.

(2) Enn. V, lib. I, 6.

(3) Enn. II, lib. IX, 1. III, lib. V. 3. V, lib. I, 3 et 6; lib. II, 1.

(4) Joh. Heim. *Feustking*, De tribus Hypostasibus Plotini. Witeb. 1694, in-4. Voyez aussi les Dissertations de *Reth* et *Janus* citées au § 200.

se détermine, se limite; il devient l'effectif et le réel, ὄν. Il suit de là que l'intelligence est la réalité première, base de toutes les autres, et inséparablement unie avec l'être réel. La pensée, la chose pensée et la chose pensante sont identiques; ce que l'intelligence pense elle le constitue en même temps. C'est en pensant toujours, toujours de même, et pourtant toujours quelque chose de nouveau, qu'elle produit toutes choses; elle est la somme des existences, la vie infinie dans sa totalité (1).

§ 208.

L'âme est le produit de l'intelligence, elle en est la pensée, pensée à son tour féconde et plastique. Elle est donc elle-même intelligence, seulement avec une connaissance et une vision plus obscure, parce qu'elle contemple les objets non en elle-même, mais dans l'intelligence, étant douée d'une force active qui dirige ses regards hors d'elle. C'est une lumière non originale, mais réfléchie, principe du mouvement et du monde extérieur. Son activité propre est dans dans la contemplation, θεωρία, et dans la production des objets par cette même contemplation. C'est ainsi qu'elle produit à son tour

(1) Enn. VI, lib. VIII, 16. Enn. IV, lib. III, 17. Enn. VI, lib. VII, 59; lib. VIII, 16. Enn. V, lib. I, 4, 7; lib. III, 5—7; lib. V, 2; l. IX, 5. Enn. VI, lib. VII, 12—13.

divers ordres d'âmes, entre autres l'âme humaine, dont les facultés tendent à s'élever ou à s'abaisser. Celle du degré le plus bas, dirigée vers la matière, est aussi une force appliquée à la former; c'est la faculté sensitive et végétative, ou la Nature, φύσις (1).

§ 209.

La Nature est une force intuitive, motrice, qui impose la forme à la matière, force plastique et vivifiante, pensée créatrice, λόγος ποιῶν; car forme, εἶδος, μορφή, et pensée, λόγος, sont une seule et même chose. Tout ce qui se passe dans la nature est l'œuvre de l'intuition, et est fait pour elle (2). Ainsi se développe du sein de l'unité, comme du point central d'un cercle, la pluralité, l'être divisible et la vie, par voie de séparation. Dans l'unité se distinguent la forme et la matière; car c'est la forme qui compose, qui façonne, et elle suppose nécessairement quelque chose de non déterminé, mais susceptible de recevoir une détermination (3).

§ 210.

La forme et la matière, l'âme et le corps, sont

(1) Enn. v. lib. 1, 6—7; lib. vi, 4. Enn. vi. lib. ii, 22.
(2) Enn. iii, lib. viii.
(3) Enn. ii, lib. iv, 14. Enn. iii, lib. vi, 7.

inséparables ; il n'y a point eu de temps où le tout ne fût point animé ; mais pour la pensée, la distinction est possible, et de là naît la question : Qu'est-ce que la matière, et comment a-t-elle été produite par l'unité, puisque celle-ci est le principe de toute réalité ? La matière est quelque chose de réel, dénué de toute forme ; elle est l'indéterminé, susceptible de recevoir la forme, et elle est avec celle-ci dans le même rapport que l'ombre avec la lumière. L'unité, comme produisant toute réalité, sort sans cesse d'elle-même : or, au dernier échelon de cette production perpétuelle arrive un dernier produit, au-delà duquel nul autre n'est plus possible, terme dernier d'où rien ne peut sortir, et qui ne conserve plus rien de l'unité et de la perfection. — L'âme, par sa contemplation progressive, qui est en même temps production, se crée à elle-même le théâtre de son action, c'est-à-dire l'espace. L'âme est une lumière allumée par l'intelligence, et qui rayonne jusqu'à une certaine portée, au-delà de laquelle commence la nuit. L'âme regarde cette nuit, et lui applique une forme, parce qu'elle ne peut rien souffrir autour d'elle qui ne soit empreint d'une pensée, et elle se fait ainsi, au moyen des ténèbres, une habitation belle et variée, inséparable de la cause qui l'a produite, c'est-à-dire qu'elle se donne un corps (1). De là la matière intelligible et

(1) Enn. I, lib. VIII, 7. Enn. III, lib. IV, 9. Enn. II, lib. III, IV.

sensible (1). Quelquefois Plotin considère la matière informe, c'est-à-dire dénuée de toute bonne propriété, comme étant bien encore un produit de l'âme, mais par l'effet d'un vice ou d'une défectuosité en elle; il suppose qu'occupée de produire il lui est arrivé de sortir d'elle-même sans fixer ses regards sur le principe premier et parfait, et que par-là elle se trouva remplie d'indétermination (2). Quelquefois aussi il conçoit la matière informe comme quelque chose de réel, qui est donné sans avoir été produit par l'âme (3).

§ 211.

Il y a un monde de l'intelligence et un monde des sens; celui-ci n'est que l'image de l'autre; de là le parallélisme parfait de tous les deux. Le monde de l'intelligence est un tout invariable, absolu, vivant, sans séparation dans l'espace, sans changement dans le temps; là l'unité est dans la pluralité, et la pluralité est une, comme la science (l'empire des esprits). Il y a aussi de l'indétermination dans le monde de l'intelligence : plus il s'éloigne de l'être véritable, plus il devient indéterminé. Dans le monde des sens, image du précédent, les plantes, la terre, les pierres, le feu, tout est vivant, car ce monde est une idée

(1) Enn. II, l. IV, 15.
(2) Enn. I, l. VIII, 3—4.
(3) Enn. III, l. IV, 1.

amenée à la vie. Le feu, l'air, l'eau, sont une vie et une idée, une âme habitant la matière comme principe plastique (hylozoïsme). Il n'est rien dans la nature qui soit privé de raison, les bêtes mêmes ont de la raison, seulement d'une autre manière que les hommes (1).

§ 212.

Chaque objet est unité et multiplicité. Au corps appartient la multiplicité divisible et décomposable dans l'espace. Il en est autrement pour l'âme, substance inétendue, immatérielle, être simple sans corps et avec un corps qui a deux natures, l'une supérieure et indivisible ; l'autre inférieure et divisible. Plotin développe d'une manière savante et profonde les raisons métaphysiques en faveur de l'immatérialité et de l'immortalité de l'âme ; mais en donnant aussi trop de carrière aux rêves de l'exaltation mystique sur la réunion de l'élément immatériel avec la substance corporelle (2).

§ 213.

Dans le monde tout est nécessaire, tout est l'œuvre d'une production nécessaire, et d'un principe qui n'est séparé d'aucun de ses produits (germe du Spi-

(1) Enn. IV, lib. IV, VIII, IX. Enn. VI, lib. IV, VII.
(2) Enn. IV, lib. I, II, III, VI.

nozisme et de la Théodicée de Leibnitz) (1). Toutes les choses dépendent les unes des autres par un commun enchaînement (déterminisme universel dont l'unité est la seule exception, plus apparente encore que réelle). De cette liaison des choses se tire la magie naturelle et la divination (2). Pour ce qui est du mal qui apparaît dans le monde sensible, Plotin le considère parfois comme une négation qui est nécessaire, ailleurs comme quelque chose de positif, tel que la matière, le corps, et, dans ce dernier cas, tantôt comme donné hors de l'âme et cause de son imparfaite production, tantôt comme siégeant dans l'âme et son produit imparfait; ainsi il tombe dans la même faute qu'il reproche aux Gnostiques (3). Cela le conduit à un optimisme et un fatalisme contraire à la moralité (4); néanmoins il reconnaît parfois le mal moral comme tenant au libre arbitre, pouvant être surmonté par lui, et imputable à son auteur (5).

§ 214.

L'unité, Dieu, étant la perfection même, est le but vers lequel tendent toutes choses qui tiennent

(1) Enn. VI, lib. VII, 8—10. Enn. IV, l. IV. 4—5. Enn. VII, lib. II, 3.

(2) Enn. III, l. II, 16. Enn. IV, l. IV, 32—40.

(3) Enn. I, l. VIII. Enn. II, l. IX, Enn. III, l. II.

(4) Enn. I, l. VIII, 5. Enn. III, l. II, 18.

(5) Enn. III, l. II, 9—10.

de lui leur être et leur nature, et ne peuvent devenir parfaites que par lui. Les âmes humaines ne peuvent arriver à la perfection et à la félicité que par la contemplation de l'unité suprême, dans un entier détachement de tout ce qui est divers et multiple (ἁπλώσις, simplification), et en se plongeant dans le sein de l'Être pur. En cela consiste la vertu, qui est de deux sortes, savoir : la vertu inférieure, πολιτική, propre aux âmes qui se purifient, et la vertu supérieure, celle des âmes purifiées, et qui consiste dans l'union intime par la contemplation avec l'Être divin, ἕνωσις. Sa cause est la divinité elle-même qui nous éclaire et nous échauffe. Les âmes doivent obtenir de la divine beauté un charme qui lui ressemble, et être échauffées du feu céleste (1).

§ 215.

Cette philosophie repose sur deux suppositions non démontrées : premièrement que l'absolu, ce qui surpasse les sens, est le principe de l'univers et peut être reconnu pour tel; secondement qu'il peut être reconnu par une intuition intellectuelle qui surpasse la pensée elle-même. Plotin transforme la pensée en une contemplation, la philosophie en une poésie, les pures formes des idées en objets positifs. Sa doc-

(1) Enn. I, l. II, VIII, 13. Enn. VI, lib. VII, c. 22; l. IX, 9—11.

trine est l'abus de quelques idées platoniques livrées à tout l'emportement d'un enthousiasme auquel donnaient lieu les besoins de cette époque; sans examiner la possibilité des moyens, elle prétend atteindre l'absolu, et former un système complet de la connaissance absolue. Mais en même temps elle offre un certain nombre d'excellentes vues sur la faculté de connaître, et des pensées élevées qui depuis ont été reprises, et même portées plus haut encore par d'autres philosophes. Elle obtint la plus grande estime surtout par l'admission d'un principe de connaissance supérieur aux sens, par le dogme de la Trinité et de son rapport avec le monde des objets; enfin elle fut considérée comme l'interprétation complète de la philosophie du grand Platon, et de Platon éclairé de Dieu (1). Alors vint à son tour la prétention de démontrer l'accord de Platon avec des doctrines antérieures dans lesquelles il était censé avoir puisé, celles de Pythagore, d'Orphée, de Zoroastre et d'Hermès; et on ne manqua pas de livres supposés pour servir à cette démonstration. On voulut ensuite établir cette même concordance entre Platon et ses successeurs, et particulièrement Aristote. Toutes ces tentatives qui éloignaient la philosophie de son véritable caractère, ne servaient que l'esprit du temps, la superstition et l'exaltation mystique. Parmi les nombreux disciples de Plotin se distinguèrent

(1) Procli Theol. Platonis, lib. 1, c. 1.

Porphyre (proprement *Malchus*) et *Amelius* ou *Gentilianus* d'Étrurie. Les ouvrages de ce dernier, pour l'interprétation de la philosophie de Plotin, ne nous ont pas été conservés.

§ 216.

Porphyrii liber de vita Pythagoræ, ejusdem sententiæ ad intelligibilia ducentes, cum dissertatione de vita et scriptis Porphyrii, ed. Lucas *Holstenius*. Rom. 1630, in-8. Voyez aussi § 88.

Porphyrii de abstinentiâ ab esu animalium libri IV, ed. Jac. de *Rhoer*. Traj. ad Rhen. 1767, in-8.

Ejusd. epist. de diis, dæmonibus ad Anebonem (dans l'édition de Jamblique de mysteriis. Voyez § suivant).

Ejusd. de quinque vocibus, seu in categorias Aristotelis introductio, gr. Paris, 1543, in-4; lat. per Jo. Bern. *Felicianum*. Venet. 1546 1566, in-fol.

Πορφυρίου φιλοσόφου πρὸς Μαρκέλλαν, etc. Invenit, interpretatione notisque declaravit Angelus Majus, etc. Acc. ejusdem poeticum fragmentum. Mediol. 1816, in-8.

Malchus ou *Porphyre*, né en 233 à Batanea, colonie des Tyriens en Syrie, formé par les leçons d'Origène et de Longin, qu'il entendit à Athènes (§ 202), vint à Rome à l'âge de trente ans, et là il fréquenta l'école de Plotin, dont il devint l'admirateur passionné, et par la suite le biographe (§ 203.) Il possédait beaucoup plus d'instruction positive que son maître, mais moins de profondeur d'esprit, avec beaucoup de vanité et une grande soif de renommée.

On peut juger par quelques passages de ses écrits qu'il était dans plusieurs parties animé d'un esprit de recherche et de sérieuse réflexion, allant jusqu'à exprimer ses doutes sur divers dogmes de la doctrine religieuse des payens, particulièrement sur les démons et leur apparition (1); mais en d'autres parties il se laissait aussi entraîner par des idées exaltées. Ce fut sans doute dans un âge très-avancé qu'il fut le plus séduit par le mysticisme; et qu'il fut, ainsi que Plotin, honoré de la vision de Dieu (2). Ses principaux travaux furent consacrés à expliquer et à répandre la philosophie de Plotin, à réunir celle d'Aristote avec celle de Platon et de Pythagore, à éclaircir certains objets de la religion, tels que les sacrifices, la divination, les démons, les oracles, enfin à combattre le christianisme contre lequel il composa aussi des ouvrages (3). Il enseigna après la mort de Plotin, la philosophie et l'éloquence à Rome; et mourut en 304.

§ 217.

Iamblique.

Jamblichus de mysteriis Ægyptiorum liber seu responsio ad Porphyrii epistolam ad Anebonem, Gr. et Lat. ed.

---

(1) Voyez sa lettre à Anébon.

(2) Porphyr. vita Plot. sub fin.

(3) *Euseb.* VI, 19, Hist. Eccles.

Thom. *Gale*, Oxon, 1678, in-fol.; et les autres ouvrages de Jamblique.

Ejusd. περὶ βίου πυθαγορικοῦ λόγος. Voyez ci-dessus § 88. A cet ouvrage se joint :

Ejusd. λόγος προτρεπτικὸς εἰς φιλοσόφιαν, adhortatio ad philos. Textum, etc., recensuit, interpretatione latina, etc., et animadversionibus instruxit Theoph. *Kiessling*. Lips. 1813, in-8.

Ejusd. de generali Mathematum scientia (en original dans les Anecdota græca de Villoison t. II, p. 188 sqq.), et Introductio in Nicomachi Geraseni. Voyez ci-dessus § 184, Arithmetica, ed. Sam. Tennulius. Arnh. 1668, in 4, et Theologumena arithmetices. Paris, 1543, in-4.

Ge. E. *Hebenstreit*, Diss. de Jamblichi philosophi syri doctrina, christianæ religioni quam imitari studet, noxia. Lips. 1704, in-4.

Le mysticisme philosophique de Jamblique était bien plus accommodé encore au caractère superstitieux de son temps. *Jamblique* de Chalcis en Cœlésyrie, θαυμάσιος et θειότατος, était disciple d'un certain Anatolius et de Porphyre. Il surpassa bientôt ce dernier en réputation, mais non en talent. Dans son ouvrage sur la vie de Pythagore, il se montre compilateur syncrétiste sans critique; dans les fragmens de son livre sur l'âme et dans ses lettres (1), on trouve plus de bon sens et plus de connaissance des anciennes opinions philosophiques, qu'il lui arrive souvent de mêler avec les siennes propres. Mais si

(1) Elles nous ont été conservées par Stobée.

le livre sur les mystères des Égyptiens lui appartient, ce qui est fort douteux (1), nul n'aurait porté plus loin que lui l'exaltation et le mysticisme philosophique de son temps. Là, se qualifiant de prêtre de la divinité, il donne, avec une assurance tranchante, des solutions pour les doutes et les questions exprimées dans la lettre de Porphyre à Anébon (§ 216); il distingue, dans le plus menu détail, les diverses classes des anges, les apparitions des Dieux et des démons, appliquant à chaque chose une multitude de circonstances positives; il enseigne l'union avec Dieu à l'aide de la théologie et de la théurgie, science du surnaturel, à laquelle il subordonne la philosophie.

Par la théurgie il entend la pratique de certains actes mystérieux, et particulièrement agréables à Dieu, et la vertu de quelques symboles ineffables, dont la connaissance appartient à Dieu seul, au moyen desquels les divinités sont attirées vers nous; enfin, pour justifier ces hautes extravagances, il s'appuie de l'autorité des livres hermétiques, dans lesquels il pensait que Pythagore et Platon avaient dû puiser. Jamblique mourut en 333.

§ 218.

Successeurs de Jamblique et autres philosophes

(1) Voyez Meiners, Commentat. Soc. Gotting. vol. IV, a. 1782, p. 50, et Tiedemann, Esprit de la philosophie spéculative, t. III, p. 473 et suiv. (all.).

contemporains. Jamblique eut un grand nombre de disciples, entre autres *Dexippe*, *Sopater* d'Apamée, *Ædesius*, qui fut son successeur, et *Eustathe*, successeur de ce dernier, tous deux de Cappadoce. Ædesius eut pour disciples *Eusèbe* de Myndes, et *Priscus* de Molosse, tous deux rejetant la magie et la théurgie (1), auxquelles *Maxime* d'Éphèse et *Chrysanthe* de Sardes étaient attachés. A l'école de ce dernier appartiennent *Eunape* de Sardes (2), et l'empereur *Julien* (3). Diverses parties de la philosophie néoplatonicienne furent encore enseignées en partie par *Claudien*, frère de *Maxime*, et par *Salluste*, le même sans doute qui fut consul sous Julien 363, et qui écrivit un résumé de cette philosophie (4). Vint

(1) Eunap. p. 69.

(2) Voyez la Bibliogr. au § 81.

(3) Empereur en 360, mort en 363.

Juliani opera ed. Dion. *Petavius*. Paris, 1630, in-4. Ed. Ezech. *Spanheim*. Lips. 1696, in-fol.

Ad. *Kluit*, Oratio inauguralis pro imperatore Juliano apostata. Middelb. 1760, in-4.

Joh. Pet. *Ludewig*, Edictum Juliani contra philosophos christianos. Hal. 1702, in-4.

Gottl. Fr. *Gudii* Diss. de artibus. Juliani apostatæ paganam superstitionem instaurandi. Jen. 1739, in-4.

Hiller, de Syncretismo Juliani, viteb. 1739, in-4.

Aug. *Neander*, Sur l'empereur Julien et son siècle. Leips. 1812, in-8. (All.)

(4) Sallustii philosophi de diis et mundo, lib. gr. et lat. ed. Gabr. *Naudæus*. Rom. 1638, in-12; et Lugd. 1638. Id. dans les Opusc. Myth. de *Gale*, p. 237, sqq., emendatius edidit

ensuite l'éclectique *Thémiscius* de Paphlagonie (1), (§ 183), lequel enseignait à Nicomédie et à Constantinople ; le commentateur et abréviateur *Macrobe* (2) ; les éclectiques *Hieroclès* et *Olympiodore*, qui enseignaient à Alexandrie (3) (v. le § suiv.), et le disciple d'Hieroclès, *Énée* de Gaza (§ 224). Depuis la fin du IV^e^ siècle, Athènes devint le principal siége de la nouvelle philosophie ; là elle fut professée par *Plutarque* d'Athènes, fils de Nestorius (4), et surnommé le Grand, par *Syrianus* d'Alexandrie, son disciple et son successeur, qui présenta la philosophie d'Aristote comme une préparation à celle de Platon (5), par *Proclus* (v. § suiv.), et *Hermias* d'Alexandrie, disciple de Syrianus.

Proclus.

§ 219.

Marini vita Procli gr. et lat. ed. J. A. *Fabricius*. Hamb. 1700, in-4 ; ed. Jo. Fr. Boissonade. Lips. 1814, in-8.

Procli in Theologiam Platonis lib. IV una cum Marini

Lucæ Holstenii et Thomæ *Gale*i annotationibus integris, Formeii autem selectis aliorumque, etc., illustr. Jo. Conr. *Orellius*. Turici, 1821, in-8.

(1) Dans la seconde moitié du IV^e^ siècle.

(2) Aurelius, Macrobius, Ambrosius, Theodosius, florissaient vers 409.

(3) Au V^e^ siècle.

(4) 350—430 après J.-C.

(5) Mort vers 450 après J.-C.

vita Procli et Procli instit. Theol. gr. et lat. ed. Æmil. *Portus*. Hamb. 1618, in-fol. ed. Fabricius 1704, in-4.

Ejusdem commentariorum in Platonis Timæum lib. v. Bas. 1534, in-fol.

Commentaire sur l'Alcibiade de Platon, par Proclus. Deux parties de cet ouvrage, savoir : De anima ac dæmone; et de sacrificiis et magia, furent publiées par Ficin, en latin. Ven. 1497, in-fol., et plusieurs fois depuis; une autre partie περὶ ἑνώσεως καὶ κάλλους a été donnée d'après les M S. par *Creuzer*. La dissertation sur Plotin y est jointe (§ 203.).

Procli philosophi platonici opera e codd. Mss. bibl. reg. Paris. Num primum edid. Victor *Cousin* t. I-V. Paris, 1819-24, in-8.

Initia philosophiæ ac theologiæ ex platonicis fontibus ductæ sive Procli Diadochi et Olympiodori in Platonis Alcibiadem Commentarii. Ex codd. Mss. nunc primum græce ed. Fr. *Creuzer*, P. I, II. Francof. 1920-1821.

De Burigny, Vie du philosophe Proclus et notice d'un Ms. contenant quelques-uns de ses ouvrages qui n'ont point encore été imprimés; dans les mém. de l'Acad. des Inscr. t. XXXI.

Cette philosophie reprit un nouvel essor par les travaux de *Proclus*, surnommé Διάδοχος, né à Constantinople, en 412. Sa jeunesse ardente et portée à l'enthousiasme religieux, fut d'abord cultivée à Xanthe, ville consacrée à Apollon et à Minerve, d'où ses parens étaient originaires. Il passa ensuite à Alexandrie où enseignait Olympiodore, puis à Athènes où les leçons de Plutarque, de sa fille Asclepigénie et de Syrianus (§ 217), son successeur,

l'instruisirent dans la philosophie d'Aristote et de Platon; enfin pendant ses voyages, il se fit initier dans tous les mystères et dans tous les secrets de la théurgie. Il devint ainsi un philosophe, c'est-à-dire, selon ses idées, un prêtre de l'univers (1), d'une grande érudition, subtil, minutieux, qui ne savait pas contenir par la force de la pensée la masse de ses connaissances. Il regardait les poèmes orphiques et les oracles chaldéens (§ 71), qu'il avait soigneusement étudiés, comme une révélation divine, et comme pouvant devenir la source de la philosophie, au moyen d'une explication allégorique qu'il employait aussi pour concilier Platon et Aristote (2). Il se considérait lui-même comme le dernier anneau de la chaîne hermétique, σεῖρα ἑρμαϊκή, c'est-à-dire de la série d'hommes consacrés par Hermès en qui s'était perpétuée, par un héritage constant, la sagesse occulte des mystères (3). Au-dessus de la science il place aussi la foi, πίστις, comme formant l'union la plus complète avec le Bien et l'Unité (4).

§ 220.

Son Esquisse de la théologie contient un commen-

(1) Marini vita Procli, p. 47.

(2) Marin., p. 53—67. Procli theol. Plat. 1, 5. Comment. in Tim. v, p. 291.

(3) Marini V. Procli, p. 76. Photius God. 242.

(4) Theologia Plat. 1, 25—29.

taire sur les doctrines de Plotin, et l'essai d'une démonstration de ce point, qu'il n'y a qu'un seul principe réel des choses, et que ce principe est l'Unité, laquelle produit toutes choses par triades (παράγειν, πρόοδος). Cette démonstration se fonde sur la confusion des principes abstraits et logiques avec les principes actifs et réels. Les idées dominantes dans cette démonstration sont celles d'unité, de dualité, de limitation, πέρας, d'illimité, ἀπειρία, de mélange, ce qui est composé de deux élémens, qui comprend l'être, c'est-à-dire la vie et la pensée, νοῦς (1). Il divisait les divinités en intelligibles et intellectuelles, surnaturelles et naturelles; il supposait au nom de l'être divin une vertu surnaturelle, et élevait, comme ses devanciers, la théurgie au-dessus de la philosophie (2). Proclus combattit aussi les chrétiens: ce qui le choquait particulièrement dans leur doctrine, c'était l'idée d'une origine du monde (3). Dans ses trois traités sur la Providence, le destin et le mal (4), où il soutient que ce dernier ne vient pas de la matière, mais de la limitation des forces, il développe habilement cette idée,

(1) Institutio theologica, Theologia Platonis, l. III.

(2) In Timæum, p. 291—299. Theol. Plat. 1, 25—29.

(3) Plocli XXII argumenta adversus christianos, dans l'ouvrage de Philoponus, de æternitate mundi contra Proclum. ed. Trincavelli, gr. 1535, in-fol., lat. Lugd. Bat. 1557.

(4) Voyez des extraits d'une traduction latine dans *Fabricius*, Bibl. gr., t. VII et VIII.

tion des forces, il développe habilement cette idée, et tâche d'accorder le système de Plotin avec les croyances de la saine raison.

§ 221.

Proclus qui mourut en 485, avec une réputation de sagesse, et même de puissance miraculeuse presque divine, eut une foule de disciples, parmi lesquels on compte aussi des femmes, telles que *Hypatie* (1), *Sosipatra*, *Aedesie*, *Asclépigenie*; ces disciples très-inégaux entre eux pour le talent, et d'opinions très-diverses, furent la plupart assez indifférens pour la philosophie poétique de leur école. On compte parmi les principaux, *Marinus*, de Flavia Neapolis (Sichem), qui succéda à Proclus dans l'enseignement à Athènes, et composa sa biographie (v. § 219), mais qui plus tard s'écarta de sa doctrine dans l'interprétation de Platon; ensuite *Isidore* de Gaza, qui remplaça Marinus à Athènes, puis alla à Alexandrie, esprit enthousiaste sans aucune originalité, et *Zénodote*, successeur de ce dernier dans ce qu'on appelle la *Chaîne d'or*; plus tard *Heliodore* et *Ammonius*, tous deux fils d'Hermias d'Alexandrie (§ 218); le second donna des leçons dans cette ville; les Égyptiens *Heraïsque*

(1) Jo. Chph. *Wernsdorf*, Diss. IV de Hypatia, philosopha Alexandrina. Viteb. 1747—1748; et Jo. Chph. Wolf, fragmenta et elogia mulierum græcarum.

et *Asclépiade*, *Asclépiodote*, *Severien*, *Hégias* et *Ulpien* : à cette époque appartient aussi le compilateur Jean *Stobée* (1). Le dernier qui enseigna dans l'Académie d'Athènes la philosophie néoplatonicienne fut *Damascius* de Damas (2), disciple d'Ammonius fils d'Hermias, de Marinus, d'Isidore et de Zénodote. Il alliait une certaine clarté d'esprit à une imagination enthousiaste : mécontent de la manière dont Plotin avait subdivisé l'unité première en plusieurs unités subordonnées (la trinité des trinités, ou l'*enneade*), il chercha à tout ramener à l'unité, entrevit l'impossibilité de concevoir une idée du principe absolu des choses, et soutint que l'intelligible et l'absolu ne peut pas être saisi en soi par la pensée humaine, mais seulement à l'aide d'analogies, de symboles, et d'une décomposition en plusieurs notions partielles. Parmi ses disciples et ceux d'Ammonius se distingue le célèbre commentateur d'Aristote, *Simplicius* de Cilicie (3), qui s'efforça, ainsi que ses devanciers, de

(1) Joh. Stobaeus de Stobi, en Macédoine, florissait dans le VI^e^ siècle. Voyez, pour son recueil, § 81.

(2) Fragmens de son traité : Ἀπορίαι καὶ λύσεις περὶ ἀρχῶν dans les Anecd. Gr. de Wolf, t. III, p. 195 sq. Fragmens d'une Biographie des philosophes, par Damascius (ces fragmens sont relatifs à Isidore de Gaza), dans Photius, Cod. 142et 118.

(3) Il florissait vers le milieu du VI^e^ siècle.

Jo. Gottl. *Buhle*, De Simplicii vita, ingenio et meritis. *Gœtt. Anzeige*, 1786, p. 1977. Les Commentaires de Sim-

concilier Platon avec Aristote. Un décret rigoureux de l'empereur Justinien, ordonnant la clôture des écoles des philosophes payens (1), obligea Damascius, ainsi qu'Isidore, Simplicius et d'autres, de se réfugier en Perse auprès du roi Chosroes. Il est vrai qu'ils revinrent en 533, mais on vit de jour en jour décliner l'ardeur que cette philosophie avait si long-temps inspirée dans des contrées si diverses, et qui même avait insensiblement passé dans les idées habituelles des philosophes chrétiens.

Philosophie des Pères de l'Église.

§ 222.

Joh. Aug. *Eberhard*, Esprit du christianisme primitif. Halle, 1807-8, 3 vol. in-8 (all.).

Fried. *Koppen*, Philosophie du christianisme, 2 parties. Leips. 1813-15, in-8 (all.).

Joh. Wilh. *Schmid*, Sur l'esprit de la morale de Jésus et de ses apôtres. Jen. 1790, in-8 (all.).

Jo. Ludw. *Ewald*, Esprit et tendance de la morale chrétienne. Tüb. 1801, in-8 (all.).

---

plicius In Arist. categorias, in physica, in libros de cœlo, de anima, furent publiés à Venise dans le xv^e^ et le xvi^e^ siècles. *Schweighaeuser* a donné son Commentaire sur l'Enchiridion d'Épictète : Monum. Epict. philos., t. iv.

(1) En 529.

Chr. Friedr. *Rossler*, Dissert. sur la philosophie de la primitive église chrétienne, dans le t. IV de sa Bibliothèque des Pères. Voyez aussi son ouvrage : de originibus philosophiæ ecclesiasticæ. Tubing. 1781, in-4 (all.).

Joh. Ge. *Rosenmüller*, De christianæ theologiæ origine. Lips. 1786, in-8.

Marheinecke, Sur l'origine et le développement de l'orthodoxie et de l'hétérodoxie, dans les trois premiers siècles du christianisme, *Studien*, t. III, Heidelb. 1807-8, (all.).

C. W. F. *Walch*, Plan d'une histoire complète des hérésies, 11 vol. Lips. 1762-85, in-8 (all.).

C. Ch. Fr. *Schmid*, Progr. de ignavia errorum in religionis christianæ disciplina vulgarium principe causa. Ien. 1698, in-4.

Wilh *Münscher*, Manuel de l'histoire des dogmes chrétiens, 1 et 2 vol., 2e édit. Marb. 1802-1804; 3 et 4 vol. 1802-9, in-8 (all.); 3e éd. 1817, sqq.

La religion chrétienne gagna de proche en proche des adhérens et des admirateurs parmi les diverses nations, et ces nouveaux adeptes lui vinrent préoccupés d'idées et de besoins divers, et en partie déjà formés par la philosophie. La connaissance que plusieurs de ses docteurs avaient acquise antérieurement des systèmes de la Grèce, la nécessité de défendre le christianisme, contre les attaques des philosophes payens, enfin le besoin de donner à ses doctrines plus de développement, de les asseoir et de les fixer solidement, et de mettre de l'unité dans les solutions que provoquaient de jour en jour

des questions nouvelles, amenèrent à la longue une sorte de philosophie propre au christianisme, qui prit successivement diverses formes, quant aux points de vue, aux principes et aux buts qu'elle se proposa. Par là une partie de la philosophie grecque passa dans les ouvrages des Pères de l'Église, comme pour servir un jour au réveil de l'esprit de recherche indépendante.

§ 223.

La religion chrétienne, par sa simplicité, par son alliance intime avec la morale, et par l'esprit à la fois sévère et humain de son culte, était constituée pour devenir une religion universelle. Ceux qui l'enseignèrent la considéraient comme une doctrine toute divine et révélée; ils se fondaient sur la grandeur morale et la divinité de son auteur. Dans cette vue ils opposèrent ses vérités à celles que l'on avait obtenues par la raison. Ce que la raison humaine avait si long-temps cherché en vain, parut enfin trouvé, et le scandaleux divorce de la science et du devoir sembla pour toujours terminé par la religion chrétienne. Mais en même temps cette même idée de l'origine céleste de la religion donna lieu à diverses questions: on demanda par quelle voie une révélation peut fonder la croyance, à quoi on peut reconnaître qu'une doctrine est divine, et quel est son véritable sens.

§ 224.

Beaucoup de Pères de l'Église, mais pour la plupart grecs, considérèrent la philosophie comme étant d'accord avec la religion chrétienne, du moins en partie, attendu que l'une et l'autre découlent d'une source commune. Cette source de la vérité dans la philosophie payenne est, selon *St. Justin* le martyre (§ 226), la révélation intérieure par le λόγος et la tradition (1); selon *St. Clément* (2) (§ 226) et d'autres Alexandrins, c'est la tradition écrite dans les livres des Juifs (3); selon *St. Augustin* (§ 252), c'est la transmission orale (4). Aux yeux de tous ces Pères, la philosophie était sinon nécessaire, du moins utile pour l'apologie, la défense et l'affermissement de la doctrine chrétienne.

§ 225.

D'autres Pères de l'Église, et en particulier quel-

---

(1) Apolog. II, p. 50—51—85.

(2) Jo. Aug. *Neander*, De fidei gnoscosque idea, et ea qua ad se invicem et philosophiam referuntur ratione secundum mentem Clementis Alexandrini. Heidelb. 1811, in-8.

(3) Justini Cohortatio ad Græcos. Clemens Alexandrinus, Strom. I, p. 298—312. Euseb. Præp. Evang. XIII, 12—13.

(4) Aug. De civit. Dei VII, 11.

ques Latins, comme *Tertulien* (1), *Arnobe* (2) et son disciple *Lactance* (3), surnommé le Cicéron chrétien, jugèrent la philosophie une étude superflue, stérile et décevante, opposée au christianisme, éloignant l'homme de Dieu, même une invention du démon, et une source d'hérésies (4).

§ 226.

L'opinion favorable à la philosophie prit insensiblement le dessus, et il en résulta que les Pères de l'Église firent un usage éclectique de la philosophie

---

(1) De Carthage, devenu chrétien vers 185, m. 220.

(2) Il enseignait l'éloquence à Sicca, et mourut vers 326.

(3) L. Cœlius Lactantius Firmianus, maître d'éloquence à Nicomédie, m. vers 330.

(4) Ern. Sal. *Cypriani* Diatribe academica, qua expenditur illud Tertulliani : Hæreticorum patriarchæ philosophi. Helmst. 1699, in-4.

Ad. *Rechenbergeri* Diss. an hæreticorum patriarchæ philosophi. Lips. 1705, in-4.

Chr. Gottfr. *Schütz*, Progr. de regula fidei apud Tertullianum. Jen. 1781, in-4.

E. W. P. *Ammon*, Cœlii Lactantii Firmiani opiniones de religione in systema redactæ. Erl. 1820, in-8.

Tertullian. Apologia, c. 47. De præscript. Hæres., c. 7. Adv. Marcion. v, 19. Lactant. div. instit. iv, 2. Passim. de falsa sap. l. iii, c. 1, § 10 sec. Clem. Alex. Strom. i, p. 278 — 309. vii, p. 755. Basilius adv. Eunomium. i, Chrysostom. Homilia in Mathæum.

grecque (1). Aussi Julien, en prononçant contre les Chrétiens l'interdiction des études et de la philosophie grecque, pensait-il ne pouvoir imaginer un plus puissant moyen de nuire à leur religion. Néanmoins, toutes les écoles philosophiques de la Grèce n'obtenaient pas parmi les Pères de l'Église une égale considération. On fit peu de cas de celles d'Épicure, des Stoïciens et des Péripatéticiens, à cause de la manière négative, ou équivoque, ou contraire au christianisme, dont elles se prononcent sur l'existence de Dieu, la providence et l'immortalité de l'âme. L'école platonique, au contraire, par l'affinité de ses doctrines avec celles des Juifs et des Chrétiens, obtint une haute estime (2). Les premiers Pères de l'Église appartenaient même à l'école d'Alexandrie (3). *St. Justin* le martyr affirmait que le λόγος,

---

(1) Clem. Alex. Strom. I, p. 288. Lactant. Div. inst. VII. Augustin. de doctr. christ. II, 11—39.

(2) Voyez l'ouvrage de Stæudlin cité ci-dessus § 135.

(3) *Souverain*, le platonisme dévoilé, ou Essai touchant le verbe platonicien. Cologne 1700, in-8. Trad. en all. avec une préface et des remarques par Jos. Fr. *Lœffler*, 2e édit. Züllich et Freystadt, 1792, in-8.

Baltus, Défense des saints pères, accusés de platonisme. Paris, 1711, in-4.

J. Laur. *Mosheim*, Comment. de turbata per recentiores Platonicos ecclesia. In diss. Hist. Eccl., t. I, p. 85.

J. A. *Cramer*, De l'influence de l'école d'Alexandrie sur les destinées de la religion chrétienne, dans sa continuation de Bossuet, II, 268 (all.).

avant son incarnation, s'était révélé aux sages du paganisme (1) ; *St. Clément* d'Alexandrie répandit la même idée, et considéra la philosophie payenne comme une préparation au christianisme. Parmi ceux qui trouvaient chez les Platoniciens beaucoup de vérités en harmonie avec la religion chrétienne, nous citerons encore les apologistes *Athénagore* d'Athènes, et *Tatien* de Syrie (2) ; le disciple de *St. Clément* et l'adversaire de Celsus (3), *St. Origène* d'Alexandrie (4), qui, ainsi que son maître, faisait consister la félicité dans la contemplation de Dieu, θεωρία, comme de l'intelligence pure et absolue, et qui faisait une différence entre la doctrine populaire et cette même doctrine développée chez les savans (5), ce qui l'a fait considérer par quelques-uns comme l'auteur de la philosophie du christianisme (6) ; enfin *Syne-*

Cas. Aug. Theoph. *Kiel*, Exercitationes de doctoribus veteris ecclesiæ culpa corruptæ per Platonicas sententias theologiæ liberandis. Lips. 1793 seq., 4. Comment. I—XIV.

Henr. Nic. *Clausen*, Apologetæ eccl. christianæ Ante-Theodosiani Platonis ejusque philosophiæ arbitri. Hafn. 1817.

(1) Né payen à Flavia Neapolis en Palestine, en 89 après J.-C., mort chrétien en 165. Apol. II, p. 83.

(2) Mort vers 218.

(3) Tous deux florissaient vers 170.

(4) Né en 185, mort en 253.

(5) Περὶ ἀρχῶν, lib. I, 1.

(6) Ibid. præf., § 3.

sius de Cyrène (§ 230), disciple d'Hypatie; *Enée* de Gaza (1), et même *St. Augustin* (§ 252). L'Église finit aussi par se réconcilier insensiblement avec Aristote, surtout lorsque les débats avec l'Arianisme eurent fait sentir le besoin d'une plus grande subtilité dans l'art des distinctions et de la dialectique. Nemesius, évêque d'Émèse (2), suivit ce philosophe dans son traité anthropologique (3) (§ 230), et le romain *Boèce* (§ 254), traduisit et commenta plusieurs de ses ouvrages sur la logique (§ 255).

§ 227.

La philosophie fut employée d'abord comme moyen de recommandation et de défense en faveur de la doctrine chrétienne auprès des Grecs qui avaient de l'instruction; puis on l'appliqua à la réfutation des hérésies, enfin on la fit servir à développer, à préciser et à étendre l'enseignement de l'Église, particulièrement les points relatifs à la foi. Dans tous ces changemens, le rapport de la philosophie à la théologie resta le même, c'est-à-dire que celle-ci fut toujours regardée au fond comme source de connaissance, comme la plus haute philosophie et la seule

(1) Florissait vers 410.

(2) Florissait vers 380.

(3) Περὶ φύσεως ἀνθρώπου, ed. Ch. Fr. Matthæi. Lips. 1802. in-8.

traire, comme une servante aux
e, et comme une science toute
mundana (1). La dialectique fut
sage de la polémique.

§ 228.

dominante des Pères est donc un su-
plus ou moins mêlé de rationalisme. Le
naturel ne cessa de prédominer chaque
e par l'effet des combats qu'il fallait li-
tiques, qui plaçaient en partie la raison à
évélation, et du zèle que déployaient des
chrétiens pour écarter du texte des révé-
nes toute intervention de l'esprit humain
caprices, enfin pour conserver la foi dans
et sa pureté. La révélation fut considérée
dement comme la source unique des croyan-
étiennes, mais en général comme la source de
connaissance spéculative et pratique. Comme
de l'enseignement, on établit une formule de
regula fidei, qui reposa également sur une ré-
tion ou tradition transmise oralement. On alla
loin encore : la foi même et la résolution vertueuse

---

1) Tertull. de præscript. hæret., c. 7. Lactant. div. instit. l. I, v, III, 1. Salvianus de gubernat. dei, præfat. Euseb. præp. evang. IV, 22. Damasceni dialectice, c. 1, sq. Didymus in Damasceni parallelis, p. 685.

d'aimer comme il convient Dieu et son prochain, sont aussi, d'après la même vue, un effet de la grâce divine ; car l'esprit humain, depuis la chute de l'homme, est devenu incapable de connaître par lui-même la vérité, et de s'élever à la vertu (Passivité de la raison).

Remarque. Les travaux des pères dans l'examen de questions de détail en matière de science religieuse, (car il était moins question de discuter les grands principes fondamentaux), appartiennent sans doute à l'histoire du dogme, à cause du point de vue spécial du supernaturalisme, et des nombreux rapports que présentent ces questions avec les croyances positives de l'église chrétienne. Toutefois une revue des questions philosophiques qui s'y rencontrent, et une esquisse du système d'Augustin, nous semble nécessaires pour l'intelligence des époques suivantes.

§ 229.

Chr. Fried. *Rosler*, Philosophia veteris ecclesiæ de deo. Tubing. 1782, in-4. *Le même* : Progr. philosophiæ veteris ecclesiæ de spiritu et de mundo. Ibid. 1783, in-4.

Alb. Chr. *Roth*, (præs. Jo. Ben. *Carpzov*) trinitas platonica. Lips. 1693, in-4.

Jo. Wilh. *Jani* Diss. (præs. J. G. *Neumann*) trinitas Platonismi vere et falso suspecta. Viteb. 1708, in-4.

Dieu, le rapport de Dieu au monde et de l'homme à Dieu, sont les principaux objets des méditations

des Pères, et l'on y observe une intention marquée de s'adresser à la conviction rationnelle et de l'éclairer.

I. *Dieu.* — Il y a une triple manière de connaître Dieu : par son image, par la nature extérieure, et par une révélation extérieure immédiate. On trouve chez les Pères la preuve physicothéologique, cosmologique (1) et ontologique (2) de l'existence de Dieu, quoiqu'ils en fassent, en général, un point de foi plutôt que de connaissance. L'essence de Dieu est inaccessible à la raison (3), du moins n'est-elle pas apperceptible au moyen de nos idées, en admettant qu'elle le soit par l'intuition mystique (4). Quelques Pères se prononcent à cet égard moins formellement, et admettent l'usage des idées et de l'intelligence. La plupart des docteurs, dans l'origine, se représentaient Dieu dans l'espace et dans le temps comme un être corporel (5); mais ils épurèrent progressivement cette notion et l'amenèrent à l'immatérialité, ou du moins à une extension infinie dans l'espace (6). Ils réfléchirent plus profondément que les philosophes payens sur les pro-

(1) Greg. Naz. Orat. xxxiv, opp. ed. Colon. 1690, t. 1, p. 559. Joh. Damascenus de fide orthod., l. 1, 3.

(2) August. de libero arbitrio II, 5—15. Voyez aussi sur la preuve morale de trin., l. VIII, 3; et de genesi ad litt., l. VIII, c. 14.

(3) Damascen. de f. o. 1, 4.

(4) Dionys. Areop. ep. 5; et de mystica theol., c. 4 sq.

(5) Tertull. adv. Prax., c. 7. Arnob. adv. gent., l. 1, p. 17.

(6) Augustin. de div. Q. XX, ep. 57.

d'aimer comme il c
sont aussi, d'après l
divine ; car l'esprit
l'homme, est deven
même la vérité, e
de la raison).

Remarque. Le
questions de dét
il était moins
fondamentaux
dogme, à
ralisme, et
questions
tienne. Tout
qui s'y ren
fin, nous
suivantes.

Chr.
Tubing.
ecclesiae

Alb.
tonica

Jo.
Platoni

Dic
à Thi

cette opposition va quelquefois jusqu'à
monde une condition contingente et for-
Ils s'attachent à concilier l'omniscience di-
la liberté de l'homme (2), et discutent l'ori-
mal physique et moral ; la plupart enseignent
est nécessaire (3), et qu'il ne s'est produit ni
ordre ni sans l'ordre de Dieu , c'est-à-dire qu'il
é seulement permis. Ils le font provenir en partie
la liberté humaine, en partie aussi de l'influence
des mauvais esprits (4). —Il existe des esprits, c'est-à-dire des êtres spirituels pourvus d'un corps subtil (5), qui assistent la divinité dans le gouvernement du monde. Sur l'origine des mauvais anges, on trouve des idées superstitieuses et extravagantes dans Denys l'Aréopagite (6) et Psellus (7). — Anthropologie. L'homme est-il composé de deux ou trois parties essentielles, le corps, l'âme et l'esprit, comme le prétendait St. Justin et les Pères qui lui succédèrent immédiatement, tous attachés au néoplatonisme? L'âme humaine fut d'abord conçue plutôt comme corporelle, ensuite et toujours les Pères platoniciens, et de

(1) Nemesius, l. l., c. 38.
(2) Augustin., l. l.
(3) Par exemple Lactant. div. instit. II, 8—12. V, 7.
(4) Du démon. Tertullien. Augustin. Voyez ci-dessous § 232.
(5) Orig. Περὶ ἀρχ. I, Jo. Damasc. de f. o. II, 3.
(6) Hierarchie céleste.
(7) De dæmonibus.

plus Némésius et St. Augustin (1) la conçurent comme spirituelle. Quant à l'origine des âmes, on les prétendit créées tantôt immédiatement, tantôt médiatement (création perpétuelle des âmes, ou préexistence des âmes). L'immortalité parut aux uns une propriété inséparable de l'âme (St. Augustin), aux autres un don particulier de Dieu (St. Justin, Arnobe), donné soit à tous les hommes, soit à quelques-uns, les élus.

Barbeyrac, Traité de la morale des pères de l'Église Amst. 1728, in-4. *Le même* : dans son introduction à sa traduction du droit naturel de Puffendorf.

Ceillier, Apologie de la morale des pères de l'Église. Par. 1718, in-4.

(*Baltus*,) Jugemens des SS. pères sur la morale de la philosophie payenne. Strasb. 1719, in-4.

Jo. Dav. *Michaelis*, Morale, 2e partie. Gotting. 1792, in-8 (all.).

Car. Fred. *Staudlin*, Progr. de Patrum ecclesiæ doctrina morali. Gott. 1796. *Le même*, Hist. de la morale chrétienne. Ibid. 1799, in-8 (all.).

Essai d'une histoire de la morale, de l'Ascétisme et du mysticisme chrétien, où l'on traite particulièrement de tous les ouvrages écrits sur ces matières. T. 1. Dortmund, 1798, in-8 (all.).

---

(1) August. de quantitate animæ, c. 1; et al. Claudianus Mamertinus, prêtre à Vienne en Gaule vers 470, composa un traité de statu animæ, lib. III; ed. Pet. Mosellanus, Bas. 1520, in-4. Plus tard ed. Cas. Barth. Cygn. 1655, in-8.

§ 231.

III. *Morale ou rapport de l'homme à Dieu.* — La morale des Pères de l'Église manque, dans son ensemble, de formes et de principes scientifiques; elle n'offre point les caractères et la liaison d'un véritable système : dans le détail de ses préceptes elle est forte et sévère, et élève l'homme vers la sphère supérieure aux sens. Son principe est la volonté de Dieu, soit subjectivement soit objectivement, et du côté de l'homme, l'obéissance à cette volonté. Les moyens qui la font connaître sont la Bible et la raison : à une époque postérieure cette dernière fut subordonnée à l'autre. Dieu exige l'accomplissement de sa volonté, selon les uns en vertu de sa puissance absolue (1), selon d'autres, en vue du salut éternel et de la félicité des hommes (2). Selon une troisième opinion, Dieu est en même temps le souverain législateur et le souverain bien, le but où doivent tendre les êtres raisonnables. La volonté de s'unir à lui produit la vie bien-heureuse (3). Vient ensuite la doctrine, imparfaite dans le sens théorique, des devoirs, des droits et de la vertu. La sincérité, l'amour désintéressé de l'humanité, la patience, la chasteté sont les principales vertus

(1) Tertull. de pœnitentia, c. 4.

(2) Lactant. institut. divin., l. III, c. 11 sq.

(3) Augustin. de libero arbitrio, 1, 6. II, 19.

§ 234.

Boèce, Cassiodore et autres éclectiques. Parmi les ouvrages qui servirent de textes aux études des siècles suivans, et d'intermédiaires entre l'ancienne instruction et la nouvelle, outre l'aride abrégé de ce qu'on appelait les sept arts libéraux, par *Marcianus Capella* (1), on distingue les écrits de deux patriciens romains du royaume ostrogothique, Boèce et Cassiodore, avec qui s'éteignirent les lettres classiques en Occident, tous deux éclectiques, et associant dans leurs opinions les doctrines de Platon et d'Aristote. *Boèce* (2) vécut à la cour du roi goth Théodoric, qui le fit décapiter sur de faux soupçons de haute-trahison. Ce fut par lui surtout que fut conservé, dans l'Occident, quelque connaissance d'Aristote. Il traduisit quelques ouvrages de ce philosophe sur la logique, et commenta la traduction que le rhéteur

(1) Marcianus Felix Capella, florissait vers 474. Son ouvrage intit.: Satyricon, a été souvent imprimé (Voyez Fabric. Bibl. lat., t. 1, p. 638), et en dernier lieu par J. A. *Goez.* Norimb. 1794, in-8.

(2) Anicius Manlius Torquatus Severinus Boethius, né en 470.

Gervaise, Histoire de Boèce, sénateur romain. Paris, 1715.

Ses Œuvres : Basil. 1570, in-fol. De Consolatione, pub. par *Pert.* Lugd. Bat. 1671, in-8. Lips 1753, in-8. Ed. et vitam autoris adjecit Jo. Theod. Bj. *Helfrecht.* Helf, 1797, in-8.

Victorinus avait faite de l'*Isagoge* de Porphyre, que l'on considérait toujours comme une introduction à l'étude d'Aristote. Il écrivit ensuite, dans sa prison à Pavie, son traité *De consolatione philosophiæ*, qui devint le livre de prédilection des siècles suivans. Son contemporain *Cassiodore* (1) avait aussi déposé dans ses écrits, en particulier dans son livre *De septem disciplinis*, quelques débris de la science grecque, dont les âges suivans purent profiter, et il engagea des moines à copier les anciens manuscrits. En Espagne, sous le gouvernement des Visigoths, l'archevêque de Séville, *Isidore* (*Hispalensis*), né à Carthagène, rendit un service réel aux études encyclopédiques par son utile répertoire de mots et de faits (2). En Angleterre et en Irlande, l'instruction se conserva encore plus long-temps qu'ailleurs: l'anglo-saxon *Bede*, surnommé *le Véné-*

(1) Magnus Aurelius Cassiodorus, né à Squillace vers 480, mort dans un cloître en 575.

Fr. D. *de Sainte-Marthe*, La vie de Cassiodore. Paris, 1695, in-12. *Buat*, Vie de Cassiodore dans les Dissertat. de l'Acad. des Sciences de Bavière, t. 1, p. 79 (all.).

Cassiodori opera omnia op. et stud. *Garetii*. Rotomag., 1679, 2 voll. in-fol., et Venet. 1729.

(2) Il mourut en 636.

Isidori Hispalensis originum seu etymologiarum, libri XX. Aug. Vind. 1472, in-fol., c. not. Jac. *Gothofredi* in auctorib. latin, p. 811; et dans l'édit de ses Opp. ed. Jac. *Du Breul*. Paris, 1601, in-fol., col. 1617.

rable (1), y acquit une grande célébrité ; à l'aide des ouvrages que nous venons de désigner, il composa ses abrégés, dans lesquels Alcuin puisa quelque temps après. (voy. § 236 et suiv.).

§ 235.

Dans l'Orient, les ouvrages mystiques (2), faussement attribués à *Denys l'Aréopagite*, regardé comme contemporain de Jésus-Christ et des apôtres, et premier évêque d'Athènes, obtinrent beaucoup d'admirateurs, et devinrent, dans le moyen âge, une source précieuse pour les mystiques (§ 229, 230 et 246). Ils contenaient une application du platonisme et de la doctrine de l'émanation au christianisme ; on les rapporte généralement au III^e^ ou au IV^e^ siècle : quelques-uns, entre autres Dallæus, les placent au VI^e^ (3). En général, dans l'empire grec, les

(1) Né en 673, mort en 735.

Bedae opera omnia, t. I—III. Paris, 1521 et 1544, col. 1612 et 1688. VIII voll. in-fol.

(2) De cœlesti hierarchia, de divinis nominibus, de ecclesiastica hierarchia, de mystica theologia. Ces ouvrages réunis : Dionys. Areop. opp. Gr. Bas. 1539. Ven. 1558. Paris, 1562, in-8. Gr. et lat. Paris, 1615, in-fol. Antuerp. 1634, 2 vol. in-fol. ; et avec des dissertations sur l'auteur. Paris, 1644, 2 vol. in-fol.

(3) Les recherches les plus modernes sur cette question sont : Jo. Ge. Vital. *Engelhardt*, Diss. de Dionysio Areopagita Plotinizante præmissis observationibus de historia theologiæ

belles-lettres et les études scientifiques se conservèrent plus long-temps, quoique sans vie et sans originalité, parce que la constitution de l'Église se maintint sous une forme aristocratique, et que l'usage des immortels ouvrages des Grecs n'y fut point abandonné. Là, au VI^e^ siècle, Jean *Stobée*, qui était attaché aux doctrines du néoplatonisme (§ 221), et plus tard, dans le IX^e^, le patriarche *Photius* (1) formèrent de précieuses collections et des extraits des écrivains grecs. De ce côté on donna aussi plus d'attention à Aristote : le monophysite *Jacques* d'Edesse, fit traduire en langue syriaque les traités dialectiques. L'éclectique alexandrin *Jean*, surnommé *Philoponus* (2), se distingua par ses commentaires grecs sur Aristote, dont il s'éloigne cependant sur la question de l'éternité du monde (§ 220); après lui *Jean de Damas* (3), non-seulement établit, pour la première fois en Orient, une sorte de système théologique

---

mysticæ rite tractanda, sect. I et II. Erl. 1820, in-8. L. Frid. Otto *Baumgarten-Crusius*, Progr de Dionysio Areopagita. Jen. 1823, in-4.

(1) Né en 858, mort en 891.

Μυριόβιβλιον ed. *Hoeschel*, Aug. Vind. 1601, in-fol.

(2) Mort vers 608.

Ses Commentaires, les Analytiques pr. et post., sur la physique, la metaphysique, le de anima et autres ouvrages d'Aristote ont paru pour la plupart à Venise, dans le XVI^e^ siècle.

(3) Mort vers 754, ou bien connu plus tard sous le nom de Chrysorrhoas.

(§ 229, 230), mais entretint, par ses ouvrages (1), l'étude de la philosophie aristotélique, qui se conserva jusqu'à la chute de l'empire grec (§ 254).

---

(1) Ἔκθεσις τῆς ὀρθοδόξου πίστεως, Opera ed. *Le Quien*, Paris, 1712, 2 voll. in-fol.

SECONDE PARTIE.

DEUXIÈME PÉRIODE.

HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE DU MOYEN AGE OU DE LA SCHOLASTIQUE, DEPUIS LE COMMENCEMENT DU IXe SIÈCLE JUSQU'AU XVIe.

Mouvement de la raison vers la science, sous l'influence d'un principe étranger et de règles positives.

§ 236.

Dans les temps de barbarie et d'ignorance que nous allons traverser, la curiosité philosophique, qui avait dominé pendant la période précédente, ne conserva plus qu'une bien faible influence sur les esprits, et ne leur transmit qu'une légère partie de ses ressources. Parmi les rares débris de l'ancien monde intellectuel était caché le germe d'une instruction nouvelle et d'une nouvelle manière de philosopher, que l'on appelle la *Scholastique*, parce qu'elle se forma principalement dans les écoles fondées depuis

(§ 229, 230), mais entretint, par
l'étude de la philosophie aristotéli
serva jusqu'à la chute de l'empire

(1) Ἔκθεσις τῆς ὀρθοδόξου πίστεως, Ope
1712, 2 voll. in-fol.

issemens étaient
une alliance entre
tés révélées dont
es dogmes de l'É-
sa hiérarchie, et le
pénétrer jusqu'aux
objective de ces
ıploya fut la logique
:que. De là naquit la
nsiste dans l'appli-
ılogie, telle qu'elle
, et dans une intime

n sans connaissances
réalable, vouloir saisir
connaissances, celle
rche inverse de celle
recque, descendre de
sser le cercle entier de
partait de la théologie:
i le but et le principal
sa seulement la défense
rtaines propositions ou
principes de l'autorité et
snite établir une liaison
dans le recueil ou l'a-
au hasard; enfin on s'ef-
les connaissances que l'on

possédait par une détermination plus exacte et par la combinaison des idées.

§ 239.

Déjà étaient données, quant au fond, par la révélation les hautes solutions de la science divine; ce que l'on cherchait, c'était le moyen d'y appliquer la forme de la connaissance rationnelle, la clarté et la certitude d'une science. Ce qu'on devait trouver était donc prescrit d'avance, et toute déviation hors de ces limites était chatiée par la hiérarchie; la méthode à employer, la dialectique se trouva insensiblement fixée d'une manière non moins invariable par l'habitude et ensuite par les débats sur les hérésies. Ainsi se rétrécit le cercle de l'activité intellectuelle, et se développa surtout dans les retraites séparées du commerce du monde, un esprit de subtilité et de chicane qui crut avoir trouvé de quoi satisfaire à tous les besoins de la pensée à l'aide de pures formules, et d'une sorte de jeu appliqué au maniement des idées. Le mysticisme se prêta de lui-même à l'envahissement de la dialectique.

§ 240.

La philosophie se réduisit d'abord à un squelette de logique enseigné d'après Boèce et Cassiodore, et, plus tard, d'après l'esquisse de la dialectique de Bède (§ 234), qui servit ensuite de modèle à Alcuin, enfin d'après les livres attribués à St. Augustin (§ 233). Elle prit un peu plus d'étendue lorsque l'on connut

la philosophie aristotélique des Arabes à l'aide de traductions informes de l'arabe et du grec. Cette philosophie, malgré l'opposition qu'elle éprouva d'abord, ne laissa pas de faire de jour en jour des progrès, et elle devint enfin dominante par son alliance avec la théologie.

§ 241.

La durée de la philosophie scholastique ne peut être mesurée avec une précision rigoureuse. Elle commença avec le IXe siècle (1), et elle s'est en partie étendue jusqu'à nos jours : mais la restauration des études classiques et la réforme protestante lui firent perdre de plus en plus l'autorité illimitée et l'influence générale qu'elle avait acquise.

§ 242.

On peut diviser l'histoire de la philosophie scholastique en quatre époques déterminées par la marche des opinions sur la réalité des idées, et par les relations diverses de la philosophie à la théologie. *Première époque* jusqu'au XIe siècle : aveugle réalisme; essais philosophiques isolés appliqués à la théologie —*Seconde époque* de *Roscelin* jusqu'à *Alexandre de*

(1) On rapporte souvent le commencement de la philosophie scholastique à l'époque de Roscelin, vers la fin du XIe siècle; d'autres fois au XIIe siècle, ou bien comme Tiedemann, au commencement du XIIIe.

Hales (*Alesius*), au commencement du XIII^e^ siècle. Apparition du nominalisme. Commencement d'une manière de penser moins servile, mais bientôt comprimée par le pouvoir ecclésiastique. Victoire du réalisme. Rapprochement plus systématique entre la philosophie et la théologie. — *Troisième époque*, depuis *Alexandre* et *Albert* le grand jusqu'à *Occam*; XIII^e^ et XIV^e^ siècles. Domination exclusive du réalisme; affermissement du système d'enseignement de l'Église au moyen de l'aristotélisme emprunté aux Arabes. Intime coalition de la théologie et de la philosophie. Siècle de *St. Thomas* et de *Scot*. — *Quatrième époque*, depuis *Occam* jusqu'au XVI^e^ siècle. Lutte du nominalisme et du réalisme, dans laquelle le premier remporte des avantages partiels. Séparation progressive de la théologie et de la philosophie par le renouvellement de leurs anciens débats. Quelques autres combats accessoires sont provoqués par diverses tentatives qui sont faites pour introduire la réforme dans la philosophie et la théologie.

Remarque. Triple rapport de la philosophie à la théologie : 1° subordination de la philosophie comme *ancilla theologiæ*; 2° coordination et association de toutes deux sur le pied de l'égalité; 3° distinction et séparation entre elles.

§ 243.

Dans l'examen de cette philosophie, on doit, par une juste distinction des circonstances de temps et de lieux, ou de ce qui pouvait se faire alors d'avec

ce que nous pouvons aujourd'hui, reconnaître le mérite et les travaux des esprits supérieurs sans leur imputer les défauts de leur siècle et l'aveugle routine du grand nombre : enfin, il faut savoir apprécier les bons côtés de la scholastique ainsi que ses inconvéniens. Les premiers sont : l'exercice dialectique donné à l'esprit, l'adresse et la subtilité de la pensée, le champ de la métaphysique dogmatique agrandi, une rare sagacité dans l'explication d'idées ontologiques, enfin les efforts de plusieurs hommes de génie sous le poids de rigoureuses entraves : quant aux inconvéniens, ils consistent, d'une part, à avoir répandu un certain esprit de spéculation minutieuse et puérile, en affaiblissant le sens pratique, en fesant dédaigner les connaissances positives et négliger les sources où on eût pu les puiser, savoir : l'expérience, l'histoire, l'étude des langues; d'une autre part, à avoir amené l'empire de l'autorité et de la routine, le mauvais goût, la manie des distinctions et des divisions frivoles, en faisant oublier les hautes conditions de la science. — Conséquences ultérieures de ces longues habitudes sur la culture intellectuelle et les progrès sociaux du genre humain.

Traités généraux sur l'histoire de la scholastique.

Lud. *Vives*, De causis corruptarum artium; dans ses œuvres. Bas. 1555, 2 vol. in-8.

Histoire de la décadence des sciences et des arts, jusqu'à leur renaissance aux XIV^e^ et XV^e^ siècles; servant d'introduc-

Hales (*Alesius*), au commencement d
Apparition du nominalisme: Commenc
manière de penser moins servile, mais
primée par le pouvoir ecclésiastique. V
lisme. Rapprochement plus systéma
philosophie et la théologie. — *Troisiè*
puis *Alexandre* et *Albert* le grand j
XIII^e^ et XIV^e^ siècles. Domination exclu
affermissement du système d'enseign
au moyen de l'aristotélisme empr
Intime coalition de la théologie et
Siècle de *St. Thomas* et de *Scot.* —
depuis *Occam* jusqu'au XVI^e^ siè
minalisme et du réalisme, dans l
remporte des avantages partiels. S
sive de la théologie et de la philos
vellement de leurs anciens déba
combats accessoires sont prov
tentatives qui sont faites pour i
dans la philosophie et la théolo

Remarque. Triple rapport de l
gie : 1° subordination de la phi
theologiæ; 2° coordination et a
sur le pied de l'égalité; 3° disti
elles.

§ 247.

Dans l'examen de cette p
une juste distinction des c
de lieux, ou de ce qui po

II, p. 709, et hist.

lie spéculative, IV^e

ilosophie, t. V et VI

sophie, t. VIII et suiv.

l'théologie naturelle des
ns sur leur doctrine de
rité. Leips. 1803, in-8

LA SCHOLASTIQUE.

commencement du XI^e siècle.

§ 244.

Alcuin.

prit philosophique à cette pre-
t faibles et imparfaits; mais ils
ns heureux sans la contrainte
archie. Dans cet état de choses,
pour un petit nombre d'hommes
ndirent quelques lueurs douteuses
es de l'ignorance, et qui posèrent
la philosophie scholastique. A leur

tête, dans l'ordre des temps, paraît l'anglais *Alcuin* ou *Albin* (1) que Charlemagne emmena d'Italie à sa cour. Ce personnage, très-savant pour son siècle, traita aussi du *trivium* et du *quadrivium* (2) (§ 240). —Son disciple *Rhabanus Maurus* (3) répandit sa dialectique en Allemagne.

§ 245.

Jean Scot.

Johannes Scotus Erigena, ou de l'origine d'une philosophie chrétienne et de sa sainte vocation, par le docteur Peder *Hjort*. Copenh. 1823, in-8 (all.).

On place dans un ordre beaucoup plus élevé *Jean Scot*, né en Irlande (de là son surnom d'*Érigène*), homme fort lettré, esprit philosophique et indépendant, dont on ignore quelles furent les ressources pour atteindre à cette supériorité. Il fut appelé d'Angleterre en France par Charles-le-Chauve, ensuite obligé de quitter cette cour par suite de persécutions pour hérésie; il passa, en 877, sur l'invitation d'Alfred-le-Grand, à Oxford, où il mourut

(1) Né à York en 736, mort en 804.

(2) Dans son livre De septem artibus. Voyez ses Opp. omnia de novo collecta et ed. cur. Frobenii Forster. Ratisb. 1773, 11 voll. in-foll.

(3) Né à Mayence en 776, mort archevêque de cette ville en 856.

en 886. On peut regarder comme des phénomènes singuliers pour son siècle, ses connaissances en latin et en grec (quelques-uns y joignent la langue arabe), son amour pour la philosophie d'Aristote et de Platon, sa traduction, si précieuse en Occident, de Denys l'Aréopagite (§ 235), ses opinions franches et éclairées dans les disputes de son temps sur la prédestination (1) et l'eucharistie, sa manière de considérer la philosophie comme la science des principes de toutes choses, science qui ne peut être distinguée de la religion, et son système philosophique (2), renouvelé du néoplatonisme, où domine ce principe : Dieu est la substance de toutes choses ; elles découlent de la plénitude de son être, et retournent enfin à lui. Tous ces résultats si extraordinaires d'études laborieuses, et d'une pensée forte et originale eussent pu faire plus de bien, si leur influence n'eût été arrêtée par les proscriptions de l'orthodoxie.

---

(1) Voyez sur cette matière son traité De divina prædestinatione et gratia, dans la collection de Maugin. Paris, 1650, t. 1, p. 103 sqq.

(2) De divisione naturæ libri v, ed. Th. *Gale*, Oxon. 1681, in-fol. (rare). On trouve des extraits d'Erigène dans *Heumann* acta philos., t. III, p. 858 ; et dans *Dupin* anect. eccles., t. VII, p. 79.

§ 246.

Berenger et Lanfranc.

Oudini Diss. de vita, scriptis et doctrina Berengarii in commentatt. t. II, p. 622.

Gotthold Ephreim *Lessing*, Berengarius Turonensis. Braunschweig. 1770, in-4. Voyez mélanges d'histoire et de littérature, tirés des trésors de la biblioth. de Wolfenbudel. 5 vol. (OEuvres complètes de Lessing, t. XX) (all.).

Berengarius Turonensis, Dissert. par C. F. *Staudlin*, dans ses Archives de l'histoire ecclésiastique ancienne et moderne, (publ. avec *Tzchirner.*) t. II 1^er^ cahier (all.). *Le même.* Progr. Annuntiatur editio libri Berengarii Turonensis adversus Lanfrancum; simul omnino de ejus scriptis agitur. Gott. 1814, in-4 (all.).

Milonis *Crispini* Vita Lanfranci, dans les Acta sanctor. ordin. Bened. sæc. VI, p. 630; et ses Opp. ed. Luc. Dacherius (d'Achery). Paris, 1648, in-fol.

Après *Gerbert*, moine à Aurillac, devenu ensuite le pape Sylvestre II (1), qui avait acquis, à Séville et à Cordoue, des connaissances peu communes dans les mathématiques et la philosophie aristotélique des Arabes, et qui les avait répandues dans les écoles ou monastères de Bobbio, Rheims, Aurillac, Tours et

(1) Né en Auvergne, pape en 999, mort en 1003.

Sens (1), parut *Berenger* de Tours (2), distingué par ses talens, son érudition et sa liberté de penser, par laquelle il s'attira les plus rigoureuses persécutions, au sujet de ses querelles sur la transubstantiation. Son adversaire *Lanfranc* (3) perfectionna, ainsi que le cardinal Pierre *Damien* (*Damianus*) (4), l'étude et l'usage de la dialectique appliquée à la théologie; et cet art lui donna, au jugement de ses contemporains, l'avantage sur Berenger. Au reste, ce débat, qui se ralluma par la suite entre les deux partis, ne servit qu'à resserrer plus étroitement le lien de l'autorité.

§ 247.

St. Anselme de Cantorbéry.

Anselmi Cantuariensis opp. lab. et stud. D. Gabr. *Gerberon*. Par. 1675; ed II, 1721. Venet., 1744, 2 vol. in-fol.

Eadmeri Vita S. Anselmi, dans les Acta sanctorum Antw. April. t. II p. 685, sqq. et dans l'édit. ci-dessus des œuvres de St. Anselme.

---

(1) Son traité dialectique de rationali et ratione uti, se trouve dans le Thesaur. Anecdotor. *Pezii*, t. I, 2e partie, p. 146; et ses Lettres dans Duchesne, Hist. Franc. scriptt., t. II, p. 789 sq.

(2) Con. Berengarius, né vers le commencement du XIe siècle, mort en 1088.

(3) Né à Pavie en 1005, mort archevêque de Cantorbery en 1089.

(4) De Ravenne, né en 1001, mort en 1072.

A. *Raineri* Istoria panegirica di. S. Anselmo. Modena, 1693-1706, 4 vol in-4; et *Ioannis Sarisberiensis* de vita Anselmi dans *Wharton* Anglia sacra. P. II, p. 149.

St. Anselme, disciple et successeur de Lanfranc, qu'il ne faut pas confondre avec le scholastique du même temps, Anselme de Laon (1), était né à Aoste en 1034; il fut prieur et abbé au monastère du Bec, et mourut en 1109, archevêque de Cantorbéry. Ce fut un second Augustin, supérieur à tous ses contemporains, par la sagacité de son esprit et ses talens en dialectique, égal aux plus éminens en vertus et en piété. En lui se manifesta vivement le besoin d'une philosophie religieuse, et il s'efforça d'y satisfaire en ramenant à une même série de raisonnemens les vérités religieuses, rédigées, pour la plupart, d'après la doctrine d'Augustin. Ce fut pour cet objet qu'il composa son *Monologium sive exemplum meditandi de ratione fidei*, dans lequel il essaie de développer systématiquement la science de Dieu et des choses divines d'après des principes rationnels, tout en présupposant la foi en avant de cette théologie naturelle, et en outre son *Proslogium*, autrement intitulé : *Fides quærens intellectum*, où il se propose de démontrer l'existence de Dieu par l'idée du très-grand (c'est-à-dire de l'Être parfait). Un moine de Marmoutier, *Gaunilon*, combattit avec habileté cette

(1) Mort en 1117.

preuve ontologique (1). Anselme peut être considéré comme l'inventeur de la métaphysique scholastique, par l'exemple qu'il donna le premier, bien que d'autres voies que les siennes aient été préférées, et qu'une partie de ses idées soient restées sans développement ultérieur.

§ 248.

Hildebert de Tours.

Hidelberti Turonensis opera ed. Ant. *Beaugendre.* Par. 1708, in-fol.; et dans la Bibliot. Patrum de Galland, t. XIV, p. 337 sqq.

Wemer Carl Ludw. *Ziegler,* Mémoires sur l'histoire de la croyance à l'existence de Dieu dans la théologie, avec un extrait du premier système dogmatique de l'archevêque Hildebert de Tours. Gotting. 1792, in-8 (all.).

Hildebert de Lavardin, archevêque de Tours (2), et probablement disciple de Bérenger, égala St. Anselme par sa sagacité et par son habileté dialectique; il eut même sur lui l'avantage d'une clarté plus populaire, et d'une instruction plus variée. Il joignait, à la lecture des classiques et à d'autres connaissances rares, l'indépendance d'esprit, le goût et le sens pratique,

(1) Gaunilonis liber pro insipiente adversus Anselmi in proslogio ratiocinantem; suivi de Anselmi Apologeticus contra insipientem, dans les Œuvres ci-dessus.

(2) Né entre 1053 et 1057, mort vers 1134.

qualités qui le préservèrent des argumentations vaines et puériles. Son *Tractatus philosophicus* (1) et sa *Moralis philosophia* sont les premiers essais d'un système populaire de théologie.

DEUXIÈME ÉPOQUE DE LA SCHOLASTIQUE.

Débat du réalisme et du nominalisme, depuis Roscellin jusqu'à Alexandre de Hales.

Jac. *Thomasii* Oratio de secta nominalium; dans ses Orationes. Lips. 1683 et 86, in-8.

Chph. *Meiners*, De nominalium ac realium initiis; dans les Commentatt. Soc. Gotting., t. XII, p. 12.

Lud. Frid. Otto *Baumgarten Crusius*, Progr. de vero scholasticorum realium et nominalium discrimine et sententia theologica. Jen. 1821, in-4.

Joh. Mart. *Chladenii* Diss. (resp. Jo. Theod. *Kunneth*) de vita et hæresi Roscellini. Erlang. 1756, in-4; et dans le thesaurus Biog. et bibliographicus de Geo. Ern. *Waldan.* Che. Mit. 1792, in-8.

§ 249.

Roscellin.

L'exercice de la dialectique, et en particulier l'ex-

---

(1) Une partie de ce traité est comprise dans les œuvres de Hugues de St.-Victor.

plication d'un passage de l'introduction de Porphyre à l'organum d'Aristote (*περὶ πέντε φωνῶν*), concernant les diverses opinions des écoles platonicienne et péripatéticienne sur la valeur des idées de rapport; telles furent les causes qui provoquèrent les divisions des nominaux et des réalistes, dont les uns suivirent Platon, les autres Aristote, et qui excitèrent dans les écoles de nombreuses et vives querelles, sans autre utilité que d'aiguiser encore davantage la subtilité de l'argumentation (1). Cette longue dispute fut commencée par Jean *Roscellin* (ou Roussellin), chanoine à Compiègne (2), lequel soutint, au sujet des idées généralés, des genres et des espèces, qu'elles ne sont rien que des noms ou des mots (*flatus vocis*) au moyen desquels nous désignons les qualités communes que nous observons entre les divers objets individuels (3). Cette idée le conduisit à des propositions hérétiques sur le dogme de la Trinité, propositions qu'il fut obligé de rétracter en 1092, à Soissons. Ce qui est certain, c'est que Roscellin est le premier que la plupart des écrivains qualifient de *nominaliste*, et que, depuis, l'école antérieurement établie qui regardait les idées de genres et d'espèces comme des choses réelles et des types préétablis, *universalia ante rem*, disaient les scholas-

(1) Joh. Sarisberiensis. Metalog., c. II, 16—17.

(2) Vers 1089.

(3) Voyez le traité d'Anselme de fide trinitatis seu de incarnatione verbi, c. 2; et Johannes Sarisberiensis.

tiques), eut à combattre, pendant toute la durée de cette époque, contre le nominalisme qui voyait au contraire *universalia in re* ou *post rem*, sans que la difficulté pût jamais être définitivement vaincue.

§ 250.

Abailard.

Petr. Abœlardi et Heloïsæ opera nunc prim. edita ex Mss. codd. Fr. Ambræsii, etc. Stud. Andr. *Quercetani.* (And. Duchesne.) Paris, 1616, in 4. Id. in historia calamitatum suarum.

(*Gervaise.*) La vie de P. Abeillard. Par. 1720, 2 vol. in-12.

John. *Berington*, The history of the lives of Abeilard and Heloïse, etc. Birmingham et Lond. 1787, in-4. Trad. en all. par Sam. *Hahnemann.* Leips. 1789. in-8.

Fr. Chr. *Schlosser*, Abailard et Dulcin. Vie et opinions d'un enthousiaste et d'un philosophe. Gotha. 1807, in-8 (all.).

Une dispute célèbre eut lieu dans l'école de Paris sur la manière dont les idées générales sont contenues dans les objets, entre un professeur renommé de dialectique *Guillaume de Champeaux* (1), et *Pierre Abailard* ou Abeillard, son disciple et son adversaire. Ce dernier, par lequel certains historiens commencent la série des philosophes scholastiques, n'em-

(1) Guill. Campellensis; il mourut évêque de Châlons en 1120.

ployа dans ses attaques que des argumens apagogiques ou négatifs, mais il connaissait quelque chose de supérieur à cette escrime. Abailard, né à Palais, village près de Nantes, en 1079, possédait de rares talens qui avaient été cultivés par une éducation soignée : il joignait, à une habileté consommée comme dialecticien, une connaissance plus qu'ordinaire de la philosophie grecque, quoiqu'il l'eût puisée uniquement dans Cicéron et St. Augustin ; la lecture des classiques avait donné à son esprit un certain caractère d'élégance, de liberté et d'ardeur pour la gloire qui relevait singulièrement sa manière d'enseigner et d'écrire, et qui avait surtout beaucoup de prix à cette époque. Ainsi que St. Anselme, il entreprit avec une grande liberté, en appliquant la dialectique aux matières de la foi, de reproduire et d'expliquer par des principes rationnels les dogmes obscurs de la religion chrétienne, et principalement celui de la Trinité (1). Ensuite il tenta, le premier après Hildebert (§ 248), d'expliquer, par la philosophie, les principales idées de la morale théologique, comme celles du péché et de la vertu (2). Son talent d'enseignement attira une foule incroyable

(1) Dans l'Introductio ad. theol. christian., libb. III. Seu de fide trinitatis libb. III; de ses Œuvres, p. 973 sqq.; et dans le traité plus étendu : Theologia christiana, libb. V, donné par Edm. *Martene*, Thes. nov. anecdot., t. V.

(2) Ethica, seu liber dictus Scito te ipsum, in *Pezii* thes. noviss. anecdotorum, t. III, part. II, p. 625.

de jeunes gens à Paris, ce qui donna lieu à la fondation de l'Université; mais sa gloire lui attira aussi l'envie et la persécution qui, ainsi que sa malheureuse passion pour Héloïse, et le zèle ombrageux des théologiens, attachés rigoureusement à la doctrine de l'Église, particulièrement de saint Bernard, empoisonnèrent tout le cours de sa vie, et affaiblirent l'influence de son génie. Il mourut à Cluguy, en 1142.

§ 251.

Malgré l'issue malheureuse des travaux d'Abailard, un grand nombre de bons esprits voulurent suivre ses traces, et tentèrent, par divers moyens, et avec des succès divers, d'appliquer la philosophie à la doctrine religieuse. Ce furent principalement *Guill. de Conches* (1) et *Guilb. de la Porée*, né en Gascogne, et évêque de Poitiers (2); *Hugues de Saint-Victor*, de la Basse-Saxe ou Flandre (3); *Robert* (*Folioth*), *de Melun* (4); l'anglais *Robert Palleyn* (5); *Pierre* dit le *Lombard*, évêque de Paris, né dans un village près

(1) Mort en 1150.

(2) De là surnommé Pictaviensis, mort en 1154.

(3) Né en 1096, mort en 1140.

Ejusd. opera stud. et industr. canonicorum regiorum Abbat. St.-Vict. Rothomag. 1618, 3 voll. in-fol.

Voyez C. Gfr. *Derling*, Diss. (Præs. C. Gfr. *Kenffel*) de Hugone a St.-Victore. Helmst. 1745, in-4.

(4) Melodinensis, mort en 1173, selon l'Hist. litt. de la Fr., t. XIII, p. 1164.

(5) Pullus, mort entre 1150 et 1154.

de Novare, en Lombardie, mort en 1164; ensuite son disciple *Pierre de Poitiers* (1); *Hugues d'Amiens* (2); le mystique *Richard de Saint-Victor* (3); *Alain de Ryssel* (4), etc. Celui qui obtint le plus de succès ce fut le *Lombard*, par ses *Libri sententiarum*, qui le firent surnommer *Magister sententiarum*, et où il rassembla, dans un ordre assez arbitraire, des propositions extraites des Pères de l'Église sur les dogmes, s'abstenant presque toujours de donner sa solution sur les difficultés, ce qui ouvrait une large carrière à l'esprit dialectique de son temps. Son ouvrage devint par la suite le type, la règle et l'arsenal de la théologie, ce qui n'empêcha pas quelques-uns des autres personnages que nous avons nommés de paraître mériter une plus haute admiration, tels que les deux mystiques *Hugues de Saint-Victor*, surnommé aussi le second Augustin, esprit élégant et philosophique, et son disciple *Richard de Saint-Victor*, qui joignait à son mysticisme beaucoup de sagacité d'esprit; *Palleyn*, auteur d'une comparaison claire et développée des dogmes avec les idées

(1) Pictaviensis, mort archevêque d'Embrun en 1205.

(2) Mort en 1164 archevêque de Rouen, de là appelé Rothomagensis.

(3) Écossais, mort en 1173.

Opera Venet. 1506, in-8. Paris, 1518.

(4) Dit aussi Alain de l'île, et Alanus ab insulis, mort en 1203.

Carl. de *Visch* oratio de Alano, dans les Œuvres d'Alain ed. de Visch. Antwerp., 1653, in-fol.

rationnelles qui s'y mêlent; enfin, *Alain de Ryssel*, qui fit à ces matières l'application d'une rigoureuse méthode mathématique.

§ 252.

La dialectique finit par être employée aussi habilement pour attaquer que pour raffermir les bases de la foi, ainsi que le prouve l'exemple de *Simon* de Tournay (*Tornacenis*), d'*Amalric* (ou Amauric de Bene, dans le district de Chartres, mort en 1209), et de son disciple *David de Dinant*. Ceux-ci enseignaient, outre un grand nombre de paradoxes, une espèce de panthéisme, emprunté vraisemblablement à J. Scot Érigène (1). Leur hérésie fit de la dialectique de l'école un objet de haine et de justes mépris. *Jean de Salisbury* (Johannes parvus Sarisberiensis) (2), disciple d'Abailard, esprit orné par l'étude des classiques, vit très-bien, malgré sa prédilection pour Aristote, les vices des études philosophiques de son temps, et les abus de la dialectique, dont il attaqua avec beaucoup de force les frivoles arguties (3). A côté de ces abus se manifestait aussi

(1) *Gerson*, De concordia metaphysicæ cum logica, p. IV. Thomas Aq. lib. sent. II, dist. 17. Qu. 1, a. 1. Alberti summa theol. I, p. 4, tract. IV. Qu. 20.

(2) Mort évêque de Chartres en 1180.

(3) Dans son *Policraticus* sive de nugis curialium et vestigiis philosophorum, libb. VIII, et *Metalogicus*, libb. IV, imprimés ensemble Lugd. Bat. 1639. Amst. 1664, in-8; et dans ses CCCI Epist., jointes aux lettres de Gerbert. Paris, 1611, in-4.

une certaine énergie de raison, sans doute peu réglée encore, mais disposée à lutter avec indépendance contre l'autorité magistrale ; le parti contraire parvint à la comprimer par les persécutions, les interdictions et les anathèmes.

TROISIÈME ÉPOQUE DE LA SCHOLASTIQUE.

Domination exclusive du réalisme ; complète alliance du système de l'Église et de la philosophie d'Aristote, depuis Alexandre de Hales jusqu'à Occam.

§ 253.

J. *Lanojus*, De varia Aristotelis fortuna. Ci-dessus en avant du § 244.

Ce fut au moment même où tout semblait conspirer pour bannir de l'Église la dialectique d'Aristote, que sa philosophie obtint le plus haut degré d'importance. A partir de l'année 1240 environ, on commença à connaître mieux l'ensemble de ses ouvrages, par les relations avec les Grecs, qui n'avaient jamais cessé entièrement de s'en occuper (1), et surtout

(1) Au xi^e^ siècle, parut dans l'empire grec, le polygraphe et historien Michel Constantin *Psellus*, né à C. P., 1020, m. vers 1100, auteur de Commentaires sur Aristote et Porphyre :

par l'entremise des Arabes. Les défenses mêmes qui interdisaient ces livres aux écoles, prononcées en 1209, 1215, 1231, ne firent qu'augmenter l'empressement de les lire, à tel point que les Dominicains et les Franciscains, ces défenseurs de l'orthodoxie, qui venaient de s'introduire avec autorité dans l'Université de Paris, s'adonnaient à l'envi à cette

---

Paraphrasis libri Arist. de interpretatione, gr., avec les Comment. d'Ammonius et de Magentinus, vers 1503; Compendium in quinque voces Porphyrii et Aristotelis prædicamenta, gr., Paris, 1541; et un abrégé de la logique d'Aristote σύνοψις ἐις τὴν Ἀριστοτέλους λογικήν gr. et lat. Aug. Vind. 1597, outre une Introduction à la philosophie : Introductio in sex philos. modos, etc., gr. c. lat. vers. Jac. Foscarini. Ven. 1532, Paris, 1541, in-12; et un livre sur les opinions des philosophes au sujet de l'âme : gr. et lat. avec Origenis Philocalia, Paris, 1618 et 1624, in-4, réimpr. d'autres fois. A Psellus succéda *Eustratius*, métropolitain de Nicée au commencement du XII^e^ siècle (Fabric. Bibl. gr. l. III, c. 6, p. 151 sq., not. a.), et d'autres écrivains du XIII^e^ siècle qui réduisirent en abrégé la logique d'Aristote, tels que Nicephor. *Blemmydes* (florissait vers 1254), et George *Aneponyme* (Nicephoræ Blemmydæ epitome logicæ doctrinæ Aristotelis gr. et lat. Aug. Vindel. 1606, in-8. Georgii *Aneponymi* compendium philos. siv. Organi Aristot. gr. et lat. Aug. Vind. 1600); George *Pachymere* qui vécut jusqu'à 1310, auteur d'une paraphrase sur toute la philosophie d'Aristote, publiée par extraits (Gr. et lat, Oxon. 1666, in-8. Epitome philos. Bas. 1560, lat. in-fol.); et *Théodore* Metochitès, qui vécut à C. P. jusqu'en 1332, commentateur des ouvrages d'Aristote sur la physique (Fabric. Bibl. gr. vol. IX).

étude. — Nous indiquerons ici cette question : Par quelle voie commença-t-on à connaître, en Occident, les ouvrages d'Aristote, autres que son *Organon*, qui y avait été transmis dès le temps de Charlemagne, comme un présent envoyé de Constantinople à ce monarque? Vinrent-ils de l'Orient par Constantinople, ou de l'Espagne par les Arabes (1)?

Arabes.

§ 254.

Les Arabes, nation douée de facultés fortes et actives, jadis adonnée au sabéisme, avaient puisé un enthousiasme religieux et guerrier dans la religion à la fois sensualiste et rationnelle de Mahomet (mort en 632) et dans les ardentes prédications de ses successeurs sur les prétendues révélations envoyées de Dieu à ce prophète. En peu de temps ils avaient subjugué et soumis à l'islamisme une grande partie de

(1) Voyez *Buhle*, Manuel de l'Histoire de la Philosophie, v^e^ partie, p. 247 (all.). *Heeren*, Histoire de l'étude de la littérature classique, t. 1, p. 183. Cette question se trouve discutée à fond et résolue en faveur de l'origine par l'Espagne dans l'ouvrage suivant, couronné à l'Académie des Inscr. et Belles-Lettres de Paris : Recherches critiques sur l'âge et l'origine des traductions latines d'Aristote, et sur les Commentaires grecs ou arabes employés par les docteurs scholastiques, etc., par M. *Jourdain*, Paris, 1819, in-8. Voyez sur cet ouvrage : Gœtting. Gelehrt. Anz. 1819, n. 142.

l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe. Leurs rapports avec les peuples vaincus, particulièrement avec les Syriens, les Juifs et les Grecs, les progrès du luxe et tout ce qu'il amène à sa suite, le besoin de recourir à l'art des médecins et des astrologues étrangers, et l'influence de ces derniers, firent naître parmi eux une ardente émulation d'acquérir des connaissances, et ces dispositions furent favorisées de toutes les manières par les califes de la maison des Abassides : Al Mansour (1), Al Mohdi (2), Haroun al Raschid, contemporain de Charlemagne (3), Al Mamoum (4) et Motasem (5), qui firent traduire en arabe les écrivains grecs, fondèrent des écoles et rassemblèrent de riches bibliothèques (6).

---

(1) Il régna de 753 à 775.

(2) Mort en 784.

(3) Régna de 786 à 808.

(4) De 813 à 833.

(5) Mort en 841.

(6) K. E. *Oelsner*, Mahomet. Influence de sa religion sur les peuples du moyen âge. Ouvrage couronné en 1809 par l'Institut de France, traduit du français, et augmenté par E. D. M. Francf.-s.-M., 1810, in-8 (all.).

Olai *Celsii* Hist. linguæ et eruditionis Arabum, Upsal, 1694, in-8. Id. dans la Bibl. Brem. nova, Fasc. 1—3. Brem. 1764, in-8.

Richardson's, Dissertation on the languages, manners and the litteratur of the eastern nations; en tête de son Persian, Arabic and English dictionary. Oxf. 1777, in-fol.; trad. à part en all. Leips. 1779, in-8.

J. Gottl. *Buhle*, Commentatio de studii græcarum literarum

§ 255.

Chph. Chr. *Fabricii* Resp. J. Andr. *Nagel* de studio philosophiæ græcæ inter Arabes. Altd. 1745, in-8; *id.* dans les frag. hist. philos. de Windheim, p. 57.

Car. *Solandri* Diss. de logica Arabum. Ups. 1721, in-8.

Eusebii *Renaudoti* De barbaricis Aristotelis librorum versionibus disquisitio, in Fabric. Biblioth. gr. t. XII.

Tiedemann, Esprit de la philosophie spéculative, t. IV, et *Brucker*, Hist. philosophiæ t. III.

Parmi les philosophes, Aristote, avec ses commentateurs, jusqu'à J. Philoponus, fut à peu près le seul qui obtint l'attention des Arabes. Ils reçurent le corps entier des ouvrages d'Aristote, à la vérité par l'intermédiaire trompeur du Néoplatonisme, et dans des traductions fort imparfaites (1). Ils joignirent à cette étude celles des mathématiques, de

---

inter Arabes initiis et rationibus. Comment. Soc. Gotting. vol. XI, p. 216.

Jo. Leo *Africanus*, De viris quibusdam illustribus apud Arabes libellus; in Fabric. Bibl. gr., t. XIII.

Chr. Friedr. *Schnurrer*, Bibl. arabicæ specimen. P. I—V. Tub. 1799—1803, in-4; et Bibliotheca arabica. Hal. 1811, in-8.

Henrici *Middeldorpii* Commentatio de institutis literariis in Hispania, quæ Arabes auctores habuerunt. Gotting. 1811, in-4.

(1) Voyez les ouvrages de *Jourdain* et *Buhle* indiqués ci-dessus.

l'histoire naturelle et de la médecine. Mais plusieurs obstacles arrêtèrent leurs progrès en philosophie, savoir : leur texte sacré qui opposait des barrières au libre usage de la raison; un parti puissant voué à l'orthodoxie ; l'autorité despotique qu'ils accordèrent bientôt à Aristote, jointe à la difficulté de le bien entendre ; et enfin le penchant national vers la superstition. Aussi tout ce qu'ils purent faire, sans avoir jamais été plus loin, ce fut d'interpréter, souvent aussi d'affaiblir et de dénaturer la philosophie d'Aristote, et de l'appliquer à l'exposition de leur religion qui exigeait une foi aveugle. De là naquit parmi eux une philosophie assez semblable à celle des peuples chrétiens du moyen âge, aussi préoccupée d'arguties dialectiques, et ayant pour base la religion positive. A cette science de vaines formules vint se joindre, comme un accident, le mysticisme, surtout parmi la secte panthéiste des *sofis* ou *ssoufis* (sofismus, sufismus), fondés, soit avant, soit pendant le second siècle de l'hégire par *Abou said Aboul Cheir*, secte répandue encore aujourd'hui dans la Perse et dans l'Inde (1).

---

(1) Ssufismus sive theosophia Persarum pantheistica, quam è MS. Biblioth. regiæ Berol., Persicis, Arabicis, Turcicis eruit atque illustravit Friedr. Aug. Deofidus *Tholuck*. Berlin, 1821, in-8. L'opinion de cet écrivain est que le sofisme n'est point originaire de l'Inde ni de la Perse, mais qu'il s'est formé dans le sein de l'Islamisme ; cette hypothèse est contredite par l'auteur (M. *de Hammer?*) d'une récension de la Gazette litt.

Au reste, les monumens de la philosophie arabe ont encore été trop peu étudiés pour que nous en possédions une connaissance suffisante.

§ 256.

Les principaux philosophes arabes, la plupart attachés exclusivement aux idées d'Aristote, sont : 1° *Alkendi* ou Alkindi (1), de Basra, médecin et philosophe, possédant une instruction riche et variée, très-versé dans l'étude des sciences; il florissait en 800, encore sous le règne d'Al Mamoun. 2° *Alfarabi* (2) de Balah, dans la province Farab, mort en 954, esprit doué d'une rare sagacité, et qu'on a appelé le second instituteur de l'intelligence. Sa logique ainsi que son traité sur l'origine et la division des sciences, fut d'un grand usage parmi les scholastiques. 3° *Avicenne* (3), né vers 980 à Bochara, mort en 1036. La logique, la métaphysique, première des sciences, selon lui, ayant pour objet l'être en soi, la médecine et l'alchimie, sont les principales études auxquelles il se livra. Il fait preuve d'une ma-

---

de Leipsick (1822, n° 252—258) sur un ouvrage important, relatif au mysticisme de l'Orient, intitulé : *Reschati ainol hajat*, etc.

(1) Autrement : Abu Yusuf (Jacob) Ebn Eschak (Isaac) Al Kendi.

(2) Abu Nasr Mohammed Ebn Tarchan Al Farabi.

(3) Abu Ali Al Hosain Ebn Sina Al Schaüch Al Raüs.

nière de penser originale dans son commentaire sur la Métaphysique d'Aristote (1). Il y déclare qu'il n'y a point de définition possible de l'être en soi, non plus que du nécessaire, du possible et du réel. De l'idée du nécessaire il conclut que l'être nécessaire n'a point de cause, et qu'il n'y a qu'un seul être nécessaire. 4° *Algazel* (2), de Tus, sceptique habile qui sut combattre avec beaucoup de talent au profit du supernaturalisme le principe de l'harmonie des causes, le système de l'émanation, et la substantialité de l'âme, ainsi que beaucoup d'autres opinions des philosophes attachés à Aristote et aux néoplatoniciens; il considérait d'ailleurs les paroles du Coran comme l'infaillible vérité, et les miracles de Mahomet comme les preuves manifestes de sa mission divine. 5° *Thophail* ou *Aboubekr* (3), de Cordoue, mort à Séville en 1190 : il est célèbre par son roman philosophique *Hai Ebn Yokdan* ou l'homme de la nature (4), dans lequel il développe d'une manière originale la doctrine enthousiaste de l'intuition des Néoplatoniciens.

---

(1) Metaphysica per Bernard. Venetuni. Venet. 1493. Opera Ven. 1523, v voll. in-fol. Bas. 1556, III voll.

(2) Abu Hamed Mohammed Eb Mohammed Ebn Achmed Al Gazali, né en 1072, mort en 1127.

(3) Abu Dsafer Ebn Thophail.

(4) Philosophus autodidactus, trad. lat. par Ed. *Pocoke*. Oxon. 1761, in-4. Trad. allem. par J. G. Eichhorn. Berl. 1783, in-8.

§ 257.

Averroes.

Commentaire d'Averroes sur la traduction arabe d'Aristote; dans plusieurs éditions des œuv. d'Arist. Ven. 1562; vol. 11. En outre son ouvrage : Destructio destructionis philosophiæ Algazelis, dans les traductions latines. Venet. 1497 et Venet. 1527, in-fol. Voyez Fabricii Bibl. gr. XIII p. 282 sq.

6° *Averroes* (1), disciple de Tophail, né à Cordoue, mort à Maroc, en 1206 ou 1217. C'est le plus célèbre de tous les savans de sa nation, le partisan le plus dévoué et presque servile d'Aristote. On l'appelle, par excellence, le *Commentateur*, et il fut un écrivain des plus féconds, malgré le grand nombre d'emplois dont il était chargé. C'est d'après l'état des idées de son époque que ses travaux sur Aristote doivent être appréciés. Quoiqu'il se proposât seulement d'interpréter ce philosophe, il lui attribua des idées qui lui sont étrangères, en rattachant sa doctrine à celle de l'émanation des Alexandrins, afin de s'élever à un premier principe vivant qui pût rendre raison de toutes les choses contingentes. Sa théorie de l'intelligence active est une conséquence nécessaire de cette manière de concevoir la doctrine d'A-

(1) Abul Walid Mohammed Ebn Achmed Ebn Mohamed Ebn Rashid.

ristote. L'être primitif produit à la réalité toutes les formes, non par création, parce que rien ne naît de rien, mais en réunissant la matière et la forme, ou en développant la forme enveloppée dans la matière (1). La pensée présuppose, ainsi que la représentation sensible, trois choses, savoir : une raison substantielle qui reçoit, une raison qui est reçue, autrement la forme de la pensée ou l'intelligible ; enfin une raison efficace, agissante, qui fait que nous concevons les formes soit matérielles soit abstraites, ainsi que le principe même qui produit en nous la pensée. Il existe une intelligence efficace universelle, à laquelle prennent part également tous les hommes ; elle vient à eux du dehors ; son principe est peut-être celui qui meut la lune (2). Du reste, Averroes est un esprit clairvoyant et modéré qui croit à la vérité du Coran, mais en le considérant comme un texte populaire d'enseignement religieux, et en admettant la nécessité d'en établir la doctrine sur une base scientifique.

§ 258.

Sectes des philosophes arabes.

Il y avait, en général, chez les Arabes deux grands partis philosophiques, savoir : les philosophes pro-

(1) Averroes, l. XII, metaphys.

(2) Averr. de animæ beatitudine. Epitome Metaph. Tract. IV.

prement dits (idéalistes) qui, d'après le système platonique d'Alexandrie, croyaient à l'éternité du monde et cherchaient à rattacher cette idée à la religion positive; les ascétiques, les sofis (§ 256) appartenaient aussi à cette école; et en second lieu, les *Medabberins* (les parleurs, philosophes dialecticiens, raisonneurs), ou les péripatéticiens, qui partaient des doctrines positives du Coran, tâchaient d'expliquer philosophiquement l'origine du monde, et combattaient les idéalistes (1). Ces deux sectes ne nous sont pas encore bien connues. On en compte aussi une troisième, celle d'*Assaria*, composée de fatalistes, qui donnaient pour raison de tout la volonté de Dieu.

Juifs.

§ 259.

Ces doctrines des Arabes furent transmises aux chrétiens principalement par l'entremise des Juifs, qui les rapportaient de l'Espagne où les sciences étaient cultivées avec beaucoup d'ardeur. Ces derniers prirent eux-mêmes un rôle assez remarquable dans le monde savant, et plus d'un esprit philosophique se produisit parmi eux. De ce nombre fut *Moses Maimonides* (2), né à Cordoue, en 1139, formé par les leçons de

(1) Averroes in Metaph. lib. XII, c. 18. Moses Maimonides More Nevochim, lib. I, c. 71, p. 133—135.

(2) Rabbi Moses Ben Maimon.

Thophail et d'Averroes, attaché lui-même à l'étude d'Aristote, mais pour cela même suspect à ses fanatiques coreligionnaires, et persécuté par eux jusqu'à sa mort, arrivée en 1205. Dans son livre, intitulé *More nevochim* (doctor perplexorum (1)), on reconnaît un esprit judicieux et éclairé à sa manière d'expliquer les dogmes de la religion juive, et aux solides maximes de philosophie que l'on y rencontre; aussi révoque-t-il en doute, malgré son attachement pour l'aristotélisme arabe, plusieurs hypothèses de cette philosophie, par exemple celle des intelligences des sphères, et de l'intelligence efficace universelle. En général les Juifs firent, pendant les XII^e^ et XIII^e^ siècles, la fonction d'intermédiaires entre les Sarrasins et les Occidentaux, par les nombreuses traductions qu'ils donnèrent d'ouvrages arabes en hébreu : de cette langue, plus connue en Europe, ces mêmes ouvrages passèrent dans de nouvelles traductions latines, la plupart, il est vrai, fort défectueuses.

§ 260.

La conséquence de cette introduction de la philosophie arabe-aristotélique, fut d'étendre et de rehausser le crédit d'Aristote, qui bientôt fut sur le point d'être formellement canonisé comme arbitre souverain et infaillible en matière de philosophie.

---

(1) Traduit en latin par J. *Buxtorf.* Basil. 1629, in-4.

La somme des connaissances et le champ des recherches s'étendit; des idées et des rapports nouveaux se multiplièrent au profit de l'art dialectique auquel ils donnèrent un plus haut développement. La philosophie, considérée, comme formant une branche distincte parmi les sciences, fut de jour en jour moins confondue avec elles. Une cause qui contribua à ce progrès, fut l'organisation des Facultés à Paris, et des Universités formées dans d'autres villes à l'instar de celle-ci. De là, une certaine polémique établie entre la théologie et la philosophie, et par suite de la préséance donnée à la faculté théologique, la condition subordonnée de sa rivale, la distinction d'une vérité théologique et d'une vérité philosophique; enfin le désir de les rapprocher, qui amena leur alliance, et la maintint pendant un certain temps.

§ 261.

Alexandre de Hales et ses contemporains.

Le premier qui fit usage des travaux des Arabes fut *Alexandre de Hales* (1) (*Alesius*), ainsi appelé du nom d'un cloître du comté de Glocester, et surnommé *doctor irrefragabilis*. Tiedemann ne fait commencer qu'à lui l'époque des scholastiques. Il enseigna la théologie à Paris, et développa, dans sa *Summa*

(1) Ven. 1475, in-fol. Norimb. 1481. Ven. 1576. IV voll. in-fol.

theologiæ, le manuel de P. Lombard (§ 251), en opposant les doctrines l'une à l'autre dans toute la rigueur des formes syllogistiques.—D'un autre côté, *Guillaume d'Auvergne* (1) exposa les questions philosophiques d'une manière plus spéciale. *Vincent de Beauvais* (2) donna dans ses ouvrages encyclopédiques (*specula*) un tableau de l'état des sciences à cette époque, et en particulier de la philosophie. *Michel Scot*, qui était établi à Tolède en 1217, traduisit les livres d'Aristote *de cælo et mundo*, et *de anima*, ainsi que l'*historia naturalis* d'après la manière dont les Arabes l'avaient disposée, travail dans lequel il fut assisté par un juif nommé André; il commenta Aristote, et se familiarisa avec sa dialectique. *Robert Grossetete* ou *Greathead*, *Robertus Capito*, qui enseigna à Paris et à Oxford, et mourut évêque de Lincoln en 1253, composa, outre divers traités, des commentaires sur Aristote.

§ 262.

Albert-le-Grand.

Rudolphus noviomagensis de vita Alberti M. libb. III.

---

(1) Guillielmus Arvernus, ou Parisiensis à cause de l'évêché de Paris qu'il occupa. Il mourut en 1249. Opera Ven. 1591, in-fol. Aurel. 1674, II voll. in-fol.

(2) Bellovacensis, mort vers 1264. Speculum universale, Argent. 1473, in-fol. Speculum quadruplex opera et stud.

Colon. 1499 et : Alberti M. opera ed. Pet. *Jammy*. Lyon, 1651, 21 vol. in-fol.

Albert de Bollstädt ou *le Grand* fut le premier qui détermina le grand mouvement vers la philosophie aristotélique. Né à Lauingen, en Souabe, en 1193 ou 1205, il alla étudier à Pavie, entra dans l'ordre des Dominicains, et par des lectures et des travaux immenses il acquit une si grande masse de connaissances, surtout en histoire naturelle, science jusque-là fort négligée, qu'il fut regardé comme un homme prodigieux, et une sorte d'enchanteur. Il vécut principalement à Cologne et à Paris; devint, en 1260, évêque de Ratisbonne, mais ensuite il renonça volontairement à la dignité épiscopale, pour pouvoir se livrer tout entier à l'étude. Il mourut dans son monastère à Cologne en 1280. Ce fut plutôt un érudit et un compilateur qu'un profond penseur et un critique original. Il écrivit des commentaires sur la plupart des ouvrages d'Aristote, où il a recours surtout aux écrivains arabes, et où il mêle les idées néoplatoniciennes à celles de son auteur. Par ses travaux, la logique, la métaphysique, la théologie et la morale gagnèrent plus en étendue qu'elles ne firent de véritables progrès. Avec lui commencent les subtiles discussions sur la matière et la forme, l'essence et

---

theologor. Benind. Duaci 1624, IV voll. in-fol. Voyez Vincent de Beauvais, etc., par Fr. Chph. Schlosser. Francf.-s.-M., 1819, II voll. in-8.

l'être (*essentia* ou *quidditas* et *existentia*, d'où plus tard la distinction de l'*esse essentiæ* et de l'*existentia*). La psychologie rationnelle et la théologie lui sont redevables de plusieurs aperçus estimables; il traita cette dernière science dans sa *Summa theologiæ*, autant d'après ses propres idées que d'après celles du Lombard. En psychologie, il considéra l'âme comme un *totum potestativum*: en théologie, il s'attacha à fixer et à limiter notre connaissance rationnelle de Dieu, de laquelle il exclut la doctrine de la Trinité; il développa l'idée métaphysique de la Divinité comme être nécessaire, en qui l'essence et l'être sont identiques, et il en déduisit les attributs. A ces recherches se mêlent souvent des questions subtiles et un fratas dialectique, sous lequel est enveloppée plus d'une inconséquence; par exemple, lorsqu'il explique la création par l'émanation (*causatio univoca*), et que cependant il nie l'émanation des âmes; ailleurs, il soutient d'un côté l'intervention universelle de Dieu dans la nature, de l'autre, les causes naturelles déterminant et limitant la causalité de Dieu. Albert regarde la conscience comme la loi première de la raison; en conséquence il distingue la disposition variable (*synteresis*, συντήρησις), et le témoignage habituel (*conscientia*). La vertu théologique, la seule agréable à Dieu, est versée par Dieu même dans les âmes (*virtus infusa*). — Ses disciples s'appelèrent les Albertistes.

§ 263.

St. Bonaventure.

Histoire abrégée de la vie, des vertus, et du culte de saint Bonaventure, etc. Lyon, 1749, in-8, et : Bonaventuræ opera. Argent. 1482, in-fol. *Id.* jussu Pii v. Rom 1588-96, 7 vol. in-fol. (meill. édit.)

Contemporain d'Albert, *Jean de Fidanza* ou *Bonaventura* (1), surnommé par son siècle *doctor Seraphicus*, possédait de moins vastes connaissances, mais plus de talent, et une tournure d'esprit disposée à la piété et au mysticisme. De là ses efforts pour réunir les idées d'Aristote et des Alexandrins. Dans son commentaire sur le Lombard (2), il limite la sphère de la spéculation, s'efforçant d'employer les principes d'Aristote et des Arabes, moins à satisfaire une curiosité vaine et subtile qu'à résoudre d'importantes questions, et à rapprocher des opinions opposées, spécialement dans la doctrine de l'individualité et de la liberté. Quelquefois il tire ses conclusions plutôt de l'expérience du genre humain que de la théorie, par exemple, sur la question de l'immortalité. Le souverain bien est l'union à Dieu, dans le sein duquel seulement les hommes peuvent voir

(1) Né à Bagnarea en 1221, mort en 1274.

(2) Comment. in magistrum sententiarum.

la vérité, et trouver le bonheur. Ainsi il ramène (1) toute science à la lumière venue d'en haut ou à l'illuminisme, dont il distingue quatre sortes, extérieur, inférieur, intérieur et supérieur. Ailleurs (2) il décrit les six degrés par lesquels l'homme arrive à Dieu, et rapporte à ces degrés autant de facultés de l'âme; conception assez riche et ingénieuse, mais en grande partie arbitraire et forcée. Trouvant la spéculation insuffisante pour nous faire atteindre le bien suprême, il se rejette avec ardeur dans le mysticisme.

§ 264.

St. Thomas d'Aquin.

Thomæ Aq. opera omnia stud. et cura Vinc. *Justiniani* et Thomæ *Manriquez*. Rom. 1570—71, 18 vol. in-fol. (édit. la plus soignée). *Id.* cura fratrum ord. Prædicat. Par. 1636-41, 23 vol. in-fol. (édit. contenant les ouvrages douteux, mais moins correcte). Opera theologica cura Bern. *de Rubeis*. Ven. 1745 Sqq. 20 vol. in-4.

Bern. *de Rubeis* (de Rossi), Dissertatt. criticæ et apologeticæ de gestis et scriptis ac doctrina S. Thomæ Aquinatis. Venet. 1730, in-fol. *Id.* en avant de l'édit. ci-dessus.

A. *Touron*, Vie de S. Thomas d'Aquin, avec un exposé de sa doctrine et de ses ouvrages. Par. 1731, in-4.

---

(1) Reductio artium ad theologiam.

(2) Itinerarium mentis in Deum. Voyez ses Œuvres ci-dessus.

Lud. *Carbonis a Costaciario* Compendium absolutissimum totius summæ theologicæ S. Thomæ Aquinatis, Venet. 1587, in-8.

Thomæ Aquinatis summa philosophica per S. Cas. Alemannium. Par. 1640, in-fol.

Summa S. Thomæ hodiernis Academiarum moribus accommodata, sive cursus theologiæ opera Caroli Renati *Belluart*. Ultraj. 1769, in-8.

Placidi *Rentz*, Philosophia ad mentem D. Thomæ Aquinatis explicata. Colon. 1723, 3 vol. in-8.

Pet. *Zorn*, De varia fortuna philosophiæ Thom. Aquinatis. Opusc. Sacr. t. 1.

A peu près du même âge que St. Bonaventure, St. Thomas d'Aquin (1) obtint une immense célébrité par laquelle furent effacées toutes les autres réputations de son siècle. Né, en 1225, au château de Rocca-Sicca, dans l'état de Naples, d'une grande famille seigneuriale, il se détermina, par amour pour l'étude, à entrer dans l'ordre des Dominicains, malgré le vœu de ses parens (1243). La même ardeur de s'instruire, après l'avoir conduit à Cologne et à Paris pour y suivre les leçons d'Albert, lui fit refuser dans son ordre toute autre dignité que celle de *definitor*, mais elle lui valut en même temps la réputation du plus grand théologien philosophe de son temps, et les surnoms de docteur universel, angélique. Il mourut en 1274, et fut canonisé ainsi que Bonaventure. St. Thomas possédait un véritable esprit philoso-

(1) *Thomas ab Aquino* ou *Aquinas*.

phique, une immense lecture, des connaissances étendues, avec un zèle véritable pour les progrès de la science rationnelle. Il rendit d'utiles services à la philosophie d'Aristote par le soin qu'il mit à la faire traduire et à l'expliquer. Il était idéaliste, et considérait l'objet de l'intelligence ou la forme abstraite des choses comme leur essence originelle. Il s'appliqua à donner à ce système une meilleure assiette en développant la théorie de la pensée donnée par Aristote, théorie à laquelle se mêlait aussi une partie des idées de Platon et des Alexandrins. A ce travail se rattache le développement des notions de la forme et de la matière, comme parties constitutives des substances complexes et du principe de l'individualisation. Mais le but principal de ses méditations était la théologie, à laquelle il s'efforça de donner une forme philosophique en approfondissant davantage les principes de cette science dans l'esprit des écoles d'Aristote et d'Alexandrie. Tel est l'objet de son livre contre les payens (1) et de sa *Summa theologiæ*. Ce dernier ouvrage est le premier essai complet d'un système théologique, comprenant aussi la morale, où l'on trouve, sans un ordre rigoureux dans les détails, beaucoup de sens et de solidité; mais les principes n'en sont peut-être pas fixés avec assez de précision, et les diverses sources de la connaissance n'y sont point distinguées. On y

(1) Summa catholicæ fidei adversus gentiles; impr. à part Burdig. 1664, in-8.

trouve déjà tracés, d'après St. Augustin, les principaux traits de la théodicée de Leibnitz. La morale, divisée en générale et spéciale, est traitée en partie d'après des idées théologiques, en partie d'après celles d'Aristote; et cette science est redevable au livre de St. Thomas, bien que ses notions fondamentales n'y soient pas encore, à beaucoup près, déterminées avec assez de profondeur et de précision. Par la suite, il resta long-temps encore le principal guide pour la théologie et la philosophie, et sa doctrine rallia un très-grand nombre de partisans appelés *Thomistes*, particulièrement chez les dominicains et les jésuites. Dans ce nombre on distingue *Œgidius Colonna*, romain, *Hervœus*, *Thomas de Vio Cajetanus*, Gabr. *Velasques*, Pedro *Hurtado de Mendoza*, P. *Fonseca*, *Dominique de Flandre* (mort en 1500) et Fr. *Suarez* (mort en 1617.)

Contemporains de St. Thomas d'Aquin.

§ 265.

Parmi les contemporains de St. Thomas d'Aquin, plusieurs encore méritent d'être rappelés brièvement, savoir : *Petrus Hispanus*, de Lisbonne, devenu pape sous le nom de Jean XXI, et mort en 1277; il se fit connaître par ses *Summulæ logicales*, abrégé de la logique de l'école; et c'est à lui aussi qu'appartient sans doute l'ingénieux tableau des diverses espèces d'argumens, reproduit fréquemment de-

Crisper, Philosophia scholæ scotisticœ. Aug. Vindel. 1735; et Theologia scholæ scotisticæ. 4 vol. ibid. 1748, in-fol.

Jean Duns Scot, né à Dunston, en Northumberland, vers 1275, franciscain, surnommé *Doctor subtilis*, parce qu'il fut l'un des esprits les plus subtils qui aient brillé à cette époque, étudia à Oxford et à Paris, et mourut prématurément en 1308. Son opposition célèbre à la doctrine de St. Thomas d'Aquin engagea souvent cet habile raisonneur dans de vaines distinctions, mais il joignait habituellement à ses disputes dialectiques une intention sérieuse de pénétrer jusqu'aux fondemens de la vérité. Il chercha donc un principe de certitude et de connaissance, soit rationnelle, soit sensible, et s'appliqua à démontrer la vérité et la nécessité de la révélation divine. Comme réaliste, il s'écarta de St. Thomas, en soutenant que l'universel n'est point contenu seulement en puissance (*posse*), mais en réalité (*actu*) dans les objets; qu'il n'est point créé par l'intelligence, mais donné à celle-ci comme une réalité, qu'il est la réalité même, indifférente en soi à telle ou telle détermination de l'être, soit comme universel, soit comme individuel. Il devait cependant y avoir un principe qui fît cesser cette indifférence, et ce principe c'est une autre unité plus haute, intimement unie avec la première réalité, le principe de l'individualisation, nommé plus tard, par les successeurs de Duns Scot, l'*Hœccéité*. En psychologie, il combattit l'opinion

de la distinction essentielle des facultés de l'âme, et soutint la liberté d'indifférence. En théologie, il tâcha de donner plus de rigueur à la preuve cosmologique de l'existence de Dieu, et de démontrer les attributs divins. Il attribue à Dieu la liberté de contingence, et de là il déduit la volonté subjective de Dieu, comme principe de toute moralité. Quelquefois il exprima des doutes sur la possibilité d'une théologie rationnelle. Duns Scot fut le chef d'une école, celle des *Scotistes*, qui se distingua par un esprit de dispute et de subtilité, et qui fut constamment en lutte avec les thomistes; mais les passions qui se mêlèrent à ces querelles empêchèrent la science d'en retirer beaucoup de profit; et plus d'une fois les questions, au lieu d'être éclaircies, furent à dessein enveloppées d'obscurité.

§ 267.

Disciples de saint Thomas.

Parmi les thomistes de la fin du XIII^e^ siècle, nous remarquerons, 1° *Egidio Colonna* de Rome (1), réaliste conséquent, suivant lequel la vérité réside dans l'intelligence ainsi que dans l'objet. Son principal mérite est d'avoir développé avec clarté des problèmes et des difficultés métaphysiques, et d'a-

(1) Ægidius Columna, Romanus, surnommé doctor fundatissimus s. theologorum princeps, né en 1247, mort 1316.

voir tenté de concilier les opinions opposées sur l'être, la forme, la matière et l'individualité. 2° *Hervæus* (1), dont la dialectique savante mais abstruse, fut encore plus obscure que celle de ses devanciers.

§ 268.

Scotistes.

Les plus célèbres partisans de Scot, à la même époque, furent le frère Mineur François *Mayronis* (2), qui donna l'exemple des disputes en Sorbonne (*actus Sorbonici*), et fit des commentaires fort estimés de son temps sur Aristote, St. Augustin, St. Anselme et le Lombard, etc.; *Hieron. de Ferrariis*, *Antonius Andreæ* (3), *Walter Burleig* (§ 272).

Vers la fin de cette période, un homme d'un grand sens, commença à apercevoir la futilité de l'escrime dialectique, résolut diverses difficultés par des comparaisons d'idées plus nettes et mieux déterminées, enfin prépara la chute du réalisme par une distinction plus exacte du subjectif et de l'objectif

(1) Herve Noel ou Hervæus Natalis, né en Bretagne, d'abord moine, ensuite général de l'ordre des Prédicans, professeur de théologie, et recteur de l'Université de Paris, mort à Narbonne en 1323.

(2) Franciscus de Mayronis, *doctor illuminatus et acutus, magister abstractiorum.* Mort à Plaisance en 1325.

(3) *Doctor dulcifluus*, né en Aragon, mort vers 1320.

dans la connaissance. Ce fut l'évêque *Guillaume Durand de Saint-Pourçain* (1). Après avoir été d'abord thomiste, il devint l'adversaire le plus déterminé de cette école (2).

§ 269.

Il parut encore à cette époque deux hommes très-remarquables par les projets de réforme qu'ils conçurent sans pouvoir les mettre à exécution. *Roger Bacon*, religieux de Saint-François, né à Ilchester en 1214, excita une grande admiration par ses connaissances dans les mathématiques, la physique, la chimie et les langues, par ses idées originales et ses inventions; aussi fut-il surnommé *Doctor mirabilis*, accusé de sorcellerie, et enfermé par ordre du général des franciscains. Démêlant avec une grande pénétration les vices des études de son temps, il avait conçu le plan hardi de donner à la science une direction plus franche, et de renverser l'art des frivoles distinctions, en s'attachant davantage à l'étude de la nature et des langues. Il est à regretter que l'esprit monacal ait mis un obstacle à son influence

(1) Durandus de Sancto Porciano, *doctor resolutissimus*, né en Auvergne, évêque de Meaux, mort en 1332.

(2) *Launoii* Syllabus rationum quibus Durandi causa defenditur, in opp., t. 1, p. 1.

Pour compléter la série des docteurs de l'école scotiste, nous ajouterons ici le franciscain P. *Tartaretus*, qui vécut au xv^e^ siècle, J. B. *Montrius* et *Major*, tous deux du xvi^e^ siècle.

et à ses recherches. Il enseignait à Oxford en 1240, et mourut en 1292 ou 1294 (1). *Raymond Lulle* (*Lullus*, ou *Lullius*, né à Palma dans l'île de Majorque, en 1234), esprit ardent livré dans sa jeunesse à tous les plaisirs, et plus tard à une piété exaltée, qu'il consacrait à la conversion des mahométans et des païens, prétendait avoir reçu du ciel, pour cette mission, des lumières révélées et le don du grand art (*ars magna*) (2). Comme, malgré ses efforts réitérés, il obtenait peu de succès dans ses entreprises de prosélytisme, il appliqua son grand art à une réforme de la philosophie et des sciences. Cet art n'était autre chose qu'un mécanisme logique pour combiner certaines classes d'idées, et résoudre, par ce moyen, toutes les questions scientifiques, ou plutôt pour raisonner de tout sans étude ni réflexion. Il avait assorti à ce système quelques idées empruntées à la philosophie des Arabes et à la cabbale, science qu'il paraît avoir connue le premier parmi les chrétiens. On voit de temps en temps briller dans ses nombreux écrits et dans ceux

(1) Voyez son *Opus majus ad Clementem* IV, Sam. *Jebb.* Lond. 1733, in-fol.; et la Biographie de la Grande-Bretagne, IV, 686 (all.).

(2) Jacobi *Custerer*, De Raimundo Lullio dissertatio in Actis SS. Antwerp., t. V, p. 697. — *Perroquet*, Vie de Raymond Lulle. Vendôme, 1667, in-8.

Raymundi Lulli Opera omnia, ed. *Salzinger*. Mogunt. 1721—42. X voll. in-fol. Et: Opera ea quæ ad inventam ab ipso artem universalem pertinent. Argent. 1598, in-8.

de son école des vues claires et élevées sur la morale, mais il ne put éviter les censures canoniques dans cette partie. Il mourut en 1315. Ses partisans (*Lullistes*) propagèrent son enthousiasme superstitieux, et sa croyance à l'art de produire de l'or, et ne laissèrent pas de rencontrer quelquefois des idées neuves et fécondes. Long-temps après Raymond Lulle, son *Ars magna* trouva des esprits distingués qui l'admirèrent (Giordano Bruno). — A cette époque appartiennent enfin *Pierre d'Apono* ou *Abano*, près de Padoue, né en 1250, mort en 1315 ou 1320, médecin et astrologue attaché aux doctrines des Arabes, auteur d'un livre intitulé : *Conciliator differentiarum philosophicarum et præcipue medicorum* (1). — Et *Arnold de Villanova*, mort en 1312, actif collaborateur de P. d'Abano, attaché aux idées de Raymond Lulle (2).

---

(1) Mant. 1742. Ven. 1483, in-fol. Sa Vie (en all.) dans le *Quartalschrift* (ouvr. périodique trimestriel) de *Canzler* et *Meisner*. Seconde année, n° 4, 1er cahier.

(2) Opera omnia cum Nic. *Taurellii* annotatt. Bas. 1585, in-fol.

QUATRIÈME ÉPOQUE DE LA SCHOLASTIQUE.

Lutte renouvelée par Occam entre les nominalistes et les réalistes, dans laquelle les premiers ont l'avantage. Depuis Occam ou le XIV^e^ *siècle jusqu'à la fin du* XV^e^.

§ 270.

Occam.

Joh. *Salaberti* Philosophia nominalium vindicata, ou logica in nominalium via. Lut. Par. 1651, in-8, (très-rare). Quelques extraits dans *Cramer*, continuation de Bossuet VII, p. 867 (all.).

Ars rationis ad mentem nominalium. Oxf. 1673, in-12.

Guil. *Occam*, Quæstiones et discusiones in IV libb. sententiar. Lugd. 1495, in-fol. Centiloquium theologicum. Ibid. 1496, in-fol. Summa totius logicæ. Par. 1488.

Guillaume d'Occam (ou *Ocham*), du comté de Surrey, surnommé *Doctor singularis*, *invincibilis*, *et venerabilis inceptor*, disciple de Scot, et franciscain comme lui, a fait époque dans la philosophie et dans l'histoire par ses talens ainsi que par le courage qu'il mit à combattre de toutes ses forces l'arbitraire et le despotisme des doctrines dominantes. Au commencement du XIV^e^ siècle, il enseigna à Paris, défendit les droits du roi de France et de l'empereur contre les usurpations du pape, et mourut persé-

cuté, mais non dompté, à Munich en 1343 ou 1347. En se faisant une loi de ne prétendre dans ses recherches qu'à une démonstration plus approfondie des notions les plus habituelles, sans vouloir s'en rapporter exclusivement à l'autorité, et en suivant avec rigueur les règles d'une logique raisonnable, entre autres celle-ci : *entia non sunt multiplicanda præter necessitatem*, il se convainquit de la fausseté du rationalisme, le combattit dans tous les sens, et ramena l'attention vers le point de vue des nominalistes. Les idées générales, prétendit-il, ne sauraient avoir aucune réalité objective hors de l'intelligence, parce que ni le jugement ni la science n'ont un besoin absolu de cette hypothèse, et qu'elle conduit à des conséquences extravagantes ; ces idées générales n'ont d'existence objective que dans l'âme, elles sont un produit de l'abstraction, et sont ou des images (*figmenta*) qu'elle se crée à elle-même, ou des qualités subjectives propres à l'âme, et qui sont de nature à devenir les signes des objets extérieurs. D'après cette doctrine, ébauchée seulement, le problème du principe de l'individualisation perdit tout intérêt, et la question de la connaissance occupa davantage les esprits. Dans la théorie de la connaissance, Occam s'écarta encore davantage de l'opinion réaliste, et en soutenant la subjectivité de la pensée, il donna peut-être plus de prise au scepticisme et à l'empirisme qu'il ne l'eût voulu lui-même. Il se trouva néanmoins que dans de telles circonstances, cette idée, quoique trop exclusive,

rendit à la science un service important. Guillaume Occam, soit par sa polémique contre les propositions admises jusqu'alors, soit par son scepticisme, ou par un enseignement nouveau, affaiblit l'autorité de la philosophie dominante, et rendit nécessaires des recherches plus approfondies. Suivant le même esprit, il chercha, en théologie, à circonscrire le champ de la connaissance susceptible de démonstration, et rejeta les preuves adoptées précédemment pour l'existence, l'unité, l'immensité de Dieu, ainsi que pour son intelligence, et sa puissance comme cause libre du monde, déclarant que toutes ces idées ne sont données que par la foi. Il ne laisse pas cependant d'apporter, en contradiction avec cette doctrine, une preuve de l'existence de Dieu, qu'il fonde sur ce que tout être qui dure doit être conservé par quelque cause; que par conséquent il doit exister une première cause conservatrice. Il donne plusieurs bonnes réflexions, mais non entièrement satisfaisante, sur la possibilité de se former une notion de Dieu. Dans sa morale, il jeta quelques vues ingénieuses sur l'âme, ses facultés, et le rapport de ces facultés avec leur sujet. Il réfuta très au long les images objectives (*species*), considérées jusqu'alors comme les conditions nécessaires des perceptions et de la pensée. Occam resta attaché aux doctrines de son maître Scot sur beaucoup de questions, telles que celles de la liberté d'indifférence, et de la volonté subjective de Dieu, comme principe de l'ordre moral.

§ 271.

Adversaires du nominalisme.

Occam trouva à son tour des antagonistes qui combattirent le nominalisme, bien qu'avec de faibles argumens, entre autres son compagnon d'études *Walter Burleigh* (1), *Burlæus*, *doctor planus et perspicuus*, né en 1275, professeur en Angleterre, puis à Paris, et de nouveau à Oxford, mort vers 1337. — Il paraît que le débat des deux écoles se renferma de préférence dans les discussions orales; quant aux ouvrages des deux réalistes, *Thomas de Bradwardine* (2) et *Thomas de Strasbourg* (3), nous remarquerons seulement que le premier combat les propensions de la doctrine de Scot vers le pélagianisme, et que le second reproduit un fond déjà ancien, d'après Ægidius Colonna. — *Marsile d'In-*

(1) Il composa des Commentaires sur Aristote et une Biographie des philosophes : De vita et moribus philosophorum et poetarum. Colon. 1427, in-4. Nuremb. 1777, réimpr. d'autres fois. Voy. *Heumann*, Acta philos., n° 14, p. 282 sq.

(2) De Hertfield, mort archevêque de Cantorbéry en 1339; auteur de : De causa Dei contra Pelagium et de virtute causarum lib. III ed. Henr. *Savile*. Lond. 1618, in-fol.—Thomas de Bradwardine est aussi célèbre pour ses ouvrages de mathématiques.

(3) Thomas Argentinensis, mort prieur-général de l'ordre des Ermites de Saint-Augustin en 1357, auteur d'un Comment. in Magistr. sententiarum. Argent. 1490, in-fol.

ghen (1) paraît avoir été un réaliste modéré, suivant Scot et Occam, dans la théorie de la volonté.

§ 272.

Nominalistes.

Les plus célèbres nominalistes furent ensuite Jean *Buridan* et Pierre d'*Ailly*. *Jean Buridan* de Béthune, professeur de philosophie et de théologie à Paris (2), fut considéré de son temps comme l'un des plus forts adversaires du réalisme, et se rendit célèbre par ses règles pour faire trouver les idées moyennes dans l'opération logique, espèce de ressource que l'on a appelée aussi le *Pont-aux-ânes*, et par ses recherches sur le libre arbitre, dans lesquelles il se rapproche de la théorie du déterminisme (3).

---

(1) Dit *Ingenuus*; enseigna à Paris et à Heidelberg, dont il organisa l'Université. Mort en 1396. Auteur de Commentt. in IV libb. sententiarum, Hagen 1497, in-fol.

Dan. Lud. *Wundt*, commentatio historica de Marsilio ab Inghen, primo universitatis Heidelberg. Rectore et Professore. Heidelb. 1775, in-8.—Même dissert. dans le Thesaurus Biog. et Bibliographicus de *Waldau*.

(2) Il vivait encore en 1358 à Paris.

(3) Voyez ses Quæstiones in X libr. Ethicorum Aristot. Paris, 1489, in-fol. Oxf. 1637, in-4. Quæst. in polit. Arist. Ibid. 1500, in-fol. Compendium logicæ. Ven. 1499, in-fol. Summula de dialectica. Paris, 1487, in-fol. Voyez Bayle. Dict.

Au reste, ce fameux exemple, attaché à son nom, de l'âne mourant de faim entre deux bottes de foin, ne se rencontre point dans ses écrits. *Pierre d'Ailly*, cardinal, mort en 1425 (1), commença à marquer davantage la séparation entre la théologie et la philosophie, et fit la guerre aux abus de la scholastique. Ses idées sur la certitude de la connaissance humaine, et son examen des raisons employées pour démontrer l'existence et l'unité de Dieu méritent une considération particulière (2). — Les autres partisans et défenseurs du nominalisme furent : l'anglais *Robert Holcot*, mort en 1349, théologien distingué et général de l'ordre des Augustins, *Grégoire de Rimini* (3), *Henri d'Oyta* et *Henri de Hesse* (4), *Nicolas Oramus* (5), *Mathieu de Cracovie* (6), *Gabriel Biel*, mort en 1495, auteur d'une exposition abrégée et éclaircie d'Occam (7). Presque

(1) Petrus de Alliaco, dit *Aquila Galliæ*, né en 1350 à Compiègne; chancelier de l'Université de Paris en 1389, évêque du Puy et de Cambrai, enfin cardinal.

(2) Petri de Alliaco cardinalis Cameracensis vita, par *Dupin*, dans le t. 1 des Opp. Gersoni, p. 37.

Petri de Alliaco Quæstiones super IV libb. sententiarum. Argent. 1490, in-fol.

(3) Gregorius Ariminiensis, mort à Vienne en 1358.

(4) Tous deux Allemands; le dernier mourut en 1397.

(5) Ou Oresmius, mort évêque de Lisieux en 1382.

(6) Plus exactement de Chrochove en Poméranie, mort en 1410.

(7) Né à Spire, prévôt d'Aurach, professeur de théologie et de philos. à Tubingue.

tous furent des professeurs célèbres et des esprits éclairés, mais sans un véritable talent philosophique; toutefois *Henri de Hesse* se distingua par des vues nouvelles en mathématique et en astronomie.

§ 273.

L'histoire du débat entre les deux partis n'a pas encore été complètement éclaircie. Fréquemment la passion et l'animosité s'y mêlèrent. Malgré de fréquentes persécutions que le nominalisme éprouva à Paris (1), malgré les défenses d'enseigner et d'écrire faites à ses adhérens, ce parti ne laissa pas de se maintenir, et de gagner de jour en jour plus de suffrages; souvent même il reprit le dessus à Paris et dans beaucoup d'universités de l'Allemagne, mais sans parvenir à renverser entièrement le parti contraire. Des scènes analogues à celles qui se passaient à Paris avaient lieu en même temps dans les écoles allemandes. Le problème métaphysique des idées générales n'était pas le seul sujet de la division des esprits et de ces discordes extérieures; c'était d'une

---

Epitome et collectarium super IV libb. sententiar. Tub. 1495, II voll., in-fol. Epitome Scripti Guil. Occam circa duos priores sententiarum.

Hieron. Wiegand Biel, Diss. (præs. Gottlieb *Wernsdorf*) de *Gabriele Biel* Celeberrimo papista antipapista. Viteb. 1719. in-4.

(1) En 1339, 1340, 1409, 1473.

opposition complète dans les opinions qu'il s'agissait. Il s'élevait en effet, du côté des nominalistes, un esprit d'indépendance qui tendait à rejeter le joug de l'habitude et de l'autorité, et à se porter vers des doctrines plus libres et plus approfondies, bien qu'assez faibles de méthode. Cet esprit qui se manifesta particulièrement dans la lutte au sujet des thèses de l'idéaliste Nicolas *Autricuria* (bachelier de théologie à Paris en 1348), et de Jean *de Mercuria* (même année environ (1)), finit cependant par s'épuiser et par reprendre le cours habituel des idées de l'époque.

§ 274.

Les dernières conséquences de ce conflit si animé furent de faire baisser le crédit de la scholastique, d'inspirer l'indifférence pour la philosophie, et en particulier pour la logique, ce dont le célèbre Gerson se plaignait déjà de son temps, enfin, de déterminer un penchant pour le mysticisme, par un mouvement de dépit et de dégoût contre les vaines disputes de mots. Le mysticisme fut prêché avec chaleur par Jean *Tauler*, mort à Strasbourg en 1361, et surtout par l'illustre *Jean Charlier de Gerson*, du district de Reims, né en 1363, disciple de Pierre d'Ailly, et son successeur en 1395, comme chancelier de l'Université de Paris, mort presque en exil en 1429,

(1) Voyez *Boulay*, Hist. univ. Paris, t. IV, p. 308 sq.

à Lyon. Le christianisme pratique fut le principal objet de ses travaux, ce qui le fit nommer *Doctor christianissimus*, et il fit consister la vraie philosophie dans la théologie mystique, fondée sur l'expérience intérieure des sentimens de piété qui viennent de Dieu, et sur l'intuition de l'âme appliquée aux choses célestes (1). Gerson combat néanmoins les excès d'un enthousiasme déréglé par la manière toute nouvelle dont il traite de la logique(2). Auprès de lui se place *Nicolas de Clémange* (*de Clemangis*), penseur hardi, qui se déclara contre la scholastique captieuse et subtile (3). Il fut recteur de l'Université de Paris en 1393, et mourut vers 1440. Mais un mystique ascétiste qui eut une plus grande influence sur son époque et sur les suivantes, ce fut Thomas *Hameken* (Malleolen), appelé *Thomas a Kempis* (4), du nom d'un village, Kempen, dans l'archevêché de Cologne, où il était né; il mourut en 1471. Un autre champion du mysticisme, fut *Jean Wesset*,

(1) De mystica. theol. consideratt. II.

(2) Centilogium de conceptibus, liber de modis significandi et de concordia metaphys. cum logica.

J. G. *Engelhardti* Commentationes de Gersonio mystico, p. I. Erl. 1822, in-4.

Gersonii opera Bas. 1488, voll. III, in-fol.; ed. Edm. *Richer*, Paris, 1606, in-fol., et Lud. Ellies *Dupin*. Antuerp. 1756, V voll. in-fol.

(3) Opera ed. Jo. Mart. *Lydius*, Lugd. Bat. 1613, in-4.

(4) Surtout par son livre si répandu : De imitatione Christi. Bonne édit. de ses Œuvres, par *Sommel*. Antuerp. 1600 — 1607, in-4, etc.

dit Gansfort ou Gœsevôt (Patte d'oie) (1), surnommé par ses contemporains *Lux mundi et magister contradictionum*, d'abord nominaliste, et adversaire du dogmatisme des scholastiques. On retrouve encore le même mécontentement de la scholastique dans la théologie naturelle *de Raymond de Sœbonde* (ou Sebunde), qui enseignait à Toulouse dans la première moitié du xv^e^ siècle, vers l'an 1436. Il prétendait que l'homme a reçu de Dieu deux livres, où il peut puiser les notions les plus importantes sur son auteur et sur ses propres relations avec lui, savoir, la nature et la révélation; la première lui paraît l'emporter sur l'autre par son universalité et sa clarté. Par des raisonnemens plus éblouissans que propres à convaincre, il s'efforça de déduire toute la théologie de son temps, même les dogmes les plus spéciaux, de l'observation de la nature et de l'homme en particulier. Cet essai méritait, par un grand nombre de vues fort justes, surtout en morale, plus de succès qu'il n'en obtint jusqu'au moment où Montaigne crut devoir attirer sur lui l'attention de ses contemporains (2).

---

(1) Il ne faut pas le confondre avec le nominaliste *Jean Burchard de Wesel*, son contemporain. — Voyez C. Henri *Gœtze*, Comment. de J. Wesselo. Lut. 1719, in-4. J. Weselii opera ed. *Lydius*. Amst. 1617, in-4.

(2) Montaigne a traduit sous le titre de Théologie naturelle son Liber creaturarum sive naturæ. Éditions latines : Francof. 1635, et Amstel. 1761. — Voyez dans les *Essais* les réflexions de Montaigne au sujet de cet ouvrage, l. II, c. 12.

Remarque. Il serait superflu, et même impossible, dans un tableau abrégé de la marche de la philosophie, de rappeler d'une manière plus complète, les opinions propres à chaque scholastique, attendu qu'elles consistent dans une variété infinie de combinaisons dialectiques et de distinctions, souvent frivoles sur des questions constamment les mêmes, tout ce travail se rapportant à des commentaires sur les sentences du Lombard et les livres d'Aristote, qui en sont le texte ordinaire depuis l'époque d'Albert le Grand.

FIN DU TOME PREMIER.

MANUEL

DE

L'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE.

TOME SECOND.

Ouvrages de M. V. Cousin

QUI SE TROUVENT CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS.

COURS DE L'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE, par M. V. Cousin, 3 forts vol. in-8, comprenant : *Introduction à l'Histoire de la Philosophie.* 1 fort vol. in-8, en 14 livraisons (Cours de 1828). . . . . 11 fr.

HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE DU XVIII^e SIÈCLE. 2 vol. in-8, en 24 livraisons (Cours de 1829). Prix de chaque vol. . . . . 9 fr.

FRAGMENS PHILOSOPHIQUES, 1826. 1 vol. in-8. . . . . 7 fr. 50 c.

NOUVEAUX FRAGMENS PHILOSOPHIQUES, pour servir à l'histoire de la philosophie ancienne. 1 vol. in-8, 1828. . . . . 7 fr. 50 c.

OEUVRES COMPLÈTES DE PLATON, traduites du grec en français, accompagnées de notes, et précédées d'une introduction sur la philosophie de Platon. 5 vol. in-8; le sixième est sous presse. Prix du vol. . . 9 fr.

PROCLI PHILOSOPHI PLATONICI OPERA, e codd. Mss. biblioth. reg. Parisiensis, nunc primum edidit, lectionis varietate et commentariis illustravit V. Cousin. 6 vol. in-8. . . . . 42 fr.

OEUVRES COMPLÈTES DE DESCARTES, avec des augmentations importantes de Lettres nouvelles, et la traduction de plusieurs ouvrages jusqu'ici non traduits, 11 vol. in-8, avec planches. Prix du vol. . . . . 8 fr.

LEÇONS DE PHILOSOPHIE de M. *Laromiguière*, jugées par M. *Victor Cousin* et M. *Maine de Biran*, 1829. 1 vol. . . . . 3 fr. 50 c.

IMPRIMERIE DE A. BARBIER,
RUE DES MARAIS S.-G. N. 17.

MANUEL

DE L'HISTOIRE

DE LA PHILOSOPHIE,

TRADUIT DE L'ALLEMAND DE TENNEMANN,

PAR V. COUSIN,

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'ACADÉMIE DE PARIS.

TOME SECOND.

PARIS.

PICHON ET DIDIER,

LIBRAIRES-COMMISSIONNAIRES, SUCCESSEURS DE BÉCHET AINÉ,
QUAI DES AUGUSTINS, N° 47.

SAUTELET ET C^ie^, RUE DE RICHELIEU, N° 14.

1829.

MANUEL

DE L'HISTOIRE

DE LA PHILOSOPHIE.

TROISIÈME PARTIE.

TROISIÈME PÉRIODE.

PHILOSOPHIE MODERNE.

Opposition à la Scholastique par le retour et les combinaisons des divers systèmes antiques depuis le XV^e^ *siècle jusqu'à la fin du* XVI^e^.

§ 275.

Ce système exclusif, suivant lequel l'esprit humain prétendait fonder la philosophie par des définitions et des combinaisons logiques sous l'empire d'un principe étranger, l'autorité, et d'après les idées d'Aristote, adoptées sans examen, la scholastique, en un mot, avait fourni sa destinée; les querelles des deux partis contraires avaient fait déchoir son

autorité : les nominalistes portaient aux principales bases de l'édifice dogmatique des atteintes assez peu ménagées, et l'on commençait à sentir vaguement le besoin de consolider la science, et de lui donner un nouvel aliment par l'observation de la nature, et à l'aide d'une étude plus soignée des langues. Chez les mystiques, surtout, un sentiment plus profond et plus inquiet réclamait une nourriture intellectuelle plus forte que ne pouvaient la lui offrir une creuse dialectique et des formules pédantesque. Ce n'était point toutefois de ce côté qu'une révolution complète pouvait s'opérer.

§ 276.

L'esprit humain fourvoyé s'était fait une trop longue habitude de cet emploi spéculatif d'idées traditionnelles pour pouvoir y renoncer aisément. Aussi voit-on encore dans ce nouvau mouvement, la pensée, entraînée par la méthode dominante, se porter bien moins vers la recherche de ses propres principes, des lois de la connaissance et de ses objets, que s'attacher à déduire et à développer les conséquences d'idées déjà admises. Peu exercée à observer le lien systématique des connaissances, accoutumée à confondre entre elles des notions puisées à des sources diverses, elle ne pouvait découvrir le vice de ses procédés; et ainsi se prolongeait l'empire des anciennes pratiques. Un attachement pédantesque aux idées d'Aristote, le défaut de connaissances

positives, l'absence du goût et d'une culture suffisante des langues; avant tout, l'autorité redoutable de la hiérarchie, un attachement servile aux décisions traditionnelles sanctionnées par l'Église, disposition universelle des esprits, sauf un petit nombre de glorieuses exceptions, enfin, le zèle jaloux veillant assiduement à la conservation du dogmatisme héréditaire, tous ces appuis de la scholastique dûrent maintenir long-temps encore sa domination, même après que quelques partis philosophiques ou quelques individus isolés eurent commencé à se révolter contre le joug imposé à la raison.

§ 277.

Il se passa néanmoins sur la scène extérieure un certain nombre d'événemens importans qui, de près ou de loin, amenèrent un changement complet dans la constitution politique et ecclésiastique de l'Europe, ébranlèrent les soutiens de la philosophie dominante, en renversèrent même une partie, et par là produisirent dans le monde philosophique et savant une révolution féconde en grands résultats. Ces événemens sont : les croisades, l'invention de l'imprimerie, la conquête de Constantinople, la découverte d'un Nouveau-Monde, la réformation et les conséquences plus ou moins immédiates de ces mêmes faits, telles que la formation d'une classe moyenne et d'une opinion publique, le pouvoir temporel raffermi par l'affaiblissement du pouvoir

spirituel, l'ordre politique assis sur des bases plus fixes, les connaissances expérimentales agrandies, l'acquisition de modèles et de ressources nouvelles par la renaissance de la littérature classique grecque et romaine, ainsi que le perfectionnement des langues modernes de l'Europe. Alors se fit sentir à la conscience humaine le besoin plus pressant d'une philosophie qui pût en tous sens la satisfaire, et les esprits réclamèrent une plus haute instruction; encore fallut-il d'abord se livrer à des guides étrangers, et l'on eut recours aux chefs-d'œuvre de la Grèce et de l'ancienne Rome. Ces nouvelles études de la littérature classique amenèrent avec elles un sentiment plus délicat d'humanité et d'urbanité, le respect pour le libre esprit de recherche, la honte des habitudes serviles de l'intelligence, enfin le mécontentement de l'état imparfait auquel la science était encore réduite, et l'ardeur pour l'améliorer.

§ 278.

A côté de ce mouvement que provoquaient et conduisaient ainsi des circonstances extérieures, le besoin de certaines âmes les portait à s'enquérir d'une sagesse supérieure qui fût révélée de Dieu. Car les habitudes morales et intellectuelles du monde moderne avaient fortement empreint les esprits de cette persuasion, que toute certitude, toute sagesse pleinement satisfaisante ne peut venir que de Dieu même directement. De là il s'ensuivit que la Bible

et la Cabbale furent encore fréquemment invoquées comme sources philosophiques. Un préjugé dont les Pères de l'Église avaient hérité des Juifs, et la contradiction d'un grand nombre de systèmes rivaux favorisèrent et entretinrent cette soif d'une science mystérieuse et divine.

§ 279.

Il résulta de ces diverses causes que le monde s'enrichit d'une grande variété de connaissances offrant plus ou moins de solidité; les vues particulières et l'horizon scientifique s'étendirent; on se prit de prédilection pour certains systèmes de la philosophie grecque; et on disputa sur ces préférences; on en combina plusieurs, soit en totalité, soit en partie, pour les accommoder aux doctrines fondamentales du christianisme. De là, comparaison et jugement de ces systèmes, effort pour étendre et raffermir le terrain scientifique, surtout dans les connaissances naturelles, si imparfaites encore; d'un autre côté, penchant obstiné pour une science occulte, qui ne fût pas également accessible à chacun; enfin, travail pour fondre ensemble les idées de la raison et celles de l'entendement, la théologie et la philosophie, Platon et Aristote, en un même corps de doctrine.

Renaissance de la littérature classique des Grecs en Italie; conséquences qui en résultèrent immédiatement.

§ 280.

Lorsque les Grecs, chez qui une certaine culture intellectuelle n'avait jamais cessé d'être entretenue par les immortels ouvrages de leurs ancêtres (voyez § 254), vinrent solliciter, en Italie, des secours contre l'invasion menaçante des Turcs, et qu'ensuite un assez grand nombre d'entre eux y obtinrent, après la prise de Constantinople, un séjour plus tranquille que celui de leur patrie, ils apportèrent avec eux des connaissances, des trésors littéraires de toute espèce, et par là communiquèrent un nouvel esprit aux nations occidentales, préparées à en profiter (1). Parmi ces précieux débris de la Grèce

(1) Les savans grecs et italiens auxquels on doit la restauration de la littérature classique, sans appartenir proprement à la philosophie, ne laissent pas d'intéresser l'histoire littéraire de cette science. Les poètes *Dante Aligieri* (né en 1265, mort en 1321), *Francesco Petrarca* (né en 1304, mort en 1374), *Giovanni Boccaccio* (né en 1313, mort en 1375), et les deux maîtres de ce dernier, Barlaam et Léonce Pilate, tous deux de Calabre, propagèrent, dès avant la venue des Grecs, le goût de la littérature ancienne, et répandirent ça et là beaucoup d'idées philosophiques. Nous citerons encore parmi les Grecs, outre ceux que nous avons déjà nommés, *Emmanuel Chrysoloras* (mort en 1415), *Jean Argyropulus* (de Constan-

se trouvaient les œuvres de Platon et d'Aristote dans leur langue originale; la connaissance s'en répandit dans l'Italie et de là en Europe avec une rapidité singulière; les Grecs attachés aux deux écoles contraires, tels que *Georges Gemistius Plétho* (1), partisan des principes néoplatoniciens, et de l'autre

---

tinople, mort en 1486), commentateur d'Aristote, les deux *Lascaris* et *Démétrius Chalcondyle* (morts en 1511). Ces savans, et quelques autres encore, furent les premiers à enseigner la littérature grecque, et servirent utilement les études philosophiques, secondés par des Italiens ou d'autres occidentaux qui s'étaient formés à leurs leçons, par exemple : *Ambrosio Traversari* (mort en 1439), *Gianozzo Manetti* (né à Florence en 1396, mort en 1449), *Giov. Aurispa* (né en Sicile en 1369, mort en 1459), *Fr. Philelphe* (né à Tolentino en 1398, mort en 1481). Ces trois derniers voyagèrent en Grèce pour s'y procurer des manuscrits; *Guarini Guarino*, de Vérone (né en 1370, mort en 1460), *Laur. Valla* (voyez le § suivant), *Franc. Bracciolini* (né en 1380, mort en 1459), *Nic. Perotti* (mort en 1480), *Rodolphe Agricola*, *Jovien Pontanus* (morts en 1503), *Hermolao Barbaro*, *Ange Politien* (voyez § 282), *Marsile Ficin* (§ 286), *Philippe Beroalde* (mort en 1505), *J. Reuchlin* (§ 283).

Consultez Humphr. *Hodius*, De Græcis illustribus linguarum gr. litterarumque humaniorum restauratoribus. Lond. 1742, in-8. — *Heeren*, Hist. de l'étude de la littérature classique, t. II (all.). — Chph. Fr. *Bœrner*, De doctis hominibus græcis litterarum græcarum in Italia restauratoribus. Lips. 1750, in-8. — Chph. *Meiners*, Biographie des hommes célèbres (all.).

(1) De Constantinople: venu à Florence en 1438.

côté, *Georges Scholarius*, appelé depuis *Gennadius*; *Théodore de Gaza* (1), et surtout *Georges de Trébisonde* (2), voués à la doctrine d'Aristote, provoquèrent un vif débat (3) sur la prééminence entre ces deux philosophies, et toute la modération du cardinal *Bessarion* (4) put à peine tempérer la chaleur de cette querelle.

Georgii Gemistii Pletonis de Platonicæ atque Aristotelicæ philosophiæ differentia; gr. Ven. 1540, in-4.

Parmi ses autres ouvrages philosophiques, on compte : Libellus de Fato, ejusd. et Bessarionis epist. amœbœæ de eod. argumento cum vers. lat. H. S. *Reimari*. Lugd. B. 1722, in-8. De IV virtutib. cardinalib. gr. et lat. Adr. Occone interprete. Bas. 1552, in-8, et al. Voyez Fabric. Bibl. gr. t. X, p. 741.

(1) Venu en Italie vers 1430, mort vers 1478. Il était né à Thessalonique.

(2) Né dans l'île de Crète en 1395, professeur de littérature grecque en divers endroits de l'Italie, mort en 1484 ou 86.

Outre plusieurs commentaires, on a de lui l'ouvrage polémique : Comparatio Aristotelis et Platonis. Ven. 1523, in-8.

(3) Voyez à ce sujet une dissertation de *Boivin* dans les Mém. de l'Acad. des Inscr., t. II, p. 775 seq.

(4) Né en 1395 à Trébisonde, venu à Florence en 1438, mort en 1472.

Voyez son ouvrage : In Calumniatorem Platonis, libb. IV. Ven. 1503 et 1516, dirigé contre les aristoteliciens. — Ejusd. epist. ad Mich. Apostolicum de præstantia Platonis præ Aristotele, etc.. gr. c. vers. lat., dans les Mém. de l'Acad. des Inscr., t. III, p. 303.

Lutte contre la scholastique.

§ 281.

La première conséquence des nouvelles études grecques fut une déclaration de guerre contre la scholastique, provoquée par le mauvais goût des formes de cette dernière, et par la barbarie de son style, ainsi que par la différence entre les prétendues doctrines aristotéliques, et l'esprit véritable qui respire dans les écrits originaux. Les philologues *Hermolaus Barbarus* (1), traducteur d'Aristote, de Thémistius et de Dioscoride, et *Ange Politien* (2), furent les premiers à entrer en lice; *Laurent Valla* (3), et l'allemand *Rodolphe Agricola* (4) s'efforcèrent de déblayer le terrain de la logique, et de rendre son étude plus utile; ensuite vinrent *Henri Cornelius*

(1) Ermolao Barbaro, de Venise, né en 1454, mort en 1493.

(2) Proprement Angelo Ambrogini, ou Cino, dit *Poliziano*, né à Monte Pulciano en 1454, mort en 1494.

(3) Lorenzo Valla de Rome, né en 1408, mort en 1457.

Laurentii Vallæ opera. Basil, 1543, in-fol. — De dialectica contra Aristoteleos. Venet. 1499, in-fol. De voluptate et vero bono libb. III. Basil. 1519, in-4. De libero arbitrio. Ibid. 1518, in-4.

(4) Rudolph Husmann ou Hausmann, né à Baffien, près de Groningue, 1443, mort en 1485.

Rudolphi *Agricolæ*, De inventione dialectica, lib. III, Colon. 1527, in-4. Ejusd. Lucubrationes. Basil. 1518, in-4; et Opera, cura Alardi. Colon. 1539, II voll. in-fol.

Agrippa de Nettesheim (voy. § 287), *Ulrich de Hutten* (1), *Erasme* (2) et son ami *J. L. Vives* (3), *Philippe Mélanchthon* (§ 292), *Jacobus Faber* (4), *Marius Nizolius* (5), *Jacq. Sadolet* (6) et *Jacq. Acontius* (7). Les attaques livrées à la scholastique par ces savans étaient fort différentes entr'elles, d'après les divers point de vue où ils se trouvaient placés et les diverses matières dont ils s'occupaient.

---

(1) Né en 1488, mort en 1523.

(2) Desiderius Erasmus, né à Rotterdam en 1467, mort en 1536.

Des. *Erasmi* Dialogi et Encomium Moriæ. Opera ed. Clericus. Lond. 1703. XI voll. in-fol.

(3) Né à Valence en 1492, mort en 1540.

Ludovici *Vives*, De causis corruptarum artium. Antuerp. 1531; et de initiis, sectis et laudibus philosophiæ. Id. de anima, et vita libb. III. Bas. 1538.—Opera Basil. 1555, II voll. in-fol.

(4) Jacques Le Fèvre, d'Étaples en Picardie, mort en 1537.

(5) De Bersello, mort en 1540.

Jac. *Nisolii* Antibarbarus, seu de veris principiis et vera ratione philosophandi contra Pseudo-Philosophos. Libb. IV. Parme, 1553, in-4. Ed. G. W. Leibnitz Francf. 1674, in-4.

(6) De Modène, mort en 1547.

Jac. Sadoleti Phædrus seu de laudibus philosophiæ, libb. II. In Opp. Mogunt. 1607, in-8. Patav. 1737, etc.

(7) Né à Trente, mort en 1566.

Methodus s. recta investigandarum tradendarumque artium ac scientiarum ratio. Bas. 1558, in-8.

Renouvellement des anciens systèmes.

§ 282.

La seconde conséquence de ces mêmes études fut que les systèmes antiques des Grecs et des Orientaux furent remis en lumière, et en cela se manifestait encore, d'une manière moins immédiate, l'opposition à la scholastique. On commença par le système de Platon et d'Aristote : les circonstances et les dispositions antérieures des esprits favorisaient cette préférence ; ensuite on s'occupa d'autres systèmes se rattachant à ceux-là. Ainsi, à la philosophie platonicienne vint se joindre la cabbale, la doctrine mosaïque, et la théosophie ; à la philosophie d'Aristote, les systèmes ioniques et atomistiques. Le stoïcisme et le scepticisme trouvèrent d'abord peu de partisans. Cependant, comme il est impossible qu'aucun ancien système paraisse entièrement satisfaisant à une époque éloignée de son origine, comme ceux qu'on renouvela donnèrent lieu à de vives discussions, et que leurs défauts ne purent rester toujours cachés, on fut amené tantôt à en combiner plusieurs ensemble, tantôt à leur opposer des objections sceptiques. Le choix des systèmes, la défense ou l'attaque dont ils furent l'objet, furent déterminés d'après deux points de vue différens, l'un théologique, l'autre naturaliste, selon que chacun se proposait ou de fonder les principes de la théologie, ou d'étendre les découvertes des sciences naturelles.

I. Platonisme renouvelé : la Cabbalistique, la Magie et la Théosophie.

§ 283.

Voyez, outre les ouvrages indiqués au § 282, l'esquisse de l'hist. de la philosophie de *Buhle* (all.).

Ludw. Dankegott *Cramer*, Diss. de causis instauratæ sæc. xv, in italia philosophiæ platonicæ. Viteb. 1812, in-4.

La philosophie de Platon, accueillie d'abord en Italie par des imaginations ardentes, fut principalement favorisée par les Médicis (Cosme et Laurent) (1) à Florence, où elle excita un vif enthousiasme, mais plus encore sous les formes du néoplatonisme que dans sa simplicité primitive. Un motif qui servit à la recommander était la supposition gratuite, admise et répétée par plusieurs pères de l'Église, que cette doctrine dérivait de la philosophie et de la religion des Juifs, ce qui la faisait presque considérer comme sœur de la religion chrétienne (2). Le même préjugé fit rapporter les opinions cabbalistiques et mosaïques au platonisme. Ce dernier gagnait sans cesse de nouveaux partisans par le mécontentement qu'inspi-

(1) Will. *Roscoe*, The life of Lorenzo de Medici. Liverp. 1795, voll. in-4.

(2) Joh. *Pici*, Heptaplus, p. 1. Franc. Pici Epit., lib. IV, p. 882.

rait la philosophie toute logique de l'école, et le besoin d'une doctrine plus satisfaisante sur tout l'ensemble de l'esprit humain. Bientôt il s'allia avec le mysticisme, se trouva chargé de défendre les idées de la raison, de fortifier la croyance à l'immortalité de l'âme; servit de contre-poids au naturalisme des purs aristotéliciens, et malheureusement aussi d'aliment à la superstition (sauf l'astrologie, qu'il rejetait), principalement au sujet de l'influence des esprits surnaturels dans l'ordre du monde (1).

§ 284.

C. *Hartzheim*, Vita Nic. de Cusa. Trevir. 1730, in-8.

L'un de ceux qui abandonnèrent les premiers l'ornière de la scholastique fut le cardinal Nicolas *Cusanus* (2), esprit d'une rare sagacité, et mathématicien habile, très-attaché aux idées de Pythagore qu'il arrangeait et reproduisait d'une manière originale par le moyen des mathématiques. Il considérait Dieu, en tant qu'unité absolue, comme l'infiniment grand et l'infiniment petit, engendrant de sa propre essence l'égalité, et ce qui unit l'égalité à l'unité (le Fils et le Saint-Esprit). Il est, selon lui, impossible

(1) *Ficini*, Præfatio in Plotinum; *Pomponatius* de incantationibus, c. 1.

(2) Nicolaus Chrypffs de Cuss (d'où Cusanus) dans le pays de Trèves, né en 1401, mort en 1464.

de connaître directement cette unité absolue, parce que nous ne connaissons que par le moyen du nombre ou de la pluralité. En conséquence, il ne nous accorde sur Dieu que des notions incomplètes, obtenues à l'aide de symboles mathématiques. Quelle que soit l'inconséquence qu'on puisse reprocher à la manière dont il expose ces idées, et l'obscurité de celles qu'il y rattache au sujet du monde (l'infiniment grand rassemblé en un tout et devenu fini) et de l'unité dans laquelle se réunissent le créateur et la création; quelque malheureuse que soit sa tentative pour expliquer la Trinité et la formation du genre humain par ce théisme panthéiste, on ne laisse pas de rencontrer dans ses écrits (1), à côté de tout ce mysticisme, des vues profondes, mais sans développemens, sur la faculté de connaître. C'est ainsi qu'il observe que les principes de notre connaissance sont contenus dans nos idées de nombres (*ratio explicata*) et dans leurs rapports, que la vérité absolue est au-dessus de notre portée (*præcisio veritatis inattingibilis*, opinion qu'il appelait *docta ignorantia*), et qu'une connaissance vraisemblable est tout ce qui nous a été accordé. Aussi, en vertu de cette doctrine, s'exprimait-il avec un grand dédain sur la philosophie de l'école.

(1) Nicolai *Cusani* Opera. Paris, 1514, III voll. in-fol. Basil. 1565, III voll. in-fol. De docta ignorantia, t. III. Apologia doctæ ignorantiæ, lib. I.—De conjecturis, lib. II. De sapientia, libb. III.

§ 285.

Commentarius de Platonicæ philosophiæ post renatas litteras apud italos restauratione, sive Mars. Ficini vita autore Joh. *Corsio* ejus familiari et discipulo. Nunc primum in lucem eruit Angelus Maria Bandini. Pis. 1772.

J. G. *Schelhorn*, Comment. de vita, moribus et scriptis Marsilii Ficini, dans les amænitatt. litterar. t. 1, et : Ficini opera in 11 tomos digesta. Bas. 1561. Par. 1641 in-fol.

Biographie de J. Pic. comte de la Mirandole, dans *Meiners*, Biographie des savans célèbres, 2 vol. (all.); et : Pici opp. 1486. Bonon. 1496, in-fol. Opera utriusque Pici. Bas. 1573 et 1601, 2 vol. in-fol.

L'exemple donné par Pléthon et Bessarion (§ 181) fut encore surpassé par *Marsile Ficin* (1), médecin de Florence, qui servit avec ardeur et avec talent la philosophie platonicienne, tant par ses traductions de Platon, Plotin, Jamblique, Proclus, etc., que par ses écrits originaux consacrés à l'éloge de cette philosophie. Cosme de Médicis (mort en 1464) se servit de lui pour fonder une académie platonique, vers 1460 (2). Mais Ficin envisageait le système académique du point de vue des néoplatoniciens,

(1) Né à Florence en 1433, mort en 1499.

(2) R. *Sieveking*, Hist. de l'Académie platonique de Florence. Gœtting. 1812, in-8 (all.).

en y mêlant quelques doctrines aristotéliciennes, et il regardait l'Hermès Trismégiste des Alexandrins, comme l'inventeur de la théorie des idées. Dans sa *Theologia platonica*, il exposa avec habileté un certain nombre d'argumens en faveur de l'immortalité de l'âme (1), et combattit l'hypothèse d'une source commune d'intelligence pour tous les hommes, imaginée par Averroes, et soutenue par les aristotéliciens. En général ses efforts avaient pour but de tirer parti du platonisme tel qu'il l'entendait, en faveur de la religion chrétienne. Son enthousiasme gagna Jean *Pic*, seigneur de la Mirandole (2), savant doué de talens supérieurs, mais d'une imagination exaltée. Il avait étudié la philosophie des scholastiques, et était fermement convaincu que celle de Platon était puisée dans les livres de Moïse, trésor commun de toutes les sciences et de tous les arts (3). De là le zèle qu'il mit à étudier les langues orientales, et particulièrement les livres Cabbalistiques, d'où il tira la plupart des thèses destinées à cette grande disputation publique qu'il avait annoncée à Rome, et qui ne put avoir lieu (4). De là encore son essai

(1) Theologia platonica s. de immortalitate animorum ac æterna felicitate, libb. XXIII. Id. in Opp., t. 1, Paris, 1641, in-fol.

(2) Comte et prince de Concordia, né en 1463, mort en 1494.

(3) Heptaplus, p. 1. Basil. 1601.

(4) Conclusiones DCCCC, Rom. 1486, in-fol., Col. 1619, in-8.

d'une philosophie mosaïque dans son Heptaplus. Il mit en honneur la Cabbale pour laquelle il avait une extrême prédilection; il y voyait la sagesse de Dieu même, une véritable révélation, l'unique voie pour démontrer la divine mission de Jésus-Christ, et les mystères du christianisme; enfin il y supposait une entière harmonie avec la philosophie de Pythagore et de Platon (1). Son plan favori, mais qu'il n'eut pas le temps de réaliser, était de parvenir à faire voir l'accord des philosophies platonicienne et aristotélique (2). Dans sa vieillesse, durant laquelle il s'affranchit de plusieurs préjugés répandus de son temps, il composa une excellente réfutation des superstitions astrologiques. La réputation du comte de la Mirandole, ses ouvrages et ses nombreux amis concoururent à étendre le crédit de la philosophie platonicienne et cabbalistique. Son neveu, *J. Fr. Pic de la Mirandole* (tué en 1533), marcha sur ses traces, mais sans posséder tous ses talens; attaché plus exclusivement au pur mysticisme (3), il combattit à la fois la philosophie païenne et les scholastiques.

(1) Apol., p. 82—110—116.

(2) Joh. Pici epist. ad Ficin., t. 1, p. 753.

(3) On a de lui : De studio divinæ et humanæ sapientiæ. Edid. J. F. *Buddeus*. Hal. 1702, in-8. Examen doctrinæ vanitatis gentilium; de prænotionibus, dans les Opp. utriusque Pici, ci-dessus. Epp. ed. Chph. Cellarius. Jen. 1682, in-8.

§ 286.

Cabbalistique. Magie.

Buhle, Hist. de la philosophie cabbalistique, aux XV^e^ et XVI^e^ siècles, dans son Hist. de la philosophie moderne, II, 1. 360 suiv. (all.).

Jean *Reuchlin* (1), zélé promoteur de la philologie et de la littérature classique, voyagea en Italie, où ses relations avec Ficin et Pic l'attachèrent aux opinions pythagorico-platoniques, et à l'étude de la Cabbale (2), qu'il répandit en Allemagne par ses livres : *de verbo mirifico* (3), et *de arte cabbalistica* (4). — L'ouvrage extravagant du moine franciscain Fr. George *Zorzi* (5) : *de harmonia mundi istius, cantica tria*, Venet. 1525, parut sans doute trop rempli de rêveries capricieuses et n'exerça pas autant d'influence que ceux de Henri *Cornelius Agrippa* de

---

(1) Il avait traduit son nom en *Capnio;* il était né en 1455 à Fforzheim, fut professeur à Tubingue, et mourut en 1522.

(2) Biographie de Reuchlin, dans l'ouvrage de *Meiners*, déjà cité 1^re^ partie, n° 2. — Siegm. Friedr. *Gehres*, Vie de Jean Reuchlin, etc. Carlsruhe, 1815, in-8 (all.).

(3) Libri III, Bas. in-fol. (1494).

(4) Libri III, Hagen. 1517—1530, in-fol.

(5) Franciscus Georgius, dit Venetus, comme natif de Venise; il florissait au commencement du XVI^e^ siècle.

Nettesheim (1). Ce dernier joignait à un talent remarquable des connaissances de tous genres; mais son avidité de réputation et de richesse, et son attachement à des arts mystérieux donnèrent un caractère d'inconstance et d'indécision à sa vie ainsi qu'à ses travaux. Il donna, à Dôle, avec le plus grand succès, des leçons publiques sur l'ouvrage de Reuchlin, *de verbo mirifico;* d'après le conseil de *Tritheim,* qui était le plus fameux adepte de son temps, il composa son traité *de occulta philosophia* (2), système rempli des chimères d'une philosophie enthousiaste; dans ce livre, la magie, appelée le complément de la philosophie, et la clef de tous les secrets de la nature, est représentée sous ses trois formes de magie naturelle, céleste et religieuse ou cérémoniale, selon la diversité des trois mondes, corporel, céleste et intellectuel; là sont énumérées, avec un appareil scientifique purement extérieur, les forces cachées que les choses d'ici bas ont reçues de Dieu par l'entremise de l'esprit du monde. D'après cette manière de penser, il était naturel qu'Agrippa devînt fauteur du grand art de Raymond Lulle (§ 270), et il l'expliqua dans un commentaire. Cependant son humeur le jetait quelquefois dans des dispositions contraires, dans lesquelles il refusait toute confiance à la science humaine. C'est sans doute en de pareils momens qu'il composa la dissertation qu'il appelle

(1) Né à Cologne en 1486.

(2) Lib. I, 1531, libb. III, Colon. 1533, in-8.

cynique, c'est-à-dire mordante : *de incertitudine et vanitate scientiarum* (1). Ce livre, qui obtint en son temps un très-grand succès, présente tantôt des raisons sophistiques, tantôt d'excellentes vues sur les défauts réels des sciences : le but de l'auteur est de démontrer l'incertitude et la vanité de toute curiosité scientifique (2). Agrippa et son disciple Jean *Wier* rendirent un utile service en combattant la croyance à la sorcellerie. Après une vie très-aventureuse, Agrippa mourut, en 1535, à Grenoble.

§ 287.

Théosophie.

Le médecin et théosophe *Aureolus Theophraste Paracelse* (ainsi qu'il s'était surnommé emphatiquement) (3), associa la chimie et la thérapeutique au mysticisme néoplatonicien et cabbalistique. Charlatan original, avec beaucoup de connaissances pratiques et un coup-d'œil d'observateur assez pénétrant, d'ailleurs sans préparation ni études scientifiques, il

(1) Col. 1527, Paris, 1529. Antuerp. 1530, in-4.

(2) Voyez sur cet écrivain, *Meiners*, Biogr., etc., et *Schelthorn*, dans les Amœnitates litt., t. II, p. 553.

Ejus Opera in duos tomos digesta Lugd. B. sans date, in-8, réimpr. en 1550 et 1600.

(3) Ses noms véritables étaient Philippe Bombast de Hohenheim; il naquit à Einsielden, en Suisse, en 1493, et mourut en 1541 à Salzbourg.

aspira à la réputation d'un réformateur de la médecine. Dans ce but, il crut devoir faire usage de la cabbale, qu'il s'efforça de rendre populaire et qu'il exposa avec une certaine vivacité d'imagination. Une lumière intérieure, une émanation de Dieu, ou de l'Être fondamental, l'harmonie universelle des choses, l'influence des astres sur le monde sublunaire, la vie de toute la nature, les élémens considérés comme des esprits auxquels les corps visibles servent d'enveloppe : telles sont les principales idées théosophiques et théurgiques développées au hasard dans Paracelse de mille manières différentes, et souvent en termes inintelligibles. Il se fait particulièrement un grand principe, d'un *archæum* mystérieux, prétendue harmonie entre le sel, le corps et la terre; le mercure, l'âme et l'eau; le soufre, l'esprit et l'air. Ses extravagances trouvèrent un bon nombre d'adhérens (1). — Comme mystique et théo-

(1) J. J. *Loes*, Theophraste Paracelse de Hohenheim, dissert., dans les *Studien* de Creuzer et Daub., t. 1 (all.). Cf. *Sprengel*, Histoire de la Médecine, III^e^ partie (all.). Vie et Opinions des plus célèbres physiciens de la fin du XVI^e^ et du comm. du XVII^e^ siècle, publ. par Thaddei Anselme *Rixner*, et Thaddei *Siber*, 1^er^ cahier. Theophraste Paracelse, Sulzbach, 1819, in-8 (all.).

Phil. Theophrasti *Paracelsi* Volumen medicinæ paramirum. Argent. 1575, in-8. Et : Œuvres de Paracelse, publ. par Joh. *Huser*, Bas. 1589, X voll. in-4 (all.). Strasb. 1616—18, III voll. in-fol.

sophe, *Valentin Weigel* (1) suivit l'exemple de Paracelse et de Tauler (§ 275) ; mais les doctrines du premier furent surtout étudiées et propagées par la société des *Rose-Croix*, formée au XVII^e^ siècle, probablement à l'occasion d'un poème satirique (2) du théologien Valentin *Andreæ* (né en 1586, mort en 1654).

§ 288.

Cardanus de vita propria; dans la 1^re^ part. de ses Opp. ed. Car. *Spon.* Lugd. 1663, 10 vol. in-fol. — Voy. Bayle Dict. Sa vie par W. R. *Becker*, dans le journal trimestriel (*Quartalschrift*) de Canzler et Meiners, 3^e^ année, troisième trimestre, 5^e^ cahier, *Id.* dans les vies et opinions des physiciens célèbres, etc. 2^e^ cah. Sultzbach, 1820, in-8 (all.).

---

(1) Né à Hayne en Misnie, 1533, ministre luthérien à Tschopau en Misnie, mort en 1588.

Hilliger, De vita fatis et scriptis Val. Weigelii, et *Foertsch* de Weigelio, dans les Miscell. Lips. t. X, p. 171.

Weigelii tractatus de opere mirabili; arcanum omnium arcanorum; le manche d'or, ou direction pour connaître toutes choses sans se tromper, etc., 1578, in-4 (all.), et 1616. Instruction et introduction pour étudier la théologie allemande; philos. myst., etc., 1571. Studium universale; nosce te ipsum s. theologia astrologizata. 1618, et autres années.

(2) Le Mariage chymique de Christian Rosenkreutz, 1603 (all.). *Du même* (Andreæ) : Réformation universelle du monde au moyen de la *fama fraternitatis* des rose-croix. Ratisb. 1614, in-8 (all.).

Jérome Cardan (1), célèbre médecin, naturaliste et mathématicien, se rapproche de Paracelse par ses singularités ; mais il lui est très-supérieur par les ressources de son instruction. Pendant sa jeunesse, une disposition valétudinaire, et une éducation tyrannique retardèrent le développement de son génie original, en même temps que les préjugés de l'astrologie et d'un prétendu démon familier lui donnèrent une fausse direction ; de là une foule de contradictions étranges dans sa vie et son caractère, ainsi que dans ses écrits, où l'on ne trouve aucune forme systématique, et qui traitent de toutes sortes de sujets (2). Tantôt il enseigne, tantôt il combat les superstitions de l'astronomie et de la cabbale, et il mêle des observations fines, des vues élevées et ingénieuses avec les folies les plus bizarres. Les théologiens de son temps, qui le censurent comme hétérodoxe, l'ont faussement accusé d'athéisme.

II. Renouvellement de la philosophie d'Aristote. Adversaires de cette philosophie.

§ 289.

Voyez l'ouvrage de J. *Launoy* de varia Arist. fort, etc. indiqué au § 243.

(1) Geronimo Cardano, né à Pavie en 1501, mort en 1576.

(2) Voyez particulièrement ses traités : De subtilitate, et rerum varietate.

W. L. G. Baron de *Eberstein*, Sur la constitution de la logique et de la métaphysique des purs Péripatéticiens. Halle. 1800, in-8 (all.).

La philosophie d'Aristote trouva cependant encore de nombreux défenseurs. Dès long-temps la scholastique avait accoutumé les esprits à une extrême vénération pour l'auteur de l'*Organum*, et les habitudes de l'éducation les disposaient à recevoir ses idées. Quand on posséda tous ses ouvrages dans le texte original, on s'empressa de les étudier, de les expliquer, de les traduire, d'en faire des extraits et des abrégés. Il se forma une nombreuse école de péripatéticiens parmi les théologiens et les médecins. Ces derniers, qui étaient plus portés vers le naturalisme, pouvaient sous ce manteau développer avec plus de sécurité diverses opinions particulières appartenant à la philosophie de la nature. La distinction de la vérité philosophique et de la foi de l'Église leur servait d'abri contre le zèle des orthodoxes, prompts à soupçonner l'hérésie. Les partisans d'Aristote se divisèrent, aux xv^e^ et xvi^e^ siècles, en deux partis principaux. Les *averroistes*, attachés à l'interprétation donnée par Averroës (§ 258), et les *alexandristes* ou successeurs d'Alexandre d'Aphrodise (§ 183). Ces deux partis attirèrent si vivement l'attention publique par leur débat sur le principe de la pensée, et l'immortalité, que le concile de Latran, en 1512, crut devoir trancher la querelle dans l'intérêt de l'orthodoxie.

§ 290.

Entre les plus célèbres péripatéticiens de l'Italie on distingue *Pierre Pomponat* (1) de Mantoue. L'attachement qu'il professait pour les doctrines d'Aristote ne l'empêcha pas d'apercevoir par lui-même une foule d'idées neuves, de discerner les côtés faibles du système aristotélique et de provoquer des recherches plus approfondies, par une discussion pleine de force et de sagacité sur divers sujets particuliers, tels que : l'immortalité de l'âme, la liberté, le destin, la providence et les enchantemens; ou, en d'autres termes, la question de savoir si les phénomènes merveilleux de la nature sont dûs à l'influence des esprits, comme le prétendaient les platoniciens, ou à celle des astres. Ayant avancé que, suivant Aristote,

---

(1) Né en 1462, mort en 1525 ou 1530.

Petri Pomponatii opera de naturalium effectuum admirandorum causis seu de incantationibus liber. Item de fato, libero arbitrio, prædestinatione, providentia Dei, libb. v, in quibus difficillima capita et quæstiones theologicæ et philosophicæ ex sana orthodoxæ fidei doctrina explicantur et multis raris historiis passim illustrantur per auctorem, qui se in omnibus canonicæ scripturæ sanctorumque Doctorum judicio submittit. Basil. Ven. 1525—1556—1567, in-fol.

Ejusd. Tractatus de immortalitate animæ. Bonon. 1516. Et aut. ann La dern. édit. publ. par Chph. Gottfr. *Bardili* contient une notice sur la vie de Pomponat. Voyez encore : Jo. Gfr. *Olearii* Diss. de Petro Pomponatio. Jen. 1709, in-4.

il n'y a point de preuve qui démontre l'immortalité de l'âme, Pomponat s'attira une querelle violente et dangereuse dans laquelle il se défendit par la distinction entre la foi positive et la science naturelle. De son école sortirent plusieurs excellens esprits, tels que *Simon Porta* ou *Portius* (1), *Paul Jove* (2), *Jules Cæs. Scaliger* (3), qui devint aussi l'adversaire de Cardan (4), le cardinal *Gasparo Contarini*, et *Augustin Niphus* (5); ces deux derniers prirent part à la querelle suscitée à Pomponat et rappelée ci-dessus; l'espagnol Jean Genesius *Sepulveda* (6), enfin le paradoxal et libre penseur Lucilio Vanini (7), brûlé à Toulouse en 1619. Outre Pomponat, qui fut le chef des alexandristes péripatéticiens, cette

(1) Sim. Porta mourut en 1555.

(2) Paolo Giovio, né à Como en 1483, mort en 1552.

(3) Della Scala, né à Rippa en 1484, mort en 1559.

(4) Dans ses Exercitationes de subtilitate.

(5) Né en 1473, mort en 1546. — Libri VI, de intellectu et dæmonibus. Ven. 1492, in-fol. Et: Opera philos. Ven. 1559, VI voll. in-fol. Opusc. moralia et politica. Paris, 1645, in-4.

(6) Né en 1491, mort en 1572.

(7) Lucilio, ou Jules-César Vanini, était né à Naples en 1586.

Amphitheatrum æternæ providentiæ, etc. Ludg. 1615, in-8.

De admirandis naturæ, arcanis, etc., libb. IV. Paris, 1616, in-8.

Vie et malheurs, caractère et opinion de Lucilio Vanini, athée du XVII^e^ siècle, etc., par W. D. F. Leipz. 1800, in-8 (all.).

secte compta encore d'autres savans distingués non sortis de son école, savoir : Nicolas *Leonicus* dit *Thomæus* (1), Jacques *Zabarella* (2) qui s'écarta sur quelques points d'Aristote, Cæsar *Cremonini* (3) et François *Piccolomini*, etc. Du côté des averroistes, après Alexandre *Achillini* de Bologne (4), qu'on appelait le second Aristote, Marc-Antoine *Zimara* (5) de San Pietro dans l'état de Naples, et le fameux aristotélicien André *Cesalpini* (6), on ne rencontre que des noms moins célèbres. Cesalpini fit de l'averroisme un panthéisme formel, en représentant Dieu non comme la cause, mais comme le fond même du monde, comme la substance des choses, et l'intelligence active universelle comme formant une seule

---

(1) Né à Venise en 1457, mort en 1533.

(2) Né à Padoue en 1532, mort en 1589. — De inventione primi motoris. Fcf. 1618, in-4. Opp. philosophica ed. J. J. *Haxenreuter*, Fcf. 1623, in-4.

(3) Cesare Cremonini, né à Centi, dans le duché de Modène, en 1552, mort en 1630.

Cæs. Cremonini liber de Pædia Aristotelis. — Diatyposis universæ naturalis Aristotelicæ philosophiæ. — Illustres contemplationes de anima. — Tractatus tres de sensibus externis, de internis et de facultate appetitiva.

(4) Alessandro Achillini, mort en 1512.

(5) Mort en 1532.

(6) Né à Arezzo en 1509, mort en 1603.

Andreæ Cesalpini Quæstion. peripateticæ. Libb. v. Venet, 1571, in-fol. Dæmonum investigatio peripatetica. Ven. 1593, in-4.

et même substance avec les âmes des hommes et des animaux. Il maintenait l'immortalité sur ce motif que la conscience est inséparable de la pensée. Il admettait aussi l'existence des démons.

§ 291.

Péripatéticiens en Allemagne.

Voy. la dissertat. de *Elswich* citée au § 243.

A. H. C. *Heeren*, Quelques mots sur les suites de la réformation par rapport à la philosophie. Dans la *Réformationsalmanach* de *Kayser*, 1819, p. 114. suiv.

Bien que *Luther* et *Mélanchthon* (1), au commencement de la réformation, eussent conçu un préjugé défavorable contre la philosophie d'Aristote, par le même mouvement qui leur avait fait rejeter la scholastique, tous deux cependant finirent par renoncer à cette prévention, et Mélanchthon, en particulier, ne se contenta pas de reconnaître l'indispensable nécessité d'une philosophie pour la théologie, mais encore il recommanda celle d'Aristote par-dessus toutes les autres, sans se borner à la dialectique (2). Une

(1) Né à Bretten en 1497, mort en 1560.

(2) *Melanchthonis* Oratio de vita Aristotelis habita a. 1537, t. II declamatt., p. 381 sq., et t. III, p. 351 sqq. Dialectica, Viteb. 1534. Initiæ doctrinæ physicæ 1547; epitome philosophiæ moralis, Viteb. 1589; de anima 1540, in-8. Ethicæ doctrinæ elementa, Viteb 1550. Ces divers ouvrages, réimprimés

seule fois depuis la guerre fut déclarée à la philosophie (vers 1621) par Dan. *Hoffmann*, professeur de théologie à Helmstaedt, et ses deux disciples, J. Angelus *Werdenhagen* et Venceslas *Schilling* (1). La philosophie d'Aristote, prise à sa source même, dégagée des subtilités scholastiques qui furent, il est vrai, bientôt remplacées par d'autres, dût à l'autorité de Mélanchthon la faveur qu'elle obtint dans les universités protestantes, et on y voit paraître une foule d'abrégés et de commentaires sur Aristote, qui eurent du moins l'avantage de tenir en haleine les études rationnelles. Ici se présente, par exemple, Joachim *Camerarius*, mort à Leipsik en 1574. Ainsi se rétablit la domination d'Aristote, pour subsister jusque vers le milieu du XVII^e^ siècle. Le crédit que lui donnèrent l'esprit du temps et le suffrage d'un grand nombre d'hommes, alors célèbres, fut à peine ébranlé par quelques esprits indépendans qui osèrent s'écarter un peu des doctrines du maître, tels que Nicolas *Taurellus* (2), adversaire de Cesalpin.

---

plusieurs fois, et réunis dans ses Opp. ed. Caspar *Peucer*. Viteb. 1562, IV voll. in-fol.

(1) Dan. *Hofmann*, Qui sit veræ ac sobriæ philosophiæ in theologia usus? Helmst. 1581. Voyez Corn. *Martini* scriptum de statibus controversis, etc. Helmstadii agitatis inter Dan. Hofmannum et quatuor philosophos. Lips. 1620, in-12.

(2) Né à Mümpelgard en 1547, mort en 1606.

Nic *Taurelli* Philosophiæ triumphus. Basil, 1573, in-8. Alpes cæsæ (contre Cesalpin). Fcof. 1597, in-8. Discus-

Adversaires de la philosophie d'Aristote.

§ 292.

Cependant la doctrine aristotélique rencontrait de jour en jour de plus nombreux contradicteurs. Sans revenir sur les autres écoles en opposition plus ou moins directe avec celle d'Aristote, dont l'universalité contrariait leur propre développement, nous citerons, outre Nic. *Taurellus*, désigné ci-dessus, outre Franc. *Patrizzi* (§ 297), *Bruno*, *Berigard*, *Magnenus* (§ 323), *Telesio* (§ 296), et *Campanella* (§ 317), dont nous parlerons plus tard, Pierre *Ramus* (1), l'un des plus habiles contradicteurs du péripatétisme, et mathématicien distingué. Il s'engagea dans cette lutte par dégoût pour les subtilités de l'école, et tenta de mettre en crédit une philosophie plus populaire, mais il manquait du véritable

---

siones de mundo adv. Fr. Piccolominium. Amb. 1603, in-8. Marb. 1605, in-8. Discussiones de cœlo. Amb. 1605, in-8. Voyez Jac. G. *Feuerlin*, Diss. apologetica pro Nic Taurello, De rerum æternitate. Norimb. 1754, in-4. Comprenant aussi la Synopsis Aristotelis metaphysices.

(1) Proprement P. la Ramée, né d'une famille pauvre en Picardie l'an 1515, tué à Paris dans les massacres de la St.-Barthélemy en 1572.

Joh. Thom. *Freigii* Vita Petri Rami, à la suite des Audomari Talæi orationes. Marb. 1599. — Outre les ouvrages de Ramus indiqués aux § 143 et 146, voyez les notes suivantes 1 et 2.

, et d'une intelligence assez
cipes d'Aristote, qu'il combat-
assion, n'y voyant que des instru-
Il s'en prit d'abord à la logique (1),
re toute factice, sans ordre et sans
composa une nouvelle (2), plus ap-
sage pratique, par laquelle il s'efforça
ber celle d'Aristote. Il envisageait surtout
dans le sens de cette définition : *ars bene*
i. Au milieu des attaques de ses nombreux
ires, qui n'épargnaient pas les violences contre
l se fit pourtant quelques partisans (qu'on ap-
Ramistes), surtout en Allemagne, en Angleterre
en Écosse ; entre autres ses deux disciples, Thom.
Freigius de Fribourg (3) et Franc. *Fabricius*; Au-
domar *Talæus* (4) (*Talon*); Wilh. Ad. *Scribonius*,
Gasp. *Pfaffrad* (5), Rud. *Goclenius* (6) qui a donné
son nom au sorite régressif, éclectique et estimable
psychologiste (7); Otto *Casmann*, disciple de ce

(1) Animadversiones in Dialecticam Aristotelis; libb. xx. Paris 1534, in-4.

(2) Institutiones dialecticæ; lib. II. Paris, 1543, in-8, 1548. Scholæ dialecticæ in liberales artes. Bas. 1559, in-fol. Orationes apologeticæ. Paris, 1551, in-8, et al.

(3) Mort en 1583.

(4) Mort à Paris en 1562.

(5) Mort en 1622.

(6) Né à Corbach en 154, mort à Marbourg en 1628.

(7) Ψυχολογία h. e. de hominis perfectione, anima et imprimis ortu, etc. Marb. 1590—1597, in-8.—*Ejusd.* Isagoge

dernier, et qui continua de perfectionner son anthropologie psychologique (1). De l'autre côté, les principaux adversaires de Ramus sont Ant. *Govea*, Joach. *Perionius*, et celui qui fut son meurtrier à la Saint-Barthélemy, l'aristotélicien *Charpentier* (voy. indications bibliographiques aux § 140, 141 et 143); en Allemagne, Jac. *Schegk* (2), Nic. *Frischlin*, Phil. *Scherbius* (3), et Com. *Martini* (4). — Ainsi que Ramus, Sébastien *Basso* attaqua la physique d'Aristote (Voy. indic. bibliogr. au § 143).

III. *Renouvellement du Stoïcisme.*

§ 293.

Le Stoïcisme ne manqua pas absolument d'admirateurs et de partisans pendant cette période; mais son rétablissement ne fit pas, à beaucoup près, les mêmes progrès que celui de quelques autres systèmes, malgré tout ce qu'on eût pu attendre pour favoriser cette doctrine de la lecture de Cicéron et de Sénèque, et de ses rapports en morale avec le

---

in Org. Aristotelis. Fcf. 1598, in-8. Problemata log. et philos. Marb. 1614, in-8. Voyez en outre ci-dessus § 129.

(1) Psychologia anthropologica sive animæ humanæ doctrina. Hanau, 1594, in-8.

(2) Professeur de physique à Tubingue, mort en 1587.

(3) Mort en 1605.

(4) Mort en 1621.

christianisme. Ce fait a ses causes dans l'esprit dominant de l'époque, dans les formes de l'enseignement établi, et dans les caractères particuliers des théories physiques et morales de l'école stoïque. Celui qui s'en occupa le plus au siècle dont nous parlons, fut *Juste Lipse* (*Justus Lipsius*, Joost Lipss.) (1). Il s'était d'abord consacré à la philosophie scholastique, mais il l'abandonna ensuite pour l'étude de la littérature classique, particulièrement de Cicéron et de Sénèque. Critique et philologue distingué, il devint un excellent interprète de la philosophie stoïque, sans être, à proprement parler, philosophe; et il lui manqua, pour être un vrai stoïcien pratique, la constance, ainsi qu'il l'a déclaré lui-même dans ses écrits. En général, son but était plutôt d'introduire les lecteurs à l'étude de la philosophie stoïque, et de les préparer en particulier à la connaissance de Sénèque, sans prétendre faire revivre cette doctrine, comme convenant à son époque, et capable d'y régner. *Gaspard Scioppius* (*Schoppe*) (2), dont le rôle philosophique n'est pas non plus très-décidé, publia des extraits des ouvrages de Juste Lipse. L'anglais Thom. *Gat-*

(1) Né en 1547 à Isea, près Bruxelles, mort en 1606.

Justi Lipsii, libb. II de constantia. Francof. 1591, in-8. Voyez ci-dessus indic. bibliogr. aux § 158 et 161. — *Ejusd.* Opera. Antuerp. 1637, IV voll. in-fol.

(2) Né en 1576, mort en 1649.

tacker (1) s'occupa de ce système sous le rapport historique, ainsi que Claude *Saumaise* et Dan. *Heinsius* (2).

Essais originaux et combinaisons particulières de systèmes philosophiques.

1° *Divers essais.*

§ 294.

Au milieu de ces tentatives pour ramener les systèmes philosophiques de l'antiquité, pendant cette lutte de l'ancien et du nouveau, et ces efforts déployés par la philosophie jusqu'alors dominante, non-seulement pour se défendre contre les attaques survenues de divers côtés, mais encore pour acquérir une autorité plus universelle en composant ses démêlés intérieurs (3), on voyait néanmoins apparaître de temps à autre quelque génie plus libre, plus original qui osait s'écarter des anciennes voies et se frayer un chemin à part, mais malheureusement sans principes capables de le bien conduire, et en tombant

(1) Mort en 1654.

(2) Dan. *Heinsii* Oratt. — Pour les ouvrages de Scioppius et de Gattacker, voyez la Bibliogr. aux § 158 et 163.

(3) En ce sens, un écrivain qui se distingua particulièrement fut le thomiste (§ 265) Fr. *Suarez*, mort en 1617, par ses *Disputationes metaphysicæ*, Mogunt. 1614, in-fol.

dans des aberrations inévitables. Ici encore viennent se placer, parmi les Allemands, Nic. *Taurellus*, déjà mentionné (§ 289), lequel essaya d'établir une démarcation plus fixe entre la philosophie et la théologie, et considéra la raison comme la source de la connaissance philosophique ; parmi les Italiens, *Cardan* (§ 289), et *Vanini* (§ 291), et en France, P. *Ramus*, qui avait en vue une réforme de la philosophie. Or, comme la méthode jusque-là en usage, et qui consistait à obtenir la connaissance philosophique par de pures formules logiques, ne paraissait plus satisfaisante, on tâcha de parvenir à des résultats plus sûrs par la voie de l'expérience. Ce nouveau besoin se manifesta principalement chez les écrivains politiques et les naturalistes. Parmi les premiers, Nicolas *Machiavel* (1), homme d'état formé par la lecture des classiques et par l'étude du monde, avait exposé, avec une habileté supérieure, dans le *Prince* (1515), un tableau de la politique telle qu'elle s'offrait ordinairement à ses regards ; et Jean *Bodin* (2), abandonnant dans sa *République* les doctrines de

(1) Niccolo Macchiavelli, né à Florence en 1496, mort en 1527.

Joh. Fr. *Christii* De Nic. Macchiavello, libb. III, Lips. et Hal. 1731, in-4. — Opere 1550, in-4, etc. Milan, 1805, X voll. in-8. Flor. 1820, X voll. in-8.

(2) Joh. Bodin, né à Angers vers 1550, mort en 1596.

De la république. Paris, 1576, in-fol., et 1578. En latin, 1586, in-fol.

Platon et d'Aristote, avait tenté d'ouvrir une route moyenne entre la justice rigoureuse et la prudence sans garanties légales, entre la monarchie et la démocratie.

2°. *Telesio.*

§ 295.

Fr. ***Baco***, De principiis et originibus secundum fabulas Cupidinis et Cœli, sive de Parmenidis et Telesii et præcipue Democriti philosophia tractata in fabula de Cupidine. Opp. t. III ed. Elz. p. 208.

Jo. Ge. ***Lotteri*** Diss. de Bernardini Telesii philosophi Itali vita et philosophia. Lips. 1726-1733, in-4.

Vie et opinions des plus célèbres physiciens à la fin du XVI^e^ et au commencement du XVII^e^ siècles; publ. par Th. Aug. ***Rixner*** et ***Siber***; III^e^ cah. Sulzb. (all.).

Une réforme fut tentée dans la philosophie naturelle par Bernardin *Telesio*. Né en 1508 à Cosenza dans l'état de Naples, il reçut de son oncle, à Milan, et ensuite à Rome, une instruction classique, puis il s'adonna avec ardeur, à Padoue, aux études philosophiques et mathématiques, et conçut, dans ces divers travaux, de l'éloignement pour la doctrine d'Aristote. Dans un âge plus avancé, il publia avec un grand succès un livre *de natura juxta propria principia* (1). Il enseigna à Naples la philosophie

(1) Les deux premiers livres parurent à Rome en 1565, in-4. L'ouvrage entier fut ensuite publié à Naples en 1586 et 1588.

naturelle, et fonda une académie dite *Telesiana* ou *Cosantina*, consacrée à l'abolition de la philosophie aristotélique. Les persécutions des moines le forcèrent de se réfugier à Cosenza, où il mourut en 1588. Son système présente un pur naturalisme, qui se rapproche des vues de Parmenide (§ 99). Ce qu'il reproche surtout à Aristote dans son système naturel, c'est d'y avoir donné pour principes de pures abstractions (*abstracta et non entia*). Pour lui, il admet deux principes, incorporels et actifs, la chaleur et le froid, et un principe corporel passif, la matière, comme l'objet auquel se rapporte l'activité des deux autres; il fait provenir de la chaleur le ciel, du froid la terre, et rend compte, d'une manière fort insuffisante, de l'origine des choses de second ordre par un perpétuel conflit entre le ciel et la terre. Ayant d'abord attribué la sensibilité à ses deux principes incorporels, il fut induit à donner des âmes aux plantes et aux bêtes. Mais l'âme immortelle de l'homme est essentiellement distincte de celle des animaux, et elle lui est donnée directement par Dieu au moment de la génération (1). La sensation n'est pas une pure passivité, c'est une perception des changemens propres de l'esprit (2). Hors de ces hypothèses, Telesio est empirique et sensualiste. Ses adversaires, *Marta*

(1) De rer. nat., l. v, c. 1 sq.
(2) Ib. viii, 21.

Platon et d'Aristote, avait tenté d'ouvrir une route moyenne entre la justice rigoureuse et la prudence sans garanties légales, entre la monarchie et la démocratie.

2°. *Telesio.*

§ 295.

Fr. *Baco*, De principiis et originibus secundum las Cupidinis et Cœli, sive de Parmenidis et Te præcipue Democriti philosophia tractata in fabula dine. Opp. t. III ed. Elz. p. 208.

Jo. Ge. *Lotteri* Diss. de Bernardini Telesii Itali vita et philosophia. Lips. 1726-1733, in-4.

Vie et opinions des plus célèbres physiciens XVI^e^ et au commencement du XVII^e^ siècles; pu Aug. *Rixner* et *Siber*; III^e^ cah. Sulzb. (all.).

Une réforme fut tentée dans la philo relle par Bernardin *Telesio*. Né en 15 dans l'état de Naples, il reçut de son o et ensuite à Rome, une instruction c il s'adonna avec ardeur, à Padoue, a losophiques et mathématiques, et c divers travaux, de l'éloignement d'Aristote. Dans un âge plus avanc un grand succès un livre *de nat principia* (1). Il enseigna à Nap

(1) Les deux premiers livres parur in-4. L'ouvrage entier fut ensuite p et 1588.

la lumière en observant la méthode de ce philosophe. Il partage le grand tout en quatre parties, savoir : *Panaugie*, *Panarchie*, *Panpsychie* et *Pancosmie ;* et rattache à ses hypothèses un recueil de livres mystiques apocryphes (1). La sagesse est la science universelle. La lumière est le premier objet de la connaissance dans le tout. C'est donc par la lumière que doit commencer la philosophie ou la recherche de la sagesse. 1° Toute lumière vient de la source de toute lumière, Dieu. 2° Dieu est le principe premier de toutes choses. 3° Tout est animé. 4° L'univers reçoit l'unité et l'ensemble de l'espace et de la lumière, l'un et l'autre substances incorporelles. Telles sont les idées principales que Patrizzi développe dans ces quatre parties. Au reste, ce ne fut pas la dernière fois que cette métamorphose des formes de la matière en forces spirituelles, servit à l'alliance du néoplatonisme et de ses rêves mystiques avec la philosophie d'Aristote.

4°. *Giordano Bruno.*

§ 297.

Voyez sur Giord. Bruno, *Brucker*, t. IV et *Buhle* hist. de la philosophie moderne, t. II p. 703 seq. *Fülleborn*, *Beitrage*, etc. VI° cah. *Heumann* Acta philosophor., III° cahier, IX, XV (all.).

---

(1) Voyez les indic. bibliogr. au § 70.

Car. Steph. *Jordani* Disquisitio historico literaria de Jordano Bruno Nolano.

Fr. Christ. *Lauckhard*, Diss. de Jordano Bruno. Hal. 1783, in-4.

Mémoire biographique sur Giord. Bruno, par *Kindervater*; dans les Mémoires de César, tirés de l'histoire philosophique. t. VI, n. 5 (all.).

Biographie de Bruno dans *Adelung*; histoire de la folie humaine. t. 1er (all.).

Fr. *Jacobi* Lettres à Mendelssohn sur la doctrine de Spinosa; 2e édit. Breslau, 1789, in-8; 1er supplém.

Heydenreich, Appendice à l'histoire des révolutions opérées dans la philosophie par *Cromaziano*, p. 257, t. 1er.

Un des hommes de cette époque, dont le souvenir est le plus intéressant, est un autre italien, *Giordano Bruno* (*Jordanus Brunus*), remarquable par sa destinée ainsi que par ses doctrines et ses talens. Il possédait une intelligence étendue et forte, jointe à une imagination vive et féconde, un caractère élevé, mais inquiet et passionné, surtout avide de gloire; enfin, il avait amassé des connaissances variées dans la philosophie ancienne, les mathématiques, la physique, l'astronomie, et son goût avait été cultivé par la littérature classique. Il était né à Nola, dans le royaume de Naples, vers le milieu du XVIe siècle. On sait peu de chose sur les premières époques de sa vie. Il entra chez les Dominicains, on ne sait en quelle année ni en quel lieu : des doutes en matière de religion, et des jugemens hardis sur l'ordre mo-

nacal lui firent quitter l'Italie, vraisemblablement vers 1580. Il passa à Genève. Son esprit paradoxal et pétulant le brouilla avec Calvin et Théodore de Bèze. Il se rendit alors à Paris, où il écrivit sur l'art de Raymond Lulle, et en donna des leçons publiques. De là il alla à Londres, revint à Paris en 1585, s'y porta publiquement pour adversaire d'Aristote, ce qui lui attira de nombreux contradicteurs. En 1586 il enseignait à Wittemberg, puis il s'éjourna quelque temps à Prague, à Helmstaedt, où il faisait des cours particuliers, et à Francfort-sur-le-Mein. Il se retrouvait, en 1592, à Padoue, on ignore pour quel motif; après y avoir passé en paix deux années, il fut arrêté, en 1598, par l'inquisition de Venise. On l'envoya à Rome, et il y fut brûlé, comme hérétique et violateur des vœux religieux le 17 février 1600.

§ 298.

Par son caractère d'esprit, Bruno était naturellement disposé à repousser l'aride philosophie qu'on enseignait dans les écoles au nom d'Aristote. Son penchant l'entraînait de préférence vers les classiques; il fut frappé surtout des vues hardies et larges des Éléates et des Platoniciens d'Alexandrie, qui alors avaient trouvé en Italie beaucoup d'esprits disposés à les accueillir. Il s'en pénétra profondément, et les mit en œuvre avec un talent fécond et original. L'unité de Dieu et du monde, ou, en d'autres termes, l'idée que Dieu est le fond même de toutes choses,

et leur principe interne, qu'en lui la puissance et l'activité, le réel et le possible ne font qu'un tout indivisible; tel est le grand texte développé par *Philothéos* (c'est le nom qu'il se donne) dans divers écrits, où l'auteur fait preuve de beaucoup d'imagination et de savoir, s'exprimant souvent sur le ton de la plaisanterie, et toujours avec esprit. A ces idées s'en rattachaient beaucoup d'autres, telles que l'intention de perfectionner l'art de Lulle, qu'il regardait comme le précurseur de sa réforme en philosophie, les hardies découvertes de Copernic, qui peut-être éveillèrent ses premiers doutes sur l'autorité traditionnelle, enfin les préjugés dominans sur la magie et l'astrologie. Son esprit ardent et son caractère inquiet se prêtaient moins à une froide démonstration et au développement systématique des idées qu'à des rêveries brillantes, dans lesquelles il prêtait aux sujets philosophiques toutes les couleurs de son imagination.

Les livres de Bruno sont extrêmement rares. Fülleborn et Buhle ont pris le soin d'en former une notice complète. Nous n'indiquerons ici que les principaux.

Jordani Bruni Acrotismus seu rationes articulorum physicorum adversus Peripateticos Parisiis propositorum, etc. Viteb. 1588, in-8.

Philotheus Jordanus Brunus Nolanus de compendiosa architectura et complemento artis Lullii. Paris, 1582, in-12.

De umbris idearum, Par. 1582, in-8. La seconde partie est intitulée : Ars memoriæ.

Id. Della causa, principio e uno. Venet. (probabl. Par.) 1584, in-8. On en trouve un extrait dans les lettres déjà mentionnées de Fr. *Jacobi.*

Id. Dell' infinito universo e mondi. Venet. (probabl.) Paris 1584, in-8.

Spaccio della bestia trionfante. Paris, 1584, in-8.

Degli eroici furori. Ib. 1585, in-8.

Jordani Bruni explicatio triginta sigillorum ad omnium scientarum et artium inventionem, dispositionem et memoriam quibus adjectus est sigillus sigillorum.

Id. De Lampade combinatoria Lulliana ad infinitas propositiones et media invenienda. Viteb. 1587, in-8. — De progressu et Lampade venatoria logicorum, etc., ibid. eod. — De specierum scrutinio et lampade combinatoria Raym. Lulli. Prag. 1388. Articuli CLX adv. hujus tempestatis mathematicos atque philosophos, item CLXXX praxes ad totidem problemata. Ibid. eod. — De imaginum, signorum et idearum compositione ad omnia inventionum, dispositionum et memoriæ genera libb. III. Francof. ad M. 1591, in-8. — De triplici Minimo et mensura ad trium speculativarum scientiarum et multarum activarum artium principia libb. V. Francof. 1591, in-8. — De monade, numero et figura liber consequens (libros) quinque de minimo magno et mensura. Item de Innumeralibus, Immenso et Infigurabili, seu de universo et mundis libb. VIII. Francof. 1591, in-8.

§ 299.

Les principaux points de sa théologie sont les suivans : Le principe suprême, Dieu, est ce que toute

chose est et peut être. Il est donc un être unique, mais comprenant en soi toutes les existences, le fond même des choses et en même temps leur cause productrice, matérielle et formelle, sans limite dans l'éternité de sa durée, *natura naturans*. Comme première cause productrice, c'est aussi la raison divine, universelle, qui se manifeste dans la forme de l'univers; et c'est l'âme universelle, qui agit en toutes choses, et qui, de l'intérieur de chaque être, lui donne sa forme et ses développemens. Le but de cette cause, active et finale en même temps, est la perfection de l'univers, laquelle consiste en ce que, dans les diverses parties de la matière, toutes les formes dont elle est susceptible parviennent à l'existence réelle. Être, vouloir, pouvoir et produire, sont termes identiques dans le principe universel. L'Être absolu et simple est hors de la portée de toutes nos idées, parce qu'il n'y a en lui ni divinité ni multiplicité collective. Sa substance et sa productivité sont déterminées nécessairement par sa nature; il ne peut agir autrement qu'il n'agit; sa volonté est nécessité, et cette nécessité est en même temps la liberté la plus absolue. Comme force première et vivante, la divinité se manifeste de toute éternité par d'infinies productions; mais elle n'en reste pas moins une et la même, sans fin, sans mesure, immobile et au-dessus de tout rapprochement. Elle est en tout, et tout est en elle, parce que toute chose se développe, vit et agit par elle et en elle; elle réside dans les recoins les plus cachés du monde comme dans le

tout infini ; elle agit dans chaque point de l'univers comme dans son ensemble, ἓν καὶ πᾶν ; d'où il suit que tout vit, tout est bien, tout est en vertu du bien et tendant au bien, parce que tout provient de l'être essentiellement bon.

§ 300.

Bruno reproduit cette idée lorsqu'il prend pour point de départ le monde, *universum*, ou, *natura naturata*, et qu'il le représente comme un, infini, éternel, impérissable. Le monde n'est néanmoins, dans son extériorité et comme contenant en soi le développement de toutes choses, que l'ombre qui reproduit la forme du principe suprême. La matière est son essence fondamentale ; elle est sans doute en soi dénuée de forme ; mais, comme elle est identifiée à la forme primitive et éternelle, elle développe dans son propre sein toutes les formes contingentes. Nul n'a mieux exprimé que Pythagore, par ses rapports des nombres, le mode de la production des choses par l'Être infini, l'unité, à laquelle l'intelligence humaine aspire sans cesse. C'est en développant son unité que le principe engendre la multitude des êtres ; mais en produisant des races et des espèces sans nombre, il ne se complique lui-même ni de nombre ni de mesure ni de relation ; il reste un et indivisible en toutes choses, à la fois l'infiniment grand et l'infiniment petit. Puisque toutes choses sont animées par lui, l'univers peut être représenté comme un être vivant, un

chose est et peut être. Il est donc un être unique, mais comprenant en soi toutes les existences, le fond même des choses et en même temps leur cause productrice, matérielle et formelle, sans limite dans l'éternité de sa durée, *natura naturans*. Comme première cause productrice, c'est aussi la raison divine, universelle, qui se manifeste dans la forme de l'univers; et c'est l'âme universelle, qui agit en toutes choses, et qui, de l'intérieur de chaque être, lui donne sa forme et ses développemens. Le but de cette cause, active et finale en même temps, est la perfection de l'univers, laquelle consiste en ce que, dans les diverses parties de la matière, toutes les formes dont elle est susceptible parviennent à l'existence réelle. Être, vouloir, pouvoir et produire, sont termes identiques dans le principe universel. L'Être absolu et simple est hors de la portée de toutes nos idées, parce qu'il n'y a en lui ni divinité ni multiplicité collective. Sa substance et sa productivité sont déterminées nécessairement par sa nature; il ne peut agir autrement qu'il n'agit; sa volonté est nécessité, et cette nécessité est en même temps la liberté la plus absolue. Comme force première et vivante, la divinité se manifeste de toute éternité par d'infinies productions; mais elle n'en reste pas moins une et la même, sans fin, sans mesure, immobile et au-dessus de tout rapprochement. Elle est en tout, et tout est en elle, parce que toute chose se développe, vit et agit par elle et en elle; elle réside dans les recoins les plus cachés du monde comme dans le

une force entraînante de conviction, jointe à une grande richesse d'imagination, et où se rencontre une foule d'idées fortes, grandes et profondes. Longtemps il fut peu remarqué, ou même nullement compris, jusqu'à une époque récente où il attira de nouveau l'attention à l'occasion du spinozisme et du système de Schelling, dit la philosophie de la nature.

Sceptiques.

§ 301.

Le choc de tant d'opinions et de systèmes enfantés par l'étude de l'antiquité, par la reproduction, les combinaisons et les modifications de toutes les anciennes écoles; en même temps, le besoin de penser par soi-même, les acquisitions nouvelles de l'expérience, le désir d'arriver à la certitude de la connaissance et le manque de principes incontestables; toutes ces causes firent naître, dans quelques esprits calmes et peu faciles à séduire, un scepticisme qui se produisit avec les divers caractères propres à chacun d'eux.

Montaigne.

§ 302.

Essais de Michel de Montaigne. Bordeaux, 1580. Nomb. éditions, celle de P. *Coste*. Lond. 1724, et Paris, 1725, 3 vol. in-4, Lond. 1739, 6 vol. in-12, etc.

animal immense et infini dans lequel tou
de mille et mille manières diverses. — B
à démontrer l'éternité du monde par
gumens tirés de la destination de l'hom
ture de la perception sensible, et de
de trouver un point central. Ici il app
sement, et cherche à déduire, par
losophique, le système du monde
il réfute habilement les principes d
culier ceux des péripatéticiens. -
qu'une ombre de la forme du
s'ensuit que toutes nos connais
que des notions de ressemblan
même que le principe absolu d
dans la multiplicité des êtr
notre tour l'unité de l'idée
collective du multiple. Le
est de trouver l'unité de to
en général est dans chaq
particulière; comme sub
mortelle, infinie dans s
forme au corps, par ext
sance est l'expansion
du développement sp
rayons au centre. I
libres est le but m
qui tout se produ
autre chose que la
épurée et éclairé
vent donné à to

...véla-
...n d'une
honorable
...mine tout le
...t d'originalité,
...gens de goût. Ce
...ucoup d'influence,
...s opposés. Quelque
l'irréligion que fût le
...crivain, son ouvrage a

des dispositions contraires
et même les y faire

n. Bordeaux,
mp. Petit traité
précédent.
. (George Michel
s œuvres de Char

fluence sur deux es-
ps, Étienne *La Boëtie*,
rdeaux (mort en 1563),
servitude volontaire, où
n singulier esprit de liberté
Charron, né en 1541, à
et excellent prédicateur. Ce
commerce habituel avec Mon-
du scepticisme, et s'exprima,
a Sagesse, avec une grande liberté
de morale et de religion. Selon
st le libre examen des choses com-
ituelles. Le besoin de connaître la
urel; mais la vérité n'est qu'en Dieu,
nce humaine ne saurait parvenir à en
nage. De là Charron tire des motifs de

méfiance et d'indifférence à l'égard de toutes les sciences, des doutes hardis sur la vertu ou ses apparences, sur les fondemens de la foi religieuse, et sur toutes les religions, sans excepter le christianisme, dont la partie historique et extérieure ne lui paraît point d'accord avec la divinité de son origine. Mais au fond de tous ces doutes on retrouve pourtant un caractère digne d'estime; ses écrits présentent les règles d'une morale très-pure, à laquelle il conforma sa vie entière. Il mourut en 1603, décrié comme athée par beaucoup de censeurs qui avaient mal conçu ses idées.

§ 304.

Ainsi, pendant la période que nous venons de parcourir, l'esprit humain avait tenté, pour arriver à la science, diverses voies où il était déjà entré à d'autres époques; savoir, les routes de l'expérience, de la raison et de la révélation. Dans aucune des trois on ne s'était assez avancé pour rencontrer la certitude définitive, parce que l'on n'avait pas encore senti le besoin de sonder la faculté de connaître elle-même, de l'interroger sur ses lois et sa constitution intime; et que l'on songeait plus à poursuivre des résultats qu'à approfondir les principes. Les prétentions de l'expérience et de la raison, comme agens de la connaissance, n'avaient point été balancées. On n'avait point encore cherché en quel sens la révélation peut être considérée comme source de

connaissance. Le scepticisme rabattait l'orgueil de la philosophie systématique, sans satisfaire la raison, et se contentait plutôt de répéter les anciens argumens dubitatifs qu'il ne songeait à entrer dans de nouvelles recherches sur la certitude de la connaissance. Dans cet état d'anarchie entre divers principes, la connaissance plus exacte des anciens ne servait qu'à compliquer le débat au lieu de l'apaiser, et aucune science positive ne pouvait prendre le dessus. Cependant une fermentation intellectuelle s'opérait; une masse considérable de connaissances se répandait, accompagnée d'une grande variété d'aperçus et de systèmes; et la querelle des partis rendait de jour en jour plus urgent le besoin d'une recherche plus libre et plus approfondie de la connaissance humaine, de ses bases premières, de ses formes et de ses limites véritables.

Recherche indépendante, et toujours plus approfondie des principes, des lois et des limites de la connaissance humaine. Efforts pour en déterminer l'unité systématique.

§ 305.

Il était temps enfin que la pensée humaine prît confiance en elle-même, déblayât le terrain de la science, et s'avançât dans ses propres voies. Plus d'une cause devait l'y déterminer : ses travaux antérieurs l'avaient exercée et assouplie, l'étude des

anciens ne cessait de l'animer à des recherches curieuses, ses connaissances matérielles s'étaient accrues; elle éprouvait un vif besoin de donner une base solide aux doctrines morales et religieuses, l'harmonie et l'unité à l'étude empirique et rationnelle de la nature, et un lien systématique à la philosophie de l'esprit humain, jusque-là incohérente dans ses diverses parties. Les querelles et les erreurs de l'époque précédente n'avaient servi qu'à rendre ce besoin impérieux. On avait devant soi l'exemple des Grecs, dont jusque-là on avait tenté de reproduire les systèmes avec plus ou moins de succès ou de talent; mais l'éducation des esprits était désormais trop avancée pour qu'on pût se contenter de ces études imitatives; la marche de la civilisation avait amené des manières de voir et des habitudes morales auxquelles la philosophie grecque ne pouvait plus satisfaire, et la scholastique, qui entrait encore comme partie essentielle dans l'éducation de la jeunesse, était plus loin encore de répondre à tous ces besoins.

§ 306.

Déjà les mathématiques et l'astronomie avaient fait quelques pas au-delà des limites où s'était arrêtée la science des Grecs; l'observation et l'application des mathématiques avait fait faire d'importantes découvertes dans les sciences naturelles, et leur avaient imprimé un mouvement qui devait les conduire sans cesse à de nouvelles recherches. Cet exemple et

ses heureuses conséquences, les noms des Copernic, des Kepler, des Galilée, des Toricelli, etc., provoquèrent un certain esprit d'imitation dans la philosophie, à mesure que l'on vit mieux les analogies de cette dernière avec les études naturelles.

§ 307.

Un besoin qui paraît surtout préoccuper l'esprit philosophique à cette époque, est celui auquel les Grecs n'avaient pu satisfaire, le besoin d'amener à l'unité systématique tout l'ensemble de la connaissance. On accorda en outre plus d'attention à la question de l'origine, de la vérité et de la certitude de la connaissance, surtout par rapport aux croyances sur Dieu, l'immortalité, la liberté, la destination de l'homme, la source et l'autorité obligatoire des lois morales. De là, suivant que l'on admettait ou l'expérience ou la raison comme sources de la connaissance, résultèrent divers systèmes également opposés dans leurs conséquences et dans leurs principes. Le scepticisme, qui avait été suscité de nouveau par la discordance des doctrines et des prétentions des dogmatiques, devint plus réservé et plus réfléchi, à mesure qu'il renferma davantage ses attaques dans la sphère de la spéculation.

§ 308.

De jour en jour on s'abstint davantage de consi-

dérer la révélation comme une source de connaissance philosophique, et on convint plus volontiers d'attribuer à la raison le droit de prononcer en dernier ressort; néanmoins le supernaturalisme ne laissa pas de conserver un parti puissant, et toutes les fois qu'on vit paraître un enseignement emprunté exclusivement aux formes dialectiques, le mysticisme et la théosophie ne manquèrent pas de s'élever en sens contraire. Les philosophes qui exercèrent le plus d'empire dans la science reconnurent l'accord de la raison et de la révélation; mais la théologie positive s'arrogea souvent une censure supérieure, qui fut considérée d'un autre côté comme un examen de la raison sur elle-même.

§ 309.

Deux hommes de génie, *Bacon* et *Descartes*, entraînèrent à leur suite l'esprit humain dans une direction qu'il a long-temps conservée; par eux l'expérience et la spéculation devinrent les deux clefs de la philosophie. Ce mouvement nouveau avait commencé en Italie, mais ce fut en Angleterre, en France et en Allemagne qu'il put se développer librement. Les deux nouvelles écoles s'efforcèrent de pénétrer dans la réalité des choses, et de faire valoir leurs systèmes par la vérité, l'ensemble et l'universalité des résultats obtenus; mais dans leur empressement d'édifier une science nouvelle, elles ne son-

gèrent point assez à l'asseoir sur un fondement solide, et ne purent ainsi donner aux nouvelles théories le degré de perfection nécessaire pour leur assurer une domination universelle. Des divergences s'établirent en raison des penchans opposés de quelques esprits, ici pour l'empirisme, devenu contraire à la science et aux vues générales, là pour la démonstration, devenue une manie et une prétention exagérées; on ne fut point d'accord sur la valeur et l'importance relative de l'entendement et de la raison, du sens commun et de la spéculation.

§ 310.

Les questions spéculatives et les questions pratiques sollicitaient en même temps l'intérêt des philosophes. Chacun se détermina vers les unes ou les autres d'une manière plus ou moins exclusive. De là se formèrent deux partis, qui pouvaient aisément se trouver l'un à l'autre des imperfections et des défauts, dont ils se prévalaient pour le triomphe de leur propre doctrine. Ainsi se prolongeaient des débats qui finirent par lasser les esprits, et leur donner une sorte d'éloignement pour toute recherche philosophique.

§ 311.

Mais bien que ces écoles n'aient pas encore re-

cherché avec assez de profondeur et d'exactitude les bases de la connaissance, il n'en est pas moins vrai qu'elles ont donné à l'esprit philosophique plus de force et d'étendue; par leurs travaux opposés, les diverses branches de la science philosophique firent de notables progrès, et cette science étendit considérablement son influence en appliquant sa propre forme à toutes les parties des connaissances humaines. Sa méthode se perfectionna, sa langue s'étendit, et rendit moins rare le goût des recherches approfondies et rigoureuses.

§ 312.

La philosophie pratique fut long-temps négligée pour la spéculation vers laquelle s'étaient portés les principaux efforts. En morale, St. Thomas (§ 265), avec ses nombreux commentateurs les casuistes, et chez les protestans Aristote, restèrent long-temps en possession de l'enseignement. Les théologiens s'efforcèrent avec beaucoup d'ardeur d'attirer dans leur domaine exclusif toute la science pratique, et de proscrire de ce côté tout esprit de recherche. Une idée dominante s'était maintenue depuis les siècles de la scholastique, savoir que Dieu est, à titre de créateur du monde, la raison dernière de toute obligation et de toute loi, en vertu des motifs subjectifs ou objectifs de sa volonté. L'autorité de la révélation soutenait cette opinion, qui en soi n'est

point fausse, et on s'appliqua, non-seulement parmi les théologiens, mais encore chez les philosophes adonnés aux matières théologiques, à développer et à fortifier cette doctrine, chacun selon ses vues particulières.

La législation civile, si éloignée par sa nature de la théologie, et les discussions sur les rapports légitimes des états et des peuples amenèrent insensiblement la philosophie sur un nouveau terrain. On voulut ajouter aux croyances dominantes la force d'une opinion et d'une foi rationnelles, affermir la religion révélée par le secours de la raison, confondre les doctrines opposées à la morale ; tous ces motifs reportèrent l'attention et l'esprit de recherche vers les questions de l'ordre pratique. Alors on voulut à l'envi examiner la nature morale de l'homme, et réunir en un même tout la philosophie spéculative et la philosophie pratique.

§ 313.

Voici en somme les principaux mérites de cette période : 1° On y voit enfin devenir dominante l'idée d'accorder une condition indépendante et un domaine propre à la philosophie, comme formant par elle-même une partie distincte de la science humaine ; 2° le système de la connaissance y fut mieux étudié, et dans son ensemble et dans ses diverses branches ; 3° les relations de la philosophie avec la théologie

devinrent plus indépendantes, quoique cette dernière se soit encore attribué plus d'une fois sur l'autre un droit de tutelle et de censure; 4° la science elle-même gagna chaque jour en profondeur : elle passa du *matériel* ou de l'objet au *formel*, c'est-à-dire à l'examen de la connaissance dans sa nature, sa légitimité et son origine; la même route fut suivie par le scepticisme; 5° la méthode philosophique fut appliquée avec plus de soin à établir la connaissance et son unité systématique, et l'on essaya un art d'introduire à la philosophie (*Propædeutique*).

§ 314.

Nous diviserons cette période en deux parties; la première s'étend jusque vers la fin du XVIII^e^ siècle; elle comprend les nouveaux systèmes qui s'élevèrent dans le but de donner plus de solidité aux bases de la science, plus d'unité à son ensemble, et de traiter complètement certaines parties dans le sens dogmatique; en même temps et parallèlement, elle embrasse les progrès du Mysticisme et de la Théosophie. Nous subdiviserons cette partie d'après les principaux personnages ou événemens qui ont paru dans le monde philosophique. La seconde partie, depuis le dernier cinquième du XVIII^e^ siècle jusqu'à nos jours, présente la tentative par laquelle on a voulu, à l'aide de la méthode critique, constituer la raison philosophique dans son indépendance

propre, ensuite les mouvemens et les essais systématiques, auxquels cette tentative a donné lieu.

PREMIÈRE ÉPOQUE : DE BACON JUSQU'A KANT, DU XVII^e^ SIÈCLE JUSQUE VERS LA FIN DU XVIII^e^.

Nouveaux essais plus indépendans tentés par la philosophie dogmatique et sceptique ; esprit d'examen plus approfondi et dirigé vers l'unité systématique.

ESSAIS POUR FONDER LA SCIENCE PHILOSOPHIQUE SUR L'EXPÉRIENCE.

I. *Empirisme de Bacon.*

§ 315.

M. *Mallet*, the life of Baco, en avant de son édition des œuvres de Bacon. Le même ouvrage traduit en français. La Haye, 1742, in-12. Lond. et Paris, 1788, in-8. *Id.* en all. Berlin, 1780, in-8.

Sur les services rendus à la philosophie, par Bacon, voyez *Heydenreich* dans sa traduction allem. de Cromaziano, t. 1, p. 306.

Sprengel, Vie de Bacon, dans le Biographe (de Halle.) t. VIII, n° 1 (all.).

François *Bacon*, lord de Verulam, vicomte de Saint-Alban, commença en Angleterre la réforme de la philosophie; homme doué de facultés supérieures, d'une sagacité profonde, possédant une vaste science avec la connaissance du monde et des hommes, mais avec un caractère qui ne fut pas entièrement exempt de reproches. Né à Londres, en 1561, il remplit les charges les plus éminentes de l'État, et mourut en 1626. Dans sa jeunesse, il étudia la philosophie scholastique d'Aristote et la littérature classique. Celle-ci lui apprit à mépriser le vide et l'inutilité de la première, et les occupations de la vie publique, où il entra ensuite, durent augmenter en lui cette disposition. Parvenu à l'âge mûr, il entreprit la réforme (*magna restauratio*) qu'il jugeait nécessaire d'introduire dans la philosophie; il n'exécuta que quelques parties de ce grand ouvrage, savoir: De la dignité et des progrès des sciences (1), et l'*Organon* (2)

---

(1) De dignitate et augmentis scientiarum. En anglais. Lond. 1605; en lat. 1623. Lugd. Bat. 1652, in-12. Argent. 1654, in-8; en all. par J. Herm. *Pfingsten*. Pesth, 1783, in-8. Ses Œuvres, publ. par Will. Rawlay (avec une Biographie de Bacon). Amsterd. 1663. VI voll. in-12. The works of Fr. Bacon en IV voll. Lond. 1740, in-fol., par Mallet; édit. la plus complète. Lond. 1765, V voll. in-4; édit. latine. Franc-

ou méthode universelle ; mais l'influence qu'il exerça sur la science philosophique par ces essais, fut sans doute plus grande qu'elle ne l'eût été s'il eût à lui seul produit un système complet.

§ 316.

Bacon prit une route opposée à celle qu'on suivait habituellement; au lieu de s'adresser aux notions de l'entendement à l'aide de la dialectique, ce fut sur l'expérience à l'aide de l'induction (méthode essayée imparfaitement par Télesio, § 296) qu'il prétendit reconstruire l'édifice des connaissances humaines. Tout en reconnaissant que sa philosophie a bien aussi le défaut d'être trop exclusive, on ne saurait trop rendre hommage aux services qu'elle a rendus, à l'influence qu'elle a exercée du vivant de son auteur et long-temps après, en détrônant la philosophie de l'école, en dirigeant l'attention des esprits vers la nature et l'expérience, en rejetant les causes finales de la physique pour les reléguer dans la métaphysique, en développant avec clarté certains points d'observation

---

fort, 1666, in-fol. Lugd. Bat. 1696, VI voll. Lips. 1694, in-fol. Amstel. 1684, VI voll. in-12. 1730, VII voll. in-12.

(2) Novum organum scientiarum. Lond. 1620, in-fol. En angl. Lugd. Bat. 1650 et 1660, in-12. En all., par G. W. *Bartholdy*. Berlin, 1793, 2 voll. in-8.

psychologique, tels que l'association des idées. A tous ces services rendus par Bacon il faut en ajouter beaucoup d'autres encore : sa lutte grave et réfléchie contre les superstitions contemporaines, son *Organum* pour les sciences naturelles, destiné à répandre une nouvelle méthode, l'art d'acquérir des connaissances par l'induction (1), enfin ce tableau systématique de toutes les sciences, ramené dans sa base a trois divisions, et les vues de l'auteur pour étendre et perfectionner toutes ces branches diverses (2). Au reste, pour prouver combien se trompent ceux qui ne voient dans Bacon qu'un empiriste vulgaire, il suffit de rappeler en quels termes il déclare son opinion sur la science et sur l'objet de la philosophie. La science, dit-il, n'est autre chose qu'une image de la vérité, car la vérité dans la réalité des choses, et la vérité dans la connaissance, ne sont qu'une seule et même vérité, et ne diffèrent pas entre elles plus qu'un rayon de lumière direct et un rayon refléchi (3). L'objet de la philosophie est triple : Dieu, la nature et l'homme; la nature s'offre à notre intelligence comme le rayon direct, tandis que c'est pour ainsi

---

(1) Nov. Org. L. 1, Aphor. 19 sq.

(2) Il est très-probable que ce furent les idées de Bacon qui suggérèrent à J. *Barclay* son Traité de Psychologie spéciale : Icon animorum. Lond. 1614, in-8. Nous parlerons plus tard de Cumberland et de Hobbes.

(3) Augm. scient. 1, col. 18.

dire par un rayon réfléchi que Dieu se manifeste à nous (1).

II. *Philosophie de la nature de Campanella.*

§ 317.

Thomæ *Campanellæ*, De libris propriis, et recta ratione studendi syntagma (ed. Gabr. Naudæus). Par. 1642, in-8. Amstel. 1645. Rotterd. 1692, in-4; même ouvrage dans : Eh. *Crenii*, collectio tractatuum de philologiæ studiis, liberalis doctrinæ informatione et educatione litteraria. Lugd. B. 1696, in-4.

Ern. Sal. *Cypriani*, Vita et philos. Thomæ Campanellæ. Amstelod. 1705, in-8. Ed. 2, 1722, in-8.

Sur Th. Campanella, dans le *Deutsches Museum*, 1780, n° 12, p. 481 (all.); et *Schroeckh*, Biogr., etc. t. 1, p. 281 (all.).

Prodromus philosophiæ instaurandæ, id est dissertationis de natura rerum compendium secundum vera principia ex scriptis Th. Campanellæ præmissum (par Tob. *Adami*). Francof. 1617, in-4.

Doctrine de Thomas *Campanella* sur la connaissance humaine, avec quelques remarques sur sa philosophie, par *Fulleborn*, *Beitrage*, VI° cahier, p. 114.

Outre l'ouvrage de Campanella, déjà mentionné (§ 297, en note), nous indiquerons ses autres écrits qui sont assez rares. De sensu rerum et magia. Francf. 1620.—Philoso-

(1) *Ibid.* VI, cap. 1.

phiæ rationalis et realis partes v. Paris, 1638, in-4. — Universalis philosophiæ sive metaphysicarum rerum juxta propria dogmata partes tres. Par. 1638, in-fol. — Atheismus triumphatus, Romæ, 1631, in-fol. — Ad doctorem gentium de gentilismo non retinendo et de prædestinatione et gratia. Par. 1636, in-4 — Realis philosophiæ epilogisticæ partes IV : hoc est de rerum natura, hominum moribus, politica, cui civitas solis adjuncta est, æconomica cum adnotationibus physiologicis a Tobia Adami nunc primum edita. Francof. ad M. 1623, in-4.—Le prodromus philosophiæ instaurandæ.—Civitas solis. Ultraj, 1643, in-12.

Une entreprise analogue à celle de Bacon, pour fonder la philosophie sur la nature et l'expérience, fut conçue par l'un de ses contemporains, Thomas *Campanella*, né en 1568, en Calabre. Né avec les dispositions les plus heureuses, et élevé avec soin, il entra dans l'ordre des Dominicains, et fit ses cours de philosophie, en qualité de novice, dans le monastère de Cosenza : à cette époque, il fut induit, tant par ses propres réflexions que par les objections de Télésio (§ 296), à se méfier de la philosophie d'Aristote, et s'affranchissant de tout attachement servile pour cette doctrine, il chercha à satisfaire ses doutes en recourant aux autres systèmes de l'antiquité. Il reconnut comme sources uniques de toute connaissance, la révélation et la nature. La première est le fondement de la théologie, la seconde de la philosophie; ces sciences ne sont autre chose que l'histoire de Dieu et celle de l'humanité. Le scepti-

cisme, chez Campanella, ne fut qu'une situation d'esprit passagère et de courte durée; il se hâta de la remplacer par un échafaudage dogmatique, construit avec trop de précipitation, et sans avoir songé à s'y préparer par une propédeutique approfondie. Il avait embrassé trop d'études diverses, et aspirait à devenir à la fois le réformateur d'un trop grand nombre de sciences, pour qu'il lui fût possible de pénétrer bien avant dans chacune, et d'en traiter d'une manière rigoureuse. Son projet de réaliser une réforme complète en philosophie fut d'ailleurs troublé par les malheurs de sa vie. Accusé d'un crime d'État par ses ennemis, il passa vingt-sept années dans une prison rigoureuse; acquitté et remis en liberté en 1626, le besoin d'un asile plus sûr le força de passer en France, où il mourut en 1639, à Paris.

§ 318.

Campanella était un esprit éclairé et philosophique; il joignait à des connaissances très-étendues un véritable amour de la vérité, dont il faisait la condition première de toute philosophie. Comme Bacon, il proposa une nouvelle manière de classer les sciences. Il avait conçu, tant sur la philosophie que sur beaucoup d'autres études, d'excellentes vues; mais la vivacité de son esprit l'empêchait d'approfondir avec patience, et de terminer ce qu'il commençait. Ses principaux efforts portèrent sur la métaphysique, considérée comme fournissant des

principes pour la théologie, les sciences naturelles et la morale. Il ne voit qu'une logique et un vocabulaire dans la prétendue métaphysique d'Aristote. La véritable métaphysique est, selon lui, une science rigoureuse et nécessaire; les sens ne font connaître que les objets isolés, tels qu'ils nous apparaissent, mais non leur réalité et leurs rapports généraux. La logique n'est point une science qui s'occupe du réel et du nécessaire, de Dieu ou de la création; c'est un art qui a pour objet la langue philosophique (1). La faculté de sentir est, selon lui, notre unique faculté de connaître (*sentire est sciré*), et il y ramène toutes les autres facultés de l'esprit; sentir, c'est percevoir une modification dont nous sommes affectés; la réflexion, la mémoire, l'imagination ne sont autre chose que la sensibilité diversement déterminée; la pensée est l'ensemble, la réunion des connaissances données par la sensation, et cette réunion doit elle-même être sentie de la même manière.

§ 319.

Avant tout, ce qui occupe le plus Campanella, c'est de rechercher la possibilité d'un dogmatisme philosophique à opposer au doute des sceptiques, et il donne là-dessus un travail assez complet dans sa Métaphysique (livre I). Tantôt il nie les motifs

(1) Philos. rat. P. II, Dial., p. 2.

du doute établis par l'école sceptique, tantôt il les restreint ou il repousse les conséquences qu'on en a tirées. En général il en appelle à notre désir de connaître, véritable besoin qu'éprouve la raison d'arriver à la vérité des choses, telles qu'elles sont en elles-mêmes. On ne saurait, sans admettre certains principes de connaissance, combattre la vérité de la connaissance, et le scepticisme lui-même est forcé de se soumettre à ces principes. Il existe des principes incontestables, et qui reposent sur le témoignage des sens. Par les sens, nous apprenons : 1° que nous sommes, que nous pouvons savoir et que nous voulons; 2° que notre pouvoir, notre savoir et notre volonté sont bornés; 3° qu'en même temps que nous pouvons, savons et voulons, il existe en outre des êtres hors de nous. Campanella s'en tint à ces principes, sans entrer plus avant dans la difficulté, parce qu'il considère le monde comme une révélation en acte, donnée par la puissance divine (*operando*), révélation qui, avec celle de la parole sacrée, est le seul motif légitime de toute ferme conviction pour notre esprit.

§ 320.

Le problème de la métaphysique est ainsi conçu : Rendre raison des choses selon leur manière d'être, et en tant qu'elles existent. Axiome : Certaines choses existent et nous apparaissent. Elles sont vraies ou fausses, ce qu'il faut examiner d'après la règle de

la réflexion : le même ne saurait être et ne pas être ; et d'après les propriétés fondamentales de l'être et du non-être. Ces propriétés, appelées *primalités*, sont pour l'être : la possibilité ou virtualité (*potentia*); la connaissance ou le savoir (*sapientia*); et la sympathie ou l'amour (*amor*). Ce qui peut être, est ; ce qui est, doit être. Toute chose doit sentir, être sentie et connue, autrement elle serait pour nous comme si elle n'était point. Tout être tend à se conserver ; aucun ne veut sa propre destruction ; sans cette disposition il n'aurait ni durée, ni énergie, ni existence. Les primalités du non être sont l'impossibilité ou non-puissance (*impotentia*), l'absence de connaissance (*insipientia*), et l'antipathie (*odium metaphysicum*). L'existence, la vérité, la bonté, dont la manifestation extérieure est la beauté, tels sont les trois objets des primalités de l'être. Ces propositions conduisent ensuite l'auteur à Dieu, l'être premier et suprême, ou la suprême unité (1), dont il détermine les propriétés et les facultés principales, appelant nécessité l'action de la puissance, destinée, l'action de la connaissance, harmonie, l'action de l'amour. C'est sur la théologie qu'il fonde sa théorie cosmologique, pneumatologique et psychologique, dans laquelle il cherche à rendre raison de l'existence et de la fin de la création, surtout d'après les vues et les hypothèses de quelques autres philosophes néoplatoniciens, cabbalistes, et d'après

(1) Metaphys. VII, 1 sq.

celles de Télésio. Il reconnaît l'unité de la vie dans la nature. Par l'union de l'être et de la nécessité, qui en est inséparable, avec le non-être et son caractère de contingence fortuite, il explique le mélange de nécessité et de hasard que présente le monde; de là il déduit sa théodicée. Il maintient l'existence d'un monde incorporel, et d'esprits chargés de mouvoir les astres. L'âme est un esprit corporel qui se connaît soi-même comme étant une substance subtile, chaude et légère. De ses propriétés fondamentales et de ses constans efforts vers l'immortalité, qu'il lui est impossible d'atteindre en cette vie, Campanella tire la démonstration de son immortalité. — Dans sa morale, qu'il fonde sur sa doctrine ontologique, il met en avant plusieurs idées neuves. L'Être infini est le bien suprême : toutes choses se rapportent donc à lui, et tendent vers lui ; c'est la loi religieuse. La religion est le chemin qui conduit l'âme du monde des sens au monde invisible, et à la plus haute perfection : elle consiste dans l'obéissance à notre Créateur, la contemplation des choses divines et humaines, et l'amour de Dieu. Ici se placent des considérations très-remarquables sur la religion naturelle et artificielle, intérieure et extérieure, innée et acquise.

§ 321.

La philosophie de Campanella a plus de mérite négatif que de valeur positive. On reconnaît un zèle sincère et ardent pour la vraie connaissance de la

raison dans les luttes qu'il soutint contre la philosophie aristotélique, l'athéisme, la fausse politique ou le machiavélisme, et dans la manière dont il défend la liberté de penser et le droit qu'a la raison de se frayer des routes nouvelles; mais ses principes en eux-mêmes, et l'ensemble de son système dans lequel il rattache d'un lien assez faible ses propres idées et celles d'autrui, des vérités et des conceptions fausses, attestent chez ce philosophe l'impuissance de résoudre d'une manière satisfaisante les grands problèmes de la science. Il a néanmoins la gloire d'avoir exprimé clairement le besoin de cette solution, dans l'intérêt de la connaissance rationnelle et théologique.

III. *Philosophie ionique et atomistique modifiée.*

§ 322.

Bérigard. Magnenus. Sennert. Gassendi. L'insuffisance reconnue de la doctrine scholastique aristotélique, particulièrement en matière de philosophie naturelle, donna lieu au renouvellement des systèmes naturalistes des écoles ioniennes et atomistiques. Claude *de Guillimert de Bérigard* (1) proposa un système éclectique emprunté aux Joniens, et une doctrine fondée sur les atomes, comme présentant un système de la nature approprié aux doctrines du

(1) Ou Beauregard, né à Moulins en 1578, mort à Padoue en 1667, ou plus tard.

christianisme, tout en s'élevant avec liberté contre un grand nombre d'erreurs contenues dans l'enseignement scholastique d'Aristote (1). Un autre Français, Jean-Chrysostôme *Magnenus* (2), recommanda la philosophie de Démocrite, sous le rapport de l'explication des phénomènes naturels. Daniel *Sennert* (3) tenta aussi de réformer la physique d'après les principes de Démocrite (4). Il soutint l'indépendance des formes par rapport à la matière, et la création des âmes tirées du néant par le Créateur; sur ce dernier point, il s'engagea, entre lui et J. *Freitag*, professeur à Grœningue, un débat, dans lequel il fut défendu par son disciple J. *Sperling*. Pierre *Gassendi* (5), qui fut de son temps le plus savant parmi les philosophes, et le plus habile philosophe parmi les savans, entreprit de défendre, et d'apprécier avec

---

(1) Son ouvrage a pour titre : *Circuli Pisani*, seu de veterum et peripatetica philosophia dialogi. Udine, 1643—47, in-4. Patav. 1661.

(2) Ou Magnen; né à Luxeuil, et professeur de médecine à Pavie, auteur du Democritus reviviscens, sive vita et philosophia Democriti. Ticini, 1646, in-12. Lugd. Bat. 1648; et Hag. Com. 1658, in-12.

(3) Né à Breslau en 1572, mort en 1637.

(4) Dan. Sonnerti Hypomnemata physica de rerum naturalium principiis. Francof. 1635—1656, in-12. Physica. Viteb. 1618, in-8. Opera omnia Venet. 1641; réimpr. plusieurs fois. Lugd. B. 1676, VI voll. in-fol.

(5) Petrus Gassendus, né en Provence l'an 1592, mort à Paris en 1655.

plus d'impartialité qu'on ne l'avait fait jusqu'à lui, la philosophie d'Épicure (1). Il se signala par ses vues nouvelles en mathématiques, en physique et en philosophie, portant dans tous ces travaux un grand jugement et une instruction solide, et il ne se fit pas moins remarquer par ses vives et spirituelles attaques contre Aristote (2), Fludd (3) et Descartes (4). Il exposa avec un véritable amour de la vérité la vie et le caractère d'Épicure (5), donna des éclaircissemens

---

(1) Sam. *Sorberii* Diss. de vita et moribus Petri Gassendi, en avant de son Syntagma philos. Epicuri.

Bernier, Abrégé de la Philosophie de Gassendi. Paris, 1678, in-8. Lugd. B. 1684, in-12.

Bugerel, Vie de P. Gassendi. Paris, 1737, in-12. Voyez aussi : Lettre critique et historique à l'auteur de la Vie de P. Gassendi. *Ib.* 1737, in-12.

Petri *Gassendi* Opera omnia. Lugd. 1658, VI vol. in-fol., et Flor. 1727.

(2) Exercitationes paradoxicæ adversus Aristoteleos, lib. I. Gratianopol. 1624, in-8, lib. II. Hag. C. 1659, in-4. Cinq livres du même ouvrage n'ont jamais été publiés. En réponse à ce livre, Henr. Ascan. *Engelcke* donna une dissert. intit. : Censor censura dignus, philosophus defensus. Rostock, 1697. En outre, Disput. adv. Gassendi, lib. I, exercitationum V. *Ibid.* 1699.

(3) Examen philosophiæ Rob. Fluddi.

(4) Dubitationes et instantiæ ad. Cartesium.

(5) Syntagma philosophiæ Epicuri cum refutationibus dogmatum quæ contra fidem christianam ab eo asserta sunt; præfigitur *Sorberii* dissert. de vita et moribus P. Gassendi.

sur sa philosophie sans en ménager les défauts en matière de théologie et de téléologie (doctrine des causes finales), et il la fit servir de base à un nouveau système philosophique (1).

§ 323.

IV. *Droit des gens de Grotius.*

L'esprit de recherche philosophique, après s'être appliqué aux phénomènes de la nature, se porta vers les questions de droit public et de politique. Hugues *Grotius*, proprement de Groot (2), habile philologue, théologien, jurisconsulte et homme d'État, esprit savant, judicieux et plein de sagacité, ouvrit les voies

---

Hag. Com. 1655—1659, in-4. Lond. 1668, in-12. Amst. 1684, in-4.

(1). Syntagma philosophicum, dans le t. 1 de ses Œuvres.

(2). Né à Delft en 1583, mort à Rostock en 1645.

Vita Hugonis Grotii. Lugd. Bat. 1704, in-4. (P. Ambr. *Lehmann*), Grotii manes ab iniquis obtrectationibus vindicati. Delft. 1727. Lips. 1732, in-8. Biographie de Grotius, par Gasp. *Brand* et Ad. V. *Cattenburg*. Dordr. 1727—1732, II vol. in-fol. (en hollandais).

Vie de M. Hugo Grotius, par M. de *Burigny*. Paris, 1752, II vol. in-12.

Hugues Grotius, sa vie et ses écrits, par H. *Luden*. Berl. 1807, in-8 (all.).

à une étude nouvelle du droit et de la morale pratique par son célèbre ouvrage *du Droit de la paix et de la guerre* (1), premier essai d'un Droit des gens traité d'une manière philosophique. Quelques savans l'avaient, il est vrai, précédé dans des travaux propres à faciliter le sien, entr'autres J. *Oldendorp* (2), Nicolas *Hemming* (3), Ben. *Winkler* et Alberic *Gentilis* (4). L'esprit généreux et humain de Grotius l'engagea dans cette étude par l'espoir de diminuer le nombre et la férocité des guerres de son temps. Il prit pour point de départ les principes du droit naturel, et à l'aide de son immense érudition, il tâcha de rendre sensible à ses lecteurs l'assentiment donné par tous les peuples aux idées de droit et de jus-

---

(1) De jure belli et pacis. Paris, 1625, in-4. — Cum commentario W. *van der Muelen* et aliorum. Amstelod. 1696—1703, III vol. in-fol. La meilleure édit. Lausanne, 1751, IV vol. in-4. Traduction française, par J. Barbeyrac. Amsterd. 1724, II vol. in-4. Grotius illustratus op. H. et S. de *Cocceji*. Wratislaw. 1745—1752, IV vol. in-fol. Sur les diverses éditions et commentaires de cet ouvrage, voyez l'ouvrage du baron de Ompteda sur l'Histoire du droit des gens, partie bibliographique, 1re sect., p. 392.

(2) Né en 1506, mort en 1567.

(3) Né à Laland en 1513, mort en 1600.

(4) Né en 1551 à Castello di San Genesio dans la Marche d'Ancone, mort en 1611.

De jure belli libri tres. Hanau, 1598, in-8. *Id.* 1612.

De injustitia bellica Romanorum actio. Oxford, 1590, in-8.

tice, appliquant ainsi à la philosophie pratique la méthode de l'induction à laquelle il pouvait avoir été amené par l'exemple de Bacon. Quoique la richesse de ses souvenirs et de ses citations fasse tort quelquefois à son raisonnement, Grotius s'affranchit plus qu'aucun de ses devanciers des liens de l'autorité. Il pose nettement la question de l'idée du droit qu'il entreprend de développer comme une faculté morale. Il en recherche le principe dans la disposition native de l'homme pour la société (*socialitas*, d'où le principe : *societatis custodia*) ; il distingue du droit naturel (*dictamen certæ rationis*), le droit positif (*jus voluntarium*), soit divin soit humain, toutefois il ramène ce droit à une loi divine, positive, universelle. Il admet aussi la distinction du droit rigoureux et du droit imparfait, de l'obligation juridique et de l'obligation morale. Bien que Grotius n'ait fait qu'ouvrir la discussion sur toutes ces matières, il faut lui savoir gré d'en avoir provoqué l'examen, et d'avoir amassé de riches matériaux à l'usage de la science. Son livre a fait époque, et a été commenté, développé bien souvent en divers sens. Après lui, plusieurs écrivains firent faire à la science quelques pas rétrogrades, savoir : Jean *Selden* (1), par son droit naturel hébraïque, continué plus tard par *Zent-*

(1) Né à Salvington, comté de Sussex, en 1584, mort en 1654.

Jo. Seldeni de jure naturali et gentium juxta disciplinam Ebræorum, libb. VII. Lond. 1640, in-fol. Arg. 1665, in-4·

grave (1) et *Alberti* (2), auteurs d'un droit naturel chrétien. D'après ces systèmes on ferait dériver le de l'état d'innocence primitive.

V. *Matérialisme de Hobbes.*

§ 324.

Thomæ Hobbes, angli Malmesburiensis vita. (Auct. J. Aubery) Carolopoli, 1681, in-12.

Fr. Casp. *Hagemii* Memoriæ philosophorum, oratorum. Baruthii, 1710, in-8.

Rettwig, Epistola de veritate philosophiæ Hobbesianæ. Brem. 1695, in-8.

Ce fut surtout en Angleterre que la philosophie se ressentit de l'influence de Bacon. Son ami Thomas *Hobbes* entra dans ses vues, poursuivit ses idées avec plus de rigueur et de conséquence, et en forma une doctrine matérialiste. Il était né à Malmesbury, en 1588. Ainsi que Bacon, il avait pris dans l'étude de la littérature classique le dégoût de la scholastique; ses voyages, ses liaisons avec son illustre compatriote, avec Gassendi et Galilée, l'avaient porté à penser

---

(1) Né à Strasbourg en 1643, mort en 1707.

Joach. Zentgravii de jure naturali juxta disciplinam christianorum, libb. VIII. Strasb. 1678, in-4.

(2) Valent. *Alberti* compendium juris nat. orthodoxæ theologiæ conformatum, Lips. 1676, in-8.

par lui-même. Mais sa philosophie fut limitée et rétrécie par la direction vers un but pratique qu'il donna à ses recherches. Considérant la monarchie comme l'unique garantie du repos public, il prit, comme écrivain, une part active à la lutte des républicains et des royalistes. Il mourut en 1679, après avoir publié divers traités philosophiques et mathématiques, par lesquels il avait souvent fait scandale, à cause de ses fréquens paradoxes, et des reproches d'athéisme qu'il s'attirait.

Ouvrages de Hobbes : Opera. Amstelod. 1638. 4 vol. in-4. The moral and political Works. Lond. 1750, in-fol. trad. en all. Halle, 1793 et a. suiv. Elementa philosophica de cive. Par. 1642, in-4. Amstel. 1647, in-12. Leviathan, sive de materia, forma et potestate civitatis ecclesiasticæ et civilis, (en angl. Lond. 1651, in-fol.), en lat. Amstel. 1668, in-4. Appendix. Amstel. 1668, in-4. Human nature or the fundamental elements of Policy. Lond. 1650, in-12. Elementorum philosophiæ sectio prima de corpore (en angl. Lond. 1658, in 4), en lat. Amstel. 1668, in-4. De corpore politico, or the elements of law moral and political. Lond. 1659, in-12. Quæstiones de libertate, necessitate et casu, contra Doctorem Bramhallum. (En angl. Lond. 1656, in-4. Hobbes's Tripos in three discourses, sur la nature humaine, le corps politique, et la liberté, etc.). Lond. 1684, in-8.

§ 325.

La liberté de la pensée et la rigueur des déduc-

tions sont les caractères que Hobbes semble s'être proposé de donner à sa philosophie. Il s'appliqua à rejeter tout fait hypothétique (toute *qualitas occulta*) , et à s'en tenir exclusivement aux faits, qui se réduisaient, pour lui, au mouvement et aux sensations. Il définit la philosophie (1) la connaissance, obtenue par un raisonnement exact, des effets ou phénomènes d'après leurs causes présentes, ou des causes possibles d'après leurs effets présens. L'objet de la philosophie est tout corps conçu comme susceptible d'engendrer un effet, et d'offrir une composition et une décomposition. D'après la division la plus générale des corps, la philosophie se divise en deux parties, savoir : la science des corps naturels (comprenant la logique, l'ontologie, la métaphysique et la physique), et la politique ou la science des corps politiques (comprenant la Morale, comme l'une de ses branches spéciale). Toute connaissances provient des sens; néanmoins les perceptions sensibles ne sont en nous que des phénomènes occasionnés par la présence des objets qui mettent en mouvement les esprits du cerveau ou esprits vitaux. Penser c'est calculer (*computatio*); la vérité et la fausseté consistent dans les relations des termes du langage, ou dans les définitions. Le fini, ou le délimité peut seul être connu; l'infini n'est susceptible d'être imaginé d'aucune manière, ni par conséquent d'être connu : c'est un mot qui ne sup-

(1) De corp., p. 2.

pose point une notion quelconque, mais qui est destiné à honorer un être dont la connaissance appartient uniquement à la Foi. D'où il suit que les doctrines religieuses ne sont point du domaine de la philosophie, mais bien de la législation. Hobbes ne laissait donc à la philosophie que la science des corps, la psychologie et la politique. Toute sa doctrine se rapporte uniquement à l'extérieur, à l'objectif, d'autant plus qu'il fait naître les sensations des mouvemens des corps, et qu'il regarde l'âme elle-même comme un corps subtil. C'est ainsi qu'il substitua à la métaphysique une psychologie qui manque, en général, de profondeur, et où l'on trouve quelques vues sensées et vraies à côté de doctrines étroites et bornées.

§ 326.

Mais sa philosophie spéculative n'a point attiré l'attention autant que sa philosophie pratique. Ici encore Hobbes s'avance dans une route qu'il s'est choisie en toute liberté et qui est fort différente de celle des scholastiques. L'objet principal de ses efforts est de déterminer quelle est la constitution la plus durable pour un État, et de fixer un droit politique : dans ce but, il ne procède point en vertu d'un certain idéal comme Platon dans sa République, Thomas *Morus* (1) dans son Utopie (2), *Campanella*

(1) Né à Londres en 1420, décapité en 1535.

(2) Basil. 1558; plusieurs autres éditions.

dans sa CIVITAS SOLIS (1), ni comme, plus tard, James *Harrington* (2) dans son *Oceana* (3); Hobbes part de certaines notions sur le droit qu'il a déduites d'un état de nature, supposé antérieur à l'état social et considéré uniquement sous le point de vue empirique (4). D'après sa loi physique, l'homme désire tout ce qui peut lui causer du bien-être, et fuit tout ce qui lui est nuisible. Sa propre conservation est le premier objet de ses désirs comme la mort est ce qu'il y a de plus odieux pour lui. Ce qui sert à le conserver ou à écarter la douleur est d'accord avec la raison, et partant légitime. Le droit est la faculté d'employer librement nos forces naturelles d'une manière conforme à la saine raison. L'homme a donc un droit de propre conservation et de défense personnelle, et par conséquent il a droit sur tout ce qui peut lui servir à cet effet comme moyen; c'est à lui qu'est remis le jugement et le choix de ces moyens, ce qui implique un droit qui s'étend à tout. Mais de ce droit sur toutes choses doit résulter, par l'effet des collisions inévitables dans l'état de nature, une guerre perpétuelle de tous contre tous, une absence complète de repos et de sécurité qui compromet singulièrement la conservation personnelle de chacun,

---

(1) Voyez le § 318, et les indications bibliographiques.

(2) Né à Upton en 1677.

(3) Lond. 1656.—Avec ses autres ouvrages, 1700 et 1737, in-fol.

(4) Dans le livre *de Cive*, mentionné au § 325.

et laisse sans effet le droit que nous y avons attaché. La raison (l'amour de soi) recommande donc la paix, et celle-ci ne peut avoir lieu qu'au moyen de contrats, que par l'introduction de la société civile (*status civilis*), et qu'autant que le pouvoir arbitraire de chaque individu est remis à un seul. Ainsi la puissance absolue entre les mains du chef, et l'obéissance absolue de la part des sujets deviennent des conditions nécessaires, et la forme monarchique est la meilleure. C'est par les contrats que commence dans l'État l'époque du droit obligatoire. — L'amour de soi est le fondement de la loi de nature, l'utilité en est le but; ainsi la loi de nature est en même temps la loi morale (*lex moralis*). Hobbes a recours à la Bible pour confirmer par des citations la théorie qu'il a d'ailleurs poursuivie par le raisonnement seul. — Il n'obtint qu'un petit nombre de partisans et de juges impartiaux; de ces derniers, la plupart étaient étrangers à sa patrie, circonstance qui dût augmenter encore le nombre de ses adversaires. On remarque parmi ses appréciateurs éclairés, le Hollandais Lambert *Velthuysen* (1); parmi ses adversaires, Richard *Cumberland* (2) et Rob. *Scharrok* (3).

---

(1) Lamberti Velthuysen de principiis justi et decori, dissertatio epistolica, continens apologiam pro tractatu clarissimi Hobbesii de Cive. Amstelod. 1651, in-12.

(2) Voyez § 346.

(3) De officiis secundum jus naturale. Oxon, 1660, in-8.

§ 327.

VI. *Herbert de Cherbury.*

Le lord Édouard *Herbert* de Cherbury (1), contemporain de Hobbes, suivit une direction opposée en s'attachant à un système de philosophie rapporté à la Religion. Cet écrivain défendit la doctrine des notions innées, et plaça l'origine de nos connaissances non dans les sens ni dans l'entendement, mais dans un certain instinct de la raison auquel ces facultés sont subordonnées. Il ne fit pas reposer la Religion sur une tradition historique ainsi que Hobbes, mais sur une lumière primitive et immédiate donnée à tous les hommes. Fidèle à cette direction, il tourna sans cesse ses recherches plutôt dans le sens de l'idéalisme que de l'empirisme, et approfondit surtout la question de la nature de la vérité, qu'il discuta dans un traité particulier (2). Il se représentait l'âme comme un livre fermé, qui ne s'ouvre qu'au moment où la nature le permet. L'âme, suivant lui, tire d'elle-même des vérités générales (*communes notitiæ*) en

(1) Né en 1581, mort en 1648.

(2) Tractatus de veritate prout distinguitur a revelatione, a verisimili, a possibili et a falso. Lut. Paris., 1624 et 1633. Lond. 1645, in-4; 1656, in-12. (Avec le traité de Causis errorum). *Du même :* De religione gentilium errorumque apud eos causis. Lond. 1645, in-8, 1re partie; complet 1663, in-4, et 1670, in-8.

faveur desquelles les hommes sont unanimes et qui doivent servir à lever tous les doutes, à terminer tous les différens en matière de théologie et de philosophie. Herbert maintenait en outre une Religion et le droit accordé à celle-ci de vérifier toute Religion proposée comme révélée (1). Un défaut de clarté dans la marche de ses idées et dans son langage, ainsi que la faveur dont jouissait de son temps l'école empirique, firent que les doctrines de cet écrivain n'obtinrent pas beaucoup de succès. D'un autre côté, il fut décrié par les théologiens.

VII. *Auteurs de recherches mystiques sur la nature, Théosophes.*

§ 328.

A la même époque, Jean-Baptiste *Van Helmont* (2) appliquait le mysticisme aux études naturelles : à un vif sentiment de la vanité de la scholastique qui lui avait été enseignée à Louvain par le jésuite Martin del Rio, il joignit la lecture de Kempis, Tauler (§ 275) et Paracelse, et devint un médecin enthousiaste. Malgré ses nombreuses illusions, la supériorité naturelle de son esprit lui servit à rectifier beaucoup d'anciennes erreurs et à découvrir plus d'une vérité nouvelle. Afin d'opérer une réforme dans la

(1) De veritate, p. 265 sq., 282 sq.

(2) Né à Bruxelles en 1577, mort à Vienne en 1644.

médecine par l'alchymie et les doctrines de Paracelse, il chercha à se former une philosophie sur le grand Tout. Il s'attacha au platonisme de son temps, et fit provenir toute connaissance et toute sagesse de l'intuition immédiate de la Divinité et de la lumière reçue passivement par la raison. Selon lui, la nature entière est animée, mais les divers objets dont elle se compose, et leurs causes efficientes, ne font nullement partie de Dieu. Toutes les forces de l'univers sont autant de substances spirituelles, qui produisent toutes choses par l'eau et l'air, les deux seuls élémens, et au moyen de la fermentation. Van Helmont composa séparément une physiologie spiritualiste dans laquelle il donne un rôle important à l'*Archeum*, principe actif qui engendre les objets de la nature par ses transformations et combinaisons diverses (1). — François Mercurius, *Van Helmont* (2), fils du précédent, se proposa d'étendre l'art sacré (la théosophie); et, d'après une nouvelle division des êtres et un nouveau mode pour les rapporter à la grande Unité, il composa un système dans lequel il prétendit faire entrer les plus pures doctrines platoniques, cabbalistiques et chrétiennes (3). Marcus Marci *de*

(1) J. J. *Loos :* Jean Baptiste van Helmont. Heidelberg, 1807, in-8 (all.).—Voyez aussi J. B. ab. Helmont. Opera. Amstd. 1648, in-4; et Francf. 1659, III voll. in-fol.

(2) Né en 1618, il voyagea toute sa vie en Allemagne et en Angleterre, et mourut en 1699.

(3) Paradoxical discourses. Lond. 1690. *Id.* en allemand. Hambourg, 1691. Seder Olam, sive ordo sæculorum hoc est

Kronland (1), composa un système cosmologique assez analogue à celui de Mercurius, fondant ensemble les idées de Platon et les formes d'Aristote, pour en former ses *Ideæ seminales*, afin de substituer aux qualités occultes des scholastiques quelque chose qui soit un peu plus intelligible. Les idées sont les forces de la nature : à l'aide de la lumière, elles engendrent toutes choses et leur donnent la forme. Les astres ont aussi, par les idées et avec l'entremise de la lumière, certaines influences sur le monde sublunaire (2).

§ 329.

En Angleterre, les idées enthousiastes de Paracelse trouvèrent un ardent apologiste dans la personne du savant médecin Robert *Fludd* (3), qui

historica enarratio doctrinæ philosophicæ per unum in quo sunt omnia. 1693, in-12. Les Opuscula philosophica publiés à Amst. 1690, in-12, contiennent ses opinions, si ce n'est pas lui qui en est l'auteur.

(1) Il mourut en 1676.

(2) Joh. Mac. Marci *a Kronland*, Idearum operatricium idea sive delectio et hypothesis illius occultæ virtutis, quæ semina fœcunda et ex iisdem corpora organica producit. Prag. 1035, in-4. Philosophia vetus restituta, in qua de mutationibus quæ in universo sunt, de partium universi constitutione, de statu hominis secundum naturam et præter naturam, et de curatione morborum, etc. Libb. v, Prag. 1662, in-4.

(3) Robertus de Fluctibus, né à Milgat, comté de Kent, en 1574, mort en 1637.

les combina avec l'histoire de la Création suivant les livres de Moïse (1). Il fut combattu par Gassendi. En Allemagne, le mysticisme théosophique s'empara aussi du cordonnier de Gœrlitz, Jacques *Boehm* (2). Cet esprit, porté à la dévotion, et tourmenté par ses doutes religieux, finit par former un amalgame d'idées théologiques avec les principes théosophiques et la terminologie médicale, et par là il se forgeait les imaginations les plus bizarres sur la divinité et l'origine des choses, et prenait tous ses rêves pour des révélations divines. Ses extravagances se propagèrent, et elles eurent, en Angleterre, un commentateur, nommé Jr. *Podarge*, médecin (§ 341). A une époque plus récente, *St. Martin* a renouvelé, avec quelque talent, cette espèce de théosophie.

§ 330.

Boehm et Fludd avaient tenté de retrouver dans la Bible les chimères de leurs vaines spéculations.

---

(1) Historia macro-et microcosmi metaphysica, physica et technica. Oppenh. 1717. Philosophia Mosaïca, Gudæ 1638.

(2) Né à Alt-Seidenberg, près Goerlitz, en 1575, mort en 1624.

Jacob *Boehm*, Essai biographique. Dresde, 1802, in-8 (all.).

Œuvres de Jacq. Boehm. Amsterd. 1620, IV voll. in-8, 1682, in-8, 1698 et 1730, X voll. in-8 (all.). Extraits de ses Œuvres. Amst. 1718. Francf. 1801, in-8. — Traduit en hollandais et en anglais.

Il est si facile de rattacher à des études cabbalistiques et théosophiques une philosophie mosaïque, qu'on doit peu s'étonner de cette nouvelle prétention. Entre plusieurs essais de ce genre, nous citerons celui de Jean *Amos Comenius* (1), qui, dans son livre intitulé : *Synopsis physices ad lumen divinum reformatæ* (2), exposa plus nettement les opinions de Fludd et d'autres théosophes. Il admit trois principes, d'où sont provenues toutes choses, savoir : la matière, l'esprit, la lumière. La première est la substance corporelle; l'esprit est la substance subtile, vivante par elle-même, invisible, intangible, départie par l'esprit divin à tous les êtres, pour habiter en eux et les animer. La lumière est l'esprit plastique, substance intermédiaire qui pénètre la matière, la prépare à recevoir l'esprit, et par là lui donne la forme. Cet écrivain a publié aussi des idées philanthropiques assez remarquables (3). Jean *Baier*, successeur de Comenius (4), et quelques autres,

---

(1) Du village de Comna, près de Prenow en Moravie, né en 1592, mort à Amsterdam en 1671.

(2) Lips. 1633, in-8.

(3) Voyez plusieurs articles du *Tageblatt des Menschheitlebens* (Ephémérides de la vie de l'humanité), publiés par Ch. Christ. Fred. *Crause*, 1811, n° 18 et suiv., sur un ouvrage de Comenius, intitulé : Panégersie, ou Considérations générales sur l'amélioration de la condition humaine par le perfectionnement de notre espèce. Halle, 1702.

(4) Vers 1606.

ont laissé des ouvrages sur les mêmes problèmes. (Voy. § 329).

VIII. *Sceptiques.*

§ 331.

Le scepticisme fut reproduit sous une forme expresse et complète par Fr. *Sanchez* (Franc. Sanctius), Portugais (1), qui enseigna, avec beaucoup de succès, la médecine et la philosophie à Toulouse, jusqu'à sa mort, arrivée en 1632. Son scepticisme n'est toutefois qu'une sorte de bouclier dont il couvrait ses attaques contre la philosophie aristotélique, qu'il était obligé d'enseigner; et, après avoir commencé par montrer l'incertitude des connaissances humaines au moyen des preuves déjà alléguées, mais qu'il avait su rendre plus piquantes en les exposant avec beaucoup d'esprit et de gaieté, il se proposait de donner, dans un ouvrage à part, la méthode pour arriver à la certitude. Cet ouvrage n'a point paru. François *de la Mothe le Vayer* (2), écrivain français

(1) Né en 1562 à Bracara, en Portugal.

Francisci Sanchez Tractatus de multum nobili et prima universali scientia quod nihil scitur. Lond. 1581, in-4 et in-12. Francf. 1618, in-8, accompagné de remarques contradictoires par Dan. *Hartnack*, sous le titre : Sanchez aliquid sciens. Stettin, 1665, in-12. Tractatus philosophici. Rotterd. 1649, in-12.

(2) Né à Paris en 1586, mort en 1672.

Cinq dialogues faits à l'imitation des anciens, par Horatius

très-savant, spirituel et solide, développa les motifs du scepticisme à l'égard de nos connaissances, et spécialement à l'égard des matières religieuses. Il nie l'existence d'aucun principe rationnel comme base de la Religion, attendu la diversité des religions, et ne reconnaît, en matière de théologie, que le principe de la foi, supérieure à la raison, et octroyée par la grâce divine. Il regarde la vie humaine comme une mauvaise comédie, et la vertu à peu près comme une chimère.

RATIONALISME DE DESCARTES, ET SYSTÈMES AUXQUELS IL A DONNÉ LIEU.

I. *Descartes.*

§ 332.

Baillet, La vie de R. Descartes. Par. 1690, in-4; abrégée. Paris, 1693, in-12.

God. Guil. *Leibnitii* Notata circa vitam et doctrinam Cartesii in Thomasii historia sapientiæ et stultitiæ, t. II, p. 113, et dans le 3e vol. epistolarum Leibnitii ad diversos p. 388.

Tubero (par François de la Mothe le Vayer). Mons, 1671, in-12; 1673, in-8, avec une réfutation par M. *Nahle*. Berl. 1744, in-8. En allem. Francf. 1716, IIe parties. — Œuvres, Paris, 1654 et 1667—1684, III vol. in-fol.

Réflexions d'un académicien sur la vie de Descartes, envoyées à un ami en Hollande. A La Haye. 1692, in-12.

Eloge de René Descartss, par *Gaillard*. Paris, 1765, in-8; par *Thomas*. Paris, 1761, in-8; par *Mercier*. Genève et Paris, 1765, in-8.

Joh. *Tepelii* Historia philosophicæ Cartesianæ. Norimb. 1672, in-12. De vita et philos. Cartesii. *Ibid.* 1674.

Recueil de quelques pièces curieuses concernant la philosophie de M. Descartes. (Par *Bayle*). Amsterd. 1684, in-12.

Petri Dan. *Huetii* Censura philosophiæ cartesianæ, Paris, 1689, in-12. Philosophiæ cartesianæ adversus censuram Pet. Dan. Huetii vindicatio, aut. D. A. P. (Augusto *Petermann*). Lips. 1690, in-4. Réponse au livre qui a pour titre : P. Dan Huetii censura, etc.; par P. Silvain *Regis*. Par. 1692, in-12. Huet répondit en gardant l'anonyme par ses : Nouveaux mémoires pour servir à l'histoire du cartésianisme; par M. G. Par. 1692, in-12.

Admiranda methodus novæ philosophiæ Renati Descartes. Ultraj. 1643, in-12.

Balth. Bekkeri de philosophia Cartesii admonitio candida et sincera. Wesel, 1668, in-12.

Ant. *le Grand*, Apologia pro Cartesio, contra Sam. Parkerum. Lond. 1672, in-4. Norimb. 1681, in-8.

P. *de Villemandy*. Voyez au § 139.

Le Français René *Descartes* (Cartesius), né à La Haye, en Touraine, en 1596, entreprit d'opérer, par la voie spéculative opposée à celle de l'empirisme, une réforme de la philosophie; tentative dont

les effets furent éclatans et immenses, et qui donna lieu à une admiration, ainsi qu'à une opposition des plus vives; il accompagna ce projet d'un système qui excita puissamment l'ardeur des recherches. Dès l'époque de ses études au collége des Jésuites de La Flèche, il s'était distingué par la vivacité de son imagination et un extrême désir de s'instruire. En cherchant à satisfaire cette curiosité au moyen des livres, sa vivacité d'esprit, ses lectures sans aucun plan, la multitude d'idées diverses qu'il avait accumulées le plongèrent dans une pénible incertitude; ses voyages augmentèrent le mal au lieu d'y remédier. Alors ce génie hardi conçut le projet de se créer une philosophie par lui-même, et sans secours étranger. Il se confina dans cette vue en Hollande, où il espérait trouver du repos et de la liberté, et où il composa la plupart de ses ouvrages (de 1629 à 1649). Il acquit bientôt une grande célébrité, et se trouva exposé à de nombreuses attaques, particulièrement de la part des théologiens; il entretint d'importantes correspondances scientifiques, et fut enfin appelé en Suède par la reine Christine; il y mourut dès l'année 1650.

Ouvrages de Descartes. Opera. Amstelod. 1692-1701, 9 vol. in-4. Opera philosophica Francf. ad M. 1692, in-4. Principia philosophiæ. Amstel. 1644-1656, in-4. Meditationes de prima philosophia, etc., *ibid.* 1641, in-4. Discours de la méthode pour bien conduire la raison et chercher la vérité dans les sciences. Plus, la Dioptrique, les météores, et la géométrie, etc. Par. 1637, in-4; traduc-

tion latine par de Courcelles (à l'exception de la géométrie), revue par Descartes, 1644. Specimina philosophiæ seu dissertatio de methodo, Dioptrice, etc. Amstel. 1656, in-4. Meditationes. Tractatus de passionibus animæ, *ibid.* 1656, in 4. Tractatus de homine et de formatione fœtus, cum notis Lud. de la Forge. *ibid.* 1677, in-4. Epistolæ (trad. en latin), 3 part. *ibid.* 1668, in-4.

§ 333.

Descartes n'était pas seulement philosophe, ce fut en outre un mathématicien, un astronome et un physicien du premier ordre. La réputation et le succès de ses travaux philosophiques furent dûs en partie à ses découvertes ou à ses vues nouvelles dans les autres sciences. Son projet de constituer la philosophie comme une science évidente, était digne d'éloge; mais il lui manquait une méthode des notions générales préparatoires (propédeutique); ensuite il se mit à l'œuvre avec trop de précipitation, en voulant parvenir de l'état de doute, qu'il regardait comme la condition préalable de toute philosophie, à la possession de la science qui en est l'objet. Ses principes sont indéterminés et arbitraires, et le système de conséquences qu'il en tire, à l'aide de la méthode logique, n'est propre qu'à abuser l'esprit par une apparente évidence. Il part de la conscience du moi et de la pensée, d'où il conclut l'existence de la substance pensante (*cogito, ergo sum*), de l'âme, qui, par là, se distingue de tous les objets matériels, et par conséquent en est indépendante; dont l'es-

sence consiste dans la pensée, et qui, à ce titre, nous est plus aisée à connaître que le corps. La substance de ce dernier consiste dans l'étendue. La matière et la substance pensante, le corps et l'âme, sont des choses essentiellement opposées. La clarté et la netteté des idées est, selon Descartes, le seul criterium de la vérité. L'âme ne conçoit pas toutes ses pensées avec une égale clarté; souvent elle est arrêtée par le doute et l'indécision, ce qui atteste qu'elle n'est qu'une substance imparfaite et finie. Mais elle trouve en soi l'idée innée d'un être ou esprit absolu et parfait dont le premier attribut est l'existence (1). Cette reconnaissance d'un être parfait, comme existant réellement, sert à justifier la réalité absolue de l'évidence et de la vérité dans toutes nos connaissances.

---

(1) Sam. *Werenfels*, Judicium de argumento Cartesii pro existentia Dei petito ex ejus idea, dans ses Dissertatt. var. argum. Pars. II. D'autre part, *Jacquelot*, examen d'un écrit qui a pour titre : Judicium de argumento, etc. A cette occasion parurent un grand nombre d'écrits polémiques dans le Journal des Savans de 1701; l'Histoire des ouvrages des savans, 1700 et 1701; et les Nouvelles de la République des Lettres, 1701, 1702 et 1703.

Andr. *Richter*, Diss. (resp. Jo. *Foubin*) de religione Cartesii. Gryphiso. 1705, in-4.

Chr. *Breithaupt*, Dissert. de Cartesii theologia naturali et erroribus in ea commissis. Helmstad. 1735, in-4.

Lud. Fr. *Ancillon*, Judicium de judiciis circa argumentum pro existentia Dei ad nostra usque tempora latis. Berol. 1792, in-8.

§ 334.

Dieu, être infini, est l'auteur du monde qui est lui-même infini; les substances matérielles et les êtres pensans dont l'univers se compose, sont imparfaits et finis; ils n'existent et n'ont de durée que par l'assistance ou la coopération de Dieu (*assistentia s. concursus;* doctrine qui fut dans la suite convertie en un système d'occasionalisme par *Geulinx* et d'autres, voyez § 337). Descartes, ne distinguant point la matière de l'espace, ce fut un jeu pour lui de construire l'édifice du monde physique avec ses tourbillons, c'est-à-dire à l'aide du mouvement et de ses lois, qu'il faisait dériver immédiatement de Dieu. — L'âme, dont l'essence consiste dans la pensée, est simple, c'est-à-dire absolument immatérielle (spiritualisme cartésien); néanmoins on peut considérer comme son siége la glande pinéale parce qu'elle y agit immédiatement avec le concours des esprits animaux. De l'immatérialité de l'âme, Descartes déduit son immortalité, et pour n'être pas obligé d'accorder la même prérogative aux animaux, il en fait des machines vivantes. L'âme est libre, parce qu'elle se juge libre: dans la liberté est comprise la possibilité de l'erreur. Ce philosophe distingue dans l'âme des déterminations passives et actives (*passiones* et *actiones*); à ces dernières appartiennent, par leur mobile propre, toutes les opérations de la volonté, de l'imagination et de la pensée. Il divise les idées en trois

sortes, celles que nous acquérons, celles que nous faisons et celles qui nous sont innées. Les premières sont produites par les objets au moyen du mouvement dans les organes. La chaleur vitale et le mouvement ne proviennent point de l'âme, mais des esprits animaux. C'est par le système de l'assistance qu'il rend compte de la correspondance de l'âme et du corps. L'âme détermine la direction des esprits animaux.

§ 335.

Malgré la méprise grave par laquelle Descartes a confondu et pris l'une pour l'autre la pensée et la connaissance ; malgré le défaut de solidité dans les principes et de rigueur dans les conséquences que présente sa philosophie, ainsi que les contradictions implicites qui lui auraient été plus sensibles s'il eût abordé les questions morales, il n'en faut pas moins reconnaître les grands et salutaires résultats de cette philosophie. Ses systèmes, tant par leur forme que par le fond des doctrines, par leur éclat et leur hardiesse hypothétique, animèrent puissamment les esprits à penser par eux-mêmes ; par lui on fut amené à rechercher la théorie de la pensée et de la connaissance, et la différence qui les sépare ; on songea enfin à vider le différent entre le supernaturalisme et le rationalisme, entre l'empirisme et la spéculation ; c'est lui qui donna le coup de grâce à la scholastique, qui répandit dans le monde philosophique une vie nouvelle, et lui apprit à se méfier

de ses erreurs. Un grand nombre de penseurs distingués s'occupèrent de la doctrine de Descartes : il rencontra dans *Hobbes* (§ 325), P. *Gassendi* (§ 523) (1), P. Dan. *Huet* (2), Gabr. *Daniel* (3), etc., d'habiles adversaires qui soumirent ses principes fondamentaux à une discussion sévère, mais calme et philosophique ; mais, d'un autre côté, il compta beaucoup d'antagonistes passionnés et de persécuteurs, surtout parmi les théologiens et les partisans de la philosophie de l'école, entre autres Gisbert *Voetius* (4), l'*éclectique* Martin *Scook* (5), Cyriacus *Lentulus*, le jésuite *Valois*, et autres, qui l'accusèrent d'athéisme et de scepticisme. Une foule d'excellens esprits se formèrent à son école, ou du moins s'attachèrent à sa philosophie. Malgré de rudes persécutions et les interdictions lancées contre elle, tantôt en Italie, en 1643, tantôt en Hollande, par le synode de Dordrecht, en 1656, cette philosophie se répandait sur-

---

(1) Ger. *de Vries*, Dissertatiuncula historico-philosophica de Renati Cartesii meditationibus à Gassendo impugnatis. Ultraj. 1691, in-8. Voyez § 323.

(2) Censura, etc. (Voyez au § 333). Il parut contre cet ouvrage un grand nombre d'écrits.

(3) Voyez son roman : Voyage du Monde de Descartes. Paris, 1691, in-12. Iter per mundum Cartesii. Amstelod. 1694, in-12. Nouvelles difficultés proposées par un péripatéticien. Amst. 1694, in-12. *Id.* en lat. Novæ difficultates, etc. *Ibid.* eod.

(4) Né à Heusden en 1589, mort en 1676.

(5) Né à Utrecht en 1614, mort en 1665.

tout dans les Pays-Bas et en France : elle fit moins de progrès en Angleterre, en Italie et en Allemagne ; mais elle agit sur toutes les parties de la science, sur la logique, la métaphysique et la morale (1), et même aussi sur la théologie (2).

§ 337.

Parmi les partisans de la philosophie cartésienne, nous citerons, l'ami de Descartes, *de la Forge* (3), médecin à Saumur, Claude *de Clerselier* (mort en 1686), éditeur de ses ouvrages posthumes, Jacques *Rohault* (mort en 1675), P. Sylvain *Regis* (4),

(1) L'Art de vivre heureux. Paris, 1692, in-8. En latin sous ce titre : Ethica Cartesiana sive ars bene beateque vivendi. Hal. 1776, in-8.

(2) Philosophia S. Scripturæ interpres (par L. *Meyer*, médecin, et ami de Spinosa). Eleutheropoli, 1666, in-4, IIIe édit., par *Semler*. Hal. 1776, in-8.

Valentini *Alberti* Tractatus de Cartesianismo et Coccejanismo. Lips. 1678, in-4. Viteb. 1701, in-4.

(3) L. *de la Forge*, Traité de l'esprit de l'homme. Paris, 1664, in-4. En lat. Tractatus de monte humana, ejus facultatibus et functionibus. Amstelod. 1669. Brême, 1673, in-4. Amst. 1708, in-8.

(4) Né en 1632, mort en 1707.

P. Sylvain *Regis*, Système de la philosophie, contenant la logique, la métaphysique, la physique et la morale. Paris, 1690, III vol. in-4. Réponse aux réflexions critiques de M. *Duhamel* sur le système cartésien de la philosophie de M. Regis. Paris, 1692, in-12 (Voyez au § 333). L'accord de la foi et de la raison. Paris, 1704, in-4.

disciple de ce dernier, estimable commentateur de Descartes, plusieurs jansénistes de Port-Royal (1), qui opposèrent à la morale des Jésuites des doctrines plus austères, comme Ant. *Arnauld* (2), Blaise *Pascal* (3), *Nicole* (4); de plus, le P. *Malebranche* (§ 340), Antoine *le Grand* (5), J. *Clauberg* (6), et en par-

---

(1) Cette société a produit entre autres ouvrages remarquables, l'Art de penser. Paris, 1664, in-12. Trad. lat. par J. C. *Braun*, avec une préface de Fr. Buddeus. Hal. 1704, in-8 (On a quelquefois prétendu que cette Logique est l'ouvrage d'Ant. Arnauld).

(2) Mort en 1694. Œuvres d'Ant. Arnauld. Lausanne, 1777, XXX vol. in-4.

(3) Né en 1623, mort en 1662. Voyez § 349.

Pascal, Pensées sur la Religion. Amst. 1697, in-12. Paris, 1720, in-12. Plus. trad. all. — Lettres écrites par Louis de Montalte (*Pascal*) à un provincial de ses amis, avec notes de Guill. Wendrock (*Nicole*). Cologne, 1657, in-12, et 1684, in-8. Leyde, 1771, IV vol. in-12. C'est à Nicole qu'appartient aussi la traduction latine de cet ouvrage.

(4) Mort en 1695. Essais de Morale. Paris, 1671, VI vol. in-12. Instructions théologiques et morales. Paris, 1709, in-12. Œuvres. Paris, 1718, XXIV vol. in-12.

(5) Ant. *le Grand*, Philosophia veterum e mente Renati Descartes. Lond. 1671, in-12. Institutio philosophiæ secundum principia Renati Descartes nova methodo adornata. Lond. 1672, in-8, 1678, in-4. Dissertatio de carentia sensus et cognitionis in brutis. Norimb. 1679, in-8.

(6) Professeur à Duisbourg, né à Chartres en 1625, mort en 1665.

Joh. Claubergii opera philosophica. Amstelod. 1691, in-4. Logica vetus et nova. Ontosophia, de cognitione Dei et nostri.

ticulier Arnold *Geulinx* (1) d'Anvers. Ce dernier déduisit des principes de Descartes le système des causes occasionnelles (Occasionalisme), suivant lequel Dieu est le véritable auteur des mouvemens de l'âme et du corps, et ces substances ne sont que l'accident qui y donne lieu ou l'occasion. Cette idée fut étendue et développée par Balthazar *Becker*, *Volder*, *Malebranche* et *Spinosa*. Geulinx exposa de plus une doctrine morale plus pure, et soutint que l'amour-propre était le vice radical de tous les systèmes moraux anciens et modernes; il fit donc consister l'essence de la vertu en un amour pur (*amor effectionis non affectionis*) pour la raison pratique vivante, ou dans l'obéissance à Dieu et à la raison, par respect pour la raison même; les caractères de la raison ainsi conçue sont le zèle et la vigilance (*diligentia*), l'obéissance (*obedientia*), l'accomplissement rigoureux des lois morales (*justitia*), et le

---

Duisb. 1656, in-8. Initiatio philosophi, seu dubitatio Cartesiana. 1655. Mulh. 1687, in-12.

(1) Né vers 1625 à Anvers, mort en 1669.

Arnoldi *Geulinx*, Logica fundamentis suis, a quibus hactenus collapsa fuerat, restituta. Lugd. Bat. 1662, in-12. Amstelod. 1698, in-12. Metaphysica vera et ad mentem Pythagoricorum. Amstelod. 1691, in-12. Ἠθικὴ σταυτόν, sive Ethica. Amstel. 1665. Plus complet. Lugd. B. 1675, in-12. Ed. Philarethus. Amstel. 1696, in-12, 1709, in-8. Annotata præcurrentia ad R. Cartesii principia. Dordraci 1690, in-4. Annotata majora ad principia philosophiæ R. Descartes, accedunt opuscula philosophica ejusdem auctoris. Dordraci, 1691, in-4.

mépris de tout autre bien (*humilitas*). Les idées de ce philosophe en matière de morale, quoique souvent admirables et d'une vérité frappante, eurent assez peu de succès, parce que les bases n'en sont pas assez profondément établies, de plus, parce qu'elles sont souvent embarrassées dans le système de l'occasionalisme, enfin parce qu'elles aboutissaient à une aveugle soumission à la volonté arbitraire de Dieu, soumission qui prive de tout développement l'activé propre de la raison. Balthazar *Becker* (1), s'appuyant sur l'occasionalisme et l'idée cartésienne de la spiritualité, nia l'action des esprits sur les hommes, et combattit dans le même sens la croyance encore dominante de la magie et de la sorcellerie, ce qui lui coûta la perte de son emploi. P. *Poiret* (2), d'abord cartésien, ensuite mystique, prétendit, au contraire, tirer des principes de Descartes la dé-

---

(1) Né dans la Westfrise en 1634, mort en 1698.

Outre l'ouvrage mentionné au § 333, on a de lui : *De betoverte Wereld*, le monde enchanté (en holl.) Leuwarden, 1690. Amsterd. 1691—1693, IV vol. in-4; trad. en allem. par J. M. *Schwager*. Leipz. 178, III vol. in-8. —Wilh. Heinr. *Becker*, Schediasma critico-litterarium de controversiis B. Bekkero ob librum *die bezauberte Welt* motis. Knigsb. et Leips. 1721, in-4. Vie, opinions et destinée de Balth. Bekker, par J. M. *Schwager*. Leips. 1780, in-8.

(2) Né à Metz en 1746, mort en 1719.

P. Poiret. Économie divine. 1647, VII vol. in-8. Cogitationes de Deo, anima et malo. Amstelod. 1677—1685—1715, in-4.

monstration de l'action immédiate de Dieu et des esprits sur l'humanité. Plusieurs théologiens et philosophes firent l'application de la doctrine cartésienne à la théologie, et la défendirent ou l'expliquèrent dans beaucoup d'écrits didactiques ou polémiques. Nous nommerons entre autres J. *Coccejus* (1), Christophe *Wittich* (2), Adrien *Heerebord* (3), Gerard *de Vries* (4), Hermann Alexandre *Roel* (5), *Ruard Andala* (6).

---

(1) Mort en 1669.

(2) Né en 1625, mort en 1687.

Christophe *Wittich*, Consensus sanctæ scripturæ cum veritate philosophiæ cartesianæ. Neomag. 1659, in-8. Theologia pacificata. Lugd. B. 1675, in-4. Annotationes in quibus methodi celeb. philosophi succincta notitia redditur. Dordr. 1688, in-4. Antispinoza seu examen Ethicæ Bened. de Spinoza. Amstel. 1690, in-4.

(3) Professeur de philosophie à Leyde, mort en 1659.

Adr. *Heerebord*, Meletemata philosophica et philosophia naturalis moralis et rationalis. Lugd. Bat. 1654, in-4. Parallelismus et dissensus Aristotelicæ et Cartesianæ philosophiæ in philosophia naturali. *Ibid.* 1643, in-8. Selectæ ex philosophia disputationes. *Ibid.* 1650, in-12.

(4) Gerh. *de Vries*. (Voyez § 336, note 1). Exercitationes rationales de Deo divinisque perfectionibus nec non philosophemata miscellanea. Traj. 1685, in-4. Edit. nova ad quam præter alias accedit Diatribe singularis gemina, altera de cogitatione ipsa mente, altera de ideis rerum innatis. Ultraj. 1695, in-4.

(5) Mort en 1718. Herm. Alex. Roël, Dissert. de religione naturali. Franeq. 1686. F. Disputationes philosophicæ de theo-

II. *Spinoza.*

§ 338.

Ses ouvrages : Benedicti *de Spinoza* Renati Descartes principiorum philosophiæ pars prima et secunda more geometrico demonstratæ. Accesserunt ejusdem cogitata metaphysica, in quibus difficiliores, quæ tam in parte metaphysicæ generali quam speciali occurrunt quæstiones breviter explicantur. Amstel. 1663, 2 vol. in-4. —Tractatus theologico-politicus continens dissertationes aliquot, quibus ostenditur libertatem philosophandi non tantum salva pietate et reipublicæ pace posse concedi, sed eamdem nisi cum pace reipublicæ ipsaque pietate tolli non posse. Hamb. (Amsterd.) 1670, in-4. Sous divers titres apocryphes : Dan. Heinsii operum historicorum collectio prima. Ed. II priori multo emendatior et auctior. Lugd. Bat. 1675, in-8. Henriquez *de Villacorta* M. D. a cubiculo Philippi IV, Caroli II archiatri opera chirurgica omnia sub auspiciis

---

logia naturali duæ, de ideis innatis una Ger. de Vries Diatribæ oppositæ. Ed. IV. Franeq. 1700, in-8. Ultraj. 1713.

(6) Né dans la Frise en 1665, mort en 1727.

Ruard *Andala* Syntagma theologico-physico-metaphysicum. Franeq. 1710, in-4. Cartesius verus Spinozismi eversor et physicæ experimentalis architectus. *Ibid.* 1719. Contre l'ouvrage de J. *Regius :* Cartesius verus Spinozismi architectus. Leovard. 1718. Exercitationes academicæ in philosophiam primam et naturalem, in quibus philosophia Cartesii explicatur, confirmatur et vindicatur. Franeq. 1709, in-4. Examen Ethicæ Geulincxii. *Ibid.* 1716, in-4.

potentissimi Hispaniarum regis. Amstel. 1673, in-8, 1697, in-8.) — Trad. en français ; la clef du sanctuaire, par un savant homme de notre siècle. Leyde, 1678, in-12. Traité des cérémonies superstitieuses des Juifs, tant anciennes que modernes. Amsterd. 1678, in-12. Réflexions curieuses d'un esprit désintéressé sur les matières les plus importantes au salut, tant public que particulier. Cologne, 1678, in-12. — Trad. all. Gera, 1787, in-8.

Annotationes Ben. de Spinoza ad tractatum theologico-politicum, ed. Chr. Theoph. de Murr. Hag. Com. 1802, in-4.

Bened. de Spinoza Opera posthuma. Amstel. 1677, in-4, (comprenant : Ethica, tractatus politicus, de intellectus emendatione, epistolæ). En all. : Morale de Spinoza avec une réfutation par Christ. Wolf. Francof. et Hamb. 1744, in-8. Morale de Spinoza; t. I et II, (par Shack Herm. *Ewald*) Gera, 1791-1793, in-8 (all.). Deux traités de Spinoza sur la culture de l'esprit humain, et sur l'Aristocratie et la Démocratie (par le même). Leips. (Prague), 1785, in-8 (all.).

Ben. de Spinoza opera quæ supersunt omnia, ed. H. Eberh. Gottlob *Paulus*. Jen. 1802-1803, 2 vol. in-8, avec des recherches biographiques.

Ouvrages sur Spinoza et sa doctrine.

Jean Colerus, Vie de Spinoza, tirée des écrits de ce célèbre philosophe, et des témoignages d'un grand nombre de personnes qui l'ont connu, etc., traduit du français (en allemand). Francof. et Leips. 1733, in-8. L'original fut donné en hollandais, Utrecht, 1698, et fut traduit en français. La Haye, 1706, in 8.

Réfutations des erreurs de Benoit de Spinoza, par M. Fénélon, par le P. Lamy, et par le comte de Boulainvilliers, avec la vie de Spinoza, écrite par M. Jean Colerus, augmentée de beaucoup de particularités tirées d'une vie manuscrite de ce philosophe; faite par un de ses amis. (Voyez l'ouvrage indiqué ci-après). Bruxelles, 1731, in-12.

La vie et l'esprit de M. Benoît de Spinoza. (Amsterd.) 1719, in-8. L'auteur est un médecin nommé *Lucas* ou *Vraese*, conseiller de la cour du Brabant à la Haye. Il ne fut vendu que 70 exemplaires de la petite édition, et à un prix très-élevé, ce qui en fit tirer beaucoup de copies manuscrites. La seconde partie fut brûlée; mais la partie biographique a eu une seconde édition qui est rare aussi, sous ce titre : La vie de Spinosa par un de ses disciples, nouvelle édition non tronquée, etc. Hamb. 1735, in-8.

H. Fr. *de Diez*, Vie et doctrine de Ben. Spinoza. Dessau, 1783, in-8..

M. *Philipson*, Vie de Ben. de Spin. Brunswick, 1790, in-8 (all.).

Jariges, Sur le système de Spinosa et les observations de Bayle contre ce système, dans l'histoire de l'Acad. des sciences de Berlin, ann. 1740, et dans le magasin de Hismann, t. v (all.).

Fr. H. *Jacobi*, Sur la doctrine de Spinoza, lettres à M. Moses Mendelssohn. Breslau, 1785, 2e édit. 1789, in-8, et dans les œuvres de Jacobi (all.).

Moses *Mendelssohn*, Matinées... (Voyez § 375), et : Aux amis de Lessing, appendix aux lettres de Jacobi. Berlin, 1786, in-8 (all.).

F. H. *Jacobi* Contre les accusations de Mendelssohn. Leips. 1786 (all.).

(Math. *Claudius*), Deux articles (recensionen) sur la discussion entre Lessing, M. Mendelssohn, et Jacobi. Hamb. 1786 (all.).

Sur la manière dont Mendelssohn expose la philosophie de Spinoza; dans les Mémoires de Cæsar t. IV (all.).

K. H. *Heydenreich*, Animadversiones in Mosis Mendelii filii refutationem placitorum Spinozæ. Lips. 1786, in-4. Du même : La nature et Dieu selon Spinoza, t. I, (avec des extraits de la vie indiquée ci-dessus, par Lucas). Leips. 1789, in-8 (all.).

Dieu, dialogue par J. G. *Herder*. Gotha. 1787, in-8 (all.).

D. G. S. *Francke*, (ouvrage couronné). Sur les nouvelles destinées du Spinozisme, et de son influence sur la philosophie en général, et en particulier, sur la théologie de la raison. Schleswig, 1812, in-8 (all.).

Le juif Baruch (Benoît) *Spinosa* entra dans la route spéculative de l'école cartésienne avec toute la puissance d'un génie original et d'une pénétration profonde. Né à Amsterdam en 1632, il se signala, dès son enfance, par son ardent désir de connaître la vérité. Ses doutes sur les doctrines du Talmud, et ses sentimens religieux, mais exempts de toute superstition, le rendirent indifférent à l'égard des cérémonies du culte dans lequel il était né, et lui attirèrent beaucoup de persécutions de la part de ses coréligionnaires. Il se tint caché dans quelques maisons de chrétiens, étudia le latin, le grec, les mathématiques et la philosophie, spécialement celle de Descartes, dont la clarté l'attirait, sans contenter

son esprit rigoureux et pénétrant. Il mourut à La Haye en 1677, après avoir consacré sa vie à la méditation dans le silence et la retraite, avec la réputation d'un vrai sage et d'un homme de bien. Spinosa s'était fait la loi de ne tenir pour la vérité que ce qui lui apparaîtrait avec toute évidence, et comme conséquence manifeste de principes suffisamment démonstratifs. C'est ainsi qu'il tenta de former un système, dans lequel il prétendit exposer les principes de la vie morale en les déduisant, avec toute la rigueur de la méthode mathémathique, des notions les plus élevées de la raison, telles que nous les avons reçues de Dieu, et c'est dans ce but qu'il donna le nom d'*Ethique* à son système. Cet esprit de méthode et de précision scientifique l'éleva presque jusqu'aux points les plus élevés de la spéculation, et l'amena à cette théorie remarquable (1), préparée par Descartes, suivant laquelle il n'existe qu'une seule substance, Dieu, l'Être infini avec ses attributs infinis d'étendue et de pensée; toutes les choses finies étant de pures apparences, des déterminations ou modes de l'étendue infinie et de l'infinie pensée. La substance n'est pas un être individuel, mais elle fait le fond de toute individualité; elle n'a point été faite, elle subsiste par elle-même (*causa sui*). Il n'y a que

(1) H. C. W. *Sigwart*, Sur l'accord du spinosisme avec la philosophie cartésienne. Tubingue, 1816, in-8 (all.).

H. *Ritter*, De l'influence de Descartes sur le développement du spinosisme. Leips. 1816, in-8 (all).

l'individuel, ou autrement les modifications des attributs infinis de la substance qui commencent à être, savoir : du sein de l'étendue infinie, le mouvement et le repos; et du sein de l'infinie pensée, les modes de l'intelligence et de la volonté. Tout corps particulier, toute intelligence finie ont pour fond et pour soutien, les uns, l'étendue sans limite, les autres, la pensée absolue; et ces deux infinis forment entre eux une unité nécessaire, se correspondent intimement sans qu'aucun des deux ait engendré l'autre. Toutes les choses finies, corps et âmes, sont en Dieu; Dieu est leur cause immanente (*causa naturans*) : il n'est point lui-même une chose finie, quoique toutes les choses finies procèdent de la substance divine, et cela nécessairement et non pas en vertu d'idées et de buts prédéterminés. Il n'y a point de hasard; il n'y a qu'une nécessité unie en Dieu avec la liberté, parce qu'il est l'unique substance dont l'existence et les actes ne sont limités par aucune autre. Dieu agit en vertu d'une nécessité intérieure, inhérente aux conditions mêmes de son être, et sa volonté est inséparable de sa connaissance. Il n'existe point de causalité finale déterminée librement vers tel ou tel but, il n'existe de causalité que celle de la nature même et de sa constitution propre. La notion directe immédiate d'une individualité réelle et actuelle s'appelle l'esprit, l'âme (*mens*) de cette individualité; et réciproquement cette individualité, considérée comme l'objet direct d'une telle notion, s'appelle le corps de cette âme. Ces deux choses ne forment qu'un seul et

même objet, que l'on envisage tantôt sous l'attribut de la pensée, tantôt sous l'attribut de l'étendue. Toutes les idées, en tant qu'on les rapporte à Dieu, sont vraies; car toutes les idées qui sont en Dieu correspondent parfaitement à leurs objets; d'où il suit que toute idée absolue, en d'autres termes, toute idée complète en nous correspondante à un objet, est une idée vraie. Le faux a sa raison dans la privation de la pensée, résultat de son application à des idées désordonnées et corrompues (1). L'essence éternelle et infinie de Dieu comprend en soi l'idée de toute réalité particulière; et réciproquement la notion de l'Être éternel et infini, comprise implicitement dans toute idée, est une notion adéquate et parfaite. Par conséquent, l'esprit humain possède indubitablement une notion adéquate de cet Être divin. C'est dans la pensée active et vivante de la réalité de Dieu que consiste notre félicité suprême; car plus nous savons la reconnaître, plus nous sommes portés à vivre selon ses volontés, et en cela consiste à la fois notre bonheur et toute notre liberté. Notre volonté n'est pas absolument libre : en effet, l'âme est déterminée en tel ou tel sens par une cause déterminée elle-même par une autre cause, et ainsi de suite. Il en est de même des autres facultés de notre âme, dont aucune n'est absolue et indépendante en soi.

(1) Eth., p. II, propos. 32—34 sq.

§. 339.

Dès long-temps Spinoza avait rencontré dans la lecture des Rabbins l'idée-mère de son système : la philosophie de Descartes ne lui avait servi qu'à développer cette idée d'une manière scientifique. Certaines notions fondamentales une fois admises, telles que celles de substance et de causalité, ainsi qu'un petit nombre d'axiomes, il développe, à la manière des mathématiciens, toute la série de ses idées, qui, à partir des prémisses convenues, forment un enchaînement très-sévère, sauf en un seul point, qui ne paraît pas suffisamment éclairci, savoir : comment l'infinité des modifications finies peut être une conséquence nécessaire des attributs infinis de la Divinité. Le défaut essentiel du système consiste dans la valeur dogmatique donnée par l'auteur à certaines notions pures de l'intelligence, et dans la confiance exclusive qu'il accorde à la démonstration logique ; malgré son amour sincère pour la vérité, cette confiance du logicien ne put être affaiblie en lui, ni par la contradiction où il se plaçait à l'égard du sens commun de l'humanité, ni même par la contradiction renfermée dans sa doctrine, savoir, l'étrange supposition d'une morale à côté d'une nécessité absolue, qui pèse sur toutes les choses finies : ces choses, en tant que déterminations de l'infini, n'appartiennent-elles pas à la substance nécessaire de Dieu? et, comme déterminations finies, ne sont-elles pas en-

traînées dans la connexion fatale des causes passagères? Loin de s'arrêter à cette difficulté, Spinoza songeait à puiser dans sa théorie morale les lois d'une physique nouvelle (1). La profondeur des idées, la marche serrée du raisonnement, la hardiesse d'une conception où il s'agit d'expliquer le fini par l'infini, répandent quelque obscurité sur ce système, de telle sorte qu'il est difficile de le saisir dans son véritable sens; mais, soit dans les termes, soit dans l'esprit de l'auteur, ce n'est nullement un système d'athéisme; quoique, dès l'origine, la plupart de ses adversaires l'aient traité comme tel, moins pour l'avoir étudié que par une sorte d'animosité personnelle. C'est plutôt un panthéisme (formel et non matériel comme celui des Éléates), contenant et développant une haute et digne notion de Dieu, comme source de l'Être, telle qu'on la peut obtenir par la pure spéculation ontologique. Cependant cette notion ne satisfait pas entièrement la raison, et n'est point d'accord avec le théisme tel qu'elle est obligée de l'admettre, particulièrement en morale. Le caractère et le système de Spinoza ont été également méconnus et dépréciés avec une extrême injustice. Dès son époque même, à peine un petit nombre d'amis et de partisans du philosophe osèrent se prononcer en sa faveur (2). Ceux de ses adversaires qui entrèrent

(1) Epist. 62. Tratatus theologico-politicus, c. 16.

(2) On distingue parmi eux : J. *Oldenburg*, qui s'éloigna néanmoins de Spinoza sur plusieurs questions. Les écrivains

les premiers en lice contre lui, soit qu'ils ne l'eussent pas compris, soit peut-être par une connivence qu'ils s'efforçaient de dissimuler, lui laissèrent l'avantage; ce furent principalement Fr. *Cuper* (1), *Boulainvilliers* (2), Christophe *Wittich*, qui a le plus développé ses réponses (3), P. *Poiret* (4) (*ibid.*), Sam. *Parker* (§ 341), Isaac *Jacquelot* (5); et ceux qui se

---

suivans ont été qualifiés, peut-être à tort, de spinosistes, savoir : les médecins L. *Meyer* et *Lucas* (le premier, auteur du livre : Philosophia sacræ scripturæ interpres. Voyez § 336, n° 7), Zarich *Jelles*, Abraham *Cufaster*, qui a expliqué et défendu le spinosisme dans deux ouvrages : Specimen artis ratiocinandi naturalis et artificialis ad pantosophiæ principia manuducens. Hamb. (Amst.) 1684; et : Principiorum pantosophiæ P. II et P. III. Hamb. 1684; J. Georges *Wachter :* Concordia rationis et fidei, etc. Amstel. (Berol.) 1692, in-8; enfin Theod. Lud. *Law :* Meditationes de Deo, mundo et homine (Francof.), 1717, in-8; et, meditationes, theses, dubia philosophico-theologica. Freystadt, 1719, in-8.

(1) Arcana atheismi revelata. Roterd. 1676; ouvrage censuré sévèrement par H. *More*, opp. philos. t. I, p. 596, et dans une dissertation de *Jæger :* Fr. *Cuperus* mala fide aut ad minimum frigide atheismum Spinozæ oppugnans. Tub. 1710.

(2) Sa réfutation, jointe à celle de Lamy, a été indiquée ci-dessus, en avant du § 338.

Le comte de Boulainvilliers, né en 1658, mort en 1722.

(3) Voyez § 337, n° 13.

(4) *Poiret*, Fundamenta atheismi eversa dans ses Cogitata de Deo, etc. Cet écrivain l'appelle athée plein de malice, et instrument du démon.

(5) Né en Champagne en 1674, mort en 1708.

Isaac *Jacquelot*, Dissertations sur l'existence de Dieu, etc.,

portèrent au combat avec le plus de loyauté, comme J. *Bredenburg* (1), se mirent en guerre ouverte avec leur propre raison, ne pouvant ni réfuter la démonstration de Spinoza, ni consentir à la tenir pour vraie. Ce n'est qu'à une époque récente qu'on a commencé à traiter avec plus de justice la personne et la doctrine de ce grand homme, et en même temps on a découvert, par la méthode critique le côté faible du système (2). La philosophie de nos jours se rapproche sur plusieurs points de celle de Spinoza.

III. *Malebranche. Fardella.*

§ 340.

Fontenelle, Eloge de Malebranche, dans le tome 1^er^ de ses éloges des Académiciens. A la Haye, 1731, p. 317.

---

par la réfutation du système d'Épicure et de Spinoza. La Haye, 1697. (Voyez § 334, note).

(1) Enervatio tractatus theologico-politici una cum demonstratione geometrico ordine disposita naturam non esse Deum. Rottrod. 1675, in-4.

(2) Il faut d'abord mentionner ici Christian *Wolff*, qui a réfuté le spinozisme dans sa traduction de la Morale, et *Bayle*. Voyez, en avant du § 338, la dissertation de Jariges. — Le débat entre Jacobi et Mendelssohn sur le spinozisme de Lessing, donna lieu à un assez grand nombre d'écrits sur la doctrine de Spinoza. Voyez au § 338. La traduction de Spinoza, ci-dessus mentionnée, par *Ewald*, contient une réfutation d'après les principes de la philosophie critique.

Nic. *Malebranche*, De la recherche de la vérité. Paris, 1673, in-12, 7ᵉ édit. 1712, 2 vol. in-4, ou 4 vol. in-12. Traduction latine par *Lenfant* : De inquirenda veritate. Genèv. 1691, in 4, 1753, 2 vol. in-4. En allem. Altenburg, 1776-1786, 4 vol. in-8.

Nic. *Malebranche*, Conversations chrétiennes, 1677. De la nature et de la grâce. Amstd. 1680, in-12. Méditations chrétiennes et métaphysiques. Cologne, (Rouen), 1683, in-12.

Malebranche, Entretiens sur la métaphysique et sur la Religion. Rotterd. 1688, in-8. Entretiens d'un philosophe chrétien et d'un philosophe chinois, sur la nature de Dieu. Par. 1708. Réflexions sur la prémotion physique, etc. Par. 1715, in-8, œuvres. Par. 1712, 11 vol. in-12.

Nicolas *Malebranche* (1), l'un des Pères de l'Oratoire, génie profond, caché sous un extérieur peu avantageux, et incontestablement le plus grand métaphysicien que la France ait produit, développa les idées de Descartes avec originalité, en les reproduisant sous des formes plus claires et plus animées; mais son tour d'esprit éminemment religieux lui fit donner à sa philosophie un caractère mystique qui lui est particulier. La théorie de la connaissance, celle de l'origine des erreurs, surtout des erreurs qui tiennent aux illusions de l'imagination, enfin la méthode pour bien conduire notre pensée, telles sont les parties dont il a traité avec le plus de succès. Malebranche admit la théorie de la passivité de l'enten-

(1) Né à Paris en 1638, mort en 1715.

dement et de l'activité libre de la volonté ; il considéra l'étendue comme l'essence des corps, l'âme comme une substance essentiellement simple, et Dieu comme le fond commun de toute existence et de toute pensée ; ces doctrines l'amenèrent à combattre les idées innées par des objections pleines de force, et à soutenir que nous voyons tout en Dieu : Dieu, suivant lui, comprend en soi toutes choses de la manière dont elles s'offrent à notre intelligence ; il est l'infini de l'espace et de la pensée, le monde intelligible et le lieu des esprits. A ces idées, qui sont assez rapprochées du spinosisme, se rattachent étroitement la doctrine de l'occasionalisme fort étendue par Malebranche, doctrine d'après laquelle il n'accorde aux corps et aux âmes qu'une capacité passive, et considère Dieu comme l'unique cause fondamentale de tous les changemens qu'ils subissent. Tel est l'idéalisme religieux et mystique auquel parvint ce philosophe : et l'on y trouve un exemple des conséquences d'une confiance aveugle pour la démonstration, adoptée comme base unique de la connaissance philosophique. L'abbé *Foucher* (1) opposa à ce système le scepti-

(1) Simon *Foucher*, Critique de la Recherche de la vérité. Parmi les écrivains qui discutèrent et combattirent le système de Malebranche, nous citerons le père *Du Tertr*, qui ne l'entendit point (Réfutation du nouveau système de métaphysique composé par le père Malebranche. Paris, 1718, III vol. in-12) ; Antoine *Arnauld* : Des vraies et des fausses idées

cisme.—Michel-Ange *Fardella*(1), dans sa logique(2), employa, en faveur de l'idéalisme, le même argument dont s'était servi Malebranche, savoir : que l'existence du monde corporel ne peut être démontrée, et que la foi à la religion révélée peut seule l'établir solidement.

IV. *Supernaturalistes et mystiques de ce temps.*

§ 341.

Les conséquences obtenues par l'empirisme, et d'un autre côté le dogmatisme hardi de l'école spéculative, rappelèrent sur la scène le supernatura-

---

contre ce qu'enseigne l'auteur de la Recherche de la Vérité. Cologne, 1683, in-8. A cet ouvrage, Malebranche opposa sa Réponse de l'auteur de la Recherche de la Vérité au livre de M. Arnauld, des Vraies et des Fausses Idées. Rotterdam, 1684. — Défense de M. Arnauld contre la Réponse au livre des Vraies et des Fausses Idées. Cologne, 1684, in-12. Trois lettres de l'auteur de la Recherche de la Vérité, touchant la défense de M. Arnauld contre la Réponse. Rotterd. 1685, in-12. Cette polémique se prolongea encore dans quelques autres écrits. — *Locke*, Examen du sentiment du père Malebranche que nous voyons tout en Dieu, dans le t. II de ses Œuvres diverses. Amsterd 1732, in-8; enfin *Leibnitz*, Examen des principes du R. P. Malebranche, dans le t. II du Recueil de diverses pièces sur la philosophie, par MM. Leibnitz, Clarke, Newton, etc., 2e édit. Amst. 1740, in-8.

(1) Mort à Padoue en 1718.

(2) Venise, 1696.

lisme, le mysticisme et le scepticisme. Théophile *Gale* (Galeus), ministre presbytérien, mort en 1677, pensa que la vraie philosophie fut, dès l'origine, renfermée dans la parole de Dieu adressée à son peuple, et que de là elle fut révélée aux autres nations à diverses époques et de diverses manières. La philosophie, selon Gale, doit marcher dans le sens de la théologie, et il recommande à cet égard l'étude de la philosophie éclectique des Alexandrins (1). Ralph (Rodolphe) *Cudworth* (2) adopta la même opinion, mais il mit plus d'originalité dans la manière dont il s'en servit pour défendre la religion positive contre les matérialistes et les athées. Il donna des démonstrations en faveur de l'existence de Dieu, et de la création tirée du néant; il défendit les idées innées dans le sens de Platon, et il en déduisit une preuve pour l'existence de Dieu. La nature plastique, qu'il admit pour rendre compte des formes et des proportions des corps, n'est autre chose que l'âme du monde de Platon; car il ne reconnaît dans l'organisation du monde ni l'ouvrage d'un aveugle hasard, ni celui d'une nécessité mécanique, ni une création immédiate et perpétuelle de la part de Dieu. Il blâma Descartes d'avoir banni de la physique les causes finales. C'est dans les idées morales, copies de la sagesse divine, et non dans les notions données par l'expé-

(1) Theoph. *Gale*, philosophia universalis. Lond. 1676, in-8. Aula deorum gentilium. *Ib.* 1676, in-8.

(2) Né en 1671, mort professeur à Cambridge en 1688.

rience, qu'il fit consister l'origine première et la réalité objective du bien moral et de la justice (1) ; enfin il résout la plupart de ses problèmes d'après les doctrines de Platon. Telle fut également la direction que suivit Henri *More*, collègue de Cudworth (2), esprit savant et méditatif, lequel, se trouvant peu satisfait de la scholastique péripatéticienne, et en étant venu jusqu'à douter de sa propre personnalité individuelle, se détermina ensuite pour le néoplatonisme, qu'il puisa principalement dans Plotin, et associa à cette doctrine celle de la cabbale, dont il fit l'apologie dans

---

(1) Rudolph *Cudworth*, The true intellectual system of the Universe, Lond. 1678, in-fol.; 1743, II vol. in-4. Systema intellectuale hujus universi, etc., lat. vert. J. L. Moshemius; le traducteur y a joint une notice biographique sur Cudworth. Jen. 1733, in-fol.; cum correctionib. posth. Lugd. Bat. 1773, II vol. in-4. — Treatise concerning eternal and immutable morality. Lond. 1731. Trad. lat. à la suite du syst. intell. de Mosheim.

(2) Né en 1614, mort en 1687.

Henrici *Mori*, Opera philosophica omnia. Lond. 1679, II vol. in-fol.

Ejusd. Conjectura cabbalistica in tria prima capita exeseos. Defensio Cabbalæ triplicis. Apologia contra Sam. Andreæ examen generale Cabbalæ philosophicæ. Trium tabularum cabbalisticarum decem Sephiroth. Questiones et considerationes in tractatum primum libri Druschim. Catechismus cabbalisticus, sive Mercavæus, fundamenta philosophiæ, sive Cabbalæ Ætopædomelissæ enchiridium metaphysicum. Lond. 1674, in-4. Enchiridium ethicum. Lond. 1660—1668—1672, in-8.

quelques écrits ; mais il ne parvint point à composer sa doctrine en un corps complet et régulier. Il reconnut dans l'intuition intellectuelle la source de toute science philosophique, et soutint que toutes les notions vraies et légitimes que possède la philosophie proviennent d'une révélation divine. Dans sa métaphysique ainsi que dans sa physique, consacrées, l'une à la nature incorporelle, l'autre à la nature corporelle, il s'efforça d'établir l'existence d'un espace immobile, distinct par lui-même de la matière mobile ; et, de ce principe, il prétendit déduire tout mouvement et toute vie. Il fit consister la réalité dans l'étendue ; dans l'espace il reconnut Dieu lui-même, son Être et sa substance absolue ; quoiqu'il admît la simplicité de l'âme humaine et de celle des animaux, il attribua à cette substance l'étendue, contre l'opinion de nullibistes et des olomeristes. En combattant les erreurs de Descartes et de Spinosa, il témoigna un grand respect pour le génie de ces deux philosophes. Dans la morale, qu'il définit la science de vivre sagement et heureusement, il réunit les principes de Platon et d'Aristote. Samuel *Parker*, contemporain et collègue des deux précédens à l'université d'Oxford (1), critiqua sévèrement la philosophie de Descartes, surtout sa physique atomistique, et sa preuve de l'existence de Dieu. Zélé antagoniste de l'athéisme, il défendit la théologie, et c'est à cette science qu'il emprunta ses

(1) Mort en 1688.

raisons de croire à l'existence d'un Être-Suprême (1). Jean *Pordage*, prédicateur et médecin (2), se déclara formellement en faveur du supernaturalisme mystique. Il tenta de rédiger en système les extravagances théosophiques de Jacques *Bœhme* (§ 330), et prétendit avoir reconnu la vérité de ces idées dans des révélations qu'il avait eues lui-même (3). Son élève, Thomas *Bromley*, propagea ces opinions. — En France, *Poiret*, après avoir suivi l'école cartésienne (voyez § 337), s'attacha ensuite à combattre la méthode spéculative, et se voua entièrement au mysticisme supernaturaliste, en vertu duquel il privait la raison de toute activité propre (4).

---

(1) A. Free and impartial account of the platonic philosophy. Oxf. 1666, in-4. Tentamina physico-theologica de Deo. Lond. 1669, in-8, 1673. Disputationes de Deo et providentia. Lond. 1678, in-4.

(2) Né vers 1625, mort en 1698 à Londres.

(3) Metaphysica vera et divina Francf. et Leips. 1725, III vol. in-8. Sophia seu detectio cœlestis sapientiæ de mundo interno et externo. Amst. 1699. Theologia mystica sive arcana mysticaque doctrina de invisibilibus, æternis, etc., non rationali arte sed cognitione intuitiva descripta. Amst. 1698.

(4) De eruditione triplici solida, superficiaria et falsa. Amst. 1692—1706—1707, 2 vol. in-4. Fides et ratio collatæ ac suo utraque loco redditæ adversus principia Jo. Lockii. Amst. 1707, in-8. Opera posthuma. Amst. 1721, in-4, et autres éditions. Voyez § 339, notes.

V. *Sceptiques.*

§ 342.

Deux disciples de Le Vayer propagèrent le scepticisme en France, Samuel *Sorbière* (1) et Simon *Foucher* (2). Le premier traduisit l'esquisse de la philosophie pyrrhonienne par Sextus-Empiricus. Le second s'occupa de recherches sur l'histoire de la philosophie académique, et opposa le scepticisme aux spéculations de Descartes et de Malebranche. Le scepticisme fut à son tour combattu par Pierre *Mersenne* (3), Martin *Schoock* (4), et Jean *de Sithon* (5). En Angleterre, le prédicateur Joseph *Glanvill* (6) prétendit seulement censurer, à l'aide du scepticisme, les écarts d'un dogmatisme indiscret, particulièrement dans Aristote et Descartes, et comprimer l'audace des systèmes, afin de laisser un accès à la

(1) Né en 1615, mort à Paris en 1670.

(2) Voyez § 340.

(3) Mort en 1648.

P. *Mersenne*, La vérité des sciences contre les sceptiques. Paris, 1625, in-8.

(4) Voyez § 336.

Mart. *Schoockii* De scepticismo pars prior, libb. IV. Groning. 1652, in-8.

(5) Mort en 1666.

Jean *Sithon*, De la certitude des connaissances humaines, etc. Paris, 1661, in-8.

(6) Mort en 1680.

véritable philosophie (1). Il développe habilement les motifs du doute par rapport à toutes les parties de la science, et aux découvertes de son temps, spécialement en physique, découvertes qui ne faisaient que mettre l'ignorance humaine dans un jour plus frappant. Remarquons en particulier la manière dont il discute la question de la causalité, sur laquelle il se rencontre avec Algazel (§ 257), et semble devancer David Hume. Ce n'est point, dit-il, par intuition que nous acquérons la notion de cause, et cette notion ne nous parvient point d'une manière directe, immédiate, mais médiatement à l'aide de raisonnemens : or, ces raisonnemens peuvent nous abuser (2). Jérôme Hirnhaym (3) donna aussi au scepticisme une tendance supernaturaliste. Il déclama,

(1) Jos. *Glanvill*, *Scepsis scientifica*, or confessed ignorance, the way to science; in an essay of the vanity of dogmatizing and confident opinion. With a reply to the exceptions of the learned Thomas Albius. Lond. 1665, in-4. De incrementis scientiarum inde ab Aristotele ductarum. Lond. 1670. Henr. *Stubius* a publié une dissertation contre ce dernier ouvrage.

(2) Scepsis scientif., p. 142.

(3) Religieux prémontré, et docteur de théologie à Prague, mort en 1679.

Hieronymus *Hirnhaym*, De typho generis humani, sive scientiarum humanorum inani ac ventoso tumore, difficultate, labilitate, falsitate, jactantia, præsumtione, incommodis et periculis, tractatus brevis in quo etiam vera sapientia a falsa discernitur, et simplicitas mundo contempta extollitur, idiotis in solatium, doctis in cautelam conscriptus. Prag. 1676, in-4.

mais avec esprit, contre la vanité littéraire, et contre l'ignorance des savans ; il ne voit point de connaissance qui ne soit illusoire, point d'axiôme de la raison qui ne soit anéanti par la révélation. Les seuls pivots de toute connaissance certaine sont la révélation divine, la grâce surnaturelle, et une lumière intérieure donnée par Dieu. Cet écrivain fit usage de son scepticisme au profit de l'exaltation ascétique. — En général, à cette époque le scepticisme fut employé dans une intention pieuse par un certain nombre de savans catholiques, afin de ramener les protestans au giron de l'Église universelle.

PROGRÈS DE L'EMPIRISME EN ANGLETERRE ET EN FRANCE.

Sensualisme de Locke.

§ 343.

An essay concerning human understanding, in four books. London, 1690, in-fol. x ed. Lond. 1731, 2 vol. in-8. Traduct. franç. : Essai philosophique concernant l'entendement humain, où l'on montre quelle est l'étendue de nos connaissances certaines, et la manière dont nous y parvenons, traduit de l'angl. par M. *Coste*, sur la 4ᵉ édit. revue corr. et augm. par l'auteur. Amsterd. 1700, in-4, 5ᵉ édit. 1750, in-4. Trad. lat. par *Burridge* : Joh. Lockii armigeri lib. IV, de intellectu humano. Lond. 1691 et 1701, in-fol. et autres édit. Une meilleure traduction

latine est celle de Gotthilf Henri *Thiele*. Leips. 1731, in-8. Traduct. allem. par H. Engelhardt *Poleyen*, 1757, in-4. Gottlob Aug. *Tittel*. Mannheim, 1491, in-8, et *Tennemann*. Leips. 1795-1797, 3 vol. in-8.

Avant la publication de ce grand ouvrage, Locke en donna un extrait en français dans la bibliothèque universelle de Leclerc, VIII p. 49-142 : extrait d'un livre anglais qui n'est pas encore publié, intitulé : Essai philosophique concernant l'entendement humain. Du même :

Thoughts on education. Lond. 1693, et autres édit., entre autres Lond. 1732.

Posthumous Works. Lond. 1706, trad. en franç. par J. Leclerc : œuvres diverses de M. Locke. Rotterd. 1710 et Amsterd. 1732, 2 vol. in-8. Œuvres complètes : The Works of John Locke, 1714, 3 vol. in-fol., 3e édit. 1727; (Voyez aussi les articles qui se trouvent réunis dans la collection of several pieces of John Locke. Lond. 1720, in-8.)

Jean *Leclerc*, Eloge historique de feu M. Locke, en avant du tome I des œuvres diverses.

Tenneman, Dissert. sur l'Empirisme en Philosophie, spécialement dans la doctrine de Locke, au tome III de sa traduct. de l'essai (all.).

Exposition et examen du système sensualiste de Locke; dans la critique de la philosophie spéculative, par G. E. *Schulze*, t. I p. 113, t. II p. 1 (all.).

Gottlieb Gottwald *Walbst*, Dissert. (respond. J. Godof. *Schüler*) Johannis Lockii de ratione sententias excutit. Viteb. 1714. in-4.

Jean *Locke*, né en 1632, à Wrington, près Bristol,

mort en 1704, abandonna la philosophie scholastique du moment qu'il eut goûté, dans l'étude des classiques, un meilleur aliment pour son génie. Les ouvrages de Descartes donnèrent un nouvel essor à son ardeur pour les sciences; particulièrement pour la philosophie et la médecine; et bien qu'il rejetât la doctrine cartésienne sur plus d'une question, entre autres pour ce qui concerne les idées innées, cette philosophie ne laissait pas de lui plaire par ses efforts vers la clarté et la netteté des pensées. En considérant les perpétuels débats des philosophes, il se convainquit que ces querelles proviennent d'un mauvais emploi des idées et des termes du langage, et qu'il serait possible de les terminer péremptoirement au moyen d'une recherche rigoureuse sur l'entendement humain et sur l'étendue de ses connaissances. Ce travail donna naissance à son célèbre Traité. Une manière de penser pleine de réserve et de tolérance, une raison savante, lumineuse et calme dans ses discussions avec les hommes les plus habiles de son temps, assurèrent à Locke l'estime générale et des succès éclatans : il donna à la philosophie, selon l'esprit de Bacon, une direction opposée à la méthode spéculative, et tournée de préférence vers l'observation, en l'appliquant surtout aux faits de notre nature interne, et en décomposant avec soin les élémens dont ils se composent. La méthode philosophique de Locke se recommandait à divers égards par des avantages précieux, mais elle était aussi très-défectueuse, surtout en ce qu'elle s'arrêtait à la moitié du chemin,

et qu'elle éludait les grandes difficultés de la science plutôt qu'elle ne s'attachait à les résoudre par la profondeur et la solidité de son examen. Toutefois les attaques auxquelles le philosophe fut exposé furent bien moins dirigées vers ces défauts que sur quelques résultats et quelques points de vue particuliers de sa doctrine. Par ses ouvrages sur l'éducation et la tolérance, Locke rendit encore à l'humanité des services qui ne lui ont pas été contestés.

§ 344.

Le plus important des travaux de Locke fut la recherche de l'origine, de la réalité, des limites et de l'usage de notre connaissance. Il combattit l'hypothèse des idées innées, en éclairant vivement la question par l'un de ses côtés, et s'efforça de montrer dans l'expérience, par une induction qui ne pouvait être complète, l'origine de toutes nos idées. La sensibilité qui appartient aux sens extérieurs, et la réflexion, c'est-à-dire la perception des actes de notre âme (le sens intérieur), sont les deux sources premières de toutes nos pensées. De là le nom de sensualisme ou système sensible donné à la doctrine de Locke. Nos idées sont ou simples ou formées par composition : les premières sont celles de solidité, d'espace, d'étendue, de figure, de mouvement, de repos; celles de penser et de vouloir; celles de l'existence, du temps, de la durée, de la puissance,

ou faculté du plaisir et de la peine ; les secondes comprennent les idées d'accidens, de substances et de rapports. Les idées simples ont une réalité objective : l'âme les reçoit comme une table qui n'aurait encore reçu aucun caractère (*tabula rasa*), sans y ajouter rien du sien, et par le fait de la perception ; ces idées lui représentent d'une part les qualités primitives (*qualitates primarias*), l'étendue, la solidité, la figure, le nombre, la mobilité ; de l'autre, les qualités déduites (*secundarias*), la couleur, le son, l'odeur. Les idées composées sont le produit des idées simples à la suite d'une opération de l'entendement (liaison, opposition, comparaison, abstraction). L'entendement dans son travail pour former des idées composées s'attache à l'expérience, ou il la néglige, et il forme alors des notions originales et indépendantes par leur nature, comme celles qui appartiennent aux mathématiques et à la morale. — Le langage, et les erreurs auxquelles il peut donner lieu, ont fourni à Locke la matière d'excellentes observations. — Connaître, selon lui, c'est percevoir la conformité et la liaison, ou la diversité et l'opposition de certaines idées ; et cette conformité ou son contraire peut amener à quatre espèces distinctes, savoir : identité ou différence, relation, coexistence ou liaison nécessaire, et existence réelle (1). En tant que perception de cette conformité et de son contraire, la connaissance est ou immédiate ou médiate,

(1) Essai, liv. IV, c. 1, § 1—3.

d'intuition ou de démonstration ; de là les notions, intuitives et les notions rationnelles, auxquelles Locke associe en troisième lieu les notions sensibles qui sont bornées aux objets soumis à nos sens. Néanmoins ses recherches sur les limites, l'usage et l'abus de nos connaissances, sont loin d'épuiser les difficultés, et n'entrent pas assez avant dans la question ; on peut même dire qu'il avait d'avance pris son parti contre la réalité de la connaissance avant d'en avoir composé la théorie. A l'égard des principes de la pensée et de la connaissance, qui tous lui paraissent déduits, même le principe de contradiction, Locke reste absolument au-dessous du sujet. Son analyse n'atteint que le matériel et jamais le formel de la connaissance ; elle est incomplète et insuffisante, parce qu'elle s'arrête tout court, après quelques essais sur les idées les moins composées, sans rien voir au-delà. Faisant dériver toutes nos idées de l'expérience, il s'efforce de maintenir ce principe dans les applications qu'il en fait par toutes sortes de raisons plus ou moins faibles ; ainsi, lorsqu'il prétend donner à son tour une démonstration de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme, c'est sur le terrain mouvant de l'empirisme qu'il s'efforce de construire une métaphysique.

§ 345.

Locke se proposait de délivrer la philosophie de la vaine manie des disputes et de l'esprit de subtilité : malheureusement, par la méthode facile

et commode qu'il introduisit, il affaiblit les habitudes sévères d'une étude laborieuse et approfondie : tout en donnant une sorte de popularité aux recherches métaphysiques, il favorisa l'esprit d'indifférence relativement à leurs résultats, et ouvrit un facile accès au matérialisme et au scepticisme. En morale, il prit son point de départ dans des principes empiriques, et dans le besoin du bonheur (1). Il compensa d'ailleurs ces défauts, et d'autres encore, par les progrès qu'il fit faire à l'étude psychologique, et à la science des faits de l'expérience ; par une foule d'excellens préceptes pour la méthode, par des aperçus de détails souvent précieux et féconds, et des recherches entièrement neuves sur des points qui avaient été négligés jusqu'à lui. Sa philosophie devint popu-

(1) Sur les défauts de l'empirisme de Locke, voyez lord Shaftesbury. Letters written by a nobleman to a young man at the university. London, 1716.

L'anti-scepticisme, ou remarques sur chaque chapitre de l'Essai de M. Locke, par Henry *Lee;* et : Essai d'une Théorie du Monde idéal, par John *Norris*. Lond. 1704, in-8. Ces deux ouvrages, dirigés contre Locke, ont assez peu d'importance. On fit plus d'attention à celui-ci : The procedure extent and limits of human understanding (par l'évêque *Brown*), 11e édit. Lond. 1729, in-8; continué sous le titre : Things divine and supernatural conceivied by analogy with things natural and human, etc. Lond. 1733. (C'est contre la première partie que *Berkeley* composa son Alciphron or the minute philosopher). Enfin : Two dissertations concerning sense and imagination with an essay on consciousness. Lond. 1728, in-8.

laire en Angleterre, en France, dans les Pays-Bas où J. *Le Clerc* (1) et *S'Gravesande* s'attachèrent à ses principes; de là elle passa en Allemagne où elle prit faveur de plus en plus. Un grand nombre d'esprits distingués suivirent Locke dans les voies qu'il avait ouvertes, et développèrent les conséquences de l'empirisme plus ou moins prochaines, plus ou moins éloignées, dont les principales furent : l'hypothèse d'un sens spécial approprié à la vérité en matière de spéculation et de morale (Reid, Beattie, Rüdiger); une tentative pour établir et motiver la réalité objective de la connaissance (Condillac, Bonnet, d'Alembert, Condorcet); l'analyse des facultés de l'âme (Hartley, Condillac, Bonnet); le développement de diverses règles excellentes pour la recherche de la vérité (S'Gravesande, Tschirnhausen); une fausse manière de considérer la métaphysique comme se réduisant à la réflexion logique sur des faits donnés (Condillac); la propagation du matérialisme et de l'athéisme (La Métrie; système de la nature; Priestley); enfin la morale convertie en un calcul d'intérêt (La Rochefoucauld, Helvétius).

(1) Clericus, né à Genève en 1657, mort en 1736.

Joh. *Clerici* Opera philosophica. Amst. 1692 et 1693. Œuvres complètes, 1710, IV vol. in-4, et 1722. Voyez § 351.

II. *Isaac Newton.*

§ 346.

Œuvres : naturalis philosophiæ principia mathematica. Lond. 1687, in-4. Augmenté, 1713. Edid. Lesueur et F. Jaquier. Genève, 1760, 3 vol. in-4.

Treatise of Optik, etc. Lond. 1704, in-4. Optice lat. reddita a Samuele Clarke. Lausann. 1711, in-4.

Opera, comment. illustr. Sam. Horsley. Lond. 1779, 5 vol. in-4.

A view of Newton's philosophy by Henry *Pemberton.* Lond. 1726, in-4

Guill. Jac. *S'gravesande*, Physices elementa mathematica experimentis confirmata; s. introductio ad philosophiam newtonianam. Lugd. B. 1720, 2 vol. in-4.

Voltaire, Élémens de la philosophie de Newton, mis à la portée de tout le monde. Amst. 1738, et : La métaphysique de Newton, ou parallèle des sentimens de Newton et de Leibnitz. *Ib.* 1740, in-8. Comparaison de la métaphysique de Leibnitz et de Newton, etc.; opposés à M. de Voltaire par L. M. *Kahle.* Goetting. 1740, in-8 (all.).

Maclaurin, Exposition des découvertes philosophiques de Newton, 1748. Trad. lat. par Gr. Falck. Vienne, 1761, in-4.

La direction expérimentale déjà dominante en Angleterre, le devint plus encore par l'influence d'Isaac Newton (1). Doué d'un coup-d'œil pratique, rapide

(1) Né à Cambridge en 1642, mort professeur de mathématiques dans cette même ville en 1727.

et pénétrant, ce grand homme, qui a fait époque dans l'histoire de la physique, dirigea les esprits par sa doctrine et son exemple vers la route de l'observation, route qui le conduisit aux grandes découvertes dont les sciences lui sont redevables (la théorie des couleurs, la loi de la gravitation); et non-seulement il était ennemi des hypothèses, mais il allait encore jusqu'à vouloir prémunir la physique contre le contact de la métaphysique. Cela ne l'empêcha pas toutefois de présenter en forme d'hypothèses quelques vues particulières sur la métaphysique (celle-ci par exemple que l'espace infini, dans lequel se meuvent les corps célestes, pourrait être le sensorium de Dieu); il présupposa dans les corps diverses propriétés, entre autres la pesanteur des atomes, et il osa même penser que quand la philosophie de la nature (*naturalis philosophia*) aura accompli sa carrière expérimentale, elle pourra contribuer aussi à étendre et à perfectionner la philosophie morale, attendu que la connaissance de la cause première et de ses rapports avec nous peut agrandir nos idées relativement à nos devoirs envers elle (1).

(1) Optic. lib. III, qu. 31, p. 330.

III. *École anglaise de philosophie morale, et réaction contre l'empirisme de Locke.*

§ 347.

Il parut en Angleterre une série de philosophes qui s'efforcèrent d'établir et de développer les vérités fondamentales de la morale indépendamment de la religion révélée, et qui, dans ce but, employèrent la méthode d'observation de Bacon. Ils cherchèrent le principe des idées et des sentimens moraux non dans la raison, qu'ils considéraient comme une faculté purement réflexive et spéculative, mais plutôt dans un sens particulier, le sens moral, attendu que c'est par les sens en général que l'objectif, le réel nous est connu. Quelque peu satisfaisante que fût, sous un certain rapport, cette hypothèse, elle ne laissa pas de servir à faire concevoir et envisager les faits de la conscience morale avec plus de pénétration et de délicatesse. Le désir de réfuter la doctrine de Hobbes (§ 327), qui avait fondé le droit et tous nos devoirs moraux sur un principe d'intérêt personnel, et le soupçon d'une contradiction contenue dans cette doctrine, suggérèrent d'abord à Richard *Cumberland* (1) l'idée d'attribuer un autre principe aux actes moraux, savoir la bienveillance morale envers tous les hommes et envers

(1) Né en 1632, mort en 1719.

Dieu, et il tâcha de faire voir, par le raisonnement, dans ce principe celui de tous nos devoirs et de notre félicité la plus parfaite (1). Ces nouvelles vues furent portées plus loin par un personnage illustre, mais d'une santé trop faible pour suffire à ses travaux, Antoine Ashley Cooper, comte de *Shaftesbury* (2), qui, bien qu'ami de Locke, avait aperçu, par un coup-d'œil plein de pénétration, tout ce que l'empirisme présentait d'inconvéniens par ses conséquences. Il fit consister la vertu dans l'harmonie des penchans sociaux et personnels, et dans une satisfaction intérieure qui accompagne l'exercice des actes désintéressés, et à laquelle le bonheur individuel est inséparablement attaché (3). L'ingénieux Will. *Wollaston* (4) posa ce principe : Toute action exprimant une proposition

---

(1) Richard *Cumberland*, De legibus naturæ disquisitio philosophica, in qua, etc., elementa philosophiæ hobbesianæ cum moralis tum civilis considerantur et refutantur. Lond. 1672, in-4. Trad. franç. avec des remarques de Barbeyrac. Amsterd. 1744, in-4.

(2) Né à Londres en 1671, mort à Naples en 1713.

(3) *Schaftesbury*, Characteristics of man. Lond. 1733, III vol. in-12; et aut. édit. trad. allem. Leips. 1768. Œuvr. philos. (*id.*). Leips. 1776—1779, III vol. in-8. An inquiry concerning virtue and merit, 1699. En allem. : Essai sur le Mérite et la vertu, refondu d'après Diderot. Voyez § 375; trad. du français. Leips. 1780, in-8; enfin, the Moralists.

Mémoires pour servir à la vie d'Antoine Ashley, comte de Shaftesbury, tirés des papiers de feu M. Locke, et rédigé

vraie, est une bonne action ; et il considéra ainsi la vérité comme le bien suprême pour l'homme, et comme la source de la pure morale.

§ 348.

Les conséquences qui, en Angleterre, sortirent de l'empirisme de Locke, et qui y prirent un développement rapide, dans le sens du scepticisme, de l'athéisme, du matérialisme et de l'irréligion (1),

---

par Jean Leclerc, dans le tome II des Œuvres diverses de M. Locke.

(4) Né en 1659, mort en 1724.

W. *Wollaston*, The Religion of nature delineated. Lond. 1724—1726—1738. En français : Ebauche de la Religion naturelle, etc. La Haye 1726, in-4. Voyez aussi en opposition à cet ouvrage :

Examination of the notion of moral good and evil advanced in a late book intitled : The Religion of nature delineated, by John Clarke. Lond. 1725, in-8.

J. M. *Drechsler*, Sur la philosophie morale de Wollaston. Erl. 1801, II^e^ édit. Erl. 1802, in-8.

(1) Ici se placent les débats entre le médecin William *Coward*, auteur de plusieurs écrits contre l'immatérialité de l'âme (de 1702 à 1707), et ses adversaires J. *Turner*, J. *Brughton*, etc. ; il faut y joindre les querelles suscitées par l'opinion de H. *Dodwell*, qui s'était déclaré pour la nature mortelle de l'âme.

engagèrent le ministre Samuel *Clarke* (1), le plus célèbre des philosophes anglais, après Locke et Newton, à entrer dans la lice, et à combattre de toutes ses forces les nouvelles doctrines (2). Admet-

(1) Né à Norwich en 1675; disciple de Newton; mort en 1729.

(2) Il prétendit déduire l'immortalité de l'âme humaine de l'idée d'un être immatériel, contre l'opinion de Dodwell (ci-dessus note 1) : A letter to Mr. Dodwell wherein all the arguments in his epistolary discourse against the immortality of soul are particularly answered, etc. Lond. 1706, in-8. Le célèbre esprit-fort (*freethinker*) Ant. *Collins* (pupille de Locke, né à Heston en 1676, mort en 1729), montra le côté faible de cette démonstration : Letter of the learned Mr. H. Dodwell containing some remarks on a pretended demonstration of the immateriality and natural immortaly of the soul in Mr. Clarke's answer to his late epistolary discourse. Lond. 1708, in-8. De là plusieurs écrits polémiques échangés entre Clarke et Collins ; on les trouve traduits en français dans l'Encyclopédie méthodique, philos. ancienne et moderne, t. 1, p. II, p. 796. On trouve dans le recueil que nous indiquons au § 354, les traités polémiques relatifs au libre arbitre : philosophical inquiry concerning human liberty. Lond. 1715, et avec supplémens 1717, in-8, etc. La théologie naturelle de Clarke est renfermée dans ses sermons traduits en plusieurs langues, qu'il publia sous ce titre : A demonstration of the Being and attributes of God. Lond. 1705 et 1706. II vol. in-8. Et Verity and certitude of natural and revealed religion. Lond. 1705. Le même recueil contient aussi les ouvrages de Clarke concernant son débat avec Leibnitz sur l'espace et le temps, et le principe de la raison suffisante (voyez le recueil de Polz indiqué au § 38, II, *c.*).—The Works of Sam. Clarke. Lond.

tant un accord nécessaire entre la religion révélée et la raison même, Clarke s'efforça de démontrer, d'une manière nouvelle, l'existence de Dieu; il déclara Dieu le sujet (*substratum*) de l'espace et du temps infinis, qui ne sont que ses accidens; il fit dériver la liberté morale de principes insuffisans, et ramena l'essence du bien moral à la notion de convenance, telle que l'entendement nous la fournit (1). D'un autre côté, le scepticisme de Bayle engagea l'évêque de Dublin, William *King* (2), à donner une théodicée avant Leibnitz, et Jean *Clarke* (frère de Samuel) à reproduire l'ouvrage de King, avec des développe-

---

1738—42. IV vol. in-fol. — Hoadley a composé la Vie de Clarke; on la trouve aussi en avant de la traduction allemande des Traités de Cl. sur l'existence et les attributs de Dieu. Brunswick, 1756, in-8.

(1) Sam. *Clarke*, Discourse concerning the unchangeable obligations of natural religion. Lond. 1708.—En opposition à cet ouvrage : The foundation of morality in theory and practice considered in an examination of Dr. Sam. Clarke's opinion concerning the original of moral obligation; as also of the notion of virtue advanced in a late book entitled : An inquiry into the original of our ideas of beauty and virtue by John *Clarke*. York (sans date).

(2) De origine mali authore Guilielmo *King*, etc. Lond. 1702, in-8. Brême, 1704, in-8; traduit ensuite en anglais. Leibnitz a plusieurs fois en vue cet ouvrage dans sa Théodicée, et Bayle l'a combattu dans sa Réponse aux questions d'un provincial.

mens plus précis, dans lesquels il ne laisse pas de faire reposer la vertu sur le principe de l'amour de soi (1). Les naturalistes, Jean *Ray* (2) et William *Derham* (3) prirent part à cette discussion par des ouvrages physico-théologiques. *Collier* (4) et George *Berkeley* (5) choisirent une route directement opposée. Le second, surtout, penseur judicieux et profond, animé d'un vrai zèle pour la

---

(1) An inquiry into the cause and origin of Evil, etc. Lond. 1720—21, II vol. in-8.

(2) John *Ray* ou *Wray*, né en 1628, mort en 1705.

Three physico-theological discourses. Lond. 1721, in-8; et: The wisdom of god in the works of création, VI édit. Lond. 1714. Trad. en français : L'Existence et la Sagesse de Dieu. Utrecht, 1714, in-8.

(3) Mort en 1735.

Will. *Derham's*, Physico-theology, etc. Lond. 1713, in-8, et autres édit. — Astro-theology, etc. Lond. 1714, et autres édit. Ces deux ouvrages ont été traduits en plusieurs langues.

(4) *Clavis universalis* or a new inquiry after being a demonstration of the non-existence or impossibility—by *Collier*. Lond. 1713, in-8.

(5) Né à Kilkrin, en Irlande, en 1684, évêque de Cloyne en 1734, mort en 1753.

Treatise on the principles of human Knowledge. Lond. 1710, in-8, II^e éd., 1725. Three dialogues between Hylas and Philonous. Lond. 1713, in-8. Alciphron or the minute philosopher. Lond. 1732, in-8; traduct. franç. La Haye, 1734, II vol. in-8. Theory of vision. Lond. 1709, in-8. The Works, Lond. 1784, II vol. in-4. On y trouve la vie

dignité de l'espèce humaine, et digne lui-même de respect par la moralité de son caractère, fut vivement frappé des inconvéniens que présentait la doctrine dominante de l'empirisme dans ses conséquences. Par-là il fut conduit à penser que le principe de toutes ces aberrations était la croyance chimérique à la réalité d'un monde corporel, et il vit dans l'idéalisme l'unique route à suivre, le seul vrai système de connaissance. C'est avec une sagacité peu commune que Berkeley fait voir les difficultés de l'expérience extérieure, l'obscurité de l'idée d'une substance étendue, soutenant que par les sens nous ne percevons autre chose que des qualités sensibles, nullement l'existence ni la substantialité d'aucun objet sensible, et qu'admettre un monde corporel distinct et indépendant de nos sensations, c'est se créer une pure chimère. En conséquence, il n'existe, selon lui, que des esprits: l'homme ne perçoit rien autre chose que ses idées: mais il ne les produit point lui-même; leur multi-

---

de l'auteur, par Arbuthnot, probablement la même qui parut séparément : An account of the life of G. Berkeley. Lond 1776, in-8. Collection des principaux écrivains qui nient la réalité de leur propre corps et du monde matériel tout entier, contenant les dialogues de Berkeley entre Hylas et Philonous, et la clé universelle de Collier, avec des notes qui servent à la réfutation du texte, et un supplément dans lequel on démontre la réalité des corps, par J. Christ. *Eschenbach*. Rost. 1756, in-8 (all.).

tude et leur variété, l'ordre et la proportion qui règnent entre elles, et qui repoussent toute idée d'arbitraire, attestent qu'elles sont communiquées à l'âme humaine par un esprit doué de perfections infinies. Néanmoins, en vertu de la liberté absolue qui lui est aussi donnée, l'homme est par lui-même l'auteur de ses erreurs et de ses mauvaises actions. C'est ainsi que Berkeley et Collier (dont l'ouvrage n'a pas acquis autant de célébrité que les élégans dialogues de l'évêque de Cloyne), dominés par la nécessité de sauver l'ordre moral, se flattèrent d'avoir démontré l'idéalisme auquel Malebranche avait préparé la voie, et d'avoir sapé ainsi dans leurs fondemens le scepticisme et l'athéisme. Cependant leur doctrine n'eut point sur la philosophie anglaise une influence très-puissante. On a aussi de Berkeley des recherches intéressantes sur l'opération de la vision.

§ 349.

Le système des dispositions bienveillantes (voy. § 347) dût à Hutcheson son développement le plus complet. François *Hutcheson* (1), que l'on consi-

(1) Né en Irlande en 1694, professeur à Glascow en 1729, mort en 1747.

Francis *Hutcheson*, Inquiry into the original of our ideas of beauty and virtue. Lond. 1720; et autres éd. in-8, trad. franç. Amsterd. 1749. Essay on the nature and quiding of passions

dère comme le fondateur de l'école morale écossaise, fit ressortir plus vivement encore que les précédens l'opposition de l'amour de soi et de la moralité. Selon lui, la bonté morale n'appartient qu'aux penchans bienveillans et aux actions désintéressées qui en découlent. Cette bonté est indépendante de l'utilité et du bien-être personnel, des jouissances sympathiques et morales, de la vérité et de la raison spéculative, et de la volonté divine; elle ne peut donc appartenir qu'à un sentiment ou instinct moral, dont les caractères sont la noblesse et l'autorité impérative, et dont la destination est de maintenir dans l'ordre toutes les forces et les déterminations de la volonté humaine, enfin de terminer le conflit entre nos affections intéressées et désintéressées. De ce principe Hutcheson déduisit tout le système des droits et des devoirs. Ses recherches ont en outre beaucoup contribué aux progrès de l'Æsthétique.

§ 350.

IV. *Philosophes moralistes français.*

En France, la philosophie morale suivit presque

---

and affections with illustrations on the moral sense. Lond. 1728, IV^e^ éd., 1756, in-8. System of moral philosophy in three books, etc., to which is prefixed some account of the life, writings and character of the author by Will. *Leechmann*. Lond. 1755, II vol. in-4.

la même marche. Après les efforts tentés par les Jésuites pour rendre plus agréable, au moyen de maximes relâchées, la morale qu'ils voulaient faire servir d'auxiliaire à leur influence, efforts qui n'aboutirent qu'à ruiner leur considération (1), de célèbres écrivains attachés à Port-Royal ou à l'Oratoire, *Arnauld*, *Pascal*, *Nicole*, *Malebranche* (voy. § 337), afin de combattre le funeste effet de leurs doctrines, développèrent une morale sévère, mais souvent mystique et enthousiaste, qui ne pouvait soutenir long-temps son premier succès. Le duc François de La Rochefoucauld (2) esquissa un tableau de l'âme humaine prise dans le point de vue réel, et qu'il représenta comme dirigée et dominée par l'amour-propre; la partie corrompue des classes supérieures puisa dans ses maximes une morale commode. Bernard de *Mandeville* (3) alla jusqu'à soutenir que toute vertu est un produit artificiel de la politique et de la vanité, et que le vice chez les individus tourne au profit de la communauté sociale, doctrine qui dé-

(1) Voyez la Morale des Jésuites, etc. Mons, 1669, in-8.

(2) Né en 1612, mort en 1680.

Réflexions ou Sentences et Maximes morales de M. de La Rochefoucauld, Paris, 1690, in-12. Amsterd. 1705, in-12. Avec des remarques par Amelot de la Houssaye. Paris, 1714; et autres édit. Maximes et Œuvres complètes. Paris, 1797, 11 vol. in-8.

(3) Il était Hollandais, mais d'origine française, et vécut à Londres, où il exerçait la médecine. Né en 1670 à Dordrecht, il mourut en 1733.

truisit toute distinction fondamentale entre le bien et le mal, le juste et l'injuste (1).

V. *Sceptiques de cette époque.*

§ 351.

Le scepticisme avait servi à Nicole (§ 337) et à Bossuet (2), ainsi qu'à beaucoup d'autres écrivains, comme un moyen pour ramener les protestans à

---

(1) Voyez sa fameuse fable des Abeilles, qu'il fit paraître en 1706 : The grumbling hive, or Knaves turned honest; huit ans après il donna, avec d'amples éclaircissemens : The fable of the Bees or private vices made public benefits. Lond. 1714. Il composa, pour défendre sa doctrine, six dialogues, qui forment le second volume de l'ouvrage entier dans l'édition de 1728 et les suivantes. En outre : Inquiry into the origin of moral virtue, VI edit. 1732, II vol. in-8; traduct. franç. Lond. (Amsterd.) 1740, IV vol. in-8. L'Alciphron de Berkeley (voyez § 348) est surtout dirigé contre lui. Lond. 1732, in-8. Beaucoup d'autres écrivirent aussi contre lui, entre autres Will. *Law* : Remarks upon a book : the fable, etc., in a letter to the author. Lond. 1724, II^e^ édit. 1725; et (*Bluet*) Inquiry whether a general practice of virtue tends to the wealth or poverty, benefits or disadvantage of a people, etc. Lond. 1725, in-8.

Mandeville. Free thoughts on religion, the church, government, etc. Lond. 1720, trad. franç. : Pensées libres sur la Religion. Amsterd. 1723. *Id.* 1729, trad. par van Effen. 1738.

(2) Évêque de Meaux, né en 1617, mort en 1704.

l'église catholique, et relever l'importance de l'autorité ecclésiastique, en insistant sur les incertitudes de la raison (1). Bientôt parurent trois hommes qui le professèrent pour lui-même avec un esprit d'examen libre et dégagé de toute prévention. L'évêque Pierre-Daniel *Huet* (2), l'un des premiers savans de son temps, embrassa dans ses études tout le cercle des connaissances humaines; mais comme il cherchait moins en lui-même que dans les autres ses motifs de conviction, il lui arriva de quitter la philosophie cartésienne pour celle d'Aristote, ensuite cette dernière pour celle de Platon; ne voyant dans aucune de quoi le satisfaire, et trouvant la doctrine de Gassendi contraire à la foi religieuse, il se tourna vers le scepticisme. Dans son dernier

---

(1) Franc. *Turretini* Pyrrhonismus pontificius. Lugd. Bat. 1692.

(2) Né à Caen en 1630, mort en 1721.

Petri Dan. *Huetii* Commentarius de rebus ad eum pertinentibus. Hag. Com. 1718, in-12.

Demonstratio evangelica. Amstel. 1679, in-8, 1680, in-8.

Censura philosophiæ cartesianæ, et autres ouvrages. Voyez ci-dessus § 333.

Questiones Alnetanæ de concordia rationis et fidei. Cadom. 1690, in-4. Lips. 1693—1719, in-4.

Traité de la faiblesse de l'esprit humain. Amst. 1723. in-12. En opposition à cet ouvrage : Ant. *Muratori*. Trattato della forza dell' intendimento umano, ossia il Pirronismo confutato. Venet. 1745, III^e^ édit. 1756, in-8.

ouvrage, il professa ouvertement le scepticisme: sans doute, dit-il, il y a une vérité dans les choses, mais Dieu seul est capable de la connaître; pour arriver à cette vérité, l'esprit humain a trop d'obstacles à combattre, et il ne peut jamais être assuré que sa connaissance corresponde réellement aux choses mêmes qui en sont l'objet. La foi seule peut donner la certitude, et la foi est placée hors des atteintes du scepticisme, parce qu'elle ne vient point de la raison, mais d'une influence surnaturelle de Dieu, et qu'elle se fonde sur une vérité certaine en soi, et directement révélée. Pierre *Bayle* (1), par ses attaques ingénieuses et fortes contre la philosophie dogmatique, sut mieux contribuer à amener la philosophie sur la voie de la vraie science, quoique chez lui la conviction de la possibilité d'une philosophie ne paraisse pas avoir pris des racines aussi profondes que chez Glanville, dont nous avons

---

(1) Pierre *Bayle*, Pensées sur les comètes, 1681. Amsterd. 1722—1726, IV vol. in-8.

Dictionnaire historique et critique.

Réponses aux questions d'un provincial. Rotterd. 1704, V vol. in-8. — Lettres, Rotterd. 1712. Amsterd. 1729, in-8. Œuvres diverses. La Haye, 1725—1731, IV vol. in-fol.

Des Maizeaux, La vie de P. Bayle. Amsterd. 1730, in-12. La Haye, 1732, II vol. in-12; et en avant du Dictionn. édit. d'Amsterd. 1730 et 1740, et Bâle, 1741.

C. M. *Pfaffii* Dissertationes anti-Bælianæ tres. Tubing. 1719, in-4.

parlé ci-dessus (§ 342). Doué d'un caractère honorable, Bayle joignait, à l'immense instruction qu'il avait acquise, une intelligence vive et pénétrante, un talent critique plein de vigueur et de justesse, sans posséder précisément l'esprit des profondes recherches philosophiques. Ces dispositions favorisées par de vastes lectures, entre autres par celle de Plutarque et de Montaigne, fortifiées par l'étude des systèmes philosophiques et des questions religieuses qui retentissaient de toutes parts à l'époque où il vivait, se développèrent chez lui en une manière de penser sceptique, et sous une forme de critique historique telles qu'on ne les avait point vues encore. Né à Carlat, dans le comté de Foix, en 1647, il obtint, après bien des aventures, une chaire à Sedan, et plus tard à Rotterdam; il fut, malgré lui, engagé dans bien des querelles, et mourut, en 1706, au sein d'une heureuse indépendance. Ce fut un ami ferme et sincère de la vérité; il sut combattre les préjugés, les erreurs, les folies, surtout les superstitions et l'intolérance, avec les armes du raisonnement, de l'érudition, et d'une gaîté spirituelle. Il s'était d'abord attaché à la philosophie cartésienne; mais en la comparant avec les autres systèmes, et en se familiarisant de plus en plus avec les raisonnemens sceptiques, il conçut une certaine méfiance contre la possibilité de la connaissance. Il s'était convaincu que si la raison est assez forte pour reconnaître l'erreur, elle est trop faible pour atteindre d'elle-même la vérité sans aucun secours étranger; qu'enfin elle ne

Philosophie en Allemagne.

§ 352.

Pufendorf.

Au milieu du XVII^e^ siècle, la philosophie acquit en Allemagne des forces nouvelles. Ce progrès se manifesta d'abord dans une matière spéciale et bornée, grâce à Samuel baron de *Pufendorf*, lequel donna au droit naturel une forme scientifique. Il naquit en 1632, à Floehe près Chemnitz, étudia la philosophie de Descartes à Jena, devint, en 1661, professeur de droit naturel et de droit des gens à Heidelberg, puis à Lund, et mourut historiographe de la maison de Brandebourg, à Berlin, en 1694. Il se proposa de concilier les opinions de Grotius et de Hobbes, et traita le droit naturel comme une science toute rationnelle des droits et des devoirs, indépendante des dogmes de la révélation ainsi que du droit positif. Cette manière d'envisager son sujet lui attira de nombreuses querelles de la part des philosophes de l'école théologique, entre autres Valent. Alberti et Joachim Zentgrave. Ce fut lui qui le premier mit en crédit le principe de sociabilité, invoqué d'abord par Grotius. L'homme, en vertu de l'amour de soi et du besoin qu'il a d'être assisté, est porté naturellement à rechercher ses semblables pour en être secouru; mais aussi, par le vice de sa nature

corrompue (état de nature selon Hobbes), par la diversité de ses désirs, le manque de moyens suffisans pour les satisfaire, et l'instabilité de son humeur, l'homme n'a pas moins de penchant à nuire aux autres. De là résulte, par le principe même de l'amour de soi, la loi naturelle de sociabilité, loi qui nous prescrit de travailler autant qu'il est en nous à la formation et à l'entretien des liens sociaux, et qui tient sa sanction de Dieu même comme créateur de l'homme, et, à ce titre, auteur de toutes ses lois. De cette source, Pufendorf fait découler tous les devoirs, soit moraux soit juridiques, c'est-à-dire relatifs à la justice positive. Il n'arrive pas à la distinction du droit naturel et de la morale; il a recours encore, sur bien des points, à la morale positive du christianisme; néanmoins il faut reconnaître qu'il a posé les bases de la philosophie pratique universelle. Les nombreuses disputes où il fut engagé, particulièrement avec Alberti (§ 324), ont été de peu de profit pour la science. D'un autre côté, les commentateurs ne lui ont pas manqué non plus que les adversaires.

Sam. *Pufendorf*, Elementa jurisprudentiæ universalis. Hag. Com. 1660. Jen. in-8.

De jure naturæ et gentium, libb. VIII. Lund. 1672. Francof. 1684, in-4, cum notis *Hertii*, *Barbeyraci* et *Mascovii*, Francof. et Lips. 1744, 1749. II vol. in-4, et autres édit. Traduit en français par Jean *Barbeyrac*. Amsterd. 1706, IV^e^ édit. Bâle, 1732, II vol. in-4. Pufen-

dorf a donné de ce livre, qui est son principal ouvrage, un extrait intitulé : De officio hominis et civis, libb. II. Lund. 1673, in-8, et aut. édit. cum notis variorum. Lugd. Bat. 1769, II vol. in-8, trad. en franç. par Barbeyrac. Amsterd. 1707, et aut. éd.—Eris scandica. Francof. 1686. —Sur le droit naturel de Pufendorf, voyez Leibnitz (cf. § 358, note 1).

I. *Leibnitz.*

§ 353.

Fontenelle, Éloge de M. de Leibnitz, dans l'histoire de l'acad. roy. des sciences de Paris, 1716. La partie biographique est faite sur la notice communiquée par J. Ge. d'Eccard, notice qui a été publiée sur l'original par M. de *Murr* dans le journal de l'histoire des arts et de la bibliographie universelle, t. VII. Nüremberg, (all.).

Bailly, Éloge de M. de Leibnitz, qui a remporté le prix de l'académie de Berlin, 1769, in-4.

Vie et catalogue des ouvrages de M. de Leibnitz dans le plan développé d'une histoire complète de la philosophie de Leibnitz, par *Ludovici*. Leips. 1737 (all.).

Lamprecht, Vie de M. de Leibnitz. Berlin, 1740, in-8 (all.).

Histoire de M. de L. traduite du français de M. *de Jaucourt*. Leips. 1757, in-8.

Kœstner, Éloge de L. Altenb. 1769, in-4 (all.)

Mich. *Hissmann*, Essai sur la vie du baron de Leibnitz. Münster, 1785, in-8.

On trouve une vie du baron de L. par L. *Rehberg*, dans le Magasin hanovrien, 1787, 25ᵉ année (all.); une autre

dans les vies et portraits d'illustres Allemands, par *Klein*, 1re (all.); et une troisième dans le Panthéon allemand (par *Eberhard*).

Godefroi-Guillaume *Leibnitz* embrassa le domaine tout entier de la philosophie, et lui imprima, en Allemagne, un grand et nouveau mouvement. Tout ce qui mérite d'occuper la pensée était du ressort de ce génie vaste et original, surtout les mathématiques et la philosophie; aucune branche des connaissances humaines ne lui était étrangère; dans toutes, soit pour les rectifier, soit pour les étendre, il a prouvé par des tentatives ou des découvertes la puissance de son investigation philosophique. Il créa en Allemagne une école qui se distingua par la solidité des principes et l'esprit systématique; école qui a définitivement renversé la scholastique, et dont l'influence s'est fait sentir utilement dans les autres sciences. Leibnitz posa les fondemens de ce grand édifice par ses travaux et par son exemple, par la comparaison et la combinaison des systèmes philosophiques connus jusqu'à lui, son érudition supérieure, la libéralité de ses habitudes philosophiques et cette haute indulgence qui savait découvrir toujours quelque bon côté, quelque matière à d'utiles recherches jusque dans les opinions les plus dédaignées des écoles les plus obscures; par le sentiment de l'harmonie qu'il portait dans tous les sujets, par cette multitude d'aperçus, d'idées, de conjectures, d'hypothèses qui jaillissaient comme des étincelles de son

génie éminemment inventif, mais dont il laissa à des mains étrangères le soin de former le lien ou de retravailler les détails. Il naquit le 21 juin 1646, à Leipsick, où son père était professeur de morale. Il étudia la philosophie sous Jacq. Thomasius (né en 1622, mort en 1684), s'adonna en même temps aux mathématiques et à la science du droit; lut les classiques dans leur langue originale, surtout Platon et Aristote, dont il se proposa de bonne heure de rapprocher les doctrines. Le développement de son esprit, en mille sens divers, fut secondé par une lecture et une correspondance immenses, par les succès qu'il obtint de bonne heure, par ses voyages, particulièrement à Paris et à Londres, enfin par ses liaisons avec les savans, les hommes d'État et les princes les plus illustres de son temps. Il mourut le 14 novembre 1716, à Hanovre, conseiller privé du Hanovre et administrateur de la bibliothèque. La même vénération qu'inspira ce grand homme à ses contemporains lui est assurée dans la postérité la plus reculée, et vient d'être encore attestée récemment par un monument érigé en son honneur.

§ 354.

Œuvres : Premiers traités philosophiques de *Leibnitz* dans les Acta eruditorum depuis 1684, et dans le Journal des Savans depuis 1691.

Gottfr. W. *Leibnitii* Opera, studio Lud. *Dutens*. Genev. 1768, VI vol. in-4. A ce recueil il faut joindre :

Œuvres philosophiques de feu M. Leibnitz, publiées par M. Rud. Erich *Raspe*, avec une préface de M. Kœstner. Amsterd. et Leips. 1765, in-4. L'édition allemande de cette collection renferme des remarques et additions par J. H. F. *Ulrich*. Halle, 1778—1780, II vol. in-8.

G. W. de L. Essai de Théodicée sur la bonté de Dieu, la liberté de l'homme et l'origine du mal. Amsterd. 1710, in 8, 1712-14-20-48, traduct. latine. Colon. 1716, in-8. Francf. 1719, II vol. in-8. Leibnitii tentamina Theodiceæ de bonitate Dei, libertate hominis et origine mali. Versionis novæ editio altera cum præf. Aug. Fr. *Boeckhii*. Tubing. 1771, II vol. in-8. Plusieurs édit. en allemand.

Doctrine de L. sur la Monadologie, sur Dieu, son existence, ses attributs, et sur l'âme humaine, trad. du franç. par J. H. *Koehler*. Francf. 1720, in-8. nouv. édit. par J. C. *Huth*. Francf. 1740, in-8.

Ejusd. Principia more geometrico demonstrata cum excerptis et epistolis philosophi et scholiis quibusdam ex historia philosophica, auctore Mich. Gottl. Hanschio. Francof. et Lips. 1728, in-4.

A collection of papers, which, passed between the late learned Mr. Leibnitz and Dr. Clarke, in the years 1715 and 1716, relating to the principles of natural philosophy and religion, by Samuel Clarke. London, 1717, in-8.

Recueil de diverses pièces sur la philosophie, la Religion, etc., par MM. Leibnitz, Clarke, Newton (publ. par Desmaizeaux. Amsterd. 1719, II^e édit. 1740, II vol. in-8. Trad. en allem. avec une préface de *Wolf*, par J. H. *Kœhler*. Francf. 1720, in-8.

Comparaison de la métaphysique de Leibnitz et de Newton (cf. § 346, indic. bibliogr.) par L. Mart. *Kahle*,

Goetting. 1741. Trad. franç. La Haye, 1747, in-8. *Béguelin*. Essai d'une conciliation de la métaphysique de Leibnitz avec la physique de Newton, dans les mémoires de l'acad. de Berlin, 1756. En all. dans le magazin de Hissmann, t. v.

Leibnitii Otium Hanoveranum, sive Miscellanea. G. W. Leibnitii ed. Joach. Fr. *Feller*. Lips. 1718, in-8, et : Monumenta varia inedita (deuxième recueil). Lips. 1724, in-4. — Epistolæ ad diversos, ed. Chr. *Korthold*. Lips. 1734-1742, IV vol. in-8.

Commercium epistolicum Leibnitianum, ed. Jo. Dan. *Gruber*. Hanov. et Gotting. 1745, II vol. in-8.

Commercii epistolici Leibnitiani typis nondum evulgati selecta specimina, ed. Joh. Ge. H. *Feder*. Hannov. 1805, in-8.

Leibnitz fut amené à son système philosophique par une comparaison approfondie des plus célèbres systèmes philosophiques mis en rapport avec les besoins de son époque, par une imagination fertile en hypothèses ingénieuses et pleines de sens, ainsi qu'en moyens de réformation et de conciliation, enfin par ses grandes connaissances mathématiques. Son but était de refaire la philosophie de telle sorte qu'elle pût se vanter d'une précision analogue à celle des mathématiques, et mettre un terme à toutes les disputes de ses diverses écoles ainsi qu'à celles de la théologie, en s'emparant elle-même de ce terrain (1).

(1) Discours de la conformité de la foi avec la raison, dans la Théodicée.

Il songea donc principalement à perfectionner la méthode, et à établir quelques principes positifs, dans l'espérance de pouvoir éloigner les causes de dissidence entre les sectes opposées. En somme il pensait que la philosophie doit être traitée comme les mathématiques; à ce titre, il était pour la méthode démonstrative et pour le système du rationalisme, tel que Platon et Descartes l'avaient conçu. Sous ce rapport il faisait cas aussi de la scholastique. Il existe, dit-il, non-seulement en mathématiques, mais encore en philosophie, des vérités nécessaires dont la certitude ne peut reposer sur l'expérience, mais qui doivent avoir leur fondement dans l'âme elle-même. Tout le rationalisme de Leibnitz porte sur cette idée, juste en elle-même, et sur l'intention de débarrasser le rationalisme cartésien de ses suppositions gratuites et non démontrables, sans que l'auteur ait cherché d'ailleurs à étudier bien profondément les conditions fondamentales de la connaissance philosophique, non plus que sa méthode ni ses limites. Ce rationalisme se produit surtout dans une théorie de la connaissance entièrement opposée à celle de Locke, qui comprend la monadologie et la théodicée. Leibnitz chercha aussi à résoudre le problème d'une caractéristique ou langue universelle, qui contiendrait implicitement des moyens d'invention et de jugement, et dont les signes rendraient les mêmes services pour toutes sortes de connaissances, que les signes arithmétiques et algébriques pour les rapports de quantité (Œuvres phi-

losophiques p. 535, seq. princ. philos. § 30, 33, 35, 37).

§ 355.

Les vérités nécessaires, selon Leibnitz, sont innées, non qu'elles soient, dès la naissance, présentes à la conscience, mais par leur rapport avec notre constitution intellectuelle. Il y a en outre des notions claires et obscures, confuses et précises. Toutes les notions sensibles sont confuses; toute connaissance claire appartient en propre à l'entendement. Le critérium cartésien de la vérité (§ 334) est insuffisant; les règles de la logique, qui sont aussi les lois des sciences mathématiques, sont un critérium plus approprié au besoin de la philosophie. Tous nos raisonnemens reposent sur deux principes essentiels, celui d'identité ou de contradiction, et celui de la raison suffisante. Ces deux principes s'appliquent également aux vérités nécessaires et aux vérités contingentes. Les vérités nécessaires sont obtenues à l'aide du principe de contradiction, par la décomposition des vérités complexes en leurs élémens simples; les vérités contingentes sont obtenues par le principe de la raison suffisante qui nous conduit à une raison dernière et absolue au-delà du cercle des faits contingens. Les perceptions qui se rapportent à des objets placés hors de notre âme doivent correspondre à ces objets, et s'accorder exactement avec leurs propriétés; sans quoi ce ne

seraient que de pures illusions. La raison dernière de la vérité des principes innés et nécessaires est en Dieu.

Leibnitii meditationes de cognitione, veritate et ideis; dans les acta eruditorum, 1684.

Nouveaux Essais sur l'entendement humain par l'auteur de l'harmonie préétablie; dans les Œuvres philosophiques publiées par Raspe.

§ 356.

La monadologie est le centre du système de Leibnitz : c'est par cette théorie qu'il crut avoir trouvé les dernières bases de la connaissance réelle. Ce fut Platon, et peut-être aussi les idées du médecin François *Glisson* (1), qui l'amenèrent à sa doctrine des monades, dans laquelle il voyait d'ailleurs un moyen de conciliation entre les philosophies platonicienne et aristotélique. L'expérience nous apprend qu'il existe des substances composées; par conséquent il doit y avoir aussi des substances simples (*Monades*) (2), car le simple est le principe du composé. Les monades, comme telles, ne peuvent subir aucun changement par l'action du dehors; elles contiennent en elles-mêmes

(1) Mort en 1677.

Tractatus de Natura substantiæ energitica, s. de vita naturæ ejusque tribus facultatibus perceptiva, adpetitiva et motiva auct. Franc. *Glissonio*. Lond. 1672, in-4.

(2) Princip. philos., p. 1.

le principe de leurs modifications : étant des substances réelles, elles doivent posséder certaines propriétés internes, par lesquelles l'une se distingue des autres (attendu qu'il ne saurait y avoir deux choses parfaitement semblables entre elles par leurs propriétés internes : *principium indiscernibilium*) ; or, comme il n'existe point d'autres propriétés internes que les perceptions, il s'ensuit que les monades sont des forces spirituelles tendant sans cesse à changer d'état (de perceptions) ; en d'autres termes, des automates spirituels. Dieu est la source première de toute connaissance, de toute réalité, de toute substance. Il existe donc une monade primitive, infinie, et des monades secondaires ou produites, périssables et bornées, qui se distinguent les unes des autres par le degré et la qualité de leurs phénomènes, savoir, monades sans aperception (corps inertes), avec aperception (âmes), monades avec conscience obscure de leurs aperceptions (âmes des bêtes), avec conscience claire (âmes raisonnables ou esprits). Chez ces dernières, l'activité résulte des perceptions claires ; la souffrance et l'imperfection de celles qui sont confuses. — Toute substance simple ou monade formant le centre d'une substance composée, d'un animal, par exemple, est environnée d'un assemblage innombrable d'autres monades, lesquelles constituent le corps appartenant à cette monade centrale, et celle-ci représente en elle seule les objets du dehors d'une manière conforme aux affections de toutes ces monades environnantes. De plus,

comme tout est lié dans le monde, et que tous les corps agissent ou réagissent plus ou moins les uns sur les autres, en proportion de leurs distances réciproques, il s'ensuit que chaque monade est un miroir vivant, doué d'une faculté interne de représenter l'univers tout entier d'après son point de vue respectif, et ordonné en lui-même sur le même plan que l'univers. Il n'y a point d'action immédiate (*influxus physicus*) entre des substances simples; il n'existe qu'une connexion idéale, c'est-à-dire une disposition des modifications internes de chaque monade qui les fait concorder avec celles des monades auxquelles elle se trouve associée. C'est à cette harmonie que tient leur apparente communication, et elle a sa raison dans la sagesse et la puissance infinies de Dieu, qui, dès l'origine des choses, a voulu qu'il existât entre elles une telle correspondance (*harmonia præstabilita*) (1). — L'ordre de toutes les existences simultanées dans le monde est l'espace; l'apparence qui en résulte dans le phénomène confus de la sensibilité, donne l'étendue. Le temps est l'ordre des changemens qui s'opèrent successivement dans le monde. L'espace et le temps n'ont qu'une existence idéale et relative.

Ouvrages à consulter : Principes de la nature et de la grâce fondée en raison, par feu M. le baron de Leibnitz;

(1) Voyez Leibn. dans le Journal des Savans, 1695, p. 444 et 445.

dans l'Europe savante, 1718. Novembre, art. VI; et Recueil, etc. T. II. Voyez les ouvr. désignés au § 353.

Godefr. *Ploucquet* primaria monadologiæ capita. Berol. 1748, in-8.

Institutions Leibnitiennes ou précis de la monadologie. Lyon, 1767, in-8.

De Justi. Dissertation qui a remporté le prix proposé par l'acad. roy. des sciences de Prusse, sur le système des monades. Berl. 1748, in-4. *Id.* en allem. — *Du même*, Défense de sa dissertation sur les monades (avec les écrits de ses adversaires). Francf. et Leips. 1748, in-8 (all.).

Projet d'une courte histoire des ouvrages relatifs aux monades ou élémens des corps, depuis Leibnitz jusqu'à nos jours; dans les tom. I, II, III de la Biblicthèque philosophique de Gœttingue, par Windheim, 1749 (all.).

G. Bern. *Bilfinger*, Commentatio de harmonia animi et corporis humani maxime præstabilita ex mente Leibnitii. Francof. et Lips. 1723, in-8, II ed. 1735, in-8.

Ancillon (père), Essai sur l'esprit du leibnitzianisme, en franç. dans les Dissertations de la classe philosophique de l'acad. des sciences de Berlin, 1816, in 4.

H. C. W. *Sigwart*, La Doctrine de Leibnitz sur l'harmonie préétablie, considérée dans ses rapports avec les doctrines des philosophes antérieurs. Tubingen, 1822, in-8 (all.).

§ 357.

Dieu est la *monas monadum*, l'être existant de toute nécessité; tout être réel est une *fulguration* ou rayonnement de Dieu, limité par la condition finie de sa nature, condition qui consiste dans la réceptivité. L'Être divin est la perfection absolue; il

possède d'une manière illimitée toutes les réalités possibles, car aucune réalité n'est en opposition avec aucune autre. Il est la raison absolue de la réalité du monde et de l'existence de toutes choses. C'est là le fondement, selon Leibnitz, de la preuve de l'existence et de l'unité de Dieu. L'intelligence suprême conçoit comme possibles des multitudes infinies de mondes, parmi lesquels elle a choisi, dans sa bonté, et elle a produit, dans sa puissance, le meilleur, c'est-à-dire celui où le plus grand nombre de réalités sont réunies et combinées en un même ensemble (*optimisme*). Tout ce qui existe est par conséquent pour le mieux dans l'enchaînement universel, fût-il imparfait en soi, et aucune chose ne peut être autrement qu'elle n'est (1). Tout être est fait pour atteindre au plus haut degré de bonheur que comporte sa nature, et pour contribuer, selon son rang, à la perfection du tout dont il fait partie.

L'existence du mal n'est point en contradiction avec cet ordre de choses. Dans ce qui est mauvais, Leibnitz distingue un mal métaphysique, un mal physique et un mal moral. Le mal métaphysique n'est autre chose que la limitation nécessaire imposée à la nature des êtres finis, limitation dont le mal physique, la souffrance, et le mal moral, le péché, sont des conséquences inévitables. Le mal moral a sa raison dans la liberté des esprits finis;

(1) Principia § LV—LX; Théodicée 1, p. 8—9.

cette liberté est la faculté de choisir en vertu de raisons déterminantes entre plusieurs manières d'agir physiquement possibles. La prévision de Dieu étendue aux actions libres n'est point en contradiction avec la liberté, et ne la modifie en aucune manière, car les actes libres et contingens n'excluent qu'une nécessité absolue, ils n'excluent point la nécessité conditionnelle. Bien que dans le monde tout soit conditionnellement nécessaire, l'homme, auquel il n'est point donné de connaître l'avenir, n'en doit pas moins agir uniquement d'après sa conscience et sa raison. Ces dernières idées avaient été adoptées par Leibnitz dans le but de combattre la fatalité absolue du cartésianisme, qui ne laissait à la puissance divine aucune influence. Dieu ne veut pas, d'une manière absolue, l'existence du mal, soit physique, soit moral; seulement, comme conséquence nécessaire de la limitation également nécessaire des êtres finis, il permet que ce mal existe aux conditions les mieux appropriées à la plus haute perfection possible de l'ensemble universel, c'est-à-dire en établissant, par sa sagesse et sa bonté, une certaine harmonie entre l'ordre de la nature et celui de la grâce, harmonie dans laquelle consiste le gouvernement du monde. Ce furent le scepticisme de Bayle et ses attaques contre les doctrines religieuses qui firent entreprendre à Leibnitz cette *Théodicée* (1), dans laquelle

(1) Voyez la préface de la Théodicée.

il maintient l'accord de la raison et de la révélation, et fait entrer dans sa doctrine philosophique plusieurs dogmes théologiques.

Ouvrages à consulter : Fr. Ch. *Baumeister*, historia de doctrina de optimo mundo. Gorlitii. 1741.

Wolfart, Cuntroversiæ de mundo optimo. Jen. 1745.

(*Reinhard*), Dissertation qui a remporté le prix proposé par l'acad. roy. des sciences de Prusse, sur l'optimisme, avec les pièces qui ont concouru. Berl. 1755, in-4.

Recueil des écrits sur la doctrine du meilleur des mondes. Rostock, 1759. in-8 (all.). Voyez aussi l'ouvrage de *Werdermann*, indiqué § 38. II *c*).

Divers écrits publiés à l'occasion du débat entre *Platner* et *Wezel* sur la Théodicée de Leibnitz. Leips. 1782, in-8 (all.).

Leibnitii doctrina de mundo optimo sub examen revocatur denuo a Chr. A. Leonh. *Creuzer*. Lips. 1795, in-8.

Robinet, dans son livre de la nature, a donné un essai de théodicée qui se rapproche du système de Leibnitz. Amsterd. 1761-68, 5 vol. in-8.

Emmanuel *Kant*, sur le mauvais succès de toutes les recherches philosophiques pour établir une théodicée; dans le t. III de ses œuvres mêlées (all.).

§ 358.

Leibnitz n'a donné nulle part une exposition com-

plète de toutes les parties de son système. Chacune de ses doctrines est restée plus ou moins séparée de l'ensemble. Il n'a touché que légèrement la philosophie morale (1). Ses idées sont pour la plupart le résultat d'un certain esprit d'analyse et de combinaison, d'un savant artifice pour concilier les difficultés et le différend entre la théologie et la philosophie, et d'un examen, exclusif et incomplet dans ses vues, de la faculté de connaître. Préoccupé de cette idée, que par la pensée on peut arriver à connaître la réalité des choses, il s'adresse à l'entendement seul, comme Locke s'était adressé à la seule sensibilité, pour découvrir le principe absolu de l'être et de la connaissance. Par là, il confond la possibilité et l'actualité logiques avec la réalité positive, il intellectualise les phénomènes, et méconnaît la part de l'observation dans l'acquisition de nos connaissances (2). Si son système était solidement fondé,

---

(1) Voyez les dissertations suivantes sur cette partie : De principiis juris observationes. 1700. Anonymi sententia de tractatu cl. viri Sam. Pufendorfii qui inscribitur de officiis hominis et civis; dans un programme de Just. Chr. *Bœhmer*, 1709, in-4. Sur le droit naturel selon Leibnitz, voyez la préface au Corpus juris gentium, et plusieurs de ses lettres.

(2) Voyez Emman. Kant, Critique de la raison pure, v^e^ édit., p. 316 et suivantes, sur l'amphibologie des idées de réflexion.

[illegible]

occupés pendant long-temps de développer et de fortifier ses principes dans leurs bases, les autres s'attachant pour la plupart à attaquer sa philosophie dans ses conséquences plutôt que dans ses principes; de là naquit un conflit animé qui rehaussa l'intérêt des recherches philosophiques, et il en résulta insensiblement une habitude plus forte et plus savante d'approfondir les conditions fondamentales de la connaissance humaine.

§ 359.

Projet développé d'une histoire complète de la philosophie leibnitienne par C. Günther *Ludovici*. Leips. 1737, 2 parties, in-8.

Voyez aussi les dissertations de *Suabedissen*, *Schwab*, *Reinhold*, *Abicht*, etc. (indiquées au § 38, 11 *b*.).

La philosophie de Leibnitz fut accueillie d'abord avec beaucoup de faveur même dans les écoles; mais n'ayant pas encore reçu une forme systématique et retardée par l'influence de deux savans nommés au

---

de *Crouzaz*, (§ 365), dans sa Critique du poème de Pope sur l'Homme, dans ses Réflexions sur l'ouvrage intitulé : La Belle Wolfienne. Lausanne, 1743, in-8. *De Vattel* opposa à ce dernier une Défense du système Leibnitien contre les objections et les imputations de M. Crouzaz, contenues dans l'Examen de l'Essai sur l'Homme, de Pope. Leyde, 1741, in-8.

§ suivant, hommes d'une réputation et d'un mérite distingués, qui tentèrent par diverses voies la réforme philosophique et la ruine de la scholastique, la doctrine leibnitienne ne put se propager rapidement dans les universités ni devenir dominante en Allemagne. D'autres obstacles s'opposèrent également à son triomphe en France et en Angleterre. Parmi les successeurs de Leibnitz se distinguèrent Michel Gottlieb *Hansch* (1) et Christian *Wolf*, le plus célèbre soutien de cette école, et qui lui valut une grande influence dans le monde philosophique; ensuite ses disciples, *Bilfinger* et *Baumgarten* (§ 369).

§ 360.

Autres savans contemporains de Leibnitz.

Ehrenfried Walther *de Tschirnhausen* (2), célèbre

---

(1) Né en 1651 à Kieslingswald, dans l'Oberlausitz, mort en 1708.

(2) Né en 1683, près de Dantzick, mort à Vienne en 1752.

M. Gottl. *Hansch*, Principia philosophiæ. Ci-dessus, en av. du § 354.

Du même, Ars inveniendi, s. synopsis regularum præcipuarum artis inveniendi, etc., 1727, sans désign. de lieu. — Selecta moralia. Hal. 1720, in-4.

physicien et mathématicien qui avait étudié à l'université de Leyde, et s'était de bonne heure attaché aux ouvrages de Descartes et de Spinosa, travailla à un art de faire des découvertes et à une méthode pour l'observation scientifique, en prenant sans cesse pour modèle les procédés des mathématiques (1). Christian *Thomasius* (2) s'efforça de populariser la philosophie dans son rapport à la morale et au sens commun, et de la répandre par des ouvrages écrits en langue allemande (3). En morale, il s'attacha

---

(1) (Chr. Walth. *Tschirnhausen*), Medicina mentis, sive artis inveniendi præcepta generalia. Amstelod. 1687. Lips. 1695—1705—1753, in-4. Une Biographie de l'auteur parut à part à Gœrlitz, 1709, in-8. Voyez Fontenelle, Éloges, p. 166. —Sur le mérite de ses travaux philosophiques, voyez le recueil des Mémoires de G. G. Fülleborn, v^e^ cahier, p. 32 (all.), où l'on trouve des extraits de sa Medicina mentis.

(2) Né à Leipsick en 1655, mort en 1728 à Halle.

(3) Voyez, dans la Biographie universelle de Schroeckh, l'article relatif à Christ. Thomasius (all.).

Chr. Thomasius, sa Vie et ses ouvrages, par H. *Luden*. Berlin, 1805, in-8 (all.).

G. G. *Fülleborn*, Sur la philosophie de Chr. Thomasius, dans le IV^e^ cahier de son Recueil de Mémoires, etc. (all.).

Chr. *Thomasii* Introductio in philosophiam aulicam, seu primæ lineæ libri de prudentia cogitandi atque ratiocinandi. Lips. 1688, in-8. Hal. 1702. Introductio in philosophiam ra-

d'abord à Pufendorf, qu'il défendit contre ses adversaires; ensuite il s'en éloigna (1), moins cependant pour le principe que pour les conséquences, par sa distinction des *præcepta justi, honesti et decori* (justice, générosité, convenance), et par sa réduction du droit naturel aux préceptes purement négatifs qui se rapportent à notre conduite extérieure. Ces idées

---

tionalem in qua omnibus hominibus via plana et facilis panditur, sive syllogistica, verum, verisimile et falsum discernendi, novasque veritates inveniendi. Lips. 1601, in-8. Introduction à la science de la raison. Halle, 1691, in-8, et plus. autr. édit. (all.), Exercice de la science de la raison. Halle, 1710, in-8 (all.). Essai sur l'existence et la nature de l'esprit, etc. Halle, 1699—1709, in-8 (all.).

Chr. *Thomasii* Dissert. de crimine magiæ. Hal. 1701, in-4.

(1) Chr. *Thomasii* Institutionum jurisprudentiæ divinæ libri III, in quibus fundamenta juris nat. secundum hypotheses ill. Pufendorfii perspicue demonstrantur, etc. Francof. et Lips. 1688, in-4. Hal. 1717, in-4. En allem., Halle, 1712, in-4. Fundamenta juris naturæ et gentium, ex sensu communi deducta. Hal. 1705—1718, in-4. En allem., Halle, 1709, Introductio in philosophiam moralem cum praxi. Hal. 1706. L'Art de vivre conformément à la raison et à la vertu, ou Introduction à la Morale. Halle, 1792—1710, in-8 (all.). — Remèdes contre l'Amour déraisonnable, ou Exercice de Morale. Halle, 1696—1704, in-8 (all.).

Fr. *Schneider*, Philosophia moralis secundum principia Thomasiana. Hal. 1723.

lui ont attiré, à une époque récente, de grands éloges et des censures non moins vives (1) de la part de deux écoles rivales. Après Thomasius, elles furent soutenues d'une manière plus claire et plus rigoureuse par Ephraïm *Gerhard*, et surtout par Nic. Jér. *Gundling* (2). Au reste, Thomasius donna pour principe à la morale, l'amour raisonnable qu'il distingue de l'amour de soi, mais qui n'en est, selon lui, qu'une transformation. Il donne, pour fin dernière de l'humanité, le bonheur, c'est-à-dire le repos de l'âme, qui est un résultat de l'amour raisonnable. Ses deux successeurs distinguèrent encore plus nettement le droit naturel de la morale, et le considé-

---

(1) En particulier de la part de G. E. Schulze (Explication du développement des principes philos. du droit civil et pénal. Goettig. 1813, préface, p. 1 et 17 (all.)), ainsi que du célèbre juriste *Hugo*, qui appelle ce droit naturel distinct de la morale, une morale à l'usage de gens prêts à s'égorger mutuellement (*eine Todtschlagsmoral*).

(2) On a d'Éphr. *Gerhard* (mort en 1718) : Delineatio juris naturalis sive de principiis justi libri III, quibus fundamenta generalia doctrinæ de decoro accesserunt. Jen. 1712, in-8.

Nic. Jer. *Gundling*, né à Nuremberg en 1671, mort à Halle en 1729, a donné : Via ad veritatem moralem. Hal. 1714, in-8. Jus naturæ et gentium, etc. Hal. 1714, in-8. Discours sur le droit de la nature et des gens. Francf. et Leips. 1734, in-4 (all.). Voyez son article dans le tome II de Schroeckh, Biographie des Savans célèbres, etc. (all.).

rèrent comme une théorie de la partie de nos devoirs rigoureusement exigible aux termes de la raison et de l'équité, autrement comme la science du droit proprement dit, et des obligations qu'il nous impose strictement dans l'état de nature; d'ailleurs ils s'en rapportèrent volontiers aux décisions du droit positif, et en particulier à celles du droit romain, auquel on accordait en général une certaine autorité. C'est dans cet esprit que J. Gottl. *Heineccius*, *Cocceius* et *Pütter* ont traité du droit naturel; et les mêmes idées furent complètement perfectionnées par Godefr. *Achenwall* (1) qui s'occupa en même temps du droit politique. Toutefois les philosophes se déclarèrent pour Christ. Wolf (cf. § 363).

IV. *Wolf et son école leibnitienne, ses adversaires, et autres savans contemporains.*

§ 361.

Vita, fata, et scripta Chr. *Wolfii*. Lips. et Breslav. 1739, in-8. Chr. *Gottsched*, Éloge historique de Christian baron de Wolf. Halle; 1755, in-4 (all.).

---

(1) Né à Elbingen en 1686, mort en 1756.

Gottfr. *Achenwall*, Jus naturæ. Gott. 1750. Ed. VII, cum præfat. *de Selchow*, 1781, 2 vol. in-8. Observationes juris nat. et gent. Spec. I—IV. Gotting, 1754, in-4. Prolegomena juris nat. Gott. 1758. Ed. V, 1781.

Vie de Wolf dans les Mémoires pour la biographie des hommes célèbres, de *Büsching*, t. 1, p. 3-138.

Chr. *Wolfii* Dissertat. inauguralis: Philosophia practica universalis methodo mathematica conscripta. Lips. 1701, in-4.

Du même: Pensées raisonnables sur les facultés de l'entendement humain. Halle, 1710, in-8, et autr. édit. (all.). Le même ouvrage trad. en latin. — Pensées raisonnables sur Dieu, le monde et l'âme humaine, et sur toutes les choses qui existent en général. Francf. et Leips. 1719. in-8, VII^e^ édit. 1736 (all.). Remarques pour ce même ouvrage. Francf. 1724, 1727, 1733, in-8 (all.). Essais sur les notions de la nature et de l'art, 3 vol. Halle, 1721-23, in-8 (all.). Pensées raisonnables sur les forces et les opérations de la nature. Halle, 1723, in-8 (all.), Des fins données aux choses naturelles. Francf. 1724, in-8 (all). De l'action et de l'omission dans la conduite de l'homme. Halle, 1720 (all.). De la vie sociale et de la chose publique. Halle, 1721, in-8 (all.), Institutiones juris naturæ et gentium. Hal. 1750, in-8, en allem. 1754, in-8. Notice sur ses propres ouvrages, publiés en langue allemande sur les diverses parties de la philosophie. Francfort, 1726, in-8 (all.). Recueil de ses mélanges philosophiques. Halle, 1740, IV part. in-8 (all.).

Oratio de Sinarum philosophia. Hal. 1726, in-4. Philosophia rationalis, s. logica methodo scientifica pertractata. Francof. et Lips. 1728, in-4. Éd. II, 1732. Philosophia prima, sive Ontologia. *Ib.* 1730. Cosmologia generalis, ib. 1731. Psychologia empirica, ibid. 1732. Psychologia rationalis, Francof. et Lips. 1734. Theologia naturalis, 1736, 1737, 2 vol. in-4. Philosophia practica universalis, ib. 1738, 1739, 2 vol. in-4. Jus naturæ; 1740, 8 vol.

in-4. Philosophia moralis sive Ethica. Hal. 1750, 4 vol. in-4. Philosophia civilis sive politica, continuée par Mich. Chr. *Hanovius*. Hal. 1746, 4 vol. in-4. Jus gentium. Hal. 1750, in-4.

C. Günther *Ludovici*, projet développé d'une histoire complète de la philosophie wolfienne, II^e^ édit. Leips. 1737, III part. in-8 (all.). — Nouveaux développemens de la philosophie leibnitienne-wolfienne. Leips. 1738, in-8 (all.). Recueil et extraits de tous les ouvrages polémiques publiés au sujet de la philosophie wolfienne. Leips. 1737, II part. in-8 (all.).

Ge. Volkmar *Hartmann*, introduction à l'histoire de la philosophie leibnitienne-wolfienne, et de la controverse provoquée au sujet de cette philosophie par le professeur *Lange*. Francf. et Leips. 1737, in-8 (all.).

A. *Meissner*, Lexique philosophique pour l'application du système de Chr. Wolf, composé à l'aide des ouvrages publiés en allemand par ce célèbre philosophe. Bayreuth et Hof, 1737, in-8 (all.).

Christian *Wolf* naquit à Breslau en 1679. Ce fut par l'étude des mathématiques, de la philosophie cartésienne et de la Medicina mentis de Tschirnausen qu'il se prépara à devenir l'un des philosophes les plus profonds de l'école dogmatique. Il possédait moins le don de l'invention que celui de l'analyse et de l'esprit systématique, joint à un certain talent de popularité. Il sut mettre à profit ces avantages pour assurer, pendant un assez long temps, l'empire de la philosophie leibnitienne, qu'il compléta dans plusieurs de ses parties. Par ses ouvrages élémen-

taires, publiés en allemand, il détermina la chute complète de la scholastique dans les universités allemandes, résultat auquel Thomasius contribua également; enfin il rendit à l'esprit allemand un service durable en hâtant les progrès de sa culture scientifique et de ses habitudes d'ordre, de liaison et de méthode. La dissertation qui lui valut son premier grade universitaire (*Magisterdisputation*), annonça la tendance de son talent. En 1707 il devint professeur de mathématiques à Halle, après de longues disputes avec ses envieux collègues (entre autres J. Joach. *Lange*, § 364), qui l'accusaient d'athéisme; il se vit chassé de son emploi par leurs cabales en 1723, et alla enseigner, à Marbourg, comme professeur de philosophie; on le rappela ensuite avec honneur à Halle en 1740, et il mourut en cette ville le 9 avril 1754, après avoir survécu à sa renommée.

§ 362.

Wolf est le premier philosophe qui ait tracé une encyclopédie complète des sciences philosophiques, et qui l'ait en grande partie réalisée. Voici sa division de la philosophie spéculative : logique et métaphysique, celle-ci comprenant l'ontologie, la psychologie rationnelle (distincte de l'empirique), la cosmologie et la théologie. Il divise la philosophie pratique en : philosophie pratique universelle, morale, droit naturel, politique. Ces divisions de la

philosophie, en y ajoutant l'Æsthétique, sont encore aujourd'hui généralement adoptées. Quant à la matière même de sa philosophie, il la trouva toute préparée par d'autres. Il admit les idées de Leibnitz, à l'exception de la doctrine des facultés perceptives des monades, qu'il rejeta entièrement, et de l'harmonie préétablie, qu'il qualifia formellement d'hypothèse; pour tout le reste, il reproduisit le système léibnitien sous la forme d'un dualisme dogmatique, et ne laissa point de remplir plus d'une lacune, soit par des vues neuves, soit par un habile développement des données de ce système. Son mérite principal consiste dans l'unité, la solidité et l'enchaînement systématique qu'il sut donner à tout l'ensemble à l'aide de la méthode appelée mathématique, méthode qui, selon lui, n'était autre chose que l'application la plus parfaite des lois du raisonnement. La fixité des principes, l'ordre, la distinction précise des idées, et une terminologie mieux arrêtée furent les avantages obtenus par Wolf à l'aide de cette méthode. Les défauts de sa philosophie consistent en ce qu'il prit exclusivement son point de départ dans la pensée; méconnut les conditions formelles et matérielles de la connaissance; considéra la philosophie comme la science du possible en tant que possible; érigea le principe de contradiction en un principe suprême de toute connaissance; plaça en tête des sciences des notions de l'entendement et des définitions nominales, tandis qu'il écartait ou

laissait inaperçue leur signification réelle ; admit l'impossibilité de trouver une démarcation suffisante entre les notions rationnelles et expérimentales ; réduisit l'activité de l'âme aux simples phénomènes de la perception ; enfin, négligea la distinction des caractères propres qui séparent la philosophie et les mathématiques dans leur forme et leur matière. Sa méthode s'opposa à la connaissance de soi-même ; elle produisit la prétention chimérique que tout peut se démontrer. Ce défaut la fit tomber dans tous les abus d'un formalisme pénible, et par la lenteur et l'étalage futile des notions logiques elle en vint jusqu'à inspirer le dégoût des études spéculatives, particulièrement des recherches métaphysiques. Enfin, un inconvénient de la doctrine leibnitienne qui se retrouve dans cette philosophie, c'est de favoriser le déterminisme.

§ 363.

C'est surtout dans la philosophie pratique que Wolf a fait époque par la force et la sévérité de sa méthode. Il rechercha une notion fondamentale d'après laquelle il lui fût possible de déduire d'un bout à l'autre l'ordre entier de la philosophie pratique, et qui pût lui servir de lien systématique pour en rattacher les diverses parties à une théorie générale, dont il a le premier donné un essai parmi les modernes. Il crut avoir rencontré cette notion

fondamentale dans l'idée de la perfection, et l'expérience lui sembla venir à l'appui de sa découverte. Par la perfection morale il entendit la concordance des suites d'un acte libre, non avec les lois de la raison, mais avec les manières d'être ou états antérieurs et postérieurs des êtres d'après une loi de la nature établie en vertu de la volonté Divine. De ce double rapport naît une double obligation. La vertu est la disposition la plus propre à rendre notre état de plus en plus parfait. La règle suprême de toute morale est celle-ci : Fais que ta personne et ton état devienne de plus en plus parfait (*perfice te ipsum*), et pour y parvenir, travaille aussi à rendre plus parfait l'état d'autrui. La conscience de notre perfection donne le contentement; un état de contentement durable fait le bonheur; la conscience d'un progrès soutenu et que rien n'arrête vers une perfection toujours plus grande, est la plus haute félicité et le bien suprême de l'homme (1). De là Wolf déduit et développe, avec une facilité apparente les principes de la morale, du droit naturel (dans lequel il fait entrer une théorie générale des droits et des devoirs) (2), et de la politique, passant de ces

(1) Ouvrages de Wolf sur la morale, voyez § 361. Et : J. Aug. *Eberhard*, Doctrine morale. Voyez § 375, notes.

(2) En cela il fut généralement suivi par les écrivains philosophiques qui ont traité du droit naturel ; *Baumgarten* (§ 369) et Henri *Kœhler* ramenèrent seuls cette matière dans le cercle étroit où Gundling l'avait renfermée (§ 360). Les

principes aux règles de détail avec la même confiance. Ce qui procura à ce système un immense avantage sur tous les autres, ce fut d'abord son unité et sa conséquence, ensuite cette circonstance particulière, savoir que la raison y était proposée comme l'autorité sur laquelle repose la connaissance des règles morales; mais malheureusement le vague et l'indétermination de l'idée fondamentale, la difficulté d'en déduire tous les devoirs, surtout les devoirs qui tiennent à la condition générale de l'homme et aux droits sociaux, enfin l'absence de ressorts moraux capables de donner l'impulsion à la conscience, sont autant de défauts essentiels dont les meilleurs esprits attachés à ce système n'ont pu réussir à le débarrasser. Dans le fait, il n'offrait que l'apparence d'un système rationnel, et faute de donner un développement complet de la conscience morale, il aboutissait à l'eudémonisme (cf. § 376). Toutefois certaines matières de détail ont été quelquefois traitées dans cette école avec un véritable succès, en particulier par Thomas *Abbt* (1).

---

principaux auteurs qui ont envisagé le droit naturel d'après les principes de Wolf, sont : *Netterblatt* (§ 369), *Darjes*, et enfin le criminaliste J. Chr. Fréd. *Meister*, Traité du droit naturel. Francf.-s.-l'Oder, 1809, in-8 (all.). Les éclectiques L. Jul. Fréd. *Hoepfner* (mort en 1797), et J. Aug. Henri *Ulrich* (mort en 1813), ne s'écartent de cette école que sur quelques points particuliers.

(1) Né à Ulm en 1738, mort en 1766.

§ 364.

La jalousie, la haine et le fanatisme suscitèrent contre Wolf un ennemi dangereux dans la personne de Jean-Joachim *Lange* (1), enthousiaste et piétiste, qui sonna le tocsin d'alarme au sujet de cette philosophie, comme d'un fléau également funeste à l'ordre public et religieux par les dogmes du déterminisme et de l'athéisme. Bientôt ce même Lange inspira les mêmes animosités à d'autres savans, tels que Dan. *Stralher* (2), Jacques-Frédéric *Müller* (3), etc.,

---

Thom. *Abbt*, Du Sacrifice de notre vie pour la Patrie. Bresl. 1761, in-8. — Du mérite. Berl. 1765, in-8.

(1) Né en 1670 à Gardelegen, professeur de théologie à Halle, de 1709 à 1744.

J. Joach. *Lange*, Causa Dei et religionis naturalis adversus atheismum, etc. Hal. 1723, in-8. Modesta disquisitio novi philosophiæ systematis de Deo, mundo et homine, et præsertim harmonia commercii inter animam et corpus præstabilita. Hal. 1723, in-4. L'auteur cherche à établir la conformité du Spinozisme avec les doctrines de Leibnitz sur cette matière. — Placidæ vindiciæ modestæ disquisitionis. *Ibid.* — La fausse et dangereuse philosophie dévoilée par une démonstration polie et complète. Halle, 1724, in-4 (all.). — Nova anatome seu idea analytica systematis metaphysici Wolfiani. Francof. et Lips. 1726, in-4.

Collection complète des ouvrages publiés dans le débat entre Wolf et Lange. Marbourg, 1737, in-8 (all.).

(2) Examen des pensées raisonnables de M. Wolf sur Dieu, etc., 1re partie. Halle, 1723, in-8, IIe partie, 1724. Wolf

et parvint à faire interdire aux facultés de théologie, dans les universités, l'enseignement de la doctrine de Wolf. La plupart de ceux qui se déclaraient contre la philosophie leibnitienne-wolfienne étaient des esprits étroits, déterminés, soit par leurs préjugés et leurs vues exclusives, soit par un zèle louable en lui-même pour le maintien de la liberté de penser, et par la haine de l'esprit de secte; leurs attaques portaient presque toujours sur des parties isolées ou sur des conséquences, sans remonter jusqu'aux principes. Un petit nombre de bons esprits surent pénétrer jusqu'au fond de cette doctrine pour l'apprécier, et se firent connaître par là d'une manière honorable, savoir J.-André *Rüdiger* (§ 365), J.-P. *Crouzaz*, surtout Chr.-Aug. *Crusius* (§ 366), et J.-G. *Darjes* (*ibid.*). En général on s'occupa moins dans ces débats de l'ensemble du système que de théories partielles, comme la monadologie, l'harmonie préétablie, la liberté et le déterminisme. On y rencontre çà et là d'ingénieuses observations sur la méthode.

---

répondit par un écrit intit. : Moyen sûr contre les imputations fausses et calomnieuses. 1723 (all.).

(3) Doutes opposés aux pensées raisonnables de M. Chr. Wolf sur les facultés de l'entendement humain, etc. Giessen. 1731, in-8 (all.).

§ 365.

André *Rüdiger* (1) se distingua par un éclectisme assez original, où il fit preuve de talent et de science; il observa sur divers points les imperfections de la philosophie jusqu'alors en usage, s'efforça d'y remédier, changea souvent de manière de voir, et ne put jamais arriver à un système fixe, pour lequel il aurait eu besoin de plus de profondeur dans les idées. Ses travaux les plus recommandables furent consacrés à la logique, dont il confondit cependant le domaine avec celui de la métaphysique, et spécialement à la distinction de la vérité et de la vraisemblance, distinction absolument négligée jusqu'alors. Ses idées sur la méthode de démonstration sensible (mathématiques) et intellectuelle (philosophie) présentent dans le détail des vues lumineuses et les premiers germes d'une bonne distinction des mathématiques et de la philosophie. Il place dans la sensibilité le fondement de la connaissance philosophique; attribue l'étendue à la substance de l'âme ainsi qu'à toutes les choses créées, et considère l'élasticité comme la propriété essentielle des corps. Il combat contre Wolf l'harmonie préétablie, comme incompatible avec le libre arbitre de l'âme humaine. Son influence, comme professeur, fut

(1) Né en 1673 à Rochlitz, disciple de Thomasius (§ 360), mort en 1731 à Leipsick.

considérable (1). J.-P. *Crouzaz* (§ 351) donna une critique solide et approfondie de la méthode de Wolf (2) ; il était éclectique, ainsi que J.-Fr. *Buddeus* (3), J.-G. *Walch* (4), Sam.-Christ. *Hollmann* (5),

---

(1) Andr. *Rudigeri* Disp. de eo, quod omnes ideæ oriantur a sensione. Lips. 1704. De sensu veri et falsi libri IV. Hal. 1709, in-8. Edit. II. Lips. 1722, in-4. Philosophia synthetica. Hal. 1707, II^e^ édit. intit. : Institutiones eruditionis. 1711, in-8, III^e^ éd. corr. 1717. Physica divina, recta via, eademque media inter superstitionem et atheismum, etc. Francof. ad M. 1716, in-4. Philosophia pragmatica. Lips. 1723, in-8. Opinion de Wolf sur l'existence et la nature de l'âme et d'un principe spirituel et général, et objections de Rüdiger. Leips. 1727, in-8 (all.).

(2) J. P. *de Crouzaz*, Observations critiques sur l'abrégé de la logique de M. Wolf. Genève, 1744, in-8. (Cf. § 358, note 3). La Logique, ou Système des réflexions qui peuvent conduire à la netteté et à l'étendue de nos connaissances. Amsterd. 1712, in-8, III^e^ éd. Amsterd. 1725, IV vol. in-8. Logicæ systema. Genev. 1724, II vol. in-8. De mente humana substantia a corpore distincta et immortali, Dissert. philosophica theologica. Groning. 1726, in-4. De l'Esprit humain. Bâle, 1741, in-4. Traité du beau. Amsterd. 1712, II^e^ éd. 1724, II vol. in-12. Traité de l'Éducation des enfans. La Haye, 1722, II vol. in-12. (Cf. § 351).

(3) Né en 1667 à Anklam, en Poméranie, mort en 1729.

Jo. Franc. *Buddei* Elementa philosophiæ instrumentalis, sive institutionum philosophiæ eclecticæ, t. I—III. Hal. 1703, in-8. Ed. VI. 1717. Elementa philos. theoreticæ. *Ibid.* 1703, in-8, et autr. édit. Theses de atheismo et superstitione. Jen. 1717. Difficultés sur la philosophie de Wolf. Fribourg. 1724 (all.). Modeste réponse aux observations de Wolf. Jena, 1724,

et plusieurs autres savans de son temps; néanmoins ses ouvrages sont remplis d'excellentes remarques et de jugemens solides.

§ 366.

Christ.-Aug. *Crusius* mérite, par son habileté en fait de raisonnement et d'observation philosophique, le premier rang parmi tous les adversaires de Wolf. Né en 1712 à Leune, près de Mersebourg, il étudia sous Rüdiger, et devint professeur de philosophie et de théologie à Leipsick, où il mourut en 1775.

---

in-8 (all.). Modeste démonstration pour prouver que les difficultés proposées par Buddeus subsistent. *Ibid.* (all.). Elementa philosophiæ practicæ. 1695, in-8, et autr. éd. Selecta jur. nat. et gent. Hal. 1704—1717, in-8. — Autres ouvrages du même, indiqués ailleurs. Voyez la table.

(4) Né à Meiningen en 1695, mort en 1775.

Georg. *Walch*, Introduction à la philosophie. Leips. 1927, in-8 (all.). *Id.* en latin, 1730, in-8. Dictionnaire philosophique. Leips. 1726 (all.). 1733, in-8. IV^e^ édit., 1775, II vol. in-8, publ. par Hennings.

(5) Mort en 1787. L'un des premiers adversaires de Wolf, qu'il attaqua dans sa Commentatio philosophica de harmonia inter animam et corpus præstabilita. Viteb. 1724, in-4. (Cf. § 369, note 1). Institutiones philosophicæ, II vol. Viteb. 1727. Paulo uberior in omnem philosophiam introductio, t. I. Viteb. 1734, t. II et III. Gott. 1737—1740, in-8. Philosophia prima quæ metaphysica vulgo dicitur. Gotting. 1747, in-8. Diss. de vera philosophiæ notione. Viteb. 1728, in-4.

L'éloignement pour le système de Wolf, que lui avait transmis son maître, se fortifia en lui sous l'influence de son caractère moral et de son attachement sincère au système théologique. Il s'efforça de fixer une doctrine qui fût d'accord avec la saine raison et la théologie, et qui pût redresser les erreurs des théories wolfiennes, auxquelles il reprochait surtout l'abus du principe de la raison suffisante; mais pour découvrir le vice radical du dogmatisme de son temps, il lui aurait fallu plus de profondeur et de liberté d'esprit, et moins de préoccupations exclusives dans ses réflexions sur la nature de l'esprit humain. Aussi ne put-il opérer une véritable réforme, quoique ses vues fussent beaucoup plus justes que celles de ses contemporains; il donna un système soigneusement conçu et habilement construit, mais dans lequel il se perd souvent en hypothèses arbitraires et en spéculations mystiques (1). Selon lui, la philosophie est la somme

(1) Chr. Aug. *Crusius*, Chemin pour arriver à la vérité et à la certitude des connaissances humaines. Leips. 1746, in-8 (all.). Essai sur les vérités rationelles nécessaires. Leips. 1745, in-8 (all.). Dissertatio de usu et limitibus rationis sufficientis. Lips. 1752. De summis rationis principiis. Lips. 1752, in-8. Dissertation sur l'usage légitime et les limites du principe dit de la raison suffisante, ou mieux de la raison déterminante. Leips. 1766, in-8 (all.). Conseils pour vivre d'une manière conforme à la raison. Leips. 1767, in-8 (all.).

Justin Elie *Wüstemann*, Introduction au système du Dr Crusius. Wittenb. 1751, in-8.

des vérités rationnelles, dont les objets subsistent d'une manière positive et durable; elle se distingue des mathématiques par son objet et sa méthode; ses parties sont la logique, la métaphysique et la philosophie disciplinaire. A la place du principe de contradiction, il propose le principe de conceptibilité, comme supérieur, et comprenant à la fois le principe de contradiction, celui d'indivisibilité et celui d'incompatibilité. Il admet, comme garantie immédiate de la certitude des connaissances humaines, une certaine nécessité intérieure et le penchant naturel de notre esprit; ensuite, pour raison dernière, la véracité de Dieu. En logique, il part de certaines observations logiques, et il attribue à l'âme plusieurs facultés fondamentales. En métaphysique, il limite le principe de la raison suffisante par sa distinction de la cause en tant qu'existante et de la cause en tant que causatrice (*existential*, *causalursache*), et en donnant à la liberté un principe fondamental d'activité, théorie qui le conduisit à l'indifférentisme. Il défendit la légitimité de la notion d'existence; pour celles de l'espace et du temps, il en fit des *abstracta existentia*, ce qui l'obligea d'en faire les attributs de Dieu et des substances simples. Quant à la démonstration de l'existence de Dieu, il n'y voulut admettre, comme preuves, ni l'idée d'un être souverainement parfait (attendu que ce serait confondre l'existence idéale et l'existence réelle), ni les phénomènes contingens du monde, mais bien l'existence contingente des sub-

stances. Attribuant à Dieu une liberté arbitraire, indifférente et illimitée, il le considéra comme l'auteur purement volontaire du monde et comme maître absolu, dont les ordres deviennent la loi suprême des êtres raionnables, et dont la création a pour but de manifester la toute-puissance. Par cette doctrine, Crusius est aussi conduit à rejeter l'optimisme de Leibnitz. — Un éclectique, très-goûté de son temps pour la netteté de ses définitions philosophiques, J.-Ge. *Darjes* (1), se rapprocha de Crusius à l'égard de plusieurs des propositions précédentes.

§ 367.

En morale, Crusius prit pour son point de vue non des notions de l'esprit, mais les dispositions de la volonté et les mouvemens de la conscience; il fit ressortir l'autorité du devoir, l'obligation morale, et la liberté comme faculté fondamentale de

(1) Né à Güstrow en 1714, mort professeur de philosophie à Francfort-sur-l'Oder en 1791.

J. Gc. *Darjes*, Via ad veritatem. Jen. 1755, en allem. 1776, in-8. Elementa metaphysices. J. 1743—44, II vol. in-4. Observations sur quelques propositions de la métaphysique de Wolf. Francf. et Leips. 1748, in-4 (all.). Loisirs philosophiques. Jen. 1749—1752, en IV recueils in-8 (all.). Premiers principes de la morale philosophique. Jen. 1755, in-8 (all.). Institutiones jurisprudentiæ universalis. Jen. 1745, in-8. — Sur sa vie, voyez le Nécrologe de *Schlichtegröll*, année 1792, II vol.

l'âme, envisageant toutefois cette liberté par son côté négatif (c'est-à-dire comme indépendante de toute loi physique et de toute sujétion régulière); il éclaircit la distinction des conditions formelles de nos actes libres et de leurs motifs. Mais l'idée d'une loi morale le ramenant à celle d'un maître qui fût l'auteur de cette loi, il fut de nouveau induit, comme dans sa métaphysique, à donner pour principe à la morale la volonté arbitraire de Dieu. Suivant sa règle, ce qui répond aux perfections de Dieu et à ses vues, est bien, et constitue une loi obligatoire pour toute créature raisonnable. Or Dieu, par sa volonté, exige, immédiatement et avant toutes choses, de ses créatures libres qu'elles soient vertueuses, ensuite il se propose encore, dans sa bonté, qu'elles soient heureuses. Ainsi, Crusius eut le tort de faire porter la philosophie morale sur un principe étranger à elle-même, dont la connaissance est problématique : par là il renouvela un exemple donné avant lui par les scholastiques, et malgré les vérités précieuses que renferme son système, malgré ses distinctions sages, mais non encore approfondies de la nécessité et du devoir (*des Sollens und Müssens*), de la vertu et de la félicité, comme ce système manque d'un principe intérieur qui constitue la loi, et d'une notion positive de la vertu, il est resté encore bien en arrière du but de la science.

§ 368.

Malgré ses nombreux adversaires, malgré des ré-

sistances et même des persécutions opiniâtres; surtout pendant le premier quart du XVIII^e^ siècle, Wolf réunit un grand nombre de partisans, et forma une école qui fut assez long-temps dominante (pendant le second quart du XVIII^e^ siècle), et qui exerça une grande influence sur les destinées de la philosophie par le grand nombre de bons esprits dont elle put se glorifier. Le système Leibnitien-wolfien fut d'abord traité dans une forme rigoureusement appropriée aux écoles, par ceux de ses partisans qui s'occupèrent de le défendre, de le perfectionner et de l'appliquer; ensuite on y introduisit des formes moins sévères et de meilleur goût dont les ouvrages composés en France et en Angleterre offraient le modèle. Cependant (vers le milieu du même siècle) l'intérêt qu'on avait attaché à cette philosophie déchut progressivement, et l'on tourna en ridicule le formalisme pédantesque des Wolfiens (1); la métaphysique perdit de plus en plus dans l'opinion; dès lors les esprits se portèrent moins vers l'unité du principe que vers la diversité et la multiplicité de l'application, moins vers la liaison et l'enchaînement interne des connaissances que vers les travaux excentriques propres à en élargir le cercle. L'empirisme de Locke gagna

(1) Le persiflage français contribua beaucoup à cette décadence. Cf. *Voltaire*, Candide, ou l'Optimisme, 1^re^ édit., 1757. Collection complète des écrits polémiques publiés dans la querelle de Maupertuis et de Samuel Kœnig. Leips. 1758, in-8 (all.).

de jour en jour plus de faveur, et l'influence de cette école, celle du goût dominant à cette époque, et de l'histoire de la philosophie, dont l'étude fut reprise avec plus de soin, donnèrent naissance à une sorte d'esprit général éclectique, syncrétiste et populaire, plus attaché à des motifs d'intérêt, d'agrément, d'utilité publique qu'à la recherche rigoureuse de la vérité dans ses principes.

§ 369.

Les plus célèbres partisans de Wolf sont G. Bern. *Bilfinger* ou plus exactement *Bülffinger* (1), L. Phil. *Thümmig* (2); les théologiens J. Gust. *Reinbeck* (3),

---

(1) Professeur à Tubingue, né en 1693, mort en 1750.

Ge. Bern. *Bilfinger*, Dilucidationes philosophicæ de Deo, anima humana, mundo et generalibus rerum affectionibus. Tubing. 1725, in-4. 1740—1768. Præcepta logica curante Chph. Frid. *Vellnagel*. Jen 1729, in-8. Cf. les ouvrages indiqués au § 355. Et: Epistolæ amœbeæ Bulfingeri et Hollmanni de harmonia præstabilita. 1728. De triplici rerum cognitione, historica, philosophica et mathematica. Tubing. 1722, in-4. Commentationes philosophicæ de origine et permissione mali, præcipue moralis. Francf. et Leips. 1724, in-8. En faveur de la doctrine de Leibnitz sur l'origine du mal.

(2) Né à Culmbach en 1697, professeur à Cassel, mort en 1728.

Lud. Phil. *Thummig*, Institutiones philosophicæ Wolfianæ. Francof. et Lips. 1725 et 26, in-8, 2 vol. (c'est un court abrégé de la philosophie de Wolf). De immortalitate animæ ex intima ejus natura demonstrata. Hal. 1721. De principio

Isr. Gottlieb *Canz* (1), J. P. *Reusch* (2), et G. Henri *Riebov* ou *Ribbov* (3); les jurisconsultes J. Adam baron *d'Ickstadt* (4), J. Ulrich *de Cramer* (5), et

---

jur. nat. Wolfiano. Cassellis 1724. Meletemata varii et rarioris argumenti in unum volumen collecta. Sur ses autres écrits, voyez l'Introduction à l'Hist. de la Philosophie de Leibn. et de W., par Hartmann (indiquée ci-dessus § 361), p. 1106.

(3) Né à Berlin en 1682, mort en 1741.

Voyez sa Préface sur l'usage de la philosophie en théologie, en avant des Considérations sur les vérités divines contenues dans la Confession d'Augsbourg et sur celles qui s'y rapportent, etc. Berl. et Leips. 1731, in-4 (all.).

(1) Né à Tubingue en 1690, mort en 1753.

Isr. Gottl. *Canz*, Philosophiæ Leibnitzianæ et Wolfianæ usus in theologia. Francof et Lips. 1728—1734, in-8. Disciplinæ morales omnes, etc. Lips. 1739, in-8. Antologia. Tubing. 1741, in-8. Plusieurs autres ouvrages théologiques.

(2) Né à Almersbach en 1691, mort à Jena en 1754.

Joh. Pet. *Reusch*, Via ad perfectiones intellectus compendiaria. Isenaci, 1728, in-8. Systema logicum. Jen. 1734, in-8. Systema metaphysicum antiquiorum atque recentiorum. Jen. 1735. in-8. Plusieurs ouvrages théologiques.

(3) Né à Goettingue en 1724, mort en 1774.

Riebovius, Développement des idées de M. Wolf sur Dieu, etc. Francf. et Leips. 1726 (all.). Dissert. de anima brutorum, jointe à son édit. de Rorarius. Helmst. 1729, in-8.

(4) Né en 1702, mort en 1776.

De Ickstadt, Elementa juris gentium. Wirceb. 1740, in-4. Opuscula juridica. Ingolst et Aug. Vindel. 1747, II vol. in-4.

(5) Né à Ulm en 1706, mort en 1772.

Jo. Ulr. *Cramer*, Usus philosophiæ Wolfianæ in jure Marb.

Dan. *Nettelbladt* (1), mais surtout J. Henri *Winckler* (2), J. Christophe *Gottsched* (3), J. J. *Schierschmidt* (4), J. Aug. *Ernesti* (5), Fred. Christ. *Baumeister* (6), Martin *Knutzen* (7); ces trois derniers, auteurs d'ouvrages élémentaires estimés; Alex.

Specimina XIII, 1740, in-4. Opuscula, Marb. 1742, IV vol. in-4.

(1) Né à Rostock en 1719, mort en 1791.

Dan. *Nettelbladt*, Systema elementare universæ jurisprudentiæ naturalis usui jurisprudentiæ positivæ accommodatum. Hal. 1749. Ed. V, 1785, in-8.

(2) Né à Leipsick en 1703, mort en 1772.

J. H. *Winckler*, Institutiones philos. Wolfianæ, etc., usibus academicis accommodatæ. Lips. 1735, in-8.

(3) Né près de Kœnigsberg en 1700, mort en 1766.

J. Cph. *Gottsched*, Premiers principes de toute la philosophie, etc. Leips. 1734, II vol. in-8; II^e édit. 1735—36 (all.), et beaucoup d'autres ouvrages.

(4) Mort à Erlangen en 1778.

(5) Né à Tennstaedt en 1707, mort en 1781.

(6) Né en 1708, mort en 1785.

Fr. Chr. *Baumeister*, Philos. definitiva, hoc est definitiones philosophicæ ex systemate libri baronis a Wolf in unum collectæ Viteb. 1735, in-8, 1762.

(7) Mort en 1751.

Mart. *Knutzen*, Elementa philosophiæ rationalis sive Logica. Regiomont. 1771. — De la nature immatérielle de l'âme, Francf. 1744, in-8 (all.). — Systema causarum efficientium, Lips. 1745, in-8.

Gottlieb *Baumgarten* (1) qui acquit une grande réputation par une analyse savante, par des vues neuves, en assez grand nombre, et par le premier essai sur l'Æsthétique ; il définit la philosophie, la science des choses et des rapports qui peuvent être connus sans avoir recours à la foi ; enfin G. F. *Meier* (2), disciple du précédent, qui commenta les

---

(1) Né à Berlin en 1714, mort à Francfort-sur-l'Oder en 1762.

Alex. Gottl. *Beaumgarten*, philosophia generalis, edidit cum dissert. proœmiali de dubitatione et certitudine. J. Chr. Foerster. Hal. 1770, in-8. Metaphysica. Hal. 1739, in-8. Ethica philosophica. Hal. 1740, in-8. Jus naturæ. Hal. 1765, in-8. De nonnulis ad poëma pertinentibus. Hal. 1735, in-4. Æsthetica, Francof. ad Viadrim, 1750—58, II vol. in-8. Ed. Francf. 1759.

Ge. Fred. *Meyer*, Vie de Baumgarten. Halle, 1763, in-8.

(2) Mort à Halle en 1777.

Voyez Sam. Gotthilf *Lange*, Vie de G. F. Meier. Halle, 1778, in-8 (all.).

G. F. *Meier*, Essai d'une méthode d'explication universelle. Halle, 1756. in-8 (all.). Métaphysique. Halle, 1756, IV vol. in-8 (all.). Preuve de l'immortalité de l'âme humaine, 2e édit. Halle, 1754, in-8. Défense de l'ouvrage précédent. Halle, 1755 (all.). Preuve de l'impossibilité que la matière pense. Preuve de l'harmonie préétablie. Halle, 1746, in-8 (all.). Théorie des mouvemens de l'âme. Halle, 1744, in-8 (all.). Essai d'une théorie nouvelle sur l'âme des bêtes. Halle, 1756, in-8 (all.). Pensées sur l'état des âmes après la mort; jugement sur le nouveau système de Théodicée; pensées sur la Religion; principes élémentaires des belles-lettres. Halle, 1748; II édit. 1754, III vol. in-8 (all.). Morale philosophique.

ouvrages de son maître, et traita séparément de quelques matières spéciales.

§ 370.

A la même école appartiennent encore : le physicien et théologien Hermann-Samuel *Reimarus* (1), qui sut réunir la profondeur et la clarté dans ses ouvrages sur la logique, la théologie et l'instinct des bêtes; Godefroi *Ploucquet* (2), esprit subtil, qui s'efforça d'ame-

---

Halle, 1753—1761, 5 vol. in-8 (all.). Considérations sur le penchant naturel à la vertu et au vice. Halle, 1776, in-8 (all.). Droit de la nature. Halle, 1767, in-8 (all.). Essai sur la nécessité d'une révélation spéciale. Halle, 1747, in-8 (all.). Examen de diverses matières appartenant à la philosophie. Halle, 1768—71, 4 vol. in-8 (all.).

(1) Né à Hambourg en 1694, mort professeur au Gymnase de cette ville en 1765.

Herm. Sam. *Reimarus*, Théorie de la raison, ou Méthode pour faire un bon usage de la raison dans l'étude de la vérité. Hambourg et Kiel, 1756, 5e éd. 1790, in-8 (all.). Les principales vérités de la religion naturelle. Hamb. 1754. La 5e édit. contient aussi la dissertation de Jean Albert *Reimarus* sur l'existence de Dieu et de l'âme humaine. 1781, in-8; 6e édit. 1791 (all.). Considérations sur l'instinct des animaux. 1762, in-8 (all.). 5e édit., avec notes de J. Alb. *Reimarus*. 1798. Fragmens d'un anonyme de Wolfenbüttel.

(2) Né en 1716, professeur à Tubingue, mort en 1790.

Godefr. *Ploucquet*, Cf. § 356 et 374, notes. En outre : Methodus tractandi infinita in metaphysicis. Tubing. 1748, in-4. Methodus tam demonstrandi directe omnes syllogismo-

ner la logique à la plus haute simplicité possible, et qui donna des éclaircissemens sur les principales difficultés de la monadologie ; J.-Henri *Lambert* (1), mathématicien, physicien et philosophe distingué,

---

rum species quam vitia formæ detegendi ope unius regulæ. Tubing. 1763, in-8. Principia de substantiis et phænomenis : accedit methodus calculandi in logicis ab ipso inventa, cui præmittitur comment. de arte characteristica universali. Francof. et Lips. 1753, in-8. Ed. II, 1764, in-8. Fundamenta philosophiæ speculativæ. Tubing. 1759, in-8. *Ibid.* 1782, in-8. Institutiones philosophiæ theoreticæ. *Ibid.* 1772. Dernière édit., intit. : Expositiones philos. theor. Stuttg. 1782, in-8. Elementa philos. contemplativæ s. de scientia ratiocinandi, notionibus disciplinarum fundamentalibus, etc. Stuttg. 1778, in-8. Collection des écrits concernant le calcul logique de M. le prof. Ploucquet, avec de nouvelles additions, publ. par Aug. Fred. *Boeck*. Francf. et Leips. 1766, nouv. édit. (all.). Solutio problematis Lugdunensis qua ex una hac propositione concessa : existit aliquid, existentia entis realissimi cum suis attributis eruitur. Tubing. 1758, in-4. Commentationes philos. selectiones, etc., recognitæ. Ultraj. ad Rhenum, 1781, in-4. Variæ questiones metaphysicæ cum subjunctis responsionibus. Tubing. 1782, in-4. Voyez en outre la table.

(1) Né à Mulhausen sur l'Ill, mort en 1777.

J. Henri *Lambert*, Nouvel Organon, ou Pensées sur la manière de rechercher et de déterminer les caractères de la vérité, en les distinguant de l'erreur et des apparences. Leips. 1764, II vol. in-8 (all.). Traités de logique et de philosophie (éditeur J. *Bernouilli*), t. I. Dessau. 1782, in-8 (all.). Préparation à l'Architectonique, ou Théorie des élémens simples

ami de Kant, qui s'appliqua à donner aux principes de la logique et de la métaphysique la rigueur et l'enchaînement des mathématiques. Cette méthode lui fit rechercher quelles sont les idées les plus simples pour en faire la base de la connaissance philosophique, et il imagina des signes mathématiques pour ces idées. Au reste, il en était venu à reconnaître que la méthode de Wolf, en métaphysique, avait essentiellement besoin d'être perfectionnée et refondue.

I. *Scepticisme de Hume.*

§ 371.

En Angleterre, l'esprit de l'école empirique continua de prédominer. Le médecin David *Hartley* (1), dont le caractère, sous les rapports religieux et moraux, présente beaucoup d'analogie avec celui

---

et primitifs de nos connaissances philosophiques et mathématiques. Riga, 1771, II vol. in-8 (all.). Lettres cosmologiques sur l'organisation du Monde, etc. Augsb. 1771, in-8 (all.). Correspondance de Kant et de Lambert dans le t. III du Recueil des Œuvres diverses de Kant, p. 91 et suiv.

(1) Né à Illingworth en 1704, mort à Bath en 1757.

David *Hartley's*, Observations on Man, his frame, his duty, and his expectations, in two parts. Lond. 1749, in-8, II vol. trad. en allem., avec remarques et additions, par Pistorius. Rostock et Leips. 1772, II vol. in-8. Theory of human mind with essays by Jos. Priestley. Lond. 1775, in-8.

de Bonnet (§ 374), suivit, dans le point de vue exclusivement matérialiste, les recherches psychologiques de Locke. Il fonda la théorie de l'activité intellectuelle de l'homme sur l'association des idées, et celle-ci sur l'hypothèse des vibrations des nerfs et de l'éther; il défendit en même temps les doctrines du déterminisme et de l'immortalité de l'âme. Selon lui, Dieu est la cause unique de tous les effets de la nature et de toutes les actions de l'homme; sa morale est toute relative au principe du bonheur. — Un esprit bien supérieur entra ensuite dans les voies ouvertes par Locke pour arriver à un scepticisme plus fort et plus étendu. L'idéalisme peu suivi de Berkeley (§ 348), au lieu de servir de barrière à l'esprit sceptique, n'avait fait que lui inspirer une nouvelle confiance, et contribuer à ses progrès. C'est ce qu'aperçut David *Hume*, né à Édimbourg en 1711, lequel, après s'être d'abord consacré à la jurisprudence, avait abandonné cette étude pour celles de l'histoire et de la philosophie, devenues les uniques occupations de sa vie (1). Du point de vue em-

(1) Biographie de Hume : The life of Dav. Hume written by himself. Lond. 1777, in-12. Trad. latiné, 1787, in-4. Trad. franç. Lond. 1777, in-12. Supplement to the life of D. *Hume*. (C'est une lettre d'Adam Smith à Will. Strahan, jointe à ses Mémoires).

A Letter to Ad. Smith on the life, death and philosophy of his friend D. Hume by one of the people called Christians. Oxford, 1777.

pirique de Locke, il jeta un regard plein de profondeur et de sagacité sur la nature de l'homme

---

Apology for the life and writings of Dav. Hume, etc. Lond. 1777.

Curious particulars and genuine anecdotes respecting the late lord Chesterfield and Dav. Hume, etc. Lond. 1788.

Anecdotes et traits de caractère tirés de la vie de D. Hume, par Chr. Fr. *Staudlin*, dans le journal mensuel de Berlin Novemb. 1791 (all.).

H. Dav. *Hume's* Treatise of human nature, etc. Lond. 1738, II vol. in-8, 1739, II vol. in-4. Trad. allem., avec un examen critique de cet ouvrage, par L. Henri *Jacob*. Halle, 1790—1791, III vol. in-8.

Essays moral, political, and litterary. Edinb. 1742, 1re partie, in-8. Inquiry concerning human understanding. Lond. 1748, in-8. (L'auteur donna, dans le troisième volume de ses Essais, une nouvelle exposition de cet ouvrage sur l'entendement humain). Sulzer et ensuite Tennemann ont donné, en allemand, des traductions de l'Inquiry, etc. La première Hamb. et Leips. 1755, in-8. La seconde, accompagnée d'une dissertation de Reinhold sur le scepticisme. Jen. 1793, in-8. —Political discourses. Lond. 1749. Edinb. Lond. 1749. Edinb. 1752 (reproduits dans le tome II des Essais). Inquiry concerning the principles of moral, Edinb. 1751, in-8.—The natural history of religion. Lond. 1755, in-8. (Ces deux derniers ouvrages se retrouvent dans le tome IV des Essais). La nouvelle édition des Essais est intitulée : Essays and Treatises on several subjects, IV vol. Lond. 1770—1784, in-8.

Dialogues concerning natural religion. Ed. II. Lond. 1779, in-8. Trad. en allemand par *Schreiter*, avec un Dialogue sur l'athéisme, par Ern. *Platner*. Leips. 1781, in-8 (all.).

(Voyez, à ce sujet, *Jacobi* : David Hume, ou de la foi, de

considéré comme un être intelligent et actif. Des raisonnemens bien déduits de conséquence en conséquence l'amenèrent à ce résultat sceptique, qu'il ne saurait y avoir une connaissance objective philosophique, et que nous sommes réduits à notre conscience, aux phénomènes qui passent devant elle, et à leurs relations purement subjectives. Dans ces recherches de Hume, le scepticisme philosophique se montre accompagné d'une puissance logique, d'une vigueur de principes, et en même temps d'une netteté, d'une clarté, d'une élégance telles qu'il n'avait jamais apparu ni aussi formidable ni aussi séduisant. Selon Hume, tout ce qui se passe en nous se réduit à des impressions ou sensations, et à des notions ou idées; ces dernières ne sont que des copies des premières; et tout ce qui les distingue de leurs originaux, c'est d'être moins fortes et moins vives. Tous les objets de la raison sont ou des relations d'idées auxquelles se rapportent les principes mathématiques, ou des faits d'expérience. Notre croyance, par rapport à la réalité d'un fait, repose sur la sensation, sur la réflexion, et sur une induction du rapport de cause et d'effet. La notion de cette causalité ne vient point d'un principe *a priori*, elle résulte insensiblement de l'expérience, et lorsque nous atten-

---

l'idéalisme et du réalisme. Breslau, 1787, in-8, et dans ses Œuvres (all.)).

— Essays on suicide and the immortality of the soul. Lond. 1789, in-8.

dons de causes semblables des effets semblables, nous ne faisons qu'obéir au principe de l'habitude en tirant nos conclusions d'une liaison constante entre divers phénomènes, ou de l'association de nos idées. Il n'existe donc aucune connaissance pour nous hors de l'expérience ; il n'y a donc pour nous aucune métaphysique possible. Or, l'expérience n'offre point, comme la démonstration mathématique, le caractère de l'évidence ; en définitive, elle se fonde sur un instinct qui pourrait nous abuser. Tout au moins l'opposition de l'instinct et de la philosophie sur les idées d'espace, de temps et de causalité peut-elle nous faire douter de son témoignage, si toutefois le scepticisme des philosophes a quelque valeur contre l'instinct naturel. La géométrie et l'arithmétique sont les objets de la science abstraite; la critique (l'æsthétique) et la morale sont des objets relatifs à la sensibilité, et n'appartiennent point à l'entendement. En morale, Hume démontra fort habilement que l'amour de soi ne saurait être le principe de la vertu, et soutint que la raison ou la faculté de réfléchir n'avait sur nos actions aucune influence effective ; et il plaça le principe de la vertu dans le sentiment moral, qu'il établit comme analogue au goût. Cette théorie fournit un nouvel appui au système du sens moral. Le suicide ne paraît point à Hume un acte immoral. Cet écrivain, qui semble d'abord n'attaquer que les prétentions de la philosophie spéculative, mais dont le scepticisme sape profondément la réalité de la connaissance humaine, tourna spécialement ses objections contre

l'existence de Dieu, la providence, les miracles, l'immortalité de l'âme, et soutient que ces croyances ne sont garanties suffisamment par aucun principe évident et solide. Dans sa vie pratique, on ne retrouve plus le même scepticisme; sa conduite et son caractère furent exemplaires. Il mourut, avec la plus grande sérénité, le 25 août 1776.

Adversaires de Hume, et autres philosophes écossais et anglais.

§ 372.

Le scepticisme de Hume, qui compromettait non-seulement la réalité des objets de l'expérience, mais encore celle des notions religieuses, avait dû nécessairement produire beaucoup d'effet dans le monde philosophique. Plusieurs écrivains entrèrent en lice pour le combattre : mais sans pouvoir attaquer la base de ses raisonnemens sceptiques, ni en affaiblir la conséquence, ils en appelèrent au sens commun de l'humanité (*common sense*), en d'autres termes, à un instinct naturel, ce qui était précisément ce que voulait Hume. Parmi ceux de ses adversaires qui adoptèrent cette marche, parurent en première ligne trois Écossais : Thomas *Reid* (1), esprit sincèrement

(1) Né en 1704, professeur à Glasgow, mort en 1796.

dévoué à la recherche de la vérité, qui reconnut bien certains principes de la connaissance humaine comme indépendans de l'expérience, mais qui ne donna à la philosophie d'autres fondemens que les principes du sens commun, ou une sorte d'instinct spirituel; l'éloquent Jacques *Beattie* (1), défenseur plus ardent, mais avec moins d'esprit philosophique, des vérités attaquées par le scepticisme, partisan du système du sens moral, et auteur de recherches esthétiques, remarquables par l'élégance et le bon

---

Thom. *Reid*, Inquiry into the human mind on the principle of common sense, III edit. Lond. 1769, in-8. Trad. en all. Leips. 1782, in-8. Essays on the intellectual powers of man. Edinb. 1785, in-4. Son principal ouvrage est intit. : Essays on the powers of the human mind. Lond. 1803, III vol. in-8.

(1) Né en 1735, professeur de morale à Edinbourg, et ensuite à Aberdeen, mort en 1803.

Account of the life of James Beattie, by Alex. *Bower*. Lond. 1804.

James *Beattie*, Essay on the nature and immutability of truth in opposition to sophistry and skepticism. Edinb. 1770, V^e^ edit. Lond. 1774. Trad. en all., par *Gerstenberg*. Copenhagen et Leips. 1772, in-8. D'après la V^e^ édit. Leips. 1777. *Id.* avec les Œuvres de Beattie en all. Leips. 1779—1780, II vol. in-8. Theory of the language. Lond. 1788, in-8. Dissertations moral and critical. Lond. 1783, in-4. (Tr. en all. par L. *Grosse*. Goetting. 1789—90, III part. in-8). Elements of the science of moral, t. I. Edinb. 1790, t. II, 1793. (Tr. en all. par *Moritz*. 1790, t. I, in-8.

goût ; enfin, Jacques *Oswald*, membre du clergé d'Écosse, lequel fit du sens commun de l'humanité (1) le principe universel, la règle suprême de toute recherche philosophique. Ces écrivains font bien sentir, il est vrai, l'abus de la spéculation qui prétend expliquer toutes nos croyances par voie démonstrative ; mais ils tombent à leur tour dans le défaut contraire où leur principe les conduit, savoir : l'hypothèse de la raison aveugle et passive.

§ 373.

Un célèbre physicien, Joseph *Priestley* (2) critiqua en même temps Hume et ses adversaires, mais il fut plus heureux contre ceux-ci, dont il appelait avec raison les principes instinctifs du nom de *qualitates occultæ*, qu'avec Hume, auquel il opposa une preuve fausse et inadmissible par elle-même de l'existence de Dieu (3). Il combattit d'ailleurs en déter-

---

(1) James *Oswald*. Appeal to common sense in behalf of religion. Edinb. 1766—1772, II vol. in-8. (Tr. en all. par *Wilmsen*. Leips. 1774, II vol. in-8).

(2) Né à Fieldhead en 1733, mort en 1804.

(3) Jos. *Priestley*, An examination of Dr Reid's Inquiry into the human mind, Dr Beattie's essay on the nature and immutability of truth, and Dr Oswald's appeal to the common sense. Lond. 1774, in-8. — Letters to a philosophical

ministe prononcé le spiritualisme et la liberté d'indifférence, dans le même sens que Hartley, et prétendit prouver la matérialité de l'âme (1). Auprès de lui se place Édouard *Search* qui, en morale,

---

unbeliver containing an examination of the principal objections to the doctrines of natural religion and especially those contained in the writings of M. Hume. Bath, 1780, P. I, II. Tr. all. Leips. 1782. Additional Letters. 1781—87. Et : A continuation of the letters. Northumberland-town. 1794, in-8.

The life of Jos. Priestley with critical observations on his works and extracts from his writings illustrative of the character, principles, etc., by J. *Carry*. Lond. 1804, in-8.

(1) Jos. Priestley, Disquisitions relating to matter and spirit, etc. Lond. 1777 in-8.

Three dissertations on the doctrine of materialism and philosophical necessity. Lond. 1778, in-8.

The doctrine of philosophical necessity illustrated, etc. Lond. 1777, in-8.

Letters on materialism and Hartley's theory of the human mind, by Priestley. Lond. 1776, in-8. — Ces derniers ouvrages donnèrent lieu à diverses réfutations de *Palmer* et de *Bryant ;* et particulièrement à l'ouvrage de Richard *Price*, intit. : Letters on materialism and philosophical necessity. Lond. 1778, in-8.

Extraits des ouvrages du Dr *Priestley* sur la nécessité de la volonté, et sur les vibrations des nerfs frontaux, comme causes matérielles de la sensibilité et de la pensée, avec des considérations sur ce sujet, et un parallèle de l'hypothèse des vibrations avec la cranologie du Dr Gall. Altona, 1806, in-8 (all.).

rapporte tout à l'intérêt personnel (1). D'un autre côté, Richard *Price* (2) opposa au principe de l'empirisme qui fait sortir de la sensibilité toutes nos connaissances, un principe tout contraire, savoir que l'entendement ou la faculté pensante est essentiellement distincte de la sensibilité, et qu'il en résulte un ordre de faits dont les caractères lui sont propres exclusivement, et ne peuvent être confondus avec ceux des faits sensibles. Cet écrivain éclaircit avec beaucoup d'habileté plusieurs des questions morales les plus importantes, et combattit le système du sens moral, comme incompatible avec le caractère immuable des notions fondamentales de la vertu et du devoir, reconnaissant dans ces notions ainsi que dans celles de substance et de cause, des principes éternels et primitifs de l'intelligence, indépendans de la volonté divine. Price a parfaitement exposé la différence essentielle qui sépare la moralité de la sensibilité, la vertu du bonheur, et en même temps les rapports qui rattachent l'un à l'autre ces deux derniers élémens (3). Malgré ses efforts, le système du sens

(1) Ed. *Search*, Light of nature pursued. Lond. 1769—70. v vol. in-8, tr. en all. par J. P. *Eruleben*. Goetting. 1771, in-8.— Freewill, fore-knowledge and fate. Lond. 1763, in-8.

(2) Né à Tynton en 1723, mort en 1791.

(3) *Price*, Review of the principal questions and difficulties in moral, particularly those respecting the origin of our ideas of virtue, its nature, relation to the deity, obligation, subject, matter and sanctions. Lond. 1758, in-8, III ed. Lond. 1787, in-8.

moral se maintint, défendu par Henri *Home* (1), célèbre par son ouvrage sur l'æsthétique, et Adam *Ferguson* (2), qui fit consister la vertu dans un effort soutenu par lequel se développe en nous la perfection de l'âme. Adam *Smith* (3), ami de Hume, connu principalement par son traité classique sur la richesse des nations, prétendit que la nature de la mo-

---

(1) Né à Edimbourg; s'appela ensuite lord *Kaimes* depuis l'année 1752, mort en 1782.

Henry *Home*, Essays on the principles of morality and natural religion. Edimb. 1751, in-8. (Tr. en all. par *Rautenberg*. Brunswick, 1768, II vol. in-8). — Historical law. 1759, in-8. Et : The principles of equity, 1760, in-fol. (Trad. all. Leips. 1778, in-8). — Elements of criticism. Lond. 1762, III vol. in-8, III^e Edimb. 1765, III vol. in-8. (Trad. all., par Meinhard. Leips. 1772—1790, III vol. in-8. Sketches on the history of man. Lond. 1774, II vol. in-4. (Trad. all. Leips. 1778—1783, II vol. in-8.

(2) Né à Logierait, dans les montagnes d'Écosse, en 1724, mort en 1816.

Ad. *Ferguson*, Institutes of moral philosophy. Lond. 1769, in-8. (Tr. all., par *Garve*. Leips. 1772, in-8). Principles of moral and political science. Edimb. 1793, II vol. in-4. (Tr. all., par *Schreiter*. Zurich. 1795, II vol. in-8). Essay on civil society. Edimb. 1766, in-4. (Trad. all. Leips. 1768, in-8).

(3) Né à Kirkaldy en 1723, mort en 1790.

Ad. *Smith*, Theory of moral sentiments, VI ed. Lond. 1790, II vol. in-8. (Trad. all. Brunswick, 1770; autre par *Kosegarten*. Leips. 1791, II vol. in-8). Inquiry into the nature and causes of the wealth of nations. Lond. 1776, II edit. 1777, II vol. in-4. (Plus. trad. all. Leips. 1776, II vol. in-8, par

ralité ne peut consister que dans des actes qui, pour avoir ce caractère, doivent obtenir l'assentiment universel, et il fit de la sympathie le principe de la morale. Par la sympathie nous nous supposons à la place de celui que nous voyons agir, et nous jugeons de la convenance de ses actes d'une manière impartiale, dégagés que nous sommes d'ailleurs de ses diverses dispositions personnelles. De ces jugemens impartiaux résultent autant de règles générales pour toutes les actions particulières. Le résumé de cette morale est : agis de telle sorte que les autres hommes puissent sympathiser avec toi. Thomas *Payne* (1) l'un des fondateurs de la république des États-Unis, étonna les Anglais eux-mêmes par l'audace de ses théories démocratiques. Il faut encore rattacher aux

---

Garve. Breslau, 1794, IV vol. in-4. II^e^ edit. 1799, III vol., par *Lüder*: Berlin, 1800, III vol. in-8). Essays on philosophical subjects, etc., to which is prefixed an account of the life and writings of the author by *Dugald* Stewart. Lond. 1795, in-8.

(1) Né dans le comté de Norfolk en 1737, mort en Amérique en 1809.

Common sense. Philadelphia. 1776, in-8. (Trad. all. dans les matériaux pour la statistique de *Dohm*, I^re^ livraison ; et Copenhague, 1794, in-4). Rights of man, being an answer to M^r^ Burke's attack on the french revolution. P. I, II. Ed. VII, 1791—92. (Trad. all. Berlin, 1792, in-8). The age of reason being an investigation of true and fabulous theology. P. I, II. Lond. 1794.

recherches psychologiques des Anglais leurs essais sur l'æsthétique (par exemple les traités sur le goût d'*Alison*, de *Gerard*, de *Burke*), ainsi que leurs travaux relatifs au langage et à l'histoire de l'humanité.

II. *École empirique en France.*

§ 374.

L'esprit philosophique s'était maintenu en Angleterre dans les voies de l'empirisme, et avait presque renfermé tous ses efforts dans des observations expérimentales, les unes profondes et ingénieuses, les autres étroites et sèches, en faisant d'ailleurs de la religion l'objet principal de ses recherches et de ses doutes; de même en France il conserva les habitudes empiriques, mais sous des influences différentes qui tenaient les unes au caractère de la nation française, les autres aux limites imposées à la liberté de penser par la puissance du clergé. La métaphysique de Descartes et de Malebranche fut oubliée; les suffrages se portèrent en grand nombre sur Gassendi et Newton; un plus grand nombre encore se déclarèrent en faveur de Locke. *Montesquieu* (1), qui consacra un véritable génie

(1) Charles Secondat, baron de Montesquieu, né en 1689, au château de la Brède, près de Bordeaux, mort en 1755.

De l'Esprit des Lois, 1748. Nombr. éditions. — Œuvres. Lond. 1759, III vol. in-4. V vol. in-8. Nombr. édit. Œuvres posthumes, 1798, in-8.

philosophique à observer les lois des nations, tout en suivant la direction empirique, ne révoqua point en doute les principales vérités religieuses, non plus que *Maupertuis* (1), mathématicien et physicien distingué. L'influence de *Voltaire* (§ suivant) eut un caractère plus prononcé et plus funeste. Charles *Batteux* (2) fut en France le père de la théorie des beaux-arts. Étienne *Bonnot de Condillac* (3) travailla à perfectionner le système empirique, et

(1) P. L. Moreau de Maupertuis, né à Saint-Malo en 1698, mort à Bâle en 1759.

Essai de philosophie morale. Lond. 1750, in-8. Essai de cosmologie. Berl. 1750, in-8. Œuvres. Lyon, 1756, IV vol. in-8.

(2) Né à Allendhuy en 1713, mort en 1780.

Les beaux arts réduits à un même principe. Paris, 1746. Plus. édit. (Trad. all. Gotha. 1751; autre par Adolphe Schlegel, II vol., avec dissertations du traducteur. Leips. 1769—70. IIIe édit. Extraits, par Gottsched. Leips. 1751). Cours de belles-lettres, ou Principes de la littérature. Paris, 1747—50. Plus. édit. (Tr. all., par Ch. Guill. *Ramler*. Leips. 1756—58. Ve ed. 1802, in-8).

(3) Né en 1715 à Grenoble, mort en 1780.

Cours d'Études du prince de Parme, par M. l'abbé de *Condillac*. Paris, 1776, XVI vol. in-8.

Essai sur l'origine des connaissances humaines. Amsterd. 1746, II vol. in-12. (Tr. all., par Hissmann. Leips. 1780, in-8).

Traité des sensations. Lond. 1754, II vol. in-12.

Traité des animaux. Amsterd. 1755, II vol. in-12.

Œuvres philosophiques, VI vol. Paris, 1795, in-12. Plus. aut. édit.

prétendit ramener toutes les facultés actives de l'âme à la sensation ou à la sensibilité au moyen du principe de la transformation des sensations. Selon lui, la formation et le perfectionnement du langage auquel il donne pour origine les accens spontanés du plaisir et de la peine, sont le moyen par lequel toute science se développe. Il s'attache à ramener toutes les sciences à leur expression la plus simple, et croit pouvoir les traiter suivant la méthode des mathématiques. En même temps, ce philosophe confond les maximes de l'expérience et de la spéculation, regardant comme le résultat le plus parfait de la science la déduction qui fait de toutes nos idées autant de conséquences d'une seule proposition identique, et admettant l'existence des corps au nombre des faits primitifs, doctrine par laquelle il se rattache à celle de Gassendi sur les atomes (§ 335). Condillac est resté jusqu'à ces derniers temps le type de la philosophie française et son chef avoué. Avec lui, Charles *Bonnet* (1) rendit beaucoup de services à la

(1) Né en 1720 à Genève, mort en 1793.

(Ch. de *Bonnet*), Essai de psychologie, ou Considérations sur les opérations de l'âme, sur l'habitude et sur l'éducation. Lond. 1755, in-8. (Tr. all., par C. W. *Dohm*. Lemgo, 1773, in-8).

Essay analytique sur les facultés de l'âme. Copenh. 1759—1760. III^e^ édit. 1775. (Tr. all., avec notes et additions, par Ch. Godef. *Schätz*. Brême, 1770, II vol. in-8).

La palingénésie philosophique, ou idées sur l'état passé et

psychologie. C'était un excellent observateur de la nature, et un esprit habituellement tourné vers les idées religieuses. Il ne laisse pas néanmoins de déduire toutes les idées des sensations, au moyen de certaines fibres nerveuses et de leurs mouvemens, et il n'accorde primitivement à l'âme, qu'il distingue du corps, qu'une double propriété de sentir, et une force motrice. Niant les idées innées, et faisant dériver tous les faits intellectuels de la sensibilité, il fut conduit à soutenir que l'âme n'est capable d'aucun développement que par l'entremise du corps. Il n'était point défavorable au matérialisme, et admit une certaine affinité entre l'âme des animaux et celle des hommes. D'autres hommes poursuivirent avec plus de suite et d'audace dans le sens de l'athéisme, du matérialisme et d'un rigoureux déterminisme, les conséquences du système empirique par rapport à l'âme et à la morale : ce furent entre autres *La Mettrie* (1), homme

---

sur l'état futur des êtres vivans. Genève, 1769, II vol. in-8. (Tr. all., par *Lavater*. Zurich, 1771.)

Œuvres d'Histoire naturelle et de philosophie. Neuchâtel. 1779. II ed. 1783, VIII, in-4.

Mémoires pour servir à l'Histoire de la vie et des ouvrages de M. Ch. Bonnet, par J. Trembley. Berne, 1794, in-8. (Tr. all. Halle, 1795, in-8).

(1) Jul. *Offroy de La Mettrie*, né à Saint-Malo en 1709, mort à Berlin en 1751.

Œuvres philosophiques de M. de La Mettrie. Lond. (Berl.),

d'un caractère décrié, qui prétendit expliquer l'âme et tous ses effets comme un pur mécanisme; *Helvetius* (1), qui ramène tout à la perception sensible,

---

11 vol. 1751, in-4. Amsterd. 1753—1764, 11 vol. in-8. Histoire naturelle de l'âme. La Haye (Paris), in-8. Ouvrage brûlé de la main du bourreau par arrêt du Parlement. — Traité de la Vie heureuse de Sénèque. Postdam, 1748. L'École de la Volupté (*Id.* sous le titre de l'Art de Jouir), 1750. L'Homme machine. Leyd. 1748, in-12. L'Homme plante. Potsdam. 1748, in-8.

Voyez, en réfutation de ces ouvrages : l'Homme plus que machine, par Élie *Lesac*. Lond. 1748. 2e ed. Goetting. 1755, in-12. De machina et anima humana prorsus a se invicem distinctis commentatio. auct. Balth. Lud. *Tralles*. Breslav. 1749, in-8.

Godofr. *Plouquet*, Dissert. de materialismo. Tubing. 1750. Cum supplemento et confutatione libelli : L'Homme machine. *Ib.* 1751, in-4.

(1) Claude Adrien *Helvétius*, né à Paris en 1715, mort en 1771.

De l'Esprit, Paris, 1758, in-4, 2 vol. in-8. (Trad all., par *Gottsched*. 1757; autre par *Forkert*. Liegnitz et Leips. 1760, 11 vol. in-8.)

De l'Homme, de ses facultés et de son éducation. Lond. (Amsterd.) 1772, 11 vol. in-8. (Tr. all., par *Wichmann*. Breslau, 1774, 2 vol. in-8).

Les Progrès de la Raison dans la recherche du vrai. Lond. 1775, in-8. (Voyez en outre la note suivante).

Œuvres complètes. Amsterd. 1776, v vol. in-12. Deux-Ponts, 1784, VII vol. in-8. Paris, 1794. v vol. in-8, 1796, x vol. in-12.

et considère la notion de l'infini comme une simple négation (Voyez § suivant); et l'auteur du fameux *Système de la nature*, qu'on croit être *La Grange* ou le baron *d'Holbach* (1). On peut attribuer principalement à l'influence des encyclopédistes en France

---

Éloge de M. Helvétius (Genève), 1774, in-8. Essai sur la Vie et les Ouvrages de M. Helvétius (par Duclos?), en avant de son poëme didactique, intitulé : le Bonheur. Lond. (Amsterd.) 1773, in-8; et dans les Œuvres complètes.

(1) Paul Henri Dietrich, baron d'*Holbach*, mort en 1789.

Système de la Nature, ou des Lois du Monde physique et du Monde moral, par feu M. *Mirabaud* (La Grange? le baron d'Holbach?). Lond. 1770, II vol. in-8. (Tr. all., par Ch. G. *Schreiter*. Francf. et Leips. 1783, II vol. in-8).

Contre cet ouvrage, voyez : *Bergier*, Examen du Matérialisme, ou Réfutation du Système de la Nature. Paris, 1771. II vol. in-8.

De Castillon, Observations sur le livre intitulé : Syst. de la Nat. Berl. 1771, in-8.

Réflexions philosophiques sur le Syst. de la Nat., par M. *Holland*, (Georg. Jonath.). Paris, 1772, II vol. in-8. Neuchâtel, 1773. (Tr. all., par J. L. *Wetzel*. Berne, 1772, in-8).

(*Voltaire*), Réponse au Système de la Nature. Genève, 1772; et Encyclopédie, artic. Dieu.

Le Vrai sens du Système de la Nature (par Helvétius), ouvrage posthume. (Tr. all., Francf. et Leips. 1783, in-8). Ce livre ne consiste qu'en extraits.

F. X. V. *Mangold*, Réfutation calme du Matérialisme, servant de réponse à l'auteur du Syst. de la Nat. Augsb. 1803, in-8 (all.).

la grande faveur qu'y obtint une manière de philosopher (1), qui consistait à raisonner hardiment sur tout ce qui surpasse les notions communes, à l'aide d'hypothèses matérialistes absolument arbitraires, ou d'analogies poussées beaucoup plus loin qu'elles ne pouvaient conduire; prétention à laquelle se joignait la manie de rendre populaires les sciences de toute espèce, et de bafouer comme de la pédanterie toute étude philosophique plus sérieuse et plus profonde.

§ 375.

Les hommes qu'on appelait à cette époque, en France, les philosophes, s'efforçaient de faire prévaloir la liberté de penser; mais dominés par des dispositions étroites et frivoles, ils ne mirent en crédit que des doctrines sans aucune valeur, qui confondaient l'homme avec la nature, ou divinisaient le monde, qui déclaraient la croyance en Dieu douteuse et peu nécessaire, et qui combattaient toute religion positive comme une imposture des prêtres. La corruption des mœurs parmi les classes élevées du royaume, et l'insignifiance d'un culte réduit à des cérémonies tout extérieures firent accueillir aisément ces opinions. C'est dans cet esprit que travaillèrent

(1) Voyez, sur l'Empirisme français, W. R. *Bodmer*, le Vulgaire et les Métaphysiciens, ou Doutes et Vues critiques sur l'école empirique. Paris, 1802, in-8.

à l'envi les encyclopédistes, notamment *Diderot* (1) et d'*Alembert* (2), secondés par les succès d'*Helvé-*

Voyez les ouvrages de MM. de *Barante* et *Jay* sur la littérature française au XVIII^e^ siècle. (Trad. all., par *Ukert*. Jena, 1810, in-8).

(1) Denis *Diderot*, né à Langres en 1713, mort en 1784.

Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, par une société de gens de lettres; mis en ordre et publié par M. Diderot. Paris, 1751 — 1763, XXVII tom. in-fol. pour le texte. VI vol. de planches. Seconde édition. 1783—1800. 63 livraisons, in-4.

Vues philosophiques, ou Protestations et Déclarations sur les principaux objets des connaissances de l'homme; nouv. éd. Berlin, 1765, in-12 (par Prémontval).

Diderot. Pensées philosophiques. La Haye, 1746, in-12. (Ouvrage dirigé contre le christianisme; brûlé en 1746 par le bourreau. Trad. all., par Jacq. *Elsner*. Halle, 1747. Lettre sur les aveugles, à l'usage de ceux qui voient. Paris, 1749. Pensées sur l'interprétation de la nature. Paris, 1754 et 1759, in-12. Œuvres philosophiques, VI vol. Amsterd. 1772. Œuvres complètes. Lond. 1773, V vol.

Mémoires pour servir à l'Histoire de la Vie et des Ouvrages de feu M. Diderot, par Mad. de *Vaudeuil*, sa fille, dans l'ouvrage périodique de *Schelling*, intitulé : *Zeitschrift für Deutsche*, 1^er^ cahier. 1813.

(2) Jean *Le Rond d'Alembert*, né en 1717 à Paris, mort en 1783.

Mélanges de Littérature, d'Histoire et de Philosophie de M. d'Alembert. Paris, 1752, V vol. in-12. 1770, V vol. in-8.

Condorcet, Éloge de M. d'Alembert. 1783.

tius et du *philosophe de Ferney* (1); d'autres, animés d'un meilleur esprit, tels que J.-J. *Rousseau*, firent néanmoins plus de mal que de bien, par des déclamations paradoxales mêlées à de bonnes intentions. Pour ce qui concerne la philosophie pratique, l'empirisme dominant favorisa chaque jour davantage l'opinion qui fait reposer la morale sur la psychologie expérimentale. On tenta de déduire directement du principe de l'amour de soi un système de l'intérêt, en contradiction avec la nature réelle du caractère moral : telle fut l'entreprise d'*Helvétius*, qui conçut la vertu comme l'effet d'un mobile intéressé, et fit consister le mérite des actions dans le degré d'utilité selon lequel elles contribuent au bien-être d'une société quelconque (2). D'autres prétendirent à concilier d'une manière peu conséquente les conditions de la vraie moralité avec l'amour de soi : ce furent entre autres *Mably* (3), et *Rousseau*, écrivain

(1) Marie Fr. *Arouet de Voltaire*, né en 1694, mort en 1778. Voyez sa Vie, par *Condorcet;* et depuis *Ancillon*, Mélanges de Litt. et de Philos.

Lettres philosophiques, par Voltaire (ouvrage brûlé par le bourreau). Candide, ou l'Optimisme. (Voyez au § 368, not.). Œuvres; nombr. édit.

(2) Dans le livre de l'Esprit, mentionné au § précédent. — On remarque entre autres réfutations de cet ouvrage : Chr. Wilh. Franc. *Walch*, De consensu virtutis moralis et politicæ contra Helvetium. Gotting. 1759.

(3) Gabriel *Bonnot de Mably*, né à Grenoble en 1709, mort en 1785.

éloquent, qui sut développer avec éclat certains points de morale (1), et qui admit un sens moral, aussi bien que J.-B. *Robinet* (2). On peut aussi ranger *Diderot* (3) dans cette seconde classe de moralistes. — En général, depuis les belles considérations de Montesquieu sur les lois, on s'occupa beaucoup en France, mais avec une témérité et une exagération extrême, des théories relatives à la législation, et au droit des gens, envisagées sous le point de vue philosophique (4).

Principes de Morale, par M. l'abbé de Mably. Paris, 1754

Entretiens de Phocion sur le Rapport de la Morale avec la politique. Amsterd. 1763, in-8.

(1) Né à Genève en 1712, mort en 1778.

J. J. *Rousseau*, Discours sur l'origine et les fondemens de l'inégalité parmi les hommes. Amsterd. 1755, in-8. (Tr. all. Berlin, 1756, in-8). Lettres écrites de la Montagne. Amsterd. 1764, II part. in-8. — Du Contrat Social, ou Principes du Droit politique. Amsterd. 1762, in-12. (Tr. all., par *Geiger*. Marb. 1763, in-8.) — Emile, ou de l'Éducation. Amsterd. 1762, in-8. (Tr. all., IV vol. in-8). Œuvres complètes. Genève, 1782, XVII vol.; nombr. édit.

(2) Dans l'ouvrage mentionné au § 357. En outre : Vue philosophique de la gradation naturelle des formes d'être, ou les Essais de la Nature qui apprend à faire un homme. Amsterd. 1767, II vol. in-8.

(3) Principes de la Philosophie morale, ou Essai sur le Mérite et la Vertu, 1745. (Cf. § 347, notes).

(4) Nous citerons particulièrement : Gasp. de *Réal*, né à Sisteron, en 1682, mort en 1752. Traité complet de la Science du Gouvernement. Paris, 1762—64, VIII vol. in-4. (Tr. all.

III. *Eclectiques en Allemagne.*

§ 376.

En Allemagne, au moment où le scepticisme de Hume commença à faire quelque sensation, l'ardeur pour les profondes recherches scientifiques s'était singulièrement affaiblie, l'exemple de tant de théories renversées les unes sur les autres avait fait naître une méfiance bien naturelle à la suite de tant d'épreuves malheureuses; on se persuadait que la vérité, semblable à un rayon de lumière brisé, devait se trouver éparse dans les divers systèmes; et ainsi s'était introduite, à la place d'un esprit d'examen sévère et profond, une prétention moins élevée de tout admettre, en s'occupant surtout de questions d'utilité générale

---

Francf. et Leips. 1762—67, VI vol. in-8). *Mably*, De la Législation, ou Principes des Lois. Amsterd. 1776, II vol. in-8. Doutes proposés aux Economistes sur l'ordre naturel et essentiel des sociétés. Paris, 1766, in-12. Œuvres. Paris, 1793, XII vol. in-8. — En outre, l'École des physiocrates, ou Economistes. *Quesnay*, né en 1697, mort en 1774. Ordre naturel et essentiel des Sociétés politiques; *Mirabeau* le père; *Condorcet*; Mirabeau l'aîné; et Emm. *Sieyes*.

Burlamaqui (Jean-Jacq., né en 1694, mort en 1748), Principes du Droit natur. — Emmeric *de Vattel*, né en 1714, mort en 1767. Droit des Gens (d'après Wolf). Lond. 1757, II vol. in-4; et autr. édit.

(éclectisme et empirisme). J.-George *Sulzer* (1), esprit éclairé et habile investigateur qui réunissait le talent de la spéculation à celui de l'observation et s'est surtout distingué par ses travaux sur l'æsthétique, appela l'attention de l'Allemagne sur la philosophie de Hume. Jusqu'ici l'éclectisme avait été une sorte de bouclier opposé à l'ascendant exclusif d'un système; à cette époque il n'était qu'une conséquence de l'embarras et du doute dont la raison était accablée; les recherches empiriques étouffaient toute métaphysique, et l'influence des mœurs et des idées françaises, secondée par Frédéric-le-Grand, favorisait puissamment cette disposition des esprits. De ce mouvement naquit le système philanthropique et pédagogique de J.-Bern. *Basedow* (2), qui s'efforça

---

(1) Né en 1720 à Winterthur, mort professeur et académicien à Berlin en 1779.

J. G. *Sulzer*, Considérations morales sur les Ouvrages de la Nature, publiées par *Sack*. Berl. 1741, in-8 (all.). Théorie générale des Beaux-Arts. Leips. 1771—74, II vol. IIe éd. 1792—94, IV vol. (all.). Divers écrits philosophiques. Leips. 1773—85, II vol. in-8 (all.).

Eloge de M. *Sulzer*. Berlin, 1779, in-8. H. C. *Hirzel*, à Gleim, sur le philosophe *Sulzer*, II part. Zurich. 1780, in-8. (all.). Ses Mémoires, par lui-même. Berl. 1809, in-8 (all.).

(2) Né à Hambourg en 1723, mort en 1790.

J. Bern. *Basedow*, Philalethie, ou Nouvelles Considérations sur la Vérité et sur la Religion rationelle, jusqu'aux limites de la révélation. Altona. 1764, II part. in-8 (all.). Système métaphysique de la saine raison. Altona, 1765, in-8 (all.).

toutefois d'allier la rigueur logique à des vues d'utilité, proposa pour principes de la vérité le bonheur, l'assentiment intérieur et l'analogie, et admit un devoir attaché à la foi comme une notion supérieure aux sens, et autorisée par un certain degré de vraisemblance. Vinrent ensuite la philosophie de l'israélite Moïse *Mendelssohn* (1), qui, dans ses recherches spéculatives, æsthétiques et psychologiques, s'efforça d'unir l'élégance et la clarté; le naturalisme de Gotthilf-Samuel *Steinbart* (2), les Essais de J.-August. *Eberhard* (3), penseur exercé, qui, dans les ma-

---

Philosophie pratique pour toutes les conditions de la société. Dessau, 1777, II vol. in-8 (all.). — Voyez le Nécrologe de Schlichtegroll, 1790, II vol.

(1) Né à Dessau en 1729, mort en 1786.

Moses *Mendelssohn*, Traité sur l'Evidence dans les sciences métaphysiques. Berl. 1764, in-4. II éd. 1786 (all.). Phédon, ou de l'Immortalité de l'Ame. Berl. 1767, in-8, VI^e édit., publiée par le D^r *Friedlander*. Berl. 1821 (all.). Matinées, ou Leçons sur l'Existence de Dieu. Berl. 1785. II éd. 1786, II vol. in-8 (all.). Lettres sur les phénomènes de la sensibilité. Berl. 1755, in-8 (all.). Œuvres philosophiques. Berl. 1761. III éd. 1777, II vol. (all.). Mélanges philosophiques, avec une Notice sur la vie de l'auteur, par Jenisch (publ. par Müchler). Berl. 1789, in-8 (all.).

Vie et Opinions de Mendelssohn, et Esprit de ses ouvrages. Hamb. 1787, in-8 (all.).

(2) Né à Züllichau en 1738, mort en 1809.

(3) Né à Halberstadt en 1739, mort en 1809.

J. Aug. *Eberhard*, Théorie générale de la Pensée et de la Sensibilité. Berl. 1776—1786, in-8 (all.). Nouvelle Apologie

tières de philosophie appliquée, eut le mérite de s'attacher aux idées de Leibnitz, et de les remettre en circulation. — Ernest *Platner* (1) s'occupa des idées de Leibnitz avec des dispositions plus sceptiques et

---

de Socrate. Berl. 1772—1788 (all.). De l'Idée de la Philosophie et de sa Division. Berl. 1778, in-8 (all.). Courte esquisse de la métaphysique. Halle, 1794, in-8 (all.). Préparation à la théologie naturelle. Halle, 1781, in-8 (all.). Morale de la Raison. Berl. 1781—1786, in-8 (all.). Théorie des Beaux-Arts et de la Littérature. Halle, 1783. III^e édit. 1790, in-8 (all.). Manuel d'æsthétique, à l'usage des lecteurs instruits, IV part. Halle, 1803, sq., II^e édit. 1807, sq., in-8 (all.). Esprit du Christianisme primitif. Berlin, 1807, in-8 (all.). Essai d'une Synonymie générale de la langue allemande, VI part. Halle, 1795. II^e édit. 1820; continué par Maass (t. XI—XII) (all.). — Œuvres mêlées. Halle, 1784, in-8 (all.). Nouveaux Mélanges. Halle, 1788, in-8 (all.). Magazin philosophique. Halle, 1788—92, IV vol. in-8, (all.). Archives philosophiques, II vol. 1792—95, in-8.—Fred. *Nicolai*, Souvenirs sur J. A. Eberhard. Berl. 1810, in-8.

(1) Né à Leipsick en 1744, mort professeur de médecine et de philosophie en 1818 dans la même ville.

E. *Platner*, Aphorismes philosophiques. Leips. 1776—82, II part., in-8. Nouv. édit. corrigée, 1793—1800 (all.). Anthropologie à l'usage des médecins et des philosophes. Leips. 1772, in-8 (all.). Nouvelle Anthropologie, t. I, Leips. 1790, in-8 (all.). Entretiens sur l'athéisme. Leips. 1781, in-8 (all.). Manuel de Logique et de Métaphysique. Leips. 1795, in-8 (all.). Pour sa vie et son portrait, voyez dans la feuille de nouvelles du Journ. Littér. de Jena, n° 38, année 1819, la Notice publiée par son fils.

plus de sagacité philosophique; il y joignit des recherches estimables sur l'anthropologie et la physiologie. La tendance à l'eudémonisme qu'on a remarquée dans la morale de Wolf se reproduit dans l'exposé nouveau que Platner en a donné, avec quelques changemens; là on trouve le bonheur considéré comme le but de l'existence des êtres vivans, le bien comme ce qui est approprié au bonheur d'un individu et de tous les autres êtres vivans; enfin, la vertu comme la libre volonté dirigée vers le véritable bien. Christian *Garve* (1) fait consister la moralité dans l'accomplissement par nos actes de certaines règles qui tiennent à la constitution humaine toute entière, et à toutes les relations de l'humanité, savoir : les principes de la vertu, de la convenance, de la bienfaisance et de l'ordre. A cette même période appartiennent la révision de la philosophie par Christophe *Meiners* (2), les débats de J.-Christ.

(1) Né à Breslau en 1742, mort en 1798.

Chr. *Garve*, Dissert. sur l'Union de la Morale et de la Politique. Breslau, 1768 (all.). Considérations sur les principes généraux de la Morale. Breslau, 1798, in-8 (all.) Essai sur les divers objets de la Morale, etc., IIe édit. 1821, in-8 (all.) Sur l'Existence de Dieu. Bresl. 1802, in-8. Cf. la table.

(2) Né en 1747, mort en 1810.

Christophe *Meiners*, Révision de la Philosophie, 1. part. Goetting. et Gotha. 1772, in-8 (all.). Esquisse de la Psychologie, 1773 (all.). Recherches sur les Facultés de penser et de vouloir. Goetting. 1806, II part. in-8 (all.). Beaucoup d'autres ouvrages sur la philosophie et la morale. Voyez la table.

Lossius (1), et de Jean-Nic. *Tetens* (2) sur l'objectivité de la vérité ; la tentative du premier pour tirer des fibres nerveuses et de leurs mouvemens la loi première de la pensée ; enfin, les traités et manuels appropriés au grand nombre des lecteurs, par J.-Ge.-H. *Feder* (3), et J.-A.-H. *Ulrich* (voyez

---

(1) J. Christ. *Lossius*, Causes Physiques de la Vérité. Gotha, 1775, in-8 (all.). Doctrines de la saine Raison. Gotha, 1777, II part. in-8 (all.). Nouveau Dictionnaire universel de la Philosophie, traitant des matières et des faits qui concernent cette science. Erfurdt, 1803—1807, IV vol. in-8 (all).

(2) Né à Tetenbüll en 1736, mort en 1805.

J. Nic. *Tetens*, Essais Philosophiques sur la nature humaine et sur son développement. Leips. 1776—77, II vol. in-8 (all.). Pensées sur quelques-unes des causes du peu de vérités arrêtées et incontestables que présente la métaphysique. Bützow et Wismar. 1760, in-8 (all.). Sur la Philosophie générale spéculative. Bützow. 1775, in-8, anonyme (all.).

(3) Né en 1740, mort conseiller de justice à Hanovre en 1821.

J. Ge. H. *Feder*, Institutiones logicæ et metaphysicæ. Francof. 1777. Esquisse des Sciences Philosophiques. Cobourg. 1767, avec les Observations de Gottlob A. *Tittel*. 1785, in-8 (all.). Principes de Logique et de Métaphysique. Goetting. 1784, in-8 (all.). C'est la dernière forme sous laquelle il reproduisit son Compendium, souvent réimprimé depuis 1769. —Recherches sur la volonté humaine, sur ses déterminations naturelles, ses modifications, etc. Goettingue et Lemgo. 1779 à 1793, IV part., in-8. II^e édit. 1773 seq. (all.). Beaucoup d'autres ouvrages.—Sur le Sentiment Moral. Copenhague. 1792, in-8 (all.).

§ 363 not.). Après tout, on reconnaît encore chez les Allemands des traces de leur naturel dans quelques efforts vers la rigueur et la profondeur philosophiques, et dans un certain respect pour les intérêts sacrés de la morale. Témoin surtout le pieux *Gellert* (1), dont les ouvrages et les éloquentes leçons réveillèrent parmi ses contemporains l'esprit moral et religieux.

§ 377.

La métaphysique avait cessé d'intéresser vivement les esprits; en revanche, la philosophie empirique, et spécialement la psychologie, firent, en Allemagne comme en Angleterre, de notables progrès. De ce côté, nous distinguerons les travaux de *Tetens*, qui sut, avec une grande sagacité, et sans tomber dans aucune hypothèse matérialiste, étendre les conséquences de la doctrine de Locke sur l'origine de nos connaissances, découvrir les facultés fondamentales de l'âme, et maintenir les principes de la vérité objective; il essaya de réfuter le scepticisme de Hume,

(1) Christian Fürchtegott *Gellert*, né à Haynichen en 1715, mort professeur de morale à Leipsick en 1769.

Discours (en franç.) sur la Nature, l'Étendue et l'Utilité de la morale. Berl. 1764, in-8. Leçons Morales, publiées par Ad. Schlegel et Heyer, 11 vol. Leips. 1770, in-8 (all.). Œuvres complètes. Leips. 1669—70, VII part., in-8 (all.). Remarques de Christ. *Garve* sur la morale, les ouvrages et le caractère de Gellert. Leips. 1770, in-8.

et ouvrit les voies à une philosophie plus profonde. Malheureusement ses contemporains ne lui accordèrent pas toute l'attention qu'il méritait. Nous nommerons ici plusieurs autres écrivains recommandables par leurs recherches anthropologiques : Charles-Franç. d'*Irwing* (1), Jean-Henri *Campe* (2), Dietrich *Tiedemann* (3), *Platner*, *Garve* (cf. § 376), Ch.-Ph. *Moritz* (4), J.-J. *Engel* (5),

---

(1) Né à Berlin en 1728, mort en 1801.

C. Fr. d'*Irwing*, Expériences et Recherches sur les hommes. Berlin, 1778, IV part., in-8 (all.).

(2) Né à Teersen, dans le Brunswick, en 1746, mort en 1818.

Facultés sensitives et intellectuelles de l'Ame humaine, 1776, in-8 (all.). Sur le Sentiment et la Sensibilité. Hamb. 1779 (all.). Recueil de quelques Ecrits sur l'Education. Hamb. 1777, II^e^ part., in-8 (all.). Théophron. Hamb. 1783. Brunswick, 1790, et autre édit. (all.).

(3) Né en 1748, mort en 1806.

Recherches sur les Hommes. Leips. 1777—78, III part., in-8 (all.). Manuel de la Psychologie, publié par *Wachler*. Leips. 1804, in-8 (all.). (Voyez au § 38, II. *b*).

(4) Né à Hameln en 1757, mort en 1793.

C. Ph. *Moritz*, Vues pour une Théorie expérimentale de l'âme, X parties, 1782. Magasin psychologique, X parties. 1793—95 (all.). *Id.* pour l'étude de nous-mêmes, dans le Recueil d'Ant. Reiser. 1785—90 (all.). — Traité sur l'Imitation du Beau par les arts du dessin. Brunswick, 1788, in-8 (all.). Esquisse d'une Théorie complète des Beaux-arts (all.); et beaucoup d'autres ouvrages.

(5) Né à Parchim en 1741, mort en 1802.

On a de J. J. *Engel*, outre plusieurs dissertations relatives

Franç.-Joach. *Eschenburg* (1), le grand critique J.-Gotthold-Ephraim *Lessing* (2), un savant et vaste génie, le théologien J.-Godefr. de *Herder* (3); sans compter un assez grand nombre d'auteurs sur la critique et l'esthétique; les uns favorables aux idées publiées à ce sujet en Angleterre (par Hutcheson, Gerard, Hume, Home, Burke, etc.); les autres s'attachant aux théories des Français (particulièrement à celle de Batteux, cf. § 314); d'autres enfin se frayant par eux-mêmes de nouvelles routes. L'influence de la philosophie devint en outre plus sensible, non-seulement sur les autres sciences, telles que les mathématiques, la physique, l'histoire natu-

à la Théorie des Arts : le Philosophe des Gens du Monde. Leips. 1775—77, II part., in-8. Nouv. édit. 1801 (all.). *Id.* dans ses Œuvres. Berlin, 1801, VI vol. (all.).

(1) Né à Hambourg en 1743, mort en 1820.

Fr. Joach. *Eschenburg*, Projet d'une Théorie et d'une Histoire littéraire des Beaux-Arts et de la Littérature. Berl. 1783, in-8. IVe édit. 1817, in-8 (all.).

(2) Né à Kaments en 1729, mort en 1781.

Lessing, Divers ouvrages relatifs à la théorie de l'art et à la critique. En outre : l'Education du Genre Humain (all.). Œuvres complètes. Berl. 1771—91, XXX vol. in-8 (all.).

(3) Né à Morungen en 1744, mort à Weimar en 1803.

Voyez les ouvrages de *Herder* relatifs à la philosophie, l'histoire, les beaux-arts et la littérature, dans l'édition de ses Œuvres, données à Tubingue par Cotta en 1805, et ann. suiv.; spécialement ses Idées sur la Philosophie de l'Histoire du Genre Humain; son Mémoire couronné sur l'Origine des Langues. 1772—1789 (all.). Adrastea, Calligone, Terpsichore, etc. (all.).

relle, la médecine, mais encore sur diverses branches secondaires qui avaient été négligées jusqu'alors, bien qu'elles lui appartiennent, savoir : la pédagogie (*Basedou*, *Campe*, *Resewitz*, d'après Rousseau); la philosophie des langues (*Herder*, d'après Harris et Monboddo); l'histoire de l'humanité (*Meiners*, Isaac *Iselin* (1) et *Herder*). Ce dernier combattit les doctrines étroites et flétrissantes de son temps, secondé par son ingénieux ami J.-G. *Hamann* (2), ainsi que par *Jacobi* (voyez § 406), et par Mathias *Claudius* (le messager de Wandsbeck). Nous devons encore faire mention ici de l'archevêque prince de *Dalberg* (3), auteur de bons ouvrages dans le même sens.

(1) Né à Bâle, en 1728, mort en 1782.

Iselin, Essai sur l'Histoire de l'Humanité. 1764, in-8 (all.).

(2) Né à Kœnigsberg en 1730, mort à Münster en 1788.

J. G. *Hamann*, Œuvres, publ. par Roth., t. I—V. Berl. 1821, in-8 (all.). Voyez sa Correspondance avec Jacobi dans les Œuvres complètes de ce dernier (all.). Cf. les feuilles Sibyllines du Magicien du Nord, publ. par D. Fr. *Cramer*. Leips. 1819, in-8.

(3) Ch. Theod. Ant. Marie *de Dalberg*, électeur, archi-chanceller, ensuite grand-duc de Francfort, enfin archevêque de Ratisbonne, né en 1744, mort en 1817.

Considérations sur l'Univers, Erfurdt. 1776. VII édit. 1821 (all.). Des Rapports qui existent entre la morale et la science politique. Erfurdt 1786, in-4 (all.). Réflexions sur le Mérite moral et son objet. Erfurdt. 1787, in-4 (all.). Principes de l'Esthétique. *Ibid.* 1791, in-4 (all.). De la Conscience comme fondement universel de la philosophie. *Ibid.* 1793, in-8 (all.), etc.

Coup-d'œil sur ce qui précède.

§ 378.

Si maintenant nous reportons nos regards sur le développement de la philosophie pendant cette dernière époque, nous trouverons qu'elle a gagné en extension plus qu'en substance et en force intrinsèque. Les diverses branches des sciences philosophiques ont, il est vrai, acquis de riches matériaux; une nouvelle étude, celle de l'esthétique, s'y est ajoutée; le cercle des applications de la philosophie s'est agrandi par les développemens nouveaux de la pédagogique et des sciences politiques; enfin, l'influence de la philosophie s'est fait sentir et son autorité s'est fait reconnaître dans tout le domaine de l'intelligence. Cependant, sous le rapport de la méthode scientifique, peu de progrès ont été faits encore. Les questions sur le caractère propre de la philosophie, sur sa forme et son but, ont à peine été soulevées; on n'a point épuisé les solutions diverses du problème de l'origine de nos connaissances; et quoiqu'on ait appliqué de mille manières les méthodes de l'observation, de la réflexion et de la démonstration, on a peu songé encore à fixer les conditions essentielles qui doivent présider à l'application de ces méthodes, non plus que leurs limites. Si les disputes s'étaient ralenties, c'était plutôt par indifférence, par dégoût de tant de spéculations infructueuses, que par

relle, la médecine, mais encore
secondaires qui avaient été
bien qu'elles lui appartiennent
(*Basedou*, *Campe*, *Resewitz*,
philosophie des langues (*Her*
Monboddo); l'histoire de l'
Isaac *Iselin* (1) et *Herder*). C
doctrines étroites et flétrissant
condé par son ingénieux ami
ainsi que par *Jacobi* (voyez §
Claudius (le messager de Wan
encore faire mention ici de l'
Dalberg (3), auteur de bons o
sens.

le terminer
isions plus
rigoureu-
toutes les
était dé-
forme.

(1) Né à Bâle, en 1728, mort en
Iselin, Essai sur l'Histoire de l'Hu

(2) Né à Kœnigsberg en 1730, m
J. G. *Hamann*, Œuvres, publ.
1821, in-8 (all.). Voyez sa Corresp
les Œuvres complètes de ce dern
Sibyllines du Magicien du Nord,
Leips. 1819, in-8.

(3) Ch. Theod. Ant. Marie *de*
chancelier, ensuite grand-duc de Fr
de Ratisbonne, né en 1744, mort
Considérations sur l'Univers, Erf
(all.). Des Rapports qui existent en
politique. Erfurdt 1786, in-4 (all.).
moral et son objet. Erfurdt. 1787,
l'Esthétique. *Ibid.* 1791, in-4 (all.).
fondement universel de la philos
(all.), etc.

re de la liberté ; mais
ıx, on n'avait encore
cune réforme durable.
n'était-elle en général
ıeilleurs et les plus rai-
ir dans des vues toutes
sorte un formulaire de
ions sympathiques. La
mentale de toute saine
ort embarrassant dans
ait vivement les diffi-
ıte de l'aborder, plus
ralentissait, et on le
ılus commodes dont
rendaient la science
lui fesaient tout ad-
ıdir (voyez § 376).

ıs les ouvrages suivans:
liberté. Berlin, 1754,
u Diogène décent. Pen-
s principaux objets des
édit. Berl. 1755, in-12.
2 vol. in-8. Du hasard
ırl. 1755, in-8.
à une morale à l'usage
37, 4 vol. in-8 (all.).
logie, ou de la liberté et
3 (all.). Voy. § 363, not.

SECONDE ÉPOQUE; DE KANT JUSQU'A NOS JOURS.

PERFECTIONNEMENT DE LA PHILOSOPHIE PAR L'ESPRIT CRITIQUE.

I. *Philosophie Allemande.*

A. *Idéalisme critique de Kant.*

§ 380.

L. Ernest *Borowski*, Notice sur la vie et le caractère de Kant. Kœnigsberg, 1805, in-8 (all.).

Reinhold Bernhard *Jachmann*, Emmanuel Kant; lettres à un ami sur ce philosophe. Kœnigsb. 1805, in-8 (all.)

C. A. Chr. *Wasianski*, Emman. Kant dans les dernières années de sa vie. Kœnigsb. 1804, in-8 (all.).

Biographie d'Emm. Kant, Leips. 1804, 4 parties, in-8 (all.).

F. Th. *Rink*, Traits de la vie de Kant. Kœnigsb. 1805, in-8 (all.).

Fr. *Bouterwek*, Emm. Kant, souvenir. Hambourg, 1804, in-8 (all.).

J. Chr. A. *Grohmann*, A la mémoire de Kant. Berl. 1804, in-8 (all.).

Fête commémorative de Kant. Kœnigs. 1811, in-8 (all.).

Une réforme en philosophie était nécessaire. Elle fut accomplie par un génie du premier ordre, qui dès long-temps occupé en silence, mais avec ardeur, de toutes les vicissitudes des systèmes philosophiques, s'était préparé à en redresser les vices les plus essentiels : et il parut alors d'autant plus à propos en Allemagne, que déjà plusieurs autres génies pleins d'éclat et d'originalité, entre autres *Lessing*, *Winkelmann*, *Hamann*, (§ 377), *Herder*, *Goethe*, etc., avaient renouvelé, en divers sens, le mouvement intellectuel, et ouvert la route à de nouvelles idées sur les sciences et les arts. Emmanuel *Kant*, né à Kœnigsberg le 22 avril 1724, professeur en cette ville, où il mourut le 12 février 1804, fut le second Socrate qui, par une méthode nouvelle, ranima l'esprit de recherche, lui apprit à s'orienter, et fit entrer la raison dans une voie scientifique en lui apprenant à se connaître elle-même. De rares talens cultivés et développés avec soin, unis à de vastes connaissances, le rendaient digne d'une telle vocation. Son caractère moral et religieux l'empêcha de suivre la pure spéculation, et devint le caractère même de sa doctrine. Un amour constant de la vérité, joint aux plus pures dispositions morales, était l'âme de son génie philosophique, qui réunissait à un degré éminent l'originalité, la force, la profondeur et la sagacité. Par là, Kant opéra en philosophie une grande révolution, qui ne se fit point sans obstacle, il est vrai, qui fut même quelque temps interrompue et comme suspendue, mais dont les conséquences ont été im-

menses, et qui a changé complètement la direction de la science.

Pour les ouvrages de Kant, voyez ci-dessous, § 385.

§ 381.

Averti par le scepticisme de Hume (§ 371), il porta d'abord son attention sur les résultats évidemment si inégaux de nos recherches en mathématiques et en philosophie, et sur les causes de cette inégalité. L'examen des divers systèmes philosophiques, et spécialement du dogmatisme tranchant de l'école de Wolf, et ses propres réflexions l'amenèrent à penser que préalablement à toute tentative dogmatique en philosophie, il fallait examiner la possibilité d'une connaissance philosophique, et que dans ce but, la *critique* des diverses sources de la connaissance était indispensable : ainsi il s'attacha à compléter le travail commencé par Locke. Il reconnaît d'abord que la philosophie et les mathématiques sont, quant à leur origine, des sciences rationnelles ou de raison. Ce qui distingue les connaissances rationnelles des connaissances empiriques, c'est le caractère de nécessité et d'universalité qui doit appartenir aux premières. De la possibilité des connaissances rationnelles admise ou niée, dépend absolument celle des connaissances philosophiques. Ces connaissances sont de deux

sortes, synthétiques et analytiques; elles forment deux ordres de lois intellectuelles, dont le second repose sur le premier ; mais quel est le principe des connaissances synthétiques *a priori*, par lequel on pourra les opposer aux connaissances empiriques, fondées sur la vraisemblance? L'existence des connaissances *a priori* est garantie par les mathématiques, ainsi que par les lumières du sens commun, et c'est sur elles que roule la métaphysique. Donc une science consacrée à vérifier rigoureusement la possibilité de ces connaissances, leur fondement et leur usage, est une science nécessaire à l'esprit humain, et de la plus haute importance. Kant procéda à cette recherche en traçant une ligne profonde de démarcation entre la philosophie et les mathématiques, et en étudiant d'une manière plus complète qu'on ne l'avait fait avant lui, la faculté de connaître; sa pénétration lui fit apercevoir que les connaissances synthétiques *a priori* constituent la *forme* de la connaissance, et ne peuvent être fondées que sur les lois de l'individu, et sur la conscience qu'il a de l'harmonie de ses facultés. De là, pour reconnaître et mettre en lumière toutes ces formes de la connaissance, à l'aide du caractère de nécessité et d'universalité dont elles sont marquées, Kant entreprend la décomposition de nos connaissances, et distingue sévèrement, dans l'intérêt de la science, les élémens qui se trouvent ordinairement confondus dans la réalité.

§ 382.

La faculté de connaître théorétique (spéculative) consiste dans la sensibilité et l'entendement, ou la réceptivité et la spontanéité. Les sensations sont l'élément matériel de la sensibilité, le temps et l'espace en sont l'élément formel. L'espace et le temps ne sont qu'en nous, mais ils y sont *a priori*, comme formes de nos perceptions. L'entendement recueille les matériaux fournis par la sensibilité pour leur imposer des notions et des jugemens. Les lois en vertu desquelles il opère ainsi, indépendantes de l'expérience, ou plutôt régissant elles-mêmes l'expérience, sont les (quatre) catégories, lesquelles, jointes à la forme de l'intuition sensible (temps et espace), donnent les formes et les principes constitutifs de l'entendement pur. Les formes de la sensibilité et de l'entendement sont ce qui détermine la connaissance; elles s'appliquent à la matière fournie par l'expérience sensible; et en elles-mêmes elles sont absolument indépendantes de leur objet phénoménal. Le grand résultat de la critique de Kant, c'est que nul objet n'arrive à notre connaissance qu'autant qu'il tombe sous les lois de la faculté de connaître; ainsi nous ne connaissons nulle chose en soi, mais seulement des phénomènes (idéalisme critique, c'est-à-dire fondé sur la critique de la faculté de connaître, autrement dit, idéalisme transcen-

dental). Par conséquent notre connaissance, en fait d'objets réels, se réduit à l'expérience, et la connaissance *a priori* ne regarde que les conditions formelles, la possibilité de ces objets. Sous cette réserve seulement il peut y avoir des connaissances synthétiques *a priori*, et c'est dans cette limite que la métaphysique est renfermée. Ici se rapporte l'ingénieuse distinction de la pensée et de la connaissance, dont la confusion peut donner lieu à tant de méprises, et dont la séparation servit à séparer entièrement la logique et la métaphysique; de là, la distinction des objets qui nous apparaissent, et de la manière dont nous nous les représentons; enfin la distinction de l'entendement et de la raison relativement aux points de vue logique et transcendental. La raison théorétique, en tant que faculté de raisonnement, tend à l'unité absolue et à l'enchaînement systématique, par les *idées*, qui sont les formes suivant lesquelles la raison s'exerce. Une connaissance réelle en vertu d'idées n'est pas possible: car les idées n'ont point de terme correspondant pour nous dans le domaine de l'expérience, bien que la raison se porte avec d'infatigables efforts vers la connaissance de Dieu, du monde, de la liberté et de l'immortalité de l'âme; et que tout l'appareil de la métaphysique ait de tout temps été dirigé vers ces problèmes. La raison philosophique ne doit faire aucun usage dogmatique de ces idées : autrement elle s'engagerait dans un dédale de contradictions; c'est ce que Kant s'attache à démontrer par la criti-

que des preuves alléguées en faveur de la substantialité et de l'immortalité de l'âme, de la fin du monde et de son commencement, ainsi que de leurs contraires, de la divisibilité ou de la simplicité des substances, de la nécessité ou de la contingence de la cause et de l'être dans le monde, et de l'existence de Dieu. Il est impossible à la raison de démontrer la réalité des objets suprasensibles de ces idées; il ne lui est pas moins impossible de démontrer leur non-existence. Il n'est donné à la raison théorétique que de faire servir nos idées à régulariser nos connaissances.

§ 383.

Mais la raison n'est pas seulement théorique, elle est aussi pratique, en ce qu'elle est chargée de déterminer notre libre arbitre conformément aux idées de devoir et de droit. Le développement des notions de devoir et de volonté bien ordonnée, dans lesquelles la raison commune du genre humain fait consister surtout la valeur de notre nature, conduit Kant à reconnaître des connaissances pratiques *a priori*, lesquelles déterminent pour nous, non ce qui est, mais ce qui doit être. La raison pratique est autonome, c'est-à-dire qu'elle ne dépend que de ses propres lois, et présuppose la liberté comme condition nécessaire. La loi morale s'élève au-dessus du libre arbitre, dont notre

volonté est douée dans l'ordre contingent, et se produit à elle à titre d'impératif catégorique ; Kant la place à la tête de la philosophie pratique. Cette loi, en tant que règle universelle de toute volonté raisonnable, constitue une législation universelle absolument obligatoire, elle donne ainsi à nos actions un but suprême et absolu, un motif déterminant qui n'est point un sentiment, un phénomène affectif et passionné, mais le pur respect de la loi. La moralité n'est point le bonheur, mais elle contient implicitement une prétention raisonnable d'être heureux; en d'autres termes, elle rend digne du bonheur. C'est à la raison pratique que les idées de libre arbitre, d'immortalité, de Dieu, doivent leur certitude. Mais cette certitude n'est point le résultat de la connaissance théorétique, c'est une croyance, une foi attachée à la raison pratique. Arrivé ainsi à l'idée du souverain bien, comme but total de l'être raisonnable, on découvre clairement l'harmonie de la nature sensible et de la nature rationnelle de l'homme, l'accord de la raison théorétique et de la raison pratique. — De la loi morale se distingue la loi juridique, celle-ci ne s'appliquant qu'aux actes extérieurs, et se règlant, dans les limites qu'elle impose à l'usage de la liberté individuelle, sur le devoir de maintenir la liberté de tous (notion du juste ou du droit.). La justice emporte le droit de coercition, et doit être garantie par l'État, dont la nature est la constitution des droits, et qui repose sur un contrat.

§ 384.

La connaissance théorétique fondée sur la notion de la nature, et la connaissance pratique fondée sur la notion de la liberté, forment deux sphères tout-à-fait distinctes par leurs principes. Entre ces deux connaissances, et entre leurs objets, qui sont la nature et la liberté, réunies dans la pensée humaine par un lien inexplicable, la faculté de juger intervient; son emploi est de nous faire réfléchir sur l'ensemble de la nature, en vertu d'un principe qui lui est propre, celui du rapport du moyen à la fin, principe non objectif, mais purement subjectif. Ainsi le jugement subordonne le particulier au général. Tantôt il procède par classification (*subsumptio*), tantôt par réflexion. Dans ce second cas, se livrant à l'habitude ou à la loi qui nous porte à appliquer notre entendement d'une manière libre et indéfinie, il rapporte à la nature des notions tirées de l'entendement, et cette habitude ou cette loi est dans son exercice accompagnée d'un sentiment de satisfaction intellectuelle. C'est de là que naissent la contemplation esthétique de la nature en vertu du principe des causes finales appliqué aux formes de la nature; les jouissances du beau et du sublime; enfin la contemplation téléologique de la nature, d'après le principe des causes finales appliqué non plus aux formes, mais à la constitution intérieure de la nature. Nous

ne concevons la nature comme un être organisé, qu'en vertu du principe des causes finales appliqué à l'intérieur, bien que ce principe ne nous serve à en tirer aucun résultat, cependant il imprime un caractère particulier au spectacle de la nature, et ce spectacle nous amène à concevoir un but final donné au monde par une providence cachée aux sens ; cette conjecture est élevée, comme nous l'avons dit, à la certitude par la notion pratique (Physico-Éthico-théologie, ou Téléologie).

§ 385.

Venons aux ouvrages qui furent publiés par Kant. Nous citerons d'abord sa *Critique* de toutes les parties de notre faculté de connaître, à l'usage d'une philosophie transcendentale, c'est-à-dire d'une philosophie qui, par une exposition des facultés de l'esprit humain, développe, en une forme systématique, les principes fondamentaux de toutes nos opérations rationnelles, et recherche dans ces principes les véritables conditions de la possibilité de ces opérations. Kant a exécuté lui-même quelques parties de ce vaste plan avec toute l'originalité, la pénétration et la profondeur qui caractérisent son génie, par exemple, la métaphysique de la nature, théorie dans laquelle il a le premier pressenti la philosophie dynamique ; c'est-là en effet qu'on trouve, pour la première fois, cette doctrine, que la matière

remplit l'espace au moyen de forces motrices (celles d'expansion et d'attraction). Au même plan se rapportent d'autres traités de Kant, la Métaphysique des mœurs, la Théorie du droit et de la vertu, des Dissertations sur la religion, l'anthropologie, la pédagogique, et autres objets importans, où il a répandu beaucoup de vues précieuses et d'observations profondes.

Les premiers ouvrages de Kant sont ; Idées sur la manière d'apprécier les forces vives. Kœnigsberg, 1746, in-8 (all.). Principiorum metaphysicorum nova dilucidatio. *Ibid.* 1755 in-4. Considérations sur l'optimisme. *Ibid.* 1759, in-4 (all.). Essai pour introduire en philosophie la notion des grandeurs négatives. *Ib.* 1762, in-8 (all.). Seule démonstration possible de l'existence de Dieu. *Ib.* 1763, dern. édit. 1794, in-8 (all.). La fausse subtilité des quatre figures syllogistiques. *Ib.* 1764. Francf. et Leips. 1797 (all.). Observations sur le sentiment du beau et du sublime. *Ibid.* 1764, in-8. Riga, 1771. (all.). Rêves d'un homme qui voit des esprits. Riga, 1766, in-8; 1769 (all.). Histoire générale de la nature et théorie du ciel; IV^e^ édit. Zeitz, 1808, in-8 (all.). De mundi sensibilis atque intelligibilis forma et principiis. Regiomont, 1770, in-4 (ouvrage où il proposa l'idée fondamentale de sa Critique). Ces écrits ainsi que plusieurs autres sont rassemblés dans les œuvres diverses d'Emman. Kant. Kœnigsb. et Leips. 1797, 3 vol. in-8 (all.). Œuvres mêlées, édition authentique et complète, (publ. par Tieftrunk). Halle, 1799-1807, 4 vol. in-8 (all.). Recueil de quelques écrits d'Emm. Kant, non publiés jusqu'à ce jour (publ. par Rink). Kœnigsb. 1800, in-8,

Ouvrages principaux :

Critique de la raison pure. Riga, 1781, VI^e^ édit. Leips. 1818, in-8, (all.), Critique de la raison pratique. Riga, 1788. V^e^ édit. Leips. 1818, in-8 (all.) Critique du jugement. Berlin, 1790, III^e^ édit. 1799, in 8 (all.). Prolégomènes pour toute métaphysique future, etc. Riga, 1785, in-8 (all.). Fondemens d'une métaphysique des mœurs. Riga, 1785, in-8 (all.), IV^e^ édit. 1797 (all.). Principes métaphysiques élémentaires de la science de la nature. Riga, 1786, in-8, III^e^ édit. 1800 (all.). Sur une découverte d'après laquelle toute nouvelle critique de la raison pure sera rendue superflue par une autre critique plus ancienne. Kœnigsb. 1792, in-8 (all.). La Religion considérée dans les limites de la raison. Kœnigsb. 1793, in-8, II^e^ édit. augm. 1794 (all.). De la paix perpétuelle; essai philosophique. Kœnigsb. 1795-1796, in-8 (all.). Élémens métaphysiques de la jurisprudence. Kœnigsb. 1799, II^e^ édit. 1803, in-8. Élémens métaphysiques de la morale. Kœnigsb. 1797, in-8, II^e^ édit. 1803; elle contient ces deux derniers traités, sous le titre : Métaphysique des mœurs (all.). Anthropologie sous le point de vue pragmatique. Kœnigsb. 1798, III^e^ édit. 1821, in-8 (all.). Le combat des facultés. *Ibid.* 1798, in-8 (all.).

Les doctrines de Kant ont été reproduites dans les ouvrages suivans : La Logique de Kant, manuel pour les cours académiques (par Gottlob Benj. *Jœhsche*). Kœnigsb. 1800, in-8, publié d'après des cahiers d'élèves (all.). Pédagogique, publ. par *Rink*. *Ibid.* 1803, in-8 (all.). Leçons sur la philosophie religieuse. Leips. 1817, in-8. (D'après la copie d'un cahier d'élèves) (all.), et Leçons sur la métaphysique, publiées par l'éditeur de la philosophie religieuse, etc. (le prof. *Pœlitz*). Erfurdt. 1821, in-8 (all.).

paru devoir conduire aisément ses partisans au pur idéalisme.

D. *Jenisch*, Examen du principe et appréciation des découvertes de M. le prof. Kant. Berl. 1790, in-8 (all.). J. *Neeb*, jusqu'où la raison philosophique est redevable aux travaux de Kant; IIe éd. Francf. (Mein), 1795, in 8 (all.).

Gottob Benj. *Gerlach*, Mémoire couronné sur la philosophie, la législation et l'esthétique, dans leurs rapports actuels avec la culture morale et esthétique des Allemands. Posen, 1804, in-8 (all.).

Flügge, Essai d'une exposition historique et critique de l'influence de la philosophie Kantienne sur la religion et la théologie; II part. Hanovre, 1796-98, in-8 (all.).

Tr. Ben. Agapp. *Leo*, Criton ou de l'influence salutaire de la philosophie critique. Leips. 1806, in-8 (all.).

Stœudlin, Dissert. sur le mérite de la philosophie critique; dans ses Mémoires pour la philosophie et l'hist. de la relig. IIIe, IVe, Ve parties. Goetting., 1797-98-99 (all.).

Cf. Bouterwek, Emm. Kant; souvenir.

Arthur *Shopenhauer*, Appendix à son ouvrage, mentionné au § 415, contenant la critique de la philosophie Kantienne.

§ 387.

Premiers adversaires de la philosophie de Kant.

Le premier ouvrage capital que Kant fit paraître ne produisit d'abord aucune sensation, et le caractère personnel de l'auteur peut bien avoir contribué au peu d'éclat avec lequel ses doctrines s'annoncèrent

dans le public. Ensuite, lorsque cet ouvrage commença à occuper l'attention générale, une apparition aussi inattendue excita de vives sollicitudes, et sur le fond et sur le but de la nouvelle philosophie. La plupart des philosophes de l'Allemagne se déclarèrent contre elle, parce que la nouveauté même de ses vues et la terminologie qui lui était propre empêchaient de la bien entendre au premier abord. Bien des méprises étaient inévitables : quelques-uns ne lui accordant que l'apparence de la nouveauté, la jugèrent illusoire et superflue ; d'autres la trouvant réellement neuve, la déclarèrent dangereuse et nuisible, comme présentant un système d'idéalisme, destructif de la réalité objective de nos connaissances, des croyances rationnelles sur Dieu et l'immortalité, et par conséquent attentatoire à tout l'ordre religieux. Des attaques, des réfutations en sens divers, furent dirigées contre la doctrine de Kant par des esprits distingués. Nous citerons *Mendelssohn* (1), *Hamann*

On peut consulter (Ch. Gottlob *Hansius*), Matériaux pour l'Histoire de la Philosophie critique, avec une introduction à l'Histoire de la Philosophie Kantienne, III recueils. Leips. 1793, II vol. in-8 (all.).

C. L. *Reinhold*, Sur les Destinées de la Philosophie Kantienne jusqu'à nos jours. Jena, 1789, in-8 (all.).

(1) Mos. *Mendelsshon*, Matinées, II vol. Berlin, 1785, in-8 (all.). (Cf. § 376).

Examen des Matinées de Mendelssohn, ou de toutes les Preuves spéculatives de l'existence de Dieu ; leçons par L. H. *Jacob*, avec une Dissertation de Kant. Leips. 1786, in-8 (all.).

et *Jacobi* (1) (cf. §. 405), *Eberhard* (2), *Feder* (§ 376) (3), Ad. *Weishaupt* (4), J.-Fred. *Flatt* (5), Gottlob-Aug. *Tittel* (6), S. *Reimarus* (cf. § 370); Die-

---

(1) *Hamann*, Lettres à Jacobi (Œuvres de Jacobi, tom. I — IV). *Jacobi*, De l'Entreprise du Criticisme de réduire la raison à l'entendement, etc., dans les Mémoires de Reinhold, pour servir à une revue facile, etc., III, 1 (all.).

(2) J. Aug. *Eberhard*, dans les journaux philosophiques publiés par lui. Cf. § 376, n. 3 (all.).

(3) J. G. H. *Feder*, Sur le Temps et l'Espace, pour servir à l'Examen de la Philosophie de Kant. Goetting. 1787, in-8 (all.). Bibliothèque Philosophique, par Feder et Meiners, t. I. Goetting. 1788, in-8 (all.).

(4) Ad. *Weishaupt*, Sur les Principes et la Certitude de la Connaissance humaine. Examen de la Critique de la Raison pure. Nuremb. 1788, in-8 (all.). Sur le Matérialisme et l'Idéalisme, fragment philosophique. Nuremb. 1787. II^e édit. 1788, in-8 (all.). Sur les Perceptions et les Phénomènes dans la Doctrine de Kant. *Ibid.* 1788, in-8 (all.). Doutes sur la Doctrine de Kant au sujet de l'Espace et du Temps. *Ibid.* 1788, in-8 (all.). Sur la Vérité et la Perfection morale. Ratisbonne, III vol. 1793—97, in-8.

Ses objections et celles de Feder furent combattues par *Schaumann* et *Born*.

(5) J. F. *Flatt*, Fragmens sur la définition et la déduction de l'idée et du principe de Causalité, et sur les bases de la Théologie naturelle. Leips. 1788, in-8 (all.).

Cf. § 388, notes.—En outre : Lettres sur le Principe moral de la Connaissance religieuse, au sujet de la philosophie de Kant. Tubing. 1789, in-8 (all.).

(6) Mort en 1816 à Goettingue.

Gottlob A. *Tittel*, Des Formes de la Pensée, ou Catégories

trich *Tiedemann* (§ 377) (1), *Platner* (§ 376), *Garve* (2), Christophe *Meiners* (3), G.-E. *Schulze* (§ 408), J.-Chr. *Schwab* (4), *Herder* (5), Henri-Guill. *de Gersten-*

---

de Kant. Francf. M. 1788, in-8 (all.). De la Réforme morale de Kant. Francf. et Leips. 1786, in-8.

(1) Dietrich *Tiedemann*, Théétète, ou de la Connaissance humaine, pour servir à la Critique de la Raison. Francf. M. 1794, in-8. (all.).—On peut voir contre cet ouvrage : J. Chr. F. *Dietz*. Antithéétète. Rostock et Leips. 1798, in-8 (all.); et D. *Tiedemann*, Lettres idéalistes. Marb. 1798, in-8 (all.). Réponses à ces lettres, par Dietz. 1801 (all.); et un article de Tiedemann dans les Mémoires Hessois, IIIe cahier (all.).

(2) *Garve*, Dans la traduction de l'Ethique d'Aristote, t. I. Dissertat. sur les divers principes de la morale depuis Aristote jusqu'à Kant. Breslau, 1798, in-8 (all.). Contre cet ouvrage : J. Chr. Fr. *Dietz*, Sur la Philosophie, les Disputes philosophiques, le Criticisme, et la Théorie de la Science, avec un Examen du Jugement de Garve sur le Système critique. Gotha. 1800, in-8 (all.).

(3) Voyez *Meiners*, Histoire universelle de la Morale. Goetting. 1800, II part. in-8 (all.).

(4) Mort à Stuttgardt en 1821.

J. C. *Schwab*, Comparaison du Principe Kantien de la morale avec le Principe Leibnitien-Wolfien. Berlin, 1800, in-8. Sur la Vérité de la Philosophie Kantienne, et l'Amour de la Vérité du Journal Univ. de Littér. d'Iéna en matière de philosophie. Berlin, 1803, in-8 (all.). Le même a donné en outre : Des Perceptions Obscures, etc. Stuttgardt, 1813, in-8 (all.).

(5) J. Godefr. *Herder*, Entendement et Expérience, Métacritique de la Critique de la Raison pure. Leips. 1799, II vol. in-8 (all.). De plus, la Calligone, indiquée au § 377. Leips.

berg (1), Franç. *Baader* (2), et autres (3). Cette doctrine rencontra aussi plusieurs détracteurs em-

---

1800, III part. in-8 (all.).—Contre ces ouvrages : J. Godefr. Ch. Christ. *Kiesewetter*. Examen de la Métacritique de Herder. Berl. 1799, II vol. in-8.

(1) Né en 1737, mort en 1823.

(H. W. *von Gerstenberg*), La Théorie des Catégories développée et éclaircie. Altona, 1795, in-8 (all.). Lettres à Charles *De Villers* sur le Principe commun de la Philosophie théorétique et pratique. Altona, 1821, in-8 (all.). Cf. un article sur la *Cause*, dans la feuille d'annonces du Journal Univ. de Littér., n. 54, 1823 (all.).

(2) Fr. *Baader*, Extravagance absolue de la Raison pratique de Kant; Lettre à Fr. H. *Jacobi*, 1797. Considérations sur la Philosophie Elémentaire, en opposition au Traité de Kant, intit. : Principes Elémentaires de la Science de la Nature. Hamb. 1797 (all.).

(3) Ce sont encore : Gebh. U. *Brastberger*, Recherches sur la Critique de la Raison pure de Kant. Halle, 1790, in-8 (all.).

Gebh. Ehr. *Maass*, Lettres sur l'Antinomie de la Raison. Halle. 1788, in-8.

J. C. F. *Borntræger*, Sur l'Existence de Dieu, au sujet de la Philosophie de Kant et de Mendelssohn, Hanovre, 1788, in-8 (all.).

C. F. *Pezoldi* De Argumentis, quibus Deum esse philosophi probant, observationes quædam adversus Imm. Kantium. Lips. 1787. D'autre part : Fr. Gottl. *Bornii* De Scientia et conjectura specimen metaph. ad diluenda Pezoldi dubia, etc. *Ibid.* eod.

J. F. *Breyer*, Victoire de la Raison pratique sur la spéculative (dans la Doctrine de l'Existence de Dieu), v^e^ programme. Erlang. 1785—89, in-4 (all.).

portés et violens, tels que *Stattler* (1); et dans plusieurs universités il fut défendu de l'enseigner.

§ 388.

Partisans du criticisme de Kant.

En dépit de ces attaques, la philosophie critique se répandit de jour en jour davantage en Allemagne, et exerça une grande influence sur toutes les sciences. Beaucoup de bons esprits se déclarèrent en sa faveur, et en la soutenant par leurs écrits, soit pour la perfectionner soit pour la défendre, surent bien mériter non-seulement de Kant, mais de la philosophie elle-

---

M. G. L. *Rapp*, Sur l'Insuffisance du Principe du Bonheur individuel ou général pour fonder la moralité. Jena, 1791, in-8 (all.).

C. Ferdin. *Hungar*, Le fils de la Nature, ou Lettres sur l'Eudémonisme et la Félicité humaine, relativement au Système critique de la Morale, 1e part. Leips. 1802, in-8.

C. G. F. *Fürstenau*, Sur la question : Que doit-on conserver de la philosophie Kantienne? Programme. Rint. 1789, in-4. Et : Discussion des Difficultés récemment élevées sur le fondement de la morale et de la théorie des devoirs. Brême. 1795, in-8 (all.).

(1) Ben. *Stattler*, L'Antikant. Munich, 1788, II vol. in-8 (all.). Voyez la Bibliothèque Allemande.

Doit-on étudier la Philosophie de Kant dans les universités catholiques? par Matern. *Reuss*. Wurzbourg. 1789, in-8 (all.).

même. Ce sont entre autres, J. *Schulz* (1), C. Christ. Erhard *Schmid* (2), C. Leon. *Reinhold* (3) (cf. § 390), Salomon *Maimon* (4), Ch. H. *Heydenreich* (5), Jacq.

---

(1) Né à Mulhausen en Prusse, en 1739, professeur à Kœnigsberg, mort en 1805.

J. *Schulz*, Eclaircissemens sur la Critique de la Raison pure du professeur Kant. Kœnigsb. 1784, in-8, et 1791 (all.). — *Du même*, Examen de la Critique de la Raison pure de Kant. 1789—92, II vol. in-8 (all.).

(2) Né à Heilsberg en 1761, mort en 1812 à Jena.

C. Christ. Ehrhard *Schmid*, Esquisse de la Critique de la Raison pure. Jena, 1786, in-8. III édit. Jen. 1794 (all.). — Vocabulaire pour rendre plus facile la lecture des ouvrages de Kant. Jena, 1788, in-8. IV^e^ édit. 1798, in-8 (all.).

(3) Lettres de *Reinhold* sur la Philosophie de Kant (extraites du Mercure Allemand, 1787—88). Leips. 1790, II vol. in-8 (all.).

(4) Né à Neschwitz, en Lithuanie, en 1753, mort à Berlin en 1800.

Sal. *Maimon*, Essai sur la Philosophie transcendentale. Berlin, 1790, in-8. Cf. § suiv., note 1, et § 198.

(5) Né en 1764 à Stolpen, en Saxe, mort en 1801.

Heydenreich, Idées originales sur les objets les plus intéressans de la Philosophie. Leips. 1793—96, V vol. in-8 (all.). Cf. l'appendix à la traduction de Cromaziano Buonafede (§ 38), où il est question de la révolution philosophique opérée par Kant. Voyez, du même, plusieurs autres écrits, tels que : Introduction Encyclopédique à l'Etude de la Philosophie, accommodée aux besoins de notre époque. Leips. 1793 (all.).

Sigism. *Beck* (1), Sam. Alb. *Mellin* (2), Laz. Bendavid (3), J. Christ. Fred. *Dietz* (4), Fred. Guill. Dan., et Christ. Guill. *Snell* (5), J. Chr. Gottlieb *Schau-*

---

(1) Voyez § 391, not.

(2) G. S. A. *Mellin*, Sommaires et tables pour la Critique de la Faculté de connaître, de Kant. Jena. 1794—95, II parties, in-8 (all.). Langue technique de la Philosophie critique, en forme de répertoire alphabétique. Jura, 1798, in-8 (all.). —Supplément. 1800, in-8. — Dictionnaire Encyclopédique de la Philosophie Critique. Züllichau et Leips. 1797—1803, VI vol. in-8; et autres ouvrages (all.).

(3) Laz. *Bendavid* (mort en 1802 à Vienne), Leçons sur la Critique de la Raison pure. Vienne, 1795. II édit. 1802 (all.). Sur la Critique du Jugement, *ibid.* 1796 (all.). Leçons sur la Critique de la Raison pratique, avec un discours sur le but de la philosophie pratique. *Ibid.* 1796, in-8 (all.). Leçons sur les Elémens métaphysiques de la Science de la Nature. *Ibid.* 1798 (all.). Ouvrage couronné sur l'Origine de nos Connaissances. Berl. 1802, in-8 (all.). Essai d'une Théorie du Droit. Berl. 1802 (all.).

(4) Voyez le § précéd., not.—On a en outre de lui : Le Philosophe et la Philosophie, envisagés sous le véritable point de vue, et relativement aux discussions engagées aujourd'hui. Leips. 1802, in-8 (all.). Sur la Science, la Foi, le Mysticisme et le Scepticisme. Lübeck, 1809, in-8 (all.).

(5) F. W. D. *Snell*, Exposition et Eclaircissement de la Critique du Jugement de Kant. Manulseim, 1791—92, II part. in-8.—*Du même :* Ménon, ou Essai en dialogue pour éclaircir les principaux points de la Critique de la Raison pratique. *Ibid.* 1789, in-8. II^e^ édit. 1796, in-8 (all.); et plusieurs Manuels classiques : Manuel pour le premier degré des études philosophiques, II part. IV^e^ édit. corr. 1821 (all.), avec

mann (1), Fr. Gottlob *Born* (2), J. H. *Abicht* (3). (§ 404), Fred. *Schmidt Phiseldeck* (4), Jean *Neeb* (5), de Bonn, L. H. *Jacob* (6), J. H. *Tief-*

Christ. *Snell*, Manuel de Philosophie pour les Amateurs. Giessen, 1802, in-8 (all.), avec *Schmid*, Journal Philosophique. Giessen, 1793—95, IV vol. in-8 (all.).

(1) *Schaumann*, Sur l'Esthétique transcendentale, Essai critique, auquel est jointe une lettre à Feder sur l'idéalisme transcendental. Leips. 1789, in-8. (Ouvrage dirigé principalement contre les attaques de Feder).

(2) *Born*, traducteur des ouvrages de Kant, en latin. Leips. IV vol. 1796—98, in-8. A donné aussi : Essai sur les Principes fondamentaux de la Doctrine de la Sensibilité, ou Examen de divers doutes, et en particulier de ceux de Weishaupt, etc. Leips. 1788 (all.). Essai sur les Conditions primitives de la Pensée humaine, etc. *Ibid.* 1791 (all.). Voyez la note suivante.

(3) *Abicht* et *Born*, Nouveau Magasin Philosophique, consacré au développement du Système de Kant. Leips. 1789—91, II vol. in-8 (all.). Essai de Recherche critique sur la Volonté. Francf. 1788 (all.) Essai d'une Métaphysique du Plaisir selon Kant, etc. Leips. 1789 (all.). Philosophie pratique des Mœurs, 1re part. Leips. 1798 (all.).

(4) *Schmidt-Phiseldeck*, Philos. crit. secundum Kantium expositio systematica. Koppenhag. 1796—98, II vol. in-8.

(5) *Neeb*, Système de la Philosophie critique, fondé sur le principe de la conscience. Bonn. et Francf. 1795, II part. in-8 (all.).

(6) Né à Wettin en 1759; professeur de droit public à Halle.

Outre ceux de ses ouvrages désignés dans les notes sui-

trunk (1), J. Jodef. C. Christ. *Kiesewetter* (2), Fr. *Bouterweck*, Guill. Trangott *Krug*, Jacq. *Fries*, et autres (3). Ainsi se forma une nombreuse école Kan-

---

vantes : Annales de la Philosophie et de l'Esprit philosophique. Halle et Leips. 1795—97, in-4 (all.). Divers Traités de Philosophie, etc. Halle, 1797, in-8 (all.). Voyez les notes du § 371.

(1) *Tieftrunk* (prof. à Halle), L'Univers, considéré dans le point de vue de l'humanité. Halle, 1821, in-8, Ire partie (all.).

(2) *Kiesewetter*, Essai d'un Exposé complet des principales vérités de la Philosophie moderne. Berlin, 1795 et 1798—1803, II part. in-8 (all.). Logique, IIIe édit. Leips. 1823 (all.). Voyez les notes du § précédent, et les notes suivantes du présent §.

(3) And. *Metz* (professeur à Würzbourg), Courte et claire Exposition du Système de Kant. Bamberg. 1795, in-8 (all.).

Seb. *Mutschelle*, Essai d'un Exposé complet de la Philosophie de Kant (continué par J. *Thanner*). Munich, 1799—1805, XII cahiers, in-8 (all.).

J. F. *Græffe*, Commentaire sur un des endroits les plus difficiles des Elémens métaphysiques de la Science de la Nature, par Kant. Zelle, 1798, in-8 (all.).

H. L. *Pœrschke*, Lettres sur la Métaphysique de la Nature. Kœnigsberg 1800, in-8 (all.). Introduction à la Morale. Breslau 1797, in-8 (all.).

H. *Kunhardt* (professeur à Lubeck), Elémens de la Métaphysique de la Morale selon Kant, réduits à un langage technique et complet, avec un Examen de ces élémens. Lubeck et Leips. 1800, in-8 (all.). Ses ouvrages postérieurs s'éloignent de la philosophie critique, tels que : Fragmens

tienne, qui comprenait aussi sans doute beaucoup d'écoliers faibles, exclusifs et aveuglément voués aux formules de la nouvelle philosophie. Au reste, les rapides progrès de cette école servirent incontestablement à développer un nouvel esprit plein de vigueur. Les plus habiles surent mettre à profit les principes de la philosophie critique pour étudier plus profondément et retravailler dans des formes plus systématiques les diverses branches de la science, et en particulier pour dégager, étendre et fortifier la méthode. La logique (1) fut développée avec succès par Sal. Maimon, J. Christophe *Hoffbauer*,

---

Sceptiques, ou Doutes sur la possibilité d'une Philosophie comme science de l'absolu. Lubeck, 1804, in-8 (all.). Sur le Caractère réel de l'Humanité, et les Limites de la Connaissance philosophique. Leips. 1813 (all.). Considérations sur les Limites de la Science théologique. Neustrelitz, 1820, in-8 (all.).

(1) Sal. *Maimon*, Essai d'une Nouvelle Logique, ou Théorie de la Pensée, etc. Berlin, 1794, in-8 (all.). (Cf. § 146, note).

Hoffbauer, Analyse du Jugement et du Raisonnement. Halle, 1792. in-8 (all.). — Elémens de la Logique. Halle, 1794. II^e^ édit., augmentée d'une Introduction psycologique. 1810, in-8 (all.). Sur l'Analyse en Philosophie, avec des dissertations sur des questions analogues. Halle, 1810, in-8 (all.). — Essai sur l'Application la plus difficile et la plus facile de l'Analyse dans les Sciences philosophiques; ouvrage couronné, avec des supplémens. Leips. 1810, in-8 (all.).

J. Gebh. Ehrenfried *Maas* (1) J. G. C. *Kiesewetter*, *Krug*, *Fries*, etc.; la métaphysique (2), par *Jacob*, *Schmid*, *Krug*; la morale, par *Schmid*, *Jacob*, *Tieftrunck*, *Hoffbauer*, *Heydenreich*, *Staudlin*, *Krug*,

---

Jakob, Esquisse de Logique générale, et Elémens critiques de la Métaphysique générale. Halle, 1788, in-8. IV édit., 1800, in-8 (all.).

Maass, Esquisse de Logique. Halle, 1793, in-8. IV. édit. augm. 1823.

Ch. Chr. Ehr. *Schmid*, Esquisse de Logique. Jena, 1797, in-8 (all.).

Tieftrunck, Esquisse de Logique. Halle, 1801, in-8 (all.).

Kiesewetter, Esquisse d'une Logique générale d'après les principes de Kant, etc. Berl. 1791—92, II part. (all.). II^e^ édit. 1802 et 1806 (all.). — Logique à l'usage des Ecoles. *Ibid.* 1797 (all.). Les Principes les plus importans de la Doctrine de la Raison, à l'usage des gens du monde. Hamb. 1806, in-8 (all.).

C. Chr. *Flatt*, Quelques Observations contre l'Esquisse de Logique Universelle de Kant et de Kiesewetter. Tubing. 1802, in-8 (all.).

(1) Professeur à Halle, mort en 1823.

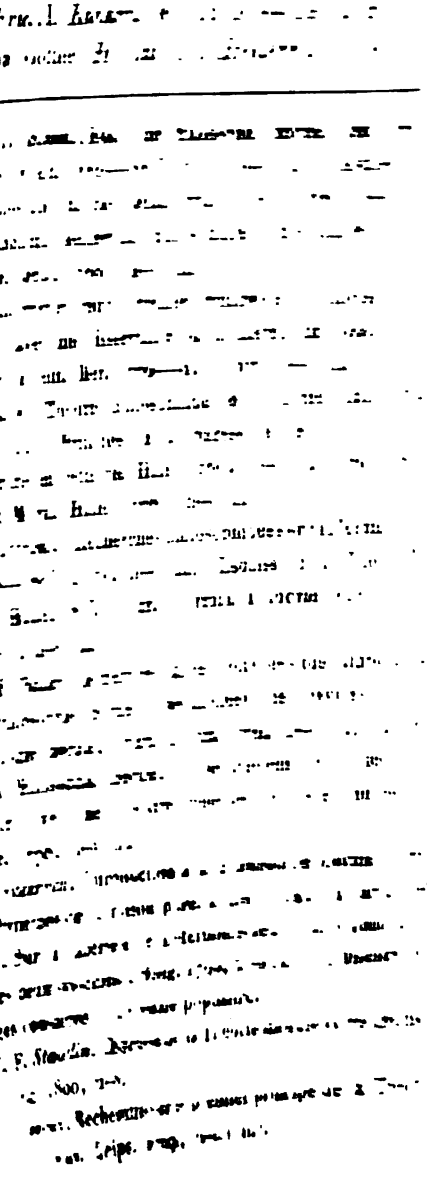
(2) *Jakob*, Examen des Matinées de Mendelssohn, avec une dissertation de Kant. Leips. 1886, in-8 (all.). Preuve de l'Immortalité de l'Ame, tirée du Devoir. Züllichau, 1790—90—1800, in-8 (all.). Sur la Preuve de l'Existence de Dieu par la morale. Libau. 1791, in-8. III^e^ éd. augm. 1798 (all.).

Schmid, Esquisse de la Métaphysique. Jena, 1799, in-8 (all.). Voyez plus tard les ouvrages de *Krug* et de *Fries*.

tienn
d'éco
aux f
les ra
testal
vigue
princ
plus
plus
et en
la r
succ

Scep
com
le C
nais
sur
in-8

(1
de l
note
H
Hall
179
181
diss
(all.
facil
cour



Buhle (3), *Jacob. Maas, Hoffbauer*, Theod. *Schmalz*, P. J. Anselme *Feuerbach*. *Fries*, C. Salom. *Za-*

Leonh. *Creuzer*, Considérations sceptiques sur la Liberté de la Volonté. Giessen. 1793, in-8 (all.).

(2) G. *Hufeland*, Essai sur le principe du Droit Naturel. Leips. 1785, in-8 (all.). Théorie du droit Naturel. Jena, 1790. IIe édit. 1795, in-8 (all.).

Heydenreich, Système de la Nature, d'après les principes critiques. Leips. 1794—95, II part. in-8 (all.). Principes du Droit Naturel politique, avec plusieurs dissertations sur le droit politique. Leips. 1795, II part. in-8 (all.). Essai sur la Sainteté de l'Ordre Politique et la Moralité des Révolutions. Leips. 1794, in-8 (all.).

Buhle, Manuel du Droit Naturel. Goett. 1781, in-8 (all.). Idées sur la Jurisprudence, la Morale et la Politique, Ier recueil. Goetting. 1799, in-8 (all.). Plan d'une Philosophie transcendentale. Goetting. 1798, in-8 (all.). Sur l'Origine et la Vie de l'Espèce humaine, et sur la vie future après la mort. Brunswick, 1821, in-8 (all.).

Schmid, Esquisse du Droit Naturel; ouvrage à l'usage des étudians. Jena et Leips. 1795, in-8 (all.).

Jakob, Théorie philosophique du Droit. Halle, 1795. IIe édit. 1802, in-8 (all.). Extrait de cet ouvrage. *Ibid.* 1796, in-8 (all.). Antimachiavel. Halle, 1794 et 1796, in-8 (all.).

Maas, Du Droit et des Devoirs Obligatoires. Halle, 1794, in-8 (all.). Recherches sur les principales questions du Droit Naturel. Halle, 1790, in-8 (all.). Esquisse du Droit Naturel. Leips. 1808, in-8 (all.).

Hoffbauer, Droit naturel, déduit de l'Idée du Droit, Halle, 1793. IIIe édit. 1804, in-8 (all.). Recherches sur les points les plus importans du Droit Naturel. *Ibid.* 1793, in-8 (all.). Droit Politique Universel, etc. Halle, 1797, in-8 (all.). Du

chariæ (4), C. H. L. *Pœlitz* (5); Ch. H. *Gros*, etc.; la science de la Religion, que l'on fit rentrer dans

---

Droit Naturel et de la Morale dans leur dépendance mutuelle, etc. Halle, 1816, in-8 (all.).

Th. *Schmalz*, Droit de la Nature, 1 part. Kœnigsb. 1792. II^e édit. 1795, in-8. II^e part. : Droit Naturel Politique. 1794. II^e édition, 1795 (all.). Droit Naturel de la Famille et de l'Église. *Ibid.* 1795, in-8 (all.). Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen. *Ibid.* 1798, in-8 (all.). Manuel de la Philosophie du Droit. *Ibid.* 1807, in-8 (all.).

P. J. Anselme *Feuerbach*, Critique du Droit Naturel. Altona, 1796, in-8 (all.). Sur l'Unique argument possible contre l'Existence et la Validité du Droit Naturel. Leips. et Gera. 1795, in-8 (all.). L'Antihobbes. Erfurdt. 1798, in-8 (all.).

Ch. Sal. *Zachariæ*, Élémens du Droit Civil Philosophique. Leips. 1804, in-8 (all.). Élémens du Droit Criminel Philosophique. *Ibid.* 1805, in-8. Quarante Livres sur la Politique, II vol. Stuttgardt et Tubingue, 1820, in-8 (all.).

C. H. L. *Pœlitz*, Les Sciences Politiques éclairées par l'époque actuelle, IV vol. Leips. 1823 sq. On a du même plusieurs ouvrages antérieurs à celui-ci sur la théorie du droit et de la politique, et sur les autres parties de la philosophie ; de plus, une Revue Encyclopédique des Sciences philosophiques. Leips. 1813, in-8 (all.).

C. H. *Gros*, Manuel de la Philosophie du Droit. Tubingue, 1802. III^e édit. 1815, in-8 (all.).

J. Christ. Gottlieb. *Schaumann*, Science du Droit Naturel. Halle, 1792, in-8 (all.). Dissertation Critique sur la Théorie Philosophique du Droit. Halle, 1795, in-8 (all.). Essai d'un Nouveau Système du Droit Naturel. *Ibid.* 1796, in-8 (all.).

G. *Henrici*, Idées sur les Bases de la Théorie du droit, ou sur

le domaine de la philosophie pratique (6), fut habilement exposée par *Heydenreich*, *Schmid*, *Jacob*, *Tieftrunck*, *Krug* et d'autres; l'esthétique (1), par

---

la notion et les premiers principes du Droit, etc. Hanovre, 1809—1810, II part. in-8. II^e^ édit. augm. 1822, in-8 (all.).

J. A. *Bruckner*, Essai sur la Nature et l'Origine des Droits. Leips. 1810, in-8 (en français).

(3) *Buhle*, Professeur à Brunswick, mort en 1821.

(4) *Zachariæ*, Professeur de droit à Heidelberg.

(5) *Poelitz*, Professeur de droit politique à Leipsick.

(6) *Heydenreich*, Considérations sur la Philosophie de la Religion Naturelle. Leips. 1790—91, II vol. in-8 (all.). Principes de la Théorie Morale de Dieu. Leips. 1793, in-8 (all.). Lettres sur l'Athéisme. *Ibid.* 1797, in-8 (all.). Cf. § 338.

Schmid, Dogmatique Philosophique. Jena, 1796, in-8 (all.).

Jakob, Religion Universelle. 1797, in-8 (all.).

Tieftrunck, Essai d'une Nouvelle Théorie de la Philosophie Religieuse. Leips. 1797, in-8 (all.).

Hoffbauer, Recherches sur les Objets les plus importans de la Religion Naturelle. Halle, 1795, in-8 (all.).

J. E. *Parrow*, Esquisse de la Religion de la Raison. Berlin. 1790, in-8 (all.).

G. Christ. *Müller*, Essai d'une Théorie Philosophique de la Religion, I^e^ part. Halle, 1797, in-8 (all.).

Plusieurs critiques furent publiées contre la Philosophie Religieuse de Kant, par *Rætze*, *Storre*, *Jachmann*, G. E. *Schulze*, *Schelling*.

(1) *Heydenreich*, Système de l'Esthétique. Leips. 1790, in-8 (all.). Vocabulaire Esthétique, IV parties. Leips. 1793 et ann. suivantes (all.).

Heydenreich, J. H. Gottlieb *Heusinger*, Ferdin. *Delbrück*; la psychologie (1), par *Schmid*, *Jacob*, *Snell*, *Maas*, *Hoffbauer*, *Fries*; la pédagogique (2), par

---

J. H. Gottlieb *Heusinger*. Gotha, 1797, II vol. in-8 (all.).

L. *Bendavid*, Essais sur la Critique du Goût. Vienne, 1797 (all.). Essai d'une Théorie du Goût. Berl. 1799, in-8 (all.).

Ferd. *Delbrück*, Du Beau. Berl. 1800, in-8 (all.).

(1) J. *Ith*, Antropologie. 1794, in-8 (all.).

Schmid, Psychologie empirique, 1 part. Jena, 1791. II^e^ édit. 1796, in-8 (all.). Magasin Psychologique depuis 1796 (all.). Journal Antropologique 1803 (all.).

Jakob, Esquisse de la Psychologie empirique. Halle, 1791. IV^e^ édit. 1810, in-8. V^e^ édit. Leips. 1814, avec des développemens (all.).

Hoffbauer, Histoire Naturelle de l'Ame, en lettres. Halle, 1796, in-8 (all.). Recherches sur les Maladies de l'Ame. Halle, 1802. III parties, in-8 (all.). Psychologie appliquée à la science du droit. Halle, 1808, in-8 (all.). Voyez aussi l'Esquisse qui précède sa Logique, particulièrement dans la II^e^ édit. Halle, 1810 (all.).

Kiesewetter, Courte esquisse de la Psychologie empirique. Berlin, 1806, in-8. II^e^ édit. 1814 (all.). Exposition facile de la Psychologie empirique. Hamb. 1806, in-8 (all.).

F. W. D. *Snell*, Psychologie empirique. Giessen, 1802. II^e^ édit. 1810 (all.).

Maas (voyez § 38,) Essai sur les Passions. Halle, 1805—7, II vol. in-8 (all.). Essai sur les Sentimens, et en particulier sur les Affections de l'Ame, II part. Halle et Leips. 1811—12. in-8 (all.).

(2) J. H. Gottlieb *Heusinger*, Essai d'un Manuel de l'Éducation. Leips. 1795, in-8 (all.).

Heusinger, Aug. Her. *Niemeyer*, *Schwartz*, etc.; tous ces auteurs furent plus ou moins utiles les uns pour le fond les autres pour la forme. Les branches les plus éloignées comme les plus voisines du tronc philosophique se ressentirent de l'influence puissante qu'exerçait au centre la doctrine Kantienne. Ses adversaires eux-mêmes finirent par lui rendre plus de justice. Elle ne tarda pas à être enseignée dans toutes les universités allemandes. En France (1) et en Angleterre (2) elle

---

A. H. *Niemeyer* (né à Halle en 1754), Principes de l'Éducation. Halle, 1796. in-8. VI^e^ édit., III vol. 1810 (all.). Guide de la Pédagogique et de la Didactique. Heidelberg, 1807, in-8 (all.).

Fred. H. Chr. *Schwartz* (professeur de théologie à Heidelberg), Manuel de la Pédagogique et de la Didactique. Heidelb. 1807, in-8 (all.). Théorie de l'Éducation. Leips. 1802—4, III vol. in-8 (all.).

J. Lud. *Ewald*, Leçon sur la Théorie de l'Éducation, III part. Manh. 1808, in-8 (all.).

(1) Philosophie de Kant, ou Principes fondamentaux de la Philosophie transcendentale, par Charles *Villers*. Metz, 1801, II vol. in-8. Cf. le Journal Critique de Schelling et Hegel, t. I, III^e^ cahier, p. 69 et suiv. (all.).

Voyez en outre plusieurs articles du Spectateur du Nord (en franç.). Hambourg, 1798—99. Insérés la plupart dans le Conservateur par François de Neufchâteau. Paris, 1800, II vol. Et des traductions françaises de divers morceaux séparés de Kant.

Philosophie Critique découverte par Kant, fondée sur le dernier principe du savoir, par J. Hoehne. Paris, 1802, in-8.

pratique), elle n'établissait entre eux aucune unité commune, et se contentait de les coordonner les uns aux autres (§ 386) sans les rapporter à aucun principe supérieur. Suivant plusieurs de ses adversaires (1), loin de repousser le scepticisme, elle ne devait servir qu'à lui donner de nouvelles forces. Un grand nombre de ses partisans lui firent tort, soit par diverses applications maladroites de ses formules (2), soit par l'exagération des espérances qu'ils fondaient sur ses résultats futurs. Au surplus, le point de vue offert par cette philosophie, savoir la délimitation de la connaissauce et de la science, était trop nouveau pour pouvoir être d'abord généralement saisi, et trop contraire au penchant naturel des esprits vers la spéculation, pour pouvoir les engager sans peine à accepter aussitôt la sévère méthode du professeur de Kœnigsberg. De là vint, qu'à l'occasion

---

(1) Sal. *Maimon* (voyez le § précédent) admit la partie négative (antidogmatique) de la philosophie critique, mais il rejeta la partie positive (la connaissance synthétique donnée *a priori* par l'expérience), et fit de la *déterminabilité* le principe de la pensée réelle, ainsi que de la pensée pure *a priori*. Voyez ses Discussions sur des matières de philosophie. Berlin, 1793, in-8 (all.). Dans cet ouvrage, ainsi que dans la logique ci-dessus indiquée, se trouve sa dissertation sur les progrès de la philosophie. Voyez encore ses Recherches critiques sur l'esprit humain, ou sur le Principe de la Connaissance et de la Volonté. Leips. 1797, in-8 (all.).

(2) Par exemple : Exposition développée des bases d'un système général des postes. Gœttingue, 1801 (all.).

de la philosophie critique, plusieurs tentatives furent faites, les unes pour réhabiliter les anciens systèmes dogmatiques (1), les autres pour élever cette philosophie elle-même aux plus hautes régions de la science jusqu'à l'absolu, dans lequel l'être et la science doivent être identiques, dans lequel doivent disparaître toutes les oppositions des termes de la réflexion. Ainsi, insensiblement l'esprit des philosophes fut entraîné de nouveau à dogmatiser; de nouveau s'élevèrent différens systèmes dans lesquels chacun se flattait de reconnaître et d'atteindre l'absolu, ceux-ci par l'intuition, ceux-là par la pensée, d'autres par une certaine science, d'autres encore par une croyance. D'un autre côté le scepticisme dut se ranimer de plus en plus, à mesure que la prétention à la science démonstrative devint le caractère dominant de la nouvelle philosophie. Ainsi, de l'école critique sortirent de nouveaux essais dogmatiques et sceptiques.

§ 390.

Ces nouveaux développemens de l'école kantienne furent en premier lieu l'ouvrage de Ch. Léonard *Reinhold* (né à Vienne en 1759, professeur à Kiel,

(1) Nous rappelerons ici l'Empirisme de C. G. *Selle* (Principes de la Philosophie pure. Berlin, 1788, in-8 (all.)), le Rationalisme d'*Eberhard*, et l'Eclectisme de *Feder*.

mort en 1823). Après de sérieuses études consacrées à la philosophie critique et secondées par un rare talent d'analyse, il crut reconnaître dans cette philosophie les conditions essentielles pour établir la concorde entre les penseurs, et pour accomplir dans le monde les plus salutaires innovations (1). Mais en voyant ces espérances contrariées par les nombreux malentendus auxquels elle avait donné lieu, il s'efforça de lui trouver un point d'appui interne, à l'aide duquel il pût donner une vérité de fait à ce qui n'avait encore qu'une vérité de raisonnement. Pour cela, il observa que Kant avait bien décomposé la faculté de connaître, mais non les phénomènes ou représentations de la conscience, quoique dans la réalité ces représentations soient les élémens intégrans de toutes nos connaissances, et que les formes particulières de celles-ci soient déterminées par la forme générale des premières. Il reprocha aussi à la philosophie critique de n'être pas assez rigoureusement scientifique, et de manquer principalement d'un principe commun à toutes ses parties, d'une théorie élémentaire qui devrait découler de ce principe, et qui servirait de base tout à la fois à la logique, à la métaphysique et à la critique de la raison. En conséquence, il posa ainsi le principe de la conscience comme devant remplir ce rôle

(1) Voyez les lettres sur la Philosophie de Kant indiquées au § 388.

capital : dans la conscience, la représentation se rapporte à deux termes dont elle est distincte, savoir ce qui est représenté (c'est-à-dire sa cause extérieure), et ce qui représente. Par là, Reinhold, en développant l'idée de la représentation et de ses formes (variété et unité), s'attacha à déterminer les lois et la constitution propre de la conscience et de la connaissance, et en général tous les résultats de la critique de la raison. Cette théorie, dite de la faculté représentative (1), parut donner à la philosophie critique ce qui lui manquait en unité et en liaison, tout en la rendant moins difficile et moins embarrassée par une lumière jetée en même temps sur ces principes et sur ses résultats. Mais ces appa-

---

(1) Essai d'une nouvelle Théorie de la Faculté représentative. Prague et Jena, 1789, in-8, et 1795 (all.). —Sur les destinées de la Philosophie Kantienne depuis son origine jusqu'aujourd'hui. Jena, 1789, in-8 (all.). Sur le Fondement de la Science Philosophique. Jena, 1791, in-8 (all.). Mémoires sur les moyens de remédier aux malentendus en philosophie, t. I et II. Jena, 1790—94, in-8, contenant une Nouvelle Exposition des points principaux de la Philosophie Elémentaire (all.). Choix d'Œuvres mêlées, II parties. Jena, 1796, in-8. Mémoire couronné sur cette question : Quels progrès la métaphysique a-t-elle faits depuis Leibnitz et Wolf? (joint à d'autres Mémoires couronnés de Schwab et Abicht). Berlin, 1796, in-8 (all.). Préliminaires d'une Conciliation des principes en matière de morale d'après le point de vue du sens commun et du bon sens. 1 vol. Lübeck, 1798, in-8 (all.).

rences étaient illusoires : la théorie n'était pas sans mérite ni sans utilité, mais elle ne pouvait répondre à tout ce que prétendait l'auteur. Elle fut attaquée successivement par des adversaires dogmatiques et sceptiques, *Flatt*, *Heydenreich*, *Beck* (voyez le § suivant), et en particulier par l'auteur de l'Ænésidème (1). Reinhold, frappé des objections qu'on lui opposait, cessa insensiblement de compter sur la solidité de sa théorie ; il tâcha de la maintenir tantôt en améliorant les termes, tantôt en écartant les points

---

(1) (Gottlob Ernest *Schulze*), Ænésidème, ou des Fondemens donnés à la Philosophie Elémentaire par le professeur Reinhold, avec une Défense du Scepticisme contre les prétentions de la Critique de la raison. (Helmstadt), 1792, in-8 (all.).

Contre Ænésidème : J. H. *Abicht*, Hermias, ou Solution des doutes d'Ænésidème relativement à la validité de la philosophie élémentaire. Erlangen, 1794, in-8 (all.).

J. C. C. *Visbeck*, Points principaux de la Philosophie Elémentaire de Reinhold, envisagés par rapport aux attaques d'Ænésidème. Leipz. 1794, in-8.

Jacq. Sigism. *Beck*. Exposition de l'Amphibolie des Idées de Réflexion, avec un Essai de Réfutation des principales objections dirigées par Ænésidème contre la Philosophie Elémentaire de Reinhold. Francfort, 1795, in-8 (all.).

Contre la Théorie de la Faculté Représentative : Détermination d'un seul point de vue possible, d'après lequel la Philosophie Critique doive être jugée. Rige. 1796, in-8 (all.).

Reinhold, Fichte, Schelling, par Jacq. *Fries*. Leips. 1803, in-8 (all.).

contestés, jusqu'à ce qu'enfin il l'abandonna tout-à-fait, en se déclarant d'abord pour *Fichte* (1), ensuite pour *Bardili* (2). Dans ses dernières années, cet ami sincère de la vérité, dans le but de contribuer à établir l'accord des idées entre tous les philosophes, s'était consacré à une critique du langage qu'il considérait comme la source de tous les malentendus en philosophie : il envisagea surtout cette critique dans le sens de la synonymie des mots, se proposant de démêler les équivoques et les inconséquences de la logique dans ses formes traditionnelles et communément admises, et, par là, de donner la raison du reproche adressé à la philosophie, d'avoir si long-temps pré-

---

(1) Lettre à Lavater et à Fichte sur la croyance en Dieu. Hambourg, 1799, in-8 (all.).

Sur les Paradoxes de la Nouvelle Philosophie. Hambourg. 1799, in-8 (all.).

(2) Coup-d'œil rapide sur l'Etat de la Philosophie au commencement du XIX^e^ siècle. Hambourg, 1801—3, III cahiers, in-8 (all.).

Introduction à la Connaissance et à l'appréciation de la Philosophie dans tous ses divers systèmes. Vienne, 1805, in-8 (all.).

(Anonyme.) Essai de solution d'un problème dont l'objet est de caractériser nettement et d'approfondir la nature de l'analyse et de la méthode analytique en philosophie. Munich, 1805, in-8 (all.).

Correspondance de *Bardili* et de Ch. Léonard *Reinhold* sur la réalité de la philosophie et la vanité de la spéculation, publiée par Reinhold. Munich, 1804, in-8 (all.).

tendu à devenir une science sans pouvoir y réussir(1). Une autre entreprise de sa vieillesse fut l'essai d'une nouvelle théorie de la faculté de penser, théorie destinée à compléter par rapport au fondement scientifique de la philosophie, la recherche qu'il avait commencée dans sa théorie de la faculté représentative (2). Le fils de ce philosophe, Ernest *Reinhold*, poursuit aujourd'hui les travaux de son père dans ses recherches sur les rapports de la logique et du langage (3).

---

(1) Principes élémentaires de la Connaissance de la Vérité, ramenés à l'A, B, C. Kiel, 1808, in-8 (all.).

Réclamation contre une singulière Confusion de Langage parmi les philosophes. Weimar, 1809, in-8 (all.).

Principes d'une Synonymique applicable au langage des sciences philosophiques. Kiel, 1812, in-8 (all.).

De la Connaissance Humaine, considérée sous le point de vue des rapports établis par le langage entre la sensibilité et la pensée. Kiel. 1816, in-8 (all.).

(2) Sur l'Idée et la Connaissance de la Vérité, etc. Kiel, 1817 (all.). (Cet ouvrage n'a point été mis en vente).

Examen sérieux de cette ancienne question : Qu'est-ce que la vérité? à l'occasion des débats renouvelés depuis peu sur la révélation divine et la raison humaine. Altona, 1820, in-8. Voyez particulièrement la remarque servant de conclusion à cet ouvrage, p. 164.

Contre cet Examen : le comte H. W. A. *de Kalkreuth* : Qu'est-ce que la vérité ? Dissertation à l'occasion de l'ouvrage de Reinhold, etc.

(3) Ernest *Reinold*, Essai de nouveaux principes et d'une exposition nouvelle des Formes Logiques. Leips. 1819, in-8

§ 391.

Jacques-Sigismond *Beck* (professeur à Halle, et depuis à Rostock), se distingua, comme disciple de Kant, en donnant un utile extrait de ses ouvrages, et s'efforça de rendre plus facile l'intelligence du système critique en faisant ressortir le point de vue critique, comme étant le point de vue primitif de la perception elle-même; mais faute d'habileté dans l'art d'exposer ses idées, cet écrivain obscurcit les problèmes qu'il aurait pu éclaircir : il commença par donner ses résultats, et omit ce qui devait les amener, l'analyse de la faculté de connaître. A d'autres égards, comme il ramène tout à l'unité de l'entendement ou à la représentation primitive, et prétend que c'est l'entendement lui-même qui, au moyen de la notion de grandeur, engendre l'espace et le temps, il effaça une ligne de séparation qu'on ne peut méconnaître entre l'intuition sensible et la pensée, et prépara les voies à l'idéalisme transcendental.

Jacq. Sig. *Beck*, Extrait des ouvrages critiques du prof. Kant, propre à en donner une intelligence facile. Riga, 1793-94. I et II^e^ vol. - III^e^ vol. (contre la Théorie de Reinhold) sous ce titre : Détermination du seul point de vue possible d'après lequel la philosophie critique doive être

---

(all.). Esquisse d'un système comprenant les Théories de la Connaissance et de la Pensée. Schleswig. 1823, in-8 (all.).

jugée. Riga, 1796, in-8 (all.). — Esquisse de la philosophie critique. Halle, 1796, in-8 (all.). Propædeutique à toute étude scientifique. *Ibid.* 1796 (all.). Commentaire sur la métaphysique de la morale selon Kant. 1 part. 1798, in-8. Beck a publié depuis les ouvr. suiv : Principes de législation. 1806 (all.). Un Manuel de logique. Rostock et Schwerin, 1820, in-8 (all.), et un Manuel de droit naturel. Jena, 1820, in-8 (all.).

Fichte, Théorie de la science.

Pour la bibliographie, voyez au § 397.

§ 392.

Ces divers essais furent surpassés par les travaux philosophiques de J.-Gottlieb *Fichte*. Il était né le 19 mai 1762, à Rammenau, dans la Haute-Lusace; après avoir étudié à l'école de Pforta, aux universités d'Iéna et de Leipsick; il passa plusieurs années en Suisse et en Prusse, devint, en 1793, professeur de philosophie à Iéna, résigna ses fonctions en 1799, et se retira à Berlin; en 1805 il occupa une chaire à Erlangen; ensuite l'université de Berlin, récemment fondée, lui en offrit une autre qu'il accepta, et il mourut dans cette dernière ville, le 29 janvier 1814. Fichte entreprit d'élever la philosophie critique au rang des sciences exactes fondées sur l'évidence (1), d'en bannir à jamais tout sujet de malentendus et de disputes, enfin de terrasser le

(1) Idée de la Théorie de la Science. Préf., p. v. Bases gén. de la Th. de la Science, p. xii.

scepticisme, dont plusieurs défendaient la cause, entre autres Schulze et Salomon Maimon. Encouragé par l'attention qu'avait excitée son *Essai d'une Critique de toute Révélation* (1), et par l'exemple de la théorie de la faculté représentative, il donna toute carrière à son génie éminemment original, profond, énergique, génie attaché avec une fermeté imperturbable, presque voisine de l'entêtement, à toutes les conceptions qui lui paraissaient vraies, et capable de les professer franchement dans toute leur portée. Il résolut donc de donner un système destiné à développer, dans un seul et même principe, la matière et la forme de toute science, à rétablir l'unité négligée dans le système critique, et à satisfaire la raison sur le problème si difficile du rapport de nos représentations avec les objets. De là naquit sa *Doctrine de la Science* (*Wissenschaftlehre*), selon laquelle ni la conscience ni ses objets, ni la matière de la connaissance ni ses formes, ne sont présupposées comme données, mais sont produites par un acte du moi, et recueillies par réflexion. Fichte ne part point, comme Kant, d'une décomposition de la faculté de connaître, ni comme Reinhold, d'un fait primitif dans l'histoire de la conscience, il part d'un acte primitif du sujet, acte qui construit la conscience elle-même ainsi que tous ses phénomènes. Voici maintenant de quelle manière il procède : il

(1) Kœnigsberg, 1792. 2e édit., 1793.

commence par expliquer ce que c'est que la science : c'est, dit-il, un système de connaissance déterminé par un principe supérieur, lequel exprime la valeur et la forme de notre savoir ; la doctrine de la science est celle qui expose la possibilité et la validité de toute science, qui démontre la possibilité des principes quant à leur forme et leur valeur, enfin qui démontre les principes eux-mêmes, et par là l'ensemble et l'harmonie de tout le savoir humain. Cette doctrine doit avoir un principe qui ne relève d'aucune autre science, car la doctrine de la science est par elle-même la plus élevée de toutes les sciences ; elle est en soi, elle se pose elle-même comme possible et comme valable ; elle est, parce qu'elle est. Par une double conséquence, formant un cercle inévitable, si la doctrine de la science existe, il existe aussi un système ; et s'il existe un système, il existe aussi une doctrine de la science, et un principe premier et absolu. — La doctrine de la science est la philosophie ; elle comprend les modes d'action auxquels l'esprit humain se conforme nécessairement. Telle ou telle détermination particulière de nos modes d'action nécessaires peut donner l'objet d'une science particulière, comme la logique, la géométrie ; or, toute science particulière présuppose une application arbitraire, contingente de l'activité, et par conséquent n'est point susceptible d'être complète en soi. La doctrine de la science, au contraire, est absolument complète, c'est un tout achevé. Elle a donc pour objet les actes primitifs de l'esprit humain, actes qui ont

lieu selon un certain mode. Ces actes et leurs modes deviennent des objets de la conscience par la réflexion, laquelle consiste à abstraire et à dégager en toutes choses l'élément de conscience. La réflexion et l'abstraction sont soumises à des règles logiques, qui sont les bases de la doctrine de la science.

§ 393.

Premier principe : A=A. On représentera par X la liaison du tout, le système. A et X étant donnés dans le *moi*, on peut leur substituer cette formule : *moi est moi*. Tel est le principe certain par lui-même de la philosophie et de tout savoir exprimant la forme rigoureuse et le contenu nécessaire de la conscience. C'est en vertu de ce principe que tout jugement a lieu ; or, juger est un fait actif, un acte propre du *moi*. Le *moi* se pose donc absolument lui-même ; il est l'agent et en même temps le produit de l'acte, et c'est ce double rôle qui fait la conscience. L'activité primitive du *moi* consiste en une réflexion sur lui-même, qui a sa raison dans un obstacle ou arrêt nécessaire éprouvé par l'activité jusque-là indéfinie. Le *moi* se pose comme sujet, en même temps qu'il s'oppose comme objet à ce point de résistance. Le second principe, déter-

miné par le premier, est celui-ci : *Le moi n'est pas non-moi.* Il reste à évoquer encore, par un nouvel effort de l'art philosophique, un troisième principe non-contingent quant à sa valeur, et contingent quant à sa forme. A cet effet il faut trouver un acte du *moi* où puisse se rencontrer dans le *moi* l'opposition du *moi* et du *non-moi*, sans que le *moi* y périsse. Or, la réalité et la négation ne sauraient se trouver réunies que dans ce qui est fini, limité. La limitation est donc ce troisième principe que nous cherchions. Maintenant, la limitation nous conduit à la divisibilité : tout divisible est une quantité; par conséquent, dans le *moi*, sujet à limitation, doit être contenue une quantité divisible, et ainsi le *moi* comprend en lui-même quelque chose qui peut y être mis ou retranché sans que pour cela le *moi* cesse d'exister; de là un *moi* divisible et un *moi* absolu. *Le moi oppose au moi divisible un non-moi divisible également.* Tous deux sont posés dans le *moi* absolu et par lui, comme étant appréciables et déterminables par l'autre. De là ces deux propositions : 1° le *moi* se pose comme déterminé par un *non-moi*, limite l'activité absolue en lui; 2° le *moi* se pose comme déterminant le *non-moi.* La réalité de l'un sert de limite à la réalité de l'autre. C'est là dessus que porte toute la lutte de l'idéalisme et du réalisme, et c'est là aussi qu'on peut chercher le moyen de les concilier. Le grand

problème de la philosophie spéculative est d'opérer cette conciliation, et d'expliquer le rapport de nos idées avec les objets. La première des deux propositions que nous venons d'établir est nécessaire; car sans cette opposition il ne pourrait y avoir de conscience; sans objet, point de sujet. Le *moi* ne peut se poser qu'autant qu'il est déterminé par un *non-moi*. Mais réciproquement sans sujet, point d'objet. Il faut donc que le *moi* se pose encore comme *non-moi*, relativement à ce qu'il détermine. Le premier fait est manifesté par une passion, le second par une action du *moi*. La représentation des objets comme hors de nous est un acte du *moi* par lequel il s'ôte à lui-même une réalité, pour transporter cette réalité dans un *non-moi*. Par là le *non-moi* devient pour le *moi* quelque chose de réel, mais en tant seulement que le *moi* lui fait part de sa propre réalité. Reconnaître une action exercée par les choses extérieures sur le sujet pensant, ce n'est réellement que poser nous-même ces choses comme *non-moi*, en opposition à notre *moi*, et limiter par là notre *moi*, bien que ce soit toujours nous qui agissions en cela, et non les choses. De là se déduit, premièrement, la réciprocité du *moi* et du *non-moi*: l'activité et la passivité du *moi* ne sont, relativement au *non-moi*, qu'une seule et même chose; secondement, l'unité et l'identité de principes données par l'activité du *moi*, comme contenant en elle-même le double principe idéal et réel sans lequel ne peut

être conçu le fait de notre croyance aux choses extérieures. Tout se réduit ensuite à divers points de vue du même fait, dans lesquels nous concevons tantôt le *moi* comme actif, et le *non-moi* comme passif, tantôt tout le contraire. Ainsi se trouvent conciliées les prétentions du réalisme et de l'idéalisme ; ainsi le vrai système de la science philosophique serait trouvé.— La théorie transcendentale de la faculté représentative infère de ces principes les propositions suivantes : 1° la représentation (*Vorstellung*) n'est possible que moyennant une action réciproque du *moi* sur le *non-moi;* 2° la direction du *moi* par rapport au *non-moi* est opposée à la direction du *non-moi* par rapport au *moi*. Dans le fait de la représentation, le *moi* éprouve une sorte d'hésitation et de chancellement entre deux directions contraires. Ce chancellement est un effet de l'imagination qui reflète également la passivité et l'activité du *moi*, c'est-à-dire les élève à la conscience ; 3° ce chancellement est l'état de contemplation en général (*Anschauen*), état dans lequel on démêle à peine quel est le sujet contemplant et l'objet contemplé ; ce n'est point la réflexion, dont le mouvement est tourné vers le dedans, c'est une pure activité portée vers le dehors, = une production ; 4° de la faculté de contempler résulte une contemplation particulière, au moyen d'une opération qui a sa racine dans l'entendement ; 5° le jugement réfléchit à son tour sur les objets donnés par l'entendement, et détermine leurs rapports ; 7° le sentiment de l'activité absolue du

moi donne la connaissance de la raison et la base de toute science.

§ 394.

Passage au point de vue pratique de la doctrine de la science. Jusqu'ici deux faits nous ont été nécessaires comme postulats ou données fondamentales, savoir : l'action réciproque du *moi* et du *non-moi;* et l'achoppement du *moi*, arrêté dans l'exercice de son activité, et posant le *non-moi*. Si l'on ne pouvait tirer du fond même du *moi* la cause intégrante de cet achoppement, dès lors la doctrine de la science manquerait de base et de consistance, attendu que la réalité du *moi*, lequel pose le *non-moi*, est elle-même fondée sur cet achoppement. Or, ce n'est point la partie spéculative, mais la partie pratique de la doctrine de la science, qui peut à cet égard lui fournir la garantie dont elle a besoin. La doctrine de la science dans le point de vue pratique, a pour objet le *moi* absolu, le *moi* pratique, lequel détermine le *non-moi*, et ainsi devient lui-même cause intégrante de l'achoppement, de la limitation de son activité. Ce *moi* est libre, infini, indépendant ; il est la seule, la vraie réalité, tandis qu'au contraire le *moi*, comme intelligence, déterminé par le *non-moi*, est fini, limité. En vertu de son énergie illimitée, le *moi* commence par se déterminer lui-même. Par le même acte, il se conçoit comme une force déterminante. Or, cela

cipes dont se prévaut ce système, sont bien les lois logiques; mais précisément ce sont des lois incapables de faire jamais arriver notre connaissance jusqu'à l'existence réelle et la constitution essentielle ni du sujet ni de quelque objet que ce soit. Ces lois sont des formes de la pensée, vides en elles-mêmes de toute substance. C'est par surprise qu'on prétend en faire sortir des entités, spécialement lorsque, dans le premier principe (§ 393, au commencement) on substitue le *moi* à l'objet indéterminé. Le vice de ces fausses réalisations est habilement dissimulé par l'artifice logique de toutes ces positions, oppositions et compositions, qui ne donnent après tout qu'un échafaudage arbitraire en place de la connaissance réelle qu'elles annoncent. 3° Ce système fait du *moi* exclusivement l'être absolu et indépendant : il détruit la vie, l'existence indépendante de la nature, et sa participation propre aux lois de l'ordre rationnel. 4° Enfin ce système contient un vice intérieur de contradiction : le *moi* n'est rien, envisagé comme activité infinie; il s'oppose comme limitation un *non-moi*, et par là il produit tous les objets ainsi que l'espace; mais d'abord *a*), qu'est-ce qui oblige le *moi* à se limiter lui-même en posant un *non-moi*, tandis qu'il est illimité et infini dans son activité? Dira-t-on que c'est parce que sans cela il n'arriverait jamais à connaître des objets? Mais quelle nécessité y a-t-il qu'il connaisse des objets, dès qu'il est en lui-même infini et illimité? *b*) L'activité du *moi* par laquelle il pose le monde objectif est un fait primitif; mais elle ne

tombe point encore dans l'histoire des faits d'expérience dont nous avons conscience ; on n'y parvient que par une contemplation intellectuelle, dont on fait un postulat rigoureux, c'est-à-dire, que l'on impose illégitimement à la théorie. *c*) Fichte confond le procédé de l'imagination transcendentale dans la construction des figures géométriques avec la production des objets déterminés ou du monde, sans expliquer comment la construction de la forme dans l'espace peut suffire pour donner toute la multiplicité des objets et de leurs organisations diverses. *d*) Cet achoppement par lequel le *moi*, dans l'exercice de son infinie activité, est ramené au dedans de lui-même, ce choc dont on veut faire jaillir la conscience de la nécessité de certaines représentations, ne s'explique lui-même ni par le *moi* ni par le *non-moi*. *e*) Enfin, ce système ne fait que substituer à des mystères de plus grands mystères encore, en prétendant éclaircir les uns par les autres. Il veut rendre compte de ce qui est inexplicable, et finit lui-même par déclarer tel son propre principe. — Ce témoignage d'impuissance est devenu plus saillant dans la nouvelle exposition de la doctrine de la science, telle que l'auteur l'a reproduite. Là, pour expliquer le fait du sentiment de nécessité inhérent à certaines représentations, on dit que le *moi*, ce *moi* dont on fait pourtant une activité infinie, une action absolue, est toutefois contenu dans l'exercice de son activité entre certaines limites déterminées. On qualifie ces limites d'inconcevables et d'inexpli-

cables, et pourtant c'était là précisément ce que l'on avait commencé par considérer comme le point de mire, l'objet propre des solutions demandées à la doctrine de la science, c'est-à-dire à la philosophie. Concluons que cet idéalisme nous offre l'exemple de la spéculation poussée à son dernier excès, et aboutissant ainsi à s'absorber et à se détruire elle-même avec toute science et toute personnalité libre.

Faire la comparaison de cet idéalisme transcendental : 1° avec l'idéalisme supernaturaliste de Berkeley; 2° avec le réalisme de Spinoza.

§ 396.

De plusieurs parties secondaires de la philosophie traitées par Fichte.

L'auteur de la doctrine de la science s'appliqua à constituer, d'après les principes de cette doctrine, certaines branches de la philosophie, telles que la Morale et le Droit naturel. Ces deux systèmes secondaires, savamment déduits et fortement liés, mais assis sur une base fausse, présentent dans leur ensemble, plus conséquent en apparence qu'en réalité, des idées originales, grandes et précieuses, à côté de beaucoup de propositions étranges et paradoxales. En morale, Fichte, après avoir détruit, par l'idéa-

lisme, la croyance au monde extérieur, et n'avoir laissé subsister qu'un enchaînement de pures illusions phénoménales, s'attache à fonder, par la croyance à la *conscience* (entendez ici la conscience morale, *Gewissen* et non *Bewustseyn*) la croyance à la réalité du monde sensible, celle à un monde intelligible indépendant du premier, et placé dans un ordre supérieur, enfin, la possibilité de rapporter nos actes à un terme qui devra se réaliser. Il part de la notion de la liberté, c'est-à-dire de cette énergie absolue, indépendante, sur laquelle le *moi* fonde l'idée de sa personnalité libre. En conséquence, le principe de la morale pratique, ou la loi morale (la loi essentielle de la liberté), consiste dans cette conviction, nécessairement conçue par l'intelligence, savoir qu'elle est appelée à maintenir sa liberté d'une manière absolue, et conformément à l'idée de la dignité personnelle du *moi* indépendant. En termes plus ordinaires, c'est de suivre rigoureusement et absolument la conscience (1).

(1) Dans l'*Instruction pour parvenir à la vie bienheureuse*, p. 133 et suiv; ce point de vue, qui se rapporte à la moralité proprement dite, est envisagé comme supérieur à ceux de la légalité sociale et de la légalité objective ou impérative, catégorique; d'un autre côté, l'auteur subordonne ce même point de vue à celui de la *religiosité*, et à un cinquième, qu'il appelle le point de vue de la *science*. Selon cette doctrine, la vie en Dieu est la seule véritable vie; elle est aussi l'amour : c'est cette vie qui engendre la moralité supérieure : c'est elle enfin qui ouvre un monde nouveau, et le produit au dehors.

êtres doués de sensibilité; 4° on n'a encore rien dit de raisonnable sur la manière dont il faut entendre que le monde a été créé par Dieu; 5° l'attente du bonheur est une chimère, et un Dieu conçu au profit de cette idée est une vaine idole au service de nos passions; ce n'est que le roi de ce monde. — Cette manière de voir, développée dans un esprit paradoxal (1), quoique jointe à un sentiment profond de la conscience morale, fut considérée comme une sorte d'athéisme, et attira à l'auteur de sérieux désagrémens, qu'il n'avait pas entièrement mérités : au reste, il finit plus tard par y renoncer (voy. le § suivant.)

§ 397.

Fichte s'efforça de concilier, en faveur de sa doctrine, les diverses opinions, en la reproduisant sous diverses formes; mais il varia lui-même sur ses divers points, entre autres sur l'accord qu'il avait

(1) Voyez spécialement la Dissertation sur le principe de notre croyance à un ordre du monde établi par Dieu (indiquée au § suivant). Dans son ouvrage sur la Destination de l'Homme, p. 287, Fichte prend le ton d'un théiste mystique des plus exagérés.

prétendu établir entre son système et la critique de la raison, ainsi que sur le moyen de saisir dans la conscience l'activité primitive du *moi* (1) : d'abord il

(1) Ouvrages de Fichte. (*N. B. Tous les ouvrages suivans sont en allemand.*)

I. *Ouvrages relatifs à la doctrine de la science en général.*

Idée de la doctrine de la Science. Weimar, 1794, in-8. IIe édit. augm. Jena, 1798. Principes fondamentaux de toute la doctrine de la Science. Weimar, 1794, in-8. IIe édit. 1802, in-8. Esquisse des Principes propres à la doctrine de la Science. Jena et Leips. 1795, in-8. IIe édit. corr. *Ibid.* 1802. Ces deux derniers ouvrages réunis, sans changement. Tubingue, 1802. Essai d'une Nouvelle Exposition de la doctrine de la Science, et Introduction nouvelle à cette doctrine; dans le Journal Philosophe publié par Niethammer et Fichte, 1797, Ier cahier, p. 1, IVe cahier, p. 310, Ve cahier, p. 1, et VIe cahier. Réponse à C. L. *Reinhold* au sujet de son Essai sur le moyen d'apprécier facilement l'état de la philosophie au commencement du XIXe siècle. Tubingue, 1801, in-8. Explication plus claire que le jour (*Sonnenklarer*), sur le vrai sens de la nouvelle philosophie, etc. Berlin, 1801, in-8. La doctrine de la Science dans ses linéamens généraux. Berlin, 1810, in-8. Les Faits de Conscience; leçons données à Berlin. 1810—11, Stuttgardt et Tubingue, 1817, in-8.

II. *Ouvrages relatifs à la philosophie de la religion en particulier.*

Essai d'une Critique de toute Révélation, IIe édit. augm. et corr. Kœnigsberg, 1795, in-8. Du Principe de notre Croyance à un ordre divin qui gouverne le monde; Journal Philoso-

rigoureux, des adversaires animés, surtout parmi les Kantiens (1). Cette théorie a fini par avoir la

---

phique de Fichte et Niethammer, 1796—97. Réimpr. dans les Œuvres Philosophiques de Schelling, t. 1.

J. B. *Schad*, Esquisse de la doctrine de la Science. Jena, 1800, in-8. Exposition générale du Système de Fichte, et de la théorie religieuse qui en résulte. Erfurdt, 1799—1801, III vol. in-8. Esprit de la Philosophie de notre temps. Jena, 1800, in-8. Harmonie absolue du Système de Fichte avec la Religion. Erfurdt, 1802, in-8. Logique transcendentale.

G. E. A. *Mehmel*, Manuel de Morale. Erlangen, 1811. Théorie du Droit pur, *ibid.*, 1815, in-8. Antérieurement, le même a pub. : Essai d'une Théorie Analytique de la Pensée, 1803; et : Du Rapport de la Philosophie avec la Religion, 1805, in-8; et autres ouvrages.

(1) *Ouvrages contenant l'examen et le jugement de la doctrine de Fichte.*

Avis d'un homme du nord sur Fichte et sa manière de procéder envers les Kantiens (par Ch. Th. Théod. *Rink*), 1799, in-8.

Des Rapports de l'Idéalisme avec la Religion, ou Examen de cette question : La Nouvelle Philosophie conduit-elle à l'athéisme? 1799, in-8.

Opinion sincère sur l'Appel de Fichte contre l'Imputation d'Athéisme, etc. Gotha, 1799, in-8.

J. H. Gottlieb. *Heusinger*, Sur le Système Idéaliste-Athée de M. le prof. Fichte. Dresde et Gotha. 1799, in-8.

C. L. *Reinhold*, Lettre à Lavater et Fichte sur la Croyance en Dieu. Hambourg, 1799, in-8.

F. H. *Jacobi* à Fichte. Hambourg, 1779, in-8.

destinée de tous les systèmes, et malgré son ton imposant, exclusivement favorable à la spéculation pure, aux dépens des notions réelles qu'elle enseigne à dédaigner, elle n'a pu acquérir une autorité générale en philosophie. On ne peut méconnaître néanmoins la grande influence que l'idéalisme de Fichte a exercée sur les âmes de ses contemporains, non plus que cette sérieuse direction vers les doctrines anti-sensualistes, imprimée à beaucoup d'esprits par l'éloquence mâle, qui était l'un des attributs du talent de l'auteur.

Guill. Traugott *Krug*. Lettres sur la doctrine de la Science. Leips. 1800, in-8.

Gottlob Chr. Fréd. *Fichhaber*, Sur le Principe et le Problème fondamental du Système de Fichte, et Idées pour en donner une nouvelle solution. Carlsruhe, 1801, in-8.

C. Christ. Ehr. *Schmid*, Critique développée du livre intitulé : Destination de l'Homme, dans les Mémoires de Schmid sur des matières de philosophie et de théologie. Jena, 1802, in-8.

Christian Fred. *Bœhme*, Commentaire sur et contre le premier principe de la doctrine de la Science. Altenbourg, 1802, in-8.

Jacq. *Fries*, Reinhold, Fichte et Schelling. Leips. 1803, in-8.

Fréd. Guill. Jos. *Schelling*, Exposition du Véritable Rapport de la Philosophie de la Nature avec la Théorie de Fichte perfectionnée. Tubingue, 1806, in-8.

Schelling. Système de l'identité absolue.

§ 398.

Ouvrages de Schelling (non compris ceux qui sont indiqués dans les notes 1 et 2 de ce §) : Idées pour établir une philosophie de la nature, servant d'introduction à l'étude de cette science. I^re^ part. Leips. 1797, in-8, II^e^ éd. refondue entièrement, Landshut, 1803. De l'âme du monde; hypothèse de haute physique pour expliquer l'organisme universel, avec une dissertation sur les rapports de l'idéal et du réel dans la nature, ou développement des premiers principes de la philosophie de la nature, appliquées aux lois de la pesanteur et de la lumière. Hamb. 1798, in-8, III^e^ édit. 1809 (cette dernière dissertation a été aussi imprimée à part. Hamb. 1806, et Landshut, 1807. in-8). Premier plan d'un système de philosophie de la nature, Jena, 1799, in-8. Introduction au plan d'un système de la phil. de la nat., ou idée de la physique spéculative, etc. *Ibid.* 1799, in-8. Système de l'idéalisme transcendental. Tubing., 1800, in-8. Journal de physique spéculative; tom. I et II. Jena, 1800-1803, in 8. Nouveau Journal. Tubing., 1803. Journal critique de la philosophie, publié par ***Schelling*** et ***Hegel***, 2 vol. Tubingue, 1802-1803, in-8. ***Bruno*** ou du principe divin et naturel des choses. Dialogue. Berlin, 1802, in-8, II^e^ édit. Leçons sur les études académiques. Stuttgardt et Tubingue, 1803, in-8, II édit. conforme, 1813. Philosophie et Religion. Tubingue, 1804. Exposition des vé-

ritables rapports de la philosophie de la nature avec la Théorie de Fichte perfectionnée. Tubingue, 1806, in-8. Annales de médecine théorique (publiées avec *Marcus*); au tome I, cahier 1er : Aphorismes pour servir d'introduction à la philosophie de la nature. Tubingue, 1806. Œuvres philosophiques, tom. I. Landshut, 1809 (contenant, outre ses dissertations antérieures, un Discours sur les rapports des arts du dessin avec la nature, et une dissert. intit. : Recherches philosophiques sur la nature de la liberté humaine, et les divers problèmes qui s'y rapportent. Réponse à l'ouvrage de M. F. H. *Jacobi* sur les choses divines, et à l'imputation d'athéïsme. Tubingue, 1812; in-8. Voyez encore le IIIe cahier du Journ. gén. (*Allgem. Zeitschrift von und für Deutsche*) contenant une réponse de Schelling à une critique de son traité sur la liberté, par *Eschenmayer*. — Des divinités de Samothrace. Stutgardt et Tubingue, 1815; in-8, ouvrage où sont traitées des questions de philosophie et de religion.

Après Fichte, qui avait tenté de construire en un système tout idéaliste la science humaine, tant dans ses élémens réels que dans ses formes, est apparu *Schelling*, avec une philosophie qui élève plus haut encore l'esprit spéculatif, puisqu'elle place au sommet de son système non plus le moi sujet-objet, mais l'absolu, et qu'elle entreprend hardiment de satisfaire aux prétentions les plus élevées de la raison, c'est-à-dire d'atteindre à la connaissance de l'absolu, et à l'intelligence des lois qui constituent l'ordre entier des choses finies. Fréd.-Guill.-Jos. *de Schel-*

ling (1) est un penseur plein d'originalité, de richesse et d'éclat, supérieur à Fichte à plusieurs égards, pour la souplesse et la vivacité de l'imagination; l'esprit poétique, l'étendue des connaissances positives, surtout en fait d'histoire, d'antiquités, de philosophie ancienne et de sciences naturelles. Après avoir étudié, à Tubingue, les doctrines de Kant, de Reinhold et d'Énésidème (Schulze), il reprocha à la première l'absence d'une certaine unité (2), qui ramenât ses divers résultats aux derniers principes de toute science, et qui donnât à ses deux parties théorétique et pratique un point de départ commun. Il combattit également l'usage de ce qu'on appela la *preuve morale* (3). Ensuite la doctrine de la science produisit sur lui une forte impression : il s'attacha à l'idée de Fichte avec toute la vivacité d'un esprit jeune

(1) Conseiller aulique, actuellement professeur à Erlangen, né à Leonberg dans le Wurtemberg le 27 janvier 1775.

(2) C'est dans ce sens qu'il composa son premier ouvrage : sur la Possibilité d'une Forme générale à donner à la Philosophie. Tubingue, 1795. De plus : Du *Moi* comme principe de la Philosophie, ou de l'*Absolu* dans la Science Humaine. *Ibid.* 1805, in-8 (Dans les Œuvres Philosophiques au t. 1).

(3) C'est ce qu'il fit dans ses Lettres Philosophiques sur le Dogmatisme et le Criticisme, publiées d'abord dans le Journ. Philos. de Niethammer, 1796; ensuite dans les Œuvres Philosophiques.

et ardent, auquel il convenait mieux sans doute de concevoir l'âme et la pensée humaines comme une activité productive infinie, que d'observer rigoureusement cette activité dans ses formes et dans ses lois. A ce début de sa carrière, Schelling vint à Jéna, et se lia étroitement avec Fichte, dont il défendit le système (quoiqu'il s'en écartât sur plusieurs points), contre l'école de Kant et contre les adversaires de cette école ; mais insensiblement il s'éloigna de plus en plus du système de Fichte, à mesure qu'il en reconnut mieux le point de vue exclusif et le manque d'évidence.

§ 399.

C'est du *moi* que Fichte déduit toute chose ; mais en admettant que le subjectif produit l'objectif, et en refusant d'admettre que le contraire ait lieu, Fichte affirme plutôt qu'il ne démontre. On peut prendre la marche opposée, et aller de la nature au *moi* : dès qu'on s'abandonne à la spéculation sans consulter la méthode critique, l'on peut accorder à l'un de ces procédés autant de confiance qu'à l'autre. Aussi bien Spinoza avait déjà donné un grand exemple du dogmatisme systématique, poussé aussi loin qu'il puisse aller, et d'un réalisme objectif. Ces vues suggérèrent à Schelling l'idée d'une double science philosophique, formée de deux parties opposées et parallèles, savoir : la *philosophie de*

la naturelle et la philosophie *transcendentale*, à chacune [illegible], surtout à la seconde, il a consacré des [illegible] (voyez ci-dessus § 401). La première part du moi, et en déduit l'objectif, le divers, le nécessaire, la nature; la seconde part de la nature, et en déduit le moi, ce qui est libre, ce qui est un et simple. La tendance de toutes deux est de faire concevoir les unes par les autres, et d'expliquer, comme identiques, les forces de la nature et celles de l'âme. Le principe commun est celui-ci : les lois de la nature doivent se retrouver immédiatement au-dedans de nous comme lois de la conscience, et réciproquement les lois de la conscience doivent pouvoir se contrôler par le monde extérieur, où elles se retrouvent comme lois de la nature. Cependant, la première de ces deux philosophies (la philosophie naturelle) ne saurait [illegible] la variété des choses; la seconde (la philosophie transcendentale) ne peut atteindre jusqu'à l'absolu, jusqu'à ce qui est essentiellement simple. Nous ne pouvons concevoir par les procédés ordinaires de l'entendement comment de l'unité peut sortir le multiple, ni comment du multiple peut sortir l'unité, réunissant en soi le caractère d'unité et de multiplicité; l'un et l'autre se perdent dans l'infini, qui leur est commun à tous deux. Il faut donc qu'il y ait encore une philosophie plus haute, servant de premier anneau pour les deux autres qui en dépendent également et se réunissent en elle. En poursuivant

cette idée, que la science doit reposer essentiellement sur l'unité originelle de ce qui sait et de ce qui est su, Schelling arriva enfin au système de l'*identité absolue* du subjectif et de l'objectif, ou système de l'indifférence du différent, en quoi consiste la nature de l'absolu, ou de Dieu. Cet absolu est amené à notre esprit par un acte absolu de connaissance, acte dans lequel le subjectif et l'objectif concourent implicitement et indistinctement (*contemplation intellectuelle*). Schelling distingue en conséquence et oppose l'une à l'autre la connaissance absolue donnée par les idées, et la connaissance secondaire, qu'il appelle encore le point de vue de la réflexion rapporté aux abstractions de l'entendement. Cette connaissance secondaire a pour objet le conditionnel, l'individuel, le divisé, dont l'entendement forme diverses liaisons abstraites ou notions qui lui sont propres. L'autre connaissance a pour objet l'absolu, ce qui est saisi immédiatement dans les idées, comme indépendant et inconditionnel en soi : c'est proprement la science, laquelle se développe en un tout organique, d'après la loi de sa nature, l'unité, et dans laquelle le subjectif et l'objectif sont indivis et identiques : enfin une telle connaissance, atteignant au point suprême, placée à la hauteur des choses divines, est le seul objet digne d'offrir un dernier terme à nos efforts, et qui mérite d'être appelé philosophie. Nous résumerons donc ainsi qu'il suit les caractères généraux de la philosophie

de Schelling : ce qu'elle se propose, c'est de connaître, au moyen des idées de la raison, l'essence et la forme de toutes choses ; pour elle, être et connaître sont identiques ; de là son titre : Système de l'identité absolue, ou Théorie de l'identité ; c'est un idéalisme transcendental (Schelling l'appelle absolu), qui fait sortir toute science non plus du principe trop exclusif du *moi*, mais d'un principe plus élevé, de l'absolu renfermant dans son sens et le *moi* et la nature ; cette philosophie aspire en conséquence à la connaissance de la nature par les idées (*Philosophie de la nature*, construction *a priori* de la nature), et elle s'applique à établir un parallélisme constant entre les lois de l'intelligence et celles du monde ; enfin c'est l'idéalisme et le réalisme ramenés à un point de vue supérieur, celui de l'absolu.

§ 400.

L'absolu n'est ni infini ni fini, ni être ni connaître, ni sujet ni objet : c'est ce en quoi se confondent et disparaissent toute opposition, toute diversité, toute séparation, comme celle de sujet et objet, de savoir et être, d'esprit et nature, d'idéal et réel, c'est donc indivisiblement l'être et le savoir absolus, ou l'essence collective de tous deux. C'est l'absolue identité de l'idéal et du réel, l'absolue indifférence

du différent, de l'unité et de la pluralité; c'est l'*Un*, l'unité, qui est en même temps l'univers, la totalité, le tout (1). L'absolue identité est, et hors d'elle il n'est rien réellement; par conséquent il n'est rien de fini qui existe en soi. Tout ce qui est, est l'identité absolue, et son développement propre. Ce développement a lieu par les oppositions de termes qui, résultant de l'absolu identique comme le type et l'empreinte, comme la face et le revers, comme le pôle et son antipode (loi de polarité), sortent du sein de cet absolu avec un caractère dominant, tantôt plus idéal, tantôt plus réel, et qui rentrent réunis de nouveau (indifférentiés) par la loi de totalité; d'où cette proposition : l'identité dans la triplicité est la loi du développement. Or ces dégagemens de l'absolu, sortant de son immobile uniformité, Schelling les qualifie de diverses manières, les nommant tantôt division de l'absolu ou mode de différence (dans son Exposition des vrais Rapports de la Philosophie de la Nature avec la Théorie de Fichte); tantôt révélation spontanée de l'absolu, tantôt encore chute des idées tombées de Dieu (dans son ouvrage intitulé : *Philosophie et Religion*). Cette manifestation nous donne la possibilité de connaître d'une manière ab-

(1) Voyez Considérations sur les divers Principes de la Philosophie, et en particulier sur le Principe de Schelling, dans les Archives Philosophiques de Fischhaber, 1er cahier.

solue, et la raison est elle-même, en tant qu'absolue, l'identité de l'idéal et du réel. La forme essentielle de l'absolu est la connaissance absolue, connaissance dans laquelle l'identité, l'unité, passe à l'état de dualité, et peut se rendre par cette formule : A—A. En conséquence, voici les principales propositions de cette doctrine : 1° Il n'existe qu'un seul être identique : toute différence entre les choses relativement à leur réalité est purement quantitative et non qualitative, et réside dans la prédominance du point de vue objectif ou subjectif, de l'idéal ou du réel. Le fini, produit d'une réflexion toute relative par sa nature, n'a qu'une réalité apparente. 2° L'être absolu se révèle dans la génération éternelle des choses, lesquelles constituent les formes de cet être unique. Toute chose est donc une manifestation de l'être absolu sous une forme déterminée, et il ne peut rien exister qui ne participe de l'Être divin. De là suit que la nature elle-même n'est point morte, mais vivante et divine, ainsi que l'idéal. 3° Cette manifestation de l'Absolu s'est produite par les oppositions ou corrélations qui apparaissent à différens degrés du développement total où se rencontre une prédominance diverse tantôt de l'idéal, tantôt du réel; ces oppositions ne sont donc que l'expression de l'identité. La science est la recherche de ce développement; elle est une image de l'univers en tant qu'elle déduit les idées des choses de la pensée fondamentale de l'absolu, d'après le principe de l'identité dans la

triplicité, et en tant que dans cette construction, comme l'appelle Schelling, elle reproduit la marche de la nature, c'est-à-dire la succession des formes qu'elle revêt tour à tour. Or cette construction idéale est la philosophie (science des idées) : le plus haut point de vue philosophique est celui suivant lequel on n'envisage dans la pluralité et la diversité qu'une forme relative, et dans cette forme que l'identité absolue. Voici le dessin général de cette construction :

I. L'Absolu, le Tout dans sa forme première (Dieu) se manifeste dans

II. La Nature (l'Absolu selon sa forme seconduire). Il s'y produit dans deux ordres de Relatif, savoir :

Le Réel.	L'Idéal.

Sous les puissances suivantes :

Pesanteur — Matière.	Vérité — Science.
Lumière — Mouvement.	Bonté — Religion.
Organisme — Vie.	Beauté — Art.

Au-dessus, comme formes réfléchies de l'univers, se placent :

L'Homme (le Microcosme)	l'État.
Le Système du Monde (l'Univers extérieur)	l'Histoire.

§ 401.

C'est ainsi que Schelling, en s'attachant à la contemplation intellectuelle, a cru avoir découvert dans les idées l'essence des choses et leur forme nécessaire; c'est ainsi qu'il a prétendu corriger Kant qui ne nous accorde qu'une notion toute subjective du monde phénoménal, et une simple croyance relativement aux choses en soi; ainsi il a prétendu réfuter Fichte pour qui le Moi est la réalité unique, et la nature une non-réalité sans âme et sans vie, se produisant uniquement comme limite ou négation opposée à l'activité absolue du Moi; ainsi, enfin, il s'est flatté de fournir à la science une construction idéale de l'univers, rapportée non pas à ce qu'il peut nous paraître, mais à ce qu'il est en soi. Schelling a développé ses grandes vues avec une habileté supérieure, sans se conformer aux divisions de la philosophie jusque là en usage, et il a su tirer très-heureusement parti des idées de Platon, de Bruno et de Spinoza. Après avoir donné plusieurs expositions de sa doctrine fondamentale, prise dans son ensemble, il s'est attaché principalement à l'une de ses deux parties, c'est-à-dire au point de vue réel, ou à la philosophie de la nature, comme étude du principe vivant et fécond qui produit par lui-même en se divisant sous la loi de la dualité. Quant à la partie idéale il n'en a traité que quel-

ques questions isolées dans ses derniers écrits (1), savoir la liberté et l'origine du mal, la nature de Dieu, etc. En matière de Morale, il enseigne les propositions suivantes : La croyance en Dieu est la base première de la moralité. Si Dieu existe, il s'ensuit immédiatement l'existence d'un monde moral. La vertu est un état dans lequel l'âme se conforme non pas à une loi placée en dehors d'elle-même, mais bien à la nécessité interne de sa nature. La moralité est en même temps le bonheur pur : cette béatitude n'est point un accident de la vertu, ce n'est autre chose que la vertu elle-même. La tendance de l'âme à s'unir avec le centre, avec Dieu, constitue la moralité. La vie commune réglée conformément au type divin par rapport à la morale, la religion, la science et l'art, est l'ordre social ou l'État. C'est, dans un mécanisme extérieur, l'harmonie de la nécessité et de la liberté, harmonie qui a pour base la nature même de la liberté. L'Histoire, dans sa totalité, est une révélation de Dieu, une révélation qui se développe sans cesse progressivement. Dans le traité sur la liberté, Schelling distingue Dieu comme tel dans toute la pureté de cette idée, ou l'absolu, du Dieu existant ou se révélant, lequel sort du sein du

(1) Dans son ouvrage intit. : Philosophie et Religion, dans le Traité sur la Liberté, dans la Lettre à Eschenmayer relative à ce Traité, et, en passant, dans les écrits polémiques contre Fichte et Jacobi.

Dieu absolu en vertu du principe de l'existence contenu en lui (principe de la nature en Dieu), et arrive ainsi à la condition d'une existence accomplie, de sorte que Dieu passe dans le monde à l'état de personnalité *Deus implicitus explicitus*. (Cf. le § suivant). Tout être produit par la nature contient en soi un double principe, savoir : un principe obscur et un principe lumineux, qui à un certain degré se confondent l'un dans l'autre. Dans l'homme, ce principe est la personnalité composée d'intelligence et de volonté. Lorsqu'elle se considère comme placée dans une liberté absolue et arbitraire, et qu'ainsi elle s'éloigne de la lumière, c'est-à-dire de la volonté universelle qui doit régir toute la nature, de cette rébellion de la volonté individuelle contre la liberté universelle naît le mal, dont la réalité est toute relative et d'opposition. Le beau, dont Schelling ne s'est occupé que dans son rapport avec l'art, est, selon lui, l'infini représenté dans le fini; l'art, représentation des idées, est une révélation de Dieu dans l'esprit humain. Au reste, Schelling, dans la préface de ses œuvres philosophiques, T. 1, déclare lui-même que son système n'est pas achevé, et on n'en trouve encore l'exposition générale scientifique que dans un simple fragment de peu d'étendue (1).

---

(1) Dans le journal de Physique spéculative, t. II, 2e cahier, p. 114 sqq.

§ 402.

Observations sur cette doctrine. La philosophie de Schelling se recommande par l'originalité de son point de vue, la profondeur du travail, la conséquence des parties, et l'immense portée des applications. Elle rallie à une seule idée tous les êtres de la nature. Par-là elle écarte les barrières qu'on avait données à la connaissance humaine, soutenant la possibilité pour l'homme non plus seulement d'une représentation subjective, mais d'une connaissance objective et scientifique, d'une science certaine et déterminée de Dieu et des choses divines, à ce titre que l'esprit humain et la substance de l'Être sont primitivement identiques. Cette philosophie embrasse le cercle entier des connaissances spéculatives, attendu qu'elle efface la distinction des notions empiriques et des notions rationnelles. Ses principes se placent également en tête de toutes les sciences. Nous y observerons seulement les difficultés suivantes : 1° Elle semble, relativement à la science pratique, fort à l'étroit et embarrassée; on ne conçoit pas bien comment, dans un tel système d'identité absolue, peut trouver place la nécessité pratique, l'obligation qui soumet les actes à la loi du devoir (1). En effet, ce qui domine dans ce sys-

(1) Voyez là-dessus Schelling, Philos. et Relig., p. 53 sq. Œuvres Philos., p. 413 sq.

tème, c'est une destinée aveugle, une nécessité de nature; il faut que Dieu se révèle; l'histoire tout entière, tous les changemens qui s'opèrent dans le monde ne sont que les modifications de son être (1). 2° Outre l'inconvénient de cette unité trop exclusive, on peut reprocher au système de manquer d'une base solide. Comment l'esprit humain peut-il s'élever à cette contemplation intellectuelle? c'est ce qu'on ne démontre point. Les principes ne sont donc ici que des suppositions. Une pensée sans un sujet pensant est une pure abstraction; une identité absolue ne peut être conçue sans une identité relative. Sans cette dernière condition, l'absolu se réduit au néant. On ne saurait démontrer que cet absolu identique soit la nature des autres êtres; la réalité objective repose sur une confusion de la pensée et de la nature des choses. Or, en prétendant que cette abstraction représente la réalité et la nature de toutes choses, on n'avance qu'une hypothèse sans aucune preuve; car celle que l'auteur a avancée d'abord (2) n'a pu se soutenir. A défaut de preuve pour représenter l'absolu, on a souvent eu recours soit à un jeu de mots

(1) Exposit. des vrais Rapp. de la Philosophie de la Nat., avec la Doctr. de Fichte, p. 66.

(2) Journal, etc., § 7. Exposit. des Vrais Rapp., etc. p. 50.

arbitraire (l'identité de l'identité et de la non-identité), soit à une contradiction (le lien de l'unité et de la pluralité, la copule, l'absolu dans l'absolu, le divin dans le divin), enfin à un abus de termes vagues et indéterminés. 3° La forme de ce système est moins scientifique en réalité qu'en apparence. Son problème était de déduire, par une démonstration réelle (par construction), le fini de l'infini et de l'absolu, le particulier de l'universel. Or, ce problème n'est point résolu et ne peut l'être (1). Schelling nous assure que dans l'origine des choses, un fini et un infini, un réel et un idéal ont coexisté indivis; ensuite il les dégage à son aise en vertu de cette identité absolue, qu'il a lui-même présupposée. Il en est de même à l'égard de la révélation spontanée : c'est par un simple *il faut* (comme fait moralement nécessaire) (2) qu'il répond à la question, pourquoi Dieu se révèle-t-il? Par fois Schelling a recours à la théorie mystique de Platon, relativement à une chute des idées tombées de l'absolu (3); mais comment se pourrait-il que quelque chose tombât de l'absolu, puisque hors de l'absolu (le tout) il n'existe rien?

(1) Voyez là-dessus le journal de Physique Spéculative, t. II, 2e cahier, p. 18. Bruno, p. 81—131. Philos. et Relig., p. 35.

(2) Traité de la Liberté, p. 492.

(3) Relig. et Philos., p. 35.

Par fois encore il se fatigue à démontrer qu'il n'y a rien hors de l'unité, de la copule, de l'absolu (1); d'où viennent donc et la connaissance finie dans le temps et dans l'espace, et les catégories? Toute la réalité de la solution de Schelling consite en ce qu'il substitue à la notion vague et nominale de l'absolu des imaginations et des notions positives qu'il a empruntées à l'expérience. 4° Quel homme enfin peut avoir la téméraire prétention de renfermer la nature de la Divinité dans l'idée de l'identité absolue? La philosophie de la nature ne donne aucunement la connaissance de Dieu, ou ce qu'elle en donne semble contraire à la croyance religieuse (2). En effet, premièrement elle identifie Dieu avec la nature, et tombe à cet égard dans le panthéïsme (3); secondement, elle soumet Dieu lui-même à des conditions supérieures à la nature divine, puisqu'elle la suppose obligée de se révéler, et fait sortir dans le temps la Divinité comme intelligence du sein de l'être non-intelligent (la nature en Dieu, le chaos). Dieu rend passive une portion de son être, avec laquelle il était précédemment actif (4); pour pouvoir le concevoir comme

(1) Exposit., p. 62.

(2) Voyez la fin du § précédent.

(3) Schelling a réclamé positivement contre ce reproche; voyez Philosophie et Religion, p. 52. Œuvres Philosophiques, p. 402 sq.

(4) Voyez réponse à Jacobi, etc., p. 94.

un être personnel, il faut renfermer en lui la nature, le négatif (1). Dieu n'est pas seulement un être, mais encore une vie. Or, toute vie a sa destinée, et est soumise à des conditions d'une réceptivité purement passive et d'un développement actif; ce sont donc encore là des conditions auxquelles Dieu s'est soumis volontairement. (2) — En un mot, le système tout entier n'est, à proprement parler, qu'une poésie de l'esprit humain, séduisante par son apparente facilité pour tout expliquer, et par sa manière de construire la nature; conception qui devait offrir à beaucoup d'esprits un puissant attrait, par l'exclusion de toute loi et de toute contrainte morale ou autre, par un grand nombre de belles idées et de vues neuves, et par une vaste perspective offerte à l'espoir d'agrandir indéfiniment nos connaissances. Quant à la manière dont ces doctrines sont exposées, outre l'abus déjà observé d'une terminologie obscure et indécise, nous devons blâmer particulièrement le mélange de formes mystiques et d'expressions à images dans lesquelles Schelling semble imiter Platon, et qui contribuent à rendre plus difficile l'intelligence du système.

---

(1) P. 96—97.

(2) Voyez Diss. Traité sur la Liberté, dans les Œuvres Philosophiques, p. 493.

§ 403.

Partisans et adversaires de la philosophie de Schelling.

L'enthousiasme que cette philosophie a excité s'explique par ses propres caractères et par l'esprit de l'époque. Elle se forma une nombreuse école parmi les philosophes, les théologiens (entre autres Daub), les philologues, les médecins et les naturalistes. De tous ces côtés on s'efforça de traiter chaque science d'après le point de vue de l'identité absolue, et de compléter le système. Les idées de Schelling ont exercé surtout une grande influence sur les recherches naturelles, la mythologie, l'histoire, la théorie de l'art et l'esthétique. Leur influence fut puissamment secondée dans cette dernière branche de travaux par les deux frères *Schlegel* (Frédéric, et Guill. Auguste), alors associés et amis de Schelling. Mais, d'un autre côté, cette école produisit un esprit d'exaltation et de vertige, fécond en idées bizarres et paradoxales, érigeant en sagesse supérieure les imaginations les plus capricieuses et les plus hasardées, favorisant les folies mystiques et la superstition, enfin rappelant l'époque des rêveries néoplatoniciennes. L'ardeur exaltée qui en résulta d'abord pour la philosophie semble se perdre insensiblement dans une vague indifférence.

—A l'école de Schelling appartiennent, entre autres, les noms suivans: H. *Steffens* (1), Jos. *Goerres* (2), le chevalier Franç. de *Baader* (3), L. *Oken* (4), Ign.

---

(1) H. *Steffens*, né en Danemarck, professeur à Breslau, Esquisse de la Science Philosophique de la Nature. Berlin, 1806, in-8. L'auteur y a joint ses autres traités relatifs aux sciences naturelles. De l'Idée des Universités. Berlin, 1809, in-8. Caricatures de ce qu'il y a de plus saint. Leips. 1819—21, II vol. Anthropologie. Breslau, 1822, II vol. De la Fausse Théologie et de la Vraie Foi. Bresl. 1824.

(2) *Goerres* (ci-devant professeur à Coblentz), Aphorismes sur l'Art, etc. Coblentz, 1804, in-8. Aphorismes sur l'Organomie, *ibid.*, 1804, et Francf., 1805, 1 part. Exposition de la Physiologie. Coblentz, 1805. Foi et Science. Munich, 1805. Histoire Mythique, etc.; et un grand nombre d'écrits politiques.

(3) Fr. *Baader* (de l'Académie de Munich), Mémoires sur la Physiologie élémentaire. Hamb. 1797. Sur le carré des pythagoriciens dans la nature. Tubingue, 1799; autres Dissertations dans les Mémoires de Physique Dynamique. Berlin, 1809. Plus tard : Fondemens de la Morale par la Physique. Munich, 1813. De l'Éclair, comme père de la lumière; à H. Jung. 1815. Plusieurs dissertations sur l'Extase. Principes d'une Théorie, destinée à donner une forme et une base à la vie humaine. Berl. 1820. *Fermenta cognitionis*, I—III cahiers. Berl. 1822—23. Le 1er cahier traite de l'origine du bien et du mal chez l'homme. De la Quadruplicité de la Vie. Berl. 1819, in-8. Voyez en outre au § 387.

(4) L. *Oken* (ci-devant professeur à Jena), Examen de l'Esquisse du Système de la Philosophie de la Nature, et de

Fréd. *Solger* (1), E. A. *Eschenmayer*, J. J. *Wagner* (2) (ces deux derniers devinrent ensuite les adversaires de Schelling); Ge. Guill. Fréd. *Hegel* (3),

---

derniers principes ne sont point encore suffisamment développés dans la Philosophie de Schelling, et que la liaison intime, harmonique et vivante des trois élémens peut seule constituer la philosophie d'une manière complète). Système Théorique de l'Art, ou Manuel d'Esthétique, etc. Leips. 1805. II^e édit. Esquisse de l'Esthétique. Landshut. 1807. Extrait du livre précédent, *ibid.*, 1813. Histoire de la Philos. Voyez § 37.

(1) *Solger* (professeur à Berlin, mort en 1819). Entretiens Philosophiques, 1^er recueil. Berlin, 1817, in-8. Erwin, ou Quatre Entretiens sur le Beau et l'Art. Berl. 1815, II part., in-8.

(2) *Wagner*, Ses premiers ouvrages, d'accord avec la Doctrine de Schelling, sont : Philosophie de l'Éducation. Leips. 1803, in-8. De la Nature des Choses. Leips. 1805. in-8. Système de la Philosophie Idéale. Leips. 1804. Dans la préface de ce dernier ouvrage, Wagner se déclara pour la première fois contre le Système de Schelling, lui reprochant de n'être qu'une pure spéculation idéaliste, qui se porte gratuitement pour absolue, qui annonce faussement la prétention de donner le rapport de l'absolu et de la réalité, enfin qui manque du principe religieux et moral. Nous indiquerons plus tard les ouvrages de Wagner d'une époque postérieure.

(3) *Hegel*. Nous ne citerons ici que deux ouvrages de ce philosophe : Différence du Système de Fichte et de celui de Schelling. Jena, 1801, in-8. Le Journal Critique, publié en société avec Schelling, indiqué au § 398.

qui adopta ensuite une doctrine assez différente, ainsi que Ch. Christ. Fréd. *Krause*. Parmi ceux qui enseignèrent expressément la philosophie de Schelling, nous citerons J. B. *Schad* (1) (§ 397); G. M. *Klein* (2), le plus fidèle interprète de cette philosophie; Ign. *Thanner* (3), Thadd. Ans. *Rixner* (4),

---

(1) *Schad*, Système de la Philosophie de la Nature et de la Philosophie Transcendentale, présenté dans son unité sous ce double aspect. Landshut, 1803—4, II part. in-8. *Institutiones Philosophiæ Universæ*, etc., p. I. *Logicam complectens*. Charcow, 1812. *Institutiones juris nat. Ibid.*, 1814, in-8.

(2) *Klein* (professeur à Wurtzbourg, mort en 1820), Mémoires pour servir à l'Étude de la Philosophie, comme science du grand Tout, avec une Exposition complète et rapide de ses momens principaux. Wurtzbourg, 1805, in-8. L'auteur a donné, selon les mêmes vues, mais sous des formes plus populaires et plus simples que les autres disciples de Schelling, plusieurs autres ouvrages, tels que : la Théorie de l'Entendement. Bamberg. 1810 (le même ouvrage, refondu sous le titre de : Théorie de la contemplation et de la Pensée. Bamberg et Wurtzbourg, 1818, in-8). Essai pour établir les Bases de la Morale comme Science. Rudolstadt, 1811. Exposition de la Théorie Philosophique de la Religion et de la Morale. Bamberg et Wurtzbourg, 1818, in-8.

(3) *Thanner* (professeur à Salzbourg), Exposition rapide de la Théorie de l'Identité absolue, etc. Munich, 1810, in-8. Manuel pour servir d'introduction à une étude indépendante des sciences, et en particulier de la philosophie, I^re^ partie, formelle : Théorie de la Pensée. Munich, 1807, II^e^ partie, matérielle : Métaphysique, 1808, in-8. Manuel de la Philosophie Théorétique, d'après les principes de la Théorie de

qui tous deux la rédigèrent sous des formes didactiques; B. *Zimmer* (1) et A *Buchner* (2), lesquels s'appliquèrent à la philosophie religieuse et à la morale; Ch. Fréd. *Bachmann* (3), auteur d'une Esthétique, traitée d'après les mêmes principes, lequel

---

l'Identité absolue, 11 parties intit. : Logique et Métaphys., ou Aphorismes Logiques, Métaphysiques, etc. Salzbourg, 1811—12, in-8. Manuel de la Philosophie Pratique, 1re part. Philosophie Pratique Universelle, et Droit de Nature. *Ibid.*, 1811, in-8.

(4) *Rixner* (professeur à Amberg), Guide ou Aphorismes pour la Philosophie. Landshut, 1809, in-8. Même ouvrage refondu : Aphorismes pour toutes les parties de la Philosophie, 11 petits vol. Sulzbach, 1818, in-8. L'auteur rattache en partie sa doctrine à celle de Hegel.

(1) *Zimmer*, Théorie Philosophique de la Religion, 1e part. Théorie de l'Idée de l'Absolu. Landshut. 1805, in-8. Recherche Philosophique sur la Décadence générale du Genre Humain. *Ibid.*, 1809, in-8.

(2) *Buchner*, Sur la Connaissance et la Philosophie. Landshut, 1806. Principes de la Morale, 1808, in-8. De la Nature de la Religion. Dillingen, 1805, in-8. 11e édit. Landshut, 1809.

(3) *Bachmann* (professeur à Jena), La Science de l'Art, exposée d'après ses principes généraux. Jena, 1811, in-8. De la Philosophie et de l'Art. Jena et Leips. 1812, in-8. Voyez ses autres ouvrages aux § 1 et 41. Mémoire couronné, sur l'affinité de la physique et de la psychologie. Utrecht et Leips. 1821.

s'est attaché à d'autres doctrines dans ses derniers écrits; et F. A. *Nüsslein* (1).

Parmi les adversaires de cette philosophie, on distingue les principaux partisans de la philosophie critique (2) et de quelques systèmes nouveaux, savoir: *Herbart*, *Bouterwek*, *Jacobi* et son école (§406).

---

(1) *Nüsslein*, Manuel de la Science Esthétique. Landshut, 1819, in-8. Esquisse de la Psychologie Générale. Mayence, 1821, in-8.

(2) Guill. Trangott *Krug*, Lettres sur l'Idéalisme de ces derniers temps. Leips. 1800, in-8; et *Dissertatio de poeticâ philosophandi ratione*. Lips. 1809, in-4.

Jac. *Fries*, Voyez au § 397. — Jugement sur les Nouvelles Théories de Fichte et de Schelling sur Dieu et le Monde. Heidelberg, 1807, in-8.

Fr. *Koeppen*, La Théorie de Schelling, ou à quoi se réduit la Philosophie du néant absolu, avec quelques lettres de Jacobi. Hambourg, 1803, in-8.

Gaët. *Weiller*, Esprit de la Nouv. Philos. de MM. Schelling, Hegel et comp. Munich, 1804—1808, II part. in-8.

Fr. *Berg*, Sextus, ou de la Connaissance Absolue. Nuremberg, 1804, in-8. (Contre cet ouvr.: l'Anti-Sextus, ou de la Connaissance Absolue. Heidelberg, 1807).

J. Christ. Aug. *Grohmann*, *de recentiss. philos. vanitate*. Viteberg. 1809, in-4. Des Jugemens Philosophiques portés sur les événemens de notre époque. Hambourg, 1810, in-8.

Gottlob. Guill. *Gerlach*: La Doctrine Religieuse a-t-elle gagné par la Philosophie de Schelling? Wittemberg, 1809, in-4.

F. H. *Jacobi*, Des Choses Divines. Leips. 1812. (Contre cet ouvrage, Schelling publia sa réponse, etc.).

Les doctrines religieuses de Schelling ont été particulièrement attaquées par les théologiens, mais souvent aussi elles ont été mal comprises (2). D'autres au contraire (Daub) les ont appliquées à la théologie.

Jos. Ch. *Schmid*, Démonstration de la Fausseté des Principes du Criticisme de Kant et de l'Idéalisme de Schelling. Ulm, 1812, in-8.

Fries, Du caractère de la Philosophie allemande, Vœu pour Jacobi contre Schelling. Heidelberg, 1812, in-8. Contre cet ouvrage : le baron de *Gruithuisens*, Nouvelle Preuve Cosmoaitiologique de l'existence de Dieu, où l'on démontre que M. Fries n'entend rien à la philosophie de notre temps, etc. Landshut, 1812. De plus : la Dissertation sur la Foi et la Révélation dans le Muséum allemand de Schlegel, 1813, p. 217.

Christian *Weiss*, Du Dieu vivant, et de la manière dont l'homme peut arriver à Dieu. Leips. 1812, in-8.

Salat, Explication de quelques-unes des principales difficultés de la philosophie, avec des explications sur le dernier débat entre Jacobi, Schelling et Fred. Schlegel. Landshut, 1812.

Comparaison de la doctrine de Schelling avec d'autres systèmes, contenant (outre les ouvrages déjà cités de *Fries* et de *Klein*) *Bachmann*, De la philosophie d'aujourd'hui, et J. And. *Wendel*, Esquisse et Critique des philosophies de Kant, Fichte et Schelling. Cob. 1810. Considérations sur l'état actuel de la philosophie en Allemagne, et sur la doctrine de Schelling en particulier, etc. Nuremberg, 1813, in-8.

(1) J. Fred. *Krause*, De l'Influence de la Philosophie de Schelling sur les progrès de l'esprit religieux, dans les Archives Philosophiques de Kœnigsberg, 1811, 1er cahier.

Autres systèmes.

§ 404.

Fréd. *Bouterwek*, professeur à Gœttingue, penseur distingué, dont la finesse dégénère trop souvent en une obscure subtilité, malgré la clarté habituelle de son style, s'était d'abord attaché à la philosophie de Kant, dont il avait donné une exposition nouvelle : ensuite il se convainquit que cette philosophie ne pouvait tenir contre le scepticisme, que d'un autre côté l'idéalisme de Fichte était trop exclusif pour satisfaire au besoin de la certitude réelle, qu'enfin la science ne peut se passer de l'absolu, sans lequel il n'y a, selon lui, ni connaissance ni pensée possible, puisque, dans toutes nos preuves, nous supposons toujours quelque chose de réel, un être, l'absolu, cet *x* inconnu, qui subsiste, selon Kant, sous tous les phénomènes. Bouterwek se proposa donc, dans

---

Frédl. Gottlieb *Süskind*, Examen des Doctrines de Schelling sur Dieu, la création du monde, et la liberté, etc. Tubingue, 1812, in-8. Voyez la Réponse de Schelling à Eschenmayer dans le *Allg. Zeitschrift für Deutsche.* 1813, 1er cahier, surtout p. 98.

L. Fréd. Otto *Baumgarten-Crusius*, De homine Dei sibi conscio. Jen. 1813, in-4. Voyez aussi son 2e supplément au livre intit. : La Vie humaine et la Religion.

son *Apodictique*, de réparer l'insuffisance et le vice des philosophies antérieures, auxquelles il reproche de ne chercher nos connaissances et nos croyances que dans des notions de l'entendement et de vides formules, par conséquent de n'arriver jamais à la science vivante fondamentale. La doctrine de cet ouvrage se ramène aux points suivans : Toutes nos sensations et nos pensées ont pour base une existence vraie, par conséquent absolue, n'ayant elle-même de base qu'en soi. Cette existence ne peut être trouvée par la pensée, attendu que toute pensée la présuppose, et que l'être est supérieur à la pensée. En conséquence, ou il faut que toute existence se réduise à un caprice de l'imagination et toute pensée à une chimère, ou qu'il y ait une faculté de connaître absolue, laquelle n'est ni sensation ni pensée, faculté sur laquelle repose l'authenticité de la raison elle-même, et par laquelle nous arrivons directement (*apodictiquement*) à toute existence. — Plus tard, Bouterwek abandonna cette apodictique pour lui en substituer une nouvelle, autrement dite théorie universelle de la vérité et de la science, d'après laquelle, par le principe de *la foi de la raison en elle-même*, on arrive à un système moins hardi de rationalisme transcendental. Selon lui, la philosophie a pour objet principal de résondre, par la distinction apodictique du réel et de l'apparent, le problème des choses et de la destination de l'homme, autant qu'il est possible à la raison humaine de pénétrer par elle-même dans cette question. C'est donc

sur une apodeictique (selon le dernier sens adopté par Bouterwek), que la science philosophique doit être fondée ; la psychologie empirique et la logique, telle qu'on l'entend ordinairement comme science de formes, ne peuvent lui fournir que des notions préliminaires. L'auteur de cette théorie soutient avec Jacobi (§ 406), que toute pensée purement logique est médiate. Toutes nos connaissances immédiates, sans lesquelles on ne peut concevoir de notion discursive que comme médiate, et par conséquent incertaine, reposent sur le lien primitif de la faculté pensante avec le sentiment intérieur dans l'énergie de la vie spirituelle, c'est-à-dire dans l'unité des facultés actives de notre être, tant subjectives qu'objectives. La raison a foi en elle-même en tant que raison pure ; elle croit à la vérité en tant qu'elle y reconnaît ; en vertu du lien dont nous venons de parler, son énergie propre et originale, et que dans cette même énergie, elle trouve le germe des idées à l'aide desquelles elle peut s'élever au dessus de la sensibilité, jusqu'à la recherche du principe de toute existence et de toute pensée, ou à l'idée de l'absolu. La vérité, dans le sens métaphysique de ce mot, c'est-à-dire l'accord de nos pensées avec l'essence suprasensible des choses, et leur relation nécessaire avec le principe de tout être et de toute pensée, la vérité est donc immédiatement connue par la raison. La métaphysique à laquelle se rattache la philosophie religieuse (fondée sur le sentiment religieux), est

chargée de donner à cette idée la forme scientifique, en enseignant comment, à quel titre, et en quelle mesure, une certaine connaissance de la réalité des choses est possible à l'esprit humain. La philosophie générale pratique rattache la morale et le droit naturel à la partie théorétique. Le droit naturel forme un chapitre spécial de la morale philosophique : on y considère le droit comme une prétention fondée sur la raison, et en vertu de laquelle un être moral aspire, comme tel, à toutes les conditions extérieures qui lui appartiennent, en tout ce qui se rapporte à la vertu de la justice. Bouterwek a essayé aussi de fonder une esthétique sur des principes purement psychologiques, et de constituer cette doctrine dans une certaine indépendance de la philosophie.

Fréd. *Bouterwek*, Aphorismes offerts d'après la doctrine de Kant aux amis de la critique de la raison. Gœtting. 1793, in-8. Paulus Septimius, ou les Derniers secrets du prêtre d'Eleusis. Halle, 1795, II part. in-8. Idée d'une Apodictique universelle. Gœtting. 1799, II part. in-8. Élémens de la Philosophie spéculative. Gœtting. 1800, in-8. Les Époques de la raison, d'après l'idée de l'Apodictique. Gœtting. 1802, in-8. — Introduction à la Philosophie des sciences naturelles. Gœtting. 1803, in-8. Nouveau Museum de philosophie et de littérature, publié par Fréd. Bouterwek. Gœtting. 1803. Esthétique. Leips. 1806, II part. Idées sur la métaphysique du Beau, en quatre traités. Leips. 1807,

in-8. Esthétique, nouvelle édit. refondue. II part. in-8. Aphorismes pratiques, principes pour un nouveau système des sciences morales. Leips. 1808.[1] Manuel des connaissances philosophiques du premier degré, contenant : Introduction générale, Psychologie et Logique; ouvrage destiné à remplacer les élémens ci-dessus indiqués. Gœtting. 1810, in-8. II^e édit. 1820, in-8. Manuel des sciences philosophiques, exécuté d'après un nouveau système. II part. Gœtting. 1813, in-8. II^e édit. augm. Gœtting. 1820, in-8. L'auteur y a entièrement refondu la partie relative à la philosophie religieuse.

§ 405.

Christophe Godefroi *Bardili* (né à Blaubeuern, professeur à Stuttgard, mort en 1808), tenta, par d'autres moyens, de donner l'absolu pour base à la philosophie. Il prit son point d'appui dans la pensée, et s'appliqua à faire de la logique la source des connaissances réelles, en d'autres termes à l'élever au rang de la métaphysique. Avant lui, Hobbes et le médecin Leidenfrost (dans la *Confessio*, 1793), avaient considéré toute pensée comme un *calcul* : mais Bardili fut le premier qui imagina de trouver dans la pensée en soi, envisagée sous le point de vue de sa forme, une réalité existante, et même la substance de Dieu. La pensée dans son essence consiste en ce que, étant une et identique à soi, elle est susceptible de se répéter un nombre infini de fois. C'est A comme A, dans A, *identité*. La pensée, comme

telle, n'est ni sujet, ni objet, ni relation de l'un à l'autre, mais elle est supérieure à tout sujet et à tout objet, elle est leur commun élément, comme principe des notions et des jugemens de l'esprit; elle est en même temps un *infinitivus determinans* et un *determinatum*. Toutefois ce principe de la pensée ne conçoit encore rien de déterminé, avant l'application de ce principe à quelque chose : cette condition est celle d'une *matière* sur laquelle porte la pensée; et c'est ici une donnée impérieusement exigée par le système. Le caractère de la pensée, comme telle, est l'unité dans le multiple, savoir *l'identité*; *la diversité*, *la multiplicité* sont les caractères de la matière. Comme élément primitif et absolu, la pensée n'est point déterminée par la matière : mais plutôt celle-ci est déterminée par la pensée. La matière n'a d'existence que par l'application de la pensée en elle-même et sur elle-même. La pensée déterminée sur une matière, donne, 1° *quelque chose* qui est conçu (B. réalité); 2° un *concept* pur et simple (*non* — B. possibilité). L'accord de la pensée avec la matière constitue la réalité qui n'est en soi qu'une détermination plus expresse du possible. Ainsi, dans la conception de tout objet, la possibilité pure et la réalité font le rôle de *facteurs* arithmétiques. Dans l'objet, l'organisme nous est donné comme + b, mais l'objet lui-même n'a lieu que sous une pensée; conséquemment l'organisme ne peut avoir lieu non plus que sous une pensée. D'où cette formule : A + C placé comme A par A dans B — B + B orga-

nisme ; + b' plante, + b² animal, + b³ homme. Une pure extension comme extension, (sans substance, sans quelque chose d'étendu), est ensuite constituée comme un *plus* en opposition au — B du possible; ce *plus* est l'élément d'organisation; dans l'organisme se multiplie la forme, et ainsi apparaissent comme d'un coup de baguette des intentions, des causes finales, des monades, les unes sommeillant, d'autres rêvant, d'autres éveillées, (ici on se retrouve au milieu des spéculations leibnitziennes); enfin l'antécédent de toutes les monades, *monas monadum*, Dieu, la possibilité pure, qui se multiplie dans tout, et qui détermine toute pensée, le premier fondement de toute vérité, et par conséquent aussi de la logique. Cette logique *première*, conception pleine d'obscurité et de pures abstractions, qui s'annonça avec un assez grand faste (1), n'a pas obtenu beaucoup d'approbateurs, non plus que le *réalisme ra-*

(1) *Bardili*, Esquisse de la Logique première, purgée des erreurs consacrées jusqu'ici dans toutes les logiques, et en particulier dans celle de Kant. 1800, in-8. Doctrine élémentaire de la Philosophie, 1er cahier. Landshut. 1802, IIe cahier, 1806, in-8. Considérations pour apprécier l'état actuel de la théorie de la raison. Landshut. 1803. C F. Fichte, Réponse à Reinhold, indiquée au § 397. Correspondance de Bardilli et de Reinhold. Voyez ci-dessus, § 390. Lettres sur la vérité, Dieu, l'organisme et l'immortalité, (publ. par Reinhold.) Copenhague, 1803, in-8. A une époque antérieure, Bardili s'était fait connaître avan-

tionnel, qu'elle était destinée à établir, et Reinhold, (§ 390), malgré tout l'effort de sa subtile analyse, n'a jamais pu lui donner assez de force pour produire une certaine conviction.

Diverses tentatives du même genre pour découvrir et fonder une philosophie, ont produit vers cette même époque d'autres essais systématiques, les uns trop excentriques et trop obscurs, les autres trop peu approfondis pour qu'ils ayent pu répondre au vœu de la science. Nous citerons d'abord *l'Archimétrie* (1) du suédois Thom. *Thorild*, doctrine curieuse et spirituelle, dans laquelle tout est ramené à la théorie des grandeurs, et où l'on

---

tageusement par les ouvrages suivans : Epoques des principales idées philosophiques, 1re part. Halle, 1788. Sophylus, ou la Morale et la Nature considérées comme les fondemens de la philosophie *Ibid.* 1795. Sur les lois de l'association des idées. *Ibid.* 1796, et sur l'origine de l'idée du libre arbitre (contre Forberg.) Stuttgard, 1796. Lettres sur l'origine de la métaphysique. (Anonyme.) Altona, 1798, in-8.

(1) *Thorild*, Maximum sive Archimetria. Berol. 1799, in-8. Il intitule encore son système : Generalis Critica tanti et totius. Selon lui la base de la connaissance est le sentiment de la nécessité où nous sommes de penser de telle manière et non de telle autre. Il n'y a que de *vrais* objets : toute erreur et tout différend tombent sur le *quantum*. Il avait publié en outre une *Profession de foi philosophique* que nous n'avons jamais trouvée, et qui paraît avoir été supprimée par l'autorité.

retrouve le germe de beaucoup d'idées larges et excentriques qui ont été développées depuis ; en second lieu, *l'Épicritique* de Franç. *Berg*. (1), qui donne comme vrai point de vue de la réalité, la *volonté logique ;* enfin la *philosophie toute pratique* de *Ruckert* et *Weiss* (cf. § 407) (2). Les travaux de J. H. *Abicht* (professeur à Erlangen) (3), n'ont pas

---

(1) *Berg*, Epicritique de la philosophie. Arnstadt et Rudolstadt, 1805, in-8. L'auteur pense que le principe unique de toute erreur en philosophie consiste en ce qu'on ne songe pas à s'entendre sur le point de la question à éclaircir; le premier remède à cet inconvénient serait, selon lui, de donner un *organon* à la philosophie, ainsi que Kant l'avait voulu faire. *L'Epicritique* est la philosophie destinée à accomplir cette œuvre, et elle doit, en se conformant rigoureusement à sa nouvelle méthode, soumettre à l'examen toutes les solutions possibles du problème fondamental, jusqu'à ce qu'elle ait enfin trouvé l'unique solution capable de répondre à toutes les difficultés. Les faits intellectuels, en tant qu'objets de ce problème, sont considérés comme devant être expliqués sous le triple point de vue de l'expérience, de la connaissance, et surtout de la réalité. A une époque antérieure, Berg avait publié son traité intit. : *Sextus* ou De la Connaissance absolue, déjà indiqué au § 403.

(2) Jos. *Rückert*, Le Réalisme, ou Principes d'une philosophie toute pratique. Leips. 1801 — Chr. *Weiss*, Vues relatives à une philosophie toute pratique. *Ibid.* 1801. Manuel de Logique. *Ibid.* 1801, in-8.

(3) *Abicht*, Examen et Critique de la Raison spéculative. Altenbourg, 1799 — 1801, 11e part. in-8. Système de la Philosophie élémentaire, ou Théorie naturelle du Sentiment de la

mieux réussi à former une nouvelle école; ils n'offrent dans leur ensemble qu'un mélange d'idées appartenant à d'autres et plus ou moins modifiées, dont la nouveauté consiste surtout dans une nomenclature particulière.

Philosophie du sentiment et de la croyance.

§. 406.

Au milieu des systèmes critiques et dogmatiques qui se partageaient l'attention du monde philosophique, parut une doctrine toute opposée, et qui se rattachait à l'esprit mystique le plus relevé. Elle fut proposée par un ami de Hamann, (§. 377.), Fred. Henri *Jacobi* (1).

---

connaissance et de la faculté de vouloir. Erlangen, 1798, in-8. Psychol. Anthropologie, 1re division. Erlangen, 1801. Encyclopédie de la philosophie. Francfort, 1802, in-8. Dans ses précédens ouvrages, l'auteur avait successivement adopté les doctrines de Kant, Reinhold et Fichte. Voyez les notes des §§ 388, 390.

(1) Fr. H. *Jacobi*, né à Dusseldorf en 1743, président de l'Académie des sciences de Munich, depuis 1804, mort le 16 mars 1819.

Voyez en avant du § 338 l'indication de ses écrits sur Spinoza et contre Mendelssohn. Ses autres ouvrages sont intit. : De David Hume et De la Foi, ou L'Idéalisme et le Réalisme. Breslau, 1787, in-8, nouv. édit. Ulm, 1795. Lettre à Fichte. Hambourg, 1799, in-8. Sur l'entreprise

esprit profond et sincère, religieux et éclairé, écrivain ingénieux et animé, ennemi de toute manie systématique et d'un vain formalisme. Son aversion pour la philosophie systématique, lui fit presque prendre en haine l'autorité de la raison en philosophie, convaincu comme il l'était, qu'un dogmatisme conséquent à lui-même, et déterminé à n'admettre de certitude que par voie de démonstration, comme par exemple, celui de Spinoza, ne peut conduire qu'au fatalisme et au panthéïsme ; et que d'un autre côté, le criticisme entraîné par le préjugé exclusif de la connaissance démonstrative et médiate, retranche d'abord toute notion d'objets suprasensibles, sans pouvoir ensuite rétablir ces notions par les croyances

---

du criticisme de convertir la raison en l'entendement, dans le III^e^ cahier des Mémoires de Reinhold sur l'état de la philosophie au quatorzième siècle. Hambourg, 1801 — 3. Quelques lettres contre Schelling publiées à la suite du livre de Kœppen, intit. : La Doctrine de Schelling, ou à quoi se réduit la philosophie du néant absolu. 1807, in-8. Des choses divines. Leips. 1811, in-8. Voyez ci-dessus l'écrit de Schelling en réponse à celui-ci ; voyez aussi les articles de Fréd. Schlegel dans son Muséum allemand, années 1812 et 1813. — Œuvres complètes. On y trouve, outre les ouvrages déjà indiqués, les célèbres romans philosophiques de Jacobi. 5 volumes, le IV^e^ est divisé en trois parties. Leips. 1812 — 1822, in-8. Le second volume contient une intéressante introduction à sa philosophie, et le IV^e^ sa correspondance avec Hamann, publiée par Fréd. Roth.

Voyez sur Jacobi les Portraits et Critiques de Schlegel, t. I.

de la raison pratique. En conséquence, la prétention de Jacobi est de fonder toute connaissance philosophique sur une croyance qu'il considère comme une sorte d'instinct rationel, comme un savoir donné immédiatement par le sentiment, comme une aperception directe et sans preuve de la vérité et des choses suprasensibles, croyance qu'il distingue d'ailleurs nettement de la foi positive. C'est le sentiment qui nous fait connaître le monde extérieur : c'est lui qui nous révèle Dieu, la providence, la liberté, l'immortalité, la moralité, en un mot tout l'ordre suprasensible, en vertu d'un sens intérieur, organe de la vérité, qui plus tard prend le nom de *raison*, ou faculté de connaître la vérité. Cette double révélation d'un monde matériel et d'un monde immatériel, éveille dans l'homme la conscience de sa personnalité, jointe à un sentiment de supériorité sur la nature (liberté) (1). La morale n'a pas non plus d'autre fondement réel selon Jacobi, que le sens interne. — La raison, comme faculté des idées, lesquelles se révèlent d'elles-mêmes dans les profondeurs du sentiment, fournit à la philosophie ses élémens constitutifs; l'entendement

(1) Voyez J.-G. *Reiche*, Rationis, quâ Fr. H. Jacobi libertatis notione Dei existentiam evincit, expositio et censura. p. 1. Gotting. 1821, in-8.

comme faculté des notions logiques, lui fournit la forme. C'est ainsi que s'exprime Jacobi dans son dernier ouvrage. Tout en accordant un grand mérite à Kant pour avoir dissipé les chimères de la spéculation, et constitué une philosophie pratique pure, Jacobi s'en sépare formellement en ce qu'il admet comme immédiates, non-seulement des notions pratiques, mais encore des notions théorétiques, en rapport avec des objets réels, suprasensibles; il reproche à la philosophie Kantienne d'effacer la perceptin sensible, ainsi que la perception rationnelle externe; et malgré ces prétentions à une doctrine plus complète, il ne laisse pas de soutenir l'impossibilité d'une science philosophique. — Jacobi avait d'abord exposé d'une manière un peu vague ce principe d'une croyance et d'une révélation intérieure, dont il voulait faire la base de la philosophie. L'obscurité où il avait laissé ce point fondamental, le peu de précision qu'il avait apporté dans la distinction de l'entendement et de la raison, enfin le tour polémique donné la plupart du temps à sa *théorie de théisme, de croyance et de sentiment* opposée aux autres doctrines contemporaines, et développée d'une manière peu suivie et peu systématique; toutes ces causes provoquèrent de nombreux mal-entendus et de graves reproches. Nous ne devons pas moins reconnaître les services réels qu'il a rendus à la philosophie en Allemagne, par l'élégance et l'intérêt de ses écrits.

§ 407.

Nouveaux développemens de la philosophie du sentiment.

La doctrine de Jacobi a trouvé de nombreux partisans, surtout parmi les hommes accoutumés à élever la foi et le sentiment au-dessus des autres dispositions ou exercices de l'âme. Mais le vague que nous avons déjà signalé dans cette philosophie à l'égard des rapports qui existent entre l'entendement et la raison paraît avoir donné lieu à une sorte de schisme entre ceux qui s'attachèrent à la développer. Quelques-uns considérèrent les idées comme des révélations de la divinité, par le moyen de la perception, et ils attribuèrent ces idées à la raison, comme à leur faculté spéciale : ils prétendirent, en outre, que les notions de l'entendement remplissent, par rapport à ces idées, un rôle tout-à-fait négatif, c'est-à-dire que les idées ne sauraient être ni atteintes, ni conçues, ni exprimées à l'aide des notions de l'entendement, qu'elles se manifestent dans le sentiment seul (*Gefühl*) ; enfin, que la croyance devance et dépasse toute science. D'autres accordèrent davantage aux notions logiques, et firent consister la philosophie dans l'unité de la raison et de l'entendement ; unité qui tiendrait sa substance de la raison, et sa forme de l'entendement. Cette dernière opinion fut adoptée par Jacobi lui-même, mais seulement dans ses dernières années.

A la première de ces doctrines appartient Frédéric *Kœppen*, écrivain spirituel, et auteur d'une excellente exposition du système de cette école. A la seconde, nous rapporterons les travaux de Jacques *Salat*. Kœppen, ami et disciple de Jacobi, part de l'idée de la liberté : selon lui, la liberté est une puissance causatrice, qui prend en elle-même sa détermination sans principe, et indépendante de tout rapport ; c'est par conséquent la cause première, le fond de toute existence, en un mot, l'être proprement dit. Mais en même temps la liberté est tout-à-fait inconcevable à l'entendement ; sa possibilité même ne saurait être nettement envisagée ni sa réalité démontrée ; c'est un fait de connaissance et d'action aperçu immédiatement. La nécessité est un ordre établi par la liberté. Dire une liberté illimitée et absolue, c'est dire la puissance divine. La raison est la faculté de reconnaître la liberté. Mais la nature de l'individualité humaine consiste dans le rapport de l'intérieur et de l'extérieur. Par ce rapport, la liberté se trouve limitée dans l'homme. Toute philosophie est par conséquent *dualiste*. C'est à ce dualisme que tient la contradiction éternelle et inévitable de la science. Il suivrait encore de là que la philosophie, rigoureusement parlant, est impossible, et que la prétention scientifique, proprement dite, n'est destinée qu'à retomber vainement sur elle-même. — Les écrits de Kœppen comme ceux de Jacobi, quelque jugement qu'on porte sur le fond de leur doctrine, doivent être rangés parmi les ou-

vrages qui ont exercé une salutaire influence sur la philosophie de nos jours, en tant qu'ils combattent l'autorité de la philosophie d'école, le dogmatisme aveugle, et qu'on y trouve un développement animé de beaucoup d'idées, les unes originales, les autres empruntées au platonisme, — ici se placent encore Gaetan *de Weiller*, ami de Jacobi, et Christian *Weiss*, dont les recherches psychologiques méritent d'être remarquées.

Frèd. *Koeppen*, (professeur à Landshut) : De la révélation considérée par rapport à la philosophie de Kant et de Fichte. Hambourg, 1797, II^e^ édit. 1804. Traités sur l'art de vivre. Hambourg, 1801. La doctrine de Schelling, etc, (voyez au § 403). Œuvres diverses, 1806. Sur le but de la Philosophie. Munich, 1807, in-8. Guide pour la Logique. Landshut, 1809. Esquisse du Droit naturel. Ibid. 1809. Exposition de la nature de la philosophie. Nuremberg, 1810. (Contre cet ouvrage : Fréd. *Schafberger*, critique de l'ouvrage intitulé : Exposition, etc., avec une théorie proposée par l'auteur sur cette matière. Nuremberg, 1813, in-8.) Philosophie du christianisme. II part. Leips. 1813-1815. Politique d'après les principes de Platon. Leips. 1818. Théorie du droit d'après les principes de Platon. Ibid. 1819. Lettres à un ami sur les livres et le monde. II vol. Ibid. 1820-23.

Weiller, conseiller privé, secrétaire de l'académie des sciences et directeur des écoles publiques à Munich. Voyez, pour plusieurs de ses ouvrages, § 37, et § 304. Introduction à un libre examen de la philosophie. Munich, 1804, in-8. Entendement et raison. Ibid. 1806.

Idées pour l'histoire du développement de la foi religieuse. III vol. Munich, 1808-14. De la vertu comme du premier des arts; développement de quelques points de philosophie morale et de haute psychologie. Munich, 1816, in-4. Observations fondamentales sur la psychologie. Ibid. 1817, in-8. Dissertation (académique) sur la morale considérée comme une dynamique. II vol. Ibid. 1822. A une époque antérieure, Weiller avait publié : De l'humanité dans son état présent et de son avenir. Ibid. 1799. Essai d'un plan de connaissances pour la jeunesse. Ibid. 1800. Essai d'un système complet de l'art de l'éducation. Ibid. 1802-5, II part. in-8.

Christ. *Weiss*, (conseiller d'état et du conseil des écoles publiques en Prusse, à Mersebourg) : Du Dieu vivant, et des voies par lesquelles l'homme peut arriver à lui. Leips. 1812, in-8. Antérieurement il avait publié des Recherches sur la nature et l'activité de l'âme humaine. Leips. 1811 in-8.

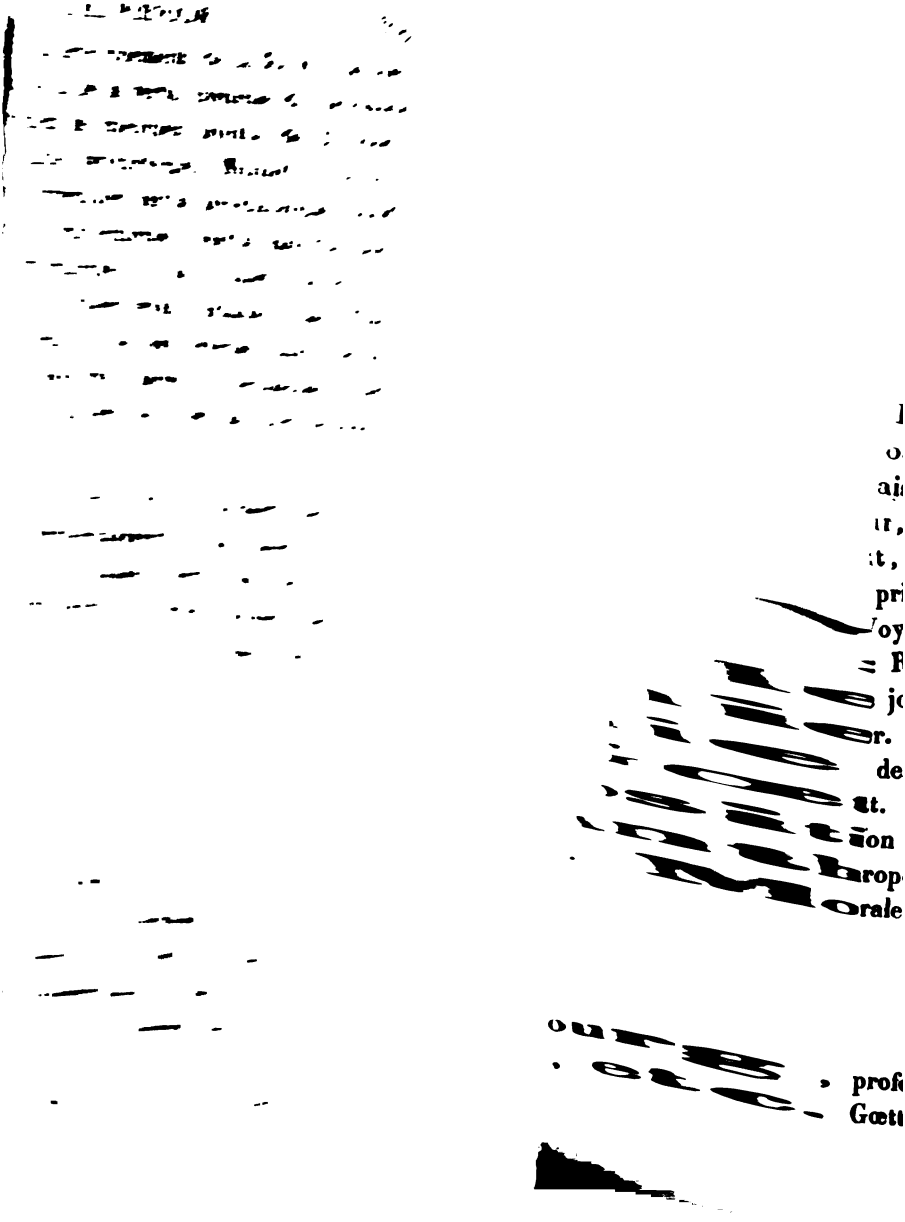
§ 408.

Jac. *Salat*, (professeur à Landshut) : De l'esprit de la philosophie. Munich, 1803, in-8. Raison et entendement. Tubing. 1808, II part. in-8. Des causes du refroidissement des esprits en Allemagne pour la philosophie. Landshut, 1810. D'une belle espérance qui s'annonce en faveur de la philosophie. Ibid. La Philosophie morale. Ibid. 1810. 2e édit. refondue, II vol. Landshut. 1813—14. La Philosophie de la religion. Ibid. 1811,

vrages qui ont exercé une salutaire influ
philosophie de nos jours, en tant qu'ils
l'autorité de la philosophie d'école, la
aveugle, et qu'on y trouve un développ
de beaucoup d'idées, les unes original
empruntées au platonisme. — Ici se p
Gaetan *de Weiller*, ami de Jacobi, et Ch
dont les recherches psychologiques n
remarquées.

Frèd. *Koeppen*, (professeur à Lands
vélation considérée par rapport à la phi
et de Fichte. Hambourg, 1797, IIe édit.
l'art de vivre. Hambourg, 1801. La doct
etc, (voyez au § 403). Œuvres diver
hut de la Philosophie. Munich, 1807,
la Logique. Landshut, 1809. Esquisse
Ibid. 1809. Exposition de la nature de
remberg, 1810. (Contre cet ouvrage :
critique de l'ouvrage intitulé : Exposi
théorie proposée par l'auteur sur cet
berg, 1813, in-8.) Philosophie du cl
Leips. 1813-1815. Politique d'après
ton. Leips. 1818. Théorie du droit
de Platon. Ibid. 1819. Lettres à un
le monde. II vol. Ibid. 1820-23.

Weiller, conseiller privé, secréta
sciences et directeur des écoles
Voyez, pour plusieurs de ses ouvr.
Introduction à un libre examen d
nich, 1804, in-8. Entendement



et autres ouvrages de Pédagogie, tels que : L'idée de l'abécédaire de Pestalozzi, développé relativement à l'étude des théories scientifiques. Gœtting. 1802 ou 1804. Sur la méthode de Pestalozzi, etc. Brême, 1804.

Ouvrages sur la philosophie : Traité de philosophie générale pratique. Gœtt. 1808, in-8. Questions principales de la Métaphysique. Gœtting. 1808, in-8. Articles sur la Psychologie spéculative, dans les Archives philosophiques de Kœnigsberg. Kœnigsb. 1811-1812. Observations sur les causes qui s'opposent à un rapprochement entre les philosophes sur les premiers principes de la philosophie pratique; dissertation contenue dans les œuvres philosophiques posthumes de Christ. Jacq. Krans. Kœnigsb. 1812, in-8. Theoriæ de attractione elementorum principia metaphysica. sect. I-II. Regiom. 1812, in-8. Manuel pour servir d'introduction à la philosophie. Kœnigsb. 1813, 2e édit. consid. augm. Ibid. 1821. Manuel de Psychologie. Kœnigsberg et Leips. 1816. Du Mal. Kœnigsb. 1819, in-8. De attentionis mensurâ causisque primariis. Psychologiæ principia statica et mechanica exemplo illustrat. etc. Regiom. 1822, in-4. De la possibilité et de la nécessité d'appliquer les mathématiques à la psychologie. Kœnigsb. 1822, in-8. La Psychologie traitée scientifiquement, et fondée sur l'expérience, la Métaphysique et les Mathématiques. Heidelb. 1824, in-8. Cf. Comparaison du système de Fichte et de celui du prof. Herbart. par Herm. Guill. *de Keiserlink*. Kœnigsberg, 1817, in-8.

A son école appartient Ernest *Stiedenroth*, Théorie de la Science, considérée particulièrement par rapport au scepticisme, etc., Gœtt. 1819, in-8.

§ 411.

Schleiermacher Fréd. (professeur de théologie et prédicateur à Berlin, ci-devant à Halle, né à Breslaw en 1768) : De la religion, discours adressés aux personnes instruites qui la méprisent. D'abord anonyme. Berlin, 1799, III^e^ édit. augm. 1821, in-8. Monologues, présent de nouvelle année, III^e^ édit. Berlin. 1822, in-8.

La foi chrétienne exposée dans son ensemble d'après les principes de l'église évangélique. II. vol. Berlin, 1821; in-8.

Principes d'une critique des divers systèmes de morale publiés jusqu'à ce jour. Berlin. 1803, in-8. Mémoire sur la notion scientifique de la vertu; dans le recueil de l'Académie royale de Berlin 1820, in-4. Nous avons indiqué ailleurs sa traduction de Platon, et les importantes introductions qui accompagnent chaque dialogue.

§ 412.

Systèmes qui appartiennent à l'école critique, — Krug (Guill. Traugott. né en 1770, professeur à Kœnisberg et depuis à Leipsick). Plusieurs de ses ouvrages ont déjà été indiqués. Nous citerons en outre les suivans : Projet d'un nouvel organum de la philosophie. Meissen, 1801, in-8. Sur la méthode en philosophie et sur les systèmes philosophiques, ibid. 1802, in-8. Philosophie fondamentale. Zullichau et Freistadt, 1803, II^e^ édit. corrigée, 1819. Système de philosophie théorétique (I^re^ partie, Théorie de la pensée. II^e^ p., Théorie de la connaissance ou mé-

taphysique. III^e p., Théorie du goût, ou Esthétique). Kœnisberg, 1816-20, 2^e édit. cor. 1819-23. Système de philosophie pratique; I^re p., Théorie du droit. II^e p., Morale. III^e, Théorie de la religion. *ibid.* 1817-19, (publié aussi par parties séparées). Aphorismes de la philosophie du droit. I vol. Leips. 1800. Ouvrage continué sous ce titre: Dissertation sur le droit naturel. Leips. 1811. Manuel de philosophie, II. vol. Leips. 1820-21. in-8. 2^e édition. corr. *ibid*, 1822. in-8. Principes pour une nouvelle théorie du sentiment et de la sensibilité. Essai antropologique. 1803, in-8. Dicæopolitique, ou nouvelle restauration des sciences politiques en vertu de la loi de justice. Leips. 1824, in-8. A une époque antérieure appartiennent les ouvrages suivans du même auteur: Lettres sur la perfectibilité de la religion révélée (anonyme). Jéna, 1795-96. Leçons sur l'influence de la philosophie sur la moralité, la religion, et le bien-être de l'humanité; avec une dissertation sur l'idée et les parties de la philosophie. *Ibid.* 1796, in-8. Leçons sur le caractère propre de la philosophie pratique. *Ibid., id.* Divers écrits philosophiques. *Ibid., id.* De la conviction, de ses diverses espèces et de ses divers degrés. *Ibid.* 1797. (anonyme). Fragmens et souvenirs de ma vie philosophique. II recueils. Berlin 1800-1801, in-8. Autres publications nombreuses.

§ 413.

Fries (Jacques). Outre divers ouvrages déjà indiqués, divers articles dans les *Études*, recueil périodique publié par Daub et Creuzer, et plusieurs écrits relatifs aux mathémati-

ques, aux sciences naturelles et à la politique : Système de la philosophie considérée comme une science évidente. Leips. 1804, in-8. Théorie philosophique du droit, et critique de toute législation positive. Jéna, 1804, in-8. Science, foi et pressentiment. Jéna, 1805. Nouvelle critique de la raison. Heidelberg, 1807, III vol. in-8. Système de logique. *Ibid.* 1811, II^e^ édit. 1819, in-8. Vues générales de droit politique, 1816. Défense de ma théorie de l'intuition sensible contre les attaques du docteur Ernest Reinhold, Jéna, 1819, in-18, relativement à un article sur son système de logique dans le journ. litt. de Jéna, n. 104. 1819. Reinhold répliqua par l'écrit suivant : Rectification de quelques méprises échappées à M. Fries dans sa défense, etc. contre mes attaques. Leips. 1820, in-8. Manuel de morale universelle. *Ibid.* 1818, in-8. Manuel d'antropologie psychologique. etc. II vol. Jéna, 1820-21, in-8. La philosophie de la nature, partie mathématique, traitée d'après la méthode philosophique. Essai etc. Heidelberg, 1822, in-8. Jules et Evagoras, ou la beauté de l'âme, roman philosophique. II vol. *Ibid.* 1822. Les principes de charité, de foi et d'espérance, ou maximes de morale et de foi. *Ibid.* 1823, in-8. Œuvres polémiques de Fries. t. I, contenant avec des additions, l'ouvrage sur Reinhold, Fichte et Schelling indiqué au § 397. Halle, 1824, in-8. Système de métaphysique. Manuel à l'usage des écoles. Heidelberg, 1824, in-8.

Un disciple de Fries, Fréd. *Calker*, professeur à Bonn, a publié : Théorie des lois primitives du vrai, du bon et du beau, 1820, in-8. Propédeutique de la philosophie. I^er^ cahier, contenant la méthodologie de la philosophie. Bonn. 1820. II^e^ cahier : Système de philosophie en forme de

tableaux. *Ibid.* 1820. 4e : Logique et Dialectique avec une esquisse de l'histoire de cette science. Bonn, 1822, in-8.

§ 414.

Quelques développemens de la Théorie de l'Identité.

C. A. *Eschenmayer* (prof. à Tubingue, mort en 1822) : La philosophie à son état de transition vers la non-philosophie. Erlangen, 1803. Schelling répondit par son ouvrage intit. : Philosophie et Religion ; voyez ci-dessus. L'Ermite et l'Étranger, dialogue sur la sainteté et sur l'histoire. Erlangen, 1805. Introduction à l'intelligence de la nature et de l'histoire. Erl. 1806, in-8. Eschenmayer à Schelling, sur son article au sujet de la liberté humaine, avec la Réponse de Schelling dans le Journal général des Allemands, etc. Tome I, 1er cahier, n° 38. Psychologie divisée en trois parties comme empirique, pure, et appliquée. Stuttgardt et Tubingue, 1817, in-8, IIe édit. 1822, ibid. Philosophie de la Religion, Ire partie, Rationalisme. Tub. 1818, IIe partie, Mysticisme, ibid. 1822. Système de Philosophie morale, Stuttg. et Tub. 1818. Droit normal (Droit naturel), ibid. 1819, in 8.

Jac. *Wagner* (professeur à Wurzbourg) : Système de la Philosophie idéale, etc. ; voyez § 403. Programme sur la nature de la Philosophie. Bamberg, 1804, in-8. Journal des Sciences et des Arts, 1er cahier, Leips. 1805. De la Philosophie et de la Médecine. Wurzburg 1805. Théodicée. Bamb. 1810, in-8. Esquisse de la Science politique. Leips. 1805, in-8. Philosophie mathé-

matique. Erlangen, 1811. Voir pour une exposition plus élémentaire : *Buchwald*, Principes de la Théorie des Grandeurs relativement à l'espace et au temps. Erl. 1818, in-8. L'État. Wurzburg, 1815, in-8. La Religion, la Science, l'Art et l'État, considérés dans leurs relations réciproques. Erl. 1819, in-8. Les Sciences éclaircies, article publié dans l'*Isis* de Oken, cah. XI, 1820. Système d'Instruction, ou Méthodologie des Études dans les Écoles. Aarau, 1821, in-8. La doctrine de cet ouvrage se trouve déja indiquée dans un écrit du même auteur int. : Idées pour une mythologie universelle du monde ancien. Francfort, 1808, dont on peut voir la critique dans l'Isis de Oken, cahier IX, 1819 cahier I, 1820, et particulièrement cahier IV, 1821.

Ch. Christ. Fréd. *Krause* (prof. à Jena et à Gœttingue) : Dissertatio de Philosophiæ et Matheseos notione et earum intimâ conjunctione. Jena, 1802. Esquisse de la Logique historique. Ibid. 1803. Esquisse du Droit naturel, etc., I^re^ partie. Ibid. 1803. Esquisse d'un Système philos. des Mathématiques. Ibid. 1804. Introduction au Manuel d'Arithmétique, publié en 1812 avec Fischer. Introduction à la Philosophie de la nature (le même ouvrage intitulé : Plan du Système de la Philosophie, I^re^ partie). Ibid. 1804. Les deux ouvrages suivans peuvent le mieux faire connaître le système de Krause : Système de la Morale, tome I, contenant : Bases scientifiques de la Morale. Leips. 1810. (non achevé). Tableau primitif de l'humanité. Dresde, 1811, II^e^ édit. 1819, in-8. Journal de la vie de l'humanité. Ibid. 1811, in-4. Enfin, Oratio de scientiâ humanâ. Berlin, 1814, in-8.

§ 415.

George Guill. Fréd. *Hegel* (né à Stuttgardt en 1770, prof. à Berlin) : Système de la Science, 1re partie Phénoménologie de l'Esprit. Bamberg et Wurzbourg, 1807, in-8. Science de la Logique, contenant tom. I et II, la Logique objective; tom. III, la Logique subjective, sous ce titre particulier : Science de la Logique subjective, ou Théorie des notions de l'entendement. Nuremberg, 1812-1816, in-8. Encyclopédie des Sciences philosophiques, réduites à leurs principes généraux, etc. Heidelberg, 1817, in 8. Esquisse de la Philosophie du Droit (ou Droit naturel et politique). Berlin, 1821, in-8. Voyez en outre § 405, notes.

§ 416.

Ferdin. Christophe *Weise* (prof. à Heidelberg) : Architectonique de toutes les connaissances humaines d'après leurs nouveaux fondemens, destinée à concilier tous les philosophes. Heidelb. 1812, in-fol. IIIe édit. complète. Heidelb. 1815, in-fol. Exposition comparative des idées pures de la raison, et des notions de l'entendement, etc. *Ibid.* 1816, in-4. Système dogmatique de la philosophie première, tom. Ier. Fondemens scientifiques de la théorie de la religion. *Ibid.* 1820, in-8. Théorie générale du génie. *Ibid.* 1821.

W. *Kern* : Katharonoologie, ou comment une science pure mathématique est possible. Gœttingue, 1812, in-8.

Sinclair : Vérité et Certitude. Francfort, 1811. Essai d'une physique fondée sur la métaphysique. *Ibid.* 1813, in-8.

Ch. L. *Vorpahl* : 1er, 2e et 3e Essais pour compléter la philosophie. Berlin, 1811. Philosophie, ou Esquisse d'une construction dynamique de cette science. Berlin, 1818, in-8.

Adalbert *Kaysler* (prof. à Breslau, mort en 1822) : Principes de la philosophie théorétique et pratique, à l'usage des cours publics. Breslau et Halle, 1812, in-8. Introduction à l'étude de la philosophie, div. en six leçons. Breslau, 1812. A une époque antérieure : De la Nature et de la Destinée de l'esprit humain. Berl. 1804, etc. Voyez § 38.

David Théod. Aug. *Suabedissen* (prof. à Marbourg.) : Considérations sur l'homme. Tom. I et II : Considér. sur la vie spirituelle de l'homme. Kassel, 1815. T. III : Consid. sur la vie corporelle de l'homme. Leips. 1818, in-8. Antérieurement, deux ouvrages couronnés : Résultat des recherches philosophiques sur la nature de la connaissance humaine, depuis Platon jusqu'à Kant. Marbourg, 1805. Et : De la Perception interne. Berl. 1808, in-8. La Philosophie et l'Histoire. Leips. 1821. En outre, plusieurs ouvrages sur la Pédagogie.

C. F. Guill. *Grœvell* : L'Homme ; Recherches à l'usage des lecteurs instruits. Berlin, 1815. IIIe édit. 1819, in-8. Le Citoyen ; Nouvelles Recherches sur l'homme. *Ibid.* 1822. Du Mérite du Mysticisme ; Supplément aux lettres d'Ewald, etc. Leips. 1822, in-8. Le Prince ou le Gouvernement, etc. 2 parties. Stuttgardt, 1823.

Fréd. *Linkmaier* : Système dogmatique de la vérité universelle, d'après la saine raison. Ire partie, Ontologie et Cosmologie. IIe édit. Bielefeld, 1821. IIe partie, Anthropologie. 1823.

Arthur *Schopenhauer* : Le Monde considéré comme volonté et comme représentation. Quatre livres avec un supplément contenant la critique de la philosophie de Kant. Leips. 1819, in-8. L'auteur fait consister l'utilité de cette philosophie principalement dans la distinction du phénomène et de la réalité en soi, et dans le caractère de moralité attribué à l'action humaine comme entièrement indépendant des lois du phénomène. Schopenhauer prétend faire un pas au delà de cette doctrine et démontrer que le phénomène est le monde comme représentation, et que la volonté est la réalité en soi. Cet ouvrage avait été précédé de deux traités : Des quatre élémens du principe de la raison suffisante. Rudolstadt, 1813, in-8. De la Vision et des Couleurs, Leips. 1816, in-8; ouvrage combattu par J. G. *Rœtze*, dans un écrit intitulé : Des limites de la volonté humaine réduite à ses propres forces, etc. Leips. 1820, in-8.

J. Erich de *Berger* : Esquisse générale de la science. Ire partie, Analyse de la faculté de connaître. Altona. 1817, in-8. IIe partie, Connaissance philosophique de la nature. IIIe partie, Anthropologie. 1824, in-8. Antérieurement, Exposition philosophique de l'univers, t. Ier. Coup-d'œil général. Altona, 1808, in-8.

J. H. *Tieftrunk*, (prof. à Halle). V. § 388.

Fréd. Ed. *Beneke* : Psychologie expérimentale, élémens de cette science considérée comme base de toute science. Berlin, 1820, in-8. Théorie de la connaissance d'après la conscience de la raison pure. Jena, 1820, in-8. De veris

lemens d'une phy-
dant à l'ouvrage de
hysique des mœurs,
aison, et les limites
822. Nouveaux fon-
nme; ibid., id. Dé-
des mœurs. Leips.
de la morale, dans
n. Altenburg, 1822.
gie dans le Journal

d'une théorie com-
n. Heidelb. 1822,
ique, esquisse. Ibid.

r à Halle) : Élémens
lle, 1816. Élémens
evue. 1823. Élémens
émens de la Théorie
Voyez §. 482). Élé-
oid. 1820, in-8.
ingue) : Manuel de la
820, et réponse à la
dans le journ. litt. de

en) : Propédeutique de
opédie de cette science,
lberg, 1819. Esquisse de
naissances préliminaires de
a-8. l'Anthropologie comme
e, 1822-23, in-8.

Au sujet de quelques débats assez récens sur les rapports de la raison et de la révélation, de la liberté et de la grâce, nous indiquerons les ouvrages suivans parmi un grand nombre d'autres. L. Aug. *Kœhler*, le Supernaturalisme et le rationalisme dans leur origine, etc. Leips. 1818. Les dissertations de *Schleiermacher*, et de *De Wette*, sur la doctrine de la prédestination ou de l'Élection dans le journal théologique, publié par eux. I^er^ et II^e^ cahiers. Berlin, 1819-20. Gust. Théod. *Bocksammer*, Liberté de la volonté humaine. Stuttgardt. 1821. in-8. Voyez en outre, au §. 238.

J. C. A. *Heinroth* : Manuel de l'Anthropologie. Leipsick, 1822.

§ 417.

Angleterre. Thomas *Brown*, (professeur à Edinberg, mort depuis peu d'années). Lectures on the philosophy of human mind (ouvrage contenant un système de philosophie spéculative et pratique).

Dugald *Stewart*, Elements of the philosophy of the human mind. Lond. 1792, in-4. II^e^ édit. Edinb. 1816, in-8. On a de lui une Histoire abrégée des sciences métaphysiques morales et politiques, composée pour le I^er^ vol. des supplémens à l'Encyclopédie britannique. Voyez ci-dessus §. 373, notes. — Philosophical Essays. II édit. Edinb. 1816.

John *Craig* : Elements of political science. III vol. Edinb. 1814, in-8.

Jerem. *Bentham*. (né en 1735) : Traité de législation

civile et pénale, précédé des principes généraux de législation, etc. trad. par Dumont. III vol. Paris, 1802, in-8.

§ 418.

FRANCE. Louis Claude *Saint-Martin*, (né à Ambroise en 1743, mort en 1804) : Des erreurs et de la vérité. Lyon, 1775, in-8. Tableau naturel des rapports qui existent entre Dieu, l'homme et l'univers. 1782, II vol. in-8. De l'esprit des choses. 1800, II vol. in-8. etc. (Tous ces ouvrages ont été trad. en allem.)

. Jacq. Bernardin de Henri *de Saint-Pierre* : Études de la nature. Paris, 1784. et Harmonies de la nature. Par. 1815. Œuvres. 1820, 16 vol. in-8. Paris.

Degerando : Histoire comparée des systèmes de la philosophie. Voyez §. 37, *d*).

P. J. G. *Cabanis*, Rapports du physique et du moral de l'homme. Paris, 1802, in-8, (trad. en all. 1804).

Destutt de Tracy : Élémens d'Idéologie. Par. 1801-1804, 2 vol. in-8, 4ᵉ édit. 1824, (trad. ital. avec préface et notes de Compagnoni. Milan, 1817). On a de lui en outre un commentaire sur l'Esprit des lois de Montesquieu. Paris, 1819, in-8.

Laromiguière : Leçons de philosophie, ou essai sur les facultés de l'âme. Paris, 1815-18. 2ᵉ édit. 1820, 2 vol. in-8.

Ch. Vict. de *Bonstetten* : Études de l'homme. Genève et Paris, 1821.

Azaïs : Cours de philosophie générale, ou explication simple et graduelle de tous les faits de l'ordre physique, de l'ordre physiologique, de l'ordre intellectuel, moral et politique, 8 vol. Paris, 1824, in-8.

Droz : De la philosophie morale ou des différens systèmes sur la science de la vie. Paris, 1823, in-8.

Cl. *Joyaud* : Principes naturels ou notions générales et particulières des forces vivantes et primordiales, etc. 4 v. in-8.

J. A. Fr. *Alix* : Nouv. système de l'univers, (trad. en all. par D. Murhard. Francf. 1817, in-8).

§ 419.

Italie. J. B. *Vico*, (né à Naples en 1660, mort en 1744) : De antiquisimâ italorum sapientiâ libb. III. Naples, 1710, in-12. Traduct. ital. de sa Métaphysique par Monti. Milan, 1816. De uno universi juris principio et fine uno. Napl. 1720, in-4. Liber alter qui est de constantiâ jurisprudentis. Ibid. 1721. Son principal ouvrage est intitulé : Principi della scienza nuova d'intorno alla commune natura delle nazioni. Nap. 1725, 2e édit. 1730, IIIe entièrement refondue. Nap. 1744, in-8; reproduite dans les suivantes; la VIIe pub. par Galotti, Nap. 1817, est une réimpression de la première.

Antoine *Genovese*, (1712-1769).

Ermenegildo *Pino*, Protologia analysin scientiæ sistens ratione primâ exhibitam, vol. 1-3. Mediol. 1803, in-8.

Cæsaris *Baldinotti* Tentaminum metaphysicorum libb. III. Patav. 1817, in-8.

Gaetano *Filangieri*, né à Naples en 1752, mort en 1788: La scienza della legislazione, 8 vol. Nap. 1780, in-8, nombr. édit.

Cesare Bonesado, marchese di *Beccaria*, (morten 1793): Dei delitti et delle pene. Nap. 1764, in-8.

Appiano *Buonafede*, V. § 34 *c*).

Pasquale *Galuppi* : Saggio filosofico sulla critica della conoscenza. Napoli, 1819, in-8, 2 vol., ouvrage conçu dans les principes de Kant. Une traduction de Kant par Sacchi est annoncée comme devant paraître à Pavie.

Giov. Batt. *Talia*: Saggio di Estetica. Venezia, 1822, in-8.

Hollande, Danemarck et Suède. V. pour les Hollandais partisans de la philosophie critique, ci-dessus § 388.

Dan. *Wyttenbach*, (mort en 1820). V. § 388, notes vers la fin. En outre : Præcepta philosophiæ Logicæ, avec des applications aux auteurs classiques. Plusieurs éditions entre autres celles d'Eberhard. Halle, 1784, et de Maass, 1820, in-8.

Franc. *Hemsterhuis*, (né en 1720, mort en 1790): Plusieurs dialogues, entre autres : Sophyle ou de la philosophie, en franç. ; Aristée ou de la Divinité. Recueillis dans ses œuvres philosophiques. Paris, 1792, in-8. — En allem. 3 vol. Leips. 1782-97. — II^e édit. de Paris, 1809, in-8, 2 vol.

Pologne. *Transylvanie*, etc. Sigism. *Carlowsky*: Logique. Kaschau, 1819.

Joh. *Rozgony*, Aphorismi psychologiæ rationalis perpetuâ philosophiæ criticæ ratione habitâ. St.-Patak, 1819, in-8.

J. E. *Jankowsky*, (prof. à Cracovie): Logique en langue polonaise, 1822. V. les annonces littér. de Gœt-

tingue, 1822, n° 205, où l'on trouve un aperçu des services rendus à la philosophie par des Polonais.

J. *Goluchowsky*, (partisan de la doctrine de Schelling): La philosophie dans son rapport avec la vie des nations, etc. Erlangen, 1822, in-8 (all.).

Russie. Essais philosophiques sur l'homme, ses principaux rapports et sa destinée, etc., publiés par L. H. *de Jacob*. Halle, 1818, 2 vol. nouv. édit. augmentée. Pétersbourg, 1822, (en français).

CONCLUSION.

§. 420.

Tant de tentatives diverses et contradictoires, hasardées dans ces derniers temps par l'esprit philosophique, ont pu rendre suspecte la philosophie elle-même, et faire désespérer de la solution du problème rationel qui consiste à trouver un système de certitude, fondé sur des principes. La méthode critique, attachée surtout à fixer la mesure et les limites de la connaissance, loin de pouvoir contenir l'essor hardi de l'esprit de spéculation et désarmer le scepticisme, n'a servi elle-même qu'à leur fournir de nouveaux matériaux, un attrait plus vif et un caractère plus imposant. Toutefois ces nombreux essais doivent soutenir l'espérance de voir tôt ou tard la raison arriver enfin à la connaissance de soi-même, déterminer la sphère qui lui appartient, développer de plus en plus la vraie méthode du philosophique,

et s'instruire par l'expérience du passé, à éviter les écueils où elle a souvent échoué. Un temps viendra où les diverses manières de philosopher, qui aujourd'hui semblent n'être que des aberrations, seront reconnues comme des conditions nécessaires de la vraie culture de la raison et de la véritable sagesse.

FIN.

TABLE CHRONOLOGIQUE

DE

L'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE

DEPUIS THALÈS.

Avant J. C.	De Rome.	Olympiades.	
640	114	35,1	Thalès n. selon Apollodore.
630	116	35,3	Solon n.
629	125	38	Thalès n. selon Meiners.
611	143	42,2	Anaximandre n.
608	146	43,1	Pythagore n. selon Larcher.
598	156	45,3	Solon donne ses lois. Phérécyde, n. vers le même temps.
597	157	45,4	Thalès prédit une éclipse.
584	170	49	Pythagoras n. selon Meiners.
561	193	55,1	Solon m.
557	197	56	Anaximène fl.
548	206	58,1	Thalès m.
547	207	58,2	Anaximandre m.
543	211	57,2	Thalès m. Phérécide m.
540	214	60	Pythagore fonde une école à Crotone.
536	218	61	Xénophane à Élée.
504	250	69	Pythagore m. — Parmenide fl. selon quelques-uns.
500	254	70,1	Anaxagore et Philolaüs n. — Héraclite et Leucippe fl. Anaximène m.
496	258	71,1	Ocellus Lucanus fl.
494	260	71,3	Démocrite n.

yage de Platon à Syra-

eusippe lui succède.
iche à Hermias.
pteur d'Alexandre.
ratès, cyniques. Pyrrhon
ie fl. Zénon de Citium n.
Xénocrate commence à

héronée. Épicure n.
de Macédoine m. Alex.

e son école au Lycée.
ynique, m.
Grand m. Ptolémée, fils
en Égypte.
Théophraste lui suc-

Phalère, et Dicearchus
fl.
ou plus tard).
Polémon lui succède.
devient célèbre. Cratès.
son école à Athènes.
éodore l'athée fl.
une école à Athènes.
hilon.

m. Pyrrhon m. vers ce
traton lui succède.
Philadelphe, roi d'Égypte.
n.

Avant J.-C.	De Rome.	Olympiades.	
272	482	126,4	Timon fl.
270	484	127,2	Épicure m.
269	485	127,3	Straton m. Lycon lui succède.
264	490	128,3	Zénon le stoïque m. (ou plus tard). Cléanthe lui succède.
260	484	130	Persée. Ariston de Chios. Herillus fl.
241	513	134,1	Arcésilaüs m. (ou plus tard).
217	537	141,3	Carnéade n.
212	542	143	Zénon de Tarse fl.
208	546	144	Chrysippe m. selon Ménage. Diogène de Babylone.
185	569	148,4	Panætius n. (selon d'autres plus tard).
155	599	156,3	Ambassade des Athéniens à Rome. (Critolaüs, Carnéade, le stoïcien, et Diogène de Babylone).
146	608	158,3	La Grèce et Carthage soumises à Rome. Antipater de Tarse.
142	612	159,3	La Macédoine, province romaine.
135	619	161,2	Posidonius n.
129	625	162,4	Carnéade m. Clitomaque lui succède.
115	639		Panætius accompagne Scipion l'Africain à Alexandrie.
107 à 106	647	167,2	Cicéron n.
		170	Clitomaque m. Philon lui succède. Posidonius fl.
84	666	171,1	Sylla prend Athènes. Philon fuit à Rome. Antiochus.
86	667	171,2	Lucrèce n., selon d'autres plus tôt. Posid. m.
69	685	178	Antiochus m.
63	691	172,2	La Judée province romaine.

Avant J.-C.	De Rome.	Olympiades.	
50		182,2	Posidonius m. Jason lui succède. Lucrèce m.
48		183,1	Cratippe, le péripatéticien, fl.
44 ou 43	711	184,2	Cicéron m.
30	724	187,3	L'Égypte province romaine.
27	727	188,2	Auguste empereur. Philon le Juif n.

Années après J.-C.	Empereurs romains.	
1	Auguste.	Naissance de J.-C.
2		Sénèque, le philosophe, n. Sextius, le pythagoricien. Nicolas de Damas et Xénarchus fl. Athénodore, le stoïcien.
14	Tibère.	
15		Sotion.
33		Mort de J.-C.
34		Philon, le juif, fl.
37	Caligula.	Flav. Josephe n.
41	Claude.	
50		Plutarque de Cheroné n.
54	Néron.	
65		Sénèque m.
66		Cornutus et Musonius, exilés.
69	Gal. Othon.	
	Vitellius.	Apllonius de Thyane fl.
70	Vespasien.	Euphratès d'Égypte.
79	Tit. Vespas.	
81		Musonius Rufus, rappelé de l'exil.

Années après J.-C.	Empereurs romains.	
82	Domitien.	Domitien bannit de Rome les
89		philosophes et les mathématiciens.
		Justin, le martyr, n.
		Épictète fl.
90		Apollonius de Thyane m.
95		
97	Nerva.	Plutarque fl.
99	Trajan.	Tacite.
		Gnostiques.
118	Adrien.	Secundus d'Athènes. Plutar-
120		que m.
122		Euphratès m.
131		Galien n. Phavorinus. Basilides, le gnostique.
134		Arrien fl.
138		Le rabbin Akibha m.
139	Antonin-le-Pieux.	Calvisius Taurus. Apollonius, le stoïcien.
		Basilides, le stoïcien.
160		Apuleius.
161	M.-Aurèle-Antonin.	Alcinoüs. Numenius.
165		Pérégrinus, le cynique, et Justin, le martyr, m.
		Lucien.
170		Athénagore et Tatien. Atticus, le platonicien.
		Bardesanes.
180	Commode.	Maxime de Tyr. Mort d'Antonin.
		Irénée. Le rabbin Juda, le Talmud.
185		Origène n.

Années après J.-C.	Empereurs romains.	
193	Pertinax.	Ammonius Saccas fonde une
	Salvius.	école.
	Julien.	Clément d'Alexandrie. Alexan-
	Septime-Sévère.	dre d'Aphrodise.
		Galien m.
200		Plotin n. Philostrate.
205		
212	Caracalla.	Clément d'Alexandrie m.
218	Macrin.	Tertullien m.
220	Anton. - Héliogabale.	
222	Alexand.-Sévère.	
232		Plotin, disciple d'Ammonius.
233		Porphyre. Ulpien.
235	Maximin.	
238	Gordien.	
239	Gordien fils	
242		Plotin voyage en Perse.
243		Plotin vient à Rome.
244	Philippe.	
246		Amélius, disciple de Plotin.
250	Trajan - Décius.	
252	Tribonien.	
	Gallus et Vibius Hostilianus.	
252		Longin fl.
253	Æmilius Valérien.	Origène m.
269	Flavius Claude.	

Années après J.-C.	Empereurs romains.	
270	Aurélien.	Plotin m.
275		Longin mis à mort.
276	Flav. Tacite.	
277	Aurel. Probus.	Manichéens,
282	Aurelius Carus.	
284	Dioclétien.	Arnobe.
304	Constant. et Maximien.	Porphyre m.
306	Constantin-le-Grand.	
321	Constantin Chrétien.	Jamblique fl. Lactance fl.
326		Arnobe m.
330		Lactance m.
333		Jamblique m. Thémistius.
337	Constant et Constance.	
340		Eusèbe évêque de Cæsarée m.
354		Augustin n.
355		Thémistius enseigne à Constantinople.
360	Claud. Julien.	Sallustius.
363	Jovien.	
364	Valentinien et Valens.	
379	Théodose-le-Grand.	Eunape.
380		Némésius fl
384		Didyme à Alexandrie. S. Jérome fl.
391		Grégoire de Naziance m.

Années après J.-C.	Empereurs romains.	
394		Grégoire de Nicée.
395	Arcadius et Honorius.	Division de l'emp. rom.
398		S. Ambroise m.
400		Némésius m.
401		Plutarque, fils de Nestor fl.
	(*Empereurs grecs.*)	
402	Arcadius.	
408	Théodose II.	
409		Macrobe, Pélage.
410		Synésius.
412		Proclus n.
415		Mort d'Hypatia.
418		Pélage condamné.
430		S. Augustin.
		Plutarque. m.
434		Syrianus fl.
450	Marcien.	Hiérocles, Olympiodore fl. Syrianus m.
457	Léon I.	
470		Claudien de Messine fl. Boèce n.
474	Léon II.	Marcien Capella fl.
	Zénon l'Isaurien.	
476	Fin de l'emp. d'Occident.	
480		Salvien, Cassiodore n.
485		Proclus m. Ammonius, fils d'Hermias. Hiérocles.
487		Ænée de Gaza fl.
490		Marinus m.
491	Anastase.	Isidore succède à Marinus.
518	Justin I.	

Années après J.-C.	Empereurs romains.	
526		Boèce décapité.
527	Justinien.	
529		Les écoles des philosophes fermées à Athènes.
533		Damascius revient de la Perse avec les Platoniciens.
		Philopon fl.
539		Cassiodore s'enferme dans un cloître.
549		Damascius et Simplicius fl.
563	Justinien II.	
575	Tibère II.	Cassiodore m.
582	Maurice.	
602	Phocas.	
604		Grégoire-le-Grand.
610	Heraclius.	
622		Fuite de Mahomet.
636		Isidore de Séville m.
641	Const. III et IV.	
	Constant II.	
668	Const. V.	
673		Bède-le-Vénérable n.
685	Justin II.	
694	Léonce.	
698	Tibère III.	
711	Philippicus.	
713	Anastase II.	
716	Théodose III.	
717	Léon III l'Isaurien.	
735		Bède m.
736		Alcuin n.

Années après J.-C.	Empereurs romains.	
741	Const. VI.	
753	(Almanzor-Khalife).	
754		Jean de Damas m.
776		Rhaban-Maurus n.
796	Irène. (*Empereurs d'Allemag.*)	
800	Charlemagne.	
	(Ahroun al Raschid).	Alkendi fl.
804		Alcuin m.
814	Louis-le-Pieux.	
840	Lothaire.	
855	Louis II.	
856		Rhaban m.
875	Charles-le-Chauve.	J. Scot Erigène vient en France.
877	Louis III.	
879		Alfred-le-Grand en Angleterre.
880	Charles-le-Gros.	
886		Erigène m.
887	Arnolphe.	
891		Photius m.
899	Louis IV.	
912	Conrard.	
919	Henri-l'Oiseleur.	
917	Othon-le-Grand.	
954		Alfarabi m.
974	Othon II.	

Années après J.-C.	Empereurs romains.	
980		Avicenne n.
987	Othon III.	
999		Gerbert-Sylvestre II, pape.
1002	Henri II.	
1003		Sylvestre II m.
1020		Mich. Const. Psellus n.
1025	Conrad II.	
1034		Anselme n.
1036		Avicenne m.
1039	Henri III.	
1042		Lanfranc entre au couvent du Bec.
1055		Hildebert de Lavardin n.
1056	Henri IV.	
1060		Anselme, prieur à Bec.
1072		P. Damien m. Alghazel, n.
1079		Abailard n.
1080		Bérenger de Tours m.
1089		Lanfranc, archevêque de Cantorbéry m.
1091		Bernard de Clairvaux m.
1092		L'hérésie de Roscellin condamnée à Soissons.
1096		Hugues de St.-Victor n.
1100		Psellus m. (ou plus tard).
		Eustache de Nicée.
1107	Henri V.	
1109		Anselme, archevêque de Cantorbéry m.
1114		Alain de Ryssel n.
1117		Anselme de Laon m.
1118		Abailard enseigne à Paris.
1120		Abailard, moine de St.-Denis.
		Guillaume de Champeaux, évêque de Châlons m.

Années après J.-C.	Empereurs romains.	
1126	Lothaire.	
1127		Alghazel m. à Bagdad.
1134		Hildebert m.
1138	Conrard III.	
1139		Moïse Maimonide n.
1140		Hugues de St.-Victor m.
1141		Gilbert de la Porée, évêque de Poitiers.
1142		Abailard m.
1146		Assemblées ecclésiastiques, à Paris et à Rheims, contre Gilbert de la Porée.
1150		Lombard écrit ses sentences.
		Guill. de Conches m. Rob. Pulleyn m.
1153	Fréd.-Barberousse.	Bernard de Clairvaux m.
1154		Gilbert de la Porée m.
1164		P. Lombard et Hugues d'Amiens m.
1173		Richard de St.-Victor et Robert de Melun m.
1180		Jean de Salisbury m. Walter de St.-Victor.
1190	Henri VI.	Thophail m.
1193		Albert-le-Grand n., selon quelques-uns.
1198	Othon IV.	
1203		Alain de Ryssel m.
1205		Moïse Maimonide et Pierre de Poitiers m.
		Albert-le-Gr. n., selon d'autres.
1206		Pierre de Poitiers et Averroès m.

Années après J.-C.	Empereurs romains.	
1209		David de Dinant, Amalric de Chartres m.
1214		Roger Bacon n.
1217		Averroès m., selon d'autres.
		Mich. Scot à Tolède.
1218	Frédéric II.	
1221		Bonaventure n.
1224		Thomas d'Aquin n.
1234		Raymond Lulle n.
1236		Alb.-le-Gr., docteur en théologie à Paris.
1245		Alexandre de Hales m.
1247		Thomas d'Aquin va à Paris. Aegidius Colonna n.
1248		Guill. d'Auvergne, évêque de Paris m.
		Thomas d'Aquin commence à enseigner d'après P. Lombard.
1250		Pierre d'Abano n.
1251	Conrard IV.	
1252		Fondation de la Sorbonne.
1253		Robert Grosse-Tête m.
1254		Nicéphore Blemmydas fl.
1256		Thom. d'Aquin, docteur de théol.
1264		Vincent de Beauvais m.
1273	Rodolphe I.	
1274		Thomas d'Aquin m. Bonaventure m.
1275		J. Duns Scot et Walter Burleigh n.

Années après J.-C.	Empereurs romains.	
1277		Jean XXI (Petr. Hisp.) m.
1280	Adolphe de	Albert-le-Gr. m.
1292	Nassau.	Roger Bacon m., selon Wood.
1293		Henri de Gand m.
1294	Albert I.	Rog. Bac. m., selon quelques-
1298		uns.
1300		Richard de Middleton m.
1308	Henri VII.	J. Duns Scot m.
1309		
1310		Georges Pachymère m., vers ce temps.
1314	Louis V.	
1315		Raymond Lulle m.
		Franç. Mayronis introduit l'actus sorbonicus.
1316		Aegid. Colonna m.
		Pierre d'Abano m.
1322		Occam résiste au pape.
1323		Hervay (Hervaeus Natalis) m.
1325		Franç. Mayronis m.
1330		Occam se retire auprès de l'emp. Louis.
1332		Guill. Durand de Saint-Pourçain m.
		Théodore Metochyta m.
1337		Walter Burleigh m.
1343		Occam m.
1346	Charles IV.	
1347		Occam m., selon d'autres.
1349		Thomas de Bradwardyne et Robert Holkot m.
1350		Pierre d'Ailly n.

Années après J.-C.	Empereurs romains.	
1357		Thomas de Strasbourg m.
1358		J. Buridan vit encore.
		Grégoire de Rimini m.
1361		J. Tauler m.
1363		J. Gerson m.
1374		Pétrarque m.
1379	Venceslas.	
1382		Nic. Oramus ou Oresmius m.
1388		Thomas à Kempis n.
1395		Bessarion et Georges de Trébisonde n.
1396		Marsile d'Inghen m.
1397		Henri de Hesse m.
1400	Robert.	
1401		Nicolas Cusanus n.
1408		Laur. Valla m.
1410	Sigismond.	Mathieu de Cracovie m.
1415		Emmanuel Chrysoloras m.
1419		J. Wessel Gansfort n.
1425		P. d'Ailly m.
1429		J. Gerson. m.
1430		Théodore de Gaza en Italie.
1435		Marsile Ficin n.
1436		Raymond de Sebonde enseigne à Toulouse.
1438	Albert II.	Georg. Gemisth. Plethon et Bessarion vont à Florence.
1440	Frédéric III.	Invention de l'imprimerie. Fondation de l'Académie platonicienne à Florence.
		Nicolas de Clémange m.
1443		Rodolphe Agricola n.
1453	Prise de Constant.	

Années après J.-C.	Empereurs romains.	
1455	Nicolas V.	Reuchlin n.
1457		Laur. Valla m.
1462		P. Pomponat n.
1463		Jean Pic de la Mirandole n.
1464		J. Scholarius Gennadius et Nicolas Cusanus m.
		Cosme de Médicis et Pie II m.
1467		Erasme n.
1471		Thomas à Kempis m.
1472		Bessarion m.
1473		Persécution des nominalistes à Paris.
		Augustin. Niphus n.
1478		Théodore de Gaza m.
1480		Thomas Morus n.
1481		Franç. Philelphe m.
1483		Paul Jove n.
1484		Jul. Cæs. Scaliger n.
1485		Rodolphe Agricola m.
1486		J. Argyropulus et Georg. de Trébisonde m., selon quelques-uns.
		Agrippa de Nettesheim n.
1489		J. Wessel m.
1492		Laurent de Médicis m. Louis Vivès n.
1493	Maximil. I.	Découverte de l'Amérique.
		Hermolaus Barbarus m. Théophraste Paracelse n.
1494		J. Pic de la Mirandole et Ange Politien m.
1495		Gabr. Biel m.
1497		Melanchton n.
1499		Marsile Ficin m.

Années après J.-C.	Empereurs romains.	
1500		Dominique de Flandres m.
1501		Jérôme Cardan n.
1508		Bernardino Telesio n.
1509		Andr. Cœsalpini n.
1512		Alex. Achillini m.
1515		Pierre la Ramée n. Machiavel fl.
1517	Commencement de la réformation.	
1519		
1520	Ch^les.-Quint.	
1522		J. Reuchlin m.
1525		P. Pomponat m. Fr. Zorzi fl.
1527		Nic. Machiavel m.
1529		Fr. Patrizzi n.
1532		Ant. Zimara m. Jac. Zabarellan.
1533		J.-Fr. Pic de la Mirandole, tué.
		Nic. Léonicus m. Val. Weigel et Montaigne n.
1535		H. Cornel. Agrippa m. Thom. Morus décapité.
1536		Erasme m. Fr. Zorzi m.
1537		Jac. Faber m.
1540		Marius Nizolius et L. Vivès m.
		Institut des jésuites.
1541		Theophr. Paracelse m. Charron n.
1543		Copernic m.
1546		Augutin, Niphus m.
1547		Jac. Sadolet m. Nic. Taurellus et Juste Lipse n.
1552		Paul Jove m. Ces. Cremoninus.

Années après J.-C.	Empereurs romains.	
1555		Sim. Porta m.
1558	Ferdinand I.	
1560		Phil. Melanchton m.
1561		François Bacon n.
1562		Ant. Talon m. Fr. Sanchez n.
1564	Maximil. II.	
1568		Thomas Campanella n.
1569		
1572		P. la Ramée m. Dan. Sennert n.
		J. Sepulveda m.
1574		Robert Fludd n.
1575		Jacq. Bœhm n.
1576	Rodolphe. II.	Jer. Cardan m.
1577		J.-B. Van Helmont n.
1578		Berigard n.
1580		Giordano Bruno quitte l'Italie.
1581		Herbert de Cherbury n.
1583		Grotius n.
1586		Jacq. Schegk m. Luc. Vanini et Le Vayer n.
1588		Bernard. Telesio m. Th. Hobbes n.
		Val. Weigel m.
1589		Jac. Zabarella m.
1592		Mich. de Montaigne m. Gassendi, Berigard et Comenius n.
1596		René Descartes n. J. Bodin. m.
1597		Fr. Patrizzi m.
1600		Giord. Bruno brûlé.
1603		P. Charron et André Cæsalpini m.
1604		Fr. Picolomini m.
1606		Nic. Taurellus et Juste Lipse m.

Années après J.-C.	Empereurs romains.	
1614	Mathias.	Mart. Schook n. Fr. Suarez m. Fr. Merc. Van Helmont n.
1619	Ferd^{inand}. II.	L. Vanini brûlé.
1621		J. Barclay m.
1623		Blaise Pascal n.
1624		Jac. Bœhm. m.
1625		Clauberg, Geulinx et Wittich. n.
1626		Fr. Bacon m.
1628		Rud. Goclenius m.
1630		Huet n. Ces. Cremonini m.
1632		Fr. Sanchez m.
		Benoît Spinosa, J. Locke, Silv. Régis, Sam. Puffendorf et Rich. Cumberland n.
1634		P. Becket n.
1637	Ferd^{inand}. III.	Dan. Sennert et Rob. Fludd. m.
1638		Nic. Malebranche. n.
1639		Th. Campanella m.
1642		Galilée m. Newton n.
1644		J.-Bapt. Van Helmont m.
1645		Grotius m.
1646		Leibnitz et Poiret n.
1647		Bayle n.
1648		Herbert de Cherbury et Mersenne m.
1649		Scioppius m.
1650		Descartes m.
1651		Guill. de Tschirnhausen n.
1654		J. Selden m.
1655		Gassendi m. Chr. Thomasius n.
1657	Léopold I.	
1659		Adr. Heerebord m. Wollaston n.
1662		Bl. Pascal m.
1663		Bérigard m.

Années après J.-C.	Empereurs romains.	
1665		J. Clauberg et Mart. Schock m.
1666		J. de Silhon m.
1669		Geulinx et J. Cocceius m.
1670		Sorbière m.
1671		Coménius m. Ant. comte de Shaftesbury n.
1672		Levayer m.
1675		Sam. Clarke n.
1676		M. V. Kronland et Voetius m.
1677		Ben. Spinosa m. Th. Gale. Fr. Glisson, et Harrington m.
1679		Chr. Wolf n. Jer. Hirnhaym et Hobbes m.
1680		Jos. Glanvill et Larochefoucault m.
1684		Berkeley n. Jac. Thomasius m.
1685		Lamb. Velthuysen m.
1687		Henr. Morus et Wittich m.
1688		Cudworth et Parker m.
1694		Ant. Arnauld et Sam. Puffendorf. m.
		Fr. Hutcheson et Voltaire n.
1695		Nicole m.
1698		Balthas. Becker et J. Pordage m.
1699		Fr. Merc. Van Helmont m.
1704		J. Locke et Bossuet m.
1705	Joseph I.	J. Ray m.
1706		Bayle m.
1707		Silvain Régis m.
1708		Tschirnhausen et Jacquelot m.
1711		Hume n.
1712		Crusius et Rousseau n.
1713	Charles VI.	Ant. comte de Shaftesbury m.

Années après J.-C.	Empereurs romains.	
1715		Malebranche m. Condillac et Helvetius n.
		Gellert n.
1716		Leibnitz m.
1718		M. Aug. Fardella, m.
1719		P. Poiret et Rich. Cumberland m.
1720		Bonnet n.
1721		Huet m.
1722		Boulainvilliers m.
1723		Ad. Smith. n.
1724		Wollaston m. Kant n.
1727		Newton m.
1728		Chr. Thomasius et Thümmig. m.
1729		Sam. Clarke, Collins, Gundling et Fr. Buddeus m.
		And. Rüdiger m.
1731		J. Priestley n. Mandeville m.
1733		W. Derham m.
1735		Leclerc m.
1736	Charles VII.	
1740	Frédéric. II, r. de Prusse.	
1742		Garve n.
1743		Jacobi n.
1744		Jean-Baptiste Vico et Joachin Lange m. Platner n.
1745	François I.	
1747		Fr. Hutcheson m.
1748		Crouzaz et Burlamaqui m.
1750		Bilfinger m.
1751		La Métrie m.

Années après J.-C.	Empereurs romains.	
1752		Hansch m.
1754		Berkeley et Christ. Wolf m.
1755		Montesquieu m.
1756		
1757		David Hartley m.
1758		Ch. Reinhold n.
1759		Maupertuis m.
1762		Alex. Baumgarten m. Fichte n.
1765	Joseph II.	Herm.-Sam. Reimarus m.
1766		Thomas Abbt et Gottsched m.
1769		Gellert m.
1770		Winckler, d'Argens et Formey m.
1771		Helvétius m.
1772		J.-Ulr. Cramer m.
1774		Quesnay m.
1775		Crusius et Walsch m. Schelling n.
1776		Hume m.
1777		Meyer et Lambert m.
1778		Voltaire et Rousseau m.
1779		Sulzer m.
1780		Condillac et Batteux m.
1781		Ernesti et Lessing m.
1782		Henri Home et Iselin m.
1783		D'Alembert m.
1784		Diderot m.
1785		Baumeister et Mably m.
1786		Mendelssohn m.
1788		Hamann et Filangieri m.
1789	Révolution française.	
1790	Léopold II.	Ad. Smith, Fr. Hemsterhuys, Basedow m.

Années après J.-C.	Empereurs romains.	
1791		Rich. Price, Daries et Nettelbladt m.
1792	François II.	
1793		Bonnet, Moritz, Beccaria et Condorcet m.
1796		Th. Reid m.
1798		Garve m.
1800		Sal. Maimon m.
1801		Heidenreich et Irving m.
1802		Engel m.
1803		J. Beattie et Herder m.
1804		Kant, Jos. Priestley et Saint-Martin m.
1806		Tiedemann m.
1808		Bardili m.
1809		J.-A. Eberhart, Steinbart et Th. Payne m.
1812		K. Chr.-E. Schmid m.
1813		Jo.-A.-H. Ulrich m.
1814		Fichte m.
1816		Fergusson m.
1817		De Dalberg m.
1818		Platner et Campe m.
1819		Jacobi et Solger m.
1820		Wyttenbach et Klein m.
1821		Feder et Buhle m.
1822		Eschenmayer m.
1823		Reinhold et Maass m.

FIN DE LA TABLE CHRONOLOGIQUE.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES

PHILOSOPHES, HISTORIENS DE LA PHILOSOPHIE, CRITIQUES, ÉCOLES ET DOCTRINES, MENTIONNÉS DANS CE MANUEL.

(Nota. Le chiffre romain indique le tome; le chiffre arabe la page.)

A.

Abailard, I, 348.
Abano (P. d'), I, 381.
Abbt, II, 178.
Abicht, I, 35, II, 252, 268, 291, 329.
Abou-Bekr, I, 360.
Académie, l'ancienne, I, 174.
— la moyenne, I, 225.
— platonicienne, à Florence, II, 15.
Achenwalt, II, 171.
Achillini, voyez Alexandre.
Acontius, II, 10.
Adam (Conrad), I, 68.
Adrastus, I, 253.
Ædesia, I, 305.
Ædesius, I, 300.

Æneas de Gaza, I, 301, 314.
Ænésidème, I, 259.
Id., voyez Schulze.
Æschine, le socratique, I, 141.
Agnelli, I, 164.
Agricola (Rodolphe), II, 9.
Agrippa, le sceptique, I, 262.
Agrippa de Nettesheim, II, 10, 18.
Ailli (P. d'), I, 386.
Akibha, I, 275.
Alanus ab insulis (de Ryssel), I, 351.
Albert-le-Grand, I, 366.
Alberti (Valentin), II, 76, 96.
Albinus, I, 256.
Alcinous, I. 256.
Alcméon, I, 99.
Alcuin, I, 334, 339.
Alefeld (J.-L.), I, 128.
Alembert (d'), II, 214.
Alexandre Achillini, II, 27.
— Ægæus, I, 252.
— d'Aphrodise, I, 253.
— de Hales (Alesius), I, 365.
Alexandrins, voyez Néoplatoniciens.
Alexandristes, II, 24.
Alexinus, I, 155.
Alkendi (Al Kendi), I, 359.
Alfarabi (Al Farabi), I, 359.
Algazel (Al Gazali), I, 360.
Alison, II, 207.
Alix, II, 352.
Amafanius, I, 244.
Amalric de Chartres, I, 352.
Amelius (Gentilianus), I, 296.

Ammonius, Saccas, I, 282.
— d'Alexandrie (le péripatéticien), I, 253.
— fils d'Hermias, I, 305.
Anaxagoras, I, 118.
Anaxarque d'Abdère, I, 117.
Anaxilaus, I, 255.
Anaximandre, I, 87.
Anaximène, I, 89.
Ancillon, I, 35, 184, II, 93, 160.
Andreæ (Ant.), I, 377.
— (Valent.), II, 22.
Andala (Ruard), II, 101.
Anderson, I, 33.
Andronicus, I, 252.
Anéponymus, I, 181, 354.
Anniceris, I, 150.
Anquetil, I, 58, 65.
Anselme de Cantorbéry, I, 344.
Anselme de Laon, I, 343.
Antiochus, l'académicien, I, 230.
Antipater de Sidon ou de Tarse, I, 212, 229.
Antisthène, I, 142, 143.
Antonin (Marc-Aurèle), I, 249, 251.
Apathie, I, 157.
Apollodore, I, 208.
Apollonius de Tyane, I, 254.
Apono, voyez Abano.
Aporétiques, I, 152.
Apulée, I, 257.
Aquilianus (Scipio), I, 83.
Arabes, I, 355. Sectes de la philosophie arabe, I, 362.
Arcésilas, I, 158, 226.
Archélaus de Milet, I, 122.
Archytas de Tarente, I, 160.

Arété, I, 147.
Argens (d'), II, 147.
Argyropulus, II, 6.
Aristée de Crotone, I, 99.
Aristéas, I, 270.
Aristippe, l'ancien, I, 142, 147.
Aristippe Métrodidactus, I, 147.
Ariston de Céos, I, 196.
— de Chio, I, 211.
Aristobule, le péripatéticien, I, 270.
Aristote, I, 158, 176, sqq.
Aristotéliciens, voyez Péripapéticiens.
Aristoxène, I, 195.
Arnauld (Ant.), II, 98, 114.
Arnobe, I, 311.
Arnold de Villa-Nova, I, 381.
Arrhénius (J.), I, 151.
Arrien, I, 249.
Arzberger, I, 76.
Asclépiade, I, 306.
Asclépigénie, I, 305.
Asclépiodote, I, 306.
Assaria (secte d'), I, 363.
Ast (Fr.), I, 31, 81, 159, II, 315.
Athénagoras, I, 313.
Athénée, I, 83.
Athénodore de Tarse, I, 247.
Atomes, doctrine atomistique, I, 113, II, 70.
Atticus (Tit. Pom.), I, 244.
Atticus, le platonicien, I, 281.
Aufschlager, I, 137.
Augustin (S.), I, 310, 314, 322.
Augustinus Niphus, II, 26.
Autricuria (Nic. de), I, 389.

Averroès, I, 361.
Averroistes, II, 24.
Avicenne, I, 359.
Axiothea, I, 174.
Azaïs, II, 352.

B.

Baader, II, 248, 313.
Bachmann, I, 2, 14, 32, 43, 180, II, 318.
Bacon (Franç.), II, 36, 54, 59.
Bacon (Roger), I, 379.
Baier (J. D.), I, 72.
— (J.) II, 87.
Bailly, II, 150.
Bake, I, 212.
Baldinotti, II, 352.
Baltus, I, 312, 320.
Barbarus (Hermol.), II, 9.
Barbeyrac, I, 37, 320, II, 74.
Barclay (J.), II, 62.
Bardésanes, I, 277.
Bardili, I, 38, II, 269, 325.
Barkhusius, I, 146.
Barthélemy, I, 73.
Basedow, II, 218.
Basilides, l'épicurien, I, 208.
— Le stoïcien, I, 247.
— Le gnostique, I, 277.
Basso, I, 183, II, 32.
Batteux, I, 38, 120, 146, 201, 208.
Baumeister, II, 163, 191.
Baumgarten (Alex.-Gottlieb.), II, 167, 177, 192.

Baumgarten-Crusius (L. F. O.), I, 329, 346.
Bayle, I, 25, II, 90, 144, 165.
Beattie, II, 201.
Beausobre, I, 278.
Beccaria, II, 353.
Beck (Chr.-Dan.), I, 235.
Beck (Jac.-Sig.), II, 251, 262, 268, 271.
Becker (Balth.), II, 99, 100.
Bède le Vénérable, I, 327.
Béenius, I, 223.
Bellermann, I, 270.
Bendavid (Laz.), I, 71, II, 251.
Bendtsen, I, 222.
Bénéke, II, 348.
Bentham, II, 350.
Bentley, I, 90.
Berchetti, I, 33.
Bérenger de Tours, I, 342, 343.
Berg, II, 329.
Berger (Emman.), I, 36.
Berger (J. E. de) I, 348.
Bergier, II, 212.
Bérigard ou Beauregard (Cl.-G. de), II, 30, 70.
Berkeley, II, 128, 137.
Bernard de Clairvaux (S.), I, 350.
Bernardi, I, 159.
Berni (Fr.), I, 97.
Beroalde, II, 6.
Bérosus, I, 66.
Bessarion, II, 8.
Béyer, I, 249.
Bias, voyez Sages.
Biel (Gabriel), I, 387.

Bielke, I, 36, 206.
Bilfinger, I, 63, II, 160, 167, 189.
Binder, I, 338.
Bion de Borysthénis, I, 149.
Blemmydas (Nicéphore), I, 181, 354.
Blessig, I, 33.
Bodersen, I, 151.
Bodin (J.), II, 35.
Bodmer, II, 213.
Boeckh, I, 95, 142, 161, 170.
Bockshammer, II, 350.
Boehm (Jac.), II, 86, 119.
Boehme, II, 253.
Boehmer, I, 246.
Boèce (Anicius-Manl.-Torq.-Severinus Boethius), I, 314, 326.
Boethius (Dan.) I, 2, 19, 132, 235.
Boëtie (Ét. La), II, 49.
Boileau (Giles), I, 249.
Bonamy, I, 123.
Bonaventure (Saint), I, 369.
Bonitz (J.), I, 109.
Bonnet, II, 209.
Bonstetten, II, 351.
Born, II, 252.
Bosch, II, 262.
Bossuet, II, 142.
Boulainvilliers, II, 111.
Bouterwek, I, 84, 268, 280, II, 244, 253, 319. 321.
Burke, II, 207.
Burlamaqui, II, 217.
Bursius, I, 242.
Bradwardine, voyez Thomas.
Brandis, I, 2, 102.

Bredenburg, II, 112.
Bremer, I, 198.
Briegleb, I, 241.
Bromley, II. 119.
Brown (l'évêque), II, 128.
Brown (Thom.), II, 350.
Brucker, I, 25, 27, 29, 30, 38, 94, 104, 151, 164, 196, 217, 338, II, 39.
Brumbey, I, 132.
Bruno (Giordano), II, 30, 39.
Bryson ou Dryson, I, 157.
Bucher, I, 242.
Buchner, I, 35, 211, II, 318.
Buchwald, II, 345.
Buddeus (J.-Fr.), I, 27, 38, 71, 77, 92, 97, 209, 219, 250, 250, II, 182.
Buhle, I, 29, 32, 34, 38, 84, 102, 176, 178, 189, 306, 356, II, 12, 18, 39.
Bulfinger, voyez Bilfinger.
Buonafede, I, 29, 32, II, 353.
Buridan, I, 386.
Burigny, I, 35, 247, 254, 302.
Burleigh (Burlaeus), I, 378, 385.
Busching, I, 31.
Buttmann (Phil.), I, 71, 122.
Buttstedt, I, 164.

C.

Cabanis, II, 351.
Cabbale, cabbalistes, I, 273, II, 11, 18.
Césalpini (Andr.), II, 27.

Cajétan (Thom. de Vio.), I, 373.
Calker, II, 343.
Calliclès, I, 126, 129.
Calliphon, I, 229.
Camérarius, II, 29.
Camme, I, 133.
Campanella, II, 30, 63, 79.
Campe, II, 224.
Canaye (de), I, 86, 87.
Canz, II, 190.
Capella (Marcien), I, 326.
Capito, I, 246.
Cardan (Jérôme), II, 23, 35.
Carlowsky, II, 353.
Carnéade, I, 228.
Carpzovius, I, 63, 211.
Carpocrate, I, 277.
Carus (Fr.-Aug.), I, 2, 14, 22, 30, 34, 118.
Cassiodore, I, 327.
Cassmann, II, 31.
Cassius (C.), I, 244.
Catius, I, 244.
Cébès de Thèbes, I, 142.
Cellier, I, 320.
Celsius (Olaus), I, 356.
Celsus, I, 245.
Cerdon, gnostique, I, 277.
Cérinthus, gnostique, I, 277.
Chæremon, I, 247.
Chaldéens, I, 67.
Champeaux (Guill. de), I, 348.
Charleton, I, 203.
Charpentier, I, 132, 180, 181, 183, II, 32.

Charron, II, 49.
Chilon, voyez Sages.
Chinois, I, 62.
Chiocci, II, 38.
Chrysanthe, I, 300.
Chrysippe, I, 211.
Cicéron, I, 32, 241.
Clarck (Sam.), II, 135, 165.
— (Jean), II, 136.
Clauberg (J.), II, 98.
Claudien, I, 300.
Claudius (Matth.), II, 105, 226.
Clausen, I, 313.
Cléanthe, I, 211, 218, 200.
Clémangis, voyez Nicolas.
Clément d'Alexandrie (S.), II, 315, 513.
Clerc (J. le), II, 129, 146.
Clerselier (Cl. de), II, 97.
Cleveshal, I, 37.
Clinomaque, I, 157.
Clitomaque, I, 229.
Clodius (Ch.), II, 338.
Cludius, I, 211.
Cocceius (J.), II, 101, 171.
Collier, II, 137.
Collins (Ant.), II, 135.
Colotès, I, 207.
Colonna (Egidio), I, 377.
Coménius (Amos), II, 87.
Conches (Guill. de), I, 350.
Condillac, II, 208.
Condorcet, II, 214
Confucius, I, 63, 64.

Conring, I, 338.
Conring, I, 176.
Contarini (Gasp.), II, 26.
Conz, I, 40, 245, 248.
Cooper (J.-Gilb.), I, 132.
Cornutus, I, 247.
Cousin (Vict.), I, 302.
Coutures (de), 201.
Cotta (J.-Frèd.), I, 39.
Coward, II, 134.
Craig, II, 350
Cramer (J.-A.), I, 312, 338.
Cramer (J.-Ulr.), II, 190.
Cramer (L.-Dankegott.), II, 12.
Crantor, I, 175.
Crassot, I, 177.
Cratès, d'Athènes (académicien), I, 145.
— de Thèbes (cynique), 145.
Cratippe, I, 252.
Crellius, I, 143, 249.
Crémonini, II, 27.
Crescens, I, 251.
Cresollius (L.), 125.
Creuzer (Fr.), I, 38, 56, 69, 73, 76, 302.
Critias, I, 109.
Criton, I, 140.
Critolaus, I, 196.
Croix (de Sainte), I, 279.
Crousaz, I, 151, II, 147, 166, 180, 182.
Crusius (Ch.-Aug.), II, 180, 183.
Cudworth, I, 28, II, 116.
Cufaeler, II, 111.
Cumberland (Rich.), II, 81, 132.

Cuper (Fr.), II, 111.
Cyniques, Cynisme, I, 143, 245.
Cyrénaïque (École), I, 146.
Czolbe, I, 248.

D

Dacier, I, 91.
Dalberg, II, 229.
Damascius, I, 306.
Damianus (Petr.), I, 343.
Dammann, I, 163.
Daniel (Gabriel), II, 96.
David de Dinant, I, 352.
Darjes, I, 34, II, 178, 180.
Degerando, I, 30, II, 351.
Delbrück, I, 133, 159, 192, II, 260.
Démétrius de Phalère, I, 196.
Démocrite, I, 115.
Demonax, I, 251.
Denys l'Aréopagite, I, 328.
Derham, II, 137.
Descartes, II, 54, 89.
Deslandes, I, 19.
Destutt-Tracy, II, 351.
Déterminisme, voyez Leibnitz.
Dexippe, I, 300.
Diagoras de Melos, I, 117, 129.
Dicéarque, I, 195.
Diderot, I, 248, II, 214.
Dietelmajer, I, 280.
Dietz, II, 251.
Diez (Fr. de), II, 104.

Dion (Chrysostôme), I, 247.
Diodore Cronus (le mégarique), I, 155.
Diodore de Tyr (péripatéticien), I, 196.
Diogène d'Apollonie, I, 89, 121.
— De Babylone (stoïcien), I, 212.
— De Laerte, I, 82, 245.
— De Tarse, I, 208.
— De Séleucie, I, 208.
— De Sinope (le cynique), I, 145.
Diomène de Smyrne, I, 117.
Dionysius (épicurien), I, 208.
Dodwell, I, 72, 91, 195.
Doederlin, I, 86.
Dornfeld, I, 220.
Dorothée, I, 210.
Dominique de Flandre, I, 373.
Dow (Alex.), I, 58.
Dresig, I, 135.
Drewes, I, 40.
Droz, II, 352.
Dryson, voyez Bryson.
Duker, I, 76.
Duns Scot, I, 374.
Durand (Guill.), I, 379.
Dürr, I, 76, 177.

E.

Eberhard, I, 13, 31, 162, 307; II, 219. 246.
Eberstein, I, 35, 339, II, 24.
Ecphante, I, 99.
Eclectiques, voyez Alexandrins.

— En Allemagne, II, 217.
Egyptiens, I, 68.
Eisenmenger, I, 274.
Eléates, I, 101.
Elée (école d'), I, 101.
Elis (école d'), I, 157.
Empédocle, I, 122.
Empirisme, I, 259.
— Français, II, 207.
— Anglais, II, 59.
Encyclopédistes, II, 214.
Engel, I, 168, II, 224.
England, I, 37.
Ephectiques, I, 152.
Epicharme, I, 90.
Epictète, I, 247, 250.
Epicure, I, 158, 197.
Epiménide, I, 76.
Erasme, II, 10.
Erétrie (école d'), I, 157.
Erigène (J. Scot), I, 340.
Eristiques (école éristique), I, 154.
Ernesti, I, 30, II, 191.
Eschenbach, II, 138.
Eschenburg, II, 225.
Eschenmayer, II, 316, 344.
Esope, I, 76.
Esséniens, I, 270.
Etienne (Henr.), I, 83.
Evander, I, 227.
Eubulides, I, 155.
Eubulus, I, 260.
Euclide de Mégare, I, 142, 154.

Eudemus de Rhodes, I, 195.
Evhémère de Messène, I, 149.
Eunape, I, 82, 300.
Euphantus, I, 157, 247.
Euphranor, I, 260.
Eusèbe, I, 300.
Eustathe, I, 300.
Eustrate, I, 354.
Euthydème, I, 129.
Euxénus, I, 254.
Ewald, I, 307.
Ewerbeck, I, 36.

F.

Faber (Le Fèvre), II, 10.
Fabricius, II, 31.
Fabricius (J. Alb.), I, 34, 209, 271, 338.
Faehse, I, 164.
Farabi, voyez Alfarabi.
Fardella, II, 115.
Faustus (J.), I, 206.
Favorinus, I, 258, 262.
Feder, II, 222, 246.
Fénélon, I, 33.
Ferguson, II, 205.
Ferrariis (Hier. de), I, 377.
Feuerbach, II, 257.
Feuerlin, I, 137.
Feustking, I, 287.
Fichte (Emman.), I, 280.
Fichte (J. Gottlieb), II, 269, 272.

Ficin, I, 159, 169, II, 15.
Filangiéri, II, 353.
Fischer, I, 223.
Fischhaber, II, 293.
Flatt, I, 86.
Fludd (Rob.), II, 85.
Flugge, I, 39, II, 244.
Fo, I, 64.
Folioth (Rob.), I, 350.
Fontenelle, II, 112, 150.
Forberg, II, 291.
Forellus, I, 209.
Forge (L. de la), II, 97.
Formey, I, 31, 151, II, 147.
Foucher (Sim.), I, 149, 225, II, 114, 120, 165.
Fourmont, I, 149.
Fraguier, I, 76, 140.
Francke, I, 36, II, 105.
Franciscus Venetus, voyez Zorzi.
Franzheim, I, 39.
Freigius, II, 31.
Fremling, I, 138, 241.
Freytag, II, 71.
Fries, I, 28, II, 253, 257, 260, 268, 293, 342.
Frischlin, II, 32.
Fülleborn, I, 15, 20, 28, 34, 84, 104, 179, 189, 190, 279
II, 39, 63.

G.

Gadolin, I, 76.
Gale (Théophile), II, 116.
Galien (Claudius-Galenus), I, 82, 258, 267.
Galuppi (Pascal), II, 353.

Garnier, I, 133, 162.
Garve, I, 15, 40, 192, 193, II, 221, 224, 247.
Gassendi, I, 177, 198. II, 71, 96.
Gataker, I, 209, II, 33.
Gatterer, I, 69.
Gaudentius, I, 33, 180.
Gaunilon, I, 344.
Gebauer, I, 37.
Gedike, I, 32, 243.
Geer (de), I, 173.
Gellert, II, 223.
Gelpke, I, 248.
Gender, I, 114.
Gennadius, II, 8.
Génovèse, II, 352.
Gentilianus, I, 296.
Gentilis (Alb.), II, 74.
George de Trébisonde, I, 180, II, 8.
George Venetus, voyez Zorzi.
Gérard (Alex.), II, 207.
Gérard de Vries, voyez Vries.
Gerbert (pape, Sylvestre II), I, 342.
Gerhard, II, 170.
Gerlach, I, 225, 286, II, 244, 349.
Gerson, I, 389.
Gerstenberg, II, 247.
Gervaise, I, 326.
Gesner (J. Math), I, 133.
Geulinx (Arnold), II, 99.
Gilbert de la Porée (Porretanus), I, 350.
Gillies (J.), I, 193.
Glafey, I, 37.
Glanvill, II, 120.

Glisson, II, 157.
Gloeckner, I, 258.
Gnose, Gnostiques, I, 268, 276.
Goclénius, I, 159. II, 31.
Goering, I, 141.
Goerenz, I, 161.
Goerres, I, 56, II, 313.
Goetthals, voyez Henri.
Gorgias, I, 126, 127.
Gotleber, I, 170.
Gottsched, II, 191.
Goess, I, 2, 33, 86.
Goluchowsky, II, 354.
Govea (Ant.), II, 62.
Graefe (Fr. Chpl.), I, 156.
Graff, I, 139.
Grand (Ant. le), I, 223, II, 90, 98.
Gravesande (S'), II, 129, 130.
Graevell, II, 347.
Grégoire de Rimini (Ariminiensis), I, 387.
Grecs, I, 73.
— en Italie, I, 239.
Grimaldi, I, 145.
Grimm (Fr. Chr.), I, 230.
Grohmann, I, 2, II, 258.
Gros (C. H.), II, 258.
Grossetête (Rob.), I, 366.
Grotefend, I, 172.
Grotius (Hugo), I, 39, II, 73.
Guignes (de), I, 58, 63.
Guilbert de la Porée, voyez Gilbert.
Guillaume d'Auvergne, I, 366.
Gundling, I, 36, 104, II, 170.
Günther, I, 154.

Gurlitt, I, 25, 31.
Gymnosophistes, I, 61.

H.

Hacker, I, 133.
Hagedorn, I, 212.
Hager, I, 154.
Hahn, I, 277.
Halbkart, I, 75.
Hamann, II, 226, 245.
Hamberger, I, 91.
Hansch, II, 167.
Harless (Gottlieb Christoph.), I, 86.
Harrington, II, 80.
Hartley, II, 195.
Hartmann, I, 73, II, 173.
Havenreuter, II, 27.
Hébenstreit, I, 298.
Hébreux, voyez Juifs.
Hédoniques, Hédonisme, I, 148.
Hérebord, II, 101.
Hégel, II, 316, 346.
Hégésias, Hégésiaques, I, 150.
Hégésinus, I, 227.
Hégias, I, 36.
Heller, I, 132.
Heineccius, I, 30, II, 171.
Heinius, II, 229.
Heinrich, I, 76.
Heinroth, II, 350.
Heinsius, I, 152, 209, II, 34.
Héliodore, I, 305.
Helmont (J. Bapt. Van), II, 34.

— (Franç. Marc), II, 84.
Helvétius, II, 211, 212.
Hémert, II, 262.
Hemming (Nic.), II, 74.
Hemsen, I, 118.
Hemsterhuys, II, 353.
Henke, I, 162.
Henri de Goethals ou de Gand, (Gandavensis), I, 374.
— de Hesse, I, 387.
— de Oyta, I, 387.
Henrici, I, 37.
Heraiscus, I, 305.
Héraclide de Pont, I, 175, 195.
— d'Ephèse, I, 260.
Héraclite, I, 109.
Herbart, I, 242, II, 319, 339.
Herbert de Cherbury, II, 82.
Herder, II, 105, 225, 226, 247.
Hérennius, I, 282.
Hérillus, I, 211.
Héring, I, 246.
Hermachus, I, 208.
Hermétiques (ouvrages), I, 269.
Hermias (néoplatonicien), I, 301.
Hermolaus, voyez Barbarus.
Hermotime, I, 119.
Hervey (Hervæus Natalis), I, 378.
Herzog, I, 255.
Hésiode, I, 75.
Heumann, I, 69, 77, 224, 249, II, 39, 262.
Heusinger, II, 260, 261, 292.
Heydenreich, I, 32, II, 40, 59, 105, 250, 259.
Heyne, I, 73, 75, 76, 77, 88, 110, 128, 235.

Hieroclès, I, 301.
Hiéronyme, I, 196.
Hildebrand, I, 31.
Hiller, I, 300.
Hildebert de Tours, I, 345.
Hildebrand, II, 349.
Hill, I, 198.
Hindostan, voyez Indiens.
Hipparchia, I, 146.
Hippasus, I, 99.
Hippias, I, 126, 129.
Hippon de Rhegium, I, 99.
Hirnhaym (Jér.), II, 121.
Hissmann, I, 27, 40.
Hobbes, II, 76, 96.
Hody, I, 270.
Hoehne, II, 261.
Hœpfner, II, 178.
Hœrsted, I, 170.
Hoerstel, I, 169.
Hofbauer, II, 254, 260.
Hoffmann, I, 247, II, 29.
Holbach (d'), II, 212.
Holcot (Rob.), I, 387.
Holland, II, 212.
Hollmann, II, 182.
Holwel, I, 58.
Home, II, 205.
Homère, I, 75.
Hoogulieez, I, 149.
Hoppe, I, 219.
Horace, I, 244.
Horn, I, 30.

Huet, I, 28, II, 90, 96, 143.
Hufeland, I, 40.
Hugues d'Amiens, I, 351.
— De St.-Victor, I, 350.
Hullmann, I, 62.
Hulsemann, I, 241.
Hume, II, 195.
Hutcheson, II, 139.
Hutten (Ulrich de), II, 10.
Huttner, I, 162.
Hyde, I, 64.
Hypatia, I, 305.

I. — J.

Jablonsky, I, 68.
Jacob (L.-H.), II, 252, 259.
Jacobi, I, 51, II, 40, 104, 197, 226, 246, 292, 319, 330.
Jacques d'Edesse, I, 329.
Jacquelot, II, 93, 111, 146.
Jamblique, I, 297.
Jankowsky, II, 353.
Janus (J.-G.), I, 162.
Jariges, II, 104.
Javelli, I, 172.
Ibbecken, I, 135.
Ickstadt, II, 190.
Idéalisme, voyez Kant, Fichte, etc.
Idées de Platon, I, 164.
Identité (système de l'), II, 294.
Jean XXI (Petrus-Hispanus), I, 373.
Jean Damascène, I, 329.

Jean de Salisbury, I, 352.
Jean Philopon, I, 329.
Ienisch, II, 244.
Jérusalem, I, 71.
Indiens (Philos. des), I, 57.
Jochai (Siméon-Ben), I, 275.
Jocher, I, 143.
Jones (William), I, 59.
Ioniens (Philos. ionnienne), I, 86, II, 70.
Jonsius, I, 27.
Josephe, I, 272.
Jourdain, I, 353.
Jove (Paul), II, 26.
Joyaud, II, 352.
Irhovius, I, 97.
Irira, I, 274.
Irwing, II, 224.
Isidore de Gaza, I, 305.
— De Séville, I, 327.
Iselin, II, 226.
Israélites, voyez Juifs.
Italique (Ecole), I, 92.
Itsch, I, 59.
Juifs, I, 71, 268, 270.
Julien (l'empereur), I, 300.
Justi, I, 138, II, 160.
Justin (le martyr), I, 310, 312.

K.

Kaehler, II, 350.
Kaestner, II, 153.
Kant (Emm.), II, 163, 203.

Kayserlingk, II, 340, 349.
Kayssler, I, 32, II, 347.
Kemp (Van der), I, 104.
Kempis, voyez Thomas.
Kern, I, 201, 217, 346.
Kettner, I, 134.
Keil, I, 279, 313.
Kiéser, II, 315.
Kiésewetter, II, 253, 255.
Kiesling, I, 90.
Kindervater, I, 151.
King (l'évêque), II, 136.
Kinker, II, 262.
Kipping, I, 36.
Kircher, I, 68.
Klaproth, I, 62.
Klein, I, 317.
Kleuker, I, 274.
Klose, I, 255.
Koch, (Diet.), I, 96.
Koeppen, I, 173.
Knutzen, II, 192.
Koehler, I, 250, II, 153, 177.
Koenig, I, 138.
Koeppen, I, 307, II, 335, 336.
Kraft, I, 163.
Krause, II, 317, 345.
Kress, I, 220.
Kriegk, I, 125.
Kronland (Marcus Marci de), II, 85.
Kronmayer, I, 206.
Krug, I, 28, 32, 190, 193, 211, 216, 220, II, 253, 259, 293, 341.

Kuhnhardt, I, 147, 171, 249.
Kuster, I, 90.

L.

Labeon, I, 246.
Lactance, I, 311.
Lacydes, I, 227.
Lambert (J.-H.), II, 194.
Lamétrie, II, 210.
Lamy, II, 104, 165.
Lanfranc, I, 343.
Lange (Guill.) I, 263.
— (J. Joach.) II, 174, 179.
Langheinrich, I, 152.
Lao-Kiun, I, 64.
Laromiguière, II, 351.
Larrey (J.-S. de), I, 77.
Lasthénie, I, 174.
Lastikow, I, 36.
Launoy, I, 197, 253, 279, 338, II, 23.
Law (Théod. L.) II, 111.
Law (Guill.), II, 142.
Ledermuller, I, 280.
Lée (H.), II, 128.
Legrand, voyez Grand.
Leibnitz, I, 25, 63, 173, II, 89, 115, 146, 150, 165.
Lentulus (Cyriacus), II, 96.
Léo, II, 244.
Léonicus (Thomæus), II, 27.
Léonteus, I, 207.
Léontium, I, 208.
Less, I, 138.
Lessing, II, 225.

Lewald, I, 276.
Leucippe, I, 113.
Levezow, I, 235.
Lilie, I, 167, 219.
Linkmaier, II, 348.
Lipse (Juste), I, 209, 215, II, 33.
Lloyd, I, 91.
Locke, II, 115, 122.
Lodtmann, I, 30.
Lombard (P.), I, 350.
Longin, I, 282.
Longobard, I, 63.
Loos, II, 21.
Lossius, I, 139, II, 222.
Lotter, II, 36.
Lucien de Samosate, I, 146, 238, 244.
Lucrèce (Tit. Lucr. Carus), I, 244.
Ludovici, I, 37, 212, II, 150, 166, 173.
Lulle (Raymond), I, 380.
Luther, II, 28.
Luzac, I, 133.
Lycée, I, 178.
Lycon, I, 196.
Lynden (Van), I, 212.

M.

Maas, I, 41, II, 255, 260.
Mably, II, 215.
Machiavel, II, 35.
Macrobe, I, 83, 301.

Magnenus, I, 114, II, 30, 71.
Mahne (G.-L.), I, 195.
Major, I, 379.
Maimon, I, 190, 274, II, 250, 264.
Malchus, voyez Porphyre.
Malebranche, II, 99, 112.
Mandeville, II, 141.
Manès, I, 278.
Mannert, I, 94.
Mapp, I, 97.
Marc-Aurèle, voyez Antonin.
Marcien, voyez Capella.
Marcion, gnostique, I, 277.
Marcus Marci, voyez Kronland.
Marheinecke, I, 308, 324.
Marinus, I, 301, 305.
Marthe (de sainte), I, 327.
Marsile Ficin, II, 15.
Marsile d'Inghen, I, 385.
Marta, II, 37.
Martin (saint), II, 86, 351.
Martini, II, 32.
Marx, I, 162.
Mathieu de Cracovie, I, 387.
Maupertuis, II, 208.
Maxime d'Éphèse, I, 300.
— de Tyr, I, 257.
Mayer, I, 59.
Mayronis, I, 378.
Mazzonius, I, 180.
Médabberins, I, 363.
Mégariques, I, 154.
Méhmel, II, 291.

Meier (G.-F.), II, 192.
Meiners, I, 31, 32, 33, 37, 38, 65, 69, 90, 100, 132, 138, 167, 170, 206, 218, 223, 241, 250, 279, 346, II, 15, 221, 226, 247.
Meisner, II, 173.
Meister, I, 37, 40, 246, II, 178.
Melanchthon, II, 10, 28.
Melissus, I, 106.
Mellin, II, 251.
Mencius ou Memtsu, I, 64.
Ménandre, le gnostique, I, 277.
Mendelssohn, I, 171, II, 104, 219, 246.
Ménédème d'Érétrie, I, 142, 157.
— le cynique, I, 146.
Ménippe, I, 146.
Menz (Fr.), I, 138, 139, 143, 145, 146.
Mercuria (J. de), I, 389.
Métroclès, I, 146.
Métrodore de Chio, I, 117.
— de Lampsaque, l'épicurien, I, 207.
— un autre, I, 207.
Métrie, voyez Lamétrie.
Meyer (L.), II, 97, 111.
Michaelis, I, 71, 94, 276, 320.
Mirabeau, II, 217.
Mirandole, voyez Pic.
Mnésarque, I, 99.
Moderatus, I, 255.
Mohnike, 211.
Monadologie, II, 157.
Monimus, I, 146.
Monlorius, I, 379.
Montaigne, I, 391, II, 48.

Montesquieu, II, 207.
Morainvilliers, I, 160.
Morus (Thomas), II, 79.
Morus (Henri), II, 117.
Morgenstern, I, 159, 173.
Moritz (Ch. Phil.), I, 69, 274, II, 224.
Mosaïque (philosophie), II, 11.
Mosheim, I, 254, 312.
Mourgues, I, 96.
Moyse, voyez Juifs.
Moyse Maimonides, I, 363.
Müller (Jacq. Fr.), II, 179.
Müller (J. H.), I, 87.
Müller (J. Sam.), I, 135.
Münch, I, 151.
Münscher, I, 308.
Muratori, II, 143.
Muschen, I, 145.
Musée, I, 75.
Musonius Rufus, I, 247.
Mylius (M. L. Théop.), I, 137.
Mysticisme cabalistique, II, 83.

N.

Nactigall, I, 135, 138.
Nahmmacher, I, 242.
Nares, I, 138.
Nasse, II, 315.
Nast, I, 161.

Nausiphanes de Téos, I, 117.
Nauze (de la), I, 274.
Néander, I, 276, 300, 310.
Néeb, I, 219, II, 244, 252.
Némésius, I, 314.
Nessus ou Nessas de Chio, I, 117.
Netterblatt, II, 178, 191.
Néoplatonisme, I, 176.
Néoplatoniciens, I, 256.
Newton (Isaac), 130, 165.
Nicolas Cusanus, II, 13.
— De Clémangis, I, 390.
— De Damas, I, 252.
— Oramus, voyez Oramus.
Nicole, II, 98.
Nicomaque, I, 255.
Niemayer, I, 223, II, 261.
Niethammer, II, 291.
Niphus (Aug.), II, 26.
Nitsch, II, 262.
Nizolius, II, 10.
Noël (P. Fr.), I, 62.
Nominalisme, I, 387.
Nominalistes, I, 347.
Nores (de), I, 242.
Norris (J.), II, 128.
Numénius, I, 273.
Nunnésius, I, 177, 179.
Nüschler, I, 248.
Nüsslein, II, 319.

O.

Occam, I, 382.
Ocellus Lucanus, I, 99.
Occasionalisme, I, 99.
Oelrich, I, 169, 279.
Oelsner, I, 356.
Ogilvie, I, 169.
Oken (L.), II, 313.
Oldenbourg, II, 110.
Oldendorp, II, 74.
Olearius (Gotth.), I, 109, 138, 279.
Olympiodore, I, 301.
Omeisius, I, 172, 201.
Onésicrite, I, 146.
Oporinus (J.), I, 39.
Opsonville, I, 57.
Oramus ou Oresmius (Nic.), I, 387.
Orellius, I, 90.
Origène (le phil. chrétien), I, 82, 312.
Origène (le phil. payen), I, 282.
Orphée, I, 75.
Ortloff, I, 27, 246.
Oswald, II, 202.
Otto, I, 246.

P.

Pachymère (Georg.), I, 354.
Pallas, I, 62.

Panætius, I, 212, 218.
Paracelse Théophraste, II, 20.
Parker I, 160, II, 111, 118.
Parménide, I, 104.
Pascal (Blaise), II, 98.
Patrizzi (Patritius), I, 64, 176, II, 30, 38.
Paulus (G. C.), I, 135.
Paulus (H. E. G.), I, 74.
Paw (de), I, 63, 69, 73.
Payne (Thom.), II, 206.
Pères de l'Église, I, 307.
Pérégrinus Protée, I, 251.
Périander, voyez les Sages.
Périonius, II, 32.
Péripatéticiens, I, 178, 251, II, 28
Persée, I, 210.
Pettavel, I, 171.
Peyron (Améd.), I, 122.
Pfaffrad, II, 31.
Pierre d'Ailly (de Alliaco), I, 386.
— d'Apono ou d'Abano, I, 381.
— de Poitiers (Pictaviensis), I, 351.
Pierre Lombard, voyez Lombard.
Phédon, I, 142, 157.
Phèdre, I, 208.
Phéniciens, I, 72.
Phérécyde, I, 87.
Philon, l'Académicien, I, 156, 230.
— le Juif, I, 271.
— le Mégarique ou le Dialecticien, I, 156.
Philodème, I, 208.
Philolaus, I, 100.
Philopon, I, 329.

Philostrate, I, 82.
Photius, I, 329.
Pic de la Mirandole (J.), II, 16.
— (J.-Franc.), II, 17.
Piccart, I, 177.
Piccolomini, II, 27.
Pierre (Bernardin de Saint-), II, 351.
Pino, II, 352.
Pittacus, voyez Sages.
Platner, I, 28, 202, II, 163, 220, 224, 247.
Platon, I, 140, 158, 160.
Platt, II, 246.
Plessing, I, 33, 69, 164, 176.
Pletho (G. Gemisthus), I, 180, II, 7.
Pline (C. Secundus), I, 244.
Plotin, I, 267, 279, 282, 283.
Plouquet, I, 86, 114, 25, 204, 263, II, 160, 193.
Plutarque, d'Athènes, I, 301.
— de Chéronée, 82, 256.
Pococke, I, 300.
Poelitz, II, 258.
Poiret, (P.), II, 100, 111, 119.
Polémon, I, 175.
Politien, II, 9.
Polus, I, 126, 129.
Polyen de Lampsaque, I, 207.
Polystrate, I, 208.
Polz, I, 36, 38.
Pomponat, II, 25.
Pordage, (Jac.), II, 86, 119.
Porphyre, I, 283, 296.
Port-Royal, II, 98.
Porta (Simon), II, 26.

Panætius, I, 212, 218.
Paracelse Théophraste, II, 20.
Parker I, 160, II, 111, 118.
Parménide, I, 104.
Pascal (Blaise), II, 98.
Patrizzi (Patritius), I, 64, 176, II, 30, 38.
Paulus (G. G.), I, 135.
Paulus (H. E. G.), I, 74.
Paw (de), I, 63,69, 73.
Payne (Thom.), II, 206.
Pères de l'Église, I, 307.
Pérégrinus Protée, I, 251.
Périander, voyez les Sages.
Périonius, II, 32.
Péripatéticiens, I, 178, 251, II, 28.
Persée, I, 210.
Pettavel, I, 171.
Peyron (Améd.), I, 122.
Pfaffrad, II, 31.
Pierre d'Ailly (de Alliaco), I, 386.
— d'Apono ou d'Abano, I, 381.
— de Poitiers (Pictaviensis), I, 351.
Pierre Lombard, voyez Lombard.
Phédon, I, 142, 157.
Phèdre, I, 208.
Phéniciens, I, 72.
Phérécyde, I, 87.
Philon, l'Académicien, I, 156, 230.
— le Juif, I, 271.
— le Mégarique ou le Dialecticien, I, 156.
Philodème, I, 208.
Philolaus, I, 100.
Philopon, I, 329.

Philostrate, I, 82.
Photius, I, 329.
Pic de la Mirandole (J.), II, 16.
— (J.-Franc.), II, 17.
Piccart, I, 177.
Piccolomini, II, 27.
Pierre (Bernardin de Saint-), II, 351.
Pino, II, 352.
Pittacus, voyez Sages.
Platner, I, 28, 202, II, 163, 220, 224, 247.
Platon, I, 140, 158, 160.
Platt, II, 246.
Plessing, I, 33, 69, 164, 176.
Pletho (G. Gemisthus), I, 180, II, 7.
Pline (C. Secundus), I, 244.
Plotin, I, 267, 279, 282, 283.
Plouquet, I, 86, 114, 25, 204, 265, II, 160, 193.
Plutarque, d'Athènes, I, 301.
— de Chéronée, 82, 256.
Pococke, I, 300.
Poelitz, II, 258.
Poiret, (P.), II, 100, 111, 119.
Polémon, I, 175.
Politien, II, 9.
Polus, I, 126, 129.
Polyen de Lampsaque, I, 207.
Polystrate, I, 208.
Polz, I, 36, 38.
Pomponat, II, 25.
Pordage, (Jac.), II, 86, 119.
Porphyre, I, 283, 296.
Port-Royal, II, 98.
Porta (Simon), II, 26.

Roetenbeck, I, 117, 182, 197.
Romains, I, 233.
Robert Folioth de Melun, I, 350.
— Grossetête, voyez Grosse-tête.
— Holcot, voyez Holcot.
— Pulleyn, voyez Pulleyn.
Robinet, II, 163, 216.
Rohault, II, 97.
Rondel, I, 198.
Roscellin, I, 346.
Rossal, I, 249.
Roth, I, 75, 97, 279, 316.
Rousseau (J.-J.), II, 215.
Rozgony, II, 353.
Rubeis (de Rossi.), I, 370.
Rudiger, II, 180, 181.
Ruckert, II, 329.
Rufus Musonius, I, 247.
Ryssell, I, 34.

S.

Sabéisme, I, 69.
Sabinus, Sabiniens, I, 246.
Sacchi, I, 33.
Sadolet, II, 10.
Sages (les sept), I, 77.
Salaberti, I, 382.
Salat, II, 335, 337.
Salmasius (Saumaise), II, 34.
Salluste, I, 300.
Salomon, I, 71.

Salzmann, I, 38.
Sanchoniaton, I, 72.
Sanchez (Sanctius), II, 88.
Saturninus (le sceptique), I, 267, 277.
— Le gnostique, I, 277.
Scaliger (Jul.-Cés.), II, 26.
Sceptiques, I, 152, 233, 259, II, 47, 88, 142, 339.
Schad, II, 291, 317.
Schæfer, I, 91.
Schafberger, II, 336.
Schaller, I, 31.
Scharrock (Rob.), II, 81.
Schaumann, II, 251.
Schaumburg, I, 246.
Schaarschmidt, I, 138.
Schegk, II, 32.
Schelhorn, II, 15.
Schelling (Fréd.-Guill.--Jos. de), I, 73, II, 291, 293, 294.
Schelling (Ch.-E.), II, 315.
Schelver, II, 314.
Scherbius, II, 32.
Schierschmidt, II, 191.
Schilling, II, 29.
Schilter, I, 98.
Schlégel (Fr.), I, 59, 81, 101.
Schlégel (Fréd. et Aug.-Guill.), II, 312.
Schleiermacher, I, 87, 110, 121, 141, II, 341, 350.
Schloezer, I, 67.
Schlosser, I, 138, 193, 196, 348.
Schmauss, I, 37.
Schmalz, II, 257.
Schmid (Ch.-Chr.-E.), I, 40, 248, 307, 308, II, 250, 259, 293.

Schmidt-Phiseldeck, II, 252.
Schmidt (J.-Ch.), II, 320.
Schneider, I, 98, 179.
Scholastique, I, 331.
— Ses périodes, I, 335.
Schoock (Mart.), II, 96, 120.
Schopenhauer, II, 244, 348.
Schoppe (Scioppius), I, 219, II, 33.
Schroeck, I, 338.
Schrœder, I, 91.
Schubert, II, 314.
Schulz (J.), I, 164, II, 221, 250.
Schulze (S.-E.), I, 217.
— (Gottlob.-E.), I, 163, II, 123, 247, 268, 339.
— (J.-Dan.), I, 76.
Schwab, I, 35, 156, 211, 247.
Schwarz, I, 206, II, 261.
Schwendner, I, 249.
Science (doctrine de la), voyez Fichte.
Scioppius, voyez Schoppe.
Scribonius (Guill.-Ad.), II, 31.
Scot (J.-Duns), I, 374.
— Erigène, I, 340.
— Michel, I, 366.
Séarch, II, 203.
Secundus, I, 255.
Selden (J.), II, 75.
Sénèque, I, 247, 250.
Sennert, II, 71.
Sépulvéda, II, 26.
Sévérien, I, 306.
Sevin, I, I, 149, 212, 247, 252.
Sextius (Quint.), pythagoricien, I, 254.

Sextus (Quintus), stoïcien , I, 250
Sextus Empiricus, I, 263.
Shaftesbury, II, 133.
Siber, I, 248, II, 21.
Sibert, I, 241.
Sievers, I, 139.
Sigwart, II, 106, 160, 349.
Silhon, II, 120.
Siméon Ben Jochai, I, 276.
Simon, l'Athénien, I, 142.
Simon, le Mage, I, 277.
— De Tournay (Tornacensis), I, 352.
Simonide de Céos, I, 76.
Simplicius, I, 253, 306.
Sinclair, II, 347.
Sinner, I, 58.
Sleidan (J.), I, 172.
Smith, II, 206.
Snell, I, 31, II, 251, 260.
Socher, I, 31, 159.
Sofis, Ssufis, Ssufisme, I, 358.
Socrate, I, 133.
Socratiques, I, 139, 141, 143.
Solander, I, 357.
Solger (Guill.-Fréd.), II, 316.
Sonntag, I, 97, 218.
Sophistes, I, 125.
Sophistique, I, 130.
Sopater, I, 300.
Sorbière, I, 198, II, 72, 120.
Sosipatra, I, 305.
Sotion, I, 254.
Souverain, I, 312.

Spalding, I, 101, 154.
Sperling, II, 71.
Speusippe, I, 175.
Spinoza, II, 99, 102.
Sprengel, I, 258, II, 21.
Stahl, I, 271.
Stanley, I, 28, 64, 67.
Staeudlin, I, 34, 37, 170, 320. II, 244.
Stark, I, 58.
Stattler, II, 249.
Steffens, II, 313.
Steinbart, II, 219.
Stellini, I, 40.
Stewart (Dugald), II, 350.
Stiedenroth, II, 340.
Stilpon, I, 153, 156.
Stobée, I, 82, 309, 329.
Stoïciens, I, 158, 209, 245.
Stoïcisme, II, 32.
Stolberg, I, 169.
Stolle, I, 36.
Strahler, II, 179.
Straton, I, 195.
Stroth, I, 68.
Struve, I, 39.
Sturz, I, 75, 87, 122.
Suarez (Fr.), II, 34.
Suabédissen, I, 35, 215, II, 347.
Sulzer, II, 218.
Synésius, I, 313.
Syrianus, I, 253, 301.
Système de la nature, II, 212.

T.

Talæus (Talon), II, 31.
Talia, II, 353.
Tartaretus, I, 379.
Tatien de Syrie, I, 313.
Tauler, I, 389.
Taurellus (Nic.), II, 29, 35.
Taurus (Calvisius), I, 257.
Téleauges, I, 99.
Téléclès, I, 227.
Télésio (Bernardino), II, 30, 36.
Teller, I, 71.
Tennemann, I, 2, 29, 139, 159, 171, 259, II, 123.
Tertre (le P. Du), II, 114.
Tertullien, I, 311.
Terzi, I, 34, 35.
Tétens, II, 222, 223.
Thalès, I, 86.
Thanner, II, 317.
Thémista, I, 207.
Thémistius de Paphlagonie, I, 253, 301.
Théon, I, 256.
Théodore de Gaza, II, 8.
Théodore Métochita, I, 354.
— le Cyrénaïque, I, 148.
Théophraste d'Eresus, I, 194.
— Paracelse, II, 20.
Thienemann, I, 117.
Tholuck, I, 358.
Thomas à kempis, I, 390.

Thomas-d'Aquin, I, 370.
— de Bradwardine, I, 385.
— de Strasbourg, I, 385.
— de Vio (Cajétan), I, 373.
Thomasius (Jac.), I, 25, 27, 35, 38, 218, 338, 346.
Thomasius (Christ.), I, 37, II, 168.
Thomistes, I, 373.
Thomson (Jac.), I, 263.
Thophail, I, 360.
Thorbecke, I, 151, 225.
Thorild, II, 328.
Thrasylle, I, 258.
Thrasymaque, le sophiste, I, 126, 129.
Thummig, II, 189.
Thibétains, I, 62.
Tiedemann, I, 25, 35, 84, 90, 103, 107, 123, 169, 170, 209, 357, II, 224, 247.
Tieftrunk, II, 252, 259, 348.
Timée de Locres, I, 99.
Timocrate, I, 207.
Timon de Phliunte (Sceptique), I, 151, 153.
Tittel, II, 246.
Tritheim, II, 19.
Troxler, II, 314.
Tribbechovius, I, 338.
Tschirnhausen, II, 167.
Tychsen, I, 65, 134.

U.

Uhle, I, 138.
Ulpien, I, 306.

Ulrichs (J. Aug. Henri). II, 222, 229.
Upmark, I, 110.

V.

Valerianus (J.), I, 177.
Valkenaer, I, 271.
Valentinus, I, 277.
Valla (Laurent), II, 9.
Valois, II, 96.
Vanini (Lucilio), II, 26, 35.
Vater, I, 190.
Vattel, II, 166.
Vayer (Lamothe le), II, 88.
Vélasquez, I, 373.
Velleius (C.), I, 244.
Velthuysen, II, 81.
Vico (J. B.), II, 352.
Victorinus, I, 327.
Vierthaler, I, 139.
Villanova, I, 381.
Villers, II, 261.
Villemandy, I, 177, II, 147.
Vincent de Beauvais, I, 366.
Visbeck, II, 268.
Vivès (L.), I, 337. II, 10.
Voetius (Gisbert), II, 96.
Vogel, I, 6.
Volder, II, 99.
Voltaire, II, 130, 208, 212.
Vossius I, 34.
Vorpahl, II, 347.
Vries (Ger. de), I, 120, II, 96, 101.

W.

Wachler, I, 76.
Wachlin, I, 35.
Wachter, II, 111.
Wagner, I, 56, 76, 160, II, 316, 344.
Walch, I, 34, 125, 154, 190, 251, 276, 308, II, 182.
Walther, I, 71, 101, 249, II, 315.
Warburton, I, 71.
Ward, I, 59.
Warnekros, I, 198.
Wéber, II, 315.
Wegscheider, I, 245.
Weickmann, I, 171.
Weigel, I, 94, II, 22.
Weiller, I, 31, II, 338.
Weinrich, I, 72, 176.
Weishaupt, II, 246.
Weise (Ferd. Christ.), II, 346.
Weiss (Christian), I, 15, 51, II, 329, 336
Weistriz, I, 91.
Werdenhagen, II, 29.
Werdermann, I, 39. II, 163.
Wernsdorf, I, 305.
Wesel (Jos. Burchard), II, 163.
Wessel, I, 390.
Westphal, I, 246.
Wette (de), II, 350.
Wieland, I, 145, 147.
Wier (J.), II, 20.
Wiggers, I, 133, 324.
Willich, II, 262.

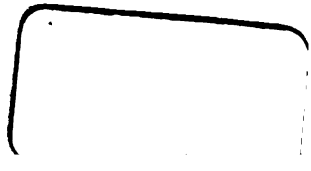
Wilkins, I, 57.
Winckler (Benoît), II, 74.
Winckler (Jos. Henri), II, 191.
Windheim,, I 27, 171.
Windishmann, I, 169, II, 314.
Winzer, I, 283.
Wittich, II, 101, 111.
Wolf (J. Christ.), I, 82.
Wolf (Christian), I, 63, 167, 171.
Wolfard, II, 163.
Wollaston, II, 133.
Wucherer, I, 169.
Wyttenbach, I, 39, 242, II, 353.

X.

Xénarque, I, 252.
Xéniades, I, 109.
Xénocrate, I, 175.
Xénophane, I, 103.
Xénophon, I, 141.

Z.

Zabarella, II, 27.
Zachariæ, II, 257.
Zéender, I, 34.
Zend-Avesta, I, 64.
Zénon d'Élée, I, 107.
— l'Épicurien, I, 208.
— le Stoïcien (de Cittium), I, 157, 209.

— (de Tarse) stoïcien, I, 211.
Zénodote, le néoplatonicien, I, 305.
Zentgrave, I, 173, II, 75.
Ziegler, I, 345.
Zimara, II, 27.
Zimmer, II, 318.
Zimmermann, I, 20, 117, 198.
Zinzerling, I, 91.
Zorn, I, 371.
Zoroastre, I, 65, 66, 269.
Zorzi, II, 18.

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE.